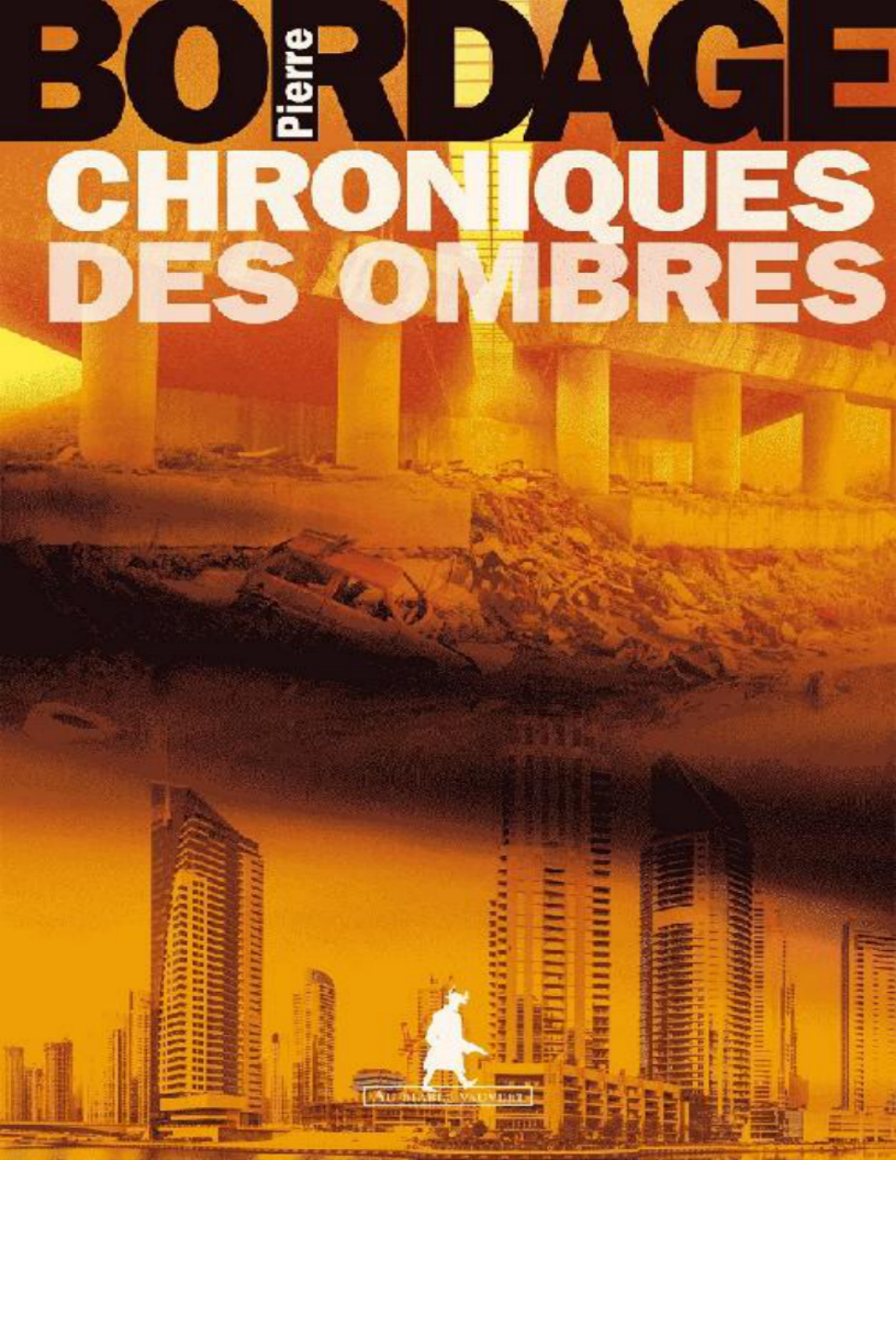


Chroniques des Ombres Intégrale

Pierre Bordage

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BORDAGE

Pierre

CHRONIQUES DES OMBRES

Après la guerre nucléaire, une pollution mortifère a confiné une partie de la population mondiale dans des mégapoles équipées de purificateurs d'air. Les capitales sont regroupées en Cités Unifiées : la plus importante, NyLoPa, réunit New York, Londres et Paris. La sécurité est assurée par une armée suréquipée de super détectives, les fouineurs.

Soudain, dans toutes les villes et en quelques minutes, des centaines de meurtres sont perpétrés par d'invisibles assassins, les Ombres. On soupçonne la secte de la Fin des Temps d'en être à l'origine, mais l'enquête menée par les fouineurs va les plonger dans un enchevêtrement de complots et de luttes de pouvoir. Ils vont être entraînés hors des cités, dans le « pays vague », lieu de tous les dangers.

Né en 1955 en Vendée, lauréat de nombreux prix dont le Grand Prix de l'Imaginaire, le Prix Tour Eiffel et le Prix Paul Féval de littérature populaire de la Société des gens de lettres, Pierre Bordage est l'un des grands romanciers populaires français d'aujourd'hui.

Son précédent feuilleton, *Les Derniers Hommes*, se maintient dans les meilleures ventes des plus grandes plateformes numériques depuis sa parution.

Pierre Bordage

Chroniques des Ombres



Chapitre 1

Ne te laisse jamais enfermer dans une Cité Unifiée : tu y perdrais bien plus que ton âme. L'homme qui sacrifie sa liberté au nom de la sécurité jette de la terre sur le rêve humain.

Proverbe horcite

Cité Unifiée de NyLoPa

La première offensive des Ombres ne fut précédée d'aucun signe. Elle se produisit dans un quartier banal de NyLoPa, l'un de ces soirs paisibles que rien ne semblait devoir perturber.

« Il est vingt heures à Paris, dix-neuf à Londres, treize à New York. La Cité Unifiée de NyLoPa vous souhaite une bonne fin de journée. La fuite sans gravité dans le tube sous-marin entre New York et Londres a été rapidement maîtrisée et n'a provoqué qu'un retard d'une heure et demie pour les passagers de la navette. Suite à l'augmentation alarmante du taux de becquerels au nord de l'ancienne région d'Europe, le conseil de la Cité Unifiée a décidé de passer au niveau 5 de la prévention antipollution. Nous rappelons qu'il est formellement interdit jusqu'à nouvel ordre de sortir du périmètre protégé. Le conseil garantit aux citoyens un air filtré et parfaitement sain. Au dernier recensement, la population de NyLoPa s'élève à cent quatorze millions d'habitants, quarante-sept pour le quartier de New York City, trente-neuf pour le quartier de Londres, vingt-huit pour le quartier de Paris, soit une augmentation de 0,02 % ces huit dernières années. En bref, les autres nouvelles : le conseil de la Cité Unifiée d'IsMoBer sollicite une entrevue avec le conseil de NyLoPa pour une série de meurtres restés jusqu'à ce jour inexplicables dans la banlieue ouest d'Istanbul. »

Paris.

La première apparition de Ganesh chez les fouineurs coïncida avec la première attaque des Ombres, comme si les deux événements étaient liés. Lorsque Théodore, son maître de stage et parrain, le

présenta au Central, son regard sombre, à la fois effarouché et perçant, se promena sur les dix hommes et femmes rassemblés dans la pièce ; ses yeux étaient deux vrais oiseaux de proie qui, quand ils avaient capturé un interlocuteur, ne le lâchaient plus.

Âgé d'une cinquantaine d'années, Théodore, fouineur de troisième grade, avait subi trois greffes de cellules souches, une première pour corriger une calvitie galopante, une deuxième pour remplacer un cœur défaillant, une troisième pour éliminer un cancer prématuré de la prostate. Il portait un chapeau de feutre usé dont pas un horcité n'aurait voulu. Gueule cassée, célibataire et misanthrope comme la grande majorité des fouineurs, bourru, un type en or, toujours prêt à rendre service.

« Je vous présente Ganesh, mon stagiaire, déclara-t-il avec une certaine emphase. Premier au concours d'entrée et premier de sa promotion à recevoir sa biopuce. Demain, il sera des nôtres.

— Félicitations, Ganesh, et bienvenue chez les fouineurs, lança une femme au visage cireux.

— Finie la tranquillité, mon vieux, intervint un homme sans âge. Tu as encore un jour pour changer d'avis si tu tiens à faire de vraies nuits. Sans compter les couronnes d'épines, ces foutues migraines. Aucun médicament, aucune cellule souche ne pourra soulager tes céphalées. La biopuce augmente ton QI de quatre-vingts points et aiguise tes perceptions sensorielles, mais...

— ... tu perds une partie de tes défenses immunitaires et tu crèves quinze ou vingt ans plus tôt que les autres, coupa la femme. Comme chaque fouineur. Quant à la vie privée, vaut mieux pas y songer. Bah, peut-être que la biopuce analytique n'aura pas d'effet secondaire sur lui.

— Il serait bien le seul. »

Théodore tritura son galurin avec un sourire entendu. Ganesh soutint le regard des équipiers répartis dans la pièce grisâtre dépourvue de toute technologie apparente. Il se rappela que les fouineurs étaient par eux-mêmes des machines organiques utilisant les propriétés fabuleuses des nanotechnologies.

« Merci pour vos encouragements, s'exclama Théodore.

— De rien, Théo : quand on peut rendre service... »

Ils ricanèrent et s'échangèrent des plaisanteries imprégnées d'amertume jusqu'à ce que Théodore reprenne la parole.

« Tu as une toute petite idée de ce qui t'attend dans l'ancre des fantômes de la Cité, Ganesh.

— Fantômes ?

— C'est comme ça que les citoyens nous appellent. Comme si on n'avait pas vraiment de réalité. Ils ont peur de nous, peur des biopuces analytiques, ils croient qu'on les espionne en permanence. Les autres

flics nous détestent et nous le montrent à chaque occasion. Pas de vie privée, pas de reconnaissance, rien d'autre que la satisfaction du devoir accompli. Mais, crois-moi, on apprend à l'aimer, ce fichu boulot.

— Amen ! s'esclaffa la femme au visage cireux. À propos de boulot, Théo, tu as entendu parler de cette série de meurtres dans le quartier de Saint-Denis ?

— Vaguement. Combien de morts, au juste ?

— Les matrices ne nous ont pas fourni d'informations précises. Aux premières nouvelles, on en compte déjà plus de deux cents.

— Il n'y va pas avec le dos de la cuillère, le tueur !

— Les tueurs. Apparemment, les crimes ont tous été commis en moins d'une demi-heure. Un homme seul n'en aurait pas eu le temps. On a sans doute affaire à une association de plombiers. »

Ganesh avait entendu parler des plombiers lors de sa formation : des citoyens qui se mettaient à massacrer les passants sans raison ou à tout démolir dans la Cité, qui pétaient les plombs, quoi. Les cellules psychologiques expliquaient leur nombre croissant par le syndrome d'enfermement ou de claustrophobie.

« Des indices ? demanda Théodore.

— S'il y en avait de sérieux, nos puces nous en auraient déjà avertis.

— Viens, Ganesh, je vais te présenter aux autres membres de l'équipe. »

New York.

Le bâtiment bruissait de ces murmures et de ces pas feutrés qui sont le lot des forteresses assiégées par les groupes de pression, les associations et les solliciteurs de toutes sortes. Des dizaines d'adjoints et de conseillers se croisaient dans les couloirs laqués de blanc. Leurs gestes discrets et leurs regards furtifs prévenaient les visiteurs que Jeffrey Dobbs, le maire de New York fraîchement réélu, était d'une humeur massacrate.

« La délégation de Paris n'est pas encore arrivée ? Bon Dieu, toujours aussi lambins, les froggies !

— Ce n'est pas leur faute, Monsieur : les services techniques n'ont pas réussi à colmater la brèche dans le tube sous-marin », tempéra Jarvis West, le premier adjoint.

Jeffrey Dobbs souleva ses deux mètres et ses cent vingt kilos pour esquisser quelques pas dans la pièce tout en tentant de discipliner sa chevelure rousse et rebelle du plat de la main.

« Ce sont quand même de foutus lambins. C'était mieux quand on pouvait utiliser la voie des airs. Nous devrions rouvrir l'espace aérien, vous ne croyez pas, Jarvis ?

— Vous savez bien que ce n'est pas possible, Monsieur : les

turbulences, la pollution, la pénurie de carburant font que seuls les hélicoptères officiels de la Cité sont autorisés à...

— Épargnez votre salive, mon vieux, je connais votre baratin par cœur. Qu'est-ce qu'ils attendent, à Paris, pour arrêter les cinglés qui ont tué... combien de personnes, au juste ?

— Trois cent vingt-neuf, Monsieur.

— Nom de Dieu ! Les tueurs ont forcément laissé des traces, non ?

— Les fouineurs de Paris n'ont relevé aucun indice, aucune image, aucune trace d'effraction. »

Les yeux d'un bleu de ciel matinal de Dobbs s'enfoncèrent dans ceux, ronds et bruns, du premier adjoint.

« Les assassins laissent toujours des indices sur les scènes de crime, sueur, poils, peaux mortes, salive, sang, sperme...

— Pas ceux-là, Monsieur. »

Le maire s'assit sur un coin de son bureau. Derrière lui, les écrans verticaux transparents crachaient les flots d'infos et de statistiques fournies par les matrices de la Cité. Dobbs balaya la pièce d'un regard panoramique avant de poser sa question à voix basse, comme s'il craignait les oreilles indiscrètes.

« Les fouineurs de Paris sont aussi compétents que ceux de New York ?

— Ils ont suivi la même formation en tout cas », répondit Jarvis West avec sa prudence coutumière.

Les maires qui dirigeaient la Cité Unifiée étaient en principe investis de pouvoirs égaux, mais le maire de New York estimait avoir un peu plus d'importance que ses homologues de Londres et Paris, pas seulement parce que la population de l'agglomération new-yorkaise était plus nombreuse que celles de ses sœurs européennes, mais également et surtout en souvenir des temps où les États-Unis d'Amérique dominaient le monde.

« Si je comprends bien, la banque génétique sera parfaitement inutile, maugréa Dobbs. À quoi ça sert, bon Dieu, de ficher toute la population de la Cité ?

— Les fouineurs finiront par trouver une piste, Monsieur.

— Avant que ces cinglés ne s'attaquent à New York, j'espère. »

Jarvis West tripota nerveusement la tresse argentée passée autour de son col qui lui servait de cravate.

« Justement...

— Justement quoi, bordel ?

— On signale une série de meurtres dans le nord de Manhattan. »

Dobbs se releva comme propulsé par un ressort.

« Quoi ?

— On annonce plus de quatre cents morts, Monsieur.

— Nom de Dieu, pourquoi est-ce qu'on ne m'a pas mis au

courant ? » Dobbs ressemblait à cet instant à l'un de ces molosses génétiquement modifiés que promenaient fièrement leurs maîtres dans les allées de Central Park. « Je vous rappelle que je suis quand même le putain de maire de cette putain de ville ! »

Jarvis West amorça sa retraite en direction de la porte. De l'autre côté, dans l'immense salle occupée par les secrétaires et les divers conseillers, patientaient une cinquantaine de citoyens qui avaient arraché un rendez-vous avec le plus haut magistrat de la Cité.

« Ça s'est passé il y a un peu moins d'une demi-heure, Monsieur. » Le premier adjoint désigna le mur d'écrans verticaux. « Les matrices n'ont pas encore traité l'information. La police et les fouineurs sont sur place. Espérons qu'ils trouveront un indice.

— Espérons ? Foutez-le-vous au cul, votre espoir, mon vieux ! Il faut qu'ils trouvent. Il le faut. »

Paris.

Le visage d'Emmy s'afficha sur l'écran du téléphone ultra-plat et transparent de Ganesh. Sa voix, plus acide que d'habitude, presque agressive, lui perfora les tympans.

« Il faut que tu choisisses, Ganesh : eux ou moi. »

Il leva les yeux sur le ciel ténébreux où ne brillait pas une étoile. Dernière fois, sans doute, qu'il utilisait son vieux téléphone. À l'aube, il recevrait sa biopuce et son endophone de fouineur, la technologie pénétrerait dans sa chair et ferait de lui un humain modifié.

« Tu ne peux pas me demander ça maintenant, Emmy. Ça fait trois ans que tu le sais.

— J'ai espéré jusqu'au dernier moment que tu renoncerais. Tu as encore quelques heures pour faire ton choix.

— Qu'est-ce que ça changerait entre nous ?

— Personne ne peut vivre avec un fouineur, Ganesh, moi pas plus que les autres. Encore moins que les autres. »

Il avait toujours su que leur histoire finirait ainsi ; il avait toujours su qu'elle lui imposerait un choix.

« Mais je t'aime, Emmy.

— Si tu tiens à moi autant que tu le prétends, renonce à ce boulot de con.

— Emmy...

— Un seul mot : oui ou non. »

Ganesh ne répondit pas. Son souffle résonna dans le téléphone avec la force d'un ouragan.

« J'en déduis que c'est non.

— Attends...

— Salut, Ganesh.

— Emmy... »

Le visage de la jeune femme s'effaça de l'écran. Ganesh se rendit également compte qu'elle commençait à s'effacer de sa mémoire et se demanda s'il n'était pas déjà devenu un monstre.

Théodore accueillit son filleul d'un large sourire et le fixa un petit moment avec attention. On avait implanté la biopuce dans le cortex de Ganesh deux heures plus tôt. L'opération n'avait pas duré longtemps, à peine un quart d'heure, mais il ressentait un état de fatigue inhabituel et un début de migraine. Il percevait la biopuce de la taille d'un grain de riz comme un élément étranger, comme un deuxième cerveau, et l'effet de schizophrénie qui en découlait générait une sensation permanente de déséquilibre et d'inquiétude. Il ne s'était pas encore habitué au murmure intérieur qui délivrait en permanence des données en interaction avec ses propres pensées.

« On arrose ton affectation, Ganesh ?

— Pas la force, Théo. Je suis complètement crevé. De toute façon je ne bois que du thé.

— Du thé ? » Une moue appuyée déforma les lèvres brunes de Théodore. « La fatigue est due aux effets secondaires de la biopuce. C'est signe qu'elle se fait sa place dans ton cortex, que la greffe commence à prendre.

— J'ai l'impression...

— D'héberger un clandestin dans ton cerveau ? Normal. Parfois, je donnerais n'importe quoi pour que s'arrête, ne serait-ce que quelques secondes, ce foutu chuchotement. Ton ange gardien saisit en permanence les données captées par tes sens, par tes pensées, par ton inconscient, et les recombine à l'infini pour proposer de nouvelles probabilités. Et lui, il ne prend jamais de repos. »

Ils s'assirent de chaque côté du bureau de Théodore, qui se versa un verre d'alcool ambré sans en proposer à Ganesh.

Dernière mise à jour des données sur les vagues de meurtres du quartier Saint-Denis de Paris, du quartier Soho de Londres et du quartier Manhattan nord de New York : nombre de victimes : 1389, 666 de sexe masculin, soit 48 %, 723 de sexe féminin, soit 52 %. Les tranches d'âge : 24 % de moins de quinze ans, 32 % de moins de trente ans, 21 % de moins de cinquante ans, 23 % de plus de cinquante ans. Statut social : majorité de cadres moyens à Saint-Denis, majorité de producteurs et d'artistes à Soho, majorité d'informaticiens et de techniciens à Manhattan. Religion dominant : Église de la Deuxième Réforme. Aucune donnée significative. Aucune trace ADN retrouvée sur les lieux. Probabilités de crimes rituels : 64,05 %. Principales pistes envisagées : les sectes apocalyptiques.

« Je croyais qu'ils renonçaient à toute forme de violence, murmura Ganesh.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Pardon, c'est ma biopuce : je parlais des adeptes des sectes apocalyptiques. »

Théodore but une gorgée d'alcool qu'il garda un petit moment dans la bouche avant de marmonner :

« Pareil pour moi les premiers temps : je croyais qu'elle m'adressait la parole et je lui répondais. On s'y habitue, tu verras : tu ne la percevras bientôt plus que comme un bruit de fond, et tu la consulteras selon tes besoins, comme une base de données ordinaire. Elle pense donc que la piste conduit à une secte apocalyptique ?

— Pas ta biopuce ?

— Elle me dirige plutôt vers l'ancien groupe terroriste des Libérateurs.

— Nos puces utilisent pourtant la même base de données, non ? »

Théodore vida son verre et le contempla d'un œil morne.

« Tu ne penses pas comme moi, Ganesh. Les biopuces prennent en compte nos données variables, nos mémoires, notre éducation, notre QI, nos schémas logiques, notre sensibilité. Cela leur permet d'explorer toutes les pistes avant de converger vers la plus... »

Nouvelle série de meurtres.

Ganesh se concentra sur le murmure de la biopuce, reléguant la voix de Théodore au second plan.

Nouvelle série de meurtres dans le quartier du Marais, troisième arrondissement. Nouvelle série de meurtres dans le quartier du Marais.

Théodore s'éjecta de sa chaise.

« Remue-toi, Ganesh, glapit-il. On fonce.

— Tu as eu les mêmes...

— Magne-toi ! On a encore une chance de choper ces salopards avant qu'ils aient vidé les lieux. »

La voix de Caton, le responsable de la sécurité de Paris, résonna dans le caisson capitonné de Mina, la gemme.

« Cela fait un peu moins de trois heures qu'on lui a greffé sa biopuce. Comment la supporte-t-il ? »

Elle jeta un regard machinal sur la carte lumineuse de la Cité sur laquelle brillait le point mauve symbolisant Ganesh Parvati. Sur un deuxième écran vertical, s'affichaient les données physiologiques concernant le nouveau fouineur dont elle était devenue la correspondante individuelle nocturne. Elle pouvait le réveiller à n'importe quelle heure de la nuit si elle l'estimait nécessaire. Elle se contentait pour l'instant de surveiller l'évolution de ses données. Elle détestait la voix tranchante, glaciale, de Caton, un homme qu'elle n'avait jamais rencontré et qu'elle préférait ne jamais rencontrer.

« Rien d'autre à signaler que les réflexes d'adaptation ordinaires,

Monsieur : migraines, altération de la perception du réel, légers troubles identitaires. Les analyses indiquent cependant qu'il s'adapte à une vitesse étonnante, nettement supérieure à la vitesse d'adaptation de la majorité des fouineurs.

— Parfait, mademoiselle. Continuez de le surveiller et tenez-moi immédiatement au courant si les analyses trahissent la moindre anomalie, physique ou psychique.

— Pourquoi ces précautions, Monsieur ? C'est le premier fouineur que vous me demandez de...

— Restez à votre place de gémme, mademoiselle, et contentez-vous de faire ce qu'on vous demande.

— Bien, Monsieur. »

Si tu croises un homme d'un autre clan, garde la tête levée et la main sur la crosse de ton pistolet. Si tu croises un Cavalier de l'Apocalypse, baisse la tête et cours aussi vite que tu peux.

Proverbe horcite

Pays horcite

Nos ancêtres n'ont pas eu la bonne fortune de se trouver à l'intérieur des cités lorsqu'elles se sont refermées, les abandonnant à leur triste sort dans le pays vague. Qu'importe le nom dont on nous affuble, externes, hors-cités, horcites, vous pouvez nous appeler simplement les damnés de la Terre.

Les citadins croyaient que les premières générations de horcites ne résisteraient pas aux pollutions chimiques et nucléaires ravageant les terres extérieures, qu'elles seraient décimées par les nuages toxiques, les tempêtes ou les brusques variations climatiques, mais nos ancêtres, accrochés à la vie comme les tiques sur un chien errant, ont déjoué les pronostics. On ne peut pas dire qu'ils aient connu une existence dorée : ils se sont regroupés en clans le long des fleuves et se sont battus entre eux pour les dernières réserves d'eau potable, de carburant, pour les maigres ressources alimentaires du pays vague, pour de stupides questions d'honneur. Les maladies dégénératives et les conflits se sont associés pour abaisser le seuil de mortalité à moins de trente-cinq ans, enfin, c'est une estimation, personne n'a jamais tenu de comptabilité.

Moi, j'appartenais au clan du Pégase et j'étais très fière du cheval ailé tatoué sur l'intérieur de ma cuisse. Pour mon malheur, j'étais une fille et, même si je possédais un flingue qui avait craché la mort à plusieurs reprises, je ne pouvais jamais dormir tranquille. Je me souviens parfaitement du premier jour où j'ai entendu parler des tueurs mystérieux et implacables surnommés les Cavaliers de l'Apocalypse...

Naja posa la main sur l'épaule de la jeune femme qui sommeillait à l'ombre du grand chêne et qui se redressa brusquement, la mine chiffonnée, l'œil sombre, un pistolet rouillé en main.

« Préviens quand tu débarques, Naja, j'ai failli te tirer dessus.

— Sois pas si parano, Ulma. »

Ulma remisa son pistolet dans la ceinture de son pantalon, rajusta son chemisier blanc mille fois raccommodé et tenta de discipliner sa chevelure grise à l'aide de ses doigts écartés.

« Tu n'es encore qu'une gamine, Naja, tu verras que les occasions sont nombreuses d'être parano. Quand t'es à peu près normale dans ce monde de tarés, faut toujours surveiller ses fesses. »

Naja s'accroupit. Le canon de son propre pistolet s'enfonça dans son aine, un contact qui la rassura.

« Oh, moi, j'intéresse personne : t'as vu comme je suis maigre ? Les mecs du clan m'appellent le sac d'os.

— Peut-être, mais tu es entière, tu as tes deux bras, tes deux jambes, tes deux seins, tous tes cheveux, une jolie petite gueule... Crois-moi, t'es plutôt dans la bonne moyenne en pays horcite. Il te suffira de mettre un peu de graisse autour de tout ça, et, tôt ou tard, les hommes te tourneront autour comme des mouches.

— Y en a déjà qui me tournent autour, Mano, Peppo... »

Ulma eut un sourire qui creusa ses joues et donna à son visage un aspect de louve.

« Ceux-là, ils sont de ton âge, ils sont encore inoffensifs, je parle des hommes, des vrais, des prédateurs en quête de chair fraîche.

— J'ai de l'asthme, et puis un herpès mal placé, enfin, à l'endroit où je pense...

— Ils se foutent totalement de ce que ressentent les femmes, ils s'en tapent de nos douleurs ou de nos plaisirs comme de leur première bagarre. Du moment qu'ils peuvent... Bah, pas la peine de te saouler avec ça, je te laisse encore à tes illusions. »

Naja se fendit d'un soupir bruyant. Le vent couvrait de nuages gris le bleu pâle du ciel. Les feuilles brunâtres du chêne frissonnaient au rythme des rafales.

« Arrête de me parler comme à une gamine : j'ai bientôt vingt ans.

— Vingt ans ! Putain, on t'en donne à peine treize !

— Pourquoi tu viens toujours sous ce grand chêne ?

— J'aime bien être dessous, j'ai l'impression qu'il me protège. Et puis, d'ici, on a une belle vue sur le fleuve et une grande partie de la Cité. »

Naja se releva et désigna d'un ample geste du bras l'amoncellement de baraques le long du fleuve.

« T'appelles ça une cité ? Mon père m'a dit qu'il était entré une fois dans une Cité Unifiée, et que ce qu'il avait vu là-bas...

— Ton père n'est qu'un baratineur : aucun horcite n'a jamais pu pénétrer dans une Cité Unifiée. Y a rien de mieux protégé. Tous ceux qui ont essayé se sont fait descendre comme des lapins. »

Le nez de Naja se fronça : elle détestait qu'on puisse douter de

l'honnêteté de son père.

« Il m'a dit qu'il s'était planqué dans un chargement de légumes après une attaque des serres agricoles.

— Admettons qu'il ait pu rentrer. Comment il serait sorti ?

— Il dit que c'est plus facile à en sortir qu'à y entrer... Eh, c'est quoi cette fumée ? »

Ulma se pencha en avant pour observer les colonnes grises qui montaient de l'agglomération.

« On dirait qu'il y a un incendie en bas. »

Une voix lointaine domina la rumeur sourde. La main posée sur la crosse de son pistolet, Ulma garda un moment les yeux rivés sur les monticules de déchets recouverts d'herbes et de ronces qui bordaient le sentier.

« Quelqu'un monte vers nous, murmura-t-elle. On dirait... ouais, c'est Jakno !

— C'est vrai qu'il lui manque une case ? demanda Naja à voix basse.

— Et même plusieurs, à mon avis. Mais il n'est pas méchant. »

Jakno parcourut d'une allure pressée les derniers mètres qui le séparaient des deux femmes. Son visage rouge et la sueur perlant à son front indiquaient qu'il venait d'effectuer une longue course. Ses cheveux blancs grossièrement taillés encadraient son visage d'où saillait, comme des oriflammes fatiguées, sa langue et d'autres excroissances de chair.

« Ulma... »

Il reprit son souffle, penché vers l'avant, les mains posées sur les genoux, faisant visiblement des efforts surhumains pour rassembler ses pensées.

« Quoi ?

— Ils... ils sont passés... ils sont passés...

— Qui ça, ils ?

— Les va... Ca... valiers... les Cavaliers de l'Acop... ils sont... ils sont... »

Il avait toujours rencontré les pires difficultés à placer les syllabes dans le bon ordre. Des gémissements ponctuaient chacun de ses mots. Il portait son pistolet, une vieille pétoire cabossée, dans la large ceinture passée par-dessus sa veste déchirée. Ulma se releva et se rapprocha de lui.

« C'est quoi, les Cavaliers de l'Acop, Jakno ?

— Tu veux parler des Cavaliers de l'Apocalypse ? intervint Naja. Ceux qu'on appelle aussi les Ombres ? »

Jakno acquiesça d'un hochement de tête.

« Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ? marmonna Ulma.

— C'est Mano qui m'en a parlé l'autre jour. Ils sont passés où, Jakno ?

— Dans le quartier du Noyau, gémit Jakno. Chez nous. Ils ont tué plein de monde. Plein de monde... »

La plupart des membres du clan du Pégase habitaient le Noyau, le quartier primitif de l'agglomération, bâti au bord du fleuve sur les ruines d'une ville au nom oublié, une zone surpeuplée et débordante d'immondices située à trois lieues du chêne roux et centenaire sous la frondaison duquel Ulma avait l'habitude de s'allonger. Les parents de Naja y avaient toujours vécu, et avant eux, leurs parents. Le Noyau était malodorant, malpropre, on y vivait dans une grande promiscuité, mais la plupart de ses habitants refusaient de le quitter pour les logements situés sur les hauteurs et plus spacieux proposés par les chefs du clan du Pégase. Même s'ils vivaient dans l'odeur persistante de vase, la palpitation de cette veine géante qu'était le fleuve leur aurait manqué, ils auraient eu l'impression de ne plus battre avec le cœur du monde.

Ulma lança un regard désespéré sur les flammes qui montaient des baraques incendiées. Il ne restait plus du quartier que des formes noires et déchiquetées d'où s'échappaient des colonnes de fumée écharpées par le vent.

« Bon Dieu, tout a été dévasté, ici !

— Les Cavaliers, ils crachaient le feu, bredouilla Jakno. Le feu... comme des dragons...

— Putain, ils sortent d'où, ces Cavaliers ?

— De l'enfer... de l'enfer... »

L'épouvante dilatait les yeux de Jakno et lui donnait l'air d'un énorme crapaud mutant.

« Arrête tes conneries, Jakno, l'enfer n'existe pas, grogna Ulma. Ou plutôt si : il s'est installé depuis longtemps sur les bords de ce fleuve. Il faut que j'aille voir si la maison de mes parents est encore debout.

— Je t'accompagne, proposa Naja, qui gardait la main en paravent sur son nez et sa bouche pour respirer le moins possible de fumée. Le coin où habite ma famille a été épargné.

— Moi aussi, je t'accompagne, dit Jakno.

— Tu n'as pas de famille, toi ?

— Sa seule famille, c'est moi, affirma Ulma. Enfin, il aimerait bien, pas vrai, Jakno ?

— Je vais me marier avec toi...

— Il n'est pas né, celui qui réussira à m'enfermer dans une cage. »

Ils se rendirent dans le centre du Noyau, où régnait une chaleur insupportable. Des silhouettes couraient au milieu de volutes de fumée, portant des récipients remplis d'eau. Le fracas d'une maison de tôle ou de bois qui s'effondrait dominait par instants les grésillements, les crépitements et les hurlements.

« Ça pue la viande grillée, dans le coin, gronda Ulma. Pourvu que mes parents aient eu le temps de...

— Faut se mettre un tissu sur le nez et la bouche, cria Naja. On va s'asphyxier.

— On ne peut pas aller plus loin, gémit Jakno. On ne peut pas. Le feu... On va mourir. »

Ulma lui jeta un regard courroucé.

« Ferme-la, bon Dieu !

— Il n'a pas tort. » Une quinte de toux secoua Naja. « Le feu est encore trop fort. On devrait plutôt aider les autres à l'éteindre.

— Vas-y, toi. Moi, il faut que je sache où sont passés mes parents...

— Sois pas si têtue. Ça servira à quoi, si tu crèves ?

— Je t'ai jamais attendue pour savoir ce que j'avais à faire, Naja. »

Ulma s'enfonça d'un pas résolu dans la fumée.

« Reviens, Ulma ! hurla Naja. Putain, empêche-la de se jeter là-dedans, Jakno. »

Il se tordait les mains de désespoir en fixant d'un air terrorisé les baraques en flammes.

« Le feu... J'ai peur...

— Si tu ne fais rien, tu ne la reverras pas. Allons-y tous les deux, d'accord ?

— D'accord... »

Ils s'avancèrent à leur tour dans le cœur de l'incendie. Des silhouettes les bousculèrent en leur lançant des insultes. La chaleur les contraignait à prendre des inspirations peu profondes pour éviter de se brûler la gorge et les poumons.

« Merde, on y voit vraiment que dalle dans cette purée », maugréa Naja.

Les larmes qui lui emplissaient les yeux se conjuguèrent à la fumée pour rendre la visibilité quasi nulle.

« Là, y a quelqu'un ! »

Naja regarda dans la direction indiquée par Jakno et discerna un mouvement.

« C'est toi, Ulma ?

— C'est pas elle, murmura Jakno.

— Elle vient vers nous.

— Un... Cavalier... un Cavalier de l'Aco...

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'ai peur... peur...

— Calme-toi, Jakno, y a aucune raison de... »

Une détonation retentit. Jakno poussa un cri étouffé et s'affaissa sur le sol avec la douceur d'une feuille morte. Des bruits de pas, lourds, saccadés, se rapprochèrent avec la régularité d'un battement de cœur, une forme émergea de la fumée et resta immobile quelques mètres

plus loin. Naja vit qu'une corolle rouge s'épanouissait sur la veste de Jakno, qui poussait à présent des gémissements déchirants.

« T'es qui, toi ? rugit Naja. Pourquoi tu as tiré sur Jakno ? »

Seuls les sifflements du vent, les crépitements des flammes et les lamentations des brûlés lui répondirent.

« T'attends quoi pour me tirer dessus ? » reprit Naja, folle de colère.

La silhouette garda un temps de silence avant de lâcher, d'une voix grave et impersonnelle.

« C'est ton jour de chance : je suis à court de munitions.

— T'es de quel clan, connard ?

— Mais je peux toujours t'étrangler. »

Elle tira son pistolet dont elle déverrouilla le cran de sûreté. Les yeux de Jakno se révulsaient, ses expirations s'achevaient en râles sifflants.

« Essaie donc, pour voir !

— Tu crois vraiment pouvoir m'arrêter avec ton jouet ? »

Aucune émotion dans la voix de son interlocuteur.

« Ce jouet, comme tu dis, a dégommé d'autres salopards dans ton genre. »

La silhouette se remit en mouvement, traversant les écharpes de fumée.

« Bouge pas, je te dis ! »

Naja pressa une première fois la détente, mais la silhouette continua de marcher sur elle d'une allure tranquille. Elle tira à plusieurs reprises sans parvenir à l'empêcher d'avancer.

« Tu vas bientôt être à court de munitions, toi aussi. »

Elle recula légèrement pour de nouveau faire feu, puis le cliquetis de la détente l'avertit qu'elle avait vidé son chargeur. Son sang se gela dans ses veines. La peur lui interdit de fuir, comme une souris fascinée par un serpent.

« Putain, c'est pas possible, c'est quoi ce mec ? »

La silhouette tendit le bras. Elle portait une sorte d'armure d'un métal brillant qui ne laissait paraître aucune partie de son corps. Ses doigts se refermèrent comme des pinces sur son cou.

« Lâche-moi. »

Les mots peinaient à se frayer un passage dans sa gorge comprimée. Elle croisa le regard de son adversaire, de drôles d'yeux blancs sans iris et froids comme la mort.

« Inutile de te débattre, ça ne sert à rien.

— Qu'est-ce que... tu... tu veux ?

— Du calme. Je ne vais pas te tuer. Du moins, pas encore.

— Pourquoi t'as tiré sur Jakno ?

— Un seul témoin suffira.

— Lâche-moi, merde, tu me fais mal... »

Naja peinait à reprendre sa respiration, sa voix s'étranglait, elle n'avait pas la force de cribler de coups de pied le bas-ventre de son adversaire.

« Tu diras aux autres, à tous ceux de ton clan, que nous allons bientôt revenir. Et que nous vous exterminerons jusqu'au dernier.

— Pourquoi ?

— Parce que votre temps s'achève.

— Notre temps ?

— Dis-le aux autres. Dis-leur de se préparer. »

Il avait relâché son emprise, elle respirait un peu mieux.

« Vous êtes qui, putain ?

— Vos adversaires ultimes.

— Je crois surtout que t'es un taré ! Un putain de taré !

— Qui est taré ? Nous, ou vous, qui avez fait de ce monde un champ de ruines ? N'oublie pas de dire aux autres que leur temps s'achève. »

Il la relâcha enfin et s'éloigna d'un pas tranquille jusqu'à ce que les écharpes de fumée l'aient absorbé. Elle reprit son souffle avant de se pencher sur Jakno. Il avait cessé de respirer. Le sang imprégnait sa veste et son maillot de corps. La balle lui avait perforé les poumons et peut-être le cœur.

« Naja ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Ulma était de retour, le visage noirci par la fumée et les vêtements en partie brûlés.

« Tu l'as pas vu, ce mec ? sanglota Naja. Il a flingué Jakno et failli m'étrangler. J'ai vidé mon chargeur dessus, ça ne lui a rien fait, que dalle.

— Du calme, il portait certainement une combinaison pare-balles. » Ulma plaça son pouce et son index sur les jugulaires de Jakno. « Y a plus rien à faire pour lui. Dommage : c'était pas le pire des hommes, loin de là. Il ressemble à quoi, ce tueur ?

— Je sais pas au juste. Y avait plein de fumée, j'ai juste vu ses yeux, de drôles d'yeux, tout blancs, comme morts. Je l'ai visé à la tête pourtant. Il m'a dit de dire aux autres qu'ils allaient revenir et exterminer tout le monde.

— On dirait un adepte d'un de ces cinglés de prophètes.

— Tous les prophètes ne sont pas cinglés.

— Ah oui, c'est vrai que tu en adores un. Bon, foutons le camp d'ici, ou on va finir comme Jakno. »

Ulma saisit Naja par le poignet et l'aida à se relever.

« Et tes parents ? »

Ulma secoua la tête d'un air las.

« Aucune idée. Tout ce que je sais, c'est que la maison est en cendres.

— Qu'est-ce qu'on fait de Jakno ?

— Laissons-le ici, le feu s'en chargera. Y a plus urgent : il faut retrouver celui qui l'a tué. Il fait partie des tarés qui ont foutu le feu au Noyau. »

Chapitre 2

Jamais la technologie ne pourra explorer les abysses insondables de la pensée humaine, jamais une biopuce ne remplacera, ni même n'approchera un jour les fabuleuses performances du cerveau humain.

Andreo Mastiga, éditorialiste de la revue *Psyké*

Cité Unifiée de NyLoPa

Paris.

« Bienvenue sur le canal 07, votre chaîne permanente d'informations. Paris vient d'être touchée par une deuxième série de meurtres. C'est le cœur même de la Cité, l'historique quartier du Marais, que les tueurs ont frappé. Il s'agit de la sixième attaque de ce genre dans la Cité Unifiée de NyLoPa. On parle d'ores et déjà de plus de six mille morts. Une véritable psychose est en train de gagner les rues et les domiciles. Nous sommes avec le maire, Alaric Bronier. Monsieur le maire, bonjour et merci de répondre à nos questions. Êtes-vous en mesure de nous donner le bilan précis de cette nouvelle série de meurtres ?

— J'attends le rapport de police d'une minute à l'autre.

— Disposez-vous d'une piste sérieuse ?

— Nos services sont en train de passer au crible chaque centimètre carré du secteur concerné : ils finiront par trouver un indice.

— Certains émettent l'hypothèse d'une horde de mutants venus du pays horcite.

— Vous savez très bien qu'aucun ressortissant du pays horcite ne peut franchir le périmètre de la Cité. Nos systèmes de détection sont infaillobles.

— Le corps des fouineurs, dont on connaît pourtant l'efficacité, semble lui-même totalement impuissant devant cette affaire. Est-ce à dire que nous nous trouvons devant une nouvelle forme de criminalité ?

— Au risque de me répéter, nous finirons par arrêter ces tueurs, ce

n'est qu'une question de temps.

— On leur donne déjà un nom : les Ombres.

— Les Ombres... Un nom stupide, mais il faut bien que les médias trouvent quelque chose à dire... »

Suspect localisé : 26 rue de l'Évangile, 18^e arrondissement.

« Je demande du renfort », murmura Ganesh.

Délai d'intervention des unités de renfort : vingt minutes.

Vingt minutes ? Trop long ! Et le règlement m'interdit d'intervenir seul.

Ganesh n'avait pas eu le réflexe de répondre par la parole cette fois. Il commençait à s'habituer au dialogue intérieur avec la biopuce. Elle réagissait à ses pensées.

Procédure d'exception.

Pas le temps d'attendre, de toute façon. Ce type a vraiment un lien avec les Ombres ?

Probabilités : 22 %.

À partir de quelles données ?

Consultation de la banque de données génétiques, dysfonctionnement de la méthylation du suspect : expression tardive de gènes jusqu'alors silencieux, déséquilibre constaté, peut-être un implant génétique.

Ça n'en fait pas forcément un tueur en série. Un grand nombre de citoyens se font greffer des implants correcteurs. Et puis un homme seul ne peut pas être responsable de la mort de plus de six mille victimes. Et pas non plus se trouver en même temps à Londres, Paris et New York.

Probabilités d'appartenance à une organisation criminelle : 72 %.

Même un groupe de tueurs ne suffit pas à expliquer la vitesse à laquelle ont été commis les meurtres. Et puis ils auraient laissé des traces...

Piste prioritaire.

Ganesh soupira. La mairie de Paris ayant exigé des résultats immédiats, les fouineurs s'étaient lancés sur de multiples pistes. Lorsque les biopuces analytiques plongeaient dans la banque de données génétiques, c'est fou les anomalies qu'elles ramenaient à la surface. Les gènes des humains étaient à leur image, chaotiques, calamiteux, et chaque habitant de la C.U. devenait un criminel en puissance. Les fouineurs s'étaient réparti les tâches. Bien que débutant, Ganesh se retrouvait seul sur les traces d'un suspect dans les rues de Paris après une brève incursion dans le monde des sectes apocalyptiques. La biopuce lui avait fourni une liste d'une vingtaine de noms. Les premières enquêtes n'avaient donné aucun résultat, puis il était tombé sur un homme, qui, manifestement, n'avait pas la conscience tranquille : il s'était enfui alors que le fouineur tentait de s'introduire dans son appartement du quartier de Montrouge, 29^e arrondissement.

D'accord, d'accord... Tu ne lâches pas facilement le morceau, toi.

Il se rendit devant le 26 rue de l'Évangile, une rue large et peu fréquentée. Une voix puissante domina la rumeur de la Cité :

« Niveau de pollution 2, vents d'ouest dominants, pluie prévue dans la journée, marche autorisée... »

Suspect localisé au cinquième étage, appartement de droite.

Il y a du monde avec lui ?

Un instant : consultation des images des caméras de surveillance. Une femme et un enfant de deux ans.

Merde. Comment je neutralise ce taré, moi ?

Taz 3 G.

S'il a un flingue dernière génération à balles interactives, j'aurai l'air malin avec mon taz 3 G.

Autorisation d'intervenir sur sa biopuce.

La commission municipale d'éthique nous interdit formellement de prendre ce genre d'initiative. Qu'est-ce que tu fais de la liberté individuelle ?

Situation d'urgence, protocole d'exception.

Elle a bon dos, la situation d'urgence. On ne va tout de même pas le descendre.

Neutralisation de ses centres neurotransmetteurs, trois heures de paralysie.

Les matrices finiront pas tout contrôler dans la Cité. Il faut vraiment qu'on soit dans la même pièce pour prendre le contrôle de sa biopuce ?

Optimisation du taux de réussite, possibilité d'intervention physique.

D'accord, d'accord, allons-y : tu peux ouvrir la porte de l'immeuble ?

Aucun problème : porte reliée au système central de sécurité.

La porte s'ouvrit au bout de trois secondes dans une succession de cliquetis. Ganesh s'engouffra dans le hall d'entrée, bien entretenu et orné de plantes vertes.

Une voix de femme traversa le matériau pourtant isolant de la porte.

« Laissez-le, par pitié. »

Une deuxième voix, masculine, retentit.

« Ta gueule. J'ai un flic ou un fouineur aux fesses. Donne-moi ce gosse. »

Ganesh se tenait contre la cloison, taz en main, guettant le moment propice pour intervenir. La serrure de la porte avait coulissé quelques secondes plus tôt ; son léger battement indiquait qu'il n'avait plus qu'à la pousser de l'épaule.

La femme poussa un cri, puis l'enfant se mit à son tour à hurler.

« Ferme-la, bon Dieu, ou je vous bute, toi et ton gosse. Ferme-la. »

La femme fut secouée de sanglots étouffés.

« Il y a une deuxième sortie chez toi ? » demanda l'homme.

Suffocante, la femme ne parvint pas à lui répondre. Ganesh

entendait la voix d'un présentateur télé en fond sonore.

« ... les services d'ordre mènent actuellement l'une des plus grandes traques jamais organisées dans NyLoPa, afin de démanteler la mystérieuse organisation dont les vagues meurtrières ont laissé plus de six mille morts. Les autorités mettent tout en œuvre pour résoudre cette crise, la plus importante, sans doute, depuis la fondation de la Cité Unifiée. Leur volonté est d'éliminer au plus vite cette forme nouvelle et inquiétante de criminalité avant que la panique ne gagne les quartiers... »

« Putains de fouineurs, ils sont partout, grommela l'homme. Alors, il y a une autre sortie ?

— Ne lui faites pas de mal, s'il vous plaît...

— Cette fenêtre, elle donne sur quoi ?

— La cour.

— Pas de verrou manuel sur ta porte ?

— Elle est connectée à la sécurité générale...

— Putain, ils vont l'ouvrir comme... »

Ganesh décida de passer à l'action. Après une brève inspiration, il ouvrit la porte d'un coup d'épaule et s'engouffra dans l'appartement, taz brandi devant lui. L'homme se tenait près de la fenêtre avec l'enfant dans les bras. La femme était tombée à genoux, légèrement en retrait. L'arme du suspect, ancienne à en croire son canon et son percuteur, ne lui donnait aucune supériorité sur le taz.

« Lâche cet enfant et avance les bras écartés », ordonna Ganesh.

L'homme plaça le canon de son pistolet sur le crâne de l'enfant.

« Toi, tu dégages, ou je flingue le gosse. »

Déverrouillage du système de sécurité de sa biopuce dans une minute.

« Fais pas l'idiot, dit Ganesh. On peut certainement trouver un terrain d'entente.

— J'ai aucune confiance dans les fouineurs, répliqua le suspect. Si tu t'es pas barré dans les dix secondes, je flingue le gosse.

— Du calme, on peut discuter.

— Dix... neuf... »

Quarante secondes avant le déverrouillage de sa biopuce.

« Je te propose un marché : tu rends le gosse à sa mère et je te laisse partir.

— Huit... sept... »

Trente secondes.

« Je te donne ma parole, reprit Ganesh.

— Ta gueule, on sait ce qu'elle vaut, la parole d'un fouineur.

— Tu seras arrêté, tôt ou tard, et tu le sais. Autant te rendre tout de suite.

— Pour me retrouver comme un légume dans un putain de pourrissoir. On va tous crever de toute façon. Tous. »

Dix secondes...

« Tire-toi, maintenant, reprit l'homme. J'connais des gens qui connaissent les Ombres, moi. J'aime pas ta... eh, qu'est-ce qui... »

Déverrouillage, prise de contrôle, début de neutralisation.

L'enfant se mit à pleurer.

« Qu'est-ce... que... nom de... Dieu », balbutia le suspect.

Ganesh se rapprocha de l'homme vacillant, désormais inoffensif, et n'eut qu'à récupérer l'enfant dans ses bras. L'homme s'affaissa de tout son poids sur le parquet, inerte, comme déconnecté.

« Prenez-le, madame, il est sain et sauf. »

La femme se releva, s'empara de l'enfant et le serra à l'étouffer contre sa poitrine.

« Merci. Mon Dieu, j'ai eu si peur. » Elle désigna l'homme allongé d'un coup de menton. « Est-ce qu'il... est mort ?

— Ses centres neurotransmetteurs ont été paralysés. Une équipe viendra bientôt le ramasser.

— C'est une Ombre ? Il a prétendu les connaître.

— Je n'en sais encore rien, madame. On en apprendra sans doute davantage au cours de son interrogatoire. »

Tu es intervenue plus vite que prévu.

Quatre secondes et deux dixièmes.

Tu m'as surpris. Tu pourrais prévenir.

Optimisation des ressources psychologiques.

Tu veux dire que tu l'as fait exprès pour m'empêcher de paniquer ?

Nous, les fouineurs, considérons le Central comme notre véritable foyer, le seul endroit sur Terre où nous avons l'impression de former une famille. Nous passions une bonne partie de notre temps à nous chamailler, à nous engueuler, à nous charrier, mais nous y trouvions un élément qui nous manquait cruellement dans la solitude de nos logements : la chaleur humaine. Personne ne nous attendait à la fin de notre service, et nous préférions rester au Central plutôt que de rentrer chez nous. Certains d'entre nous, hommes et femmes, vivaient en permanence dans les bureaux, dormant quelques heures sur les canapés défoncés, se lavant dans l'antique douche des vestiaires, commandant leurs repas au traiteur du coin, faisant nettoyer leur linge au pressing le plus proche. La hiérarchie ne s'en formalisait pas, bien au contraire, je crois même que c'était le but recherché, faire du corps des fouineurs une communauté à part, une légion marginale. Nous étions d'autant plus efficaces que nous ne nous mêlions pas aux autres citadins, que nous n'étions pas ligotés par l'intérêt, la compassion ou l'empathie.

Ganesh ne s'étonnait plus de l'absence d'écrans dans les bureaux des fouineurs : ils disposaient tous d'un écran intérieur connecté vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils étaient les pionniers humains de l'intromission technologique dans l'organisme, des cyborgs selon les auteurs de science-fiction des XX^e et XXI^e siècles. Théodore s'introduisit dans le bureau et posa son chapeau sur le vieux perroquet rouge.

« Paraît que t'en as eu un coriace.

— Un fêlé : il avait pris un gosse en otage.

— Ta première arrestation : ça s'arrose. Vieux rhum pour moi, thé pour toi.

— On a fait fausse route : ce type-là ne fait pas partie des Ombres, même s'il a prétendu les connaître.

— Ni les trois cent seize autres qu'on a arrêtés à Paris, à Londres ou à New York. Tous des plombes, de pauvres types sans envergure, des mecs qui ne supportent plus l'air filtré de la Cité. Des fêlés, comme tu dis. La municipalité le savait : elle voulait juste donner à la population l'illusion qu'elle traitait le problème. Le problème est toujours devant nous, de plus en plus gros. Une autre attaque s'est produite tout à l'heure.

— Dans l'est de Londres, j'en ai été informé. »

Théo récupéra une bouteille de rhum sous son bureau et s'en servit un verre.

« Au fait, désolé, plus de thé... » Il lâcha un petit rire éraillé. « Encore plus de trois cents morts. Il existe forcément une cohérence dans ces vagues meurtrières, mais le tableau n'apparaît pas encore dans sa totalité. Personne ne voit rien, ni nous, ni les matrices, ni les puces analytiques, encore moins les flics. On patauge dans un sacré merdier, Ganesh : des petits malins semblent avoir trouvé le moyen de tuer à grande échelle en déjouant tous les systèmes de sécurité. Ils peuvent frapper dans n'importe quel endroit de NyLoPa, à n'importe quel moment, et sans jamais laisser de traces. » Théodore marqua un long temps de silence. « Les Ombres. Leur surnom leur va comme un gant. À part ça, comme te sens-tu chez les fouineurs ?

— Je m'habitue à ma biopuce, à ma nouvelle vie.

— Tu verras : une vraie drogue, ce foutu boulot.

— Il commence par faire le vide autour de nous, comme toutes les drogues.

— C'est jamais qu'un retour aux sources, mon vieux : on est constitué en grande partie de vide. » Théodore but une généreuse gorgée de rhum. « Tu commences par une grosse affaire, en tout cas. La plus grosse depuis la fondation des Cités Unifiées...

— Au fait, je n'aime pas que le thé...

— Ah bon ? Et quoi d'autre ?

— Les ragas.

— C'est quoi, ça ?
— La musique traditionnelle de l'Inde.
— T'es attaché aux traditions ancestrales, on dirait.
— Pas seulement : j'aime aussi le trunk.
— Me dis pas que tu associes le trunk à la musique !
— Tu peux pas comprendre : c'est pas de ta génération. C'est toi l'ancêtre, Théo. »

En arrivant au Central, Ganesh avait constaté que les fouineurs n'avaient pas l'habitude d'être tenus en échec et qu'ils manifestaient leur désarroi par la colère ou l'humour. Les pessimistes prétendaient qu'un échec entraînerait la disparition pure et simple de leur métier ; les optimistes pensaient qu'ils trouveraient tôt ou tard la solution et montreraient ainsi à la population, aux médias et aux élus qu'ils restaient les indispensables vigiles de la Cité Unifiée.

« Emmy... »

L'envie de l'appeler l'avait saisi deux heures après être rentré dans son appartement. La solitude sans doute, le besoin d'oublier quelques minutes le murmure permanent de la biopuce, l'envie brutale de sentir sous ses doigts la soie brûlante de sa peau, l'humain dans ses contradictions, dans sa splendeur irrationnelle. Il avait contemplé un long moment son vieux téléphone avant de composer le numéro d'Emmy, dont le visage contrarié s'afficha à la fois sur le minuscule écran de l'appareil et sur le grand écran mural.

« Ganesh, pourquoi tu m'appelles ? Ça ne sert à rien.

— On ne peut pas en rester là, je t'aime, moi. »

Elle poussa un long soupir bruyant.

« Hors de question que je vive avec un fouineur.

— Pourquoi ? Quelle différence avec un autre homme ?

— Une putain de différence. Je n'ai jamais connu une femme qui soit heureuse avec un fouineur. »

Ganesh suffoqua ; il avait l'impression qu'elle lui enfonçait la tête sous l'eau.

« Tu n'as pas connu les bonnes, c'est tout. Je suis sûr et certain qu'on peut...

— Votre biopuce n'est pas comme la nôtre. Les fouineurs finissent tous célibataires et à moitié dingues.

— Une rumeur, Emmy, une putain de simple rumeur, tu ne vas tout de même pas croire à ces conneries, merde. Je ne suis pas un névrosé, et je suis certain que je peux te rendre heureuse. »

Emmy parut hésiter. Ganesh regretta de l'avoir appelée. Leur échange ne changerait rien et ne ferait qu'aviver ses regrets.

« Je sais que tu es du genre tranquille, mais, comme je ne sais pas quelle influence aura ta biopuce, je ne prendrai aucun risque.

— Tu ne m'aimes plus, c'est ça ? Tu en as trouvé un autre ?
— Je vais raccrocher, Ganesh. N'essaie plus de me rappeler.
— Emmy, attends. J'ai... j'ai envie de te revoir.
— Je t'avais donné le choix, Ganesh, tu as déjà oublié ?
— Ce n'était pas un choix. J'ai toujours su que je ferais ce travail.
Depuis tout gosse. Et puis les trois ans de formation... Je ne pouvais pas faire autrement, tu comprends ? »

Il distingua nettement les larmes dans les yeux d'Emmy.

« C'est fini, balbutia-t-elle. Fini.

— Tu as trouvé un autre mec ? »

Elle ne répondit pas.

« Je t'aime, moi », cria Ganesh.

Elle coupa la communication. Son visage disparut des écrans. Et de la vie de Ganesh. Il se promit de ne jamais la rappeler.

La voix sèche de Caton tira Mina de ses rêveries. Elle avait débuté son service une heure plus tôt et prononcé le code qui liait sa biopuce aux bases matricielles de NyLoPa. Le programme l'avait aussitôt connectée aux données personnelles du fouineur Ganesh Parvati. Le retrouver lui avait procuré un certain plaisir. Les gémines étaient pourtant censées se garder de toute empathie envers leurs correspondants.

« Comment s'est passée sa première arrestation, mademoiselle ?

— Il s'en est bien sorti, Monsieur : il a réussi à neutraliser le plombier, quelqu'un de très dangereux pourtant, sans mettre l'enfant ni la mère en danger. En revanche, il m'a semblé surpris par les initiatives de sa biopuce.

— Il finira par s'y habituer. »

Mina hésita, puis sa curiosité l'emporta.

« J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'une nouvelle génération de biopuce, Monsieur. Que Ganesh Parvati était... votre cobaye. »

Elle crut discerner un souffle syncopé qui ressemblait à un rire silencieux.

« Vous êtes vraiment très curieuse, mademoiselle. Encore une fois, contentez-vous de le suivre dans chacun de ses déplacements et de me signaler la moindre anomalie. »

Le pouvoir, plus on en a et moins on le partage.

Proverbe horcite

Pays horcite

Naja portait un flingue depuis l'âge de dix ans, juste à côté du cheval ailé tatoué sur son pubis. Comme toutes les filles du clan du Pégase, elle avait fini par s'habituer au pistolet glissé dans la ceinture de son pantalon rapiécé. Elles apprenaient à se servir d'armes à feu dès l'âge de sept ans, des modèles légers et compacts qui leur donnaient un sentiment de sécurité, voire de puissance, lorsqu'elles déambulaient seules dans le dédale des baraquements.

Comme l'avait affirmé Ulma quelques jours plus tôt, la malchance avait épargné Naja : elle avait atteint l'âge respectable de vingt ans et ne souffrait que de désordres bénins, un asthme handicapant surtout au printemps, un psoriasis mal placé et une tendance à la maigreur qu'elle tentait de compenser par une alimentation riche en graisses et en sucres. Elle enviait les filles dont les côtes et les hanches ne saillaient pas sous la peau. Les garçons semblaient préférer le rond au pointu en matière féminine, exactement l'inverse des armes.

L'incendie déclenché par les Cavaliers de l'Apocalypse avait épargné le logement de sa famille, la cabane insalubre construite au bord du fleuve par le grand-père de son père et maintes fois rafistolée. Plus de la moitié du clan avait été décimée. Frago, le chef vénéré du Pégase, avait décrété l'état d'urgence. La vie avait repris son cours, les familles s'affairaient à déblayer les débris et à construire de nouvelles bicoques avec les matériaux épargnés par le feu.

Naja déambulait dans une venelle pentue, étroite et sinueuse lorsqu'une voix l'interpella.

« Naja... »

Elle se retourna, aux aguets, se détendit lorsqu'elle reconnut le garçon qui venait de surgir d'un enchevêtrement de toiles. Mano, dit le rat à cause de sa face pointue et de sa façon de grignoter, les incisives en avant, le nez plissé. Il n'osait jamais lever les yeux sur Naja. Il ne lui avait pas encore avoué qu'il était amoureux d'elle, même si tout le monde le savait dans la bande. Il transpirait à grosses gouttes, par n'importe quel temps. Les chiffons attachés les uns aux autres qui lui servaient de vêtements étaient imbibés de sueur. Il

aurait pu être beau gosse sans la tache lie-de-vin qui lui couvrait la moitié droite du visage ; l'autre moitié se hérissait de poils épars qui, de profil, l'apparentaient à un chien pelé et mouillé.

Il s'essuya d'un revers de main le front et l'arête du nez.

« Y a encore eu des morts, cette nuit.

— Comme toutes les nuits, soupira Naja.

— Plus de cinq cents d'un seul coup, dans le même secteur.

— Encore un coup des Cavaliers, ou des Ombres. La dernière fois, ils en avaient contre le Pégase.

— Tu en parles comme si tout ça n'avait aucune importance, Naja. Demain, ce sera peut-être toi... »

Elle désigna les environs d'un ample geste du bras.

« T'appelles ça une vie, toi ? Les arbres pourrissent sur pied, les feuilles ne sont plus jamais vertes, l'air est saturé de particules toxiques, y a de moins en moins d'eau, les serres et les élevages ne suffisent plus à nous nourrir. On crèvera bientôt tous de faim et de soif si on n'est pas abattu avant par une épidémie foudroyante ou un tueur d'un clan rival. Les Ombres ne font que précipiter le mouvement.

— J'suis pas pressé de crever, moi, protesta Mano. La bouffe, j'irai la chercher s'il le faut.

— Tu parles ! C'est pas avec ton pauvre petit flingue de rien du tout que tu dégommeras les miliciens des compagnies agro-alimentaires. Les derniers qui ont essayé se sont tous fait descendre. »

Mano retroussa sa lèvre supérieure sur ses larges incisives.

« C'est pas normal, merde. Les gérants des serres des plaines, ces salopards, vendent le meilleur de leurs productions à la population de NyLoPa. Ils gagnent dix fois, vingt fois plus de fric avec les citadins qui dépendent entièrement d'eux pour le ravitaillement. Ils nous bradent ensuite les surplus, à nous, les horcites. Ils nous refilent les fruits et les légumes refusés par les groupements d'achat des cités, les farines pourries, les bêtes trop vieilles ou atteintes de transgénose... »

Les populations des bords du fleuve, poussées par la faim et la colère, n'avaient parfois pas d'autre choix que de piller les silos, les abattoirs et les entrepôts. Ils livraient de furieuses batailles contre les milices venues des cités pour prêter main-forte aux compagnies agro-alimentaires. Naja avait perdu ses deux frères aînés dans un affrontement. Son dernier frère, Chad, était parti tenter sa chance en Chine, où l'on avait besoin de bras pour reconstruire deux grandes cités détruites par un gigantesque tremblement de terre.

« On aura beau travailler comme des damnés vingt-quatre heures sur vingt-quatre, la bouffe sera toujours trop chère pour nous, continua Mano. Déjà qu'on est forcé de boire cette putain d'eau du fleuve.

— On la filtre tout de même, objecta Naja.

— Avec du sable pourri, bourré de radioactivité. Ils ont de l'eau pure

autant qu'ils veulent dans leur putain de cité. Un jour prochain, Naja, on n'aura pas d'autre choix que de se battre ou de crever comme des chiens.

— Le prophète a dit...

— Quel prophète ? Chaque matin on en voit débarquer un nouveau. Ce n'est pas ton foutu prophète qui te remplira l'estomac.

— Il me nourrit l'âme, c'est déjà pas si mal. »

Mano n'avait pas tort au sujet des prophètes. Ils se multipliaient ces derniers temps. Les prêcheurs et leurs petits groupes de disciples arpentaient les passages étroits qui sinuaient entre les baraques et s'installaient aux endroits les plus peuplés pour haranguer les passants. Le discours de l'un d'eux avait plu à Naja : il n'invitait pas comme les autres à la résignation en promettant un vague bonheur après la mort, il prétendait qu'il n'y avait pas d'aide à espérer d'un quelconque Dieu, que toutes les solutions se trouvaient en soi-même, qu'il fallait changer son regard sur le monde puisque le monde n'existait que par le regard de ceux qui l'habitaient. Il prêchait souvent en haut de la colline, au pied du grand monolithe habillé de lierre noir qui surplombait l'enchevêtrement des constructions.

On avait une vue splendide de là-haut : les feux du soleil transformaient le fleuve en un gigantesque serpent de plomb fondu. Les horcites avaient utilisé tous les matériaux qui leur étaient tombés sous la main pour couvrir leurs habitations de tôle et de bois : bâches, roseaux, branchages, planches, vêtements de laine cousus les uns aux autres et disposés en plusieurs couches, bas de caisse, capots de voitures, tonneaux coupés en deux... L'agglomération s'étendait sur plusieurs dizaines de kilomètres. Les populations de l'extérieur s'étaient rassemblées sur les bords des cours d'eau après la fermeture des cités. Les égouts se déversaient en permanence dans l'eau et la rendaient à la fois hideuse et impropre à la consommation.

Naja passait une bonne partie de son temps à regarder les barques qui traçaient leurs sillons courbes et scintillants sur le miroir doré du fleuve. Sur la rive opposée, s'étalait une autre mosaïque bariolée de toits, de terrasses, de mats et d'antiques paraboles. Plus loin, se devinait le moutonnement sombre des collines habillées d'une végétation brunâtre, lépreuse et toxique surnommée bisemorte.

Mano gratta avec nervosité sa joue ombrée de poils.

« Tu... tu accordes trop d'importance à ton prophète...

— Et pas assez à toi, sans doute ? répliqua Naja avec un sourire.

— Ben...

— T'es un copain, Mano. Un très bon copain. Comme tous ceux du clan du Pégase. »

Ils gardèrent le silence le temps qu'un groupe d'hommes à l'allure inquiétante traverse la venelle.

« J'ai pas dormi de la nuit, reprit Mano à voix basse. J'étais de surveillance à la citerne du Bouc. Après l'attaque des Cavaliers, les plus jeunes du clan ont été armés, y compris les filles, et les gardes aux abords des citernes ont été doublées. J'suis crevé. »

La solidarité entre les membres d'un clan était l'une des clefs de la survie en pays horcite. Les malheureux qui ne bénéficiaient pas de la protection d'un groupe ne faisaient pas de vieux os sur les bords du fleuve, ou bien ils devenaient les serviteurs de familles puissantes, autant dire des esclaves. Le clan du Pégase avait remporté trois guerres de clans au cours des décennies précédentes, forçant le respect des autres et devenant le gardien des dernières réserves d'hydrocarbures. Les véhicules n'étaient plus très nombreux depuis le repli sur elles-mêmes des cités et la dégradation des routes, mais les vieux chars, les tracteurs et d'autres engins tout-terrain continuaient de circuler, et le commerce des carburants assurait au clan du Pégase un revenu régulier et une certaine puissance.

« T'as qu'à aller te coucher si t'es crevé, suggéra Naja.

— Pas avant de... »

Mano oscilla sur lui-même avant de se ruer tout à coup sur Naja, de la plaquer contre une tôle rouillée, de chercher ses lèvres et de glisser sa main sous son pull de coton.

« Arrête, Mano ! »

Elle se débattit comme une chatte en furie, lui griffant le visage et le cou, l'obligeant à reculer. Il essuya d'un air penaud la rigole de sang qui coulait sur sa joue déjà empourprée par la tache lie-de-vin.

« T'es dure, Naja. Tu sais que je crève d'envie de... »

Des coups de feu retentirent, suivis de hurlements et de bruits de cavalcade. Naja discerna des mouvements dans les venelles environnantes entre les baraques.

« Ça cavale dans tous les sens... »

— Pas de quoi s'énervier, grommela Mano. C'est juste un règlement de comptes. Y en a presque tous les jours.

— J'ai le sentiment que celui-là concerne le clan.

— Pourquoi tu dis ça ? Hé, t'es folle. Qu'est-ce que tu fais ? »

Naja avait tiré son pistolet de la ceinture de son pantalon et déverrouillé le cran de sûreté.

« Y en a un qui vient vers nous. On dirait... »

— Karno ! » s'exclama Mano.

Karno, l'un des gros bras du Pégase, un homme dont les larges épaules et les muscles saillants suffisaient généralement à intimider les brutes des autres clans, l'idole des adolescents et la terreur des hommes mariés. Il portait son tatouage de cheval ailé sur le dessus de son crâne rasé. On ne comptait plus les ennemis tués de sa main. Tous pensaient qu'il prendrait un jour la succession de Frago. Une arme de

gros calibre pendait au bout de son bras droit.

« Restez pas là, vous deux, cria-t-il en les apercevant. Ils flinguent tous ceux du Pégase. »

Une large corolle pourpre s'épanouissait sur le devant de son tee-shirt blanc.

« Qui ça ? demanda Mano. Les Cavaliers de l'Apocalypse ?

— Quelle importance ? Fichez le camp. Ils vont bientôt débouler. Moi, je suis déjà mort. Je vais tenter de les retarder.

— Pas question de te laisser seul face à... »

Karno brandit son arme en direction de Mano.

« Barre-toi, je te dis. »

Trois hommes jaillirent du fouillis des maisons, vêtus de combinaisons noires, coiffés de cagoules, armés de pistolets automatiques. Le sang de Naja se glaça, comme face au Cavalier quelques jours plus tôt. C'était une chose de vivre en bonne intelligence avec la mort, cette mort qui s'invitait si souvent sur les bords du fleuve, c'en était une autre de la voir surgir devant soi. La vie lui apparut tout à coup comme un paradis d'où elle refusait d'être expulsée. L'un des trois hommes cagoulés tira une rafale de pistolet automatique en direction de Karno, qui tressauta à plusieurs reprises avant de s'affaïsser et de rouler sur les pierres pavant la venelle.

« Faut bouger de là, putain ! » glapit Mano.

Naja se ressaisit. Puisque la route du bas était coupée, il ne restait plus que la voie du haut. De l'autre côté des collines s'étendaient des ruines qui offraient de nombreuses cachettes. Personne ne s'y aventurerait à cause des ronces vénéneuses et des rats agressifs qui proliféraient entre les murs défoncés ; à cause, également, d'un air saturé de particules toxiques.

« Magne-toi, putain ! » haleta Mano.

Après avoir achevé Karno, les prédateurs cagoulés grisés par le sang se lancèrent à la poursuite de leurs deux nouvelles proies. Naja accéléra l'allure pour garder le contact avec Mano. La pente se dressait devant elle, à la verticale, ses cuisses la brûlaient déjà, ses yeux se voilaient de rouge, ses pieds ripaient sur la terre sèche. Elle préférerait ne pas imaginer ce qui se passerait si les exécuteurs la capturaient vivante. Elle avait beau être un sac d'os, ils joueraient longtemps avec elle, gavés de ces saloperies chimiques qui décuplaient les perceptions sensorielles et augmentaient la résistance physique. Elle avait connu des filles qui avaient subi les assauts répétés d'une bande de tueurs et qui, miraculeusement rescapées, avaient fini par se suicider.

« On y est presque, souffla Mano.

— J'en peux plus, gémit Naja.

— Lâche pas, putain ! »

Ils arrivèrent au sommet de la colline, aiguillonnés par les

claquements des pas de leurs poursuivants. Ils basculèrent dans l'autre versant sans prendre le temps de se retourner et coururent tout droit vers les ruines de l'ancienne ville prises d'assaut par la végétation. Naja marqua un temps d'hésitation avant de plonger dans la muraille végétale, haute de trois mètres, mais, l'irruption des tueurs une cinquantaine de pas derrière elle ne lui laissa pas le choix. Une rafale de pistolet automatique siffla au-dessus de sa tête. Se protégeant le visage des bras, elle s'enfonça dans la pénombre des arbustes et des buissons, buta sur un muret de pierres sèches, se retint à un tronc pour garder l'équilibre, fonça droit devant elle sans prêter attention aux longues épines qui transperçaient ses vêtements et semaient des brûlures sur son corps.

Une deuxième rafale retentit tout près, suivie d'un gémissement.

« Mano... »

Naja lança un regard autour d'elle. Impossible de distinguer quoi que ce soit dans la pénombre, impossible de savoir où était passé Mano. Affolée, incapable de remettre de l'ordre dans ses pensées, elle hésita quelques instants, puis décida de poursuivre son chemin en essayant de faire le moins de bruit possible. Plus loin, elle se heurta à un mur infranchissable qu'elle explora sur sa droite. Découvrit une ouverture d'où s'écoulait un torrent de branches aux feuilles brunes. L'odeur, nauséabonde, la contraignit à nouer son écharpe de coton sur le bas de son visage. Les feuilles ressemblant étrangement à la bisemorte, elle craignit de choper une saloperie si elle les touchait.

Une voix grave troua les feuillages.

« Où elle est passée, la petite salope ? »

Une deuxième voix résonna en écho.

« T'es où, ma jolie ? Ça sert à rien de te planquer, on finira par te retrouver. »

Naja se glissa sous les branches et, se tortillant comme un ver sur la terre humide, parvint à franchir l'ouverture du mur. Elle se retrouva dans une pièce exiguë qui n'avait plus de plafond. Les branches aux feuilles brunes filtraient les rayons du soleil. Essoufflée, exténuée, elle s'adossa contre une grosse pierre et, tenant son pistolet à hauteur de son visage, s'appliqua à maîtriser sa respiration. Son cœur ruait dans sa poitrine comme une fouine en cage. Elle se demanda ce qu'était devenu Mano. Exécuté, sans doute. Les types lancés à leurs trousses étaient de l'espèce des tueurs méthodiques, implacables. Les hommes de main d'un clan rival n'auraient pas pris la précaution de planquer leurs têtes sous des cagoules ; ils auraient, au contraire, exhibé fièrement leurs bobines et les signes d'appartenance à leur groupe, tatouages ou scarifications.

« Elle va regretter de nous avoir fait courir, la petite pute. »

La voix, toute proche, avait dominé les froissements des frondaisons

et les craquements des branches mortes.

« Elles sont comme ça, maintenant, les meufs, elles adorent faire courir les mecs... »

Les rires s'éloignèrent et furent bientôt absorbés par le silence. Naja garda le pistolet tendu devant elle, le doigt crispé sur la détente, les muscles noués, prête à faire feu au moindre mouvement suspect. La puanteur provenait bien des feuilles brunes. Une infection. Le contact avec ces horreurs n'avait en tout cas provoqué aucune réaction sur sa peau. La bisemorte, elle, semait des taches rouges qui viraient rapidement au noir et dégénéraient en cancer si on ne leur appliquait pas rapidement l'onguent miracle fabriqué par les herboristes du clan du Haut Lieu.

La nuit tombait lorsque Naja se releva, pas fâchée de s'étirer, de détendre ses jambes. Cela faisait un bon moment qu'elle n'avait pas entendu de bruit suspect. Elle en avait déduit que les tueurs avaient cessé la poursuite. Les doigts serrés sur la crosse de son arme, elle sortit par là où elle était entrée en se faufilant sous les branches aux feuilles brunes.

Elle n'eut pas le temps de se redresser. Quelque chose de dur et froid se posa sur sa tempe.

Un pistolet mitrailleur.

« Lâche ton flingue tout de suite, petite pute, ou je te bute. »

Les yeux du tueur brillaient dans les fentes de la cagoule. Les saloperies chimiques, sans doute, mais également la griserie du prédateur qui a capturé sa proie. D'un geste vif et précis, il récupéra le flingue de Naja, puis, de la pointe de son pistolet mitrailleur, il remonta le bas de son pull, lui dénuda le ventre, la poitrine, et fit sauter d'un coup sec le bouton de son pantalon.

« Tu croyais t'être débarrassée de moi, hein, petite salope ? »

D'une tape sur le front, il empêcha Naja de serrer les jambes et lui abaissa son pantalon jusqu'à ce que le canon du pistolet mitrailleur puisse s'enfoncer entre ses cuisses.

« Joli Pégase que t'as là ! Pas de chance pour toi : on a ordre de tuer tous ceux du Cheval Ailé. Ce soir, ma belle, ça en sera fini de ton clan. »

Chapitre 3

L'homme ordinaire est un ange déchu, la graine du mal semée par le diable. De l'homme ordinaire, la Terre n'a rien de bon à attendre. Il est donc nécessaire, pour le bien de la Terre, du système solaire, de toute la galaxie, d'arracher cette ivraie qu'on appelle l'homme avant qu'elle n'ait envahi tout l'univers.

La Fin des Temps

Cité Unifiée de NyLoPa

Nous, les fouineurs de Paris, avons arrêté et interrogé plus de mille suspects. Nous avons rapidement dû nous rendre à l'évidence : ceux-là, des plombiers, des révoltés, des délinquants sans envergure, n'avaient rien à voir avec les Ombres, dont les attaques se multipliaient. Pressés par notre hiérarchie, nous avons oublié nos individualités, nos rivalités, nous nous sommes répartis par petits groupes pour enquêter sur les différents mouvements plus ou moins apocalyptiques qui fleurissaient dans NyLoPa depuis une vingtaine d'années. On ne comptait plus les pseudo-prophètes qui appelaient sur les Cités Unifiées, ces nouvelles Sodome et Gomorrhe, le feu de la colère divine : ces dingues avaient peut-être trouvé le moyen d'accomplir eux-mêmes leurs promesses...

Théodore s'engouffra sans frapper dans le réduit meublé d'une table et d'une chaise où Ganesh s'était installé. Il avait besoin d'un refuge, et c'était la seule pièce disponible dans le Central. Une bouilloire sans fil, une antique théière métallique, deux tasses ébréchées, une brique de lait, un paquet de sucre et des sachets de thé à la cardamome fournis par sa mère jonchaient la table.

« J'ai peut-être déniché une piste intéressante. Tu viens avec moi ? »

Ganesh leva sa tasse, qu'il venait tout juste de remplir.

« Je finis mon tchaï. On ne prévient pas les autres du groupe ? »

Théodore demeura quelques instants parfaitement immobile, sans doute concentré sur le murmure de sa biopuce.

« Pas le temps.

— Pas envie, plutôt, non ?

— D'accord, j'ai jamais aimé travailler en groupe.

— Ils vont te remonter les bretelles, là-haut.

— Y a bien longtemps que les bretelles n'existent plus. De toute façon, je suis fouineur troisième grade, ils ne peuvent pas me virer comme ça. »

Ganesh trempa ses lèvres dans le tchai encore brûlant.

« C'est quoi, ta piste, Théo ?

— Ton plombeur, il a bien dit qu'il connaissait les Ombres, non ?

— Il aurait dit n'importe quoi pour se donner de l'importance. »

Théodore marqua un nouveau temps de silence. Ganesh but une gorgée de thé sans prêter attention à l'activité sous-jacente de sa propre biopuce.

« J'ai interrogé la base de données, reprit Théodore. J'ai consulté les archives de surveillance vidéo, j'ai pu reconstituer ses déplacements des quinze derniers jours, j'ai fait la même chose avec une dizaine d'autres plombeurs récemment arrêtés, et je suis tombé sur une coïncidence plus que troublante : ces gars-là ont tous séjourné plus ou moins longtemps dans le même pavillon, situé dans le quartier de Maisons-Alfort, 25^e arrondissement. De fil en aiguille, j'en suis arrivé à une organisation secrète et charmante appelée la Fin des Temps.

— Comment tu as eu le tuyau ?

— Un fouineur, ça fouine. Dépêche-toi de finir ton satané thé, je te raconterai ça en route. Et n'oublie pas ton taz, ces types-là ne sont probablement pas des enfants de chœur. »

Travailler en groupe présentait certains avantages : nous pouvions, en interconnectant les puces, mettre en commun les données et former ce que nous appelions une mêlée. L'opération n'étant pas anodine, nous évitions d'y recourir trop souvent : elle provoquait chez certains fouineurs des perturbations psychologiques qui pouvaient dégénérer en schizophrénie.

Théodore, lui, faisait partie des solitaires. Il affirmait que l'esprit était l'ultime sanctuaire, le trésor caché des contes, et il veillait sur sa liberté intérieure avec la même jalousie que les chrétiens de la Deuxième Réforme sur la virginité de leurs filles.

« Niveau de pollution 4, niveau de pollution 4, vent nul, temps sec, ne vous déplacez qu'en cas d'absolue nécessité, je répète, ne vous déplacez qu'en cas d'absolue nécessité. »

En sortant du métro, guidés par les biopuces, ils avaient emprunté une succession de rues bordées de pavillons nichés dans leurs écrins de verdure. Une odeur indéfinissable imprégnait l'air chaud et sec de

ce début d'automne. Ils ne croisèrent que deux femmes qui promenaient en bavardant leurs chiens modifiés aux pelages scintillants. Le quartier de Maisons-Alfort ressemblait aux petites villes tranquilles qu'on pouvait apercevoir dans les films d'avant les cités.

« Les adeptes de la Fin des Temps ont créé un réseau parallèle qui échappe à tout contrôle, fit Théodore. Enfin, qui échappait à tout contrôle.

— Comment t'as appris son existence ?

— Je me suis demandé ce qui pouvait bien se tramer dans ce pavillon, et j'ai lancé ma biopuce à la recherche des réseaux parallèles. Ils laissent tous des traces, même avec leurs systèmes de brouillage ou de camouflage, d'infimes perturbations électriques. La biopuce a ramé pendant un moment avant d'en repérer et d'en décoder une bonne vingtaine, presque tous inoffensifs, jeux interdits, sites de rencontres, échangeisme, microtrafics... Puis, j'ai découvert que le pavillon abritait une nouvelle religion apocalyptique appelée la Fin des Temps, une secte radicale qui appelle à la disparition pure et simple de l'espèce humaine. Elle recrute des plombiers pour commencer le travail. C'est la piste la plus intéressante, et de loin, que j'ai dénichée. »

Les paroles de Théodore modifiaient en permanence les données fournies par la biopuce de Ganesh.

« Pourquoi tu n'as rien dit à la hiérarchie ? »

Théodore balaya l'air de ses mains.

« Elle aurait été capable de tout foutre en l'air. » Il lança un regard par-dessus son épaule et baissa le son de sa voix. « Certains de nos supérieurs appartiennent à des... disons, organisations pas très claires.

— Tu as des preuves de ce que tu avances ?

— J'ai mené mes propres enquêtes, pour savoir à qui j'avais affaire. J'en ai déduit qu'il valait mieux garder certaines informations pour soi. Si tu veux être un bon fouineur, Ganesh, apprends à ne faire confiance à personne. À personne.

— Pas même à toi, Théo ? »

Théodore sourit avant de répondre :

« Pas même à moi. Surtout pas à moi. »

Un sacré vent de panique a soufflé sur la mairie de Paris, comme, je suppose, sur les mairies de Londres et de New York... Des nouvelles alarmantes nous parvenaient de l'Organisation des Cités. Le phénomène des Ombres n'était pas circonscrit à NyLoPa, il s'étendait à toute la planète et sapait les fondements mêmes des Cités Unifiées. On les avait crues isolées du monde extérieur, inviolables, elles n'étaient plus capables d'assurer la sécurité et la tranquillité de leurs habitants, elles étaient profanées, pour la première fois de leur existence, et les maires s'agitaient comme des

insectes prisonniers d'un bocal en verre.

Alaric Bronier, le maire de Paris, fixait son interlocuteur avec une certaine répugnance qu'il s'efforçait de masquer sous des dehors impassibles. Caton était arrivé par la porte dérobée dont trois autres personnes seulement connaissaient l'existence. Difficile de décrire Caton : il avait quelque chose de l'un de ces personnages de cire à jamais figés dans les alcôves de la maison Grévin. Son visage et son crâne lisses n'offraient aucune aspérité, aucune prise à laquelle se raccrocher. Il avait sans doute abusé des corrections génétiques, à moins encore qu'il n'ait eu recours aux archaïques techniques de remodelage plastique.

Le maire invita le visiteur à s'asseoir sur l'un des deux fauteuils qui faisaient face à son bureau. Les adjoints et conseillers avaient vidé l'immense pièce de l'hôtel de ville une dizaine de minutes plus tôt. Des images et des statistiques défilaient sur les écrans verticaux pour l'instant silencieux.

« Vous m'aviez promis des résultats rapides, Caton, attaqua Alaric Bronier. J'ai obtenu un report de la prochaine assemblée municipale de New York pour nous donner un sursis.

— Le problème posé par les Ombres est complexe, plus difficile à résoudre que prévu, Monsieur. »

La voix de Caton était parfaitement assortie à son apparence, froide, dénuée de la moindre inflexion, de la moindre émotion.

« Je ne vous ai pas nommé à la tête du corps des fouineurs pour résoudre des problèmes faciles, Caton. Ne me faites pas regretter mon choix. »

Le maire eut la désagréable impression que ses mots n'avaient aucun impact sur son interlocuteur.

« Londres, New York, et d'autres Cités Unifiées rencontrent les mêmes difficultés.

— Nous n'allons tout de même pas attendre les bras croisés que ces foutues Ombres aient massacré la population entière de NyLoPa ?!

— Nos fouineurs travaillent jour et nuit, Monsieur, je ne vois pas ce que nous pouvons faire de plus. »

Alaric Bronier se leva et se planta devant un écran, dont il fixa quelques instants les images. Les Ombres occupaient désormais plus de la moitié du temps des chaînes continues d'informations.

« Je vous demande justement de faire plus, reprit-il sans se retourner. On m'a signalé une émeute sanglante dans le Bronx, à New York, une autre dans l'East Side de Londres, les plombiers se multiplient. À ce train-là, les forces de l'ordre seront vite débordées, et les gens eux-mêmes se chargeront de finir le travail commencé par les Ombres. Où en êtes-vous, exactement ?

— Au même point qu'au début, Monsieur. »

Le maire pivota sur lui-même et enfonça ses yeux dans ceux, gris et neutres, de Caton.

« J'ai une conférence de presse dans trois minutes. Les médias vont m'éreinter. Ne me dites pas que vous n'avez toujours pas trouvé d'indice. »

Caton prit tout son temps pour répondre. Alaric Bronier se demandait de plus en plus souvent si le responsable de la sécurité de Paris ne jouait pas avec lui comme un chat avec une souris.

« C'est pourtant la vérité, Monsieur. Nous avons fouillé chaque centimètre carré de chaque pavillon, chaque brin d'herbe, chaque bout de trottoir. Incompréhensible : d'habitude, les assassins laissent toujours une trace de leur passage, même infime.

— L'incompréhensible n'existe pas, il n'y a que des incompetents. »

Caton demeura impassible.

« Disons alors que nous avons atteint les limites de notre compétence.

— C'est ennuyeux pour vous et pour vos hommes. Déjà que la police et les autres administrations nous reprochent de vous favoriser.

— Mes hommes ont toujours fait leur part de travail, Monsieur. »

Le maire se rapprocha du fauteuil de Caton, espérant sans doute donner davantage de poids à ses propos.

« Ils risquent de perdre l'estime de la population s'ils ne réussissent pas à arrêter les Ombres. Et moi je ne pourrai pas défendre votre budget à la prochaine assemblée municipale.

— Ce qui nous laisse encore...

— Six jours, pas un de plus, l'interrompt Alaric Bronier. Je pars bientôt à New York pour un conseil extraordinaire avec les maires de Londres et New York. Vous ne m'accompagnerez pas, vous avez nettement mieux à faire. En revanche, deux de vos hommes viendront avec moi : ils pourront échanger leur point de vue avec les fouineurs des autres villes.

— Comme vous voudrez, Monsieur. »

On frappa avec insistance à la porte. Une jeune femme vêtue d'un tailleur chiné rétro s'introduisit dans la pièce sans attendre l'invitation du maire.

« La presse vous attend, Monsieur, déclara-t-elle après avoir lancé un coup d'œil intrigué à Caton. Je vous préviens : ils ressemblent à des chiens attendant la curée.

— Débrouillez-vous pour les calmer, Odine, j'arrive tout de suite. » Alaric Bronier se tourna vers Caton et ajouta à voix basse : « Six jours. Il me faut des résultats avant mon retour de New York. Compris ? »

Caton se fendit d'un léger hochement de tête.

« Parfaitement, Monsieur. »

Le pavillon était une copie conforme des autres habitations du quartier avec son jardin parfaitement entretenu, sa façade blanche, son toit filtrant et ses vitres occultantes.

« L'autre du prophète, murmura Théodore. Taz en main, Ganesh. »

Deux individus détectés.

« Ma biopuce m'indique qu'il n'y a que deux personnes à l'intérieur, souffla Ganesh.

— Te fie surtout pas aux apparences. S'ils ont réussi à monter un réseau parallèle, ils ont très bien pu brouiller les capteurs. Ces gens-là sont des extrémistes froids, déterminés, dix fois plus dangereux que les plombiers.

— S'ils sont vraiment les Ombres, comment tu expliques les vagues de meurtres dans les autres Cités Unifiées ? »

Théodore haussa les épaules.

« Ils ont peut-être réussi à créer une organisation inter-citadine qui échappe à la surveillance des satellites. »

Probabilités très faibles.

« Peu probable. »

Théodore lança un petit sourire ironique à son équipier.

« Ma biopuce fournit quasiment les mêmes statistiques que la tienne. La meilleure façon de le savoir, c'est d'arrêter leur prophète et de le passer à la moulinette. Allons-y : je m'occupe de la porte de devant et toi, de la porte de derrière. Ta biopuce la déverrouillera.

— Et s'ils ont ajouté une barre ou un verrou manuel ?

— Tu la défonces à coups d'épaule, tu te démerdes, quoi. Si tu n'y arrives pas, tu me préviens, on fera une mêlée.

— Je croyais que tu ne supportais pas qu'on...

— Pas avec n'importe qui, c'est vrai, mais tu n'es pas n'importe qui, Ganesh, tu es mon filleul. Et puis, je ne suis pas à une contradiction près. Je te laisse une minute pour faire le tour de cette baraque. Après, j'entre en action.

— Fais gaffe à toi.

— T'inquiète pas, il n'est pas encore né, celui qui fera mordre la poussière au vieux Théodore. »

Ganesh contourna le pavillon. La façade arrière donnait sur un autre jardin, peu profond et moins bien entretenu. Un hélicoptère traversa en grondant le ciel de Maisons-Alfort. Ganesh suivit machinalement son vol du regard. Il lui arrivait certains soirs de distinguer les reflets des filtres tendus comme un gigantesque filet à cinq kilomètres de hauteur. L'hélicoptère disparut en abandonnant derrière lui une trace blanchâtre dispersée par le vent.

Détection du système de sécurité, estimation pour l'ouverture des portes : moins de vingt secondes.

Toujours que deux personnes dans la maison ?

Un homme, une femme.

C'est à la densité musculaire qu'on peut identifier le sexe ?

Identification par numéro de biopuce.

Plus fiable, évidemment. Voilà la porte. Déverrouillage.

Déverrouillage en cours, trois secondes.

Un déclic retentit. Ganesh tourna la poignée de la porte, mais elle refusa de s'ouvrir. *Merde, elle ne veut pas s'ouvrir.*

Verrou manuel.

Peut-être qu'en cassant la vitre...

Il lança un regard derrière lui avant de donner un coup de crosse de son taz dans la vitre au-dessus de la poignée. Par chance, le verre, ancien, n'appartenait pas à la catégorie des nanomatériaux indestructibles. Craignant que le bruit ne donne l'alerte aux occupants du pavillon, il dut s'y reprendre à trois reprises pour qu'il se fendille, puis qu'il se brise. Il glissa la main par la brèche. Ses doigts palpèrent un verrou métallique dont il releva le loquet et qu'il fit coulisser dans les crampons. Il entrebâilla la porte pour se glisser dans le pavillon. Entra dans une petite pièce aux allures de buanderie, se figea, tous sens aux aguets, crut que les occupants des lieux étaient lancés dans une conversation animée avant de se rendre compte qu'il s'agissait de spots de publicité

Détection d'un leurre informatique.

Ça veut dire qu'ils sont sans doute plus de deux, là-dedans.

Ganesh se souvint des paroles de Théodore dans le métro : On ne sait pas grand-chose des adeptes de la Fin des Temps. Ils sont apparus quelque temps avant les premières attaques des Ombres, une coïncidence troublante, non ? Mais, crois-moi, ce ne sont pas les doux illuminés inoffensifs le plus souvent associés à ce genre de croyances, ils n'attendent pas l'Apocalypse, ils essayent de la provoquer, par tous les moyens. Ils sont des Ombres en un sens, des semeurs de mort et de destruction, des adversaires de la Cité Unifiée.

Ganesh perçut des bruits de voix qui n'émanaient pas des écrans. Il passa dans une deuxième pièce, une cuisine déserte et visiblement jamais utilisée. Un écran vertical occupait l'un des murs et déversait un déluge d'images et de sons syncopées. Il se rapprocha d'une porte entrouverte qui donnait sur le salon, aperçut, par l'entrebâillement, des silhouettes assises et tournées vers un homme debout vêtu d'un strict costume noir.

Putain, ils sont plus de cinquante là-dedans...

Soixante-deux personnes détectées, cinquante-six adultes, six enfants, biopuces cryptées.

« L'homme ordinaire, l'homme qui ne craint pas la colère de Dieu », vitupérait le prêcheur ; ses auditeurs ponctuaient chacune de ses

phrases d'exclamations plus ou moins sonores. « Cet homme, frères, est condamné à disparaître à jamais, non seulement sa chair, son sang, mais aussi et surtout son essence, son principe, son âme. Le Seigneur est sur le point de renier ses enfants humains, sauf ceux qui, comme vous, frères, se chargent d'exécuter ses divins plans. C'est à nous, à nous, frères, qu'il revient de rendre à la Terre sa pureté originelle. »

Ganesh revint dans la buanderie. La voix du prêcheur et les psalmodies des fidèles s'estompèrent.

C'est le leurre informatique qui t'a empêchée de les détecter ?

Présence de brouilleurs.

Je ne vois pas Théo. Il est entré dans cette maison pourtant, j'en suis certain.

Demande d'autorisation de mêlée. Demande d'autorisation de mêlée.

Théo ?

Demande du fouineur troisième grade Théodore Bernier

Accordé.

Mêlée effectuée.

Ganesh perçut soudain, à l'intérieur de lui, des murmures étouffés, des bruits confus, impossibles à identifier. Sa vue se brouilla, il eut l'impression d'être transporté dans un autre endroit.

Qu'est-ce que... Je vois trouble.

Mélange des données, surimpression des perceptions relayées par la biopuce du fouineur Théodore Bernier.

Des formes apparurent, une galerie, une voûte en pierre, des silhouettes dans la pénombre, comme si les occupants du pavillon s'étaient réfugiés dans des sous-sols, des catacombes ou des souterrains. Déstabilisé, Ganesh se demanda d'abord s'il n'était pas en train de devenir fou, puis se frotta les yeux pour bien s'assurer qu'il n'avait pas bougé de la buanderie.

On n'a pas la possibilité de parler avec Théo ? De déclencher son endophone ?

Endophone inactivé.

Ça veut dire que...

« Hé ! »

Un homme s'engouffra dans la buanderie, brandissant un pistolet. Ganesh hésita une fraction de seconde, pris entre deux mondes. Il eut le réflexe de se jeter en arrière juste avant que l'homme ne presse la détente. La balle traversa un pan de sa veste. Il tomba sur le dos. Le choc lui coupa le souffle. Il roula sur le carrelage. Une deuxième balle siffla près de sa tête. L'homme poussa un cri de dépit. Ganesh plaça le taz au-dessus de sa tête, interrompit sa roulade pour viser son agresseur. Son index s'enfonça sur la détente. Le taz vomit un rayon lumineux qui frappa sa cible en pleine poitrine. La décharge paralysa les centres moteurs de l'homme, qui lâcha son arme avant d'osciller

sur lui-même et de s'effondrer sur le ventre. Ganesh se releva, reprit son souffle et ses esprits, les yeux braqués sur la porte d'entrée, prêt à faire feu au moindre mouvement suspect.

Il a son compte pour deux bonnes heures. Il a bien failli me descendre. Où a-t-il bien pu dénicher ce flingue ?

Trafic d'armes récemment découvert dans les quartiers est de Paris.

Peu importe. Ils ont emmené Théo dans un labyrinthe souterrain, et il faut le sortir de là. Combien de temps pour avoir des renforts ?

Consultation du Central. Temps estimé : 16 minutes.

Pas le temps d'attendre. Essayons de trouver l'entrée de ce foutu labyrinthe.

Entrée localisée.

Ce que tu vois, ce que tu sens, ce que tu entends, ce que tu touches, ce que tu goûtes, ce n'est pas toujours la vérité. La vérité se tient au-delà, dans le cœur du silence, là où rien n'est manifesté, là où les sens ne peuvent pas être trompés.

Dents de Rat, clan du Haut Lieu

Pays horcite

Naja se débattit, mais son agresseur lui enfonça le canon de son pistolet mitrailleur dans la bouche pour la contraindre à rester immobile. Le fer lui cogna sur les dents et lui racla le haut du palais.

« Laisse-toi faire, petite pute, et peut-être que je t'épargnerai. »

L'homme soufflait comme un bœuf et continuait tout en parlant de lui retirer ses vêtements. Ses yeux brillants semblaient sur le point de jaillir hors de leurs orbites et des fentes de la cagoule. Elle était maintenant pratiquement nue, offerte, en proie à des spasmes qui lui contractaient la poitrine et le ventre. Il ne l'épargnerait pas. Ce genre d'homme ne connaissait pas la pitié. Naja fut envahie d'un grand froid. Personne ne lui viendrait en aide. Son corps pourrirait dans le fouillis végétal recouvrant les ruines de l'ancienne cité. Le tueur dégrafa les boutons de son pantalon, rendu fébrile par le désir et les saloperies chimiques. Puis il pesa de tout son poids sur elle, et elle sentit, à l'entrée de son ventre, son soc aussi dur, aussi blessant que le canon du flingue dans sa bouche. Elle voulut hurler. Aucun son ne franchit le seuil de ses lèvres. L'homme émit un grognement, puis, tout à coup, alors qu'il donnait le premier coup de rein pour la pénétrer, un coup sourd retentit. Il se figea, se redressa, oscilla un petit moment au-dessus d'elle, puis s'effondra comme une masse sur le côté. Elle distingua alors la serpe profondément enfoncée dans sa nuque, sous la cagoule. Puis, en arrière-plan, une silhouette, des tissus enchevêtrés servant de vêtements, des cheveux longs, une barbe clairsemée, des yeux qui la fixaient avec inquiétude...

Nous, membres du Haut Lieu, prononçons à l'âge de dix-huit ans le serment solennel de neutralité et restons à l'écart des guerres qui opposent les clans du pays horcite. Nous avons jadis tenté de mettre fin aux conflits, pensant que les hommes devaient faire preuve de solidarité pour augmenter leurs chances de survie dans

un environnement hostile, mais les autres ont refusé de nous écouter. Les instincts, ces vieux démons qui ont mené l'ancienne civilisation à sa perte, ont repris le dessus. Il existe sans doute une malédiction humaine voulant que, même dans les situations les plus désespérées, les hommes ne songent qu'à leurs petits intérêts. La guerre terrible qui avait ravagé la Terre aurait dû nous enseigner une autre façon de regarder le monde, elle n'a fait que planter en nous de nouveaux germes de discorde et de destruction. Nous poursuivons, hélas, l'œuvre d'anéantissement commencée par nos pères.

Nous, membres du Haut Lieu, avons renoncé depuis longtemps au dessein de ramener la paix et la sérénité sur la Terre. Nous essayons seulement d'adoucir les souffrances de ceux qui viennent nous consulter, victimes des règlements de comptes entre clans ou des nouvelles maladies ravageant le pays horcite.

Je fus le maître d'un jeune guérisseur du nom de Deux Lunes, un élément doué, prometteur, qui a disparu avant d'avoir achevé sa formation. J'ai cru un temps qu'il avait reçu une balle perdue au cours de l'affrontement entre les clans du Pégase, de l'Orfraie et du Cyclope, puis j'ai eu de ses nouvelles par l'un de ces trappeurs colporteurs qui se promènent de fleuve en fleuve pour vendre leurs peaux de bêtes et qui avait croisé un garçon et une fille sur les bords de ce fleuve qu'on appelait jadis la Seine...

L'homme s'avança vers la porte de la maison de pierre aux murs tapissés d'un lierre épais et noirâtre. Sans la plante parasite, la mesure se serait écroulée depuis bien longtemps. L'homme, un trappeur chevelu, barbu, vêtu de cuir et traînant derrière lui une sorte de brancard couvert de peaux fraîchement tannées, examina avec attention le vieil herboriste avant de déclarer, d'une voix rocailleuse :

« C'est vous, Dents de Rat ? Oui, c'est vous, sans aucun doute : vos dents de devant, on dirait celles d'un castor. Dame, j'aimerais pas que vous me mordiez. J'ai rencontré il y a quelque temps un jeune gars appelé Deux Lunes. Il m'a dit, si je passais dans le coin, de vous donner son bonjour. »

Constatant qu'il n'avait rien à craindre de son vis-à-vis, le trappeur renfonça dans sa gaine la lame du large coutelas qu'il portait à sa ceinture.

« Deux Lunes ? Il va bien ? »

Deux Lunes avait disparu sans donner de nouvelles depuis trois jours. Dents de Rat en avait conçu une vive inquiétude : ce n'était pas dans les habitudes de son jeune disciple de s'absenter sans prévenir.

« Dame, l'est guère plus épais qu'un chat sauvage, mais il a l'air d'aller à peu près bien.

— Il vous a dit pourquoi il était parti ?

— C'est rapport à la fille.

— Quelle fille ?

— Une toute maigrillotte, elle aussi. D'après ce que j'ai compris, elle est du clan du Pégase.

— À l'heure qu'il est, les membres du Pégase ont tous été exterminés, murmura Dents de Rat d'une voix empreinte de tristesse. Le Pégase était devenu arrogant, sûr de lui, dominateur. La Citerne du Bouc a changé de mains : elle est désormais passée sous le contrôle du Cyclope et de l'Orfraie. Ça ne devrait guère améliorer les choses. Leur alliance n'est qu'une affaire de circonstances. Ils ne vont pas tarder à s'entre-tuer, comme les autres. »

Le trappeur acquiesça d'un hochement de tête.

« Dame, c'est la raison pour laquelle j'ai jamais voulu faire partie d'un clan. Comme je ne possède rien et que j'aurais pas un clou à la vente aux esclaves, on me fout une paix royale. J'échange mes peaux contre de la nourriture et de l'eau, parfois des vêtements ou du tabac, et, ma foi, ma vie est aussi enviable qu'une autre. Faut juste aimer dormir à la belle étoile...

— Et ne pas avoir peur des bêtes sauvages.

— Bah, le feu suffit à les tenir à l'écart.

— Parle-moi de Deux Lunes.

— Vous auriez pas d'abord quelque chose à boire, l'ami ? J'ai fait une longue marche pour monter chez vous et j'ai la gorge en feu.

— Un peu d'eau fraîche, ça ira ?

— Ma foi, si vous avez rien de mieux. »

Quelques instants plus tard, le trappeur assis à la table de bois devant la cheminée monumentale vidait son troisième verre d'eau d'affilée.

« Ça fait du bien par où ça passe. Donc votre gars, là, Deux Lunes, il est tombé sur la fille du Pégase aux prises avec un tueur, et il a rien trouvé de mieux à faire que de lui fracasser la nuque à coups de serpe. Voilà ce qu'il m'a raconté : il est arrivé au moment où le tueur s'apprêtait à la violer et il l'a frappé sans réfléchir. Elle avait rien de cassé. Il a tout de suite su qu'elle était du Pégase, rapport au tatouage qu'elle portait... enfin, entre les cuisses, dans sa toison. Il l'a aidée à se relever, à se rhabiller. Elle lui a dit que le tueur voulait la zigouiller, comme tous ceux de son clan. Il le savait. La rumeur courait depuis bien longtemps que les clans de l'Orfraie et du Cyclope s'étaient alliés contre le Pégase pour prendre le contrôle des citernes d'hydrocarbures et qu'ils avaient recruté une armée de mercenaires. Elle a eu de la chance que votre gars passe dans le coin pour cueillir des herbes et qu'il ait entendu les coups de feu.

— L'idiot, rugit Dents de Rat. Il a violé son serment. Le clan du Haut

Lieu est neutre. Il n'intervient jamais dans les affaires des autres clans.

— Votre gars, il est jeune, il a pas votre sagesse. Et puis, pas toujours facile de garder sa neutralité quand on voit quelqu'un se faire malmené par une brute. Si, en plus, c'est une jolie fille... Naja, je crois bien qu'elle s'appelle, est partie à la recherche de ses parents dans le Noyau. Il l'a accompagnée. Elle a été blessée d'une balle, il l'a soignée, puis ils se sont rendus tous les deux à la Citerne du Bouc pour essayer de retrouver d'autres membres du Pégase. Ils se sont fait tirer dessus comme du vulgaire gibier, et votre Deux Lunes a pris à son tour une balle dans le flanc. »

Dents de Rat frappa du plat de la main le bois rainuré de la table.

« Qu'allaient-ils foutre là-bas ? La guerre fait rage. Les gens racontent qu'il y a là-haut plus de dix mille cadavres en train de pourrir et que la puanteur est atroce.

— Vous inquiétez pas pour Deux Lunes et la fille : ils ont réussi à semer leurs poursuivants. Ils sont partis vers le nord, en direction de l'autre fleuve. C'est là-bas que je les ai croisés. Ils s'étaient planqués dans la grotte aux ours, enfin, c'est comme ça que je l'appelle parce que j'y ai trouvé le squelette d'un ours. J'y passe toujours deux ou trois nuits quand je zone dans le coin. J'ai partagé mon repas avec eux, un gros ragondin que j'ai fait rôtir à la broche. Pas mauvais le ragondin, assez facile à chasser, et puis avantageux : après les avoir mangés, je récupère et vends leurs peaux. La blessure de votre gars était presque cicatrisée. Faut dire qu'il a l'air de s'y connaître en herbes. J'avais des problèmes de peau, des démangeaisons insupportables la nuit, et il m'a conseillé de passer dessus du jus de l'écorce d'un arbre...

— Le cornouailler ? »

Le trappeur tendit son verre pour que Dents de Rat le remplisse.

« Vous avez vraiment rien de plus goûteux ? Oui, le cornouailler, c'est bien ça. Je dois dire qu'il a été rudement efficace, son truc. Je dors maintenant comme un bienheureux. Si c'est vous qui l'avez formé, vous avez été un sacré bon maître. »

Dents de Rat secoua la tête d'un air navré.

« Deux Lunes aurait pu et dû devenir un grand guérisseur. Le meilleur d'entre nous. Quelle idée il a eue de secourir cette fille ?

— Vous savez ce que c'est, non ? Vous avez été jeune, vous aussi. Pas toujours facile à contrôler, les hormones, hein.

— Quand on s'engage dans le Haut Lieu, mon ami, quand on prétend soulager la souffrance de ses frères humains, on s'efforce justement de dompter ses instincts, on réfléchit avant d'agir.

— Peut-être, mais votre gars, là, il est comme tout le monde. À la façon dont il la regarde, je crois bien qu'il est tombé raide amoureux de la fille du Pégase. Pas qu'elle ait beaucoup plus que la peau sur les

os, mais quand on aime... Ils m'ont parlé de ces cinglés qu'on appelle les Cavaliers de l'Apocalypse. C'est pas la première fois que j'entends quelque chose là-dessus. Vous en savez plus, vous ? »

Dents de Rat prit un temps de réflexion avant de répondre.

« Ils surgissent de temps en temps et se retirent en laissant des centaines de morts derrière eux. Leurs attaques sont de plus en plus fréquentes. On n'a jamais réussi à en capturer un. Ni à en tuer ou en blesser un. Ils sèment la mort et la désolation et disparaissent aussi mystérieusement qu'ils sont apparus. Il faudrait que les clans cessent de se faire la guerre et s'unissent contre la menace, mais...

— Autant demander à un chat sauvage d'embrasser un chien sur le museau, pas vrai ? C'est pas tout ça, faut que je me remette en route. Je compte bien atteindre le sud avant les grands froids. »

Dents de Rat se leva dans un concert de craquements. Son corps lui annonçait qu'il ne passerait sans doute pas le prochain hiver. La vie lui pesait, la mort serait un grand soulagement, le meilleur des remèdes sans doute.

« Qu'est-ce que tu vas chercher dans le sud ? »

Le trappeur se leva à son tour et se dirigea vers la porte.

« Ma foi, j'aime bien réchauffer mes vieux os en posant les yeux sur cette immense étendue d'eau qu'on appelle la Grande Bleue.

— Merci de ta visite, l'ami.

— Dame, quand on peut se rendre service... »

La vie en pays horcite prend parfois des détours inattendus. La faculté d'adaptation des êtres humains est sidérante. Des voyageurs rapportent que des familles ont survécu des années entières sous les décombres d'une ville sans jamais voir le soleil, se nourrissant de racines et de rongeurs, buvant l'eau qui filtrait des parois, le sang des petits animaux ou leur propre urine. Ni les nuages nucléaires ni les colères de la Terre maltraitée ni les épidémies ni la famine ne sont parvenus à souffler ces flammes de vie qu'on croyait pratiquement éteintes. Personne n'imaginait que le clan du Pégase renaîtrait de ses cendres. Les tueurs associés de l'Orfraie et du Cyclope n'avaient pas exterminé tous les membres du Cheval ailé. Il en restait quelques-uns, terrés sur les rives du fleuve, fous de terreur et de chagrin. J'ai fait partie de ceux-là. J'ai vécu plusieurs mois comme un fantôme, chapardant de la nourriture dans les maisons, dormant dans les caves en compagnie des rats, me donnant à des hommes dont je ne voyais même pas le visage pour un quignon de pain ou un bout de couverture. Je devenais moi aussi une mutante, je n'avais plus d'âme, plus d'émotions, plus de sentiments, je n'étais plus qu'un corps essayant de se maintenir en vie, ou plutôt un fragment dérisoire que la vie tentait

désespérément de prolonger.

« On ne va tout de même pas rester toute notre vie dans cette grotte. »

Naja ne ressentait pratiquement plus rien de sa blessure. Les herbes de Deux Lunes avaient accompli des miracles.

« Pourquoi pas, Naja ? répliqua Deux Lunes. On n'est pas si mal ici. On a tout ce qu'il faut, il nous suffit d'aller dans les environs pour trouver des plantes et de la nourriture. Et puis, tu comptes aller où ? »

Elle l'observa d'un regard en biais et lui trouva toujours le même charme avec ses longs cheveux maintenus par une tresse de cuir, sa barbe clairsemée, ses yeux clairs, sa peau légèrement hâlée et son air de jeune sage. Il portait un pantalon et une tunique usés, grossièrement raccommodés, et des bottes de cuir si fatiguées que leurs semelles bâillaient à fendre l'âme.

« Les grands froids ne vont pas tarder à descendre, on n'a pas de vêtements chauds ni de couvertures, argumenta-t-elle. Si on suit la rive du fleuve, on finira tôt ou tard par tomber sur une agglomération.

— On peut se protéger du froid en faisant du feu. Et puis je te rappelle que nous ne sommes plus sous la protection d'un clan.

— Et alors ? On se débrouillera. J'ai un flingue, non ?

— Il te reste combien de balles ?

— Trois. Mais on se débrouillera pour en trouver d'autres. Tu pourrais te faire payer pour donner des soins. »

Deux Lunes tiqua : il y avait certainement des clans d'herboristes dans les autres agglomérations ; ils ne le verraient pas arriver d'un bon œil.

« Si tu crois que les autres me laisseront m'installer comme soigneur, tu te fourres le doigt dans l'œil. »

Naja évacua son exaspération d'une longue expiration.

« Des fois, t'es vraiment chiant, Deux Lunes.

— Des fois seulement ? »

Naja répondit d'une grimace à son sourire narquois.

« Moi, si je reste dans cette grotte, je vais devenir cinglée. »

Deux Lunes glissa sa serpe dans la besace de cuir qui ne le quittait jamais. Il ne savait pas si les plantes coupées par une lame souillée de sang humain conservaient leurs propriétés curatives. Il n'était toujours pas revenu de la détermination, de la violence avec lesquelles il avait planté le fer dans la nuque du tueur.

« À propos de la grotte, elle est beaucoup plus grande qu'on ne le croyait, fit-il. J'ai trouvé l'entrée d'une galerie par là, je l'ai remontée sur environ trois kilomètres, puis je suis revenu sur mes pas.

— Pourquoi t'es pas allé jusqu'au bout ?

— Je pensais qu'on pourrait le faire ensemble, que ça t'intéresserait.

— Avoue plutôt que tu as eu la trouille.

— Des fois, c'est toi qui es chiante, Naja. »

Elle se leva et le fixa avec effronterie. Elle ne lui avait pas encore demandé son âge. Elle estimait que, malgré ses efforts pour paraître plus vieux, il n'avait pas dépassé les dix-huit ans. Il l'avait sauvée d'une mort atroce en tuant son agresseur et en violant son serment de guérisseur, mais la pensée qui la troublait le plus, c'est qu'il l'avait vue nue, sans défense, et qu'il n'en avait pas profité.

« Y a pas de mal à avoir la trouille. Moi, je l'ai au ventre depuis que je suis née.

— Imagine que je me sois perdu dans cette galerie. Il vaut mieux qu'on soit le plus possible ensemble. À deux, on augmente nos chances de survie, c'est mathématique.

— Ouais, si le marchand de peaux avait voulu nous étrangler pendant notre sommeil l'autre jour, on n'aurait pas pu l'en empêcher, même à deux.

— Dents de Rat dit toujours que la méfiance va de pair avec la confiance. Faut que tu apprennes à être confiante, Naja.

— On voit bien que t'es pas une fille ! Enfin, j'crois pas...

— Comment ça, tu crois pas ?

— Ben, tu te comportes pas toujours comme un garçon, enfin pas comme les garçons que je connais...

— Comment est-ce que je suis censé me comporter ?

— Je vais quand même pas te le dire. Tu trouveras tout seul si t'es un vrai garçon. Allez, emmène-moi dans cette galerie. »

On ne savait jamais quelle tuile allait vous tomber dessus dans le pays horcite, particulièrement hors des agglomérations. Les clans, au moins, offraient un semblant de sécurité, de protection. Les premières attaques des Cavaliers de l'Apocalypse avaient soufflé les fragiles flammes d'espoir qui éclairaient notre nuit perpétuelle. Un ennemi mystérieux, insaisissable, avait décidé de nous exterminer. La mort se terrait dans la moindre faille, derrière le moindre buisson, le moindre tronc d'arbre, le moindre rocher.

La galerie s'étranglait par instants, mais elle restait praticable malgré les éboulis, les affaissements et les failles. Ils avaient parcouru une distance que Deux Lunes estimait à sept kilomètres. Il avait proposé à plusieurs reprises à Naja de se reposer ; elle avait refusé, puisant dans ses ultimes réserves d'énergie pour ne pas lui donner le spectacle de sa faiblesse. De temps à autre, un bruit d'écoulement brisait le silence oppressant qui régnait dans les entrailles de la Terre.

Exténuée, Naja s'assit enfin sur un rocher. Elle eut besoin d'un long moment pour reprendre sa respiration.

« Ça fait combien de temps qu'on marche, putain ?

— On se repose un peu si tu veux.

— Tu parles d'une balade. On ne voit que dalle là-dedans. »

Un murmure prolongé, lugubre, s'insinua dans l'obscurité.

« C'est quoi ça ? » souffla Naja.

Deux Lunes se concentra sur le bruit.

« Probablement le vent.

— Y a pas de vent dans des galeries souterraines.

— Des courants d'air, si. »

Elle tira le pistolet de sa ceinture et déverrouilla le cran de sûreté.

« Ton flingue servira pas à grand-chose dans cette obscurité, objecta Deux Lunes. J'ai encore jamais vu quelqu'un tuer un courant d'air.

— Tais-toi, écoute. »

Le murmure se rapprochait avec une régularité inquiétante.

« Alors, tu persistes à dire que c'est le vent ? » chuchota Naja.

Il se concentra sur le bruit sans réussir à l'identifier.

« On dirait qu'il y a quelqu'un...

— Quelqu'un, ou quelque chose, une bête peut-être. Un ours ? »

Deux Lunes secoua la tête.

« Une bête ne ferait pas autant de bruit.

— On fiche le camp ?

— Je croyais que c'était moi, le trouillard. »

Naja lui lança un regard noir.

« Putain, Deux Lunes, c'est vraiment pas le moment de jouer les susceptibles. Je te l'ai déjà dit, je vis avec la trouille depuis que je suis née et je n'en ai pas... » Elle s'interrompit, les yeux agrandis par l'effroi. « Merde, ça se rapproche encore. On se tire. »

Deux Lunes la retint en lui posant la main sur l'avant-bras.

« Attends. Je ne sens aucune agressivité. Plutôt de la souffrance. Comme une supplique. »

Elle se dégagea avec vivacité, troublée par le contact chaud, presque brûlant, de sa paume.

« Comment tu peux sentir ce genre de truc ?

— Dents de Rat m'a appris à voir l'invisible, flairer l'inodore, entendre l'inaudible, palper l'intouchable. »

Elle se releva et le tira par la manche.

« Moi, ma peau me crie qu'on doit dégager au plus vite. Viens. J'ai vraiment pas envie de finir dans l'estomac d'un putain de monstre. »

Il résista à sa traction.

« Si tu arrêtais de te laisser déborder par tes pensées, tu réussirais peut-être à te servir correctement de tes perceptions. »

Le murmure enflait dans la galerie, accompagné cette fois d'un claquement.

« Merde, Deux Lunes, souffla Naja. Tu fais chier avec tes

perceptions, j'ai pas l'intention d'attendre que ce truc nous tombe dessus, c'est peut-être un Cavalier de l'Apocalypse.

— Encore un instant, s'il te plaît. Je te répète que tu n'as rien à craindre.

— Tes fameuses perceptions t'ont pas empêché de te prendre une balle dans le flanc. »

Il eut une réaction inconcevable pour une fille du Pégase habituée depuis sa tendre enfance à côtoyer le danger : il sourit.

« Dents de Rat prétendait que j'étais parfois un peu distrait. C'est le moment ou jamais d'apprendre la confiance, Naja. »

Naja braqua son pistolet dans la direction d'où venaient les bruits.

« Putain, je vais crever de trouille, oui. »

Chapitre 4

Tu peux faire confiance à un citoyen, tu peux éventuellement faire confiance à un commerçant ou à un démarcheur, tu peux même faire confiance à un flic ou à un fouineur, mais jamais, jamais ne fais confiance à un maire.

Maxime des rues de NyLoPa

Cité Unifiée de NyLoPa

Généralement, on ne retrouvait pas les corps des représentants de l'ordre capturés par les adeptes de la secte de la Fin des Temps. La dissolution était leur maître mot : ils s'acharnaient à ne laisser aucune trace de l'humanité sur Terre, ils refusaient qu'elle puisse renaître de ses cendres, de ses gènes. Ils étaient fous, sans aucun doute, mais il fallait que l'espèce humaine soit elle-même bien malade pour engendrer des enfants qui ne songeaient qu'à la détruire.

Nous ne nous rendions pas compte à quel point l'enfermement dans les cités nous avait déshumanisés. Nous nous étions retirés dans nos bunkers en pensant que nous finirions par oublier les malheureux restés à l'extérieur, mais l'amnésie est un parasite qui vous grignote lentement de l'intérieur et finit par vous faire tomber en poussière.

Les galeries succédaient aux galeries, étroites, fendues en leur milieu par une fosse d'un mètre de largeur. Elles baignaient dans une obscurité imprégnée d'une forte odeur de pourriture. Des cloisons, des paravents, des couvertures, des bouteilles vides et des déchets jonchaient le béton fendillé sur lequel marchait Ganesh, taz en main, tous sens aux aguets, suivant l'itinéraire proposé par sa biopuce.

Il y a combien de kilomètres comme ça ?

Plusieurs centaines. Anciens égouts de la Cité.

Un vrai gruyère. On dirait que des gens ont vécu là-dedans.

Utilisés comme refuge pendant le passage des nuages radioactifs trente

ans avant la fondation de la Cité Unifiée.

Ce labyrinthe ne donne pas sur le monde extérieur ?

Issues fermées.

La sensation de dédoublement s'était estompée quelques instants plus tôt. La mêlée avec Théo s'était interrompue. Ganesh en avait éprouvé à la fois du soulagement — désagréable, cette sensation d'héberger un hôte clandestin à l'intérieur de son esprit — et de l'inquiétude.

Biopuce du fouineur Théodore Bernier désactivée, hors de portée du réseau.

Comment faire maintenant pour le retrouver dans ce foutoir ?

Chercher les traces.

Même s'il a laissé des traces, je n'y vois plus rien...

Autorisation demandée de passer en mode vision infrarouge avant déconnexion du réseau.

Tu veux dire que tu as la possibilité de modifier ma vue ?

Procédure d'exception.

Dangereuse ?

Risques de perturbations cérébrales et oculaires estimés à 34 %.

Plutôt élevés. Et après ?

Retour à la normale.

Je n'ai pas vraiment le choix de toute façon. Autorisation accordée.

Fin de la procédure dans dix secondes.

Ganesh eut l'impression que des aiguilles chauffées à blanc s'enfonçaient dans ses yeux et dans son cerveau. Il dut s'arrêter de marcher et s'appuyer contre la paroi de la galerie pour accepter et surmonter la douleur. Un gros rat fila entre ses pieds et disparut dans l'obscurité.

Effets secondaires possibles : violentes douleurs cérébrales.

J'avais cru remarquer, merci. Ah, ça y est : je vois presque comme en plein jour.

Chercher les traces.

Ganesh reprit sa marche et parcourut deux autres galeries avant d'apercevoir un signe sur une paroi, un T renversé, tracé à la hâte.

On dirait que le pied du T nous indique la direction.

Comparaison graphologique, probabilités écriture Théodore Bernier : plus de 60 %.

Allons-y.

Mina la gémme composa le numéro confidentiel de Caton. Il lui avait dit de l'appeler lorsqu'elle le jugerait important, mais l'angoisse lui étreignit la gorge lorsqu'elle prononça la succession de chiffres et de lettres. Elle n'était pas sûre de ses jugements, et encore moins de l'humeur de son supérieur.

« Eh bien, mademoiselle ?

— Pardon de vous déranger, Monsieur : le fouineur Ganesh Parvati est seul dans l'autre de la secte de la Fin des Temps. Devons-nous intervenir ?

— A-t-il fait une demande dans ce sens au Central ?

— Non, Monsieur.

— N'intervenez pas. Il pourrait deviner qu'il est suivi en permanence. Et puis, c'est une excellente occasion de tester l'efficacité de la biopuce. »

Nous, les fouineurs, nous ne connaissons pas vraiment l'étendue des pouvoirs de la biopuce en ADN de synthèse. Elle n'était pas qu'un lien permanent avec la base de données de la Cité Unifiée, elle avait la possibilité d'intervenir directement, en cas de nécessité, sur les systèmes nerveux et cérébraux de celui ou celle qui la portait. Les techniciens alimentaient sans cesse le Central de nouveaux programmes qui se diffusaient automatiquement dans les biopuces. Les programmes se combinaient entre eux pour engendrer de nouvelles potentialités, de plus en plus complexes, de plus en plus vertigineuses. Nous pensions que les biopuces nous rendaient forts, presque invincibles ; elles accentuaient sans cesse notre dépendance et réduisaient notre espace.

Fouineur Théodore Bernier localisé : salle au bout de cette galerie.

Sûre ?

Probabilités : 50 %.

Si tu captes le réseau, pourquoi est-ce que la biopuce de Théo ne le fait pas ?

Présence probable d'un bouclier ou d'un système de brouillage.

Ils sont combien, autour de lui ?

Résonance magnétique : trois.

Armés, je suppose...

Neutralisation avec taz.

Facile à dire : il faut que je les touche tous les trois avant qu'ils n'aient eu le temps de riposter. Tu n'as pas la possibilité de les désactiver comme le plombier de l'autre jour ?

Impossible : protection ou brouillage.

Tiens donc, il y a des endroits où vous ne pouvez pas pénétrer, vous, les biopuces ?

Analyse métabolique des suspects : niveau de vigilance bas. Exploitation de l'effet de surprise.

Facile à dire quand on est un simple logiciel. Pas le choix de toute façon.

Ganesh se rapprocha de l'entrée de la salle d'où jaillissait une langue de lumière crue qui révélait des déchets de toutes sortes éparpillés sur

le béton et des rats tachetés en quête de nourriture. Il avança en regardant où il mettait les pieds. Marcher sur la queue d'un rongeur ou sur une canette aurait annulé tout effet de surprise. Il parvint près de la porte, se posta contre le mur, jeta un coup d'œil à l'intérieur de la salle, aperçut deux hommes armés de pistolets dernière génération, régla son taz sur la puissance maximale.

Ils ne sont vraiment que trois ?

Trois individus recensés en plus du fouineur Théodore Bernier.

Leurs échanges à voix basse brisaient de temps à autre le silence profond qui ensevelissait les lieux. Des rats couinèrent dans la galerie. L'un des hommes s'approcha de la porte et se tint quelques secondes dans l'entrebâillement. L'index de Ganesh se crispa sur la détente de son taz.

« Ces sales bestioles vont finir par nous piquer notre place sur cette Terre », maugréa l'homme.

Il pivota sur lui-même et s'éloigna. Une dizaine de secondes s'écoulèrent. Ganesh s'efforça de recouvrer son calme en prenant une profonde inspiration. La biopuce lui indiqua la position des trois hommes juste avant de lui donner le signal.

Maintenant.

Il se rua dans la salle, visa le premier homme situé sur sa gauche, pressa la détente : la décharge l'atteignit à la poitrine et le projeta contre le mur. Ganesh tourna aussitôt le canon de son arme sur la silhouette en face de lui. L'effet de surprise passé, le deuxième homme leva son pistolet. Il n'eut pas le temps d'ouvrir le feu. Le rayon du taz le cueillit à la tête et le décolla du sol. Ganesh perçut un déclic et se jeta sur le côté juste avant que ne retentisse le coup de feu. Il ne laissa pas le temps à son dernier adversaire de le coucher en joue. Il se précipita sur lui, le renversa d'un coup d'épaule et lui expédia une décharge presque à bout portant dans la gorge. Une série de spasmes secouèrent l'homme, qui firent claquer l'arrière de son crâne et ses coudes sur le béton. L'odeur de poudre se mêla à celle, typique, de la saturation électrique.

Chances de survie des suspects : 80 % pour l'un, 42 % pour l'autre, 21 % pour le dernier.

Ganesh se redressa et chercha Théo des yeux : personne d'autre dans la pièce.

« Théo ? »

Une voix éraillée lui répondit, dominant les gémissements et les claquements des os des adeptes de la Fin des Temps neutralisés par le taz ; elle provenait d'un réduit dont il n'avait pas encore remarqué l'entrée, en partie dissimulée par un repli du mur.

« Je suis là. »

Ganesh se précipita dans la petite pièce où il découvrit Théo ficelé

sur une chaise et coiffé d'une sorte de casque métallique.

« Qu'est-ce qu'ils t'ont mis sur la tête ? »

Théo l'accueillit d'un pâle sourire.

« Salut, Ganesh, content de te revoir aussi. Ce truc sur ma tête, c'est un casque brouilleur. Fait dans un matériau qui perturbe les impulsions électriques et empêche le réseau de me localiser et d'intervenir sur leurs propres puces. Ces dingues en sont tous équipés, même les guignols qui participent à la cérémonie là-haut. Tu peux me le retirer, s'il te plaît, j'étouffe là-dessous. »

Ganesh souleva le casque et l'examina : aucune technologie apparente n'était visible, seulement l'alliage nu et lisse. Théo tenta de lisser du plat de la main ses cheveux ébouriffés et roux.

« Merci, ça fait du bien. Je sais pas ce que ces enfoirés ont fait de mon chapeau. Tu as suivi mes traces, à ce que je vois. J'ai fait ce que j'ai pu, j'ai eu peur que tu les trouves pas. Détache-moi, s'il te plaît. Ces putains de cordes me scient les poignets. »

Ganesh entreprit de dénouer les liens, des cordes faites d'un nylon modifié dont les fibres se resserraient dès qu'on essayait de les détendre.

« Tu étais déjà venu dans ce labyrinthe ? »

— À plusieurs reprises. Bon nombre de délinquants et de plombiers se planquent là-dedans.

— Pourquoi la municipalité ne les fait pas combler ?

— Le traumatisme des nuages radioactifs. On les garde au cas où des petits malins trouveraient le moyen de neutraliser les défenses de la Cité et de lui balancer une bombe atomique. »

Les nœuds se desserrèrent enfin, et Théo se releva pour esquisser quelques gestes et décontracter ses muscles endoloris.

« Qui pourrait nous balancer une bombe ? Les horcites ? Ils n'ont pas la technologie nucléaire.

— Il y a eu des guerres entre les Cités Unifiées, elles pourraient reprendre à tout moment.

— L'Organisation des Cités a été créée justement pour empêcher tout conflit. »

Théo cessa de bouger et s'absorba un temps dans ses pensées.

« Peut-être, finit-il par répondre. Mais des forces sont à l'œuvre, qui essaient de foutre le système en l'air.

— Quelles forces ? »

Théo eut un geste évasif.

« Plus tard. Faut d'abord qu'on sorte de là. Tu as eu ces trois-là, mais d'autres tarés vont bientôt revenir en force. Ils parlaient de me dissoudre. Tu te rends compte ? Me dissoudre, moi, Théo. Ta biopuce a modifié tes perceptions, non ? Tu arrives à voir dans cette obscurité. »

Ganesh acquiesça.

« On ne prend pas le temps d'explorer les lieux ? On y trouverait peut-être des éléments intéressants.

— J'ai ce qu'il faut. Une puce en ADN de synthèse.

— Tu l'as trouvée où ?

— J'ai eu le temps de fouiller un de leurs bureaux avant qu'ils ne me tombent dessus. Un jeu d'enfant de prélever la puce dans le crypteur. On devrait en apprendre beaucoup plus avec ça.

— Ils n'ont pas songé à te fouiller ?

— Ces types-là sont des fêlés, Ganesh, pas des flics. »

Je n'ai jamais aimé les maires, ces hommes ou femmes qui, une fois arrivés au sommet, étaient prêts à toutes les compromissions pour s'y maintenir. Des magistrats honnêtes et lucides avaient proposé de limiter le pouvoir des maires à un mandat unique de quatre ans, mais la proposition avait été rejetée à l'unanimité. Les élus voulaient à tout prix conserver leurs fauteuils ; les financiers, les chefs d'entreprise et les responsables des forces de l'ordre préféraient traiter avec des interlocuteurs déjà corrompus ; la population elle-même se sentait rassurée par les visages qu'elle avait l'habitude de voir ; bref, personne n'avait intérêt à ce qu'une véritable démocratie s'instaure dans les Cités Unifiées. Les trois hôtels de ville de NyLoPa étaient donc réservés à une poignée d'ambitieux qui écartaient sans ménagement les candidats venus d'autres sphères de la société.

Ganesh ne se lassait pas d'admirer les fonds marins. C'était la première fois qu'il prenait le tube sous-marin entre Londres et New York, et il n'aurait jamais pensé que l'océan put abriter une vie aussi intense, toutes ces plantes, tous ces poissons aux formes et aux couleurs étonnantes.

Deux jours s'étaient écoulés depuis leur séjour dans l'ancien réseau des égouts. Deux jours pendant lesquels la hiérarchie leur avait foutu une paix royale en récompense de la neutralisation de l'organisation de la Fin des Temps. Puis un adjoint les avait appelés pour leur proposer — ordonner en langage administratif — d'accompagner le maire de Paris à New York.

Son haleine et son allure, lorsqu'il s'était présenté à l'échangeur océanique de Tamise Central, indiquaient que Théo avait abusé du vieux rhum pendant sa courte période de repos. Une vingtaine de personnes composaient la délégation parisienne, le maire Alaric Bronier, trois adjoints principaux, trois conseillers en droit des cités, deux secrétaires, une dizaine de gardes du corps appartenant au bataillon d'élite de la police parisienne, et les deux fouineurs ; une

délégation réduite de temps de crise.

Théo s'avança à côté de Ganesh et désigna les bancs de poissons qui se livraient à de fascinants ballets synchronisés de l'autre côté de la paroi transparente du tube sous-marin.

« Ils viennent de temps à autre voir passer les hommes. C'est nous qui sommes dans le bocal. Enfin, tu n'as peut-être pas connu le temps des aquariums. »

Ganesh éluda le sujet d'un geste évasif.

« Pourquoi le maire nous a-t-il choisis pour l'accompagner à New York ?

— Une deuxième récompense, je suppose : c'est grâce à nous que ces dingues de la secte de la Fin des Temps ont été mis hors d'état de nuire. » Il baissa le son de sa voix. « Et puis, j'ai entendu dire qu'il était en rogne contre Caton, notre patron.

— J'aurais préféré qu'il nous accorde un jour de repos supplémentaire, je suis toujours aussi nase. Le contrecoup, je suppose, des modifications biologiques opérées par la biopuce.

— Te fais pas d'illusion, Ganesh : les élus n'ont jamais respecté les jours de repos compensatoires accordés par la convention collective aux fouineurs. À propos, je te remercie à nouveau pour ton intervention de l'autre jour. »

Ganesh suivit du regard les évolutions facétieuses d'un mammifère marin, un dauphin sans doute.

« On faisait équipe, non ?

— Vrai, mais j'en connais quelques-uns qui m'auraient laissé tomber comme une vieille chaussette. Tu as pris des risques en autorisant ta biopuce à modifier ta vision. J'en connais aussi d'autres qui sont restés à moitié aveugles ou à moitié fous. On ne triture pas les cerveaux comme on répare les os ou les séquences génétiques. Moi, par exemple, j'ai subi deux greffes de...

— Messieurs ? »

L'un des adjoints s'approcha d'eux, un jeune homme blond aux traits presque féminins, vêtu de l'un de ces costumes aux rayures fluo qui faisaient fureur dans les soirées mondaines.

« Le maire de Paris désire vous parler.

— On vous rejoint tout de suite », répondit Théo. Il attendit que l'adjoint soit passé dans l'autre compartiment pour ajouter : « Je ne t'ai pas encore dit, Ganesh : la micropuce en ADN de synthèse que j'ai trouvée dans le pavillon de la secte est un modèle très récent fabriqué à New York. J'ai réussi à craquer une partie du brouillage. La Fin des Temps préparait une attaque biologique et recrutait une armée de plumbeurs. Les trucs habituels qui laissent des traces. Rien de comparable avec les Ombres.

— Pourquoi tu ne me racontes ça que maintenant ?

— Je t'ai déjà dit que je ne faisais confiance à personne. Mais s'il m'arrive quelque chose, il faut que quelqu'un puisse continuer ce que j'ai commencé.

— Elle est où, cette puce ? »

Théo tira de sa poche un minuscule objet blanc qu'il posa avec délicatesse dans le creux de sa paume.

« La voici. À peine trois millimètres. Une capacité de stockage énorme. Une petite merveille technologique. Il te suffira de...

— La glisser dans un identifieur, je sais, je suis plus calé que toi en technique, Théo.

— Hé, respecte les anciens, Ganesh.

— Tu es encore trop jeune pour être respecté, Théo. »

« Je tenais personnellement à vous féliciter, messieurs. »

Les yeux incisifs du maire se posèrent tour à tour sur Théo et Ganesh. Il n'y avait personne d'autre qu'eux dans la petite pièce située à l'extrémité du compartiment. Il les avait priés de s'asseoir sur les fauteuils scellés au plancher et placés en face d'un bureau entièrement blanc. Ganesh reconnut le museau presque collé sur la paroi transparente du dauphin qu'il avait observé quelques instants plus tôt.

« Nous n'avons fait que notre boulot, Monsieur le maire, déclara Théo en triturant le chapeau qu'il avait ôté en entrant dans la pièce. Et nous n'avons toujours pas arrêté les Ombres. »

Alaric Bronier joignit les mains devant ses lèvres. Ganesh estima qu'il avait reçu plusieurs implants génétiques et qu'il était probablement plus vieux que ne le laissaient supposer son visage lisse et son allure juvénile.

Analyse morphopsykè : sept opérations recensées.

« Vous avez mis fin aux activités de dangereux extrémistes, reprit le maire. Un excellent résultat, déjà. Le grand prêtre de la Fin des Temps comptait introduire dans la Cité un virus biologique qui, selon nos spécialistes, tue en moins de vingt-quatre heures. Ce n'était qu'une question de mois, de semaines peut-être. Les Ombres nous ont au moins permis de déjouer ses projets.

— Je ne comprends pas très bien cette rage à exterminer ses semblables, dit Théo. Y a que chez l'homme qu'on voit ça. »

Le maire eut un sourire qui dévoila sa nature carnassière sous ses dehors policés.

« Vous feriez de la politique, vous seriez beaucoup moins étonné.

— On a pourtant intérêt à se serrer les coudes dans les cités, on n'a pas beaucoup d'espace, pas énormément de ressources.

— Nous ne nous sommes pas trop mal débrouillés jusqu'à présent. Nous avons réussi à maintenir la population aux alentours de cent dix millions, le seuil acceptable pour, selon vos propres mots, notre espace

et nos ressources.

— Nous sommes protégés, mais, comme tout système clos, nous restons vulnérables : imaginez que les horcites parviennent à contrôler les serres extérieures, nous serions totalement privés de nourriture. »

Alaric Bronier se leva et se plaça devant la baie transparente, face au dauphin qui nageait à la vitesse du tube.

« Vous êtes un indécrottable optimiste, vous, reprit-il. Les serres alimentaires sont aussi bien protégées, voire mieux, que les cités. Les Ombres m'inquiètent davantage que les horcites. Et vous, quelle est votre opinion sur les Ombres ? »

Théodore consulta Ganesh du regard avant de répondre.

« Elle est la même que celle de chacun de mes confrères, je suppose : nulle. »

Le maire se retourna et fixa Ganesh.

« Et vous, jeune homme ?

— Pas mieux, Monsieur. »

Alaric Bronier évacua son agacement d'un soupir bruyant.

« Lorsque vous rencontrerez vos confrères, à New York, tâchez de savoir où ils en sont.

— Je suppose qu'ils n'en savent pas davantage que nous, avança Théo.

— Je soupçonne nos amis New-Yorkais de nous cacher parfois leurs informations.

— Dans quel but ? »

Alaric Bronier revint s'asseoir à son bureau. Ganesh ne savait pas ce qui le dérangeait le plus en lui, son regard inquisiteur, ses manières raffinées, presque précieuses, ou encore la douceur trompeuse de sa voix.

« Depuis la fondation de la Cité, les Londoniens et les New-Yorkais sautent sur toutes les occasions d'afficher leur supériorité sur les Parisiens. Il ne s'agit pas d'être en retard sur ce coup-là.

— L'essentiel, Monsieur, est d'arrêter ces foutus tueurs, non ? »

Le dauphin disparut de leur champ de vision, un besoin urgent de prendre l'air, sans doute.

« Vous avez raison, mais il y a d'autres enjeux, que je n'ai pas le temps de vous expliquer ici. Je peux simplement vous dire que nous devons à tout prix conserver l'équilibre de NyLoPa. »

Le pire sort qui puisse frapper un horcite n'est pas l'esclavage, mais la mutation : une esclave a toujours une chance de tomber sur un maître compatissant, et toujours une chance de s'évader. Tandis qu'un mutant n'a plus aucune chance de mener une existence humaine.

Proverbe horcite

Pays horcite

Les mutations qui ont touché les populations horcites n'ont pas engendré que des déformations physiques, mais aussi et surtout de brusques évolutions psychiques. Bien que n'étant pas savante, j'ai suffisamment observé les gens autour de moi pour affirmer que les déchéances physiques, la perte d'un sens par exemple, ou l'immobilité partielle, ou encore l'extrême fragilité de la peau, étaient compensées par un développement spectaculaire des facultés cérébrales comme la capacité de prédire l'avenir, la possibilité de deviner les intentions de son adversaire ou encore le pressentiment du danger. Souvent utilisés comme vigies des clans, les mutants devenaient les cibles prioritaires des attaques. On essayait de les tuer ou de les enlever pour affaiblir un clan ou renforcer un autre. Dans un cas comme l'autre, leur vie était brève. Je dois reconnaître ici que les mutants m'ont toujours mise mal à l'aise, que je les ai toujours regardés comme des monstres. Ainsi sommes-nous, les horcites, bannis des Cités Unifiées à cause de nos différences et maudits par notre incapacité à accepter les différences.

« Vous ne me voyez pas, mais moi je vous vois... »

La voix était étrange, traînante, haut perchée, vibrante, comme déformée par un brouilleur à hydrogène.

« Dans ces ténèbres ? » demanda Deux Lunes.

Naja garda son pistolet pointé sur l'obscurité de la galerie, cran de sûreté déverrouillé, index recroquevillé sur la détente. Elle avait beau écarquiller les yeux, elle ne discernait aucune forme dans les ténèbres.

« T'es qui, putain ? glapit-elle. Vite, ou je tire. »

L'autre marqua un temps de silence avant de répondre, d'une voix hésitante :

« Je sais que tu ne vas pas me faire du mal.

— Ah ouais ? Comment tu peux en être aussi sûr ?

— Les Heures... Les Heures me l'ont dit.

— Les Heures ? Tu te fous de ma gueule ? »

Une respiration bruyante résonna quelques instants, semblable à un grincement de fer rouillé.

« Les Heures me disent à l'avance ce qui va se passer. »

Naja lança un coup d'œil à Deux Lunes avant de lâcher, entre ses lèvres serrées :

« Je vois, t'es encore un de ces cinglés complètement ravagés par les vents nucléaires.

— Les Heures me disent que vous venez d'une agglomération du sud où a éclaté une guerre de clans et que vous allez bientôt vous mettre en chemin sur les rives du fleuve et vous diriger vers une autre agglomération. Les Heures me dissent aussi que vous flottez sur l'eau. »

Deux Lunes empêcha Naja de parler d'une pression de la main sur son avant-bras.

« Les Heures te parlent aussi bien du passé que du futur ? demanda-t-il.

— Les autres croient qu'il coule toujours dans le même sens, mais je sais, moi, qu'il va dans toutes les directions. »

Naja repoussa avec nervosité la main de Deux Lunes.

« Qu'est-ce que tu fous dans ce trou du cul du diable ? »

Des bruits de pas retentirent, accompagnés de la respiration bruyante.

« Bouge pas, ou je tire ! » cria Naja.

Elle distinguait à présent une ombre claire dans la pénombre, une silhouette plutôt menue au premier regard.

« C'est ma maison, ici. » La voix était maintenant presque geignarde.
« J'ai toujours vécu là.

— Seul ? demanda Deux Lunes.

— On était beaucoup, avant...

— Avant quoi ?

— L'attaque... ils les ont tous massacrés.

— Qui ça, ils ? »

La voix ne répondit pas tout de suite. Naja perçut des halètements sonores évoquant des sanglots étouffés.

« Je ne sais pas... des hommes... mais ils ne sentaient pas comme des hommes, ils... ils n'avaient pas d'odeur... »

Deux Lunes s'avança d'un pas et se tint devant le canon du pistolet de Naja.

« Comment tu leur as échappé ?

— Les Heures me l'ont dit. J'ai essayé de prévenir les autres, ils

n'ont pas voulu m'écouter, ils ne me croyaient pas, ils disaient que j'étais fou. Alors, moi, je me suis caché, les tueurs ne m'ont pas trouvé. »

Naja se porta à hauteur de Deux Lunes, baissa son arme et fixa la silhouette.

« Tu as laissé les tiens se faire massacrer ?

— Les miens ?

— Ben oui, quoi, tes parents, tes frères, tes sœurs...

— Je ne sais pas ce que c'est... »

Naja lança un coup d'œil incrédule à Deux Lunes.

« Attends, tu veux dire que tu n'avais pas de père, pas de mère ?

— Je... je ne sais pas...

— Eh ben, les Heures ne te racontent pas tout, on dirait. En tout cas, tes tueurs, ils ressemblent foutrement aux Cavaliers de l'Apocalypse. »

Deux Lunes fit encore deux pas en direction de la silhouette.

« Les tueurs sont partis ? »

La douceur contenue dans la voix du jeune guérisseur avait sur Naja l'effet d'un baume apaisant.

« Je suis resté longtemps dans ma cachette, puis je vous ai entendus, et les Heures m'ont dit que je pouvais aller à votre rencontre.

— C'est loin, là où tu vis ?

— Loin ?

— Il faut longtemps pour y aller ? »

La silhouette s'agita. Naja releva son bras armé. D'un geste, Deux Lunes la pria de le rabaisser.

« Non, pas longtemps, pas longtemps...

— Tu peux nous y conduire ?

— Je veux bien... »

Naja marqua sa réprobation d'une moue prolongée.

« T'es complètement dingue, Deux Lunes. Ça doit puer la mort, là-bas.

— Il y a peut-être des trucs intéressants à récupérer, argumenta Deux Lunes. Des couvertures par exemple. De la bouffe. Des balles. Tu n'as pas dit que tu risquais bientôt d'en manquer ? Je suis d'avis d'aller y jeter un œil.

— Et si l'un des tueurs est resté sur place ? »

Deux Lunes décocha un regard ironique à Naja.

« Alors, c'est toujours moi le trouillard ? »

Elle se contint pour ne pas le frapper.

« T'es vraiment débile, Deux Lunes. Je me suis déjà retrouvée devant un Cavalier de l'Apocalypse et je peux te dire que je n'ai aucune envie d'en croiser un autre.

— Fais ce que tu veux. Moi, j'y vais. » Deux Lunes se tourna vers la silhouette. « Tu peux me conduire chez toi ? Au fait, comment tu

t'appelles ?

— Josp. »

Petit, frêle, souffreteux, entièrement nu, toujours penché en avant, Josp avait des yeux énormes et ronds et de drôles de cheveux épars et filasse sur le crâne. Les os saillaient sous sa peau blême criblée de taches bleuâtres. Ayant vécu toute son enfance dans l'obscurité des grottes, il ne voyait pas à plus de trois pas devant lui. Il marchait d'une allure traînante, chancelante, et fatiguait vite. Si sa vue n'était pas très performante, il en allait tout autrement de son odorat et de son ouïe, nettement plus développés que la moyenne, et, surtout, il jouissait d'une incroyable faculté à prédire l'avenir immédiat. Il percevait les images et les sensations quelques minutes ou quelques secondes avant que les événements ne se produisent, comme projeté dans le temps. Curieusement, il était toujours absent de ses prédictions, comme si elles ne le concernaient pas. Il ne savait jamais s'il survivrait au danger qu'il pressentait. Il évoquait dans l'esprit de Naja ces hommes, ces femmes, ces enfants retrouvés dans les grottes, hagards et réduits à l'esclavage par des clans peu scrupuleux. D'une maigreur désolante, ils ressemblaient à des hiboux déplumés ; la plupart du temps, ils mourraient après quelques semaines de captivité.

« Putain, c'est une infection ! À ton avis, ça fait combien de temps qu'ils sont morts ? »

Elle désignait les cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants criblés d'impacts en train de pourrir au milieu d'ustensiles et de débris de toutes sortes. Ils avaient d'abord exploré plusieurs salles qui communiquaient entre elles, éclairées par des rayons de lumière obliques tombant des voûtes.

« Cinq ou six jours à en croire leur état, répondit Deux Lunes. Peut-être plus : ils pourrissent moins vite dans ces grottes que dehors. »

Josp se tenait dans un coin, prostré, exténué par la marche, la tête pratiquement enfouie dans les jambes.

« Y en a au moins deux cents. » Au bord de la nausée, Naja chercha un courant d'air pour reprendre sa respiration et oublier quelques instants la puanteur. « Ils sont tous à poil. Tu crois que les tueurs leur ont piqué leurs vêtements ? »

— Je ne crois pas. » Deux Lunes pointa l'index sur Josp. « Il ne porte rien lui non plus. »

Elle observa le petit homme sans parvenir à masquer le dégoût qui s'était emparé d'elle lorsqu'il s'était présenté devant eux. Des mutations provoquées par les radiations, celle de Josp était sans doute l'une des plus terribles. On aurait dit un gnome gris échappé des légendes du Noyau.

« Il dit plus rien depuis qu'on a mis les pieds dans leur bled.

— C'est la première fois qu'il voit leurs cadavres, je pense. Il est en état de choc.

— D'où elle vient, cette lumière ?

— Du jour. Elle doit se glisser par des ouvertures naturelles et filtrer jusqu'ici. »

Naja sentit enfin une caresse fraîche sur son visage et s'immobilisa sous la bouche d'où soufflait le courant d'air.

« Ils vivaient comme des rats dans ce trou, marmonna-t-elle. Y a rien à récupérer en tout cas. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien bouffer ? »

Deux Lunes se rendit dans un recoin sombre de la salle principale et donna un coup de pied dans un monticule recouvert de plusieurs couvertures trouées. Des crânes et des os se répandirent sur le sol dans un roulement prolongé de crissements et de craquements.

« Si j'en juge par ça, ils se mangeaient entre eux.

— T'es ouf, protesta Naja. C'est leur cimetière, pas leur garde-manger...

— On ne découpe pas les corps en morceaux quand on les enterre.

— Putain, c'est dégueu. Ils sont... ils étaient pires que des animaux. »

Accroupi pour examiner les ossements, Deux Lunes releva la tête et fixa tour à tour Naja et Josp.

« Ne les juge pas trop vite : je ne vois pas ce qu'ils auraient pu manger d'autre. Ils ne pouvaient pas cultiver de céréales ni de légumes, pas élever non plus d'animaux, ils étaient condamnés à se manger entre eux. »

Naja serra les dents et les poings pour contenir une envie de vomir de plus en plus pressante.

« Ils auraient pu chasser à l'extérieur. »

Deux Lunes se releva et s'approcha d'elle ; son teint blême indiquait que le spectacle de ces corps pourrissants et de ces squelettes l'avait secoué.

« Ils l'ont certainement fait dans les débuts, et puis ils se sont habitués à vivre dans l'obscurité, ils se sont sentis en sécurité dans le ventre de la Terre, ils se sont adaptés et ont réglé à leur manière le problème de la survie.

— Comment tu peux en être sûr ? Les Heures te parlent, à toi aussi ? »

Deux Lunes éclata d'un rire qui s'étrangla et se perdit dans les aigus.

« Une simple déduction logique. Moi, j'essaie seulement d'apprendre le langage des plantes.

— Bon, si on se tirait ? Je sais pas pour toi, mais, moi, j'en ai ma claque de respirer cette infection.

— C'est seulement l'odeur de la mort, Naja, il faut s'y habituer, on

finira tous comme ça. »

Naja se dirigea d'un pas résolu vers la sortie de la salle.

« Ouais, eh ben, je suis pas pressée. On fout le camp. »

Deux Lunes resta immobile au milieu de la grotte.

« Et Josp ? On en fait quoi ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse d'un taré cannibale ? maugréa Naja sans se retourner.

— Si on le laisse là, on le condamne à mort.

— Dehors non plus, il n'a pas la moindre chance de s'en sortir. Me dis pas que tu as l'intention de l'emmener avec nous. T'es vraiment dingue. C'est comme si on s'attachait une pierre aux pieds. »

Josp ne bougeait pas, tête baissée, semblant ne pas prendre garde à leur conversation.

« Je n'aurais pas la conscience tranquille si je le laissais là.

— Fous-nous la paix avec ta conscience, Deux Lunes. Si on ramasse chaque paumé qu'on croise sur notre chemin, on n'a pas... »

Josp se redressa tout à coup et déclara, d'une voix forte :

« Deux hommes. Ils vont arriver. »

Naja s'arrêta sur le seuil de l'ouverture principale et, cette fois, se retourna.

« Tiens, il a retrouvé sa langue ?

— Ils vont arriver », répéta Josp. Il parlait avec une clarté inhabituelle, comme s'il s'exprimait avec la voix de quelqu'un d'autre. « Il faut partir.

— Les Heures ne te disent pas s'ils vont nous tuer ? ironisa Naja. Ça nous éviterait au moins de cavalier !

— Il faut partir... »

Deux Lunes se rendit près du petit homme et l'aida à se relever.

« Si les autres l'avaient écouté, ils seraient peut-être encore en vie. Je crois qu'on devrait y aller.

— Ah, t'es pressé, maintenant ? » persiffla Naja.

Deux Lunes se dirigea vers la sortie en tirant Josp par la main.

« C'est pas le moment, Naja. On file. »

Ils sortirent rapidement des grottes et parcoururent l'enfilade de galeries aussi rapidement que le leur permettait l'allure de Josp.

Ils entendirent d'autres bruits de pas que les leurs, lourds, saccadés, et des craquements sinistres, sans doute des os craquant sous des bottes.

Le courant violent charriait des troncs et des branches. Le tumulte de l'eau couvrait les frissonnements des arbres sous la brise et les crépitements de bois mort sous leurs pieds. Ils longeaient la rive depuis un bon moment. Le fleuve était en cet endroit trop large et profond pour être traversé. Le seul pont de bois qu'ils avaient dépassé

avait été emporté par le courant ; il n'en restait que les piles de pierres.

Naja désigna Josp d'un coup de menton.

« Il nous retarde. On est obligé de s'arrêter toutes les cinq minutes à cause de lui. Il voit que dalle et tremble tellement que j'ai l'impression qu'il va tomber en miettes.

— Faut lui trouver des vêtements, rétorqua calmement Deux Lunes.

— Et où veux-tu dénicher des fringues dans le coin ? vitupéra-t-elle. Si ça se trouve, y avait pas de tueur dans la grotte, ce taré nous a raconté des conneries pour nous obliger à le prendre avec nous.

— Il nous a peut-être aussi sauvé la vie, Naja. Si seulement on pouvait utiliser le courant du... » Deux Lunes s'immobilisa et pointa le bras sur les roseaux presque couchés par le vent. « Là, une barque. »

Ils se frayèrent un passage au travers des arbustes, des buissons et des roseaux. Une horde de nuages noirs et menaçants roulaient dans le ciel, pourchassés par un vent irascible. Deux Lunes s'avança dans l'eau boueuse jusqu'aux genoux pour examiner la barque.

« Elle semble en bon état...

— Attends, tu veux tout de même pas dire que tu comptes me faire grimper là-dedans ? s'insurgea Naja. J'ai horreur de la flotte, moi. Tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'au coude si tu crois que je... »

Josp s'agita, son corps blanc et nu creva la grisaille du jour.

« Deux hommes, lança-t-il. Ils vont arriver...

— Encore ? soupira Naja.

— Ils sont vides, silencieux, poursuivit le petit homme. J'entends pas leurs pensées, ils n'ont pas d'odeur... pas d'odeur. »

Deux Lunes se releva et fouilla les environs du regard.

« Dans combien de temps, tu crois ?

— Je ne sais pas, bientôt... »

Deux Lunes plongeait la main dans l'eau et la ressortit deux secondes plus tard en tirant une chaîne rouillée et ruisselante.

« Elle est attachée. Son propriétaire ne doit pas être bien loin.

— Je serais toi, Deux Lunes, j'oublierais cette idée, grogna Naja.

— Cette barque peut nous faire gagner un temps fou. Aide-moi donc au lieu de caqueter comme une vieille poule. »

Naja resta plantée dans l'herbe haute et humide de la berge.

« Putain, je te dis que j'ai une trouille bleue de la flotte.

— Dents de Rat dit qu'il faut regarder ses peurs en face si on veut s'en débarrasser.

— Dents de Rat, moi, je le...

— Les deux hommes, coupa Josp. Ils arrivent. »

Deux Lunes parvint à détacher la chaîne de la branche submergée à laquelle elle était attachée et saisit le rebord de la barque pour la maintenir dans le courant.

« On embarque. Vite. »

Josp se dirigea de son allure tressautant vers l'eau. Sa peur provoquait un claquement violent et incoercible de ses dents.

Une voix grave tomba des hauteurs.

« Lâchez cette barque ! »

Naja repéra une silhouette sur un gros rocher surplombant la rive du fleuve, un homme barbu coiffé d'un bonnet, vêtu d'un long manteau et armé d'un antique fusil de chasse.

« Je t'avais dit que c'était une mauvaise idée, siffla-t-elle. Il nous tient en joue. Il doit y en avoir un deuxième dans le coin, si Josp a raison. »

Deux Lunes aperçut à son tour l'homme perché sur le rocher entre les branches et les panaches des roseaux.

« Excusez-nous, lança-t-il d'une voix forte. Nous ne savions pas que cette barque appartenait à quelqu'un.

— Te fous pas de ma gueule, petit con, rétorqua l'homme. Vous êtes de quel clan ?

— Moi, je suis du Haut Lieu, le clan des guérisseurs ; elle, du Pégase, et lui... euh, de l'Ours.

— C'est pas des clans de par chez nous, ça ! Moi qui croyais rentrer bredouille de la chasse, me voilà avec une sacrée bonne prise. Vous deux, vous pouvez me rapporter assez de fric pour que j'aille passer un hiver tranquille. L'autre, là, l'homme de cavernes, j'avais pas m'en encombrer : il est tellement rachitique que j'pourrai pas en tirer grand-chose ».

Naja se positionna légèrement de profil pour glisser la main sous sa chemise et saisir la crosse de son pistolet.

« Votre copain, il est où ? cria-t-elle.

— Quel copain ? » L'homme ricana. « Je travaille toujours seul. Pas envie de partager. »

Elle croisa le regard affolé de Josp, enfoncé dans l'eau jusqu'aux cuisses près de l'arrière de la barque ; la peur creusait son visage, accentuant sa disgrâce.

« T'avais pas parlé de deux hommes ?

— Deux hommes, ils arrivent. » Le volume de la voix du petit homme augmentait à chaque syllabe, de plus en plus aiguë, de plus en plus perçante. « Ils arrivent, ils n'ont pas d'odeur...

— Dites-lui donc de fermer sa gueule, rugit l'homme debout sur le rocher. Ou j'l'abats comme un putain de rat. Il m'a l'air complètement... »

Une détonation éclata. L'homme eut un soubresaut, bascula en arrière, son corps tomba de l'autre côté du rocher dans un fracas de branches brisées.

« Putain, c'est quoi, ce bordel ? » souffla Naja.

D'autres détonations retentirent, des balles sifflèrent et crépitèrent autour d'eux.

« Sautez dans la barque, glapit Deux Lunes. Vite. Vite ! »

Naja se précipita dans l'eau et saisit au passage le poignet de Josp.

« Bouge-toi. »

Elle l'aida à grimper dans la barque, le renversa sans ménagement et enjamba à son tour le rebord plat. Deux Lunes lâcha la chaîne et poussa la barque jusqu'à ce qu'elle prenne de l'élan. Des balles miaulèrent sur les rochers environnants, frappèrent la surface de l'eau, déchiquetèrent les feuilles derrière eux. Naja se rétablit sur ses genoux et tendit la main en direction de Deux Lunes.

« Saute, Deux Lunes !

— Attends, haleta-t-il. Faut qu'elle soit bien engagée dans le courant.

— Saute, je te dis. Je les vois. Deux mecs. Putain, des Cavaliers de l'Apocalypse. Déconne pas, Deux Lunes, saute. »

Deux Lunes poussa encore la barque sur cinq ou six mètres, puis, quand elle eut pris suffisamment de vitesse, il se hissa à la force des bras sur la plage arrière et se laissa tomber de tout son long dans l'embarcation. Une nouvelle salve de balles crépita au-dessus d'eux. Quelques-unes se fichèrent dans le bois, heureusement assez dense pour les arrêter.

Naja se redressa et osa un regard en direction de la rive qui s'éloignait rapidement. Elle entrevit les deux Cavaliers immobiles sous les arbres et en partie dissimulés par les branches.

« Putain, dit-elle en se rallongeant dans le fond de la barque. Josp, je te jure qu'à partir de maintenant, je croirai tout ce que tu nous diras... »

Chapitre 5

D'où les New-Yorkais tirent-ils leur légendaire arrogance ? Des temps d'avant sans doute, de cette période à la fois proche et lointaine où New York, porte de l'Amérique toute puissante, trônait sur le monde.

Léo Dantzig, journaliste au *Matin des Parisiens*

Cité Unifiée de NyLoPa

Une grande partie de la ville de New York, la mythique New York, fut engloutie par le tsunami de 2056. En sortant de la gare souterraine du tube, on distinguait d'abord les sommets des tours à demi immergées. Les autorités de la ville les avaient consolidées en les enserrant dans d'énormes gangues de béton. Reliées les unes aux autres par des filins et des passerelles, parfois penchées, elles semblaient flotter sur les eaux verdâtres qui avaient recouvert un grand nombre de rues de Manhattan. New York y avait gagné un surnom : la Venise américaine, et pas mal d'ennuis. L'eau, sapant les fondations de la ville, continuait en effet de monter et de progresser vers l'intérieur des terres. Comme les filtres de sécurité interdisaient aux New-Yorkais d'élargir leur espace, la promiscuité engendrait une grande tension dans la population, la plus dense de NyLoPa. La proportion des plombiers y était nettement plus importante qu'à Paris et Londres, et la police, pourtant efficace, peinait à contenir les vagues de violence qui déferlaient régulièrement sur la ville.

Je fus pris un jour dans l'une de ces lames surgissant de nulle part et balayant les rues et les places avec la violence terrifiante d'un tsunami. Je n'avais dû mon salut qu'à la bouche d'égout par miracle ouverte dans laquelle je m'étais jeté.

Théodore et Ganesh remontaient l'avenue bordée d'un canal trop étroit pour contenir l'eau verte et sale qui léchait les gangues de béton. Les passerelles jetées entre les immeubles tissaient une

gigantesque toile d'araignée où les passants ressemblaient à des insectes piégés. Des embarcations de toutes sortes glissaient silencieusement entre les vestiges des ponts. Des pompes aspiraient inlassablement l'eau pour les rejeter, à l'extrémité de Manhattan, derrière la digue géante sur laquelle se fracassaient les vagues de l'océan. Les différents filtres teintaient le ciel d'une couleur oscillant entre l'ambre, le safran et l'orangé.

Filtres plus anciens que ceux de Paris et de Londres, installés en 2098.

« C'est bien ce que je pensais, marmonna Théodore sans desserrer les lèvres. Les fouineurs de New York passent pour être les plus performants de NyLoPa, mais ils n'en savent pas plus que nous sur les Ombres.

— Ils n'avaient pas l'air très contents de nous montrer leurs archives, ajouta Ganesh. Il n'y avait pourtant pas grand-chose dedans. »

Ils avaient passé plusieurs heures dans l'un des bureaux des fouineurs new-yorkais de la 5^e avenue, avaient même été reçus par le responsable de Manhattan, mais n'avaient trouvé aucun élément nouveau dans les réponses polies et patientes — hypocrites, selon Théodore — des grubs, comme on les appelait ici. Leurs matrices pataugeaient autant que celles des autres cités de NyLoPa.

« Ils détestent avouer leurs faiblesses, comme nous d'ailleurs, reprit Théodore. On va manger un morceau ? Je crève de faim.

— On ne devait pas rejoindre le maire ?

— Il attendra. Lui ne se gêne pas pour nous faire poireauter. Elle a duré presque dix heures, leur putain de réunion. Tout ça pour quoi ? De vagues promesses de renforcement de la coopération entre les trois villes. »

Ils s'arrêtèrent et s'accoudèrent au garde-corps d'une passerelle pour contempler quelques instants le spectacle de débardeurs déchargeant les marchandises d'une barge sur un balcon transformé en quai. Certains immeubles penchés semblaient attendre le coup de grâce pour s'écrouler définitivement. Ils étaient habités, pourtant, et Ganesh se demandait comment leurs occupants aménageaient leurs intérieurs avec des cloisons, des plafonds et des sols obliques. Les jurons des débardeurs éclataient comme des détonations entre les façades.

« Je n'ai pas bien saisi les enjeux du conseil, dit Ganesh. Dans le tube, le maire nous avait parlé de l'équilibre des forces.

— Les New-Yorkais étant les plus nombreux, ils estiment qu'ils devraient avoir davantage de poids dans les décisions concernant NyLoPa. » Théodore retira son chapeau et secoua ses cheveux roux. « Ce que craint le maire de Paris, c'est qu'ils nous prennent de vitesse sur le problème des Ombres et qu'ils tirent profit de leur succès pour prendre le contrôle total de la C.U. Voilà pourquoi nos chers collègues de New York sont si peu coopératifs. À mon avis, ils refusent de nous

donner accès à toutes leurs données, ils se foutent de notre gueule, ils nous cachent des trucs, quoi. Ça te dit, une bonne vieille pizza ?

— J'aurais préféré un curry. Mais, s'il n'y a rien d'autre...

— Je parie que tu as aussi un autel chez toi et que tu vénères des Dieux. » Théo lança un regard soupçonneux à Ganesh. « D'ailleurs, ton nom, c'est pas celui d'une divinité hindoue ? »

Ils franchirent la passerelle et s'engagèrent dans une rue pavée bordée d'arbres et de restaurants.

« Ta culture m'étonne, Théo, ironisa Ganesh. Je porte le nom du dieu éléphant. Il n'y a pas d'autel chez moi. Je me contente de faire de temps à autre une méditation, de me vider la tête. »

Théo s'immobilisa devant la carte suspendue d'un restaurant sobrement appelé *Venezia*. De nombreux clients se pressaient dans la première salle et sur la terrasse.

« Et tu y arrives ? À te vider la tête ? Même avec la biopuce ? Ce restau m'a l'air sympa. On y va ? »

« Y a longtemps que j'en avais pas mangé une comme ça, dit Théo en repoussant son assiette. Elles ne sont pas aussi... onctueuses à Paris.

— Grasses, tu veux dire ? » corrigea Ganesh.

10 grammes de lipides, 22 grammes de glucides, 200 calories pour 100 grammes.

Théo émit un petit bruit qui hésitait entre le rire et l'éructation.

« Il reste de menues différences culturelles à NyLoPa. On continue de manger plus gras à New York. D'ailleurs, il y a deux fois plus de corrections génétiques d'obésité ici que dans les deux autres villes. À Londres, ce sont les dépressions qui dominent. À Paris, l'obsession du rajeunissement.

— C'est vrai que vous autres, les Parisiens, vous avez toujours été obsédés par votre silhouette », intervint une voix teintée d'un fort accent new-yorkais.

Théo se retourna vers l'homme qui les avait apostrophé, un grand gaillard assis à la table voisine, cheveux en pétard et épaules carrées, vêtu d'un costume à carreaux que seul un anglo-saxon pouvait avoir l'idée de porter.

« Peut-être, répliqua le fouineur. Mais nous, au moins, on ne fourre pas notre nez dans les conversations des autres. »

L'homme but une gorgée de café, reposa sa tasse sur la soucoupe et se pencha vers les deux fouineurs avant de répondre, à voix basse :

« Désolé. Je ne voulais surtout pas être grossier. Je dois vous parler et cet endroit me semble parfait. Je m'appelle Tom. Tom O'Brien.

— Enchanté, Tom O'Brien, moi c'est...

— Théodore Bernier, je sais, et vous, vous êtes Ganesh Parvati. »

Les traits de Théo se tendirent. Ganesh s'étonna que son équipier ne parvienne pas à mieux masquer sa stupeur malgré son expérience de fouineur. Les autres clients ne semblaient pas s'intéresser à la conversation.

« Vous m'avez l'air bien renseigné, souffla Théo. Vous n'êtes pas un citadin lambda, n'est-ce pas ? »

Tom O'Brien se leva. Immense. Plus de deux mètres sans doute.

2 mètres 12.

« Vous permettez que je m'assoie à votre table ?

— Avons-nous vraiment le choix ? maugréa Théo.

— Vous savez bien que la liberté est l'un des premiers amendements de NyLoPa. »

Tom O'Brien ponctua sa déclaration d'un large sourire dévoilant des dents d'une blancheur surnaturelle et se ménagea une petite place entre les deux fouineurs.

« Disons que nos merveilleux principes ont subi pas mal d'entorses depuis la fondation de la C.U., grinça Théo. Je parierais que vous nous suivez depuis un bon bout de temps et que vous n'avez rien perdu de nos conversations. »

Tom O'Brien s'inclina pour rendre hommage à la perspicacité de son interlocuteur.

« Tout juste. Nos biopuces nous permettent de voir dans la nuit et d'entendre à distance. Mais je n'ai nullement l'intention de vous piéger. Je cherche seulement à entrer en contact avec vous à l'abri des regards et des oreilles indiscretes.

O'Brien balaya les environs d'un regard panoramique.

« Je viens vous parler des... comment les appelez-vous, déjà ? *Shadows*... ah oui, les Ombres.

— On sort justement des bureaux des grubs.

— Comment dites-vous chez vous ? Les fou... foui...

— Fouineurs.

— Fouineurs, yes. Ça vient d'un petit animal qui fourre son museau partout, n'est-ce pas ? Chez nous, c'est nettement moins glamour : *grub* veut dire à la fois fouiller et larve. Savez-vous comment nous surnomment les New-Yorkais ? Les *trash grubs*, les larves d'ordures. »

Théodore lança un regard en coin à Ganesh. Le serveur débarrassa la table et leur demanda s'ils désiraient un café. Ganesh commanda un thé au lait et Théo un expresso bien serré.

« Larves ou pas, vos collègues ne nous ont pas semblé très accueillants ce matin, reprit Théo.

— Ils obéissent aux ordres », affirma O'Brien. Ganesh entrevit la crosse jaune de son taz dans l'entrebâillement de sa veste. « La municipalité de New York a l'intention de jouer solo dans cette affaire. Elle considère Londres et Paris comme des... quel est le terme déjà ?...

boulets. Elle a décidé de prendre le leadership de NyLoPa et, si elle rencontre une trop forte résistance, de faire sécession. Ce sera la fin des Cités Unifiées, le retour à un ordre archaïque basé sur les rapports de force. »

Théodore signifia son incompréhension en écartant les bras.

« Dans quel but ? Le système des C.U. nous a permis de passer la période délicate qui a suivi l'hiver nucléaire, et, même si elles ne sont pas destinées à durer éternellement, je crois qu'il est encore bien trop tôt pour les démanteler.

— Vos conclusions rejoignent les nôtres : la fin des Cités Unifiées marquerait le coup d'envoi d'une nouvelle ère de chaos incontrôlable et très délicate.

— Les grubs ne sont donc pas d'accord avec la municipalité ? »

Ganesh remarqua que leur interlocuteur gardait une main en paravent devant sa bouche, comme s'il craignait d'être épié par des spécialistes de la lecture sur les lèvres.

« Une partie des grubs. Une toute petite minorité, pour être tout à fait exact. Qui pense que le problème posé par les Ombres dépasse de loin les querelles et les rivalités habituelles. Nous sommes même persuadés que les premières attaques des Ombres ne sont que des prémices, des essais qui préludent à une extermination sur une plus grande échelle.

— Qui serait assez puissant ou technologiquement avancé pour commettre de tels massacres sans laisser une seule trace ?

— La technologie, vous l'avez dit : c'est de ce côté-là qu'il faut chercher. Nous n'avons pas affaire à des criminels ordinaires.

— On n'a même pas la plus petite revendication à se mettre sous la dent. Pas de demande de rançon. Pas de motif. Rien. »

Tom O'Brien marqua un temps de silence. Ganesh se demanda s'il n'était pas relié à d'autres biopuces, s'il ne formait pas une mêlée avec quelques-uns de ses confrères.

Probabilités : 56 %.

« Il y a nécessairement un motif.

— Vous avez une idée ? intervint Ganesh.

— Une petite, qui demande confirmation.

— Vous ne pouvez pas nous en dire plus ?

— J'attends de savoir si la piste est sérieuse avant de vous en parler. Pour l'instant, nous souhaitons seulement établir un premier contact avec certains confrères de Londres et de Paris. Nous souhaitons avoir votre accord de principe pour mettre en commun nos données, et travailler ensemble, en dehors... en dépit, devrais-je dire, de nos dirigeants.

— Pourquoi refusez-vous de nous révéler votre petite idée ? grogna Théo. Ce serait pourtant une belle preuve de confiance, une excellente

façon d'entamer notre collaboration.

— Vous avez raison, mais il vaut mieux pour l'instant garder certaines informations secrètes. Je ne vous connais pas après tout. Même si j'ai pris quelques renseignements sur vous. Je sais que vous, Théodore, vous ne portez pas la hiérarchie dans votre cœur. Et que vous, Ganesh, vous êtes également quelqu'un d'indépendant, nous avons étudié votre profil psychologique. Notre groupe ne fait confiance à personne et a besoin de têtes de pont fiables à Londres et à Paris. Nous pensons que vous pouvez être nos intermédiaires avec les fou... foui... *damn it...* fouineurs de Paris. »

Théodore attendit, les mâchoires crispées, que le serveur dépose les tasses devant eux et s'éloigne en direction d'une autre table.

« Pas très sympa de mener des enquêtes sur les collègues, Tom.

— La situation est urgente. Nous n'avons plus le temps de ménager les susceptibilités. Si nous n'agissons pas, entre nous je veux dire, en dehors de la hiérarchie, alors je ne donne pas cher de nos peaux. Pas cher de NyLoPa.

— Qu'est-ce que vous attendez de nous ?

— La même chose que vous pouvez attendre de nous : la mise en commun de nos données, toutes sans exception. Des échanges, d'éventuelles collaborations sur le terrain, évidemment officieuses. Et cela jusqu'à ce que nous ayons réussi à arrêter ces putains d'Ombres. »

Théo trempa ses lèvres dans sa tasse ; l'amertume du café le fit grimacer.

« En gros, vous nous demandez d'agir en toute illégalité. De mordre la main qui nous nourrit.

— Qui vous parle de la mordre ? objecta Tom. Il suffit de l'esquiver. À en croire ce que j'ai découvert dans les archives, vous avez déjà pris des libertés avec la hiérarchie, Théodore. C'est ce que nous recherchons, des esprits libres. »

Ganesh but une gorgée de thé avant de demander :

« Vous êtes sûr qu'on ne nous écoute pas en ce moment ?

— Rassurez-vous : ma biopuce est équipée d'un système de brouillage très performant. Notre conversation ne sortira pas de ce restaurant. Pas mauvaises les pizzas, d'ailleurs, n'est-ce pas ? »

Efficacité estimée du brouillage : 92 %.

« Excellentes.

— De même, les données que nous échangerons seront transférées dans une mémoire spéciale, inviolable.

— Hum, existe-t-il encore des espaces inviolables ?

— Il suffit de les créer. Si cela ne suffit pas, nous échangerons verbalement, physiquement. Avec le tube, il ne nous faut que sept heures pour passer d'une ville à l'autre. Londres pourrait être notre point de rendez-vous ».

Théodore se tourna vers son équipier.

« Qu'en penses-tu, Ganesh ? »

— Eh bien, d'après ce que j'ai déduit des paroles du maire, d'après ce que nous dit Tom, et en tenant compte de ta propre défiance envers nos dirigeants, Théo, je pense que nous devons collaborer. »

Un sourire égaya la face cabossée de Théodore.

« Ça m'aurait déçu que tu penses le contraire. »

Les yeux gris vert de Tom se posèrent tour à tour sur ses deux interlocuteurs.

« J'en conclus que vous accueillez favorablement ma proposition.

— Putain, Tom, j'en suis. » Une grande excitation perçait dans le chuchotement de Théodore. « Et Ganesh aussi. »

Tom se leva et resta un petit moment penché au-dessus des deux fouineurs à la façon d'un grand échassier.

« Vous m'en voyez ravi. Je vous recontacte rapidement.

— À Paris ?

— J'essaierai avant votre départ de New York. »

Théo salua le grub d'un geste de la main.

« Faudra pas tarder : on repart demain. »

New York était considérée comme la ville la plus dangereuse de NyLoPa. Contrairement à Londres et Paris, cités qui avaient traversé une très longue histoire, New York avait connu un développement fulgurant illustré par la prolifération et le gigantisme de ses tours. Une simple balade dans ses rues et ses canaux étroits suffisait à donner le vertige. Plaque tournante de l'immigration entre les XVIII^e et XX^e siècles, la ville avait été le théâtre d'affrontements impitoyables entre les différents groupes venus d'Europe, d'Amérique du Sud, des Caraïbes, d'Afrique ou d'Asie, qui tentaient d'en prendre le contrôle ; ses flambées de violence étaient probablement les réminiscences de ce passé chaotique, douloureux. Sans doute fallait-il également y voir une expression du désespoir de la population qui voyait sa ville s'enfoncer inexorablement dans les eaux.

« On nous suit, Ganesh. »

Théo avait prononcé ces mots sans se retourner. Ganesh les avait repérés quelques minutes plus tôt : deux types habillés de noir qui marchaient une vingtaine de mètres derrière eux.

« Je sais. Tu crois que leur présence a un rapport avec notre conversation dans le restaurant ? »

— Y a des chances. »

Ils traversaient une rue étroite et populeuse. Les chances étaient faibles que leurs poursuivants lancent leur attaque au milieu de la

foule vomie par les portes des immeubles, les barges et les avenues perpendiculaires.

« Le brouillage de la biopuce de Tom n'était peut-être pas si efficace que ça, reprit Théo. Ou pire : on se sert de lui pour repérer les brebis galeuses. Quoi qu'il en soit, il faut nous débarrasser de ces deux types.

— Tu crois qu'ils veulent...

— ... nous éliminer ? Nous proposer une promenade sur un bateau ? J'ai pas envie de le leur demander. Voilà ce que je te propose : on tourne dans la prochaine rue à droite, on cavale et, s'ils nous poursuivent, on essaie de les semer dans ce putain de labyrinthe.

— On va tomber sur des canaux, à droite », objecta Ganesh.

Probabilités : 72 %.

« Prions le ciel pour qu'il y ait un pont ou une passerelle... Prêt ?

— Prêt.

— On fonce. »

Ils s'élancèrent dans la première avenue à droite, louvoyant entre les passants, bousculant quelques groupes au passage. Des cris de protestation enflèrent dans leur sillage. Comme prévu, l'avenue rectiligne se jetait plusieurs centaines de mètres plus loin dans un réseau de canaux bordant le fleuve Hudson. D'un coup d'œil par-dessus son épaule, Ganesh vit que les deux hommes en noir s'étaient à leur tour mis à courir, et qu'ils comblaient rapidement l'intervalle. Il avisa une passerelle métallique un peu plus loin et ralentit l'allure pour permettre à Théo de revenir à sa hauteur.

« Par là. »

Théo, déjà à bout de souffle, acquiesça d'un hochement de tête. La sirène grave d'un grand bateau glissant sur le fleuve transperça la rumeur de la ville. Ils gravirent les marches quatre à quatre et foncèrent sur la passerelle large de deux mètres et flanquée de hautes grilles. Une poussette aux énormes roues barrait le chemin de l'autre côté. La jeune femme qui la poussait, affolée, se tassa comme elle le put sur un côté. Ganesh vit leurs deux poursuivants déboucher à leur tour sur le passage.

« Merde, ils se rapprochent...

— Passe devant, gémit Théo. Je te retarde. »

Le plancher en alvéoles vibrait sous leurs pas et sous ceux des hommes lancés à leurs trousses. Ils se faufilèrent dans l'étroit espace entre la poussette et la grille.

« Encore un petit effort. Il y a un grand magasin devant ; on pourra les semer. »

Ganesh désignait l'enseigne aux lumières vives dominant le canal d'un côté et le fleuve de l'autre. L'escalier de la passerelle donnait sur une plate-forme qui longeait la façade de l'immeuble de six étages, tous occupés par le magasin.

« On peut aussi demander aux biopuces de neutraliser leurs systèmes nerveux, haleta Théo.

— Ils sont sans doute protégés par des brouilleurs. »

Probabilités : 76 %.

« Courage, Théo : on y est presque. »

Alaric Bronier s'engouffra dans l'antichambre où Jule Richebourg, assis dans un fauteuil en cuir, regardait d'un œil morne les informations défilant en boucle sur l'écran vertical transparent déployé devant lui ; les Ombres y tenaient une place écrasante.

« Où sont passés ces satanés fouineurs, Jule ? Je leur avais pourtant donné rendez-vous dans ma suite à midi. »

Jule jaugea le maire d'un bref coup d'œil : costume neuf, mine renfrognée, œil sombre, humeur massacrant. La réunion avec les maires de New York et de Londres s'était révélée décevante, et on n'avait pas installé la délégation française dans le même hôtel que d'habitude — raison officielle : sécurité. Les policiers d'élite qui les accompagnaient avaient dû passer chaque pièce au peigne fin pour s'assurer qu'elles ne recelaient pas de micro ni d'autre système de surveillance.

« Aucune nouvelle, Monsieur. »

Alaric Bronier se mordilla la lèvre inférieure.

« Les fouineurs ont tendance à n'en faire qu'à leur tête. Il va falloir les reprendre en main. Y compris le premier d'entre eux.

— Caton ? releva Jule. Vous n'avez pas confiance en lui ? C'est pourtant vous qui l'avez nommé à la tête du corps des fouineurs.

— Lui ou un autre, le choix n'était pas facile : je n'ai pas confiance en beaucoup de monde.

— Pas même en moi, Monsieur ? » demanda Jule sans se retourner.

Alaric Bronier marqua un long temps de silence, les yeux rivés sur l'écran. La décoration de la pièce, toile antipollution, couleur perle, semblait dater du temps d'avant les cités.

« Il faut que vous me retrouviez ces deux fouineurs, reprit le maire. Je veux savoir s'ils ont réussi à recueillir de nouvelles données chez les grubs new-yorkais. »

Jule Richebourg s'agita dans son fauteuil.

« Je contacte les gémines de Paris.

— Risqué, objecta le maire. Leur juridiction s'arrête au périmètre de Paris. Si les New-Yorkais s'aperçoivent que nous débordons sur leur territoire, ils vont encore nous traîner devant le tribunal administratif de la C.U. »

L'adjoint se leva et se plaça face à son interlocuteur.

« Si nous ne prenons pas le risque d'appeler les gémines, Monsieur, nous n'avons aucune chance de localiser nos deux hommes.

— Nous attendrons donc qu'ils se manifestent. Mais ces deux crétins ne perdent rien pour attendre.

— Vous n'avez plus besoin de moi, Monsieur ? »

Jule Richebourg n'attendit pas la réponse du maire pour sortir.

Une fois seul, Alaric Bronier augmenta le son de l'écran d'un claquement de doigt et activa son endophone d'une pression de la langue sur l'une de ses dents.

« Demande d'accès au domaine crypté de l'hôtel de ville de Paris, demande d'accès au domaine crypté de l'hôtel de ville de Paris.

— Le code d'accès, s'il vous plaît, répondit une voix synthétique.

— XCAV23HK95BZ.

— Un instant s'il vous plaît. Accès autorisé. »

S'ensuivirent quelques instants de silence bercé par un léger grésillement.

« Qui sollicite une audience ? demanda une autre voix.

— Alaric Bronier.

— Un instant s'il vous plaît, reconnaissance vocale. » Un temps.

« Bienvenue, Monsieur le maire. Quoi de neuf à New York ?

— Nos craintes étaient fondées : les autorités de New York et de Londres ont conclu une alliance contre Paris. Ils cherchent à saper notre influence et imposer leur vision de la Cité Unifiée. Ils croient me rouler dans la farine, ces idiots ; on m'a rapporté chaque mot, chaque virgule de leur conversation.

— Devons-nous mobiliser immédiatement la Fraternité ?

— La maintenir en alerte, en tout cas. La guerre sera bientôt déclarée. Les Ombres ont précipité le mouvement.

— La guerre ? Il ne s'agit que d'une lutte d'influence, Monsieur.

— Quand une cité manœuvre pour prendre le pouvoir sur deux autres cités, la guerre est le seul mot qui convienne. »

On aurait tendance à penser que les hommes sont solidaires lorsque les temps sont durs. Il n'en est rien : c'est alors qu'ils se montrent féroces, impitoyables, hermétiques à la pitié. Malheur et méchanceté forment un couple inséparable.

Proverbe de Trois Aubes

Pays horcite

Je n'ai jamais su pourquoi on avait baptisé Trois Aubes l'agglomération des bords du fleuve Senn. Était-ce parce qu'elle était issue du regroupement de trois anciennes cités des temps d'avant la guerre nucléaire et parce qu'elle était située à l'est de cette ancienne région qu'on appelait France ? C'est l'explication la plus plausible, mais elle ne me satisfait pas vraiment. Quoi qu'il en soit, Trois Aubes était un entassement bordélique de baraques de bois, de tôle et de tissu qui répandait une odeur pestilentielle à des lieues à la ronde. Les habitants ne prenaient plus le soin d'enterrer ou de transporter leurs déchets. Les chemins entre les habitations étaient de véritables fleuves de déjections traversés de passerelles construites de bric et de broc. Malheur à vous si les planches rongées par l'humidité se brisaient sous vos pas : non seulement vous étiez la risée des passants et des riverains, mais vous étiez agressés par les gros rats noirs pullulant dans les fossés et, si vous vous en sortiez indemnes, vous en aviez pour des jours et des jours à vous débarrasser de l'odeur. Pour vous laver, vous n'aviez pas d'autre choix que de vous rendre près d'une source d'eau fraîche distante d'environ dix lieues. Une expédition dangereuse : les clans qui vivaient près des sources ne respectaient aucune règle et pouvaient vous dépouiller avant de vous saigner pour le seul plaisir de vous entendre couiner comme un animal qu'on vide de son sang.

Deux Lunes et Naja poussèrent la barque dans les roseaux. Josp attendit qu'elle soit échouée en partie sur la grève boueuse pour en descendre à son tour. Le vent amplifiait la rumeur de l'agglomération qui apparaissait entre les frondaisons.

« On la planque dans la végétation. » Deux Lunes coupa quelques branches pour recouvrir l'embarcation. « Elle pourra nous être utile.

— T'es ouf, glapit Naja. Je monte plus jamais là-dedans. J'ai failli mille fois crever de trouille.

— T'es pas morte, non ? Et on est moins fatigués que si on avait dû faire le chemin à pied.

— Je sais pas ce qu'il te faut, Deux Lunes : ce satané courant contraire nous a obligés à ramer comme des dingues. J'ai plus de bras. »

Les ombres crépusculaires s'allongeaient pour former l'avant-garde de la nuit. Deux Lunes acheva tranquillement de camoufler la barque.

« On doit trouver d'urgence des vêtements à Josp. S'il débarque comme ça en ville, il va se faire agresser. »

Le petit homme tendit le bras en direction de l'agglomération.

« Les Heures me disent qu'il y a du danger dans cet endroit, déclara-t-il de sa voix chevrotante.

— C'est pas une prédiction, ça, lança Naja. Tout le monde sait qu'il y a du danger dans les agglomérations.

— Tu peux préciser ce que tu veux dire, Josp ? demanda Deux Lunes.

— Les Heures me montrent un homme méchant qui veut te tuer... Tuer Deux Lunes...

— Est-ce qu'il me tue ?

— Je ne sais pas... Je ne sais pas... »

Deux Lunes glissa sa serpe sous sa veste, dans la ceinture de son pantalon, et rejoignit les autres sur la berge.

« On peut donc dire que le futur n'est pas écrit, fit-il avec un sourire. Voilà ce que je propose : je vais en ville et je reviens vous chercher dès que j'ai récupéré des fringues pour Josp.

— Avec quoi tu vas les payer ? demanda Naja.

— Je sais pas ce qu'ils utilisent comme argent dans le coin. Je me débrouillerai autrement. »

Naja s'avança vers lui comme pour l'empêcher de passer.

« Je crois pas que ce soit une bonne idée de nous séparer. Tu as dit dans la grotte qu'à deux, on augmentait nos chances de survie, que c'était mathématique...

— On peut pas aller tous les trois dans l'agglomération, argumenta Deux Lunes. Josp attirerait l'attention. Tu restes ici pour veiller sur lui pendant que je vais lui chercher des vêtements. »

Des lueurs de terreur dansèrent dans les yeux de Naja.

« Putain, Deux Lunes, tu veux vraiment me laisser seule avec ce... demeuré ?

— Tu as un flingue, trois balles. De quoi tenir les curieux à l'écart.

— C'est quoi, un demeuré ? bêla Josp.

— Un fêlé dans ton genre, un taré, un mec pas normal, quoi ! siffla Naja.

— Je ne suis pas... normal ?

— Putain, t'as vu ta tronche ? »

Deux Lunes resserra les pans de sa veste.

« Dents de Rat dit qu'on ne doit pas juger les gens selon leur apparence, Naja. Qu'on risque de passer à côté de leur richesse.

— Tu sais que t'es vraiment gonflant avec ton Dents de Rat !

— Tout à l'heure, Josp nous a prévenus de l'arrivée des Cavaliers de l'Apocalypse, tu ne devrais pas l'oublier. Restez planqués dans la végétation, je reviens dès que je peux. »

Naja tira son pistolet et le tendit à Deux Lunes.

« Prends mon flingue au moins...

— Les membres du clan du Haut Lieu ne portent pas d'arme. En cas de besoin, j'ai ma serpe.

— J'ai froid », gémit Josp.

Deux Lunes observa un moment le ciel et les environs.

« Le soir va bientôt tomber. Naja, couvre-le de branches et de feuilles en attendant mon retour.

— Fait pourtant pas si froid que ça, objecta Naja. On n'est pas encore en plein hiver.

— Il a toujours vécu dans une grotte où la température est constante. Il n'est pas habitué aux changements de température. Pareil pour ses yeux : tu as vu comme ils restent fermés. Il supporte mal la lumière du jour. Il ne doit pas voir grand-chose.

— Ça brûle, ça fait mal, confirma Josp.

— J'essaierai aussi de te trouver des lunettes de soleil pour que tu puisses peu à peu t'adapter.

— Des lunettes ? gloussa Naja. Y en a pratiquement plus, et les rares qu'on voit, elles valent une fortune.

— On sait jamais, avec de la chance... »

Deux Lunes écarta les herbes et s'éloigna en direction de l'agglomération. Une inquiétude soudaine fendit Naja de haut en bas comme une lame ébréchée.

« Fais gaffe à toi, Deux Lunes.

— Toi aussi, Naja, et veille sur Josp. »

On n'aimait pas beaucoup les visiteurs à Trois Aubes. On n'aimait pas les gens de manière générale. S'ils ne faisaient pas partie de votre clan, on les regardait comme des ennemis. S'ils faisaient partie de votre clan, on les regardait comme des envieux qui ne rêvaient que de vous piquer votre maison, votre femme, votre homme, votre fille, vos esclaves ou vos meubles. Ah si, il y avait un cas où on appréciait les nouveaux venus : quand ils étaient seuls et sans défense. Alors la course commençait. Il fallait être les premiers à capturer le ou les inconscients qui venaient en

ville sans être placés sous la protection d'un clan et pouvaient vous assurer un revenu confortable. Pour peu qu'elle attire la convoitise d'un chef de clan ou de ses seconds, une fille en bonne santé vous rapportait jusqu'à cinq cents traubs, la monnaie de Trois Aubes, ouais, cinq cent traubs. Après, ce que les acheteurs faisaient de leur marchandise, ce n'était plus notre affaire. Mais les hurlements qu'elles poussaient transperçaient les cloisons de tôle et nous empêchaient parfois de dormir.

« Hé, toi ! »

Deux Lunes s'empara de la paire de lunettes posée sur le rebord de la fenêtre et détala.

« Arrêtez le, bordel, ce petit salopard vient de me piquer mes lunettes de soleil ! »

Il s'engouffra dans une ruelle sinueuse bordée de chaque côté de baraques de bois et de tôle. Il perçut le bruit des pas des hommes lancés à sa poursuite et tenta d'accélérer l'allure. Des cris résonnaient derrière et devant lui. Il déboucha sur une sorte de quai longeant un large égout à ciel ouvert où pullulaient de gros rats noirs. Les lueurs du crépuscule ne parvenaient plus à repousser l'obscurité naissante. Au moment où il allait s'engager dans une venelle perpendiculaire, une masse lui frappa le crâne et les épaules et le déséquilibra. Il s'effondra de tout son long, voulut se relever, mais des bras puissants l'en empêchèrent, et il sentit un souffle précipité et chaud sur sa nuque. La paire de lunettes lui échappa des mains. Une odeur fétide lui fouetta les narines.

« Pas la peine de te débattre, petit salopard, t'es coincé ! »

Ils étaient plusieurs autour de lui. Le plus costaud de la bande le maintenant allongé sur les pierres rugueuses pavant le sol.

« Putain de belle serpette que tu as là, s'exclama ce dernier. J'ai toujours rêvé d'en avoir une comme ça. »

Il saisit le manche de la serpe et l'arracha de la ceinture de Deux Lunes dont les soubresauts ne réussirent qu'à rendre sa position plus douloureuse.

« Lâche-moi, gémit-il. Rends-moi ma serpette. »

Son agresseur se releva et le toisa d'un air provocateur. Il portait comme les autres des vêtements de cuir grossiers. La lumière rouille soulignait les scarifications géométriques sur son visage et ses bras.

« Viens la chercher, mec.

— Laissez-le-moi, ce petit salopard. »

Deux Lunes reconnut la silhouette de l'homme qui approchait. Ventre tendant la large chemise taillée dans une toile grossière, hautes bottes pointues, visage bouffi, chevelure bouclée poivre et sel, balafre sur la joue gauche : l'homme dont il avait dérobé les lunettes. De la

pointe de ses bottes, le nouvel arrivant frappa à plusieurs reprises Deux Lunes, qui se recroquevilla sur lui-même pour offrir le moins de surface possible aux coups.

« Tu sais combien ça vaut une paire de lunettes ? grogna l'homme. Au moins cent traubs ! Je te jure que si elles sont cassées. » Il se pencha pour ramasser les lunettes et se releva en les examinant. « T'as de la chance, y a pas de dégâts. T'es de quel clan ?

— Du Haut Lieu, répondit Deux Lunes en grimaçant.

— Le Haut Lieu ? J'connais aucun clan qui s'appelle comme ça... »

Une femme âgée intervint d'une voix chevrotante :

« J'connais tout l'monde à Trois Aubes, et j'ai jamais vu sa tête, ni de près ni de loin, Dark. M'est avis qu'ce gars-là est pas d'ici. »

L'homme à la balafre glissa les lunettes dans la poche de sa chemise et se tourna vers la vieille femme, petite chose toute ridée enfouie sous un amoncellement de guenilles.

« Pas d'ici, hein, marmonna-t-il en se frottant le menton. Tu vas venir avec moi, mon gars. »

Le garçon costaud qui avait récupéré la serpe posa le pied sur la hanche de Deux Lunes.

« Il est pas à toi, Dark. C'est nous qui l'avons empêché de cavalier. Ça m'paraît juste qu'on partage le fric.

— Il a raison », renchérit un membre de la bande.

Le dénommé Dark gonfla le ventre.

« C'est à moi qu'il a essayé de piquer les lunettes. Si j'avais pas hurlé, personne n'aurait su qu'il n'était pas de Trois Aubes.

— Si on l'avait pas coincé, Dark, riposta le costaud, t'aurais tout perdu, tes lunettes et le fric qu'il peut te rapporter.

— Je te laisse sa serpette, Skod.

— Te fous pas de moi. Elle vaut à peine cinq traubs !

— Vous êtes pires que des charognards ! vitupéra Dark. D'accord, la moitié pour moi et la moitié pour vous.

— Quarante pour toi, soixante pour nous. À prendre ou à laisser.

— À condition que je le vende moi-même.

— Si tu veux, Dark, mais va surtout pas essayer de nous doubler. À vue, il vaut entre trois cent cinquante et quatre cents traubs. On viendra réclamer notre part après la vente.

— C'est un plaisir de faire des affaires avec vous, les gars. » Dark saisit Deux Lunes par le poignet et le contraignit à se relever. « Viens avec moi, toi. On va te mettre une jolie laisse pour que tu ne puisses pas te sauver. J'en ai toujours une sur moi. »

Deux Lunes se débattit avec l'énergie du désespoir, mais les doigts épais du gros homme restaient refermés sur son poignet avec la force d'un étou.

« Lâchez-moi, cria-t-il. Je suis un guérisseur. Chez moi, les

guérisseurs sont sacrés. »

L'œil sombre de Dark s'arrondit.

« Qu'est-ce qui me prouve que t'es guérisseur ?

— Le serpent tatoué sur mon bras. Il symbolise la connaissance, la guérison. Lâchez-moi. »

Dark lui glissa une corde à nœud coulant autour du cou et la resserra jusqu'à ce que sa voix s'étrangle.

« Aucune importance de toute façon : à Trois Aubes, les guérisseurs sont des gens comme les autres. » L'haleine du gros homme empestait encore plus fort que les égouts proches. « Plus tu hurleras, et plus la corde se resserrera sur ton cou. Elle réagit aux vibrations. Elle est tressée avec des fibres d'étranglette, un chanvre mutant. Le mieux que tu aies à faire, c'est de te calmer.

— Lâchez-moi », gémit Deux Lunes.

La corde se resserra encore, il eut l'impression qu'elle lui sciait le cou. Il songea qu'il ne reverrait peut-être jamais Naja et en éprouva une tristesse infinie, déchirante, une tristesse qu'il ne connaissait pas.

La nuit était tombée depuis un bon moment, une nuit sans étoiles ni lune. Les frondaisons frissonnaient sous la brise, des craquements et des ululements brisaient régulièrement le murmure enchanteur de l'eau du fleuve.

« J'ai peur qu'il soit arrivé quelque chose à Deux Lunes, chuchota Naja.

— J'ai froid », murmura Josp.

Elle se défit de sa chemise épaisse et, vêtue de son seul maillot de corps, la tendit au petit homme.

« Prends ça, c'est pas grand-chose, vu que je suis pas épaisse, mais c'est mieux que rien. Et puis on va se réchauffer avec des branches. »

Elle ramassa les branches arrachées par la tempête précédente et en recouvrit Josp.

« Les Heures me disent que Deux Lunes va bientôt rencontrer l'homme méchant...

— Tu veux dire qu'il est en danger ?

— L'homme méchant veut le tuer. »

Naja souleva une grosse branche en ahanant.

« Fais chier avec l'homme méchant, maugréa-t-elle. On dirait une histoire pour les gosses.

— Il est grand, sa tête fait peur, on dirait un renant...

— Un quoi ?

— Un renant, une créature qui venait des fois dans la grotte pour manger les enfants. »

Naja posa la grande branche au-dessus du tas qui enveloppait Josp. Un grincement attira son attention. Elle posa la main sur la crosse de

son pistolet.

« Arrête tes conneries, reprit-elle au bout de quelques instants. Vous aviez pas besoin de créatures monstrueuses pour manger les gosses, vous vous en chargiez vous-mêmes.

— On ne mangeait que les morts.

— Morts ou pas, c'est dégueulasse de manger des êtres humains.

— Pourquoi ?

— Y a que les dégénérés qui font ça.

— C'est quoi, un dégénéré ? »

Un craquement retentit. Elle fit signe à Josp de se taire. Elle crut percevoir un souffle et des bruits de pas. Les bruits s'éloignèrent peu à peu.

« Putain, le coin est plus fréquenté que le Noyau où j'habitais, souffla-t-elle.

— J'ai froid, répéta Josp. J'ai froid.

— Planque-toi sous les branches et les feuilles, et arrête de te plaindre, putain. Tu vas nous faire repérer. »

Le petit homme se glissa sous les branches jusqu'à ce que son corps blême ait disparu.

« Les Heures me disent que des hommes vont venir...

— Ici ?

— Il me dit que des hommes t'enferment dans un endroit tout noir qui sent mauvais. Y a des bêtes affamées qui tournent autour de toi, qui essaient de te mordre. »

Naja se souvint que les prédictions de Josp étaient souvent exactes ; son sang se glaça.

« Charmant. Et toi ?

— Je ne sais pas...

— Alors le mieux est de la boucler, et on aura une petite chance de déjouer les prédictions du temps.

— Les Heures ne mentent jamais. »

Naja faillit donner un coup de pied dans le tas de branchages ; elle se contenta de déverrouiller le cran de sûreté de son pistolet.

« Putain, Josp, tu me fous les jetons. Je te jure que s'ils viennent, ils ne m'auront pas comme ça. J'ai trois balles. Y en a au moins trois qui resteront sur le carreau.

— J'ai faim.

— Putain, tu sais que t'es chiant ? T'as qu'à manger de l'herbe, mon vieux, y a rien d'autre dans le coin. »

L'ululement sinistre d'une chouette retentit au-dessus d'eux.

Ses propres habitants surnommaient Trois Aubes les tripes de l'enfer. L'été, un feu incendiaire brûlait au-dessus des têtes. Le froid glacial qui descendait avec l'hiver ne corrigeait pas cette

impression de désolation : on basculait dans un enfer polaire où les démons errants dissimulaient leurs trognes sous des hardes épaisses et ravaudées. Le sang des malheureux crucifiés sur les portes gelait instantanément et formait de somptueuses dentelles pourpres. Les miséreux qui n'avaient plus de toit et plus assez d'argent pour se procurer de la nourriture mouraient de faim dans les fossés emprisonnés dans les glaces, et les rats dévoraient aussitôt leurs corps. Bref, qu'il fasse froid ou qu'il fasse chaud, la vie n'était pas facile pour les habitants de Trois Aubes, et moins encore pour les malheureux prisonniers de leurs griffes.

Dark déposa sur la table en bois une gamelle emplie d'un brouet chaud à l'odeur indéfinissable. Deux Lunes avait tellement faim qu'il aurait de toute façon mangé n'importe quoi, même de la viande de rat.

« Tiens, mon gars, voilà de quoi te nourrir, précisa son geôlier. Va surtout pas croire que j't'ai pris en sympathie, mais, mort, tu ne vaudrais plus rien. Déjà que t'es pas très épais. Considère donc ça comme un investissement. Vas-y doucement pour pas que la corde se resserre. Ça m'embêterait d'être obligé de la couper. L'étranglette vaut son pesant de traubs. »

Deux Lunes mangea à l'aide de la cuillère en bois posée à côté de l'écuelle qui, étant donné la couche épaisse qui la recouvrait, n'avait pas été lavée depuis des siècles. La puanteur de la maison rappelait, en pire, l'haleine de Dark. Des sièges de voitures défoncés servaient de canapés, des tonneaux de chaises, la table n'était qu'une ancienne porte posée sur quatre empilements de briques. De nombreux trous criblaient le plafond et les cloisons de tôle ; Deux Lunes se demandait comment les occupants de la baraque évitaient les inondations les jours de pluie. Il mâcha un morceau de viande à la consistance caoutchouteuse et au goût musqué.

« C'est du rat noir, affirma Dark. Ma femme sait très bien l'assaisonner. »

Deux Lunes se força à avaler, se disant qu'il aurait besoin de toutes ses forces dans les jours à venir.

« Qu'est-ce que vous comptez faire de moi ?

— Tu nous as pas entendus, moi et les autres ? Je t'emmène à la prochaine criée. J'espère qu'il y aura du monde et qu'ils se battront pour t'avoir. Un jeune type qui a l'air normal et sain, y en a pas tant que ça dans le coin. Je bénis le ciel d'avoir oublié mes lunettes sur le rebord de ma fenêtre. »

Dark se cura les dents à l'aide d'une écharde, visiblement content de lui.

« Pourquoi m'achèteraient-ils ?

— Ça dépend : y en a qui cherchent des serviteurs, d'autres voudront

jouer un long moment avec toi avant de te découper en morceaux, d'autres t'offriront à leurs femmes ou à leurs filles pour leur faire de beaux enfants. Chaque acheteur a ses raisons. Le principal, c'est que j'en retire au moins quatre cents traubs.

— Que vous devez partager avec vos amis. »

Dark vérifia machinalement la corde passée autour du cou de Deux Lunes.

« Ces charognards ? Ce ne sont sûrement pas mes amis, même s'ils sont du même clan que moi. Pas question que je partage le moindre traub avec eux.

— M'étonnerait qu'ils soient de cet avis.

— Je leur réglerai leur compte, à ces petites ordures. Pour cinquante traubs, je n'aurai aucun mal à lever une bande de sourieurs.

— De sourieurs ? »

Dark jeta un coup d'œil derrière lui avant de se pencher vers son captif et de répondre, à voix basse :

« Des tueurs, si tu préfères. On les appelle comme ça parce qu'ils découpent de larges sourires dans le cou de ceux qu'ils sont chargés d'exécuter. »

La porte s'ouvrit en grinçant et livra passage à une femme revêtue de peaux de rats noirs cousues les unes aux autres et dont les queues, qui n'avaient pas été coupées, tressautaient à chaque pas. Son visage ridé, déformé, se couvrait de plaques sombres, ses cheveux gris clairsemés laissaient entrevoir un crâne bosselé. Ses yeux ronds et vifs se posèrent un instant sur Deux Lunes.

« C'est quand même dommage de vendre un beau garçon comme ça à des détraqués, soupira-t-elle.

— Je te présente Gwenil, ma femme, celle qui sait si bien accommoder le rat, déclara Dark. Détraqués ou pas, avec l'argent qu'il nous rapportera, tu seras bien contente de passer un hiver tranquille. »

Elle retira sa cape de peaux de rats qu'elle accrocha à une patère faite, du moins Deux Lunes le présuma, d'anciens leviers de vitesse plantés dans une planche de bois.

« Ce que je pressens, moi, ce sont les emmerdements, marmonna-t-elle. Compte pas sur ceux du clan pour te venir en aide en cas de pépin.

— Je réglerai ça comme il faut, t'inquiète donc pas », se rengorgea Dark.

Elle se retourna avec une étonnante vivacité pour une femme de sa corpulence et enfonça ses yeux luisants de colère dans ceux de son interlocuteur.

« J't'ai déjà vu régler les problèmes, Dark, et ça m'rassure pas. Le mieux que tu aies à faire, crois-moi, c'est de libérer ce garçon. On se débrouillera autrement pour passer l'hiver. Comme d'habitude.

— Et toi, le mieux que tu aies à faire, Gwenil, c'est de la boucler et de me laisser mener mes affaires à ma façon. »

Elle poussa un long soupir de protestation avant de lancer un regard désolé à Deux Lunes.

Chapitre 6

Un Parisien visitant New York reste un Parisien ; un Parisien s'installant à New York reste un Parisien ; un Parisien né à New York reste un Parisien. Un Parisien restera un Parisien jusqu'à la fin des temps.

Proverbe du quartier de New Montmartre

Cité Unifiée de NyLoPa

Les flics reprochaient aux fouineurs de ne jamais prendre de risques. Nombre d'entre eux, pourtant, furent blessés ou laissèrent leur vie dans leurs enquêtes. Être les cibles des plombiers et de toutes sortes de criminels n'était pas l'apanage des flics.

Pas grand monde au rayon lingerie du grand magasin, quelques femmes de tous âges, quelques hommes égarés, quelques vendeuses reconnaissables à leurs badges holographiques. Une vague odeur de vase imprégnait l'air rafraîchi par des climatiseurs vétustes et bruyants.

« Tu les vois ? » chuchota Théodore.

La main posée sur la crosse de son taz dans la poche de sa veste, Ganesh se redressa et jeta un coup d'œil par-dessus les portants et les rayons. Une femme blonde qui entrait dans une cabine lui retourna un regard outré.

« Non.

— Il faut qu'on change de rayon, marmonna Théo. On a l'air de deux vicieux au milieu des petites culottes et des soutiens-gorge. Les vendeuses nous regardent d'un sale œil.

— Trop tôt à mon avis : nos poursuivants sont encore dans les parages. Je préfère être fusillé du regard par une vendeuse que recevoir une balle dans le crâne. Je ne suis pas pressé de mourir. Tu crois qu'ils vont se servir de nos biopuces pour nous pister ? »

Probabilités : 36 %.

« En principe non, mais, en principe aussi, le brouillage de la

biopuce de Tom était inviolable. »

Ganesh repéra deux silhouettes sombres qui venaient de se glisser par l'entrée secondaire située à quelques mètres de l'escalator ; les deux hommes s'arrêtaient fréquemment pour observer l'espace entre chaque portant.

« Je les vois.

— Ils ont l'air de savoir où ils vont ?

— Ils paraissent chercher.

— On sait au moins qu'ils ne sont pas reliés à la fréquence de nos biopuces.

— Ils viennent par là.

— Planque-toi. »

Ganesh se baissa près de Théo, l'index crispé sur la détente de son taz. Son front frôla les culottes jetées en vrac dans un bac. Un claquement de talons domina le brouhaha du magasin et se rapprocha d'eux.

« *You can't stay there.* »

Une femme s'avancait vers eux, vêtue d'un tailleur néo-rétro, coiffée d'un chignon serré qui donnait de la sévérité à son visage rond, presque lunaire.

Responsable d'étage, probabilités : 69 %.

« Manquait plus que ça », soupira Théo entre ses lèvres serrées.

Les traits de la femme changèrent brutalement, comme si elle avait arraché son masque.

« Vous êtes de Paris ?

— Ça s'entend, non ? répondit Théo à voix basse.

— Vous ne devriez pas rester là, ou je vais être obligée de prévenir la sécurité.

— Comment vous appelez-vous ?

— Le moment est mal choisi pour...

— Comment ? »

Ganesh se demanda où Théo voulait en venir. Il prit le risque de se relever une nouvelle fois et de balayer les environs du regard. Une dizaine de mètres à peine les séparaient désormais de leurs deux poursuivants.

« Aldine.

— Vous venez vous aussi de Paris, Aldine, n'est-ce pas ?

— Mes ancêtres sont originaires de Paris, mais je ne sais pas ce que ça...

— Nous ne nous sommes pas planqués dans ce rayon pour ce que vous croyez ; c'est une question de vie ou de mort, vous comprenez ? De vie ou de mort.

— Ils approchent », murmura Ganesh.

L'indécision de la femme se traduisit par un curieux mouvement de

ses mains, comme si elle se les lavait sous le jet d'un robinet. Ses yeux affolés volaient dans tous les sens, comme des oiseaux en cage.

« Je ne peux pas...

— De vie ou de mort, Aldine. »

Elle finit par acquiescer d'un mouvement de tête.

« Suivez-moi, fit-elle à voix basse. Ne vous relevez surtout pas, on pourrait vous voir par-dessus les rayons. »

Elle les guida dans un dédale de rayonnages jusqu'à une porte en partie dissimulée par un rideau pourpre. Ganesh résista à la tentation de vérifier que les deux autres ne suivaient pas Aldine. La porte s'ouvrit dans un déclic. Ils passèrent dans une pièce sombre imprégnée d'une odeur de linge et de détergent.

« Ici, vous serez tranquilles », fit Aldine.

Elle referma la porte. Théo se releva et se massa les reins.

« On est où ?

— Dans la réserve. En tant que responsable du rayon lingerie, je suis la seule à avoir le code.

— Merci du fond du cœur, Aldine. »

La ville de New York comptait un grand nombre de ressortissants originaires de Paris. La dernière grande vague d'immigration datait de quelques années avant la formation des Cités Unifiées, en des temps terribles où les hordes sauvages venues de l'est déferlaient sur l'ancienne région de France, détruisant tout sur leur passage. La ville de Paris ne disposant pas encore de ses remparts, prise de panique, une partie de la population s'était ruée dans les avions et bateaux à destination de l'Amérique. On s'était battu, piétiné, entre-tué, sur les passerelles pour occuper les derniers sièges disponibles.

On estime à deux cent mille le nombre de candidats au départ ayant réussi à gagner le sol américain. Deux cent mille qui, malgré les interdictions municipales, se regroupèrent dans le même quartier, surnommé la New Montmartre, et continuèrent de s'exprimer dans leur langue maternelle. La communauté parisienne de New York formait un véritable État dans l'État, avec ses propres règles, ses restaurants clandestins, sa légendaire indiscipline et, surtout, une solidarité sans faille.

La porte s'ouvrit et livra passage à Aldine. Ses cheveux dénoués révélaient sa douceur originelle et rehaussaient sa beauté.

« Vous pouvez y aller : il n'y a plus personne dans le magasin.

— Pas trop tôt, maugréa Théo. On commençait à étouffer là-dedans.

— J'ai dû attendre que tout le monde sorte.

— Vous avez bien fait, Aldine, intervint Ganesh. Pourquoi nous

avez-vous aidés ? Vous ne nous connaissez pas. »

Aldine réfléchit quelques instants, les sourcils légèrement froncés.

« Je ne sais pas. Sans doute parce que vous êtes de Paris... »

— Combien de générations depuis que vos ancêtres sont arrivés à New York ? demanda Théo.

— Six.

— Vous êtes de septième génération, et ça suffit pour accorder votre confiance à deux inconnus ? Votre fibre parisienne est solidement implantée, dites-moi. »

Aldine se tourna vers Ganesh avec un sourire qui dévoilait ses dents parfaites aux reflets nacrés.

« J'ai aussi lu dans ses yeux que je pouvais vous faire confiance.

— Dans les yeux de Ganesh ? » Théo secoua la tête d'un air incrédule. « Vous êtes bien la seule à pouvoir lire quelque chose là dedans.

— Sois pas jaloux, Théo, railla Ganesh.

— C'est toi qui aurais des raisons de l'être si j'avais trente balais de moins. Allons-y, on n'est pas encore tiré d'affaire. »

Ils traversèrent l'étage désormais désert. Les rayons s'alignaient dans la pénombre comme les rangs d'une armée de spectres figés.

« Votre histoire de vie ou de mort, c'était sérieux ? demanda Aldine.

— Disons qu'il fallait éviter certaines rencontres, répondit Ganesh.

— Vous essayiez d'échapper aux flics ?

— Mieux vaut pour vous en savoir le moins possible.

— Tu sais vraiment parler aux femmes, toi, intervint Théo. Putain, c'est quoi, ça ? »

Deux ombres s'étaient extirpées de la pénombre une dizaine de mètres devant eux. Ganesh discerna un éclat métallique.

« Attention ! » glapit Théo.

Ganesh saisit Aldine par le poignet et la tira vers le rayon le plus proche. Une première détonation étouffée retentit, à peine perceptible. Le corps de la jeune femme lui échappa. Une deuxième détonation éclata. Il se jeta sur le côté tout en tirant son taz. Des balles sifflèrent autour de lui. Il pressa sans interruption la détente de son arme. Les rayons balayèrent l'espace devant lui et atteignirent tour à tour les deux hommes, qui s'affaissèrent l'un après l'autre, neutralisés. Le silence retomba, l'échange n'avait pas duré plus de trois secondes. Premier à se relever, Théodore se dirigea vers les corps secoués de spasmes de leurs poursuivants.

« Excellents réflexes, Ganesh. Nos deux anges gardiens sont HS. »

Ganesh chercha Aldine des yeux. Elle gisait trois mètres plus loin ; une auréole sombre s'agrandissait autour de sa tête. Il se rapprocha du corps de la jeune femme, agité de soubresauts, et constata que la moitié de son cou avait été emporté.

« Aldine a pris une balle dans le cou, murmura-t-il.

— Putain, lâcha Théo. Ces deux cinglés voulaient vraiment nous faire la peau. »

Il rejoignit Ganesh et se pencha à son tour sur Aldine.

« Appelons les urgences, suggéra Ganesh.

— Inutile, elle n'en a plus pour longtemps.

— On va tout de même pas la laisser crever comme ça.

— Tu sais ce qui se passera si on prévient les autorités ? Ils nous mettront au trou jusqu'à ce que l'affaire soit tirée au clair. Et même si on s'en sort, ça prendra plus d'une semaine. Une semaine. On a mieux à faire, Ganesh.

— Sans elle, c'est nous qui serions allongés avec une balle dans la peau.

— Je regrette pour elle, sincèrement, mais il faut arrêter ces putains d'Ombres, et on ne servira à rien si on reste coincés dans les bureaux de New York. Elle est en train de mourir. Aucune intervention d'aucune sorte n'y changera quoi que ce soit. »

Comme en écho aux propos de Théo, un long râle s'échappa des lèvres entrouvertes d'Aldine. Sa tête se tourna légèrement sur le côté, s'immobilisa. Ses yeux grands ouverts semblaient contempler pour l'éternité le plafond tendu d'obscurité.

« C'est fini, allons-y.

— J'ai parfois l'impression que tu n'as pas de cœur, Théo.

— J'en ai un, comme toi, et il bat fort, crois-moi, mais je ne le laisse pas prendre les décisions à ma place. Allez, on fout le camp. »

Je ne me lassais jamais de prendre le tube sous-marin entre Londres et New York, de contempler, par les hublots, des paysages fabuleux sans cesse renouvelés. La vie était intense au sein d'un océan que la plupart des spécialistes croyaient à jamais frappé de stérilité. Malgré leur incroyable inventivité en matière de destruction, les hommes n'étaient pas parvenus à éradiquer toute forme de vie sur cette minuscule planète Terre. On prétendait, par exemple, que les baleines avaient disparu et, pourtant, j'eus le rare privilège d'en apercevoir deux splendides spécimens au cours d'une traversée, deux énormes baleines à bosse qui jouèrent un long moment le long du tube avant de disparaître dans les profondeurs océanes. Fasciné par leur gigantisme et leur grâce, je songeai qu'elles étaient les messagères d'une ère nouvelle, que notre planète sortirait bientôt de son long hiver nucléaire et que nous, les hommes, pourrions bientôt nous évader de ces prisons à ciel ouvert qu'on appelle les Cités Unifiées.

Le ronronnement du moteur berçait le silence des profondeurs. Le

tube était parti de New York trois heures plus tôt, ramenant la délégation parisienne à l'échangeur océanique de Tamise Central, près de Douvres. Ganesh et Théo avaient regagné l'hôtel sans difficulté par les rues et les passerelles. Alaric Bronier ne leur avait rien dit lorsqu'ils l'avaient croisé dans le hall, mais son regard furibond annonçait qu'ils n'échapperaient pas à une entrevue musclée.

Un adjoint vint les chercher alors qu'ils commençaient à s'assoupir sur leurs sièges dans le compartiment réservé à la délégation. Alaric Bronier, assis à son bureau, les accueillit d'un sourire glacial et congédia l'adjoint d'un geste de la main.

« On peut savoir où vous étiez passés, messieurs ? » attaqua le maire sans préambule. Nous avons failli alerter les gémistes de Paris et créer un incident diplomatique avec la municipalité de New York.

— Nous essayions seulement de glaner des renseignements pour les besoins de l'enquête, Monsieur, répondit Théo.

— En tant que membres de la délégation officielle, vous n'êtes pas censés disparaître sans prévenir, vitupéra Alaric Bronier. Bon Dieu, il faudrait que les fouineurs de Paris apprennent à se discipliner un peu. Avez-vous appris quelque chose, au moins ?

— Rien de nouveau, hélas. À mon avis, les grubs de New York sont dans la même panade que nous. »

Le maire se tourna vers Ganesh.

« Et vous, qu'en pensez-vous ? »

— La même chose que Théodore, Monsieur : les New-Yorkais n'en savent pas davantage que nous sur les Ombres.

— Ils vous ont peut-être dissimulé certaines de leurs informations.

— Je ne crois pas, Monsieur, intervint Théo. Ils étaient visiblement mortifiés de révéler l'étendue de leur ignorance. »

Le regard du maire s'attarda un instant sur les poissons multicolores qui évoluaient de l'autre côté de la baie vitrée.

« Je n'en suis pas aussi certain que vous, reprit-il. La municipalité de New York nous a semblé très agressive, très offensive lors du conseil. Sûre d'elle. Comme si elle disposait de cartes secrètes dans sa manche.

— Vous pensez que ces cartes secrètes ont un lien avec les Ombres ? demanda Ganesh.

— Je vais exprimer autrement la pensée de Ganesh, si vous permettez, Monsieur, déclara Théo. Soupçonnez-vous les autorités de New York d'avoir elles-mêmes orchestré le phénomène des Ombres pour prendre le pouvoir sur les deux autres cités ?

— Difficile de se résoudre à concevoir une telle énormité, n'est-ce pas ? » Le regard du maire revint se poser sur ses deux interlocuteurs. « Difficile de croire qu'un responsable digne de ce nom provoquerait la mort de milliers d'innocents pour asseoir sa domination sur NyLoPa. Je refuse d'y croire, même si je n'élimine pas totalement cette

éventualité.

— Je n'y crois pas non plus, approuva Théo. On trouvera un indice un jour ou l'autre, qui nous mettra sur la piste, laquelle nous conduira tôt ou tard dans l'ancre secrète des Ombres. Un responsable digne de ce nom n'aurait jamais pris ce genre de risque.

— Sauf s'il avait à ses côtés les grubs de New York... »

Probabilités : 46 %. Élevées.

« Le risque zéro n'existe pas, dit Ganesh. Il y a toujours des impondérables, des graines de chaos qui se glissent dans les rouages les mieux huilés. Que le responsable dont vous parlez exploite la situation à son avantage, c'est possible, et même probable, mais qu'il en soit le cerveau, ça me paraît inconcevable. Le motif ne me convainc pas : on ne tue pas des milliers de gens pour prendre le pouvoir dans un conseil municipal.

— Ce ne serait pas la première fois dans la longue histoire de l'humanité qu'on immole des innocents sur l'autel du pouvoir, objecta le maire. Le pouvoir rend fou.

— Vous, Monsieur, seriez-vous prêt à ce genre d'atrocités pour assouvir votre soif de pouvoir ? »

Le maire garda un temps de silence, les yeux rivés sur la baie vitrée où dansaient des algues.

« Je me garderai de considérer votre question comme offensante, jeune homme, finit-il par répondre d'une voix étrangement neutre. Je me contenterai de vous demander de mettre les bouchées doubles à votre retour. Il me faut des résultats, vous m'entendez ? Il faut absolument que vous arrêtiez les Ombres, d'où qu'elles viennent. ABSOLUMENT. »

« Niveau de pollution 2, niveau de pollution 2, risques de contamination très faibles, risque de contamination très faibles. »

Théo retira son chapeau ; les rafales de vent jouèrent dans ses cheveux. Les nuages lourds et noirs sur Paris menaçaient de s'éventrer à tout moment. Les passants marchaient vite, courbés, pressés de se mettre à l'abri de l'averse qui s'annonçait.

« Ça fait du bien de retrouver ce bon vieux Paname ! s'exclama Théo. New York ne me plaît pas. Et je déteste le tube sous-marin. »

Il avait passé le reste de son voyage à dormir pendant que Ganesh, assis sur le siège voisin, voguait sur un flot tumultueux de pensées alimenté par les statistiques et les analyses de sa biopuce.

« Le maire a l'air de penser que la municipalité de New York a un lien avec les Ombres, Théo. Pourquoi tu lui as dit le contraire ? Pourquoi tu ne lui as pas parlé de la puce que tu as trouvée dans le repaire de la Fin des Temps ?

— Parce qu'on n'est sûr de rien et qu'il vaut mieux garder les

coudées franches. Le secret, Ganesh, c'est la clef du succès.

— Ni Tom ni un autre grub ne nous a recontactés avant notre départ.

— Ils ont probablement eu un empêchement. Mais, crois-moi, ils sauront nous trouver en cas de besoin.

— Et les deux types qui nous ont coursés, par qui crois-tu qu'ils ont été envoyés ?

— Je suis trop crevé pour réfléchir, je rentre. À demain, Ganesh.

— À dans deux jours, tu veux dire : on nous a généreusement octroyé une journée de récup. »

Théo s'éloigna sur le trottoir. Les premières gouttes de pluie tombaient, éparpillées par le vent, hérissant la surface de la Seine.

« Arrête le thé et la méditation, Ganesh, et fais plutôt la fête, c'est de ton âge. »

Théo lâcha un petit rire avant de disparaître dans une rue perpendiculaire.

Emmy appela sur le vieux téléphone de Ganesh à peine deux minutes après qu'il eut regagné son appartement et retiré ses chaussures. Son visage s'afficha sur l'écran mural du salon. Toujours aussi blonde et jolie. Il valida la fonction affichage du visage sur les écrans de sa correspondante.

« Tu es rentré, Ganesh ?

— Pourquoi tu m'appelles, Emmy ? Je croyais que c'était fini entre nous ?

— Je voulais savoir, enfin, si tu allais bien. J'ai appelé les jours précédents, et comme je n'avais pas de réponse, je m'inquiétais.

— Tu craignais que je me foute en l'air ?

— Tu avais l'air si désespéré l'autre jour... »

Malgré la fatigue, Ganesh tenta d'arborer une mine enjouée.

« J'étais à New York, avec la délégation officielle de la mairie de Paris. Tu dis que tu t'inquiétais pour moi ?

— Tu me manques, Ganesh.

— Je suis devenu fouineur, Emmy.

— Je pensais... enfin, je veux revivre avec toi. »

Ganesh aurait dû déborder de joie, mais les mots d'Emmy le laissaient indifférent, comme si les sentiments étaient morts en lui.

« Tu es consciente que la vie avec un fouineur n'est pas rose tous les jours ? Que je peux être appelé sur une affaire à n'importe quelle heure du jour et de la nuit ? Que ma biopuce ne me fout jamais la paix ?

— Je sais, mais je ne supporte pas l'idée de ne plus te voir. Toi, qu'est-ce que tu en penses ? »

Ganesh tenta de gagner du temps.

« Qu'est-ce que tu dirais d'aller dîner en ville ce soir ?

— J'en serais ravie. Autre chose qu'un curry, si ça ne te fait rien.

— D'accord, je laisse tomber ma panoplie indienne et je passe te prendre chez toi dans une petite demi-heure.

— Je serai prête. Oh, Ganesh, je suis si...

— Si quoi ? »

Le visage d'Emmy se métamorphosa soudain en un masque blême et grimaçant.

« Il fait noir... j'ai du mal à...

— Emmy ? »

La respiration de la jeune femme devint sifflante.

« Je ne peux plus respirer... J'ai froid... si froid...

— Emmy ? Qu'est-ce qui se passe, merde ?

— Ganesh... »

Elle poussa un râle semblable à celui d'Aldine dans le magasin de New York. Puis, la communication s'interrompit et son visage s'effaça de l'écran, qui recouvra sa transparence habituelle.

Que vaut la parole d'un chef de clan ? Les uns disent qu'elle est sacrée, les autres qu'elle n'a pas plus de poids que la parole d'un enfant. J'affirme quant à moi que le chef de clan est un homme comme les autres, un menteur et un fourbe qui ne tire sa légitimité que de la force de ses poings et de sa férocité.

Epholos, prophète du Noyau

Pays horcite

Entre la quête obsessionnelle de nourriture et de bois pour l'hiver, et les incessantes guerres claniques, les réjouissances étaient plutôt rares à Trois Aubes. Aussi, la vente à la criée de pauvres errants qui n'appartenaient à aucun clan et autres rescapés d'un clan décimé offrait-elle une excellente occasion à la population de se rassembler et de noyer sa morosité dans l'alcool frelaté de genièvre.

La criée se tenait tous les quinze jours sous l'immense toit de tôle des bords de Senn, qui peinait à contenir la foule braillarde. La présentation des lots sur l'estrade déclenchait des cascades de commentaires, de rires, de quolibets ou de sifflets. Les jeunes femmes et les enfants entiers, intègres, suscitaient les enchères les plus acharnées, les plus spectaculaires. L'alcool coulant à flots, la soirée se terminait toujours par une bagarre homérique entre deux factions et des combats à mort entre les fiers-à-bras. Puis, chacun rentrait chez soi, les acheteurs avec leurs esclaves neufs, les vendeurs avec un pécule qu'il leur fallait aussitôt mettre à l'abri des prédateurs, les spectateurs avec leurs frustrations, leurs bosses et leur gueule de bois. On peut dire que la vente à la criée était le seul lien social dans Trois Aubes et que, sans ce rituel soigneusement entretenu par les chefs de clans, l'agglomération aurait sombré depuis longtemps dans le désespoir et le chaos.

« Le Heures ne te disent rien au sujet de Deux Lunes, Josp ? Ça fait presque deux jours qu'il est parti... »

L'inquiétude de Naja avait augmenté au point de la maintenir dans une nausée permanente. La voix vibrante de Josp s'éleva du tas de branchages dans lequel il était enfoui.

« J'ai faim. »

Le regard de Naja vogua quelques instants sur l'eau agitée du fleuve. Elle en avait assez de regarder dans la direction de Trois Aubes, assez de fixer les herbes qui s'étaient refermées sur la silhouette de Deux Lunes.

« Ça t'arrive de penser à autre chose qu'à ton ventre ? » maugréa-t-elle en lançant un caillou dans l'eau.

Le buste de Josp émergea d'entre les branchages. Naja fut une nouvelle fois frappée par sa difformité et l'ombre du malheur dans ses yeux globuleux. Des feuilles et des brindilles parsemaient les rares cheveux du petit homme, qui évoquaient des queues de rat, des antennes.

« Me regarde pas comme ça, grogna-t-elle. J'ai l'impression que tu vas te jeter sur moi pour me manger.

— Je ne vais pas te manger, tu es vivante et je ne mange que les morts... »

Elle se leva, disciplina ses cheveux du plat de la main et épousseta ses vêtements.

« Ouais, eh ben moi, j'ai pas du tout l'intention de crever ici. Y a plein de bestioles qui viennent boire au fleuve. Je vais utiliser une balle, une seule, pour essayer d'en tuer une. Tant pis pour le bruit. Après tout, y a probablement d'autres chasseurs dans le coin. »

Josp finit de s'extraire du tas de branches. Naja se demanda quel âge il pouvait avoir. Si son visage le désignait comme un vieillard, sa maigreur, la blancheur de sa peau, sa frayeur et son sexe étaient ceux d'un enfant.

« Les Heures me disent que des hommes vont venir, déclara-t-il.

— À cause du coup de feu ?

— Je ne sais pas. Ils t'emmènent et t'enferment dans un endroit tout noir, ça sent mauvais, tu as peur des animaux qui essaient de te mordre. »

Naja s'efforça de sourire malgré la peur qui sinuait en elle comme un lent poison.

« Les Heures ont de la suite dans les idées, on dirait. Bon, de toute façon, on va pas se laisser crever de faim. On n'aurait plus la force de se défendre le ventre vide. On va guetter un animal. Tu viens ?

— J'ai froid et j'ai faim. »

Ils se postèrent sur un rocher qui dominait la rive du fleuve. Naja déverrouilla le cran de sûreté de son pistolet et glissa son index dans le pontet. Josp se recroquevilla sur lui-même pour offrir le moins de surface possible aux morsures du vent. La horde de nuages poussés par les rafales annonçait une nuit maussade et fraîche.

« C'est un bon endroit, murmura Naja. On est contre le vent. Les animaux ne nous sentiront pas. Faut que j'en touche un du premier coup : pas question que je gaspille mes trois balles. »

Josp se tendit.

« Les animaux, ils viennent.

— Pas si fort, Josp. J'vois que dalle, moi.

— Ils arrivent, répéta Josp à voix basse. Ils sont grands et noirs de poils.

— Des fois, Josp, je me demande si t'es pas... » Une forme noire surgit des herbes en contrebas. « Merde, un sanglier. »

L'animal leva le groin pour humer l'air avant de pousser un long grommèlement. Un signal sans suite puisque la harde déboula quelques secondes plus tard, une vingtaine d'individus, mâles, femelles et marcassins.

« On n'en voyait quasiment plus dans les environs du Noyau, souffla Naja à l'oreille de Josp. Y en a de putains de balèzes. Leurs hures font au moins trente centimètres. Y a pas intérêt à les emmerder, ceux-là. Le petit, sur la gauche, il s'est isolé des autres, sa viande sera plus tendre. Et puis, même si je le rate, il ne nous chargera pas. Qu'est-ce que t'en dis ?

— J'ai faim, chuchota Josp.

— Ça doit vouloir dire que t'es accord. Arrête de bouger, tu me déconcentres... »

Naja rampa vers le bord du rocher, s'allongea, tendit son bras armé, visa un long moment le marcassin isolé avant de presser la détente. La détonation éclata comme un coup de tonnerre. Les sangliers affolés s'égaillèrent dans les herbes et dans les buissons, leurs sabots martelant le sol. Naja repéra la forme inerte, allongée sur la grève, du marcassin qu'elle avait tiré. Le sang maculait son poil qui virait au noir.

« Je l'ai eu ! s'exclama Naja.

— Je vais le chercher. »

Elle saisit Josp par l'avant-bras et l'empêcha de bouger.

« Attends que les autres se soient éloignés pour sortir de ton trou. Les Heures t'ont pas appris la patience, on dirait. Imagine que sa mère ou le mâle dominant rebrousse chemin et te fonce dessus. »

Josp se débattit avec une vigueur surprenante au vu de son gabarit et se mit à hurler.

« Lâche-moi, je vais le chercher, j'ai faim, lâche-moi, lâche-moi !

— Arrête de hurler, putain, tu vas nous faire repérer. »

Il continua de s'agiter et de crier.

« Lâche-moi, je vais le chercher !

— Arrête, putain, m'oblige pas à te tirer dessus. » Au bord de la tétanie, Naja relâcha son emprise. « Et merde, fais ce que tu veux. »

Josp grogna, se libéra de Naja dont la respiration était devenue sifflante, et dévala le rocher.

« Ce dingue a failli m'étrangler », marmotta-t-elle. Le petit homme

l'avait contrainte à un effort violent, à la limite de ses capacités ; elle s'arrêta pour récupérer. « T'es passé où, Deux Lunes ? Pourquoi tu m'as laissée seule avec ce monstre ? »

Dark considéra d'un œil satisfait la multitude braillarde qui se pressait entre les piliers de bois soutenant le toit de tôle. Il avait enroulé autour de son poignet l'extrémité de la corde passée au cou de son captif. Les torchères dispensaient un éclairage diffus et changeant, luttant comme elles le pouvaient contre la nuit naissante. Un peu plus loin, le fleuve Senn s'enroulait comme un grand serpent autour d'une langue de terre hérissée de roseaux mutants.

« Y a du monde, ce soir. La criée sera bonne. »

Gwenil leva un œil réprobateur sur son homme.

« Tu peux pas le vendre, Dark, dit-elle. J'ai vu le serpent sur son bras. C'est un symbole de guérison. Ça porte malheur de s'en prendre à un guérisseur. Tu devrais lui rendre sa liberté. »

Dark enveloppa sa femme d'un regard teinté de mépris.

« Si tu la fermes pas tout de suite, Gwenil, tu ferais mieux de rentrer à la maison. J'ai pas envie de t'entendre grogner jusqu'à la fin de la vente. »

Gwenil ne se le tint pas pour dit. Dark et sa grande gueule ne l'avaient jamais impressionnée, et ce n'était pas cette nuit qui changerait quoi que ce soit à l'affaire.

« Quelque chose me dit que tu devrais pas te mettre en travers du destin de ce garçon. »

Dark salua d'un hochement de tête des hommes qui tentaient de se ménager une bonne place sous le toit de tôle. Les lueurs de convoitise dans leurs yeux déjà chargés d'alcool ou de saloperies chimiques lui confirmaient que, pour une fois, il était dans le bon camp.

« C'est lui qui est venu se mettre en travers de mon destin. La chance est enfin venue frapper à ma porte, et j'ai pas l'intention de la laisser passer. Et maintenant, Gwenil, fous-moi la paix. »

Gwenil plaça toute la force de sa conviction dans sa voix. Elle évoquait dans l'esprit de Deux Lunes l'une de ces déesses des légendes noires qui incarnaient la colère et la détermination.

« J'te préviens : si tu le vends, tu me r'trouveras pas à la maison cette nuit. Pas question que je prenne sur moi une part de ta malédiction.

— Raconte donc pas n'importe quoi, répliqua Dark. Quand t'entendras tinter les traubs, tu changeras d'avis, comme toutes les femmes. »

Gwenil resserra les pans de sa cape en peaux de rat. Elle n'était pas la seule à porter ce genre de vêtements à Trois Aubes.

« Traubs, t'as que ce mot-là à la bouche. Ce satané fric vous rend

tous fous, à Trois Aubes. J'm'en vais. Compte plus sur moi pour réchauffer ta sale couenne cet hiver. » Elle s'approcha de Deux Lunes et lui posa la main sur l'avant-bras. « Je suis désolée, Deux Lunes, j'ai pas réussi à lui faire changer d'avis, à cette tête de mule.

— Ah, parce qu'il s'appelle Deux Lunes en plus ! » grogna Dark.

Deux Lunes posa les mains sur celles de Gwenil, avec lenteur pour ne pas provoquer un resserrement de la corde.

« Vous avez fait ce que vous avez pu, Gwenil. Ne vous inquiétez pas : mon maître Dents de Rat dit que le destin prend parfois des tours inattendus, que la malchance peut à tout moment tourner en chance. »

Les yeux ronds et noirs de Gwenil s'enfoncèrent dans ceux du captif. Il y lut une bienveillance qui lui rappela la tendresse du regard de sa mère. Il ne l'avait pas connue très longtemps, mais jamais il n'oublierait la source intarissable d'amour infini qu'elle déversait sur lui.

« J'suis sûre qu'il dirait aussi que ce qui vous paraît comme une grande chance peut être la pire des déveines, mais ça, y en a qui ont vraiment du mal à le comprendre.

— Fiche le camp ou boucle-la, Gwenil, vitupéra Dark. Le crieur vient d'arriver, la vente va commencer. »

L'arrivée du crieur s'était traduite par une brusque augmentation du brouhaha. Drapé dans une manière de toge grise, il s'installa en haut d'un siège métallique pourvu d'une échelle et perché à trois ou quatre mètres de hauteur. Son visage rougeaud et bouffi indiquait qu'il avait tendance à abuser de la bonne chère et de l'alcool de genévrier.

« Au revoir, Deux Lunes, murmura Gwenil. Tu es le fils que j'aurais aimé avoir. Que les vents te soient favorables.

— Adieu, Gwenil, et merci pour tout. »

Elle se retourna à regret et se fraya un chemin dans la foule en direction des quartiers qui dominaient le fleuve. Un homme équipé d'un volumineux tambour posé sur son ventre prit place devant le siège du crieur.

« Satanée bonne femme, elle voit toujours tout en noir, grogna Dark. Elle a presque réussi à me ficher le bourdon. Ça y est, le crieur et le tambour sont en place. Ça va être à nous. Il m'a promis qu'on passerait dans les premiers, avant que les acheteurs n'aient dépensé tout leur fric. Tous les chefs de clans sont là.

— Même celui de ton clan ? demanda Deux Lunes.

— Graar ? Cette outre toujours pleine qui prétend commander le clan du Perce-Oreille ? Évidemment qu'il est là ! Il manque jamais une criée. Il est là, assis au premier rang. » Deux Lunes suivit la direction indiquée par Dark et aperçut, assis sur l'un des sièges disposés en arc de cercle qui faisaient face à la foule, un homme au visage ravagé par un cancer pernicieux. Certains os de son visage se devinaient au

milieu des chairs rongées. « Vilaine bobine, hein ? Prie le ciel pour ce que ne soit pas lui qui t'achète : la torture est son passe-temps préféré. Il est capable de prolonger une agonie pendant quatre semaines.

— Et le crieur, il appartient à quel clan ?

— À aucun. Et à tous. L'idiot qui s'aviserait de l'injurier ou de l'agresser serait aussitôt coupé en petits morceaux et jeté en pâture aux rats noirs. »

Un roulement prolongé de tambour instaura le silence sous le toit de tôle.

« Bienvenue à la dixième et dernière criée de l'été, vénérés chefs des clans, déclara le crieur d'une voix forte. Bienvenue à vous, habitants de Trois Aubes. » Une clameur lui répondit, suivie aussitôt d'un roulement de tambour qui ramena le calme. « Des lots exceptionnels sont proposés à la vente ce soir. Vous serez présentés les trois derniers survivants du clan du Hérisson, une femme et ses deux enfants de trois et cinq ans. »

Dark se pencha vers Deux Lunes.

« Tu parles, ils sont atteints de transgénose, lui murmura-t-il à l'oreille. Il leur manque des doigts, la mère n'a qu'un sein, tout petit en plus, et ses enfants sont à la fois mâles et femelles. Moi, j'dis qu'y a tromperie sur la marchandise. »

Les commentaires allaient bon train autour d'eux.

« Vous sera également proposé un homme d'une trentaine d'années, en pleine force de l'âge, et pourvu de tous ses membres, poursuivit le crieur. Il appartient à une tribu sauvage et a été capturé au cours d'une battue organisée par le sieur Dronka dans le cœur profond de la forêt.

— Dronka et le Lynx, son clan, ont amassé une petite fortune avec leurs expéditions. Ils sont devenus les principaux fournisseurs de la criée de Trois Aubes, précisa Dark.

— Vous sera présentée une famille entière, les parents et les quatre enfants, proposée à la criée par le respectable clan de la Sauterelle. Cette famille n'a pas honoré la dette qu'elle avait contractée auprès du chef de son clan au début de l'hiver dernier. Le clan a donc décidé de la vendre en un lot indivisible en espérant que l'argent récolté permettra de rembourser la dette.

— Faut jamais emprunter le moindre traub à un chef de clan, c'est le début des emmerdements, expliqua Dark. Ces pauvres bougres n'ont plus que la peau sur les os. Moi, je dis que la Sauterelle n'en tirera pas cinquante traubs.

— Vous verrez ensuite une jeune fille entière, parfaitement proportionnée, dernière rescapée d'une famille errante, belle comme le jour et saine comme un habitant des Cités Unifiées. Elle sera le clou de notre criée, et je rassure tout de suite son futur acheteur : elle ne

sera réclamée par aucun clan.

— Jusqu'à maintenant, c'était toi, le clou de la vente. Ce salopard de crieur n'a vraiment aucune parole. »

Un vent d'inquiétude se leva en Deux Lunes, qui se demanda ce qu'était devenue Naja. Il regrettait de l'avoir laissée seule en compagnie de Josp. Il aurait dû l'écouter. Dents de Rat répétait souvent qu'il fallait écouter les femmes.

« Cette fille ? Vous savez d'où elle vient ?

— Jamais entendu parler. Elle a dû être mise en vente juste avant le début de la criée. »

Un roulement de tambour rétablit le silence.

« Vous verrez enfin un jeune homme venu d'une autre agglomération en parfaite santé et tatoué d'un serpent, symbole de connaissance et de guérison dans la plupart des traditions. Un lot, là encore, fabuleux. Puis, nous finirons la vente avec plusieurs lots de moindre importance. Et maintenant, vénérés chefs de clans et habitants de Trois Aubes, que débute la dernière criée de l'été. »

Un tonnerre d'applaudissements et de vociférations ponctua le discours du crieur.

Des populations éparses vivaient au cœur des forêts profondes qui recouvraient peu à peu le pays horcite. Elles vivaient de chasse et de cueillette, comme dans les temps d'avant les cités. Comme la végétation, qui s'était adaptée aux vents nucléaires et aux changements climatiques, formait un épais bouclier qui filtrait les rayons brûlants du soleil et les particules nocives, les tribus s'étaient finalement mieux protégées des radiations et autres pollutions que les habitants de Trois Aubes. On relevait moins de tares physiques chez les sauvages. Leur robustesse et leur résistance en faisaient des proies très recherchées. Comme bon nombre d'hommes des bords du fleuve étaient frappés de stérilité, on utilisait les sauvages comme reproducteurs en espérant que leurs gènes relativement sains éloigneraient le spectre de la dégénérescence qui menaçait les horcites. Les tribus n'étaient pas belliqueuses et, telles de petits animaux craignant les prédateurs, vivaient dans une alerte et une tension permanentes qui ne facilitaient ni leur localisation ni leur capture.

« Du calme, Josp. Tu vas t'étouffer. On dirait que t'as pas mangé depuis plus de six mois. Tu aurais pu au moins attendre que je réchauffe les restes sur les braises. Bouffer de la viande crue, c'est vraiment dégueulasse. »

Incroyable ce qu'un si petit corps était capable d'ingurgiter en aussi peu de temps. Josp essuya sa bouche grasse et sanguinolente d'un

revers de main. Naja avait décidé de faire un feu bien qu'il augmente considérablement leurs chances d'être repérés.

« J'ai froid.

— T'es pénible comme mec : quand t'as pas faim, t'as froid et quand t'as pas froid, t'as faim. C'est vrai que les nuits sont de plus en plus froides. T'as vu les étoiles, comme elles scintillent ? L'hiver va pas tarder à descendre. Je me demande ce qui a bien pu arriver à Deux Lunes... On n'aurait jamais dû se séparer.

— L'homme méchant, il veut le tuer.

— Ça, tu me l'as déjà dit, Josp. Ce que je voudrais savoir, c'est s'il le tue ou pas. »

Josp arracha d'un coup de dents un morceau de viande encore saignant.

« Des fois, les Heures me le disent, des fois elles me le disent pas. Les Heures viennent et s'en vont quand elles en ont envie. »

Naja le regarda bâfrer avec un dégoût grandissant.

« C'est pas plus mal, remarque. Si on savait à l'avance tout ce qui va nous arriver, y aurait plus beaucoup d'intérêt à vivre. J'espère que Deux Lunes n'est pas... Ça me rendrait vraiment... Pourvu qu'il ne soit pas... »

Des craquements retentirent dans les herbes environnantes. Naja se redressa, pistolet en main, et scruta les ténèbres qui se resserraient autour d'eux. Un fol espoir l'envahit.

« Deux Lunes ?

— Les hommes, ils viennent te prendre, ils sont nombreux, tu ne pourras pas leur échapper, bêla Josp.

— Qu'est-ce que tu racontes encore ? Eh, c'est quoi, ça ? »

Des silhouettes jaillirent soudain des herbes, des hommes et des femmes vêtus de pagnes de cuir, maculés de terre, armés d'arcs, de lances, de pierres. Ils s'immobilisèrent à quelques mètres de Josp et de Naja.

« D'où ils sortent, ceux-là ? Qu'est-ce que vous voulez ? »

Ils se contentèrent de regarder Naja et Josp en silence. Difficile de deviner leurs intentions dans leurs regards inexpressifs.

« Pourquoi ils disent rien ? »

D'un coup, ils se mirent en mouvement et convergèrent vers la jeune femme. Elle n'eut pas le temps de presser la détente de son pistolet. Une pierre la frappa à la tempe. Ses jambes flageolèrent et se dérobèrent sous elle. Elle eut beau résister, elle bascula sur la terre de la grève et sentit des souffles et des mains sur sa peau. Elle voulut appeler au secours, mais aucun son ne franchit le seuil de ses lèvres.

Le crieur fendit la foule et se dirigea vers Dark, toujours drapé dans sa toge, gonflé d'importance.

« Quatre cent cinquante traubs, Dark. C'est plus que tu en attendais, non ?

— J'aurais pu en retirer encore plus si t'avais pas présenté cette fille comme le clou de la criée. »

La foule désertait peu à peu la criée. Les torchères presque éteintes, une nuit noire était tombée sur Trois Aubes.

« La fille est partie à six cents, ton lot à quatre cent cinquante, tout le monde est content, dit le crieur. Paye-moi ce que tu me dois : quarante-cinq traubs.

— On n'avait pas parlé de ça, crieur, s'insurgea Dark.

— Je prends dix pourcent de chaque vente, c'est la règle. Ceux qui la respectent pas finissent dans le fossé avec un sourire au cou.

— Faudra que t'attendes que j'aie touché l'argent.

— Ça devrait pas te poser de problème, c'est le chef de ton clan qui a acheté ton lot. Je te laisse jusqu'à demain soir pour me payer mon dû.

— Tu l'auras, crieur », assura Dark.

Deux Lunes vit qu'il transpirait la peur.

« Bien. » Le crieur s'éloignait de sa démarche pesante. « Voilà Graar. Il vient chercher son lot. Je vous laisse entre vous. N'oublie pas : demain soir. »

Graar s'extirpa d'un petit groupe, s'approcha de Dark et de son captif, fixa Deux Lunes un long moment, avec un regard de chasseur.

« C'était donc toi, Dark, qui proposais ce garçon à la vente ? »

Sa voix roulait comme un fracas d'orage. De près, son visage ressemblait à un paysage dévasté, à un champ de ruines. Des veines énormes gonflaient à chaque respiration de chaque côté de son cou.

Dark s'inclina respectueusement.

« Ravi en tout cas qu'il t'ait plu, vénéré Graar.

— Comment est-il tombé entre tes misérables pattes ?

— La chance. Il a essayé de me voler mes lunettes de soleil, j'l'ai rattrapé, j'ai compris qu'il n'était pas sous la protection d'un clan de Trois Aubes, alors j'l'ai capturé. »

Les yeux incisifs de Graar se promenèrent sur Deux Lunes.

« C'est vrai ce qu'il dit ?

— À peu près, sauf qu'il ne m'a pas rattrapé tout seul.

— Tu viens d'où ?

— D'une agglomération plus au sud. Je suis un guérisseur du clan du Haut Lieu.

— Pourquoi tu t'es mis hors de la protection de ton clan ?

— Chez nous, les guérisseurs n'ont pas besoin de protection, ils sont sacrés. »

Dark lâcha un rire tonitruant.

« T'es plus chez toi, mon garçon, s'exclama-t-il. Tu appartiens

maintenant au vénéré chef du clan du Perce-Oreille. »

Graar lui décocha un regard assassin.

« Tu l'ouvres si je te dis de l'ouvrir, Dark, pas avant. Alors, pourquoi es-tu parti de chez toi ?

— J'avais envie de voir du pays, répondit Deux Lunes.

— C'est pas une raison, ça. T'es pas du genre causant, hein ? Pas grave, j'ai tout le temps de te faire parler. Tout le temps. » Il éclata de rire à son tour. « Dark, tu me l'amènes chez moi. Et fais en sorte qu'il arrive en bonne santé.

— La règle de la criée, Graar, c'est que tu me payes avant...

— Les règles, à Trois Aubes, ce sont les chefs des clans qui les fixent. J'te paierai quand tu me l'auras livré.

— M'le faut avant demain soir. J'dois donner sa part au crieur. »

Graar sourit, élargissant quelques-unes de ses plaies et dévoilant d'autres os en bas de son visage.

« Arrête de trembler comme une feuille, Dark. J'te dis que tu l'auras, ton fric. T'as plus confiance dans le vénéré chef de ton clan ?

— C'est juste qu'un marché est un marché, Graar, plaïda Dark. Si les chefs des clans eux-mêmes respectaient plus les règles, alors ce serait un beau bordel à Trois Aubes. »

Graar se dirigea vers le petit groupe qui l'attendait, d'autres chefs de clans sans doute.

« Je t'attends tout à l'heure à la maison avec mon lot, j'ai une ou deux affaires à régler avant. Fais bien attention à lui, Dark, il m'appartient maintenant : tu répondras de sa tête. »

Dark tira la corde d'un coup sec.

« En route, gronda-t-il. N'oublie pas qu'au moindre mouvement de travers, l'étranglette se resserrera sur ton cou.

— J'ai l'impression que c'est sur ton cou que la corde se resserre, murmura Deux Lunes.

— Ferme-la, et avance droit devant toi. »

Chapitre 7

La biopuce est le premier signe d'appartenance à la Cité Unifiée ; elle est aussi et surtout le collier qui nous transforme en chiens, et nous devons apprendre à nous en délier si nous voulons regagner la liberté qu'elle nous a confisquée, nous devons apprendre à redevenir errants et faméliques.

MLC, Mouvement pour la Liberté des Citadins

Cité Unifiée de NyLoPa

Les Ombres avaient atteint leur premier objectif : affoler la ruche de NyLoPa. Elles multipliaient les attaques et nous n'avions toujours pas le moindre indice. Pour la première fois depuis la fondation de la C.U., la population de Paris, gagnée par la panique, descendait dans la rue pour clamer sa colère et son inquiétude. La police peinait à contenir les vagues humaines qui déferlaient sur l'hôtel de ville et menaçaient de le submerger. Jamais NyLoPa n'avait été à ce point déstabilisée. Les citoyens commençaient à réclamer un gouvernement autoritaire et le déploiement de l'Armée Unifiée. Une solution stupide : les soldats de l'A.U., même armés jusqu'aux dents, même bardés de nouvelles technologies, n'auraient servi à rien contre les insaisissables meurtriers, mais les populations terrorisées avaient besoin de voir des uniformes sur les places, dans les rues, devant leurs portes. Les médias jetaient de l'huile sur le feu, accusaient les municipalités d'incurie, vilipendaient les maires et leurs conseillers, réclamaient des mesures énergiques, urgentes, radicales.

Une question nous taraudait : puisque le crime profite toujours à quelqu'un, à qui profitaient ces vagues meurtrières ? Quel était le dessein réel des Ombres ?

Ganesh s'introduisit dans le bureau de Théodore.

« Tu as une tête de déterré », lui dit son équipier en guise d'accueil.

Après sa communication avec Emmy, Ganesh avait foncé au

domicile de la jeune femme et l'avait trouvé vide. Aucune trace d'effraction ni de lutte. Il avait appelé les hôpitaux, puis les trois morgues parisiennes ; on n'avait recensé aucune urgence ni aucun corps au nom d'Emmy Clouzeau.

« Des nouvelles de ton ex-petite amie ? demanda Théo.

— Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. J'ai déboulé chez elle, je ne l'ai pas vue, ni vivante, ni morte, je n'ai pas relevé non plus de trace d'effraction, aucun indice, l'appartement était en ordre. »

Ganesh prit la tasse que lui tendait son équipier ; Théo, le buveur invétéré de café, avait préparé du thé au lait.

« On dirait que tu parles des Ombres.

— Les Ombres ne se déplacent jamais pour une seule personne, objecta Ganesh.

— Jusqu'à maintenant. On ne sait rien d'elles. Elles se paient peut-être des petits en-cas de temps en temps. Excuse-moi : je sais que tu y tenais, à ton ex. Pourquoi t'a-t-elle appelé ? »

Ganesh but une gorgée de thé dont la saveur le surprit agréablement.

« Elle souhaitait me revoir.

— Elle a sans doute eu peur au dernier moment et s'est tirée avant que tu rappiques. Tu dois lui foutre une trouille de tous les diables, Ganesh, tu es un fouineur, un monstre, un fantôme. T'inquiète pas : elle se rendra vite compte qu'il n'y a pas d'autre mec comme toi sur la place de Paris et elle te reviendra, un jour ou l'autre. »

Ganesh s'assit sur la seconde chaise du bureau de Théo et posa les pieds sur la table basse, tellement fatiguée qu'il était impossible d'en deviner la couleur d'origine. La rumeur du Central s'échouait dans la petite pièce en un murmure presque abstrait.

« Je n'en suis pas si sûr que toi.

— Alors tu feras comme les copains, tu t'habitueras à la solitude et tu iras de temps en temps voir une pro. J'en connais d'excellentes. Mais, tu ne me parles jamais de tes parents, de ta famille. Tu en as une, au moins ?

— Je préfère ne pas aborder le sujet.

— Ça te regarde. Mes parents à moi sont morts. Comme j'étais fils unique, je suis le dernier de la lignée et je ne laisse personne derrière moi. Une branche morte, quoi. »

Ganesh vida sa tasse. Théo avait dosé à la perfection le sucre et les épices.

« Tu t'es mis au thé ?

— Tu as l'air de te régaler tellement avec ça que tu m'as donné envie d'y goûter.

— Tu le fais bien. Du nouveau avec la puce que tu as trouvée chez les adeptes de la Fin des Temps ? »

Théodore demeura quelques instants silencieux, concentré sur les données fournies par sa biopuce.

« L'identificateur ADN bosse dessus vingt-quatre heures sur vingt-quatre, répondit-il du ton distant de ceux qui tentent de suivre deux conversations en même temps. Elle crache de temps à autre un bout d'information. Elle vient bien de New York, et a transité par les bureaux des grubs, ce qui tendrait à prouver que la Fin des Temps était en relation avec certains de nos collègues new-yorkais.

— Aucun de ceux qu'on a arrêtés n'a parlé ?

— On n'en tirera rien à mon avis : ces dingues sont dotés d'implants cérébraux qui ont été activés lors de leur arrestation et qui verrouillent leur mémoire. »

Ganesh sortait d'une nuit cauchemardesque, la sensation d'être un insecte piégé dans une toile d'araignée et d'attendre, impuissant, résigné, que la prédatrice vienne le grignoter.

« Comme je n'ai pas dormi de la nuit, j'ai tourné et retourné toutes les hypothèses dans ma tête, j'ai lancé ma biopuce dans différentes directions et je n'ai toujours pas la moindre idée de la motivation des Ombres.

— C'est aussi pour ça qu'elles nous tiennent en échec. Le motif, c'est toujours ce qui finit par perdre les meurtriers. Si le chien n'a aucune petite odeur à se mettre sous la truffe, il ne remontera aucune piste. »

Un petit rire s'échappa des lèvres de Ganesh, une bulle de gaieté dans un univers de grisaille et de maussaderie.

« Je ne te savais pas poète, Théo.

— Qu'est-ce que je peux boire comme thé et dire comme conneries depuis que nous faisons équipe ! La puce de la Fin des Temps est un palimpseste. » Théo se tut quelques instants avant de reprendre : « Tu ne me demandes pas ce que c'est ?

— Un parchemin dont on a effacé la première écriture pour écrire un nouveau texte dessus, répondit Ganesh du tac au tac.

— Les mecs qui savent toujours tout sont vraiment pas drôles !

— J'adore les romans et les films qui traitent du Moyen Âge. Enfin, du Moyen Âge européen. Je ne suis pas non plus un spécialiste, je connais seulement quelques trucs sur la période.

— La puce a été plusieurs fois réinitialisée. La mémoire récente contient apparemment l'historique, la doctrine et la liste complète des adeptes de la Fin des Temps, mais ce sont les mémoires d'en dessous, les anciennes, qui m'intéressent : elles nous conduisent à la source.

— La mairie de New York ?

— Possible.

— Un rapport avec les Ombres ? »

Théodore se servit une nouvelle tasse de thé.

« Possible aussi. Nous ne devons négliger aucune hypothèse, même

celles qui nous paraissent invraisemblables. Avec les Ombres, on est au-delà la logique. »

Pour un fouineur, rentrer était une redoutable épreuve. Certains d'entre nous essayaient de vivre en couple, mais leur tentative ne durait en général qu'une ou deux années, pas davantage. Nos familles coupaient les liens avec nous, non qu'elles nous aient reniés ou maudits, mais, comme elles ne nous comprenaient plus, elles nous oubliaient peu à peu, elles nous estompaient. Lorsque vous refermiez la porte de votre appartement, que de longues heures de silence et d'insomnie vous guettaient comme des charognards, ni les programmes ineptes défilant sur les écrans muraux, ni la lecture, ni la musique, ni les réseaux ne pouvaient réellement briser le sentiment de solitude qui vous étreignait. Alors les pensées déferlaient dans votre esprit comme des nuages poussés par un vent furieux, votre biopuce se mettait à vibronner comme une ruche et vous aviez l'impression de vous enfoncer dans un cauchemar éveillé. Peu à peu, vous preniez la seule décision qui s'imposait : passer la nuit au Central, rester le plus longtemps possible en compagnie des collègues, retarder le face-à-face avec vous-même jusqu'à ce que le sommeil vous emporte. Parfois se nouaient des aventures entre fouineurs, mais elles ne duraient que deux ou trois nuits, jamais plus d'une semaine, parce que ces amants d'infortune étaient tellement secs que, très rapidement, leur embrasement les laissait en cendres.

Suspension de l'ouverture automatique de la porte. Alerte : présence détectée dans appartement. Alerte : présence détectée dans appartement.

Amicale ou hostile ?

Protégée par un brouillage.

Ganesh resta immobile et muet devant l'identificateur vocal de son appartement. Le couloir baignait dans une obscurité presque totale.

Tu peux au moins la localiser ?

Assise sur le canapé du salon.

Homme ou femme ?

Pas d'autre précision.

Ce n'est pas Emmy : aucune raison qu'elle soit équipée d'un brouillage. Pas un tueur non plus : il ne se serait pas tranquillement assis dans le canapé. Comment a-t-il pu rentrer ?

Ganesh tira son taz de la poche de sa veste et déverrouilla le cran de sûreté.

Essaie d'ouvrir discrètement. Et n'essaie pas d'allumer.

Ouverture de la porte.

La porte s'ouvrit sans un bruit avec une lenteur crispante. Ganesh

compta jusqu'à cinq avant de s'engouffrer dans l'appartement, de repérer la silhouette assise dans son canapé et de braquer son taz sur elle.

« Ne bougez pas. Mon arme est pointée sur vous. »

La silhouette resta parfaitement immobile. Une femme d'une trentaine d'années, chevelure blonde en carré plongeant, teint pâle, yeux clairs, lèvres minces, quelque chose d'un reptile glissé dans une veste et un pantalon noirs.

« Du calme, dit-elle. Je suis votre contact avec les grubs de New York. »

Ganesh garda le taz braqué sur l'intruse.

« Vous auriez pu vous annoncer.

— Nous préférons éviter les formalités. Vous permettez que ma biopuce installe son système de brouillage sur la vôtre ?

— Vous pourriez en profiter pour prendre le contrôle de mon cerveau. »

Un sourire égaya la face émaciée de son interlocutrice qui garda les mains posées sur ses genoux.

Première analyse morphopsykè : grand contrôle sur elle-même, calme, intelligente, obstinée, retorse.

« Il vous faudra faire preuve d'un minimum de confiance, Ganesh Parvati.

— Vous connaissez mon nom et je ne connais pas le vôtre.

— Pour vous je serai Vilma. Ai-je votre accord ?

— Vilma ? Joli prénom. Ce brouillage, je ne pourrai jamais m'en débarrasser ?

— Si, bien sûr : votre biopuce aura les clefs pour le désinstaller et le réinstaller à votre guise.

— Pour le moment, je dois vous croire sur parole. »

Il remisa son taz dans la poche de sa veste et commanda mentalement à sa biopuce l'allumage des lampes. L'appartement s'emplit de lumière dorée. Ganesh s'assit sur le pouf rouge en face du canapé. L'éclairage humanisait la visiteuse et révélait sa beauté.

« À part mon nom, qu'est-ce que vous savez sur moi ?

— Vous êtes âgé de vingt-trois ans, vos parents et vos deux sœurs ont été assassinés à leur domicile par un plombier alors que vous aviez douze ans, c'est vous qui avez découvert leurs corps mutilés, vous avez été recueilli par les services sociaux de la ville jusqu'à votre majorité, vous avez fait de brillantes études qui auraient pu vous valoir un poste prestigieux à la mairie de Paris ou dans l'administration de la C.U., mais vous aviez décidé depuis longtemps de devenir fouineur, vous aimez le thé avec lait et épices, vous êtes de tendance végétarienne, vous vous adonnez à la méditation, vous êtes quelqu'un de très doux et calme en apparence, mais vous êtes obstiné,

indépendant, vous n'en faites qu'à votre tête sous vos dehors sociables, vous ne lâchez jamais rien, votre indolence et votre courtoisie cachent une volonté féroce, vous avez horreur de la bagarre et, pourtant, vous êtes capable d'une très grande violence lorsque vous vous sentez menacé. J'ai donc pris de gros risques en m'introduisant clandestinement chez vous, j'aurais pu recevoir en plein cœur les quinze mille volts de votre taz. »

Elle avait prononcé ces mots sans marquer la moindre hésitation ni la moindre pause. Ganesh se sentit aussi nu et faible qu'au jour de sa naissance. Seul son ancien tuteur et certaines personnes des services sociaux de la ville connaissaient les épisodes les plus douloureux de son passé.

« Comment êtes-vous entrée chez moi ?

— Vous savez bien que les biopuces sont capables de craquer n'importe quel système de sécurité. Vous ne m'avez toujours pas donné votre réponse. »

Elle émergea du tourbillon de ses pensées.

« Allez-y, balancez-le-moi, votre satané brouillage. Je n'ai plus de secret pour vous, de toute façon. Ce n'est pas douloureux, au moins ? »

Elle sourit pour la deuxième fois.

« Ah, c'est vrai, j'oubliais, vous êtes douillet. Voilà, c'est fait, et vous n'avez rien senti. »

Nouveau système de brouillage détecté, nouveau système de brouillage installé.

La légère vibration sous le crâne de Ganesh s'arrêta au bout de quelques secondes.

« Pourquoi me contactez-vous, moi ? Je viens à peine d'intégrer les fouineurs. C'est plutôt Théo qui vous intéressait, non ?

— Nous le contacterons quand nous le jugerons utile. » La voix de Vilma gardait une étonnante neutralité, à la manière d'une voix synthétique. « Si nous le jugeons utile. Pour l'instant, c'est sur vous que nous avons décidé de miser. »

Il tenta de discerner une émotion sur le visage de la jeune femme.

Analyse morphopsyké : sujet rôdé à la dissimulation, bouclier mental indéchiffrable.

« Vous n'avez pas confiance en Théo ?

— Nous n'avons confiance en personne.

— En moi non plus ?

— En personne. Mais, après voir analysé votre profil, nous pensons que vous êtes le candidat le plus qualifié pour être notre tête de pont à Paris.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous soyez loyal avec nous, que vous collaboriez franchement, que vous nous transmettiez toutes vos informations,

même les plus anodines, et, évidemment, que vous gardiez le secret sur notre pacte. »

Estimation d'authenticité : 56 %.

« Vous savez qu'on nous a pourchassés, Théo et moi, à New York ?

— Nous savons même que vos poursuivants ont tué par erreur une vendeuse d'un grand magasin avant que vous ne les neutralisiez.

— Qui les avait envoyés ?

— Probablement une faction de grubs opposée à la nôtre. Et qui a réussi à neutraliser la biopuce de Tom O'Brien. Tom a disparu aussi. Certainement éliminé. »

Ganesh se leva et s'approcha de la baie vitrée. Le spectacle de la ville s'enlisant dans la nuit l'avait toujours envoûté. Les lumières éparées, fixes ou fuyantes, étaient autant de poussières d'étoiles éparpillées sur la Terre. Il gardait un œil sur le reflet de Vilma dans la vitre. Difficile d'accrocher la moindre certitude sur une telle experte dans l'art de la dissimulation mentale.

« Ça signifie que Théo et moi sommes en danger.

— Vous bénéficiez d'une protection.

— Génial : je me sens aussi rassuré qu'une chèvre attachée à un piquet pour attirer le tigre.

— Vous ne risquez rien. Le nouveau brouillage nous accorde un répit d'une quinzaine de jours. Et nous le modifierons dans deux semaines.

— Un brouillage, même performant, n'arrête pas un tueur.

— Nous serons prévenus des moindres mouvements autour de vous. En cas de nécessité, nous interviendrons. »

Ganesh se retourna et fixa la jeune femme, qui n'avait pas changé de position, sur le canapé.

« Que faites-vous de ma vie privée ?

— Nous préférons vous assurer une vie tout court, est-ce un mal ?

— Présenté comme ça, évidemment... Comment vous contacterai-je si j'ai des informations à vous transmettre ?

— Par votre biopuce. Nous disposons d'un domaine secret. Il vous suffira de prononcer le code suivant pour y accéder : WA19BX-60ZKY. Mémorisez-le immédiatement. »

Ganesh eut besoin de trois secondes pour le mémoriser.

« Il n'a aucune logique, votre code.

— C'est volontaire. Moins les codes sont logiques, et moins ils sont faciles à décrypter. Répétez-le.

— WA19BX-60ZKY.

— Parfait. Votre profil disait également que vous aviez une excellente mémoire. »

Décryptage du domaine, ouverture du domaine.

Une voix masculine résonna à l'intérieur du crâne de Ganesh.

« Bienvenue dans notre petit groupe et votre nouvel espace de

dialogue, Ganesh. »

Le français était parfait, et l'accent new-yorkais.

« Il vous suffit ensuite de parler à voix basse, précisa Vilma. Le programme enregistre vos paroles et les garde en mémoire jusqu'à ce que vos interlocuteurs en aient pris connaissance.

— Rien d'autre à faire ? »

Vilma se leva et vint le rejoindre devant la baie vitrée. Aussi grande que lui, un mètre quatre-vingts au moins, parfum à la fois discret et entêtant.

« Il est possible que le groupe entre en communication avec vous pour vous confier une mission spécifique, ajouta-t-elle. La mienne s'arrête à l'instant. Permettez-moi de prendre congé.

— J'ai manqué à tous mes devoirs, je ne vous ai rien offert à boire.

— Aucune importance. »

Elle se dirigea vers la porte.

« Une dernière chose avant que vous partiez : mon ex-petite amie, Emmy, a disparu hier soir. Est-ce que vous savez quelque chose à son sujet ? Est-ce que ça a un rapport avec notre groupe ? »

Vilma se retourna et marqua un temps de silence avant de répondre :

« Dans l'état actuel de mes connaissances, aucun rapport. »

Il eut la conviction qu'elle mentait. Elle sortit sans refermer la porte. Le bruit de ses pas décrut peu à peu dans le couloir.

« Toujours rien à signaler ?

— La perte de sa petite amie l'a affecté plus profondément qu'il ne le pense, Monsieur. Nous constatons une baisse sensible de ses défenses immunitaires.

— L'amour, cette éternelle plaie humaine...

— Avez-vous... un lien avec la disparition de sa petite amie ?

— Me croyez-vous donc si cruel, mademoiselle ?

— Je ne crois rien, Monsieur, je m'interroge. »

Caton se tut quelques instants. Seul son souffle résonna dans la cabine de Mina, une respiration étonnamment bruyante, désagréable.

« Pas de signe de rejet de sa biopuce ? reprit-il.

— Aucun.

— Parfait. Tout semble se dérouler selon nos prévisions.

— Puis-je savoir ce que vous projetez, Monsieur ?

— Vous savez déjà que vous n'aurez pas de réponse à cette question.

— Je n'aime pas ce que vous m'obligez à faire.

— Et moi, je puis vous assurer d'une chose, mademoiselle : je m'en fous. »

Il y a pire que les bêtes féroces, pire que les maladies, pire que les déformations génétiques, pire que les guerres entre clans, pire que la canicule, pire que les grands froids, pire que les tribus sauvages : il y a les guérisseurs. Ne leur confie jamais tes maux, ils transformeront ta vie en enfer.

Proverbe de l'agglomération de Trois Aubes

Pays horcite

À Trois Aubes, les guérisseurs étaient souvent les éminences grises des chefs de clans. Ils utilisaient les herbes et les minéraux pour soulager les souffrances, et surtout pour fabriquer des poisons foudroyants qui éliminaient les rivaux et les comploteurs sans trace. On les appelait les « pile ou face », parce que, comme une pièce d'un traub, ils avaient deux faces, la vie et la mort, et que lorsque l'on se retrouvait devant eux, on ne savait jamais sur laquelle on allait tomber. On évitait donc de recourir à leurs soins, même en cas de maladie grave. Leurs décoctions vous ramenaient à la vie ou vous expédiaient sur l'autre rive. Dans tous les cas, ils inspiraient la crainte. Les chefs de clans eux-mêmes n'auraient jamais persécuté ou humilié un guérisseur : ils auraient eu trop peur d'être envoûtés ou assassinés pendant leur sommeil.

Un hurlement déchira la nuit et réveilla Deux Lunes. Il se redressa sur sa litière de paille. Il avait peu dormi : des pensées tumultueuses, inquiètes, hantées par Naja, l'avaient empêché de plonger dans le sommeil. Des bruits de pas enflèrent dans le couloir, suivis d'un crissement de verrou et d'un grincement de gonds. La porte s'ouvrit et livra passage à l'un des gardiens équipé d'une torche. Il portait, enfoncé dans sa large ceinture de cuir, un revolver à la crosse de bois ouvragée, et tenait en laisse un molosse pourvu d'une muselière.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Deux Lunes.

— C'est Graar, le chef du clan, répondit le gardien. Il a encore une crise.

— Une crise ?

— Des douleurs qui lui viennent des reins. Vaut mieux pas être devant lui quand ça arrive, il est capable de vous décapiter d'un coup de poing. Ça lui prend au moins une fois par saison.

— Vous n'avez pas de guérisseur dans votre clan ? »

Le gardien calma son animal, nerveux, grondant, d'une caresse entre les oreilles. Deux Lunes n'avait jamais vu ce genre de chien : pelage blanc tacheté de rose, oreilles taillées en pointe, museau long et puissant, yeux rouges et luisants, pattes courtes et massives, plus de quatre-vingts kilos, le résultat probable d'une mutation génétique.

« Le clan en a un. Ezok, qu'il s'appelle. Pas un gars du genre commode. Il soigne les chefs du Perce-Oreille, mais il a jamais trouvé le moyen de mettre fin aux crises de Graar. »

Deux Lunes leva les bras pour montrer les cercles de fer qui lui emprisonnaient les poignets.

« Si vous me détachiez, je pourrais essayer de savoir de quoi souffre votre chef, et peut-être trouver le bon remède. »

Le gardien ricana.

« Il a pas fait une bonne affaire en t'achetant, finalement. T'es pas si sain de corps et d'esprit que le crieur le prétendait. »

Deux Lunes retroussa sa manche avec ses dents et dévoila le tatouage sur son bras.

« Vous voyez le serpent ? C'est le symbole des guérisseurs du clan du Haut Lieu. Mon maître était Dents de Rat, le plus grand guérisseur des bords du fleuve. Graar pourrait vous en être reconnaissant. »

Le gardien écarta les mèches devant ses yeux et se pencha pour examiner le dessin.

« T'es un malin, toi, grogna-t-il. Une fois que je t'aurai détaché, t'en profiteras pour foutre le camp, et moi, on me retrouvera demain cloué à une porte ou bouffé vivant par les rats noirs. Responsable des prisonniers, c'est une sacrée bonne place dans le clan. J'tiens surtout pas à la perdre.

— Pourquoi êtes-vous entré dans cette pièce, alors ?

— Justement pour m'assurer que t'étais encore vivant. »

Un nouveau hurlement retentit, encore plus effroyable que le premier.

« Ça s'arrange pas, on dirait, marmonna le gardien. C'est pas bon pour toi, ça.

— Pourquoi ?

— Parce que, des fois, Ezok le guérisseur recommande du sang frais à Graar et que ça pourrait bien être le tien. »

Les éclats de rire du gardien et les jappements étouffés de son molosse s'entrelacèrent dans le silence oppressant.

Difficile de donner un âge aux habitants du pays horcite. Parfois, vous pensiez qu'ils avaient une soixantaine d'années, alors qu'ils avaient à peine dépassé la vingtaine ; d'autres fois vous vous figuriez qu'ils avaient tout juste vingt ans et ils en avouaient plus

de quarante. Les gens ne sont pas égaux devant le vieillissement, ni devant la mort. Naja, elle, aurait pu en avoir aussi bien vingt que soixante. Elle paraissait par moments plus ancienne que les arbres mutants poussés après la grande guerre ; elle ressemblait quelquefois à une gamine à peine entrée dans l'adolescence.

Les sauvages ne donnaient pas l'impression de vieillir, jusqu'à ce qu'ils tombent raides morts aux alentours de la cinquantaine. Il n'y avait pas de tribu sauvage dans notre coin ; la végétation, épaisse, hostile, toxique, ne le permettait pas. Elles pullulaient en revanche du côté de Trois Aubes. Même harcelées par les clans, elles proliféraient dans les forêts profondes qu'elles connaissaient mieux que personne et qui leur offraient largement de quoi subvenir à leurs besoins.

Leurs ravisseurs avaient enfermé Naja en compagnie de Josp dans une cage exiguë où elle ne pouvait tenir debout. Elle avait essayé de briser, d'écarter les branches taillées qui servaient de barreaux, mais n'était parvenue qu'à s'égratigner les doigts. Les chants et les vociférations des sauvages montaient dans la nuit noire. Les odeurs de viande grillée apportées par le vent avivaient son appétit tout en soulevant en elle un sentiment d'horreur.

Abattue, elle avait fini par s'asseoir aux côtés de Josp, qui, recroquevillé sur lui-même, ne cessait de trembler de froid et de peur depuis leur capture. Aux lueurs mourantes des torches, ils distinguaient d'autres cages non loin, certaines suspendues, mais il était impossible de deviner si elles étaient occupées ou non. Les guetteurs peinaient à contenir leurs chiens dont les museaux se glissaient furtivement entre les barreaux.

« T'avais raison, Josp, murmura Naja, au bord des larmes. C'est tout noir et ça pue, ici. Tu avais parlé de bêtes féroces ; si on essayait de sortir, ces satanés chiens nous tailleraient en pièces. On dirait qu'ils n'ont pas mangé depuis plus d'un mois. Tu t'es pas trompé, encore une fois. Les Heures ne te disent pas ce que ces sauvages veulent faire de nous ? »

Josp marmonna d'incompréhensibles sons dont certains finirent par devenir des mots et former des phrases.

« Les Heures ne me parlent plus, elles ne me parlent plus, elles sont fâchées contre moi.

— Si t'arrêtais de dire n'importe quoi, se récria Naja. Les Heures nous mangent, mais elles ne se fâchent contre personne.

— Si, elles sont fâchées après moi, elles me parlent plus, j'ai froid, j'ai peur, j'ai mal aux yeux...

— Je me demande ce que fiche Deux Lunes. » Naja fut envahie d'un grand froid. Une croûte épaisse commençait à se former sur sa tempe.

« Même s'il parvient à sortir vivant de Trois Aubes, il ne nous retrouvera jamais... »

— L'homme grand, sa tête fait peur, il veut tuer Deux Lunes, tuer Deux Lunes.

— Tu l'as répété mille fois. Et puis, ça ne veut plus rien dire si les Heures ne te parlent plus. »

Josp se redressa tout à coup, les yeux exorbités, les lèvres bleuies par la fraîcheur nocturne.

« Je suis pas un menteur, pas un menteur, elles me l'ont déjà dit avant.

— Ça va, ça va, te fâche pas. » Naja donna un coup rageur sur un barreau. « Pourquoi ils nous ont enfermés, ces dingues ? »

— Je ne voudrais pas faire preuve d'un pessimisme exagéré, mais je crois que c'est pour offrir notre chair et notre sang à la forêt », tonna une voix grave.

Naja tenta de savoir d'où elle provenait, mais elle ne distingua, entre les cages, que les silhouettes des guetteurs et leurs chiens. L'homme parlait avec un accent qu'elle n'avait jamais entendu.

« Vous êtes qui, vous ? »

— Un captif, comme vous, répondit l'homme. Un peu plus ancien que vous. Je suis enfermé dans l'une des cages. Solides, d'ailleurs, hein ? Je n'ai jamais réussi à enfoncer les foutues branches que ces primitifs utilisent comme barreaux. J'avais deux compagnons. Ils ont déjà été emmenés, et, à en juger par les cris que j'ai entendus, ils ne devaient pas être beaux à voir après la cérémonie. Vous venez d'où ? »

Naja se rendit compte que la voix tombait d'une cage suspendue.

« Du Noyau, une agglomération du bord du fleuve. Enfin moi. Mon clan, le clan du Pégase, a été exterminé. J'ai pu m'enfuir.

— Et votre ami ? »

— Je l'ai rencontré dans une grotte. Sa tribu a été massacrée. C'est un drôle de gars. Il peut prédire l'avenir, enfin l'avenir immédiat.

— Plus maintenant, les Heures sont fâchées contre moi, gémit Josp. Je les entends plus. »

Naja effleura le bras du petit homme, un geste qu'elle n'aurait même pas pu imaginer quelques instants plus tôt.

« T'inquiète pas, elles te reparleront bien assez tôt. » Elle se retourna dans la direction de la voix. « Et vous, vous êtes d'où ? »

— D'au-delà de l'océan, de New York. J'y étais grub, enfin, enquêteur, une sorte de flic si vous préférez.

— C'est quoi Nouille... ? bêla Josp. C'est quoi l'océan ? C'est quoi flic ? »

— Une seule question à la fois. New York : vous n'avez jamais entendu parler de la Cité Unifiée ? »

— Ben si, répondit Naja. Mais y en a qui disent que c'est une

légende.

— Non, ce n'est pas une légende, déclara la voix. New York est l'une des trois villes de la Cité Unifiée. Quant à l'océan, c'est une gigantesque masse d'eau entre les deux continents. »

Josp leva des yeux implorants sur Naja.

« Je comprends pas tout ce qu'il dit. »

Elle se secoua pour se débarrasser du sentiment d'absurdité, d'irréel, que lui procurait cette conversation.

« Les colporteurs parlaient de cette immense étendue d'eau, reprit-elle. Je croyais qu'ils racontaient des histoires. Ce sont de sacrés menteurs. Comment vous l'avez traversé, si c'est si grand ?

— Par le tube sous-marin. Un appareil qui peut vous emmener à grande vitesse sous l'eau.

— Sans blague ? Ça doit être génial !

— Le paysage est incroyable si on prend le temps de l'observer. Le plus étonnant, c'est... »

Les membres grêles de Josp s'agitèrent dans l'obscurité comme les os d'un squelette.

« Les Heures, elles me parlent, je les entends, elles me disent que les hommes vont venir, qu'ils vont te prendre. »

Alertés par son éclat de voix, les guetteurs regardèrent dans leur direction et les chiens se mirent à aboyer. Les chants parurent se rapprocher d'eux.

« Les prédictions de votre ami ont toutes les chances de se réaliser, lança la voix. Nous sommes tous condamnés à finir de la même façon. »

Naja scruta les ténèbres du regard et prit une profonde inspiration pour desserrer l'étau qui lui comprimait la poitrine.

« Qu'est-ce qu'ils vont faire de vous ?

— Comme pour les autres, je suppose : offrir mon sang et ma chair à leur chère forêt. »

Aucune nuance de peur n'avait altéré sa voix quand l'homme avait prononcé ces mots.

« C'est idiot, s'exclama Naja. Une forêt n'est pas un dieu.

— Pour eux si, elle est leur dieu. Elle les protège et les nourrit. C'est leur façon de lui rendre grâce.

— Ça n'a pas l'air de vous effrayer.

— La Terre tout entière est sur le point de connaître des jours sombres, très sombres. Finir comme ça ou d'une autre manière...

— Ils arrivent, intervint Josp. Ils arrivent. »

Les chants s'étaient encore rapprochés. Naja discerna des silhouettes claires entre les troncs d'arbres et les cages suspendues : les membres de la tribu, hommes et femmes, aux corps enduits d'une substance blanche, de l'argile peut-être ou encore des cendres.

Les hurlements reprirent de plus belle, perforant l'obscurité. Le molosse gronda en sourdine.

« J'me demande ce que fout Ezok », gronda le gardien.

Deux Lunes secoua ses chaînes et tenta de mettre toute la force de sa conviction dans sa voix.

« Conduis-moi à ton chef. S'il souffre de ce que je pense, je devrais pouvoir le soigner. »

Le gardien lui lança un regard de chiot apeuré.

« Si j'fais un truc comme ça, il est capable de m'arracher la tête !

— Qu'est-ce qu'on risque à essayer ? »

Le gardien pointa l'index sur son front.

« Ma tête. Dis moi un truc : pourquoi tu tiens tant à soigner l'homme qui t'a acheté et t'a pris ta liberté ? »

Deux Lunes montra de nouveau le serpent tatoué sur son bras.

« Je te l'ai dit, je suis guérisseur. J'ai fait le serment de soigner tous ceux qui souffrent. Mon maître Dents de Rat...

— Fais chier avec ton Dents de Rat », coupa le gardien. Il s'appuya contre un mur et resta un temps dans cette position, attentif aux menus bruits qui peuplaient le silence retombé sur les lieux. « Ça a l'air de s'arranger. » À peine avait-il prononcé ces mots qu'un nouveau hurlement roula comme un grondement d'orage. « Ça va donc jamais s'arrêter ?

— S'il souffre de ce que je pense, ça ne fera qu'empirer, affirma Deux Lunes.

— Et c'est de quoi, qu'il souffre ? »

Deux Lunes espéra qu'il avait fait le bon diagnostic.

« Je dois l'ausculter pour vérifier.

— T'es vraiment un malin, toi, marmonna le gardien. Mais si j'te conduis près de Graar, et que t'arrives pas à le soulager, j'donne pas cher de notre peau.

— Il faut savoir prendre des risques. »

Le gardien réfléchit un moment, la tête légèrement penchée sur le côté, la main posée sur le cou du molosse. Il s'anima tout à coup et, traînant son chien, se dirigea vers le captif allongé sur la paillasse.

« D'accord, ça vaut peut-être le coup d'essayer. Mais j'te préviens, si t'essaies de t'échapper, j't'arrache le cœur à mains nues. »

Deux Lunes pensa que les choses tournaient peut-être en sa faveur, mais se garda de s'en réjouir. Dents de Rat rappelait à la moindre occasion qu'il ne fallait pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

« Tu as ma parole, se contenta-t-il de dire.

— On sait c'que ça vaut, une parole, à Trois Aubes.

— Ça ne me concerne pas : je ne suis pas de Trois Aubes. »

Un nouveau hurlement creva le bois de la porte et les pierres du mur. Le gardien approcha sa clef des menottes enserrant les poignets de Deux Lunes.

« J'suis peut-être en train de faire la plus grosse connerie de ma vie. »

On ne saura jamais combien les forêts abritaient de tribus sauvages. De la même façon, sans doute, qu'on ne saurait jamais combien de personnes vivaient dans le pays horcite — on ignorait même où commençait et où se terminait le pays horcite. Seuls les colporteurs allaient d'une agglomération à l'autre, d'un fleuve à l'autre, d'une mer à l'autre, mais, comme ils ne pouvaient pas explorer tous les territoires, ils se contentaient de suivre leurs sentiers habituels. La vitesse à laquelle une civilisation se désagrégeait, à laquelle un pays entier redevenait sauvage, à laquelle les êtres humains se transformaient en bêtes féroces, ne cessait de m'étonner.

L'homme dépassait de deux bonnes têtes ceux qui l'avaient capturé. Naja l'avait vu se débattre avec une telle force que ses vêtements s'étaient déchirés, qu'il leur avait échappé et avait disparu entre les troncs d'arbre. Les guetteurs et leurs chiens s'étaient aussitôt lancés à sa poursuite. La nuit avait peu à peu absorbé les vociférations et les aboiements.

« J crois qu'il n'a aucune chance contre les chiens, soupira Naja.

— Les Heures me disent qu'il va grimper dans un arbre, déclara Josp.

— Il va s'en sortir, alors ?

— Sais pas, les Heures me disent juste qu'il est dans un arbre, il regarde sous lui, les autres ne le voient pas, les chiens ne le sentent plus. »

Un homme muni d'une torche s'était approché de la cage. Un sourire hideux se découpait dans sa barbe emmêlée.

« S'il leur échappe, ils vont s'en prendre à l'un de nous deux, souffla-t-elle.

— Les Heures, les Heures, brama Josp.

— Parle, putain.

— Naja, allongée sur une grande pierre, ils sont autour d'elle, un homme, il tient un couteau, les autres, ils chantent, ils hurlent, ils dansent, il y a du feu, de la fumée. »

Le sang de Naja se glaça.

« Et je ne fais pas comme le mec de Nouille... quelque chose ? Je n'essaie pas de m'enfuir ?

— Pas possible, pas possible, attachée sur la pierre. »

Naja crut qu'elle allait vomir le peu qu'elle avait dans le ventre.

« Et toi, Josp ? Tu es où ? »

— Je ne sais pas, les Heures ne parlent jamais de moi. »

Le visage ingrat du petit homme s'était voilé d'une profonde tristesse. Naja regretta que les sauvages ne lui aient pas laissé son flingue. Elle ne l'aurait pas utilisé contre eux, elle aurait glissé le canon dans sa bouche et aurait pressé la détente, appliquant la devise du clan du Pégase : plutôt te donner la mort que la recevoir de quelqu'un d'autre.

« Putain, t'as pas des prédictions un peu moins sinistres ? »

— Les Heures ne mentent jamais.

— Il leur arrive de se tromper, non ?

— Jamais. »

Elle se contint pour ne pas frapper le petit homme.

« T'aurais pas pu la fermer, merde ? »

Des clameurs et des aboiements furieux retentirent dans le lointain, comme si ses poursuivants avaient fini par rattraper le fuyard. Naja en éprouva du soulagement : il arrivait donc aux Heures de se tromper.

Ezok le guérisseur se dirigea d'un pas furieux vers les deux hommes. Sa cape de fourrure grise flottait autour de lui comme une aile. Grand, plus de deux mètres sans doute, très maigre, le visage déformé par une aberration génétique, un œil vitreux en haut du front, l'autre, brillant, près de l'aile du nez, une bouche en oblique, des cheveux épars et drus tombant sur les sourcils, des excroissances rougeâtres sur les joues, le menton et le cou. Une torche fixée au mur allongeait et déformait les ombres.

« Qu'est-ce que vous faites là, vous deux ? Qui vous a permis d'entrer ? »

La voix du guérisseur avait claqué comme un coup de fouet.

« Les gardes nous ont laissé passer, répondit le gardien. Désolé de te déranger, vénérable Ezok, mais le prisonnier, là, il prétend être guérisseur et il dit comme ça pouvoir soulager les souffrances du vénéré Graar. »

Deux Lunes crut que le dénommé Ezok allait se jeter sur son interlocuteur et lui arracher la peau avec ses ongles taillés en pointe.

« Tu as perdu la tête de l'avoir conduit ici », vociféra le guérisseur. Les mouvements de ses lèvres dévoilaient une dentition anarchique et incomplète. « Il vaut quatre cent cinquante traubs. Tu répondras de ta bêtise, misérable rat.

— Laissez-moi seulement ausculter le chef de votre clan », intervint Deux Lunes.

Ezok le dévisagea d'un air à la fois coléreux et méprisant.

« Je suis le guérisseur du clan depuis de nombreuses années. J'ai

soigné son père avant Graar. Comment oses-tu croire, toi qui ne viens de nulle part, que ta science pourrait surpasser la mienne ?

— Mon nom est Deux Lunes. Je ne viens pas de nulle part, mais du clan du Haut Lieu. Les membres de mon clan consacrent leur existence à la connaissance des herbes et aux pratiques de guérison. » Il tendit son bras sous le visage de son vis-à-vis. « Vous voyez ce symbole sur mon bras ? Le serpent, symbole de guérison et de régénérescence. »

Ezok observa avec attention le serpent. Il sembla à Deux Lunes que l'œil près de son nez se troublait. Sur le lit massif qui occupait le fond de la pièce, reposait le corps de Graar, agité de spasmes. La décoration se limitait aux peaux de bêtes étalées sur le sol de terre battue et sur les murs. Une petite porte, dans le coin droit, donnait probablement sur le lieu d'aisance. Une odeur pestilentielle imprégnait l'air chargé d'humidité.

« Tu ne m'impressionnes pas avec tes tatouages, siffla Ezok. Il faut bien plus que des paroles et des symboles pour être un véritable guérisseur. Toi, ramène-le immédiatement dans le cachot d'où tu n'aurais jamais dû le sortir. »

Le gardien s'inclina avec déférence. Son chien tirait déjà sur sa laisse pour l'entraîner hors de la chambre.

« Pardonnez-moi ce dérangement, vénérable Ezok.

— Demain, je déciderai des suites à donner à ta stupide initiative et à la négligence des gardes, gronda le guérisseur. Fichez le camp, tous les deux, et laissez-moi faire mon travail. »

Le gardien tira avec brutalité sur la chaîne, Deux Lunes crut que ses deux bras allaient se séparer de son corps.

« Viens par ici, toi. »

Le gardien n'oserait pas se venger de lui de peur de s'attirer les foudres de Graar, mais les conditions de sa captivité risquaient encore de se durcir. Ils se dirigèrent vers la porte principale. De l'autre côté, les deux gardes que Deux Lunes et son geôlier étaient parvenus à convaincre quelques minutes plus tôt n'en menaient sans doute pas large.

« Attendez... »

La voix, geignarde, avait surgi du fond de la pièce. Ezok se précipita vers le grand lit.

« Tout va bien, Graar. Je m'occupe de toi. Repose-toi. La crise est bientôt finie. Il faut maintenant que tu récupères. »

Graar se redressa et tendit le bras en direction de Deux Lunes.

« Laisse-le m'examiner.

— Tu n'y penses pas, Graar, protesta le guérisseur. C'est un étranger, un esclave, un vagabond qui s'est fait capturer pour avoir tenté de dérober des lunettes. Il dit n'importe quoi. »

Graar grimaça avant de décocher à Ezok un regard dur.

« Laisse-le m'examiner, je te dis. »

Sa phrase s'acheva en une longue plainte. Il se plia sur lui-même en libérant un gémissement étouffé.

« Je me vois dans l'obligation de m'y opposer, insista Ezok. Tu n'as pas toute ta...

— La ferme. C'est ma décision. S'il ne me soulage pas, je le ferai jeter vivant aux rats noirs.

— Le remède que je t'ai administré ne devrait pas tarder à faire son effet. Un peu de patience.

— La ferme, je te dis ! »

Graar se releva de nouveau. Ses plaies luisaient et suintaient au milieu de son visage et de son torse en sueur. Il fixa Deux Lunes avec une attention qui ressemblait fort à une supplique.

« Approche, toi. Et je te préviens, t'as pas intérêt à nous avoir raconté des fables. »

Les aboiements et les cris se rapprochaient. Des lumières dansantes brillaient entre les frondaisons. Les guetteurs et les chiens revenaient de leur traque, bredouilles d'après leurs mines défaites.

« Je crois bien qu'ils viennent pour nous, cette fois », murmura Naja.

Elle se sentit glacée de la tête aux pieds, comme déjà conquise par la mort.

« J'ai peur », bêla Josp.

Une multitude d'hommes et de femmes encerclaient maintenant la cage, visage et corps enduits de substance claire.

L'un d'eux s'avança vers la cage et entreprit d'en ouvrir la porte.

« Forêt réclame sang, déclara-t-il.

— Elle réclame rien du tout, cria Naja. C'est pas un dieu, ta putain de forêt, juste des arbres, des fougères et des buissons.

— Venir avec nous. »

L'homme entra dans la cage et la saisit par le poignet. Une odeur animale lui fouetta les narines. Elle se débattit, sans parvenir à desserrer l'étreinte. Hors de la cage, deux hommes la saisirent bras tordus dans le dos pour la contraindre, d'un coup dans les reins, à se frayer un chemin au milieu de faces grimaçantes.

« Ôtez vos sales pattes de moi », hurla-t-elle.

Un vent de panique se levait en elle. Elle allait mourir dans cette forêt profonde, immolée par des êtres retournés à l'état sauvage, sans avoir revu Deux Lunes.

Deux Lunes.

Pourquoi l'avait-il abandonnée ?

La voix éraillée et affolée de Josp la tira un instant de ses pensées.

« Lâchez-moi, le renant va vous manger. »

Des larmes de rage et de désespoir coulèrent sur les joues de Naja.

Elle chercha des marques de complicité ou de compassion dans les regards des femmes qu'elle croisait, mais n'y rencontra qu'une férocité animale.

« Josp ! cria-t-elle. Cette fois les Heures nous ont vraiment abandonnés. »

Chapitre 8

Les maires prétendent que la prostitution a été éradiquée de la Cité Unifiée de NyLoPa. Ils mentent, évidemment : les services sanitaires de la mairie procèdent eux-mêmes au dépistage systématique des maladies vénériennes, en particulier du SIDA mutant, qui, même s'il se soigne très bien de nos jours, provoque toujours la même psychose dans la population citadine.

Léa Marcadet, *Le Matin des Parisiens*

Cité Unifiée de NyLoPa

Les Ombres eurent au moins un mérite : révéler les multiples grains de sable qui grippaient les rouages de NyLoPa. Sans doute la confiance totale que nous avions placée dans l'organisation de la C.U. avait-elle fini par nous aveugler. Sans doute étions-nous incapables de nous rendre compte que la Cité, rongée de l'intérieur, s'écroulerait à la première tempête. Nous avons vécu trop longtemps repliés sur nous-mêmes, protégés par nos filtres écologiques et nos boucliers militaires, emmurés dans nos peurs, nos certitudes, nos réseaux et nos menus plaisirs, infoutus d'appréhender les nouvelles évolutions du monde. En un sens, les Ombres n'étaient que les reflets de nos tendances mortifères. On ne peut pas combattre des reflets, on peut juste essayer de comprendre quelle réalité ils traduisent. Mais la réalité se révélait tellement monstrueuse que nous n'étions pas prêts à l'accepter.

Les yeux de Théodore restaient rivés sur le minuscule écran transparent dressé sur son bureau. Réveillé à trois heures du matin, incapable de se rendormir, Ganesh s'était rendu au Central en croyant n'y trouver personne, mais son équipier l'avait devancé. Sans doute, comme l'indiquaient sa mine chiffonnée et sa barbe naissante, avait-il passé toute la nuit dans son bureau.

« Rien de neuf, Ganesh ? Pas de nouvelles de ta petite amie ? »

Ganesh se servit un thé et s'assit en face de Théo.

« Non. Et toi ? Tu as trouvé quelque chose ?

— Rien de nouveau. Un truc m'étonne : Tom O'Brien ne nous a pas recontactés. Ni lui ni aucun autre membre de son groupe. »

Ganesh s'efforça de garder une voix et des traits impassibles malgré la pénible sensation de duplicité qui le taraudait. Il lui en coûtait de dissimuler à Théo sa conversation avec Vilma. Son bouclier mental n'était sans doute pas aussi performant que celui de la jeune femme. Il espérait que son équipier ne remarquerait rien.

« Ils pensent sans doute que, comme on a été pourchassés par des flingueurs à New York, on est grillés, et ils auront misé sur d'autres partenaires », avançait-il.

Les yeux de Théo quittèrent l'écran et se levèrent sur lui ; il s'efforça de soutenir son regard.

« Tu sais quelque chose là-dessus ?

— C'est juste une supposition. »

Théo se pencha de nouveau sur l'écran.

« Inutile de s'en faire, marmonna-t-il. S'ils ont vraiment besoin de nous, ils sauront bien nous trouver. »

Ganesh jugea opportun de changer de sujet. Pour une raison qu'il ne pouvait pas s'expliquer, Théodore lui apparaissait maintenant, sinon comme un ennemi, du moins comme un homme dont il convenait de se méfier.

« La puce quantique de la secte de la Fin des Temps a craché d'autres informations ?

— Que dalle. Les cryptages résistent. Un vrai coffre-fort. On en est toujours au même point : je suis à peu près certain que la secte est liée d'une manière ou d'une autre au bureau des grubs de New York, et à notre entretien avec Tom, mais c'est loin d'être suffisant pour lancer une enquête approfondie. On va devoir tout reprendre à zéro, Ganesh.

— Qu'est-ce que tu suggères ? »

Théodore vida d'une traite une tasse à demi remplie de thé froid.

« Qu'on se partage les tâches : toi, tu enquêtes de façon systématique dans les quartiers où ont eu lieu les attaques des Ombres, tu interrogues les voisins, tu essaies de faire un lien entre les victimes, de trouver un indice qui aurait échappé aux premières investigations ; moi, je m'occupe de l'administration de la Cité Unifiée, des cercles concentriques autour du maire, des partis politiques, des groupes d'influence, des banquiers... Il faut des moyens considérables pour monter de telles attaques, il y a peut-être des informations à dénicher dans les mouvements financiers, dans les transferts de comptes.

— Je croyais les comptes bancaires protégés.

— En principe. Mais, pour peu qu'on soit malin et patient, les biopuces peuvent craquer pratiquement tous les systèmes de sécurité de la C.U.

— La déontologie nous interdit de... »

Théodore balaya l'argument d'un large mouvement de bras.

« Les Ombres se foutent de la déontologie comme de leur première victime. Si on veut lutter à armes égales, il faut abandonner toute idée de légalité, Ganesh, il faut explorer les zones ténébreuses, interdites, aller là où personne n'a le droit ni l'envie d'aller. »

Ganesh se leva, reposa sa tasse sur le coin du bureau de Théo et consulta sa montre. Cinq heures. La ville allait bientôt s'éveiller. Il aimait l'énergie particulière déposée par l'aube. Il en profitait le plus souvent pour s'asseoir dans un fauteuil devant la baie vitrée de son appartement et se consacrer à la méditation. Il ne recourait à aucune technique, ni mantra ni protocole quelconque, mais laissait dériver ses pensées jusqu'à plonger profondément en lui, là où ne subsistait plus que l'être pur, immobile. La biopuce elle-même ne se manifestait pas, comme si elle n'osait pas le déranger, ou qu'elle ne pouvait atteindre des zones où le mental ne pénétrait pas.

« D'accord, je commence par le premier quartier visité par les Ombres. » Il se dirigea vers la porte. « On fait le point quand ?

— Tous les jours en fin d'après-midi. Je reste pour l'instant au bureau pour surveiller le décryptage de la puce quantique et lancer une investigation dans les nébuleuses bancaires. Bonne chance.

— À toi aussi. »

Ganesh resta immobile dans l'entrebâillement de la porte, cloué sur place par une émotion violente, presque suffocante.

« Quelque chose d'autre ? » demanda Théo.

Les mots peinèrent à se frayer un passage entre les lèvres de Ganesh.

« Je ne pensais pas qu'Emmy me manquerait à ce point.

— La solitude. Tu t'y habitueras. Les émotions, quelle foutue saloperie ! Dis-toi simplement que, si elle ne revient pas, c'est qu'elle ne valait pas le coup. »

Si certains fouineurs passaient l'essentiel de leur temps sur les réseaux informatiques, j'ai toujours préféré les enquêtes de terrain. Elles nous permettaient de rencontrer des citoyens, de prendre le pouls d'une population qui s'enfonçait chaque jour davantage dans un anonymat déshumanisant. J'ai ainsi pu explorer des milieux dont je ne soupçonnais même pas l'existence, des cercles d'hommes et de femmes réunis par les mêmes passions, les mêmes obsessions. Jeux, discussions, musique, littérature, croyances, collections, pratiques sexuelles, tous les prétextes étaient bons pour créer et agrandir des groupes de fraternités où l'on retrouvait un peu de cette chaleur humaine qui avait déserté les rues et les places de NyLoPa. Je reste persuadé que si nous avions pu appliquer ce principe de solidarité à l'échelle de la C.U., les Ombres

n'auraient pas trouvé les failles par où se glisser.

La femme sortit d'une zone de pénombre et héla Ganesh alors qu'il marchait sur un trottoir du quartier Saint-Denis, 23^e arrondissement de Paris. C'était la cinquième prostituée que le fouineur abordait. La lumière hésitante du petit jour n'avait pas encore chassé l'obscurité des recoins. Seules les navettes intra-cité et les voitures des flics roulaient dans les rues encore désertes.

« Salut, beau gosse. Tu veux partager un petit moment avec moi ? »

Elle paraissait sans âge, probablement adepte du remodelage à outrance, chevelure raide d'une couleur improbable, jupe courte et bottes à talons aiguilles, bustier largement échancré tendu sur des seins volumineux, lèvres épaisses d'un rouge sombre, presque noir. La prostitution n'avait guère évolué depuis l'aube de l'humanité.

« J'ai seulement quelques questions à vous poser. »

Elle manifesta son dépit d'une moue appuyée.

« Ah, t'es flic ? »

— Fouineur. »

Profil morphopsykè : traits du visage dénotant une certaine ouverture d'esprit. Aptitude à la dissimulation. Excellente mémoire visuelle et auditive. Âge estimé : entre vingt-neuf et trente-trois ans. Détection de nombreuses corrections génétiques : seins, lèvres, vulve, vagin, anus, dents, hanches, fesses.

« Ils les prennent au berceau maintenant, les fantômes, persifla-t-elle.

— Rassurez-vous, j'ai l'âge légal. Vous aussi, je suppose.

— J'ai vingt-deux ans, beau gosse, et la splendeur de la jeunesse. » Son expression changea tout à coup. « Qu'est-ce qui me prouve que tu es un fouineur ? »

Ganesh tira son portefeuille de la poche intérieure de sa veste, extirpa son holocarte et la lui présenta.

« D'accord, ça te ressemble. Mais aucune loi ne m'oblige à répondre à tes questions. Et puis j'ai du taf.

— Aucune loi, en effet, mais j'enquête sur les Ombres et ça concerne tout le monde, non ?

— J'ai déjà été interrogée par la flicaille une bonne dizaine de fois. Tout ça parce que j'ai le malheur de tapiner dans le quartier où a eu lieu la première attaque. J'vois pas ce que je pourrais raconter de plus. Et puis à quoi ça sert ? Vous pouvez pas grand-chose contre les Ombres. C'est un fléau envoyé par le ciel. »

Ganesh remisa son holocarte dans son portefeuille.

« Vous faites partie d'une secte apocalyptique ? »

Elle pouffa de rire.

« Moi ? Rien à foutre de ces bondieuseries ! Quand j'disais le ciel,

j'étais à un truc naturel, comme un virus foudroyant, ou une autre petite bête invisible qui tue les gens en quelques secondes.

— Les virus et les autres petites bêtes laissent des traces ; on n'a rien trouvé sur les cadavres ».

Consommation régulière d'une substance chimique véhiculée par nanotransporteurs, type excitant cérébral et nerveux.

« Une chose est sûre en tout cas : c'est pas une saloperie vénérienne, lâcha-t-elle avec un sourire amer. Mes collègues et moi, on est saines.

— Je sais que vous êtes régulièrement contrôlées par les services sanitaires de la mairie.

— Oh, avec ceux-là, on a largement le temps de se choper une saloperie : ils ne nous contrôlent que tous les deux ans. Nos patrons, eux, nous passent tous les mois au détecteur. C'est qu'ils y tiennent, à leur petit fond de commerce. »

Une voiture passa en trombe devant eux. Le conducteur, jeune, blême, probablement gavé de nanos chimiques, avait trouvé le moyen de neutraliser les satellites régulateurs de vitesse.

« Et, vous n'aviez rien noté d'anormal chez ceux qui vous emploient ? reprit Ganesh après que le grondement du moteur se fut éloigné. Une activité inhabituelle ? Une conversation qui aurait attiré votre attention ?

Elle secoua la tête.

« Rien de spécial, non, et puis, même si je savais quelque chose, vous croyez tout de même pas que je passerais à confesse : un vieux principe dit qu'on ne mord pas la main qui vous nourrit.

— En l'occurrence, c'est vous qui nourrissez la main qui vous frappe.

— Faut pas croire tout ce qu'on raconte sur les proxénètes, mec. Le mien n'a jamais levé la main sur moi, il me protège des clients qui me manquent de respect et me laisse une bonne partie du fric que mes fesses lui rapportent. À propos, tu ne veux vraiment pas monter ? Tu m'empêches de bosser.

— Si je vous donne l'équivalent d'une passe, est-ce qu'on peut continuer de parler ? »

Elle sourit, dévoilant ses dents alignées à la perfection.

« Tous les goûts sont dans la nature, beau gosse. Pour toi, ce sera cinquante dolleux. On fait ça là ? Tu veux aller ailleurs ?

— Il y a une brasserie ouverte à deux pas. Je vous invite.

— Tu sais parler aux femmes, toi. »

Un fond musical sans relief occupait le silence. À part le serveur presque affalé sur le comptoir, il n'y avait personne d'autre qu'eux dans la grande salle au décor rétro typique des brasseries parisiennes.

La prostituée vida trois sachets de sucre dans sa tasse de café.

Diabète corrigé par implant génétique, récurrence proche provoquée par un

excès de sucre.

« T'es gentil de m'inviter, mais j'ai pas grand-chose à te dire, moi, j'ai l'impression de ne pas mériter mon fric. »

Ganesh trouva immonde le thé qu'on lui avait servi.

« Nous avons combien de temps ?

— Cinquante dolleurs, ça nous laisse un quart d'heure.

— Quel est ton nom ?

— Pour les bons clients dans ton genre, je suis Vera.

— D'accord, Vera, je voudrais que, durant ce quart d'heure, tu essaies de te souvenir de propos bizarres qu'auraient pu te tenir certains clients.

— En rapport avec les Ombres ?

— Pas forcément, seulement les paroles qui t'ont étonnée.

— Tu sais, ils disent tellement de mots zarbis que je ne prête jamais attention à ce qu'ils racontent.

— Un petit effort, je sais que tu as une excellente mémoire. »

Vera garda les yeux baissés sur sa tasse, se mordillant sans cesse la lèvre inférieure.

« C'est que... j'ai pas envie d'attirer les ennuis sur un de mes clients.

— Je croyais que ton patron était du genre gentil.

— Sa gentillesse a des limites. Dès qu'on touche à ses affaires, il a tendance à virer mauvais. »

Ganesh la rassura d'un sourire.

« Cette conversation restera entre nous, tu as ma parole.

— Je ne sais pas ce que vaut la parole d'un fouineur, mais, d'accord, tu as une bouille qui inspire confiance. T'es pas originaire du coin, pas vrai ?

— Mes ancêtres venaient du sud de l'Inde, de l'état du Kerala, plus exactement. Enfin, du temps où le monde était divisé en pays, en États.

— C'est pour ça que tu mets du lait dans ton thé ? J'aurais bien aimé visiter le monde avant l'hiver nucléaire. Je mourrai sans être jamais sortie de la Cité Unifiée, et cette idée me rend dingue. »

Ganesh prit conscience tout à coup que, contrairement à ses ancêtres qui avaient eu la chance d'explorer une grande partie du monde, il resterait sans doute enfermé lui aussi dans la prison sécurisée de NyLoPa jusqu'à la fin de ses jours.

« Elle nous rend tous dingues, murmura-t-il.

— Je me souviens d'un drôle de client, peut-être que ça t'intéressera, je l'ai fait monter un soir, un géant, il mesurait au mois deux mètres dix, heureusement qu'il n'avait pas un engin proportionné à sa taille, il m'aurait saccagée, il avait une tête bizarre, des yeux exorbités, des yeux de cinglé, c'était deux jours avant la première attaque des Ombres, il a gueulé que nous vivions les derniers temps de la Cité, que

l'humanité serait bientôt exterminée par un ennemi invisible, indétectable, invincible. » Une peur rétroactive se lisait dans les yeux clairs de Vera. « Sur le coup, je n'y ai pas prêté attention. Des fêlés dans son genre, j'en ai vu passer un paquet. Puis, après la première attaque des Ombres, et quand j'ai vu que vous autres, les fouineurs, vous pataugiez complètement, je me suis dit que ce gars-là avait peut-être quelque chose à voir avec ce qui se passait.

— Pourquoi tu n'as rien dit aux flics ?

— La trouille, mec. Peur que ce taré sache que c'était moi la balance si je parlais, peur d'être emportée par la prochaine vague.

— Tu n'as pas une indication qui pourrait me remettre sur la piste de ce client ?

— Sa taille déjà, deux mètres dix, pas si courante, son crâne rasé, un côté du visage défoncé, un œil en retrait par rapport à l'autre, et puis une vilaine cicatrice sur le cou. Des cicatrices comme ça, énormes, boursoufflées, on n'en voit plus beaucoup, avec les correcteurs génétiques.

— Tu n'as pas un nom ? »

Vera réfléchit, le regard dans le vague.

« Il a juste dit qu'il était l'envoyé de Lucifer, ou d'un autre nom du diable.

— Il appartient sans doute à un mouvement sataniste. »

Résultat de l'investigation dans les archives génétiques : vingt-sept hommes dans la cité de Paris correspondant au portrait.

Tous avec une cicatrice au cou ?

Investigation.

« Pas d'autre détail sur ton client ?

— Pas que je me souviene. Je suppose que tu te fiches complètement de la vitesse à laquelle il a fait sa petite affaire. Je peux te dire en tout cas que c'était un sacré rapide, du genre lapin.

— Je ne pense pas que ce soit utile, confirma Ganesh avec un sourire. Le quart d'heure est passé, je te rends à ton travail. »

Vera fouilla dans son sac et en sortit deux pièces de deux dolleurs qu'elle posa sur la table.

« Les consommations sont pour moi. Dommage : je me plaisais bien en ta compagnie, beau gosse. Je sais que vous, les fantômes, vous êtes souvent seuls. Reviens me voir quand tu veux, je te ferai un prix d'ami. »

Nouvelle analyse : cicatrices non relevées par fichage génétique. Sur les vingt-sept individus correspondant au portrait, deux admis dans un hôpital de Paris pour grave blessure au cou.

Noms, profils et adresses de ces deux-là.

Philémon Barthes, 34 ans, marié, deux enfants, gérant de magasin de

jeux interactifs en support ADN , aucune condamnation constatée ni aucun redressement génétique, dernière adresse : 3, place des Pères Fondateurs, arrondissement de Montrouge.

Angus Ferrier, 51 ans, célibataire, agent de sécurité, trois condamnations pour coups et blessures, seize mois cumulés de détention, deux redressements génétiques, dernière adresse recensée : 38, rue des Éperluettes, arrondissement de Nogent-sur-Marne.

Comme je suis plus près de l'arrondissement de Nogent, je vais commencer par ce cher Angus.

Itinéraire le plus rapide pour rue des Éperluettes : tube souterrain jusqu'à la vieille porte Bercy, puis tapis roulant aérien jusqu'à la station Île aux Loups. Ensuite, trois minutes de marche.

« Sa biopuce a l'air plus efficace que les anciennes générations. »

Bien qu'il la contacte fréquemment, Mina ne parvenait toujours pas à s'habituer à la voix impersonnelle de Caton.

« D'après les analyses, Monsieur, la symbiose entre son cerveau et sa biopuce est presque achevée, et quasiment parfaite. Sa couronne d'épines n'a pas...

— Couronne d'épines ?

— Vous ne connaissez pas cette expression, vous, le chef du corps des fouineurs ?

— Je ne connais pas toutes les expressions employées par mes hommes. »

Mina se tourna avec précaution à l'intérieur de sa cabine. Passé les premières crises de claustrophobie, elle avait fini par se faire à l'exiguïté de son espace de travail et oublier qu'il ressemblait à un cercueil. Elle ne prêtait plus attention non plus au cordon branché à l'arrière de son crâne qui, douze heures par jour, la reliait aux matrices de la Cité.

« Vous devriez descendre de temps en temps dans les bureaux du Central, vous apprendriez à les connaître. La couronne d'épines désigne les céphalées récurrentes provoquées par la présence de la biopuce dans le cortex. Mais nous ne savons pas si, dans son cas, cette absence de migraines est due à la qualité de sa nouvelle biopuce ou à la faculté d'adaptation de son cerveau.

— À sa jeunesse peut-être, suggéra Caton.

— Son âge entre probablement en ligne de compte : son cerveau est plus malléable, plus souple. Vous pensez généraliser cette nouvelle biopuce si elle s'avère performante ?

— Généraliser est le mot juste, mademoiselle.

— Est-ce que les cerveaux des fouineurs plus anciens pourront la tolérer ?

— C'est le genre de question qui ne se pose pas dans la période que

nous traversons.

— Un fouineur mort ou même simplement fou ne serait pas d'une très grande utilité pour la collectivité, Monsieur.

— L'urgence nous commande de prendre des risques, mademoiselle, trancha Caton. Tous les risques. »

Les enquêtes de terrain se révélaient parfois périlleuses. Lorsque vous sonnerez à une porte, vous ne saviez jamais sur qui vous alliez tomber, un paisible citadin, une vieille dame affable, un adolescent revêche, un plombier en pleine crise ou un dingue résolu à vous truchider.

Ganesh emprunta la haute passerelle de bois jetée par-dessus la rivière qui donnait sur un large ponton, puis longea une allée de terre avant de s'engager dans la rue — venelle plutôt que rue — des Éperluettes. Le pavillon, niché entre les arbres aux frondaisons tombantes, n'avait probablement pas connu de ravalement depuis plusieurs décennies. La rouille avait effacé toute trace de peinture sur les grilles. L'île, cernée par la Marne, se présentait comme une oasis de verdure et de calme en plein cœur de Paris. L'ancien pont de chemin de fer et ses arches de pierre avaient été conservés pour apporter une touche d'authenticité à l'ensemble. Ganesh pressa le bouton de l'antique sonnette.

Taz fortement recommandé.

Je l'ai en main. On dirait qu'il n'y a personne.

Présence détectée à l'intérieur du pavillon.

Il n'a pas l'air pressé d'ouvrir, le citadin Angus Ferrier.

Ganesh pressa de nouveau la sonnette. Il entendit le carillon égrener ses notes.

« Angus Ferrier ? »

Déblocage des systèmes de sécurité de la porte.

Déblocage en cours. Dix secondes...

« Angus Ferrier ? »

Cinq secondes.

Des grincements, des cliquetis retentirent.

Deux secondes, ouverture.

La porte s'ouvrit brusquement et claqua d'un coup sec contre le chambranle. Ganesh tendit le taz devant lui.

Présence détectée à trois mètres sur la droite.

« Angus Ferrier ? cria-t-il. Je veux simplement vous parler. Sortez tranquillement.

— T'es qui, connard ? répondit une voix rugueuse au bout de quelques secondes.

— Un fouineur. J'enquête sur les Ombres.

— Fous le camp, connard. »

Ganesh s'avança vers la gauche de l'entrée pour demeurer hors de portée de son interlocuteur.

« Seulement deux ou trois questions à vous poser, Angus.

— Tiens, voilà ma réponse. »

Un mouvement devant lui. Une silhouette se précipita dans sa direction en brandissant un katana.

On appelle sauvages les tribus qui vivent dans les forêts. Pourquoi sauvages ? Parce qu'elles pratiquent les sacrifices humains ? Parce qu'elles ne bâtissent pas de villes ? Parce qu'elles n'utilisent pas les véhicules à moteur ? Je dis quant à moi que la réponse tient en une phrase : elles refusent le mode de vie des clans.

Elmor Gadahou, colporteur

Pays horcite

La nature est plus résistante et plus forte que tout ce qu'on peut imaginer. On croyait le pays horcite à jamais contaminé, à jamais maudit, mais la végétation s'est aussitôt adaptée. De nouvelles plantes sont apparues, chargées de nettoyer la terre et l'air des particules nocives. Certaines ont disparu après avoir accompli leur tâche, laissant place à de nouvelles variétés. La Terre s'ajuste sans cesse, non seulement pour elle, pour rétablir ses équilibres, mais aussi pour nourrir les êtres qu'elle porte, humains et animaux. Elle propose des réponses aux épidémies et tares nouvelles engendrées par la pollution. C'était le rôle des herboristes du Haut Lieu d'explorer sans cesse forêts et espaces naturels pour étudier les propriétés des nouvelles plantes, et les répertorier.

Les arbres frissonnaient dans la nuit. Les ululements des chouettes punctuaient régulièrement le bruit des pas et les expirations des deux hommes. Bien qu'il soit accompagné de son molosse, le gardien n'en menait pas large et lançait sans cesse des regards inquiets autour de lui, s'immobilisant au moindre craquement, revolver levé, prêt à faire feu sur le promeneur qui aurait eu l'infortune de croiser son chemin.

« Putain, j'aurais jamais dû t'écouter, maugréait-il. Nous voilà comme des cons en pleine nuit à chercher une foutue plante que personne d'autre que toi ne connaît. J'me demande même si elle existe.

— J'espère pour toi et pour moi qu'il y en a dans le coin, répondit Deux Lunes. Sinon, on n'aura plus qu'à s'enfuir tous les deux. »

Des lueurs meurtrières enflammèrent les yeux du gardien.

« N'y pense même pas. J'ai pas envie de passer le reste de ma vie dans cette putain de forêt, moi. J'ai une maison, une femme et des gosses. J'tiens à les revoir. Même si on trouve rien, tu reviendras avec

moi. Avec un peu de chance, la colère de Graar retombera sur toi et j'm'en tirerai avec un doigt coupé ou une année de corvées. Fais même pas semblant de te sauver : je t'abattrai sans la moindre hésitation. Compris ? »

Deux Lunes approcha sa torche du tronc tordu d'un vieux chêne.

« On ne voit pas grand-chose. C'est une plante qui pousse normalement près des grands chênes.

— Elle est vraiment capable de faire ce que tu dis ? demanda le gardien.

— Je pense.

— Tu penses, tu penses, faut en être certain. J'croyais pas qu'c'était possible d'avoir des cailloux dans les reins.

— Si, et quand tu as une crise, ça te fait un mal de chien, tu ne reconnaîtrais même pas ton père ni ta mère. Le pire, c'est quand les cailloux se forment dans la vessie et qu'ils essaient de sortir quand tu pisses. À devenir fou. La plante a le pouvoir de les dissoudre, de les réduire en poussière. C'est pour ça qu'on l'a appelée la pulvérulente. »

Ils avaient beau parler à voix basse pour ne pas attirer l'attention des tribus sauvages qui pullulaient dans la forêt, Deux Lunes avait l'impression qu'on pouvait les entendre à des kilomètres à la ronde.

« La pul... quoi ?

— Pulvérulente. Parce qu'elle réduit les matières dures en poudre.

— Elle peut s'attaquer aux os, alors ?

— Pas tant qu'elle passe par les voies digestives.

— J'vois rien de rien. Elle ressemble à quoi, ta pulv...

— Pulvérulente. Le problème est qu'à cette saison, elle n'est plus en fleur. D'habitude on la repère de loin, mais là, il nous faudrait une meilleure lumière que ces torches. »

Le gardien, visiblement fatigué, s'assit contre le tronc du chêne, posa sa torche sur le sol et flatta le flanc palpitant du molosse.

« Ce que j'arrive pas à comprendre, c'est comment t'as réussi à convaincre Graar de te laisser aller chercher ta foutue plante en pleine nuit. Il t'a quand même payé quatre cent cinquante traubs à cet enfoiré de Dark. » Un nouveau craquement l'interrompit. Il garda un long moment les yeux rivés sur les arbres proches. « J'peux te dire en tout cas que tu t'es pas fait un ami d'Ezok. Si tu réussis à guérir Graar, faudra que tu fasses gaffe à tes abattis. Ezok, c'est le genre mauvais quand on essaie de lui piquer sa place. »

Deux Lunes écarta les branches d'un buisson. Aucune des plantes débusquées par la lumière tremblante de la torche ne ressemblait à celle qu'il cherchait.

« Je ne cherche pas à lui piquer sa place.

— C'est ce qu'il pense, lui, insista le gardien. Et j'sais pas s'il est bon comme guérisseur, mais je peux t'dire qu'il s'y connaît en poison. Avec

ce genre de type comme ennemi, tu pourras plus jamais manger ni boire tranquille. »

Deux Lunes observa d'un regard en coin le gardien engourdi de sommeil. Le moment aurait été parfait pour lui fausser compagnie, n'était le chien ; ce dernier le pisterait où qu'il aille. L'envie de retrouver Naja grandissait en lui d'heure en heure, mais il ne devait pas gâcher ses chances par précipitation.

« D'abord la plante, murmura-t-il. On verra après. »

C'est quand la mort est proche qu'on désire la vie plus que tout. Alors même si vous êtes difforme, même si vous vous battez chaque jour pour manger, même si vous vous êtes enfoncé jusqu'au cou dans le pétrin, même si votre avenir semble aussi sombre qu'une nuit sans lune, vous vous révoltez contre la faucheuse qui approche à grands pas, vous vous accrochez à cette vie qu'on veut vous retirer parce qu'elle vous apparaît soudain comme un somptueux cadeau et qu'elle est votre seul bien.

Naja parvint à tourner la tête et à distinguer Josp allongé à ses côtés sur la pierre plate imprégnée d'une odeur de sang. Elle tenta pour la centième fois de détendre les liens qui la maintenaient rivée à l'autel sacrificiel, mais ils semblaient se resserrer à chacune de ses convulsions. On lui avait arraché ses vêtements et elle se sentait sale, offensée, offerte sans défense à leurs regards indéchiffrables. Ils chantaient et dansaient au rythme des tambours autour de la pierre, nus ou vêtus seulement de pagnes courts, presque en transe, brandissant leurs longs bâtons effilés et leurs arcs.

« Ils vont nous égorger comme des agneaux, murmura-t-elle d'une voix hachée. Putain ce qu'il fait froid. Les Heures ne te disent rien d'autre, Josp ? »

Josp ressemblait en cet instant à un enfant victime d'une dégénérescence génétique le transformant en vieillard prématuré.

« Elles ne me parlent pas. J'ai peur, Naja, j'ai peur.

— J'ai autant la trouille que toi. Autant envie de vivre que toi. Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? » Naja se mit à crier. « Qu'est-ce qu'on peut faire, putain ? »

Josp se tordit dans tous les sens pour tenter de rompre ses liens. N'y parvenant pas, il poussa un hurlement de désespoir, puis se tint immobile, la poitrine secouée de spasmes violents.

« Ça sert à rien, Josp, bredouilla Naja, en larmes. Putain, j'croisais pas finir comme ça, à poil, saignée sur une pierre. T'es où, Deux Lunes ? Tu m'as déjà sauvée une fois. Pourquoi t'es pas là ?

— Les Heures m'ont dit que l'homme méchant cherchait à le tuer, répéta Josp.

— Tu radotes, tu fais chier. »

Elle s'interrompt en voyant se rapprocher un homme au corps enduit de terre muni d'un grand couteau à lame de pierre. Les chants, les cris et les battements des tambours redoublèrent et montèrent encore en puissance, puis, subitement, un grand silence tomba sur les lieux, troublé par les ululements des chouettes et le friselis des frondaisons sous la brise.

« J'ai peur, glapit Josp.

— Sylve, ce sang offert, pour toi offert, déclara d'une voix forte l'homme au couteau. Sylve, notre protectrice, notre déesse. »

La foule répondit d'une clameur à sa première incantation. Il se différenciat des autres par ses cheveux tressés et des scarifications sur les épaules et le torse. Il occupait sans doute une fonction de chef ou de prêtre.

« Sylve, ce sang offert, pour toi offert, reprit-il. Sylve, protège de la faim et du froid, protège des maladies, protège des démons du fleuve. »

L'homme leva le couteau au-dessus de la gorge de Naja. Son esprit lui commandait de réagir, de se débattre, elle en fut incapable, paralysée par la peur. Son regard ne pouvait pas se détacher de la pointe de la lame suspendue au-dessus d'elle. Le ventre de son bourreau palpitait à hauteur de son visage.

« Reçois ce sang, Sylve, bénis ce sang. »

Le hurlement de Josp se perdit dans les vociférations des hommes et des femmes retournés à l'état sauvage. L'homme abattit le couteau, mais n'acheva pas son geste. Une détonation retentit. Il recula, comme frappé par un invisible adversaire, puis s'affaissa sur le côté. Son crâne heurta durement la pierre couchée. Les aboiements des chiens et les cris des autres membres de la tribu exprimaient maintenant la surprise et l'effroi.

« Démons du fleuve ! » hurla une femme.

Un deuxième coup de feu éclata, donnant le signal de la débandade.

« Des coups de feu », souffla le gardien à Deux Lunes.

Le museau levé, le molosse gémissait en sourdine. Les détonations, les aboiements et les cris avaient retenti tout près.

« Faut pas rester dans l'secteur, mon gars. Y a une tribu sauvage pas loin.

— Ce sont eux, les sauvages, qui tirent ces coups de feu ? s'étonna Deux Lunes.

— Il doit y avoir un accrochage entre des chasseurs et eux. Quoi qu'il en soit, on doit foutre le camp au plus vite. Pas envie de m'retrouver face à une meute de sauvages ni à un clan mal embouché. Mon flingue n'y suffirait pas.

— On n'a pas encore trouvé de pulvérulente, objecta Deux Lunes.

— Et j'crois qu'on n'en trouvera pas. Y en a peut-être par chez toi, mais ici, que dalle.

— C'est pourtant le même genre de végétation. L'aube va bientôt se lever. Avec la lumière du jour, je suis certain qu'on en trouvera.

— On n'attendra pas, compris ? On rentre. Graar nous avait donné jusqu'à l'aube, et je préfère qu'on soit rentré avant qu'il ne lance ses tueurs ou ses clebs à nos trousses. » Le gardien s'interrompt pour écouter le tapage. « On se magne. Ça vient dans notre direction. »

Deux Lunes discernait à son tour des bruits de poursuite entre les cris et les coups de feu.

« On se tire », grogna le gardien.

Le regard de Deux Lunes se fixa sur un buisson au pied d'un chêne au tronc droit.

« Laisse-moi vérifier une dernière fois.

— T'es une vraie tête de mule, toi, grommela le gardien. Tu sais ce qu'ils sont capables de nous faire, les sauvages, s'ils nous capturent ?

— Sans doute pas pire que Graar si on ne ramène pas la plante. Aide-moi donc à chercher au lieu de t'affoler.

— Comment veux-tu que je t'aide ? J'sais pas quelle forme elle a.

— Celle-là.

— Comment ça ? »

Deux Lunes se pencha sur le buisson et dégacha une plante vert clair de sa gangue de ronces et d'orties.

« En voilà une, et une belle. »

De tous les clans de Trois Aubes, le clan du Lynx était probablement le plus puissant, le plus craint. Sous le commandement de Dronka, il s'était spécialisé dans la capture des sauvages des forêts qu'il revendait ensuite comme esclaves ou reproducteurs aux habitants fortunés de l'agglomération. De temps en temps, il ne dédaignait pas déclarer la guerre à un autre clan pour aguerrir ses hommes pendant les mortes saisons, au plus fort des grands froids ou de la canicule, transformant alors Trois Aubes en un champ de bataille d'où le danger pouvait surgir de tous les coins de rue. Ses hommes, ses femmes et ses enfants étaient réputés pour leur cruauté, leur habileté et leur résistance. Ils abusaient d'un champignon appelé l'Atome qui décuplait les perceptions et renforçait la vitalité. Comme tout se payait ici-bas, ils mouraient en général avant les cinquante ans, dans un état de délabrement qui les transformait en squelettes habillés de peau.

Les coups de feu et les cris ne résonnaient plus que par intermittence. Les hommes vêtus de cuir et accompagnés d'énormes

chiens dressés s'étaient lancés à la poursuite des sauvages.

« Il était temps qu'on arrive, pas vrai ? »

Le colosse qui s'était approché de la pierre levée avait la carrure et la prestance d'un chef. Armé de deux pistolets, habillé de cuir fauve, cheveux longs et gris flottant sur ses larges épaules, collier de dents autour du cou, yeux clairs et perçants, cicatrices sur le front et les joues, mâchoire et menton carrés.

« Plutôt jolie, la fille qu'ils voulaient sacrifier, s'exclama l'un des acolytes qui l'accompagnaient. Ça aurait été vraiment dommage.

— Détache-les au lieu de braire comme un âne, répliqua l'autre. Et trouve-leur des vêtements. »

L'acolyte, un homme jeune aux cheveux tressés et aux yeux étoilés de stries rouges, se le tint pour dit et trancha les liens de Naja et de Josp à l'aide d'un couteau à large lame. Sitôt libérée, Naja, ignorant les douleurs de ses muscles et de ses articulations, se redressa et se couvrit la poitrine et le bas-ventre des mains. Elle répugnait à être ainsi offerte aux regards brillants de ceux qui, pourtant, venaient de lui sauver la vie. Le colosse s'approcha de la pierre couchée et l'examina de la tête aux pieds. Les dents de son collier étaient faites de crocs d'animaux, félins probablement. Josp poussa un cri quand la lame s'insinua entre ses poignets et ses liens.

« Vous êtes de quel clan, vous deux ? » demanda le colosse.

Elle ne répondit pas.

« Écarte les mains de ton ventre. » Il marqua un silence. Les premières lueurs de l'aube soulevaient la nuit par-dessus le faîte des arbres. « Fais-le avant que je ne m'en charge », reprit-il d'un ton calme, mais menaçant.

Naja s'exécuta. Les yeux clairs du colosse s'attardèrent sur son bas-ventre. Il ne la touchait pas, et, pourtant, elle eut l'impression d'être profanée dans le profond de son être.

« C'est quoi, cet animal ? finit-il par demander.

— Un cheval ailé, un Pégase. Je peux remettre mes mains ? »

Un léger sourire flotta sur les lèvres du colosse.

« C'est le symbole de ton clan ? Tu viens d'où ?

— Du Noyau. Une agglomération sur un autre fleuve.

— Pourquoi tu en es partie ?

— Mon clan a été exterminé. »

Le colosse désigna Josp, toujours prostré sur la pierre.

« Et lui, il sort d'où ?

— Sa tribu vivait dans une grotte, elle a aussi été massacrée. Par ces tueurs qu'on appelle les Cavaliers de l'Apocalypse. »

Le colosse lui fit signe qu'elle pouvait replacer ses mains sur son bas-ventre.

« Vous les connaissez aussi ? Ces salopards ne sont venus qu'une fois

à Trois Aubes, et ils ont failli tout détruire. Personne ne sait pourquoi ils se sont arrêtés. On ne les a pas revus, et on n'est pas pressé de les revoir. »

Portant des tissus à l'aspect répugnant, l'acolyte s'extirpa de l'une des huttes proches et les montra au colosse. D'autres hommes fouillaient les habitations et en sortaient des enfants ébouriffés et maculés de terre.

« Couvrez-vous, fit le colosse. Ces tissus sont crasseux, mais ils vous éviteront de prendre froid. »

Naja s'enroula dans une couverture puante malgré le dégoût qui s'emparait d'elle. Les chasseurs revenaient de leur battue, transportant sur leurs épaules des hommes et des femmes dans des filets accrochés à de grosses branches. Plus un coup de feu ne résonnait, seules des plaintes lugubres déchiraient l'aube naissante. Josp, toujours assis sur la pierre, emmitouflé dans un pan de tissu, tremblait de peur et de froid.

« Vous avez survécu combien de temps dans la forêt ? demanda le colosse.

— Je ne sais pas exactement, répondit Naja. On a fait un bout de chemin par le fleuve.

— Vous n'aviez pas d'arme ?

— J'avais un flingue, mais les sauvages me l'ont piqué. »

L'acolyte fixa de nouveau Naja avec une insistance malsaine ; elle n'aurait pas aimé se retrouver seule en sa compagnie.

« Qu'est-ce qu'on va faire d'eux, Dronka ? »

Le colosse effleura du pouce la crosse de l'un de ses pistolets, un tic.

« J'ai pas encore décidé. Pour l'instant, ils viennent avec nous.

— La fille peut valoir un bon prix à la prochaine criée, insista l'acolyte.

— À propos de criée, on a pris combien de sauvages ? »

L'acolyte se retourna et observa un petit moment les chasseurs qui déposaient leurs filets une vingtaine de mètres plus loin.

« J'sais pas au juste, mais j'en vois déjà deux dizaines dans les filets.

— En bon état ?

— En tout cas, vivants. »

Josp s'agita sur la pierre couchée.

« Les Heures me parlent. »

Le colosse lui décocha un coup d'œil qui oscillait entre répulsion et agacement.

« Qu'est-ce qu'il raconte ?

— C'est sa manière à lui de dire qu'il a des visions, précisa Naja.

— Les Heures, elles me disent qu'ils vont revenir, bêla Josp.

— Qui ça, ils ? demanda le colosse.

— Les hommes vides, silencieux, ils n'ont pas de pensées, pas

d'odeur.

— De quoi parles-tu, bon Dieu ?

— Des Cavaliers de l'Apocalypse, je crois, intervint Naja. C'est sa façon de les décrire.

— Ils sont vides, j'entends pas leurs pensées, répéta Josp. Ils arrivent, ils arrivent...

— C'est quoi, ces conneries ? » s'impatienta le colosse.

La peur, qui avait déserté Naja, revint lui mordre la poitrine et le ventre.

« Josp ne se trompe jamais, affirma-t-elle d'une voix forte. Si j'étais vous, je ficherais le camp, et vite.

— Ce gars-là serait une vigie ? murmura le colosse. Y a bien longtemps qu'on n'en a pas eu à Trois Aubes.

— Ils racontent n'importe quoi, Dronka ! glapit l'acolyte. Ils ne se seraient pas laissé capturer par les sauvages, si c'était vrai.

— Il m'avait prévenue, dit Naja. Mais je ne l'ai pas écouté.

Josp se leva et descendit de la pierre. Le pan de tissu glissa de ses épaules et retomba à ses pieds. Des tremblements incoercibles agitaient son corps malingre.

« Ils arrivent, ils arrivent, je ne sens pas leur odeur, ils sont comme la mort. »

Le front du colosse se plissa. Il se tourna vers l'acolyte.

« Sonne le rappel. On fout le camp.

— Putain, Dronka, protesta l'autre, tu vas tout de même pas te laisser manipuler par ces deux fêlés. »

Le colosse tira l'un de ses pistolets de sa ceinture et le pointa sur son vis-à-vis.

« Discute pas mes ordres, Pitbus. On lève l'ancre immédiatement. Sonne le rassemblement. »

On reconnaissait les membres du clan du Perce-Oreille à leur oreille. Femmes, hommes et enfants n'avaient pas d'autres signes distinctifs qu'une boucle ou un anneau au lobe gauche. Le clan maintenait tant bien que mal sa position dans la hiérarchie de Trois Aubes. Il n'avait pas de talent particulier ni d'autre mérite que d'être l'un des clans fondateurs de l'agglomération et devait de garder son rang à la personnalité de Graar, loin d'être la brute sans cervelle que dépeignaient certains, mais un homme doué de politique et d'un formidable instinct de survie.

Dark poussa la porte de sa baraque et chercha des yeux la silhouette familière de Gwenil dans la pénombre. La pièce, qui sentait le ragoût de rat froid, était vide. Il ne vit pas non plus sa cape en peaux de rats à sa place habituelle. Il l'appela sans recevoir de réponse.

« Gwenil ? » marmonna-t-il. Il avait arrosé toute la nuit la vente à la criée de Deux Lunes au Muscat, le bar où se rassemblaient les hommes du clan du Perce-Oreille, et son cerveau flottait encore dans les brumes d'alcool. « Cette satanée bonne femme a vraiment foutu l'camp.

— Voilà ce que c'est que de décevoir les siens, Dark », fit une voix.

Dark pivota sur lui-même avec une telle précipitation qu'il faillit perdre l'équilibre. Trois silhouettes se détachèrent de l'obscurité et s'avancèrent vers lui. Il dégrisa instantanément lorsqu'il aperçut le flingue pointé sur lui par le plus costaud des trois intrus et le poignard brandi par un autre. Flosk et deux membres de sa bande qui l'avaient aidé à capturer Deux Lunes et avaient réclamé, pour leur intervention, soixante pourcent du montant de la vente. Ils portaient tous les trois, en plus de l'anneau passé à leur oreille gauche, des scarifications géométriques sur le front et les joues. La peur laboura les tripes de Dark.

« Qu'est-ce que vous foutez chez moi, vous autres ? bredouilla-t-il.

— On est en compte, Dark, t'as oublié ? »

La voix incisive de Flosk lui fit l'effet d'une lame aiguisée s'enfonçant dans son cou. Il parvint à expulser quelques-uns des mots qui se bousculaient dans sa gorge.

« J'ai rien oublié du tout, les gars. C'est seulement que cette outre toujours pleine de Graar ne m'a pas encore payé.

— Tu devrais surveiller tes paroles et ne pas parler comme ça du vénéré chef du clan, insinua Flosk.

— Fichez le camp. Je vous paierai dès que j'aurai reçu le fric.

— On sait que t'es allé voir des sourieurs, Dark. Et que tu les as payés pour découper de beaux sourires dans le cou de certains. »

Le sang de Dark se glaça. Les nouvelles couraient vite dans Trois Aubes. Il avait pourtant exigé le secret absolu aux deux sourieurs qu'il avait rencontrés au Muscat. Il leur avait refilé soixante traubs pour éliminer Flosk et ceux de sa bande.

« Paraît que c'était nous, reprit Flosk. Sauf que tes sourieurs, ils étaient vraiment pas à la hauteur. T'as joué petit bras, Dark. Ta radinerie te perdra. T'as payé des tueurs pour nous éliminer, mais t'en as choisi des pas chers, des minables. Alors, c'est nous qui leur avons donné le sourire. Les pauvres, tu les aurais vus supplier, de vraies loques. »

Les trois hommes éclatèrent de rire. Dark comprit qu'ils étaient gavés de saloperies chimiques qui transformaient n'importe quel mouton en lion avant de lui ronger le cerveau.

« Aucune dignité, ajouta Flosk. On les a jetés encore vivants aux rats noirs. Il ne reste rien d'eux. On vient maintenant chercher notre part. Non, pas notre part, mais tout le fric. Les quatre cents traubs. Puisque

t'as pas voulu partager, on veut plus nous non plus. Alors donne-nous ce fric si tu veux pas subir le sort des sourieurs. »

Dark respira pour desserrer les mâchoires refermées sur sa poitrine.

« J'vous ai déjà dit que j'l'avais pas ce fric.

— Comment t'aurais payé les sourieurs, alors ? Soixante traubs, que tu leur as donnés. On sait que Graar t'a payé. On t'a vu aller chez lui. T'avais la mine réjouie de celui qui vient de mettre la main sur un trésor. »

Dark s'efforça de gagner du temps. Ces petites brutes avaient la force pour eux, mais ils n'étaient pas très futés.

« J'suis allé chez lui, vrai, mais c'était pour réclamer.

— Si t'arrêtais de te foutre de nous, Dark. Aboule le fric, et vite.

— Il n'est pas ici, mais je vais vous le donner. »

Dark n'aima pas le sourire vénéneux qui fleurit sur les lèvres de Flosk.

« Gwenil, ta femme, elle est drôlement remontée contre toi. Elle dit comme ça que t'aurais jamais dû vendre ce garçon. Que t'es maintenant frappé de la malédiction de ceux qui s'en prennent aux guérisseurs. Elle est tellement en colère qu'elle nous a confié où t'as l'habitude de cacher ton fric. »

Le goût amer de la défaite se répandit dans la gorge de Dark.

« Saleté ! cracha-t-il.

— On va aller ensemble à cette cachette, tu vas gentiment nous remettre le fric et on sera quitte.

— Qui me dit que vous n'allez pas me tuer après ? protesta mollement Dark.

— C'est le risque que tu dois prendre. T'as le choix : soit tu nous donnes ce fric et on te fout la paix, soit on te tue avant et on va le chercher nous-mêmes. »

Dark se dit que, tôt ou tard, se présenterait l'occasion de rendre à ces petits salopards la monnaie de leur pièce.

« Vous êtes pires que des rats, gronda-t-il.

— Les rats ont plus d'honneur que toi, Dark », répliqua Flosk avec un calme qui ne présageait rien de bon.

Chapitre 9

On ne se rend pas compte à quel point les calculateurs quantiques et leurs algorithmes ont bouleversé la vie des cités. Leur puissance, parfois incontrôlable, a permis de lancer des recherches statistiques complexes qui, avec les calculateurs classiques, auraient pris des mois, voire des années, dans les énormes masses de données de NyLoPa.

Henry Lackman, professeur à l'université de New York II

Cité Unifiée de NyLoPa

Angus Ferrier gisait sur le carrelage du couloir, touché à la poitrine par le rayon du taz. Le katana lui avait échappé des mains et avait glissé sur le sol, heurtant une cloison. Ses muscles paralysés n'obéissaient plus aux impulsions de son cerveau. Il gardait en revanche toute sa lucidité et des lueurs traversaient ses yeux mi-clos. Ganesh l'examina et le jugea apte à tenir une conversation. Une odeur indéfinissable, désagréable, suintait des portes entrouvertes des pièces desservies par le couloir et imprégnait l'intérieur du pavillon meublé de bric et de broc.

« Vous m'avez obligé à vous tirer dessus, Angus Ferrier, déclara Ganesh. Ne vous inquiétez pas : la paralysie ne dure que deux heures environ. »

Une heure et dix-sept minutes après analyse morphopsykè de la constitution physique du suspect. Moins trente-deux minutes écoulées, soit quarante-cinq minutes avant rétablissement de la coordination motrice.

« Il vous reste encore quarante-cinq minutes avant de retrouver la quasi-totalité de vos facultés, reprit Ganesh. Moins vous vous énervez et plus tôt vous vous rétablirez. Le mieux que vous ayez à faire, c'est de vous calmer. »

Nous, les fouineurs, étions passés maîtres dans l'art d'interroger des suspects. Les flics ou les enquêteurs ordinaires prétendaient que notre biopuce nous donnait une longueur d'avance, et c'était

en grande partie vrai : les analyses morphopsychologiques instantanées des biopuces faisaient office de détecteurs de mensonge et nous aiguillaient sur les bonnes pistes. Mais je crois surtout que nous étions servis par notre légende : les suspects nous prêtaient des pouvoirs extraordinaires et, pensant qu'il ne leur servait à rien de résister, espéraient que leurs aveux leur vaudraient un redressement génétique moins sévère ou, dans les cas plus bénins, une liberté conditionnelle exempte de toute correction. Nous nous arrangions, évidemment, pour entretenir notre légende, pour nous faciliter la tâche et parce qu'elle conditionnait en partie le budget annuel que nous allouait la municipalité de Paris.

Ganesh tira une chaise métallique près du corps toujours inerte d'Angus Ferrier, s'assit et posa le taz sur ses cuisses.

« Première question : avez-vous un jour ou l'autre fréquenté une prostituée du nom de Vera ? »

Les yeux clairs d'Angus flamboyèrent d'abord de colère, puis se ternirent, comme emplis de résignation.

« J'm'en souviens pas. »

La paralysie ne facilitait pas son élocution. Sa voix était étrangement douce pour un homme de son gabarit. Ganesh se concentrait pour comprendre ses propos.

Analyse morphopsykè des traits et des yeux, probabilités de dissimulation : 92 %.

« Dites-moi d'abord pourquoi vous m'avez sauté dessus avec un katana quand j'ai sonné à votre porte, reprit Ganesh.

— J'croyais que... enfin, j'suis en... litige avec des gens.

— Quels gens ? »

Angus tenta de ramper sur le sol, il ne réussit qu'à se déplacer de quelques millimètres.

« Pas des plaisantins, j'peux vous l'assurer. J'leur dois un peu de fric...

— Combien ?

— Trente.

— Seulement trente ?

— Trente mille dolleures, j'voulais dire. »

Ganesh siffla. Le grondement d'un hélicoptère filant au-dessus de l'île enfla dans le silence de la maison.

« Ce n'est pas un peu de fric, mais une sacrée somme. »

Détection d'une addiction, effets du manque estimés à moins de vingt minutes. Attention : perte de connaissance ou perte de contrôle possible à tout moment.

« Vous leur avez acheté de la drogue, n'est-ce pas ? demanda

Ganesh.

— On peut rien vous cacher, vous, hein ? Ouais, cette saloperie qu'on appelle le djeug. Faut augmenter les doses chaque jour, sinon on ne sent plus aucun effet, et même, ça vous balance une souffrance qui finit par vous rendre dingue.

— Vous pourriez vous en débarrasser avec un correcteur génétique. »

Djeug répertorié comme une drogue de type NN , nano-neuro, imperméable aux corrections génétiques.

« Pas celle-là, mon vieux », objecta Angus. Il parlait de plus en plus clairement, comme s'il s'adaptait à sa paralysie. « Une putain de belle saloperie. Soit elle vous tue, soit ce sont ceux qui vous la vendent d'un coup de lame dans le cœur parce que vous n'avez plus de quoi les payer.

— Revenons à ma première question : êtes-vous monté quelques jours avant la première attaque des Ombres avec une prostituée prénommée Vera ?

— Vera ? J'me souviens pas de ce nom. »

Ganesh estima le moment venu de durcir l'interrogatoire.

« Te fous pas de moi, Angus Ferrier. »

Les yeux du suspect se révélsèrent tout à coup et sa tête se renversa avec une telle soudaineté qu'elle heurta le carrelage.

Les puissants s'entouraient de tant de protections qu'ils étaient finalement les moins bien placés pour anticiper et combattre le danger. Malgré leurs réseaux d'informations et leurs groupes d'influence plus ou moins secrets, ils furent totalement pris au dépourvu par les attaques des Ombres et la désorganisation qui s'ensuivit. Si gouverner c'est prévoir, alors ils n'étaient pas de vrais gouvernants, mais des intrigants qui occupaient l'essentiel de leur temps à conquérir et consolider leur pouvoir.

« Le premier cercle de la Fraternité étant au complet, je déclare la session ouverte. Qui souhaite prendre la parole ?

— Moi, si vous le permettez. Mes contacts me signalent qu'il existe de fortes tensions dans l'entourage du maire de New York.

— Qu'il est possible d'exploiter ?

— Nous ne le savons pas encore, frère. Selon nos premières informations, une minorité des grubs de New York a fait sécession pour mener l'enquête sur les Ombres, en dehors de toute voie hiérarchique. La municipalité en a été informée et a commencé la chasse aux sorcières. Une dizaine de grubs ont été retrouvés morts au cours des deux derniers jours.

— Pourquoi ont-ils fait sécession ?

— Ils pensent avoir trouvé la piste des Ombres.
— Pourquoi refusent-ils d'en informer leur hiérarchie ?
— C'est la question à laquelle mes contacts s'efforcent de trouver une réponse. Ils sont à peu près sûrs en tout cas que les grubs dissidents ont noué des contacts avec des fouineurs parisiens.

— Il nous faut des noms. Et vite.

— Nous allons nous efforcer de vous les fournir très rapidement, frère.

— Remuez ciel et terre au besoin. Nous devons savoir sur qui nous pouvons compter et rassembler d'urgence nos forces avant la bataille décisive. »

Perte de connaissance provoquée par le manque.

Ganesh s'assura que Ferrier respirait encore avant de lui administrer la première gifle, puis il lui en assena plusieurs de suite jusqu'à ce que ses yeux s'entrouvrent et qu'il marmonne :

« Arrêtez d'me cogner. »

Ganesh se releva, se plaça devant la porte et s'assit sur sa chaise sans verrouiller le cran de sûreté du taz. Ferrier pouvait se remettre plus tôt que prévu de sa paralysie, l'un de ses amis pouvait surgir à tout moment.

« On parlait d'une prostituée du nom de Vera, reprit-il.

— J'la connais pas, j'te dis ! J'suis qu'un junkie, mais je me souviens encore des coins où j'fourre ma queue, et j'en connais pas un seul qui s'appelle Vera. »

Pas de mensonge détecté.

« Qu'est-ce qui me prouve que tu dis la vérité ?

— Ta satanée biopuce a déjà dû te le dire : j'm'intéresse pas aux femmes. »

Probabilité homosexualité : 69 %.

« Tu es homosexuel ? demanda Ganesh.

— Bon Dieu, oui, et j'les aime plutôt jeunes.

— Mineurs ?

— J'suis pas fou, j'prends que des majeurs, j'ai pas envie d'être condamné au redressement génétique. »

Alerté par un bruit, Ganesh se leva et alla jeter un coup d'œil dans l'allée par le judas de la porte. Il vit disparaître une joggeuse entre les ramures tombantes des arbres cernant la maison. Au second plan, une navette fluviale bleue et blanche transportait ses passagers à destination des quartiers du bord de la Marne.

« À propos de correction, je te rappelle que la consommation de drogue est strictement prohibée, dit-il après s'être de nouveau assis.

— Crever en taule ou ailleurs... soupira Angus. De toute façon, les Ombres finiront par tous nous exterminer. Ni les fouineurs, ni les flics

ni l'armée, ni personne d'autre ne pourront les arrêter. Ouais, j'crois même que c'est la fin des cités, la fin de l'humanité. Tout le monde crèvera en même temps.

— Ta cicatrice au cou ? Un rapport avec tes créanciers ?

— Une bagarre qui remonte à mes vingt ans.

— Pourquoi tu n'as pas utilisé la correction génétique ?

— J'ai toujours eu une sainte horreur des manipulations génétiques.

Tu vas m'arrêter ?

— Aucune raison : nous laissons les affaires de drogue aux flics.

— Parce que vous êtes pas flics, vous autres, les fouineurs ?

— Un conseil : ne traite jamais un fouineur de flic, ça pourrait le mettre de méchante humeur. »

Ganesh comprit qu'il ne tirerait rien de plus d'Angus Ferrier. Une fausse piste, une de plus depuis l'apparition des Ombres.

« T'aurais pas un peu de fric ? geignit Ferrier. Pour m'acheter une dose. En dédommagement de ta putain de décharge électrique.

— Combien ?

— Une centaine de dolleurs devrait suffire. »

Ganesh sortit deux billets de cinquante dolleurs de la poche intérieure de sa veste et les posa à côté de la joue droite du suspect.

« Merci, mon prince. » Une grimace déforma les lèvres d'Angus Ferrier — une tentative de sourire, sans doute. « Désolé de ne pas t'avoir été plus utile. »

Fouiller les fichiers virtuels de la C.U. revenait à peu près à explorer une galaxie dans un vaisseau spatial affreusement lent. Des billions et des billions de données s'étaient accumulées en une centaine d'années, et, bien que performants, les systèmes mettaient parfois des jours et des jours à extraire une information précise. On nommait « archivistes » les logiciels dédiés à l'exploration des données. Comme il n'y en avait que cinq à la disposition des fouineurs de Paris (contre une bonne centaine pour les grubs de New York), ils n'étaient pas aussi efficaces que nous l'aurions souhaité. Aussi nous procédions nous-mêmes aux recherches à l'aide de nos biopuces, nettement moins puissantes, mais qui présentaient l'avantage d'être disponibles. Évidemment, cette utilisation intensive se payait de terribles migraines, qui pouvaient se prolonger pendant plusieurs semaines.

« Comment ça s'est passé ? »

Ganesh se laissa tomber sur le vieux fauteuil récupéré dans un local condamné du Central.

« J'ai suivi une piste suggérée par une prostituée du nom de Vera. Elle n'a encore rien donné, mais il me reste un suspect à interroger. Et

toi ? »

Théodore se posa sur un coin du bureau, retira son chapeau et essaya de redonner du volume à ses cheveux roux.

« Coup de chance : j'ai pu récupérer un archiviste pour éplucher les mouvements financiers de ces derniers mois. Heureusement, je n'ai pas été obligé de lancer ce genre de recherche avec ma biopuce : j'en aurais eu pour des mois et j'en aurais été quitte pour une sacrée migraine. Pour l'instant, l'archiviste n'a rien relevé de passionnant. Mais je n'ai pas laissé ma biopuce au repos : j'ai commencé à m'intéresser aux organisations plus ou moins secrètes qui gravitent autour de la mairie de Paris.

— Alors ?

— Certaines de ces sociétés se croient protégées, mais on pénètre dans leurs domaines cryptés comme dans du beurre mou. La plupart sont issues des anciennes loges maçonniques. Leurs membres se contentent de réfléchir sur le devenir des Cités Unifiées tout en grignotant des petits-fours et en buvant du champagne reconstitué. De temps à autre, elles soutiennent un candidat dans la course à la mairie, ou bien elles essaient d'obtenir des avantages des administrateurs en place, mais les probabilités sont infimes, pour ne pas dire nulles, qu'elles aient un lien quelconque avec les Ombres. Leur seul résultat concret est de générer un sentiment fallacieux d'appartenance et de puissance chez leurs membres. Elles sont parfaitement inoffensives. Ça tient du théâtre, ou du jeu de rôle. »

Ganesh se rendit dans le coin cuisine et remplit d'eau la bouilloire transparente.

« Tu en as recensé beaucoup ?

— Des dizaines. C'est ça, le plus étonnant, leur nombre, alors qu'elles fonctionnent sur ce seul principe : entretenir l'illusion de faire partie d'une élite. Ma biopuce en dénicherait certainement d'autres, aux cryptages un peu plus résistants. Trois me paraissent plus intéressantes, parce que vraiment secrètes et aux motivations obscures.

— Des sociétés satanistes parmi ces trois ?

— Marrant que tu me dises ça : l'une d'elles se fait appeler la Légion de Satan. Je ne sais pas encore grand-chose, sinon qu'elle organise des cérémonies noires lors des nuits de pleine lune. Ma biopuce essaie de décrypter les communications entre ses membres. J'ai déjà la nette impression qu'elle sert d'écran à d'autres activités.

— D'après ce que m'a dit la prostituée, son client affirmait, quelques jours avant les attaques des Ombres, que l'humanité serait bientôt détruite par un ennemi indétectable et invincible. Ça peut s'appliquer à la fois à une organisation sataniste et aux Ombres, tu ne trouves pas ?

— Si, et je m'étonne que les flics n'aient pas utilisé le témoignage de cette fille. Et si nos deux pistes convergeaient, Ganesh ? »

La dixième attaque des mystérieux meurtriers qu'on appelle les Ombres a eu lieu ce matin à Clignancourt. Le bilan serait une nouvelle fois très lourd : les morts se compteraient par centaines, voire par milliers. L'attaque s'est déroulée selon un processus désormais classique, sans qu'aucun signe avant-coureur ne prévienne la population du quartier, sans qu'on ait relevé la moindre trace d'effraction ni le moindre indice. Pire, sans que les analyses des cadavres ne révèlent la cause précise des décès. Les citoyens des quartiers voisins sont très choqués et la révolte est grande contre la mairie.

Le bureau de la communication de la municipalité refuse pour l'instant de répondre à nos questions, ce qui semble indiquer un très grand embarras dans l'entourage du maire. On constate les mêmes phénomènes à New York et à Londres, une administration déboussolée, impuissante, une population désespérée, révoltée, une situation explosive. Deux émeutes ont secoué un quartier de New York la nuit dernière, mobilisant une grande partie des forces de l'ordre. La municipalité a décrété le couvre-feu. On craint les mêmes débordements à Londres et à Paris. Nous vous tiendrons évidemment informés de la suite des événements. Merci de rester avec nous pendant l'intermède publicitaire.

Théodore éteignit l'écran transparent et alla une nouvelle fois consulter les données crachées par l'archiviste.

« Les citoyens perdent espoir, grommela-t-il. Ils vont finir par péter les plombs. »

Ganesh s'approcha de l'appareil posé sur le bureau. Une coque blanche en forme de demi-sphère, un écran rectangulaire en relief plutôt modeste, rien d'extraordinaire à première vue. Des fiches en paptic transparent jaillissaient de temps à autre de l'imprimante 3D installée dans un coin de la pièce.

« Il marche comment, ton archiviste ?

— Il est équipé de processeurs hyper puissants qui utilisent un nouvel algorithme, précisa Théo. Il décrypte les domaines protégés. Les résultats s'affichent sur l'écran et sont classés par ordre de probabilités, de la plus haute à la plus basse, selon les critères définis par la biopuce. Comme tu peux le constater, la Légion de Satan arrive en deuxième position après cette autre organisation appelée la Main Noire. Les probabilités que ces deux-là aient un quelconque rapport avec les Ombres sont relativement faibles : 9,82 % pour la Main Noire, 7,45 % pour la Légion de Satan. Mais, comme elles se classent en haut

de la file, elles ouvrent des pistes prioritaires.

— Personne d'autre que toi n'a eu l'idée de mener ce genre d'enquête ? »

Théo sourit, à la fois angélique et sardonique.

« Personne ne pense comme moi. De la même manière que personne ne pense comme toi. C'est ce qui fait notre spécificité, et continue de nous donner une légère supériorité sur les calculateurs quantiques. Pour combien de temps ? Les quantas n'utilisent pas la seule logique, ils sont capables d'initiatives très proches de la pensée humaine, ils peuvent, comme nous, se montrer imprévisibles, aberrants. »

Ganesh observa l'écran avec attention.

« C'est quoi, ces fenêtres ? »

Théodore vint se placer à ses côtés.

« On les consulte en approchant l'index. Elles affichent les activités recensées des différentes organisations décryptées. Voyons ce que nous dit la fenêtre de la Main Noire : elle milite pour une extermination totale des populations horcites. Selon sa doctrine, le monde extérieur doit être nettoyé, au sens propre et figuré, pour préparer l'ouverture des Cités Unifiées et la dissémination des citadins sur la Terre.

— Les Ombres s'attaquent aux populations citadines, rien à voir. »

Théodore approcha l'index de l'écran. La fenêtre grossit au point d'occuper tout l'espace. Il déplaça son doigt de haut en bas pour entraîner le défilement des données.

« Tiens, tiens : les probabilités sont importantes que certains membres de la Main Noire soient très proches de la mairie de Paris.

— Tu as des noms ?

— Non, mais en recoupant les déplacements tracés par les biopuces de certains membres, on s'aperçoit qu'ils fréquentent régulièrement l'hôtel de ville.

— Ça ne veut rien dire, objecta Ganesh. Ils peuvent être employés ou fournisseurs. »

Théodore continua de consulter la fiche de la Main Noire.

« Ça ne coûte rien de remonter les pistes. Certaines partent d'ici, d'ailleurs.

— Tu veux dire que certains fouineurs seraient membres de la Main Noire ?

— Ce ne serait pas la première fois dans l'histoire de l'humanité que des anges gardiens se métamorphosent en légionnaires du mal.

— Tu n'as rien d'autre ?

— Rien pour l'instant. »

Ganesh se dirigea vers la porte du bureau.

« Je pars à la pêche de mon deuxième suspect.

— Bonne chance. »

« Que savez-vous du fouineur Théodore Bernier ? »

La voix de Caton produisait toujours la même sensation en Mina : un serpent venimeux déroulant ses anneaux à l'intérieur de son cortex.

« Je ne suis pas sa gémme, mais je sais, par la consœur qui le suit, qu'il est du genre indépendant, imprévisible. Son caractère lui a valu de nombreux déboires avec la hiérarchie. Aucune information sur sa vie privée : il sait très bien se protéger. En dehors de ça, je crois que c'est un excellent élément, intelligent, obstiné. Pourquoi me parlez-vous de lui, Monsieur ?

— Pour avoir votre avis. Vous, les gémme, êtes les mieux placées pour observer les fouineurs, puisque vous les suivez quasiment en permanence.

— Pas quasiment, monsieur. En permanence.

— Vous prenez des temps de repos, me semble-t-il.

— La plupart du temps, nous nous arrangeons entre nous pour travailler sept jours d'affilée. Nous utilisons des correcteurs nano-neuro pour nous maintenir en veille.

— J'ai étudié vos dossiers ; je n'ai pas réussi à savoir pourquoi vous avez choisi ce métier.

— Le syndrome de l'ange gardien, je suppose.

— Expliquez-vous.

— Il paraît que toutes les femmes ont le désir inconscient de sauver les hommes.

— Les sauver ? De quoi ?

— D'eux-mêmes.

— Toujours aucun problème à signaler pour celui dont vous êtes l'ange gardien ?

— Aucun. Les analyses montrent que la symbiose entre la biopuce et lui a parfaitement réussi. Pas de migraine à signaler. Courbes impeccables. Comme vous me l'aviez demandé, je ne suis jamais intervenue depuis qu'il a été intégré au corps des fouineurs. Il a toujours réussi à s'en sortir par lui-même.

— C'était l'idée : le laisser se débrouiller seul. Constater jusqu'à quel point sa biopuce peut l'assister.

— Il va falloir s'habituer à l'idée que nous, les gémme, nous ne servirons bientôt plus à rien.

— On ne peut arrêter le progrès, mademoiselle. À propos, d'où vous vient ce nom de gémme ?

— D'un personnage d'un antique dessin animé appelé Gemini Criquet, Monsieur. »

« Qui est là ? »

Conscient qu'on l'observait de l'autre côté de la porte noire, Ganesh serra la crosse du taz enfoui dans la poche de sa veste.

« Je suis bien au 3, place des Pères Fondateurs ? »

Montrouge faisait partie de ces quartiers entièrement rasés pendant la Grande Guerre et reconstruits selon les dernières normes en vigueur dans la C.U. : pavillons identiques des deux côtés des rues bordées d'arbres, toits, ouvertures et façades filtrants, impression déroutante de duplication outrancière, d'uniformité, d'artificialité.

« Qu'est-ce que vous voulez ? demanda la femme d'un ton rogue.

— Je suis fouineur du bureau de Paris. Je cherche Philémon Barthes. C'est bien ici qu'il habite ?

— Oui, mais... »

Des bruits retentirent de l'autre côté de la porte.

« Madame ? insista Ganesh.

— Il n'est pas là. »

Biopuce du suspect Philémon Barthes détectée, présence physique confirmée.

Du pouce, Ganesh déverrouilla le cran de sûreté du taz.

Ouverture de la porte.

Ouverture dans...

La porte s'ouvrit brutalement et livra passage à un homme qui bouscula Ganesh, le renversant presque, avant de courir vers l'extrémité de la rue.

« Arrêtez-vous ! »

Le temps que Ganesh se remette de sa surprise, se rétablisse sur ses jambes et dégage le taz de sa poche, l'homme était hors de portée.

« Merde. Il va falloir cavalier. »

Le pouvoir, plus on en a et moins on le partage.

Proverbe de Trois Aubes

Pays horcite

Un grincement de verrou précéda de peu l'ouverture de la porte. Geof, le gardien, s'introduisit dans la petite chambre, toujours accompagné de son molosse. Un large sourire barrait son visage habituellement soucieux.

« Graar te demande, Deux Lunes. Ça faisait deux jours qu'il pionçait. T'es sûr que tu lui as pas refile une herbe de sommeil ?

— La pulvérulente peut avoir des effets secondaires. Ça dépend du métabolisme de celui qui la prend.

— J'comprends pas toujours c'que tu dis, Deux Lunes.

— C'est le langage des guérisseurs. »

Le gardien secoua la tête comme pour se débarrasser de pensées embrouillées.

« Bon, ramène-toi, Graar nous attend. »

On donnait souvent le nom de palais aux maisons des chefs de clans. Même si elles étaient plus grandes que les autres habitations — souvent de simples baraques de tôle d'une ou deux pièces —, elles n'avaient rien à voir avec les palais des contes et légendes d'avant la guerre. Certaines étaient flanquées d'excroissances hideuses censées rappeler les tourelles des châteaux de l'ancien temps ; d'autres s'entouraient de remparts de brique et de broc dont la fonction restait purement symbolique.

À Trois Aubes, les clans se répartissaient par quartiers. Les habitations des membres du clan se resserraient autour de la maison du chef, parfois aussi grande à elle seule que tout le reste du quartier. Les rues étaient étroites, sinueuses, sombres, traversées par les rigoles de déchets et hantées par les rats noirs. Des artères plus larges permettaient aux véhicules à moteur de circuler, mais l'essence se faisait si rare qu'il se passait parfois plusieurs jours sans que ne retentisse le moindre vrombissement dans le cœur de l'agglomération.

Assis dans un large fauteuil de bois garni de coussins, Graar toisa les

deux visiteurs face à lui. Les plaies de son visage semblèrent moins profondes à Deux Lunes, comme si les chairs s'étaient un peu refermées, peut-être un effet secondaire de la pulvérulente. Sans doute existait-il une plante spécifique pour soigner le prédateur intérieur qui grignotait peu à peu le chef du clan du Perce-Oreille.

Le regard de Graar s'attarda un moment sur le jeune guérisseur avant de se poser sur le gardien.

« T'as joué avec le feu, Geof, déclara-t-il. Imagine que ce gars-là, avec sa connaissance des plantes, ait décidé de m'empoisonner. »

Geof pâlit et tira avec nervosité sur la laisse de son molosse, qui poussa un grondement de protestation.

« C'est... c'est toi, Graar, qui as voulu qu'il t'examine. »

Graar se pencha sur le côté, faisant glisser sa cape de fourrure sur son torse massif, criblé comme son visage de cratères purulents. Un feu craquait dans la cheminée, éclairant de lueurs dansantes la grande pièce meublée d'une longue table, de bancs, de tabourets et de peaux de bêtes.

« Quand on est dans une de ces putains de crises, reprit Graar, on perd la tête, on serait prêt à faire n'importe quelle connerie pour arrêter la souffrance. On manque de prudence, et un chef de clan ne doit jamais, jamais, manquer de prudence. En me l'emmenant, tu m'as mis en danger, tu as mis le clan en danger. »

La face de Geof n'était plus qu'un masque sculpté par la frayeur.

« J'ai juste pensé que Deux Lunes pouvait te soulager.

— Parce que tu penses, toi, maintenant ? tonna Graar. C'est nouveau, ça. Et pourquoi t'as pensé ça ?

— J'sais pas au juste, j't'ai entendu crier, le prisonnier m'a dit qu'il était guérisseur, j'me suis dit qu'il y avait pas grand risque à ce qu'il t'examine.

— Je venais tout juste de l'acheter, il avait des raisons de m'en vouloir, il aurait pu se venger. »

Deux Lunes jugea le moment opportun de s'immiscer dans la conversation. Il éprouvait de la sympathie pour Geof, son seul confident durant ses premiers jours de captivité.

« Nous refusons de recourir à la violence dans le clan du Haut Lieu. » Graar lui lança un regard incrédule.

« Me dis pas que t'as jamais tué quelqu'un ?

— C'est arrivé une fois, répondit Deux Lunes. J'ai rompu la neutralité du clan, et j'ai dû partir.

— Comment c'est arrivé ?

— Je suis intervenu pour éviter à une fille d'être violée et tuée pendant une guerre de clans.

— Je vois rien d'anormal là-dedans !

— Le principe de neutralité, c'est justement de ne pas intervenir

pour pouvoir soigner les combattants des deux bords.

— T'aurais donc dû laisser mourir cette fille ?

— Disons : essayer de la sauver sans tuer son agresseur.

— T'étais amoureux d'elle ?

— Je ne la connaissais pas. »

Graar se rencogna dans son fauteuil et garda un temps la tête tournée vers le plafond, comme plongé dans une intense réflexion.

« T'es vraiment un drôle de gars, Deux Lunes, mais ton remède a été efficace, reprit-il sans baisser la tête. Ezok a beau essayer de me persuader que tu n'as rien à voir là-dedans, je sais ce qu'il en est, je connais la durée habituelle des crises, j'en connais aussi les lendemains, cette douleur sourde qui ne vous lâche pas, comme une bête tapie dans vos reins, et qui resurgit à la première occasion pour vous mordre. Là, je sens plus rien, plus aucune douleur, comme si la bête était sortie de sa cage.

— La pulvérulente agit vite, précisa Deux Lunes. Si vos cailloux se reforment, il vous suffira d'en boire une décoction. Ils repartiront aussitôt. »

Graar frissonna et remonta sa cape de fourrure sur son épaule. Deux Lunes estima que, si le chef du clan ne s'occupait pas rapidement de son cancer pernicieux, il mourrait dans moins d'un an.

« Ezok n'est plus qu'un vieil imbécile. Il ne pense plus à guérir, mais à empoisonner ceux qui pourraient lui faire de l'ombre. J'ai besoin de sang neuf. Et d'un véritable herboriste. À partir d'aujourd'hui, Deux Lunes, tu deviens le guérisseur officiel du clan. Quant à toi, Geof, tu recevras deux cents traubs et tu feras désormais partie de ma garde personnelle. »

Le gardien s'inclina, autant pour rendre hommage à son chef que pour contenir sa jubilation.

« J't'en suis reconnaissant, vénéré Graar.

— Quand une initiative est bonne, elle doit être récompensée. Mais si vous me trahissez, vous deux, votre châtiment sera à la hauteur de ma déception. »

Le moteur du camion ronronnait doucement. Ballotée par les cahots, Naja s'était assoupie : une secousse plus brutale la réveilla. Josp se tenait en face d'elle, assis sur le plancher. Les rayons de lumière qui se glissaient par les interstices de la bâche ne dissipaient pas la pénombre. Les chasseurs avaient enfermé les sauvages capturés dans deux autres camions en compagnie des chiens, et les trois véhicules, dissimulés par des branchages et gardés par cinq hommes, s'étaient ébranlés. Ils roulaient à une allure que Naja jugeait désespérément lente, sans doute pour économiser le carburant.

« Ces couvertures puent, maugréa-t-elle. Vivement qu'on puisse se

laver et mettre de vrais vêtements.

— J'ai plus froid, moi, objecta Josp.

— Ouais, j'te rappelle que c'est pour te chercher des vêtements que Deux Lunes est parti dans l'agglomération.

— L'homme méchant...

— Cherche à le tuer, patati patata, l'interrompt Naja. Arrête avec ça. On commence à connaître.

— J'entends ses pensées, continua Josp d'une voix forte pour dominer le grondement du moteur. Il est en colère contre Deux Lunes, il discute avec d'autres hommes méchants eux aussi, ils veulent se venger. »

Naja frissonna et resserra les pans de la couverture sur sa poitrine malgré l'odeur épouvantable qui s'en dégageait.

« Ça veut dire en tout cas que Deux Lunes est toujours vivant. Une fois qu'on sera dans l'agglomération, on partira à sa recherche. Enfin, s'ils nous rendent notre liberté. Ils ont capturé au moins vingt sauvages, mais je me demande ce qu'ils vont faire de nous. Même s'ils ont voulu nous saigner sur leur satanée pierre, ça me fait mal au cœur de voir ces pauvres bougres entassés dans un filet.

— J'ai faim, gémit Josp.

— Ah oui, c'est vrai : quand t'as pas froid, t'as faim. La conversation est limitée avec toi. Désolée, j'ai pas de cadavre sous la main. »

Josp se renfrogna et se recroquevilla sous son pan de tissu avant de marmonner :

« Y a plein de gens, ils nous regardent d'un drôle d'air.

— Y a personne, ici, objecta Naja. On est tout seuls, enfermés dans un camion qui secoue pire qu'un tremblement de terre.

— Les gens, ils ont peur, ils crient, ils disent que la malédiction est arrivée à cause de nous.

— T'es dans quel temps, là ?

— Je sais pas, c'est comme ça que les Heures me parlent, les gens disent qu'on doit mourir pour que la malédiction s'arrête, ils sont tout autour de nous, on doit s'en aller, mais on peut pas, quelqu'un nous attend. »

— Qui ?

— Je sais pas, je sais pas. »

Naja se sentit déborder de compassion pour le petit homme.

« C'est pas reposant, ton truc, Josp. Tu peux pas dire aux Heures de te foutre la paix ?

— Non, elles sont en moi, elles parlent en moi. »

Le ronronnement du moteur décrut brusquement, le camion s'immobilisa après un ultime cahot. Des éclats de voix, des aboiements, des plaintes et des grincements transpercèrent la bâche.

« Je crois bien qu'on est arrivés », murmura Naja.

On n'était jamais sûr de rien dans une agglomération comme Trois Aubes. Vous ne saviez jamais si l'homme ou la femme que vous croisiez n'allait pas vous planter un poignard dans le dos. On était donc toujours aux aguets, on marchait avec des yeux dans la nuque, on changeait de direction lorsqu'on voyait une bande surgir d'une ruelle perpendiculaire. Même si vous n'aviez pas contrevenu aux intérêts d'un clan, même si vous n'aviez offensé personne, vous risquiez à tout instant de tomber dans une embuscade. À Trois Aubes, quelqu'un avait toujours une raison, bonne ou mauvaise, de vous en vouloir.

Le soleil encore pâle arrosait Trois Aubes de ses rayons obliques. Des hommes et des femmes déambulaient de chaque côté de la rigole centrale où des rats noirs fouillaient inlassablement les déchets.

« Deux Lunes ! »

Deux Lunes se retourna. Il ne vit d'abord personne de sa connaissance dans la ruelle, puis une silhouette familière fendit un petit groupe et s'avança vers lui, une femme enveloppée dans une cape de peaux de rats.

« Gwenil ! Qu'est-ce qui se passe, tu as l'air bouleversée ? »

Des mèches de cheveux gris s'échappaient de la large capuche de Gwenil. La fatigue ou le chagrin avait rougi ses yeux sombres.

« C'est Dark, bredouilla-t-elle. Ils l'ont tué. »

Deux Lunes n'en fut pas vraiment étonné. La cupidité de Dark le condamnait à une mort violente dans un environnement aussi brutal que Trois Aubes.

« Qui ? »

Gwenil renifla bruyamment avant de répondre.

« Ceux qui l'avaient aidé à te capturer. Je lui avais dit, à cet idiot, qu'il ne devait pas s'en prendre à un guérisseur. Que la malédiction retomberait sur lui. Il n'a rien voulu entendre. L'argent le rendait fou. Il a payé des sourieurs pour se débarrasser des autres, mais ça n'a pas marché. Et moi, je leur ai dit où il cachait son argent... »

Elle éclata en sanglots.

« Pourquoi tu le leur as dit ? demanda Deux Lunes.

— J'voulais revenir à la maison, mais pas tant qu'on y garderait l'argent de la vente. L'argent de la honte. Les autres m'avaient promis de l'épargner. À croire qu'une promesse, ça vaut plus rien dans Trois Aubes. Faut dire qu'il leur a tiré dessus avec le vieux fusil qu'il planquait dans la cachette où il met son fric. Il les a manqués. Alors ils se sont jetés sur lui et ils l'ont... » Elle fut secouée par une nouvelle crise de larmes. « J'ai même pas pu retrouver son corps, ils l'ont jeté aux rats. »

Deux Lunes lui posa la main sur l'avant-bras.

« Je suis désolé, Gwenil. »

Elle essuya ses larmes d'un revers de main. Des passants leur jetèrent des regards intrigués.

« J'peux pas dire que je t'aimais, ce vieux grigou de Dark, mais, sans homme, sans enfants, une femme de mon âge n'a guère de chances de passer l'hiver dans Trois Aubes. Certains se sont déjà installés dans ma maison, et j'ai plus personne pour me défendre.

— J'en parlerai à Graar si tu veux, proposa Deux Lunes. Je suis devenu le guérisseur officiel du clan du Perce-Oreille. »

Gwenil le prit par l'épaule et l'entraîna vers une autre ruelle.

« Je le savais. Et c'est surtout pour ça que je voulais te parler. Allons dans un endroit tranquille. Faut pas qu'on nous voie trop longtemps ensemble. »

Non, on n'était jamais sûr de rien dans un endroit comme Trois Aubes. Encore moins des renseignements qu'un aimable passant vous donnait. Comment savoir si votre interlocuteur n'était pas lui-même manipulé par une faction ?

L'endroit rappelait à Deux Lunes la cave où Dents de Rat entreposait ses bocaliers et ses décoctions. Même voûte de pierre, même sol de terre battue, même odeur de moisissure, même pénombre à peine égratignée par les rayons lumineux qui s'infiltraient par d'invisibles passages. Des bouteilles grises de poussière reposaient à l'horizontale sur des casiers métalliques. Gwenil et Deux Lunes y avaient accédé par une succession d'escaliers, certains en partie éboulés.

« Je suis la seule à connaître ce coin, dit Gwenil. Ici, personne ne pourra nous voir ni nous entendre.

— De quoi as-tu peur, Gwenil ? » demanda Deux Lunes.

Elle baissa le capuchon de sa cape et le fixa d'un air grave.

« Tu devrais plus jamais te promener seul, Deux Lunes.

— Pourquoi ?

— Il y a un contrat sur ta tête.

— Qui pourrait m'en vouloir ? Je n'ai fait de mal à personne.

— Tu as pris la place d'Ezok.

— Non, puisque Graar a décidé de le garder. »

Gwenil s'assit sur une grosse pierre et secoua la tête d'un air farouche.

« Il en a toujours besoin comme empoisonneur. Mais tu as pris sa place de guérisseur, et ça, c'est une terrible humiliation pour Ezok, il ne te le pardonnera jamais.

— Ça lui passera.

— Il a déjà pris contact avec une bande de sourieurs. Les plus

féroces de Trois Aubes. À partir de maintenant, ils peuvent te tomber dessus à tout moment. »

Deux Lunes sentit courir dans ses veines le fredonnement glacé de la peur.

« Tu en es sûre ?

— On n'est jamais sûr de rien, mais mes informations sont fiables. Je suis inquiète pour toi.

— Merci de m'avoir prévenu.

— Ne me remercie pas. J't'aime comme le fils que je n'ai pas eu. J'aurais dû convaincre Dark de te relâcher. Je savais que le malheur entraît chez nous avec cette histoire. Je n'ai pas été assez forte, pas assez persuasive. À propos, j'ai un cadeau pour toi. Les lunettes que tu as essayé de lui voler, je les ai récupérées. Et je te les offre. »

Elle farfouilla à l'intérieur de sa cape et en tira une paire de lunettes que Deux Lunes reconnut immédiatement.

« Je les accepte, dit-il. Pas pour moi, mais pour quelqu'un qui a les yeux fragiles. Merci pour tout, Gwenil. »

Son sourire redonna un semblant de gaieté à son visage éclairé par la lumière crue des rayons tombant dans la cave.

« Fais très attention à toi, Deux Lunes.

— Tu récupèreras bientôt ta maison, je te le promets. Où pourrai-je te prévenir ?

— Ne t'inquiète pas, je le saurai, on sait toujours tout à Trois Aubes. Tu viendras me voir chez moi quand le moment sera venu. »

Pitbus s'engouffra dans le vestibule où Dronka, chef du clan du Lynx, venait de congédier les derniers visiteurs.

« Vingt-deux prises en bon état, s'exclama celui que le clan considérait comme le second, le successeur. Bonne chasse. On devrait pouvoir en tirer quatre mille traubs. Un bon paquet pour le clan du Lynx. On va pouvoir s'acheter de l'essence. Cinq cents traubs de plus si on rajoute cette fille que les sauvages s'apprêtaient à sacrifier. »

Dronka, lui, savait que jamais ce garçon, courageux au demeurant, n'occuperait le poste de chef. Il manquait de patience, de clairvoyance, d'envergure.

« Elle et le drôle de petit homme qui était avec elle, on ne les vendra pas, répliqua-t-il d'un ton tranchant.

— D'accord, le gnome, on n'en tirera rien, argumenta Pitbus. Mais elle, elle est jeune et en bonne santé, elle vaut de l'or.

— Moi, j'dis que c'est le garçon qui vaut de l'or. »

Pitbus fixa son chef pour tenter de savoir s'il ne se moquait pas de lui, mais il ne décelait aucune trace d'humour dans les yeux ni sur le visage de Dronka.

« Ce dégénéré ? Il lui reste plus grand-chose d'humain.

— C'est une vigie, Pitbus. Quelqu'un capable de prédire l'avenir. Il peut nous rendre d'immenses services.

Pitbus exprima son dépit d'un geste que Dronka aurait pu juger offensant.

« On a aucune preuve. Il a parlé d'une attaque dans la forêt, on est partis avant de vérifier s'il avait raison. »

Conscient que l'impudence de son interlocuteur cachait une ambition démesurée et une envie féroce de l'éliminer, Dronka se promit de lui régler rapidement son compte. Il fallait écraser le serpent avant que sa morsure devienne mortelle.

« Peut-être qu'on serait plus là si on ne l'avait pas écouté, déclara-t-il d'une voix calme. Souviens-toi de l'intrusion des Cavaliers de l'Apocalypse à Trois Aubes. Personne n'avait été prévenu, et, sans leur inexplicable disparition, ils auraient exterminé toute la population. Je pense que c'est grâce à lui, grâce à ses prédictions, que la fille s'est sortie vivante du pays sauvage.

— Admettons qu'on garde le garçon, on peut quand même vendre la fille, non ?

— Il est comme un oisillon effrayé. Il a besoin d'elle.

— Tu disais pourtant que le clan ne tolérerait pas de bouche inutile.

— Elle aura une fonction : veiller sur la vigie. »

Des lueurs sombres s'allumèrent dans les yeux de Pitbus.

« Des fois je me demande...

— Qu'est-ce que tu te demandes, Pitbus ?

— Rien. C'est toi le chef, Dronka. »

J'ai autrefois connu une vigie. Kelb, il s'appelait. De l'être humain, il avait l'allure générale, une tête, un tronc, deux bras, deux jambes. Le reste, les traits, les yeux, la peau, les poils, ne ressemblait à rien de connu. Kelb avait le don de double vue. Tout en voyant ce qui se passait autour de lui, il percevait aussi des scènes qui se déroulaient à plusieurs kilomètres de distance. Si bien qu'il pouvait prévenir des attaques ou déjouer des complots. Précieux, il l'était pour son clan, qui le vénérât comme un dieu et le protégeait comme un trésor. Mais il était un animal en cage, même si c'était une cage dorée, et j'ai parfois entrevu une souffrance muette dans ses yeux. Une vigie n'est pas taillée pour le bonheur. Mais qui est fait pour le bonheur dans le pays horcite ?

Deux Lunes reconnut la grève où il avait quitté Naja et Josp. Geof maugréait depuis qu'ils étaient sortis des limites de l'agglomération. Il avait lâché son molosse, qui gambadait joyeusement à leurs côtés, et lui avait retiré sa muselière, puisque, Sitjo étant habitué à son odeur et à sa bouille, Deux Lunes n'avait plus rien à craindre de lui. Le soleil

brillait de tous ses feux dans un ciel bleu et immobile. Les derniers beaux jours avant l'arrivée de l'hiver.

Deux Lunes fendit la forêt des roseaux pour s'approcher du bord du fleuve.

« Qu'est-ce que tu es venu chercher, dans le coin ? demanda Geof.

— Les deux personnes avec qui je suis arrivé jusqu'ici. »

Deux Lunes fouilla les environs du regard, mais ne repéra aucune trace de Naja ou de Josp.

« C'est dingue que Graar t'ait laissé sortir de Trois Aubes, marmonna Geof.

— Pourquoi ? Avec un protecteur comme toi, je ne risque rien, non ? »

Geof surveilla du coin de l'œil les mouvements de son chien entre les buissons et les herbes.

« J'suis pas tranquille. Y a des bruits qui courent à Trois Aubes.

— Naja ! Josp ! » héla Deux Lunes.

Aucune autre réponse que le murmure de l'eau et les friselis des frondaisons.

« J'ai dit à Graar que j'avais besoin de plantes, reprit-il.

— On est au moins à quatre lieues de Trois Aubes. T'es sûr que c'est l'endroit où tu les as laissés, tes amis ?

— Il y ressemble beaucoup en tout cas. Il suffit de retrouver la barque avec laquelle on est venus. »

Il explora les environs jusqu'à ce qu'il retrouve le tas de branchages sous lequel il avait camouflé l'embarcation.

« La voilà. »

Il entra dans l'eau jusqu'aux genoux et commença à la dégager. Geof siffla son chien avant de rejoindre Deux Lunes au bord du fleuve.

« C'est avec cette coquille de noix que vous avez remonté le fleuve ? s'étonna le gardien. Elle a pas l'air en très bon état.

— Naja ! Josp ! cria de nouveau Deux Lunes.

— Hé, crie pas si fort, grogna Geof.

— Pourquoi ? Y a personne d'autre que nous, ici.

— On peut nous avoir suivis à la sortie de Trois Aubes.

— Ne sois pas si parano. »

Geof scruta les environs du regard et caressa le flanc de Sitjo.

« Si tu avais vécu comme moi toute ta vie dans Trois Aubes, tu serais aussi méfiant. Ils ont pas l'air d'être là, tes amis.

— Naja ! Josp !

— Ça fait combien de temps que vous vous êtes séparés ?

— Six ou sept jours. »

De la pointe de sa botte, Geof dégagea un petit objet jaune de la boue de la grève.

« Ils seraient morts de faim s'ils étaient restés là sans bouger. Tiens,

là, regarde : une douille. Et là, les herbes couchées, les branches cassées. Il y a eu du grabuge dans le coin. À mon avis, tes amis se sont fait capturer par un clan pillard ou une tribu sauvage. » Il se pencha au-dessus d'un buisson et se releva en brandissant un carré d'étoffe.
« Y a même ça. »

Le cœur de Deux Lunes se serra lorsqu'il examina le tissu : un pan de la chemise de Naja.

« J'aurais pas dû les laisser, murmura-t-il, au bord des larmes.

— Ça appartient à la fille que t'as sauvée et dont t'as parlé à Graar, pas vrai ? Et t'es amoureux d'elle. »

Geof était moins stupide qu'il paraissait.

« On a juste fait un bon bout de chemin ensemble, se défendit Deux Lunes. Comment savoir s'ils ont été capturés ?

— Faudra demander aux clans chasseurs s'ils n'ont pas ramené dans leurs filets une fille du nom de Naja, c'est ça ? Et un garçon du nom de... c'est quoi, déjà ?

— Josp.

— C'est ça. S'ils n'ont rien ramené, on saura qu'ils ont été enlevés par une tribu sauvage. Et là, mon vieux, y aura plus rien à faire pour eux. »

Deux Lunes se raccrocha de toutes ces forces à un mince espoir.

« Josp prédit l'avenir immédiat. Ils ont pu leur échapper. Ils se sont peut-être réfugiés ailleurs.

— J'y crois pas. Bah, t'as été adopté par le Perce-Oreille maintenant. Des filles, t'en trouveras d'autres. Et si celles du clan te conviennent pas, tu achèteras une belle sauvage à la criée.

— J'achèterai jamais personne, protesta Deux Lunes.

— Tu dis ça maintenant. Mais le temps va passer, et tu l'oublieras.

— Tu fais chier, Geof, je t'ai dit que j'étais pas amoureux d'elle !

— Ça va, ça va, pas la peine de... »

Un craquement retentit tout près. Sitjo allongea le museau et gronda en sourdine. Geof tira son revolver à la crosse de bois et le pointa en direction du bruit. La rive du fleuve, si paisible quelques instants plus tôt, semblait dissimuler une multitude de dangers.

« Y a du monde dans le coin », chuchota le gardien.

Chapitre 10

Ne crains pas l'adversaire qui s'agite et menace, méfie-toi comme la peste de celui qui ne dit pas un mot et se recule à chaque fois que tu fais un pas dans sa direction.

Proverbe du quartier de Vanves

Cité Unifiée de NyLoPa

« Le suspect est considéré comme extrêmement dangereux, Monsieur. »

Mina se demanda si sa nausée récurrente, pénible, était due à l'abus des correcteurs neuro-nano. Ce jour encore moins que les autres, elle n'avait envie d'entendre la voix métallique de Caton.

« Voyons comment votre petit protégé s'en sort par lui-même.

— J'ai parfois l'impression que vous le traitez avec la même considération qu'un rat de laboratoire, Monsieur.

— Nous sommes tous des rats de laboratoire confrontés à nos limites. Si vous connaissez une meilleure façon d'évaluer le potentiel de la nouvelle génération de biopuces, n'hésitez pas à m'en faire part. »

Le cynisme de son interlocuteur la révolta.

« Il s'agit d'un homme, pas d'une biopuce.

— D'un couple plus exactement. Le cerveau et la biopuce sont désormais organiquement liés, inséparables.

— Que cherchez-vous à prouver, Monsieur ? Que l'être humain ne se suffit plus à lui-même ?

— Vous marquez une certaine tendance à outrepasser votre rôle de gémine, mademoiselle. Quels que soient vos états d'âme ou votre degré d'empathie, je vous interdis d'intervenir. » La voix de Caton était devenue tranchante. « Nous souhaitons que votre protégé abandonne totalement l'initiative à sa biopuce et nous voulons savoir comment cette dernière prendra le relais de son cerveau. Une expérience fascinante, n'est-ce pas ? »

Mina n'eut pas la force de lui cracher le fond de sa pensée. Elle

n'avait qu'à démissionner si elle refusait de cautionner les agissements de son supérieur. Mais accro à son travail comme à une drogue dure, elle n'aurait pas supporté de ne plus être reliée aux matrices de la Cité. Elle se demandait parfois si ces dernières n'avaient pas pris possession de son âme, comme les démons des contes qui se glissaient dans les corps des hommes ou des femmes endormis pour prendre le contrôle de leur esprit.

« C'est vous qui le dites, Monsieur. »

Vanves était l'un de ces quartiers qui avaient connu un développement fulgurant et anarchique après la fondation de NyLoPa. Il avait fallu loger d'urgence un grand nombre de réfugiés après la fermeture définitive de la Cité Unifiée, et les autorités débordées avaient paré au plus pressé. Vanves se présentait comme un enchevêtrement de ruelles, de rampes et d'escaliers qui formaient un dédale où il était facile de s'égarer. Les riverains l'avaient d'ailleurs surnommé le labyrinthe de Plaz, du nom de l'architecte qui avait conçu ce délire urbain. Poursuivre un suspect dans le cœur tortueux de Vanves était un défi que peu de flics ou de fouineurs étaient capables de relever.

Les cheveux cendrés de Philémon Barthes volaient comme une oriflamme au-dessus des têtes des passants. Sa grande taille facilitait la tâche de Ganesh, qui courait en gardant les yeux rivés sur ce point de repère. Il n'avait pas toujours le temps d'esquiver les piétons qui se pressaient sur son chemin, il les bousculait, les renversant parfois comme des quilles, poursuivant sa course sans leur accorder un regard ou un mot d'excuse, semant derrière lui des bordées de jurons et d'insultes. Il enfilait les escaliers et les rampes sans reprendre sa respiration, suivait sans réfléchir les indications de sa biopuce dont la fréquence s'était réglée sur celle du fuyard.

Suspect localisé à environ cinquante mètres. Deuxième escalier à gauche.

Son endurance surprenait Ganesh. Il n'avait jamais aimé le sport, n'était pas l'un de ces athlètes capables de courir pendant deux heures, n'avait pas obtenu de bonnes notes en exercice physique lors de sa formation ; cependant il continuait de franchir les escaliers et autres passages sans ressentir le moindre signe d'essoufflement ni de défaillance. Il gagnait même du terrain sur le suspect qu'il apercevait parfois à moins de trente mètres devant lui au milieu des passants.

Philémon Barthes s'engagea dans une impasse bordée de chaque côté par des boutiques de vêtements. Comme un insecte prisonnier d'un bocal, il piqua droit sur le mur qui fermait le passage. Affolé, il tourna sur lui-même et fit face à son poursuivant, qui pointait son taz sur lui.

« Bouge plus, ordonna Ganesh. Je suis fouineur et j'aimerais te poser quelques questions. »

Des femmes qui sortaient des boutiques, les bras chargés de sacs, poussèrent des exclamations d'effroi.

Analyse des yeux du suspect : détection d'une biopuce pirate accélérant la coordination cerveau/muscles et rendant insensible à la douleur. Viser la région du cœur.

« Colle ton dos contre le mur, lève les mains et ne bouge surtout plus. »

Ganesh observa Philémon Barthes. Plus de deux mètres, une maigreur inquiétante, un visage blêmi par l'effort, des yeux d'une couleur indéfinissable entre jaune, brun et vert, une cicatrice boursouflée sur un côté du cou, des cheveux cendrés aux mèches inégales, un survêtement noir aux bandes bleues, des baskets également noires. Difficile de lui donner un âge.

Âge estimé : trente-sept ans.

Ganesh se rapprocha à pas lents du suspect. Trois jeunes femmes sortirent d'une boutique sans remarquer la présence des deux hommes près du mur. Barthes bondit sur elles avec une rapidité stupéfiante, en saisit une par le cou et la plaqua sans ménagement contre lui. Elle hurla. Les deux autres lâchèrent leurs sacs et reculèrent.

« Lâche-la », glapit Ganesh.

Le bras de Philémon Barthes se resserra sur le cou de la femme, dont la respiration devint sifflante.

« Si tu bouges, enfoiré, je lui broie les cartilages, cracha-t-il. Vas-y si tu l'oses, balance-lui tes vingt mille volts dans le bide. Qu'est-ce que t'attends ? »

Le taz semblait être une arme dérisoire face aux pistolets et aux fusils d'assaut qui, malgré l'interdiction formelle de détention d'armes, proliféraient dans la Cité Unifiée. Il se révélait pourtant d'une efficacité redoutable. Aussi rapide que la plus rapide des armes à feu, il paralysait les centres nerveux et permettait d'éviter les bavures. En théorie : il arrivait parfois — souvent — que la décharge électrique entraîne un arrêt cardiaque définitif. Raison pour laquelle les fouineurs et les flics hésitaient à se servir du taz quand ils risquaient de toucher un passant ou l'otage d'un plombreur.

La femme gémissait. Ganesh renonça à presser la détente. Hors de question de mettre la vie de l'otage en danger.

« Lâche immédiatement cette femme, Philémon Barthes », répéta-t-il d'une voix calme.

D'autres clients des boutiques s'agglutinaient autour d'eux, formant

un large demi-cercle silencieux et figé. Philémon Barthes ricana. La femme ressemblait à un pantin désarticulé dans ses bras.

« Viens la chercher.

— J'ai seulement quelques questions à te poser.

— J'ai pas envie d'y répondre. Dégage, fantôme, et je la laisse partir. »

Analyse morphopsykè : suspect incapable de maîtriser ses pulsions, imperméable à la raison, incontrôlable.

« Laisse-la partir d'abord, proposa Ganesh, et je passerai l'éponge sur tout ça. Si tu n'as rien à te reprocher, ce serait dommage de te faire coffrer et redresser pour prise d'otage. »

Philémon souleva la femme. Les jambes de l'otage gigotèrent dans le vide.

« Pas envie de répondre à tes questions, j'te dis.

— Tu ne sais même pas de quoi je veux te parler.

— Rien à branler. »

S'il voulait que la femme sorte indemne des griffes du suspect, Ganesh n'avait qu'une solution : feindre de battre en retraite, puis reprendre la poursuite.

« D'accord, d'accord, je dégage. Mais tu as intérêt à la relâcher : je te jure sinon que je transformerai ta vie en enfer. »

Philémon Barthes reposa la femme. Elle gémit en sourdine.

« C'est ça. Fous le camp. »

Ganesh fit signe aux badauds de se disperser et se replia. Il passa dans la rue perpendiculaire et perdit de vue le suspect et son otage, pestant intérieurement contre lui-même, humilié. Il se planqua dans un renforcement et s'appliqua à recouvrer son calme, à chasser ses pensées furibondes.

Autorisation requise de passer en MDC .

MDC ?

Mode direct contrôle. Dérivation cérébrale. Élimination des pensées parasites. Décisions prises depuis la base de données. Optimisation estimée entre 35 et 40 %.

Ça veut dire que je n'ai plus d'initiative, plus de libre arbitre ?

Mode provisoire, gain de rapidité et d'efficacité.

Ça marche comment ?

Passage en mode détection permanente. Localisation de la biopuce du suspect. Décryptage de sa biopuce pirate. Le MDC ne provoque ni dépression cérébrale ni organique.

Je n'aurai aucune séquelle, c'est ça ?

Probabilités : 83 %.

Je pourrai reprendre le contrôle ensuite ?

Durée maximale du MDC : 30 minutes.

Je n'aime pas trop ça, mais ça vaut le coup d'essayer. Je voudrais bien

savoir ce qu'il a dans le ventre, ce cher Philémon. Autorisation accordée.

MDC .

Il eut l'impression soudaine de décoller du sol et de franchir à toute allure une cinquantaine de mètres entre les façades. Quand il se stabilisa, il flottait quelques mètres au-dessus de Philémon Barthes. Le suspect tenait toujours la femme par le cou. L'impasse s'était vidée de tous ses passants. Il comprit que les balises satellitaires avaient pris le contrôle de son esprit. Il devait maintenant attendre que Barthes relâche son otage.

On frappa à la porte du bureau de Théodore. Ennuis, pensa-t-il aussitôt. Seuls ses supérieurs prenaient la précaution de frapper avant de s'introduire dans son antre. Il ne fut donc pas surpris de voir entrer Ardoïn, le chef de section, un homme si ennuyeux et terne que le fouineur ne parvenait jamais à se remémorer ses traits. En revanche, la jeune femme qui le suivait, petite blonde au visage angélique et aux yeux clairs, attisa immédiatement sa curiosité.

« Salut Théo. » Ardoïn tendit le bras en direction de la jeune femme.
« Je te présente Ava.

— Bonjour, dit-elle.

— Oui, et alors ? » grogna Théo.

Il entretenait sa légende de fouineur le plus mal embouché du Central.

« J'ai pensé à toi pour son stage de fin d'études.

— Pas question. Tu sais très bien que j'ai toujours eu horreur d'avoir quelqu'un dans les pattes. »

Ardoïn ne parut pas déstabilisé par la réponse de Théo. Sans doute avait-il anticipé sa réaction.

« Tu as accepté d'être le parrain de Ganesh, et ça s'est bien passé, non ?

— Ganesh est, et restera, une exception. »

Ardoïn se pencha sur le bureau de Théo et marqua un temps de pause avant de reprendre d'une voix sèche :

« Tu n'as pas bien compris, Théo : tu n'as pas le choix. Ava sera ta stagiaire que ça te plaise ou non. »

Théodore soutint sans ciller le regard de son chef de section.

« J'aime ton sens de la concertation. Mais choisis quelqu'un d'autre. Il y en a beaucoup qui seraient ravis de prendre sous leur aile un joli petit lot comme elle. Je préfère bosser en solo.

— Merci pour le joli petit lot », lança la jeune femme.

Théodore s'inclina avec un petit sourire.

« De rien. »

Ardoïn se redressa et resta un petit moment silencieux, absorbé par ses pensées ou les analyses de sa biopuce.

« Justement, Théo : ça fait trop longtemps que tu travailles seul, reprit-il. Tu as perdu le sens du collectif. Nous traversons une période difficile et nous avons besoin de nous serrer les coudes.

— Je pense au contraire que le collectif nous tire vers le bas, objecta Théo. C'est une addition d'inerties, sûrement pas une association d'énergies. J'ai obtenu mes meilleurs résultats en travaillant seul. Je ne vois pas pourquoi ça changerait aujourd'hui.

— C'est à moi d'en décider, Théo. J'estime que le temps est venu pour toi de recoller au groupe. »

Théodore se leva. Sa biopuce lui suggérait qu'Ardoïn, cette fois, ne lâcherait pas, qu'il avait probablement reçu des ordres et qu'il jouait sans doute sa carrière.

« Et si je refuse ?

— Je te mets à pied pour une durée indéterminée, répliqua le chef de section. Je fais un rapport où j'affirme que tu as cessé d'être un élément fiable. On pensera que tu souffres d'un début de cybernitose. On te retirera du terrain et on te rangera dans un placard d'où tu ne ressortiras que pour passer dans l'incinérateur. Suis-je assez clair ? »

Théodore hocha la tête avant de se tourner vers la jeune femme et de lui tendre la main.

« Soyez la bienvenue. »

La fermeté de la poignée de main d'Ava le surprit.

« Merci. »

Ardoïn se dirigea vers la porte du bureau.

« Voilà un excellent début. Je vous laisse faire plus ample connaissance. »

Le chef de section sortit et referma la porte derrière lui.

« Je suis désolée, je ne l'ai pas voulu, fit Ava au bout de quelques secondes d'un silence pesant.

— Ce n'est pas ta faute. » Théo retourna s'asseoir à son bureau et ouvrit un tiroir. « La hiérarchie ne supporte pas l'individualisme. Désolé pour l'accueil.

— Bah, j'ai connu pire.

— Une cigarette ?

— Vous fumez ?

— Ça m'arrive. Toi aussi, d'ailleurs.

— Comment vous le savez ?

— Ma biopuce, qui fait en permanence des analyses morphopsyché, me dit aussi que tu prends des accélérateurs cérébraux de type neuro-nano. Tu as vraiment l'intention de devenir fouine ? »

Ava s'assit en face de Théo et prit une cigarette dans le paquet qu'il lui présenta.

« Depuis que je suis toute petite. Je n'ai jamais rien voulu faire d'autre.

— Alors tu ferais bien d'arrêter le tabac et les 2 n jusqu'à ce que tu reçoives ta biopuce. Ou tu risques d'être recalée et de terminer ta vie dans un placard. » Il lâcha un petit rire. « Bah, on s'y tiendra compagnie.

— Pas question, protesta-t-elle Je veux aller sur le terrain. Battre avec le cœur de la Cité.

— Dangereux. J'ai payé, et chèrement, pour le savoir.

— Je m'en fous. Je suis prête à en payer le prix. »

Cette gamine lui plaisait.

« Je te souhaite sincèrement la bienvenue, Ava. On signe notre pacte ? »

Il alluma un briquet et approcha la flamme de la cigarette d'Ava. La jeune femme expulsa un volumineux nuage de fumée par les narines et la bouche.

« Vous vous fournissez où ?

— Il est très facile de se procurer des produits interdits quand on dispose d'une biopuce de fouineur. Ne t'inquiète pas : ça fait une bonne trentaine d'années que j'occupe ce bureau, et jamais personne n'a deviné que je clopais.

— Vos collègues sont pourtant équipés de biopuces analytiques, comme vous.

— Si ça t'intéresse, je te montrerai comment reprogrammer ta biopuce pour brouiller les analyses morphopsykè. Ça te fera une couronne d'épines supplémentaire, mais on n'a rien sans rien.

— Une couronne d'épines ?

— On ne vous apprend vraiment rien, au centre de formation. C'est comme ça qu'entre nous on appelle les céphalées provoquées par la présence de la biopuce dans le cortex. Elles te coûteront quinze ou vingt ans de ta vie. Bon, assez perdu de temps. On a du pain sur la planche avec les Ombres : elles sont le plus grand défi jamais lancé à la Cité Unifiée. »

Ava et Théo tirèrent quelques instants en silence sur leurs cigarettes.

« Vous avez des pistes ?

— Ça se pourrait. »

Le satanisme était une pratique en vogue dans la population de NyLoPa. Les sociologues expliquaient le phénomène par le désir inconscient d'échapper à l'enfermement de la Cité Unifiée. Puisqu'on ne pouvait pas s'aventurer au-delà du périmètre de sécurité, les adeptes s'évadaient dans des rituels d'un autre âge, des rituels primitifs basés sur le sang et la transe. On aurait pu parler de catharsis ou de jeux de rôle si certains participants n'avaient pas trouvé la mort au cours des cérémonies. Les archives du Central évoquaient des viscères éparpillés, des cœurs arrachés,

des corps écorchés. Des observateurs attentifs auraient tiré des conclusions alarmantes de ces pratiques macabres : signes avant-coureurs de la morbidité destructrice des cités, elles annonçaient la fin d'un monde s'affaissant sur lui-même parce qu'il n'avait pas su se régénérer.

Suspect réfugié dans la péniche du 34, quai Marcellin Beaupré. Détection de la présence de trois hommes dans le carré d'accueil. Disposition : deux assis sur la banquette, un en face, assis sur un tabouret.

Le toit empêchait Ganesh de voir par les yeux des balises satellitaires. Taz en main, il franchit la passerelle qui reliait le quai de la Seine à la péniche. Des voix transperçaient les cloisons de bois. Il craignit que le craquement des lattes sous ses pas ne donne l'alerte, mais parvint sans encombre devant l'entrée plongeante située au milieu de la péniche et dévala silencieusement les quelques marches qui donnaient sur une porte entrouverte. Sa longue course n'avait provoqué ni essoufflement, ni point de côté, ni fatigue.

Temps estimé : une seconde pour frapper les deux hommes assis sur le canapé. Une seconde supplémentaire pour toucher le troisième assis sur un tabouret à gauche du carré. Estimation des chances : 65 %. Compte à rebours action. Trois, deux, un.

Ganesh poussa la porte, se précipita dans le carré d'accueil, visa les deux silhouettes vautrées sur le canapé, pressa la détente en continu jusqu'à ce qu'ils s'affaissent, chercha des yeux le troisième homme assis sur le tabouret, aperçut Philémon Barthes qui tentait de s'enfuir par la porte opposée, le fouineur releva le canon du taz pour l'atteindre à la nuque et décocha une nouvelle salve. Le fuyard s'immobilisa, touché par les rayons crépitants, choqué par la décharge électrique, puis esquissa quelques pas vacillants avant de s'effondrer comme une masse sur le plancher.

Suspects neutralisés. Temps de réanimation estimé : une heure et vingt-cinq minutes. Biopuces pirates des suspects reliées en permanence à une base de données cryptée, également utilisées comme accélérateurs cérébraux. Fin du mode direct contrôle. Fin du mode direct contrôle.

Ganesh s'avança dans le carré et s'assit sur le tabouret, aux prises avec une soudaine et violente migraine.

J'ai mal au crâne. Je croyais que le mode direct contrôle ne provoquait aucune perturbation physiologique, aucune céphalée.

Marge d'erreurs : 17 %.

Je fais partie des dix-sept, apparemment. Il est possible de craquer le cryptage de la base de données à laquelle sont reliées les puces de ces trois-là ?

Déverrouillage amorcé. Temps estimé : vingt minutes.

Parfait. On aura le résultat avant leur réveil.

Les Ombres avaient provoqué un tel chaos dans la NyLoPa que les citadins s'agitaient en tous sens comme des mouches à l'intérieur d'un bocal renversé. Les fouineurs passaient au peigne fin les rues et les arcanes virtuels, les dirigeants vitupéraient et soumettaient leurs collaborateurs à une pression continue, infernale. Des batailles décisives semblaient engagées, mais on ne savait pas encore qui était l'adversaire ni d'où allaient surgir les prochains coups. En outre, le désordre semblait arranger les uns et désavantager les autres. À qui profitait la situation ? La réponse à cette question était la clef qui aurait ouvert les bonnes portes, mais les véritables bénéficiaires exploitaient justement l'entropie et les ténèbres qu'elle déployait pour avancer masqués.

Caton se présenta à l'heure prévue au bureau d'Alaric Bronier. Comme chaque fois que le maire de Paris convoquait le responsable du bureau des fouineurs, il congédiait adjoints, conseillers et secrétaires, estimant que leur échange serait plus sincère et fécond s'ils étaient seuls.

« Vous m'avez fait demander, Monsieur. »

Le maire désigna un siège à son visiteur et attendit qu'il prenne place :

« Les Ombres ont encore frappé, Caton, mais vous le savez aussi bien que moi, je suppose. De nouvelles pistes ? »

Caton ne révéla rien de son agacement. Toujours les mêmes questions, toujours ce besoin névrotique des responsables politiques d'être rassurés.

« Mes hommes travaillent jour et nuit, les archivistes épluchent sans interruption les bases de données de NyLoPa, et nous en sommes toujours au même point. »

Alaric Bronier posa ses coudes sur le bureau et joignit les mains à hauteur de son front.

« Mes contacts m'ont appris qu'une faction des grubs de New York avait décidé de mener leur enquête sans en référer à leur hiérarchie et qu'ils avaient contacté certains de nos agents. Avez-vous appris quelque chose à ce sujet ?

— Non. »

Le maire se fendit d'un soupir bruyant.

« Ne me dites pas que vous n'avez pas installé un système pour surveiller vos hommes ? Vous êtes de ceux qui savent s'entourer de précautions. »

Caton apprécia le compliment d'une légère inclination du buste.

« Je n'ai eu en tout cas aucun écho d'une quelconque rencontre entre les grubs et les fouineurs, ni par les biopuces ni par les gémines. Mes

hommes savent également se protéger. Et je les y encourage : imaginez que n'importe qui puisse pirater leur biopuce et avoir accès à...

— En attendant, j'ai besoin d'avoir les noms des fouineurs contactés par ces grubs dissidents, l'interrompt Alaric Bronier.

— Vous souhaitez vous séparer de ces hommes ?

— Débrouillez-vous pour me fournir cette liste de noms dans les plus brefs délais, Caton.

— Je vais mener mon enquête. »

Le maire croisa les mains et les reposa sur son bureau. Une posture d'autorité, estima le responsable du bureau des fouineurs.

« Une dernière chose : vous m'aviez parlé d'équiper vos fouineurs d'une nouvelle génération de puces, plus performantes. Où en êtes-vous de cette expérience ?

— Elle est en cours, Monsieur. Dès que nous aurons enregistré des progrès significatifs, je vous en informerai.

— Vous ne seriez pas du genre à me dissimuler des informations, n'est-ce pas ? Je peux toujours avoir confiance en vous ?

— Ai-je un jour trahi votre confiance, monsieur ? »

Oui, les ténèbres nous ensevelissaient et nous empêchaient de désigner l'adversaire. Pourtant, il se tenait là, sous notre nez, tellement énorme, tellement évident, que nous étions incapables de le voir.

*Des œufs qui éclosent dans le ventre de la mère, sortira le serpent
qui dévorera un jour le père qui l'a fécondé.*

Proverbe attribué au clan du Lynx de Trois Aubes

Pays horcite

Josp s'agita sur le matelas posé à même le sol recouvert de lattes de bois.

« L'homme méchant, il veut tuer Deux Lunes. »

Naja garda les yeux rivés sur la petite lucarne qui ouvrait sur le ciel, sur la liberté.

« Calme-toi, Josp. Ça fait trois ou quatre jours que tu racontes la même chose.

— Les Heures me disent que Deux Lunes est maintenant en danger, insista Josp. Je l'aime bien, Deux Lunes, je veux pas que l'homme méchant lui fasse du mal. »

Le regard de Naja revint se poser sur le petit homme, il flottait dans sa tunique et son pantalon de peau malgré les retouches effectuées par une couturière du clan. Elle-même portait un pantalon de toile grise et une veste de cuir informe, mais qui, en regard de la couverture récupérée chez les sauvages, lui semblaient un sommet d'élégance et de confort. Elle avait pu se laver dans un bac en bois rempli d'eau chaude, elle avait mangé un délicieux ragout qui avait apaisé sa faim, elle savait Deux Lunes en vie, l'espoir était revenu en elle et son sang chantait de nouveau dans ses veines.

« T'inquiète pas, Josp, c'est un malin, notre Deux Lunes. J'aimerais le revoir moi aussi. Pour l'instant, on est au chaud, à l'abri, sous la protection d'un clan puissant. Mais il faudra rapidement que tu leur prouves que tu sers à quelque chose. »

Josp se recroquevilla sur le matelas. Quelques instants plus tôt, il avait vidé avec une goinfrerie sidérante l'assiette fumante que la femme avait posée devant lui.

« Des fois les Heures me parlent, des fois elles me parlent pas, c'est pas moi qui décide.

— T'as jamais essayé d'apprendre à les maîtriser ?

— Elles me parlent depuis toujours. Avant, les autres savaient pas, je leur ai pas dit, juste quand les hommes sans odeur et silencieux sont venus, alors je leur ai dit, ils m'ont pas cru, ils m'ont frappé. »

Son visage se crispa lorsqu'il prononça ces mots. La lumière tombant de la lucarne éclaboussait les cloisons de tôle maculées de taches de rouille, les planches posées sur des pierres qui servaient de table basse, les matelas de plantes séchées et les couvertures de peau qui répandaient une douce odeur de graisse. Des éclats de voix, de rires, et d'autres bruits s'échouaient en vagues plus ou moins puissantes dans le silence de la pièce. La femme leur avait confié qu'ils étaient logés dans une aile de la maison de Dronka.

« Tu veux dire que tu as gardé ça pour toi pendant toutes ces années ? demanda Naja.

— J'avais peur, je croyais tout le monde comme moi.

— Ben non, mec, y en a pas beaucoup qui ont ce genre de pouvoir. Qu'est-ce que tu veux dire au juste par les hommes silencieux ? »

Josp se redressa, visiblement embarrassé par ses vêtements. Il avait toujours vécu nu et supportait mal le contact du cuir, d'autant que les peaux, mal tannées, avaient une texture grossière, rêche.

« J'entends du bruit à l'intérieur des têtes, répondit-il.

— Leurs pensées, c'est ça ? Leurs pensées font du bruit ?

— Sais pas, mais ça fait un bruit, un drôle de bruit, un bruit qu'on entend pas.

— Et t'entends pas ce bruit chez les Cavaliers de l'Apocalypse ?

— Non, ils sont comme vides. »

Une pensée transperça Naja comme une flèche.

« Ça voudrait dire qu'ils ne sont pas... humains ?

Je me suis toujours demandé pourquoi les agglomérations du pays horcite s'étaient développées sur les bords des fleuves et des rivières. Dans les temps d'avant la Grande Guerre, les cours d'eau présentaient un grand intérêt, servant à la fois de voies de communication, de garde-manger et de réserves d'eau. Mais l'eau était devenue plus dangereuse qu'utile, tellement polluée qu'elle n'était plus potable et les poissons plus comestibles. Et puis, sauf pour aller d'une rive à l'autre, les habitants du pays horcite avaient perdu l'usage de la navigation fluviale. Je crois, finalement, qu'ils s'étaient installés sur les rives des fleuves par la force de l'habitude : la proximité de l'eau, qui symbolisait la vie sur Terre, rassurait les survivants qui n'avaient pas eu la chance d'être admis à l'intérieur des Cités Unifiées. Ou alors les horcites pensaient que l'eau, comme la Terre, serait bientôt régénérée et que la vie, à nouveau, palperait dans son sein.

Les aboiements s'éloignaient peu à peu, couverts par les frissonnements des panaches de roseaux, les sifflements du vent et le murmure mélodieux de l'eau. Des nuages déferlaient en hordes de plus

en plus serrées au-dessus du fleuve.

« J'commence à me les geler, chuchota Geof.

— Encore un peu de patience, répondit Deux Lunes à voix basse. On est dissimulés par les roseaux, et puis on n'a pas d'autre façon d'échapper au flair des chiens. »

Ils s'étaient cachés dans la forêt de roseaux et enfoncés dans l'eau jusqu'au cou. Ils avaient coupé des tiges et s'en étaient servis pour respirer lorsque les hommes et leurs chiens avaient déboulé sur la grève pour passer les environs au peigne fin. Au bout d'un long moment, Deux Lunes avait sorti la tête hors de l'eau. La grève avait recouvré sa tranquillité.

« J'aime pas cette putain de flotte, reprit Geof. J'ai l'impression qu'elle va me voler toute ma vitalité. On dit que la mort se planque là-dedans.

— Elle s'est sans doute tenue dans l'eau pendant un bon moment, mais, maintenant, il n'y a presque plus de danger. Ou toutes les plantes, les roseaux, les arbres, les herbes, auraient crevé depuis bien longtemps.

— Peut-être, mais on caille.

— Attendons qu'ils s'éloignent, on se servira de la barque pour gagner Trois Aubes. »

Le visage déjà pâle de Geof blêmit un peu plus.

« J'monte pas là-dedans, moi. »

Deux Lunes ne put s'empêcher de sourire malgré le sentiment d'inquiétude qui ne le quittait pas.

« Tu me rappelles quelqu'un. »

Les aboiements se rapprochèrent d'eux tout à coup. Deux Lunes fit signe au gardien de se taire. On distinguait les chuintements caractéristiques de semelles sur la terre humide.

« Ils peuvent pas être dans l'eau, fit une voix. Personne ne peut survivre plus de dix secondes là-dedans.

— J'comprends pas pourquoi les chiens ont pas retrouvé leur piste, répondit une autre voix.

— Y en a un des deux qu'est un guérisseur. Un foutu sorcier. Il sait peut-être effacer ses traces ?

— On les retrouvera plus maintenant. Rentrons à Trois Aubes.

— Le contact nous a pourtant recommandé de surtout pas le rater.

— On les aura une autre fois, te bile pas. Et on touchera le reste de la prime. »

Les voix et les grondements des chiens diminuèrent rapidement, le silence retomba sur la grève.

« Je sors, grogna Geof. J'en peux plus de croupir là-dedans.

— Je crois qu'on peut y aller », approuva Deux Lunes.

Ils regagnèrent la berge. Les rafales de vent s'engouffrèrent dans

leurs vêtements mouillés et les frigorifièrent. Ils sautillèrent et tapèrent du pied sur le sol pour tenter de se réchauffer.

« J'reconnais que ton idée était la bonne, déclara Geof d'une voix entrecoupée par les tremblements. Mais cette foutue flotte est vraiment glacée. Et puis j'ai toujours peur qu'une putain de bestiole vienne me mordre les mollets.

— Les plus grands carnassiers qu'on connaisse sont les silures, les sandres et les brochets. Pas de quoi avoir peur, je t'assure.

— Je me demande comment tu connais tout ça, toi.

— Le clan du Haut Lieu s'est spécialisé dans l'acquisition et la transmission de la connaissance.

— D'où elle vous vient, cette connaissance ?

— Des anciens qui ont réussi à la garder après la Grande Guerre, et qui l'ont léguée à leurs disciples. »

Geof continua de s'ébrouer et de sautiller sur place. Des gouttes d'eau s'échappèrent en pluie de ses cheveux.

« Y a pas de clans de ce genre, à Trois Aubes.

— La connaissance se perd partout. Aide-moi à dégager la barque. »

L'épouvante agrandit de nouveau les yeux du gardien.

« J't'ai déjà dit que j'monterai jamais là-dedans.

— Sois pas si trouillard. Non seulement on ne risque rien, mais on s'épargnera la fatigue de la marche. »

L'argument ne pesa d'aucun poids dans l'esprit de Geof.

« J'suis pas trouillard, mais j'tiens pas à mourir noyé. Les anciens disent que l'eau retient l'âme des morts. »

Deux Lunes se remémora les enseignements de Dents de Rat. Il mesura sa chance de l'avoir eu pour précepteur.

« Rien ni personne ne peut retenir une âme. »

multiples étaient les prétextes pour déclencher une guerre des clans. Un conflit permettait aux chefs de saper l'influence d'un rival, s'emparer de ses biens, asseoir leur domination sur une agglomération, laver une dette d'honneur, réparer une offense. Les prophètes ou les prêtres des diverses religions qui s'étaient développées sur les rives des fleuves soufflaient sur les divisions pour mieux régner, au point qu'un grand nombre d'entre eux supplantaient les chefs traditionnels dans le cœur de leurs fidèles et que leur puissance se faisait inquiétante. En outre, les guerres offraient aux membres des clans autant d'occasions de régler leurs comptes, de s'emparer de la femme ou de la maison convoitée, de se venger d'une insulte, d'une bousculade, plus simplement de répandre le sang.

Dronka et Pitbus s'invitèrent dans la pièce qu'ils s'obstinaient à

appeler chambre quand Naja la considérait comme une geôle. On ne poste pas en permanence deux gardes devant la chambre de ses hôtes ni on ne la ferme à clef.

Dronka s'avança vers Josp. Le contraste était saisissant entre la carrure du chef du Lynx et l'aspect chétif du petit homme. Naja n'aima pas le coup d'œil vicieux que lui lança Pitbus.

« D'après mes renseignements, un clan s'apprête à attaquer le Lynx, déclara Dronka. Il veut récupérer nos camions et nos terrains de chasse. Nos gains ont été importants ces dernières années. Ils sont nombreux, ceux qui veulent prendre notre place.

— Il faut arracher les crocs d'ces chiens enragés avant qu'ils nous attaquent, gronda Pitbus.

— Encore faut-il savoir qui sont ces chiens. J'ai envoyé des yeux et des oreilles dans toute l'agglomération.

— Ça veut dire que c'est l'moment de faire ton boulot, vigie. »

Dronka décocha un regard noir à son second.

« Du calme, Pitbus. Ne le brusque pas. Ceux qui ont le pouvoir sont fragiles. »

Josp parut encore se rapetisser sur son matelas.

« Les Heures me disent rien, bêla-t-il.

— Ouais ? Eh ben, elles ont intérêt à te dire quelque chose vite fait, cracha Pitbus. Y a pas de bouche inutile, dans le clan. J'suis bien certain qu'y avait rien, l'autre jour, dans la forêt. Que tu as inventé cette histoire d'attaque pour sauver ta pauvre couenne.

— Si vous l'effrayez, il dira rien, intervint Naja. Il peut pas commander ses visions, elles viennent toutes seules. »

Pitbus brandit un bras menaçant en direction de la jeune femme. L'espace de quelques secondes, elle crut qu'il allait tirer son pistolet de sa ceinture et vider son chargeur sur elle.

« Toi, t'as tellement la trouille d'être vendue que tu dirais n'importe quoi pour nous faire croire que ce monstre...

— Ferme-la, Pitbus ! tonna Dronka.

— Tu vas toute de même pas te laisser manipuler par ces deux-là, riposta Pitbus. Moi j'dis qu'il faut s'en débarrasser, et vite !

— C'est encore moi le chef du clan. Encore moi qui prends les décisions. On a amassé suffisamment de traubs pour nourrir deux bouches supplémentaires.

Pitbus tourna autour de son chef avec l'allure d'un jeune loup défiant le mâle dominant.

« J'te reconnais plus, Dronka. C'est pourtant toi qui affirmes que la faiblesse perd un clan, qu'il faut se montrer inflexible, plus féroce que le lynx sauvage.

— Et je le pense toujours. C'est pas par pitié que j'ai épargné ces deux-là, mais parce qu'ils peuvent nous être utiles. Et c'est le rôle d'un

chef de clan de s'entourer de toutes les garanties.

Pitbus ricana.

« Un mutant à moitié débile et une fille plus maigre qu'un rat écorché, t'appelles ça une garantie ?

— Tu devrais de temps à autre apprendre à fermer ta grande gueule. » Le ton de Dronka était devenu menaçant. « T'as sûrement mieux à faire que de contester mes décisions. »

Pitbus écarta les bras en signe d'apaisement. Son air sournois indiquait qu'il n'en resterait pas là.

« J'disais ça dans l'intérêt du Lynx, Dronka.

— Tu peux foutre le camp, maintenant que tu as craché ton venin. »

Pitbus se rapprocha de la porte.

« Comme tu veux, mais j'persiste à dire qu'c'est pas une bonne chose de garder ces deux-là dans le clan. »

Il sortit et claqua la porte derrière lui.

« Il est courageux, marmonna Dronka. Dur au mal, mais il a pas plus de tête qu'un foutu moineau.

— Pourquoi l'avoir choisi comme second, alors ? s'étonna Naja.

— Je devais désigner un successeur avant mes quarante ans, c'est la loi des clans de Trois Aubes. Mon fils est mort deux jours avant l'annonce officielle. Il me restait plus que lui. Pitbus est mon neveu. »

Les bras de Josp s'agitèrent comme les ailes d'un moulin à vent.

« Les Heures, elles me parlent, elles me disent : c'est lui, l'homme méchant, qui a tué ton fils. »

Les traits déjà rudes de Dronka se durcirent.

« Quel homme méchant ?

— Lui, cria Josp en désignant la porte.

— Tu veux dire celui qui vient de partir ? insista Naja. Pitbus ?

— Oui, oui. »

Dronka se redressa comme si un serpent venait de le mordre.

« Impossible, vigie ! Mon fils Twer a été tué par un ours. Ils sont cing à l'avoir vu mourir. »

Josp tremblait maintenant de tous ses membres.

« Les Heures me disent, des hommes entourent l'enfant, ils lui veulent du mal, leurs bâtons ont des griffes et des dents, il crie, il se défend avec son couteau, ils sont trop nombreux, ils le frappent, ils le frappent, il est à terre, ils continuent de le frapper, et, lui, l'homme méchant, il dit : "Oh, mon pauvre cousin, tué par un ours, il n'y a pas d'ours." Les autres rient, ils dansent, l'homme méchant, il leur dit qu'ils auront les meilleures parts, ils sont ses amis pour la vie, pour la vie. »

Le visage de Dronka s'était figé en un masque de stupeur.

« Tu es sûr de ce que tu dis, vigie ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— Les Heures ne lui mentent jamais, intervint Naja.

— J’crois qu’elles lui parlaient du futur, pas du passé.

— Josp n’a pas la même notion du temps que nous. Nous, on le voit comme une ligne droite, passé, présent, futur. Pour lui, c’est plus compliqué, ça se mélange. »

De grosses larmes roulaient maintenant sur les joues hâves de Josp.

« Les Heures me disent, elles me disent que l’homme méchant, maintenant, il veut te tuer, il veut tuer Naja.

— Et pas toi ? »

La méfiance plissait de nouveau le nez et le front de Dronka.

« Il est le plus souvent absent de ses visions, précisa Naja. Elles ne disent rien pour lui-même.

— Pitbus... murmura le chef du Lynx. J’aurais donc réchauffé un serpent dans mon sein ?

— Il est avec d’autres hommes méchants, gémit Josp. J’entends leurs pensées, elles sont blessantes. »

La main de Dronka se posa sur la crosse de l’un de ses pistolets. Ses yeux étaient devenus presque entièrement blancs.

« D’après ce que dit Josp, il t’a trahi et s’est allié avec d’autres chefs pour prendre le contrôle de ton clan, ajouta Naja. Voilà pourquoi il veut se débarrasser de nous : il a peur des visions de Josp. »

« Les sourieurs ont échoué, Ezok. »

La fureur déforma le visage encore chaotique du guérisseur. Son interlocuteur pâlit : à Trois Aubes, les exemples étaient nombreux d’intermédiaires exécutés pour avoir apporté de mauvaises nouvelles.

« Les misérables rats. » Le regard asymétrique d’Ezok scruta son vis-à-vis comme s’il tentait de sonder son âme. « Comment ont-ils pu manquer cette moitié d’homme qui se balade toujours sans arme ?

— Ils ont traqué Deux Lunes sur la rive du fleuve. Ils lui ont tiré dessus, ils l’ont manqué, et puis il a disparu. Les chiens eux-mêmes n’ont pas retrouvé sa trace. Seuls les sorciers savent déjouer le flair des chiens. »

Ezok frappa la table du plat de la main.

« Ne dis pas n’importe quoi : les bons chasseurs savent également tromper le flair des animaux. Tu leur as dit qu’ils ne toucheraient le reste de l’argent que lorsqu’ils m’apporteront sa tête ? »

L’homme recula de deux pas, comme pour se soustraire à la vindicte du guérisseur.

« Évidemment. Pourquoi tu lui voues une telle haine ? Il n’a pas l’air bien dangereux. »

Ezok le toisa avec mépris avant de relever la manche de son bras droit.

« Approche. Que vois-tu sur mon bras ? »

L’homme s’avança d’un pas hésitant.

« Une cicatrice, bredouilla-t-il.

— Qui n'est pas due à une blessure, précisa Ezok. J'avais autrefois un tatouage à cet endroit. Je l'ai effacé quand je me suis enfui. Ou plutôt, j'ai arraché le lambeau de peau sur lequel il se trouvait.

— Pourquoi ? »

Ezok rabattit la manche de son manteau de fourrure.

« Pour ne pas être reconnu. J'avais enfreint la loi de mon clan, et je ne voulais pas que sa malédiction me poursuive. En arrachant le tatouage, je reprenais ma liberté.

— Quel était ton clan ?

— Celui qui porte le symbole du serpent, symbole de la guérison et de la renaissance. Le clan de Deux Lunes, celui du Haut Lieu. Le clan des guérisseurs du Noyau. » Ezok garda un temps de silence, plongé dans ses souvenirs. « Deux Lunes, c'est la malédiction qui m'a rattrapé. La malédiction que je dois écraser. »

Les rumeurs de guerre dans les rues de Trois Aubes généraient autant d'excitation que de terreur. Le sang allait couler, et une seule chose importait, finalement : que ce ne soit pas le vôtre. Le conflit prenait fin lorsque les hurlements et les gémissements cessaient de retentir, supplantés par les clameurs des vainqueurs. La hiérarchie de l'agglomération était alors modifiée. Le clan vainqueur occupait une position importante, voire dominante ; le clan vaincu était rayé de la surface de la Terre, les survivants vendus ou cloués sur les portes pour l'exemple, femmes partagées et enfants réduits en esclavage. Puis l'existence reprenait son cours, avec son lot de préoccupations quotidiennes et de petites misères. En un sens les guerres claniques, en brisant la monotonie de la vie en agglomération, offraient à la population des intermèdes distrayants.

Graar invita Deux Lunes et Geof à prendre place à sa table. Aussitôt, une femme vint leur servir un ragoût où dominaient les saveurs de viande musquée et d'herbes aromatiques — Deux Lunes identifia l'odeur de l'aneth modifié.

« On m'a dit que tu avais été attaqué, Deux Lunes, gronda Graar après s'être essuyé les lèvres d'un revers de main.

— Geof et moi, on s'en est tiré sans dommage, répondit Deux Lunes.

— Tu sais qui a lancé les sourieurs sur tes talons ?

— Je crois en avoir une petite idée.

— Je peux avoir la même. Mais je n'interviendrai pas en ta faveur, Deux Lunes, même si tu es le meilleur guérisseur de Trois Aubes. »

Deux Lunes mangea un peu de ragoût, en écartant les morceaux de viande de rat. Geof, lui, engloutissait le contenu de son assiette sans

faire le tri.

« Je ne te le demande pas, Graar.

— Je ne peux ni te donner une garde personnelle ni te boucler dans ta chambre. Tu as besoin de ta liberté de mouvements, et moi j'ai besoin de mes gardes. C'est à toi d'être fort si tu veux survivre à Trois Aubes. À toi de te faire ta place. À toi de régler tes problèmes. » Graar s'essuya les mains sur un bout de tissu avant d'extirper un pistolet de sa poche. « Ceci t'y aidera. »

Deux Lunes fixa l'arme sans trahir le moindre état d'âme.

« Merci pour ton offre, Graar, mais mon serment de guérisseur m'interdit de porter des armes, finit-il par murmurer.

— Comment veux-tu survivre sans arme ? s'insurgea le chef du Perce-Oreille.

— Il existe d'autres moyens, je crois. Et puis être armé n'a jamais empêché personne d'être tué. Un vieux proverbe d'avant la Grande Guerre dit que celui qui vit par les armes périt par les armes.

— Ici, ce serait plutôt : celui qui n'a pas d'arme meurt plus vite que celui qui en a une. Je ne peux pas te forcer à accepter mon cadeau. Dommage : c'est un pistolet Smith & Wesson d'avant la Grande Guerre, un modèle en parfait état. Il t'aurait été très utile dans les jours à venir. »

Geof et Deux Lunes tournèrent en même temps la tête vers Graar.

« Pourquoi ?

— Une guerre de clans se prépare, et je ne sais toujours pas si le Perce-Oreille sera impliqué.

— Tu n'as pas reçu d'émissaire ? demanda Geof.

— Si, bien sûr, mais je n'ai pas pris ma décision. J'ai rendez-vous tout à l'heure avec un traître, le second d'un clan puissant, un homme en qui personne ne peut avoir confiance. »

Deux Lunes repoussa son assiette. La viande de rat noir le répugnait.

« Ne l'écoute pas si tu ne peux pas avoir confiance en lui, dit-il. De mon côté, j'ai une requête.

— Parle.

— Ce n'est pas pour moi. Il s'agit de Gwenil, la femme de Dark.

— Cet idiot a eu le sort qu'il méritait. Mais il m'a permis de faire ta connaissance. Paix à son âme.

— Après la mort de Dark, des gens se sont installés dans sa maison. Gwenil ne sait plus où aller. L'hiver s'annonce rude. Elle n'a pas beaucoup de chances de survivre si elle ne trouve pas un toit. »

Graar considéra Deux Lunes d'un air soucieux.

« Pourquoi tu te préoccupes de son sort ?

— Elle a toujours été bonne pour moi.

— La reconnaissance, un sentiment qui se perd, dans Trois Aubes. D'accord, je vais envoyer un de mes seconds régler le problème de

Gwenil. »

Deux Lunes le remercia d'un mouvement de tête.

« Fais bien attention à toi, Deux Lunes, ajouta Graar. Les temps sont difficiles et il n'y a pas de place pour la grandeur d'âme dans les rues de Trois Aubes. »

Chapitre 11

Les échanges virtuels posent des problèmes dont celui de l'authenticité des informations est probablement le plus important.

Le virtuel rappelle en effet la Maya de l'ancienne religion hindouiste, un concept qu'on pourrait traduire par l'illusion. Le virtuel est par essence le monde de l'illusion, de la fascination du leurre, et on sort de plus en plus difficilement de ses labyrinthes.

Keril Mahonet, *Le réel est-il dissoluble dans le virtuel ?*

Cité Unifiée de NyLoPa

Un certain nombre d'habitants de NyLoPa vivaient dans des logements flottants amarrés le long de la Seine, de la Tamise ou de l'Hudson River. Les « aquables », comme on les surnommait, formaient une communauté à part et revendiquaient une certaine indépendance vis-à-vis de l'autorité. Tout ce que la C.U. comptait de péniches et de bateaux avait été transformé en logements reliés les uns aux autres par des passerelles et des quais. Quelques aquables avaient tenté de sortir des limites de Paris par la voie fluviale, mais ils s'étaient heurtés, à l'est et à l'ouest de la Cité, aux gigantesques murs d'enceinte qui servaient également de barrages énergétiques et filtrants. De temps à autre, ils se lançaient dans ce qu'ils appelaient une transhumance : ils quittaient les quartiers ouest de Puteaux, Sèvres, Meudon, pour s'installer dans les quartiers est de Nogent, Brie sur Marne ou Noisy. Ils croisaient ceux qui parcouraient le chemin inverse. Alors la Seine, couverte d'embarcations de toutes tailles et de toutes sortes, devenait la voie la plus encombrée et la plus pittoresque de NyLoPa.

Philémon Barthes rouvrit les yeux. Il se demandait visiblement ce qu'il faisait là et qui était l'homme penché au-dessus de lui. Puis, la mémoire lui revenant, il reconnut le fouineur qui l'avait poursuivi. Il tenta de se relever, mais des menottes électroniques, attachées à une barre de fer, l'en empêchèrent.

« Où sont mes deux potes ? » grogna-t-il.

Ganesh joua un petit moment avec la crosse de son taz. La coque de la péniche craquait de temps à autre sous l'effet d'une légère houle. La lumière du jour s'écrasait en flaque étincelante sur le plancher.

« C'est moi qui pose les questions. »

Barthes leva furieusement les bras, de nouveau bloqués par les menottes.

« Putain, si tu les as... »

— Tués ? Pourquoi ? Ton petit cœur ne le supporterait pas ?

— Détache-moi, ces putains de menottes me font un mal de chien. J'ai l'impression que ton taz m'a arraché la moitié du cœur. »

Ganesh jeta un coup d'œil sur les deux corps allongés à l'autre bout du carré. Liés l'un à l'autre à l'aide de cordes dénichées dans un réduit, ils ne bougeaient pas.

« Tu peux dire que tu m'as fait cavalier. Va maintenant falloir que tu répondes à mes questions. »

Philémon Barthes lui décocha un regard haineux.

« J'ai rien à te dire. »

Ganesh se leva pour se dégourdir les jambes. Il n'aurait pas aimé habiter sur une péniche, préférant une surface stable sous ses pieds. Il se rendit compte qu'il commençait à oublier Emmy. La vitesse à laquelle elle sortait de sa mémoire, de sa vie, le frappa, comme s'il n'était plus tout à fait le maître de son esprit, comme si son cerveau était maintenant trop affairé pour s'encombrer d'émotions, de souvenirs. Il chassa ses pensées parasites et retourna près de Philémon Barthes.

« Si tu avais vraiment la conscience tranquille, tu ne serais pas équipé d'une puce pirate. »

— J'vois vraiment pas de quoi tu parles, rétorqua Barthes.

— De la puce reliée à la base de données de l'organisation qui porte le nom de Main Noire. Et dont tu es un adepte.

— Et alors ? La Constitution de la Cité Unifiée garantit la liberté de culte à chacun.

— Liberté de culte ne veut pas dire permis de torturer et de tuer. Je suis entré dans la base de données de la Main Noire. »

L'information eut sur Philémon Barthes l'effet d'un coup de poing au plexus.

« Impossible. Elle est... »

— Cryptée ? Aucun cryptage n'est inviolable. Même si vous prenez la précaution d'effacer vos communications, il reste toujours des traces. Des noms. Des adresses. Des rapports. »

Changement d'attitude du suspect, modification du métabolisme.

« Tu veux quoi, au juste ? » grogna Barthes.

Ganesh prit le temps de bien choisir ses mots. La porte s'entrouvrait,

il ne fallait pas la refermer par un excès de précipitation.

« Savoir si ton organisation est liée d'une manière ou d'une autre aux Ombres. Tu as entendu parler des Ombres, non ? »

Le suspect eut la réaction escomptée.

« J'y gagnerais quoi, à t'aider ?

— La liberté. On te retire proprement la puce pirate qui te lie à la Main Noire. Tu gagnes une nouvelle identité et tu échappes aux représailles. »

À en croire son regard, l'idée traçait rapidement son chemin dans l'esprit de Philémon Barthes.

« Pourquoi moi, merde ?

— Parce que tu es monté avec une prostituée et que tu lui as parlé des derniers jours de la Cité, d'un ennemi invisible, indécélable, invincible. Une définition qui colle parfaitement aux Ombres, non ? »

Nouvelle modification du métabolisme du suspect, activation de l'amygdale, sécrétion d'adrénaline.

« J'en sais foutre rien, maugréa Barthes. J'ai juste... Putain, mec, si je parle, je signe mon arrêt de mort. »

Ganesh s'efforça de garder son calme.

« Je t'ai déjà garanti l'anonymat et la protection. »

— Rien à foutre. »

La porte s'était refermée. La colère déborda tout à coup Ganesh. Ce salopard ne l'humilierait pas une deuxième fois. Il leva la crosse du taz et l'abattit sur l'arête du nez de Barthes.

« J'ai d'autres moyens de te faire parler », rugit-il.

Il le frappa à plusieurs reprises, sur les arcades sourcilières, sur les pommettes, sur le crâne, ivre de fureur, incapable de se contenir. La frustration accumulée depuis des jours et des jours jaillissait de lui comme un torrent gonflé par les pluies. La tête de Philémon Barthes balança de droite à gauche à la façon d'un punching-ball.

« Parle, bordel ! » hurla Ganesh.

Sa biopuce lui délivrait un flot d'informations auquel il ne prêtait plus aucune attention. Il savait pourtant qu'il était formellement interdit de cogner un suspect après l'avoir neutralisé d'une décharge de taz.

Probabilités crise cardiaque : 62 %.

Le sang rougit le front et les joues de Philémon Barthes.

J'aurais dû comprendre pour Théo, nous aurions tous dû comprendre si nous avions formé un véritable groupe. Le fouineur Théodore Bernier n'était certes pas un équipier facile à gérer : individualiste, cachottier, caractériel, bagarreux, autant de traits qui n'en faisaient pas un compagnon agréable. Mais nous n'avons jamais pris la peine de savoir pourquoi il nous évitait, pourquoi il

était d'humeur si sombre certains jours, pourquoi il refusait catégoriquement les mêlées, les échanges. Nous avions oublié de nous intéresser aux autres, pas seulement aux hommes et aux femmes que nous croisions au hasard de nos enquêtes, mais aussi et surtout à nos équipiers, les citadins avec lesquels nous passions le plus clair de notre temps.

Le biophone de Théodore vibra alors qu'il s'était à moitié assoupi devant un film d'avant les cités, l'un de ceux récupérés après la Grande Guerre grâce à leurs vieilles pellicules stockées dans des bunkers à hygrométrie constante. Sa biopuce lui fournit l'identité de son correspondant. Il hésita un instant avant de prononcer à mi-voix le code d'autorisation de la communication.

« Bonsoir, Théodore Bernier. »

Théodore eut l'impression qu'un scorpion venait de se glisser sous son crâne.

« Encore vous. Je vous ai payé il y a trois jours, la prochaine échéance est dans un peu moins de trois semaines.

— Je sais, Théodore, mais j'ai eu des dépenses inattendues, je dois me renflouer.

— Ne comptez pas sur moi. Je n'ai plus un sou. J'ai déjà largement outrepassé mon découvert bancaire. »

La respiration de son correspondant résonna en lui pendant quelques instants, comme s'il lui avait volé son souffle.

« Très embêtant. Si je ne peux plus compter sur vous, qui va me venir en aide ? »

Théodore contempla l'actrice qui emplissait tout l'écran, Gene Tierney, une femme dont la splendeur le fascinait.

« Faites chanter quelqu'un d'autre.

— Ce n'est pas bien, Théodore. Pas bien. Vous appelez chantage ce qui est entre nous une relation de confiance. Imaginez que je diffuse sur les réseaux les images qui sont en ma possession. On vous arrêterait, on vous jugerait, on vous condamnerait à subir la correction radicale. Avec les nano-neuro qu'on vous injecterait, vous auriez le QI d'un poireau. Et cela, sans espoir de recouvrer un jour vos facultés mentales. Je suis certain que vous n'avez pas envie de finir comme un légume, Théodore.

— Et moi, je voudrais bien savoir comment vous vous êtes procuré ces putains d'images. »

Son correspondant émit un petit rire horripilant.

« Un secret partagé n'est plus un secret. Une chose est sûre en tout cas : vous ne pourrez pas nier que c'est vous, les images sont nettes.

— J'ai encore une bonne vue, et je me reconnais, mais je n'ai aucun souvenir d'avoir commis ce genre de...

— Atrocité ? Comme tout être humain, vous avez plusieurs faces, et vous vous arrangez pour présenter celle que la société peut tolérer. »

Théodore fut traversé par une violente envie d'arracher le biophone de son cerveau.

« C'est à cause de cette satanée biopuce, hein ? cracha-t-il.

— Possible, mais pas seulement. Les facteurs peuvent être multiples : claustrophobie, pollution, nourriture, corrections génétiques, émotions de la petite enfance, mémoire cellulaire, dégénérescence. L'un ou l'autre de ces facteurs, ou plusieurs de ces facteurs combinés, vous poussent à commettre des actes répréhensibles. »

Théodore fut de nouveau fasciné par la pureté du visage de Gene Tierney. La beauté naturelle des femmes d'avant les cités valait largement la beauté corrigée des femmes de NyLoPa.

« Répréhensibles ? marmonna-t-il. Un esprit normalement constitué les considérerait comme ignobles, abominables. Mais vous n'êtes pas un esprit normalement constitué, n'est-ce pas ?

— C'est vous qui me dites ça, Théodore. » Son correspondant marqua un temps de pause. « Trouvez-moi dix mille dolleurs avant demain et déposez-les sur le compte habituel. »

Théodore se leva et marcha de long en large comme un fauve en cage.

« Dix mille. Mais où veux-tu que je les prenne ?

— Vous perdez vos nerfs, Théodore : vous recommencez à me tutoyer, à me rudoyer.

— Je n'ai pas beaucoup de respect pour les maîtres chanteurs et autres ordures. »

Son correspondant ne perdait jamais son calme, c'était sa première caractéristique, les autres étant une voix douce, presque suave, la manie d'appeler à des heures indues et une parfaite connaissance des réseaux et des cryptages.

« Dix mille dolleurs avant demain matin sept heures, ou je balance les images sur tous les réseaux. Et la population de NyLoPa verra bien qui est la véritable ordure. »

La communication s'interrompit. Théo tenta de se concentrer à nouveau sur Gene Tierney, mais une partie de lui interrogeait déjà sa biopuce pour vérifier l'état de son compte bancaire et une autre faisait le tour de ses relations pour savoir à qui il pourrait emprunter de l'argent.

« Putain, mec, t'es un grand malade, t'aurais pu me tuer. »

Philémon crachait autant de mots que de sang. Ganesh lui avait essuyé le visage à l'aide d'un torchon récupéré dans le coin cuisine, mais les saignements avaient repris. Le fouineur avait recouvré son calme et s'efforçait de chasser les derniers vestiges de la colère qui

l'avait emporté. Les deux autres avaient repris connaissance, mais ils gardaient le silence, comprenant que le fouineur ne s'intéressait qu'à Philémon Barthes, préférant se faire oublier.

« Je repose ma question : la Main Noire a-t-elle un lien avec les Ombres ? »

Philémon Barthes secoua la tête d'un air résigné.

« Tu les connais pas, les autres.

— Quels autres ?

— Les grands prêtres de la Main Noire. Ils savent tout, tout le temps, ils sont mieux informés que les maires eux-mêmes. Si ça se trouve, ils sont en train de nous écouter en ce moment. »

Cryptage déjà installé.

« Ma biopuce te protège avec un brouillage inviolable : personne d'autre que nous deux ne peut entendre cette conversation. »

Philémon Barthes ne parut pas rassuré pour autant.

Amygdale toujours active, forte présence d'adrénaline.

« Quand j'ai parlé à la pute des derniers jours de la Cité et du reste, je ne faisais que répéter ce que j'ai entendu.

— De qui ?

— D'un grand prêtre. Il disait qu'on devait se tenir prêts, nous, les adeptes, qu'on nous donnerait bientôt la liste des ennemis de la Main Noire, des gens qu'on devait éliminer pour préparer la bataille de l'Armageddon et la revanche de l'Ange déchu.

— L'Ange déchu ?

— Il porte d'autres noms, Belzébuth, Baal, Lucifer, Méphisto...

— Cette liste, tu l'as reçue ? »

Une moue d'amertume étira les lèvres de Barthes.

« Non. Quand il y a eu la première attaque des Ombres, j'ai pensé qu'ils avaient trouvé d'autres adeptes pour commencer le travail. Et j'ai été déçu, parce qu'ils avaient promis un destin glorieux pour les combattants de la Main Noire.

— Tu as déjà participé à des sacrifices humains ?

— J'ai tenu un cœur encore palpitant dans mes mains. Comme les autres.

— Sans remords ? »

Philémon Barthes garda le silence, les yeux tournés vers l'intérieur. Les deux autres ne perdaient pas une miette de leur conversation. Peu probable qu'ils soient eux aussi adeptes de la Main Noire.

Estimation : 27 %.

« Tu connais les grands prêtres ? » demanda Ganesh.

Barthes sembla revenir tout à coup à la vie.

« Leurs noms, tu veux dire ? J'en connais un. J'sais ce que vaut ta protection, mais j'vais quand même te le dire. Et quand je te le dirai, je te promets une surprise. Une putain de belle surprise. »

« Vous voyez, il s'en est très bien tiré.

— Sa biopuce s'en est très bien tirée, vous voulez dire, Monsieur. »

Mina avait craint que la colère de Ganesh ne perturbe son métabolisme et n'engendre des dommages irréversibles dans son cerveau. La prise de contrôle de son esprit par la biopuce lui avait fait courir des risques bien plus importants qu'il ne le pensait.

« Le binôme, l'ADN de synthèse associée à l'organique : les deux associés font plus que la somme des parties. Un constat plutôt encourageant.

— Vous pensez vraiment que cette nouvelle biopuce va nous aider à résoudre le problème des Ombres ?

— Le résoudre, je ne sais pas. Le comprendre, au moins, pour nous y adapter, plus exactement.

— À ce rythme-là, les trois quarts de la population auront été éliminés avant que nous ayons compris quoi que ce soit.

— Ma conviction est qu'une nouvelle civilisation ne peut s'imposer sans détruire une bonne partie de celle qui la précède.

— De quoi parlez-vous ?

— Je parle de l'émergence d'un être nouveau.

— Et les autres, les normaux, vous en faites quoi ?

— La normalité n'est qu'une question de point de vue. Ceux qui sont prêts passeront sans dommage la crise actuelle et survivront. Les autres...

— Ça veut dire quoi, être prêts ? »

Caton ne répondit pas. Le temps parut se suspendre.

« Vous le saurez bien assez tôt, mademoiselle. »

Je me souviens de mon stage de fin de formation comme si c'était hier. Je me souviens parfaitement de la boule d'excitation et d'angoisse qui m'a saisi la gorge lorsque je suis entré pour la première fois dans le Central, je me souviens de chaque mot du discours du chef de groupe, je me souviens des traits de la fouine chargée de m'accompagner dans mes premiers pas de fouineur. Une femme d'une cinquantaine d'années, assez belle, mais usée par les veilles incessantes et une utilisation forcenée de sa biopuce. Elle déployait une énergie phénoménale sur chaque affaire. Et moi, du haut de mes vingt-quatre ans, j'éprouvais les pires difficultés à suivre son rythme. Elle est morte trois ans après mon intronisation officielle, de cette maladie de plus en plus courante chez les fouineurs appelée cybernitose. Je me suis juré de ne pas abuser de ma biopuce, mais, les années passant, les affaires se succédant, j'ai peu à peu oublié mon serment et j'ai cédé à l'appel envoûtant de l'intelligence artificielle tapie dans mon cerveau.

Théo s'engouffra dans son bureau et posa son imperméable détrempé sur la patère fixée à la porte. Lorsqu'il se retourna, il s'aperçut qu'il y avait du monde dans son antre.

« Vous êtes là, tous les deux ? Je parie que personne n'a songé à vous présenter. Je suis en retard, désolé. Des trucs urgents à faire ce matin. Ganesh, je te présente Ava, ma nouvelle stagiaire. »

Ganesh avait précédé Théo de quelques secondes et il n'avait pas demandé à la petite blonde assise devant le bureau qui elle était et ce qu'elle fichait là. Il lui tendit la main ; elle la lui broya avec une force étonnante. Son regard était aussi franc et déterminé que sa poignée de main.

« Enchanté. Je suis Ganesh.

— Bonjour. »

Théo consulta l'écran de l'archiviste avant d'aller s'asseoir à son bureau.

« Les femmes vont finir par nous bouffer, soupira-t-il. Elles sont devenues majoritaires dans la communauté des fouineurs.

— Je sais, j'ai les mêmes statistiques, déclara Ganesh.

— La base de données est la même pour tout le monde ? demanda Ava.

— En théorie, oui, mais chaque fouineur a sa propre façon d'analyser les informations, répondit Théo. Et après on procède au recoupement, on confronte les interprétations.

— Pas facile pour une débutante de commencer par l'affaire des Ombres, hein ? » lança Ganesh.

Il vit, au regard noir qu'elle lui jeta, qu'il n'avait pas opté pour la bonne approche.

« Si j'avais voulu un boulot peinard, je ne me serais pas engagée chez les fouineurs », répliqua-t-elle avec une bonne dose d'agressivité.

Théo dévisagea la jeune femme.

« Tant qu'on ne t'aura pas greffé ta biopuce dans le cortex, tu peux encore changer d'avis.

— Je n'en ai pas l'intention.

— On en reparlera à la fin du stage. »

Ganesh tenta d'effacer la désastreuse impression laissée par son entrée en matière.

« Vous avez toujours eu envie de devenir fouine, Ava ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous n'êtes ni mon maître de stage, ni mon petit ami. »

Ganesh lui décocha un regard excédé.

« Pas la peine de monter sur vos grands chevaux, ceci n'est pas un interrogatoire.

— Tu devrais être gentille avec ton futur équipier, Ava, intervint

Théo. Ou il te soumettra à une analyse morphopsykè approfondie et en saura sur toi bien plus que tu ne pourrais l'imaginer. »

Première analyse morphopsykè Ava Adler, âge : 22 ans. Aucune correction génétique. Ambitieuse, déterminée, tenace, violente, émotive, exaltée et sensuelle sous froideur apparente.

« À propos d'analyses, l'archiviste a craché des informations ? demanda Ganesh.

— Rien de rien. On est devant un putain de mystère. En trente ans de carrière, c'est la première fois que je manque à ce point d'idées. »

Ava leva la main comme une écolière souhaitant répondre à une question.

« Rien ne dit que... »

D'un geste de la main, Théo l'encouragea à poursuivre.

« Il ne s'agit peut-être pas d'une affaire criminelle, avança-t-elle.

— Tu penses à une cause naturelle ? Un virus d'un genre nouveau ?

— Les probabilités sont quasi nulles », intervint Ganesh.

Théodore approuva son équipier d'un hochement de tête.

« Je sais que tu as encore des formalités administratives à remplir, Ava. Tu n'es pas obligée de rester avec nous.

— Je reste. Si je ne vous dérange pas. »

Ganesh sauta sur l'opportunité de prendre une petite revanche immédiate — et assez minable, il dut en convenir.

« Oui, on a un besoin urgent de votre éclairage.

— On ne peut pas dire que votre lumière ait éclairé quoi que ce soit pour l'instant, répliqua-t-elle de cette petite voix acide horripilante.

— Je vous préviens : je vais continuer de vous harceler de questions indiscretes.

— Si vous aimez perdre votre temps. »

Le regard de Théodore passa de l'un à l'autre.

« Ça m'a l'air bien parti entre vous deux. »

Ava se leva et défroissa sa jupe évasée d'où s'évadaient des jambes fines et gainées de bas de soie.

« Et les flics ? dit-elle. Qu'est-ce qu'ils en disent ? J'ai l'impression qu'ils se foutent de vous, enfin, de nous.

— Quelle intuition, persifla Ganesh. Vous avez trouvé ça toute seule ?

— Ils tiennent leur revanche, affirma Théo.

— On fait pourtant le même boulot, non ? insista Ava.

— En théorie. En pratique, nous sommes rivaux. » Théo eut un geste fataliste. « Chacun essaie de tirer la couverture à soi, d'obtenir les plus gros budgets de la Cité, la meilleure couverture médiatique. Les flics sont trop contents de nous voir patauger.

— Les Ombres, elles, se foutent bien de nos petites querelles.

— Vraiment douée pour les évidences, la nouvelle », railla Ganesh.

Il douta que l'orgueil masculin soit le seul responsable de la stupidité de son attitude. Il avait l'impression que quelqu'un d'autre, un clone ou un double, parlait à sa place.

« Et pour un tas d'autres choses, je vous assure. Ganesh, c'est un nom d'origine indienne, non ? »

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous n'êtes pas ma petite amie.

— Parlez pas de malheur. »

Théodore jugea urgent d'intervenir.

« Tu as du nouveau de ton côté, Ganesh ? Tu devais aller voir ce type, à Montrouge... »

Ganesh n'eut pas le temps de répondre.

Demande d'ouverture d'un domaine protégé, urgence, demande d'ouverture d'un domaine protégé, code.

« Ça va, Ganesh ? » demanda Théo, interloqué par la brusque tension des traits de son équipier.

Code.

Trouver un endroit tranquille, vite.

« Excuse-moi, une urgence, lâcha Ganesh entre ses lèvres serrées. Je peux utiliser tes toilettes ? »

Théodore lui indiqua la direction d'un mouvement de bras.

« Te gêne pas. »

Code.

Il franchit le couloir en quelques bonds, s'enferma dans les toilettes et tira le verrou.

Code.

WA19BX-60ZKY

Domaine ouvert. Espace de dialogue ouvert.

Bonjour, Ganesh : ne donnez aucune information relative à votre enquête à Théodore Bernier.

Vous nous entendiez ? Vous avez placé un mouchard sur ma biopuce ?

Ganesh parlait à voix basse en espérant que Théo et Ava ne l'entendraient pas de l'autre côté de la cloison.

Nous partageons toutes nos données, souvenez-vous.

Ça veut dire que vous enregistrez tout ce que je fais ? Vous auriez pu me prévenir.

Vous étiez prévenu, il me semble.

Pourquoi ne rien dire à Théo ? Vous le soupçonnez de rouler pour une autre organisation ?

Nous avons découvert qu'il avait un passé trouble, nous ne voulons prendre aucun risque.

Vous voulez dire quoi par trouble ?

Le genre de passé qui n'en fait pas un maillon très solide dans la chaîne que nous mettons en place. Il suffit qu'un seul maillon cède pour que toute la chaîne se brise. Nous ne pouvons pas vous donner de précisions

supplémentaires pour l'instant.

Si vous m'avez recruté, c'est que vous pouvez me faire confiance, non ?

Désolé : nous sommes obligés de fragmenter les informations pour nous donner davantage de chances.

Faut que je sorte, ou Théo et sa stagiaire vont se douter de quelque chose. D'accord, je ne lui dis rien. Est-ce qu'au moins mon boulot vous a appris quelque chose de nouveau ?

Nous intégrons au fur et à mesure les données que vous avez recueillies, et notre idée commence à se préciser. Nous vous recontacterons bientôt.

Fermeture du domaine, fermeture du domaine. Cryptage réactivé.

Ganesh attendit encore quelques instants avant de tirer la chasse d'eau et de rejoindre les deux autres dans le bureau.

« T'en as mis du temps, s'exclama Théo.

— Excusez-moi. »

Ava le fixait avec une insistance dérangeante. Était-elle vraiment une simple stagiaire ? s'interrogea Ganesh.

« Si tu nous parlais de ton enquête, maintenant... » suggéra Théo.

*Redouté est le chef de clan qui gagne une guerre ; vénéré est le chef
de clan qui préserve la paix.*

Proverbe de Trois Aubes

Pays horcite

Voici comment se déroulait une guerre de clans dans l'agglomération de Trois Aubes. Les hostilités étaient déclenchées lorsque des membres d'un clan et leurs familles étaient tués et que, près des cadavres, étaient dessinés avec le sang des victimes les symboles du ou des clans attaquants. On rassemblait alors les hommes et parfois les femmes, on les armait, on défiait l'adversaire dans un endroit de la ville, une place, une grande rue, un terrain vague, puis, après le premier affrontement, la bataille se déplaçait dans les ruelles, dans les cours, dans les maisons. C'était à cet instant que la guerre devenait dangereuse pour les habitants de Trois Aubes. Le cycle infernal des atrocités et des vengeances pouvait se prolonger des jours et des jours, et chaque matin, on découvrait de nouveaux corps crucifiés sur les portes.

Deux Lunes croisa Geof dans le couloir obscur qui longeait toute la façade de la maison de Graar. Le gardien n'était pour une fois pas accompagné de son molosse. Il semblait préoccupé ces derniers temps. Il avait parlé à plusieurs reprises d'emmener sa femme et ses enfants dans une communauté autarcique où vivait l'une de ses sœurs.

« La guerre va commencer. » L'air de Geof était sombre ; Deux Lunes comprit qu'il n'avait pas eu le temps de mettre les siens à l'abri. « Graar a décidé d'engager son clan.

« Dans quel intérêt ? gronda le guérisseur. Il risque de perdre un grand nombre d'hommes. »

Geof frotta du dos de la main son menton hérissé de barbe.

« Le Lynx est riche. Graar espère récupérer une bonne partie de sa richesse. Sans argent, un clan a du mal à survivre à Trois Aubes. »

Deux Lunes secoua la tête d'un air désespéré. Comme à chaque fois que le sang d'hommes, de femmes et d'enfants était sur le point de couler, les larmes lui vinrent aux yeux.

« L'argent, murmura-t-il. Il a causé la perte de nos ancêtres, et il continue de nous empoisonner la vie.

— D'après ce qu'on dit, c'est plutôt les tomes qui ont décimé nos ancêtres, objecta Geof.

— Les quoi ?

— Les tomes. Ces petits trucs invisibles qui vous pourrissent le sang.

— Tu veux sans doute parler de l'atome.

— Ben oui, la tome, approuva Geof. Enfin, y en avait pas qu'une, les tomes, quoi. »

Deux Lunes flotta un petit moment entre découragement et nostalgie.

« Mon maître Dents de Rat parlait de la guerre atomique. Elle a pourri l'air et l'eau. Mais ce qui est intéressant, c'est de savoir pourquoi cette guerre a éclaté, pourquoi les hommes en sont venus à détruire leur Terre.

— On sait pas toujours pourquoi ce genre de choses arrive, affirma le gardien d'un ton fataliste.

— Je dirais plutôt qu'on ne veut pas savoir. La motivation est presque toujours la même : la possession. La possession d'un territoire, la possession des richesses, la possession des idées, la possession des êtres, des âmes. C'est la rage de posséder qui est la cause principale de l'extermination de l'humanité. »

Geof fronça les sourcils et considéra son interlocuteur avec circonspection.

« T'es marrant, toi : si on n'a rien, on ne peut pas survivre.

— Il y a bien assez pour tout le monde quand on partage. »

Les yeux du gardien se chargèrent de réprobation.

« Tu nous vois partager avec ceux qu'on a combattus ?

— Faut bien commencer un jour.

— Ce jour n'est pas venu. Et j'crois pas qu'il viendra un jour.

— Alors, si la nature ne s'en charge pas, nous finirons par tous nous entretenir.

— Bah, y aura toujours des p'tits malins qui s'en sortiront. »

Deux Lunes posa la main sur l'avant-bras de Geof, qui recula, interloqué par l'air grave, presque tragique, de son interlocuteur.

« Es-tu sûr de faire partie de ceux-là, Geof ? »

Naja secoua l'épaule de Josp. La porte de leur chambre, qu'elle avait tenté d'ouvrir à plusieurs reprises, était toujours verrouillée et probablement gardée.

« Faut qu'on foute le camp, murmura-t-elle. On aurait plus de chances de s'en tirer vivants.

— J'ai peur, Naja, gémit Josp. Les Heures m'ont dit que les gens étaient autour de nous, ils crient, ils disent qu'on doit mourir pour que la malédiction s'arrête.

— Les gens, ils sont tous terrés chez eux à cause de la guerre des

clans. C'est le bon moment pour se tirer.

— Je ne veux pas, je ne veux pas, j'ai trop peur. »

Naja respira profondément.

« Putain, Josp, t'es vraiment chiant. Je me demande si je ne devrais pas te laisser tomber et tenter ma chance seule.

— Deux Lunes viendra nous chercher, je partirai avec Deux Lunes. »

Une moue amère déforma les lèvres de Naja.

« Deux Lunes... Où il est passé, celui-là ? Il devrait savoir maintenant que tu es la vigie du clan du Lynx. Tout se sait à Trois Aubes.

— Il viendra.

— Les Heures te le disent ? »

Le petit homme avait la mine butée d'un enfant.

« Non, je veux qu'il vienne.

— Il nous a oubliés, si ça se trouve.

— Il viendra. »

Naja espéra de toutes ses forces que l'affirmation de Josp était une prémonition, pas seulement l'expression d'un désir.

« N'empêche que, si on reste là à l'attendre, on risque de finir égorgés comme des moutons. Tu as vu comment Pitbus nous regarde ?

— Pitbus, je l'aime pas, il est avec l'homme méchant qui veut tuer Deux Lunes.

— Ce serait bien que les Heures te disent quelque chose au sujet de notre avenir.

— Elles ne me parlent plus, elles ne me parlent plus.

— Jamais là quand on a besoin d'elles, celles-là. Et puis d'abord, ça veut dire quoi dans ta bouche, les Heures ? »

Josp parut décontenancé par la question.

« C'est des filles.

— Des quoi ?

— Les filles qui font revenir les saisons, on ne les voit pas.

— Putain, mais qui t'a raconté ce genre de conneries ?

— Personne, personne, elles me parlent, c'est tout.

— Parfois t'as vraiment l'air... »

Des bruits de pas dans le couloir et le grincement du verrou de la porte l'interrompirent. Dronka et deux hommes que Naja n'avait encore jamais vus s'introduisirent dans la pièce. Ils portaient tous les trois des cartouchières entrecroisées autour de la poitrine. Les lueurs fugaces qui dansaient dans leurs yeux traduisaient une vive tension intérieure.

« Plusieurs membres du clan du Lynx ont été assassinés en ville, déclara Dronka. On a retrouvé près d'eux les signatures de trois clans. La guerre vient de commencer. Vous ne bougerez pas d'ici jusqu'à ce qu'elle soit finie. Ces deux hommes, Jesip et Mirad, sont chargés

d'assurer votre protection. Si ça tourne mal, ils connaissent un passage secret qui part de cette maison et conduit hors de la ville. » Le chef du Lynx s'accroupit devant Josp. « C'est maintenant que j'ai besoin de toi, vigie. Est-ce que tu vois quelque chose ? »

Les yeux globuleux de Josp volèrent comme des oiseaux affolés d'un coin à l'autre de la pièce.

« Les Heures ne me parlent pas.

— Elles feraient bien de te parler, et vite, gronda Dronka. D'après mes informateurs, nos adversaires sont deux ou trois fois plus nombreux que nous. »

Naja se rapprocha de Josp, prostré, et lui passa le bras autour des épaules. Elle ne se serait pas crue capable d'un tel geste quelques jours plus tôt.

« Josp n'est pas un spécialiste en guerre de clans », déclara-t-elle.

Dronka se releva. Ses articulations craquèrent comme du bois mort.

« C'est pas ce qu'on lui demande. Je veux seulement qu'il me rapporte tout ce qui lui passe par la tête. »

Naja jeta un regard furtif à la porte restée entrebâillée ; elle s'ouvrait sur la liberté, sur la vie.

« Des fois, y a rien qui passe dans sa tête, dit-elle.

— Je me demande si Pitbus n'avait pas raison à votre sujet.

— Josp t'a quand même appris que Pitbus était un traître et qu'il avait tué ton fils Twer.

— Y a rien de prouvé. Pitbus est le premier à vouloir en découdre avec les ennemis du clan.

— Il sait que Josp a des pouvoirs de vigie, argumenta-t-elle. Il essaie d'endormir ta méfiance. Je te répète que Josp ne se trompe jamais. »

La main gauche de Dronka se posa sur l'un de ses pistolets passés dans sa ceinture.

« Si c'est vrai, je devrai tuer Pitbus de mes propres mains, puis, comme je n'aurai plus de successeur, je n'aurai pas d'autre choix que d'abdiquer. Si vous m'avez trompé tous les deux, je vous ferai saigner comme ces rats noirs qu'on pend au-dessus des portes pour décourager les autres d'envahir la maison, et votre agonie sera interminable. »

Une quantité de légendes circulaient au sujet des guérisseurs. Pour les uns, ils étaient les envoyés des dieux sur Terre pour soulager les souffrances des hommes, pour les autres, ils s'étaient alliés avec les forces obscures qui œuvraient à la destruction du monde. Je dirais quant à moi que tout dépendait de la façon dont ils utilisaient leurs connaissances. L'un d'eux m'avait empoisonné le sang pour me voler ma femme et mes biens ; un autre m'avait soigné et rendu à la vie. Ils n'étaient ni les envoyés des dieux ni les soldats du mal, ils étaient des hommes, simplement.

Ezok s'était présenté dans la salle de conseil quelques secondes seulement après la veillée d'armes et la répartition des tâches. Les responsables du Perce-Oreille s'étaient dispersés pour rassembler et haranguer leurs hommes. Graar jugea déplacée la demande d'entretien d'Ezok, mais, en tant que chef de clan, la loi l'obligeait à le recevoir. Le guérisseur s'approcha de Graar, toujours assis dans le large siège en bois, et s'inclina. Des gouttes d'eau perlaient sur sa cape de fourrure grise.

« Je viens t'entretenir au sujet de Deux Lunes. »

Graar balaya l'air de sa main comme pour chasser un insecte agaçant.

« Pas le temps, Ezok. Nous avons déclaré la guerre au Lynx et j'ai décrété la mobilisation des hommes du clan.

— Tu ne gagneras pas tant que ce petit serpent de Deux Lunes logera sous ton toit, affirma Ezok.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Il m'a guéri de ma douleur aux reins, ce que, toi, tu n'as pas réussi à faire en plus de trente ans. » Il pointa l'index sur les plaies de son visage. « Il parle aussi de me débarrasser de cette saloperie. Il dit que, sinon, je serai mort dans moins d'un an.

— Il t'a peut-être guéri, mais il est porteur d'une malédiction. Il emmène la mort avec lui. »

Graar se demanda pourquoi il ne s'était pas débarrassé plus tôt de ce scorpion d'Ezok.

« Je dirais plutôt qu'il apporte la vie.

— Tu as vu le serpent tatoué sur son bras ?

— Faudrait être aveugle pour ne pas le voir. »

Ezok sortit le bras droit de sa cape et retroussa la manche de sa tunique de peau.

« Tu vois cette cicatrice sur mon bras ? »

Graar évacua son irritation d'un soupir bruyant.

« Où veux-tu en venir, Ezok ?

— Il y avait autrefois un serpent à l'emplacement de cette cicatrice. Moi aussi, j'étais marqué du signe du serpent. Je viens comme Deux Lunes d'une agglomération appelée le Noyau, à une dizaine de jours de marche d'ici. Alors que je venais d'atteindre mes dix ans, mon père a décidé de me confier au clan du Haut Lieu. On m'a enseigné les plantes qui guérissent et celles qui tuent. Mais, surtout, on m'a marqué du signe du serpent, on m'a lié aux forces infernales, et le serpent sur mon bras était le sceau de cette alliance. Les forces du mal œuvraient à travers moi. Je me suis rendu compte que, croyant soigner le fils d'un chef, j'ai attiré la malédiction sur le clan du Renard. Ils sont morts en trois jours de la maladie qu'on appelait là-bas la bleue, à cause de la langue bleuâtre qui sort de la bouche des cadavres. Alors

j'ai compris que je serais prisonnier de la malédiction jusqu'à la fin de ma vie, je me suis sauvé, j'ai arraché moi-même le bout de peau où était tatoué le serpent, et je me suis installé à Trois Aubes. Deux Lunes, lui, est toujours marqué du sceau. Il a gagné ta confiance en te guérissant, mais c'est pour mieux ouvrir la porte au mal. Le Perce-Oreille court un très grand danger. »

Des rides profondes barrèrent le front de Graar, signe que le discours du guérisseur l'avait ébranlé. Le chef du Perce-Oreille demeura un instant immobile, les yeux mi-clos, plongé dans ses pensées, avant de se ranimer, comme une statue soudain frappée de vie.

« Pourquoi tu m'as pas parlé de tout ça plus tôt, Ezok ?

— Comment j'aurais pu te parler de Deux Lunes puisque...

— Pas de lui, idiot. De ton passé. »

Ezok prit tout son temps pour répondre.

« J'avais refait ma vie, je ne voyais pas la nécessité d'en parler. Mais avec l'arrivée de Deux Lunes, la malédiction m'a rattrapé. NOUS a rattrapé.

— Deux Lunes a pourtant pas l'air d'un démon. Je dirais même qu'il ressemble plutôt à un ange. »

Ezok se permit d'esquisser un sourire.

« Le mal est encore plus dangereux lorsqu'il se pare des vêtements du bien. Les discours pacifistes de Deux Lunes, son refus de se servir des armes, son calme ne sont que des leurre.

— Il est conscient de ce qu'il fait ?

— Je m'en suis aperçu, il n'y a aucune raison qu'il ne s'en soit pas rendu compte. Mais, lui, il n'a pas cherché à briser le pacte. »

Les yeux de Graar se plongèrent dans ceux, asymétriques, insaisissables, de son interlocuteur.

« Tu me suggères de me débarrasser de Deux Lunes avant le début de la guerre, c'est ça ?

— Tu préfères que ton clan soit victime de la malédiction ? »

Graar se frotta le menton du pouce et de l'index.

« Je ne sais pas si je dois te croire, Ezok.

— Je t'ai servi loyalement depuis le début, protesta le guérisseur. Pourquoi te mentirais-je ?

— Jusqu'à maintenant tu n'avais aucun rival.

— J'ai jugé bon de t'informer de tout ce que je savais, Graar, à toi d'en faire le meilleur usage.

— Je vais donner mes instructions à mes hommes. On en reparlera après.

— S'il n'est pas trop tard... »

Drôle de bonne femme, Gwenil. Je me suis toujours demandé ce qui se mijotait dans sa grosse tête ronde. Il ne fallait surtout pas se

fier à son air geignard et à son allure avachie. Je crois bien que la mort de Dark l'avait plus soulagée que peinée. Elle se tenait au courant de tout ce qui se passait dans les environs. Les commérages vont certes bon train dans une agglomération comme Trois Aubes, mais elle semblait disposer d'un réseau d'informateurs aussi efficaces que ceux des chefs de clans.

Gwenil sourit après avoir ouvert la porte. Deux Lunes se hâta d'entrer pour s'abriter de l'averse rageuse et froide qui noyait l'agglomération.

« Tu n'aurais pas dû venir. Les rues de Trois Aubes sont devenues dangereuses. »

Deux Lunes se secoua comme un chiot.

« Je voulais m'assurer que Graar avait tenu sa parole, Gwenil. À ce que je vois, tu as récupéré ta maison. »

Il avait suffi que les deux émissaires de Graar se pointent à la maison pour que les parasites qui en avaient pris possession s'égaillent comme une volée de moineaux effrayés par un chat sauvage.

« Grâce à ton intervention. Mais cette outre toujours pleine a cru bon de mêler le clan du Perce-Oreille à la guerre contre le Lynx. Les hostilités ont été déclenchées : des membres du Lynx ont été égorgés dans leurs maisons, hommes, femmes et enfants, avec la signature du sang.

— Ça veut dire quoi ? »

Gwenil retourna devant son fourneau et touilla à l'aide d'une cuillère en bois le ragoût qui mijotait dans un fait-tout noir de suie.

« Que la guerre ne s'achèvera que par la soumission ou l'extermination totale de l'une des deux parties, répondit-elle. Il n'y aura pas de quartier, pas de négociation. Graar n'aurait pas dû engager ses hommes dans le conflit. C'est ce scorpion de Pitbus qui lui a tourné la tête.

— Pitbus ?

— Le neveu de Dronka. C'est comme le cocu dans un couple : Dronka sera le dernier à être au courant. »

Deux Lunes s'approcha du fourneau et aperçut deux peaux de rat encore sanguinolentes posées sur une pierre à tanner.

« À ton avis, qui a la meilleure chance de gagner ? » demanda-t-il.

Gwenil trempa son index dans le fait-tout, le porta à ses lèvres et apprécia la sauce d'un claquement de langue.

« Tout ce que je sais, c'est qu'il y aura beaucoup de morts. Le clan du Lynx est fort, très fort. Et puis il paraît que Dronka a déniché une vigie.

— Une vigie ?

— Quelqu'un qui peut prévenir des dangers que les autres ne voient

pas. »

La respiration de Deux Lunes se suspendit.

« Une sorte de voyant ?

— Si on veut.

— Il l'a récupéré où ?

— D'après ce qu'on m'a dit, il l'a tiré des griffes d'une tribu de sauvages.

— Il était pas accompagné d'une fille, par hasard ?

— Ça, j'en sais rien.

— Tu crois que je peux aller chez Dronka pour rencontrer cette vigie ? »

Gwenil se retourna aussi vite que le lui permettait sa corpulence et lui jeta un regard suppliant.

« T'es fou. Le Perce-Oreille est en guerre contre le Lynx. S'ils te voient rôder près de la maison de leur chef, ils te cloueront à une porte. Et puis, quel besoin t'as de lui rendre visite ? Une vigie est aussi bien protégée qu'un chef de clan.

— Je dois vérifier un truc. »

Gwenil lui saisit le poignet.

« Promets-moi que tu n'iras pas, Deux Lunes.

— T'inquiète pas, je me laisserai pas prendre.

— Promets-le-moi », répéta Gwenil d'une voix forte.

Sa détermination et sa frayeur poussèrent Deux Lunes à céder.

« D'accord, Gwenil. Je ne peux faire autrement que de promettre.

— Et puis pas question de te balader cette nuit dans les rues de Trois Aubes, renchérit-elle. Tu coucheras ici. Y a un lit pour toi. »

Deux Lunes sourit. Il y aurait du rat au menu ce soir, et le plus difficile, sans doute, serait d'éviter d'en manger sans vexer la cuisinière.

« Je n'ai pas le choix, si je comprends bien.

— Disons que je ne te le laisse pas. »

« Il vient, cria Josp. Pitbus, les Heures me le disent, il vient pour tuer Naja. »

Par réflexe, Naja chercha son pistolet dans la ceinture de son pantalon. Elle maudit Dronka de ne pas lui avoir fourni d'arme. Au moins, avec un flingue, elle aurait pu se donner la mort plutôt que de tomber dans les griffes d'un vicieux comme Pitbus.

« C'est plutôt toi qu'il veut tuer. »

Les bras osseux de Josp s'agitèrent dans tous les sens.

« Je sais pas, il vient, il est seul, les autres se battent dans les rues, il y a des morts partout, partout. »

La peur glaça la peau de Naja.

« Putain, Josp, des fois tu me fous les jetons. »

Un brouhaha de pas et de voix retentit de l'autre côté de la porte. Naja perçut nettement le cliquetis des crans de sûreté des pistolets.

« Qui va là ? »

Elle reconnut la voix de l'un des deux cerbères que Dronka avait posté devant leur chambre, Jesip, probablement.

« C'est moi. C'est Dronka qui m'envoie. »

La voix reconnaissable entre toutes de Pitbus.

« Pourquoi faire ? »

— Il ordonne que vous me confiez la vigie et la fille. Je dois les mettre en sécurité.

— J'vois pas où ils seraient mieux en sécurité qu'ici.

— Ce que tu vois ou vois pas n'a aucune espèce d'importance, Jesip. Moi, j'exécute seulement les ordres.

— Pourquoi t'es pas avec les autres en train de te battre ? Le Lynx a besoin de tout son monde sur le champ de bataille.

— Ordre de Dronka, je te dis. Et tu serais bien avisé de ne pas t'y opposer.

— Qu'est-ce qui me prouve que tu as bien reçu cet ordre ? À nous, Dronka a dit de ne pas bouger jusqu'à son retour.

— Laisse-moi passer, triple crétin !

— Je sais que tu es l'héritier officiel, Pitbus, mais je ne prends mes ordres que de Dronka.

— Tu vas finir dépecé et jeté aux rats noirs, Jesip.

— Je prends le risque. Faudra nous tuer pour passer. »

Un premier coup de feu éclata, suivi d'un cri étouffé.

« Ils vont nous tuer », sanglota Josp.

Chapitre 12

La plupart des gouvernants de la Cité appliquent ce vieux proverbe des temps d'avant la fondation des cités : quand les événements vous échappent, feignez de les avoir organisés.

Paolo Gazale, *Petit précis à l'usage des inconscients qui prétendent gouverner une Cité Unifiée*

Cité Unifiée de NyLoPa

La solidité de l'organisation de NyLoPa posait question : pour que les Ombres aient réussi à perturber le système avec une telle facilité, c'était qu'il présentait des failles. Au sommet se tenaient les maires, désignés par le conseil tous les cinq ans, lui-même élu par la population selon un découpage administratif complexe qui se modifiait au gré des intérêts des équipes municipales en place. Tous les ans, avec leurs adjoints réunis en conseil général, ils débattaient des grandes orientations économiques, alimentaires, écologiques, militaires et sécuritaires. Les municipalités de New York, Londres et Paris appliquaient ensuite les consignes avec plus ou moins de bonne volonté. C'était là, dans les rouages administratifs, que se fissurait l'unité de la Cité : les multiples groupes de pression et autres charognards essayaient de tirer le meilleur profit des nouveaux décrets. Les batailles faisaient rage pour les budgets et subventions, et nous, les fouineurs, réclamions notre part comme les autres, sans doute plus fort que les autres. Tous s'affrontaient avec la férocité de chiens se disputant des os. Les intérêts des uns et des autres, parfois contradictoires, finirent par désagréger le ciment indispensable à toute société humaine digne de ce nom : la solidarité.

Ganesh était trop jeune pour conquérir et défendre sa place sur l'échiquier complexe de la C.U. ; c'est sans doute ce qui lui permit d'explorer en toute inconscience la piste ouverte par sa conversation avec Vera, la prostituée. Il mettait le doigt dans un engrenage qui risquait de le happer tout entier, mais n'est-ce pas le

rôle des âmes neuves d'explorer les zones ténébreuses de leur monde ?

Ganesh constata, à l'air courroucé de son vis-à-vis, qu'il n'était pas le bienvenu. Il n'avait pas cru possible d'arriver jusqu'à la porte des appartements privés de son suspect, mais, sa biopuce ayant décrypté ou neutralisé les différents codes d'accès, il avait franchi le triple sas avec une facilité déconcertante — et inquiétante.

« Qu'est-ce que vous fichez là, vous ? »

La jeunesse apparente de Leïto Merchant surprit Ganesh. Il ne connaissait son vis-à-vis que de nom. Il n'avait pas encore eu l'occasion de rencontrer les hauts responsables du corps des fouineurs.

Six corrections génétiques détectées : cheveux, nez, menton, ventre, pénis, genou gauche.

La biopuce de Merchant, en tout cas, ne lui assurait pas une intimité à toute épreuve. Ganesh avait cru comprendre, en parcourant son dossier dans certains domaines cryptés, qu'il était un protégé d'Alaric Bronier — amant, suggéraient certains commentaires — et que son titre de responsable en second du corps des fouineurs était de pure complaisance.

« Désolé d'interrompre votre soirée, Monsieur, mais je dois impérativement vous parler.

— Demain au bureau, mon vieux. Qui vous a donné l'adresse de cet appartement ? »

Leïto Merchant commençait à prendre conscience qu'il n'était pas aussi bien protégé qu'il ne l'avait pensé.

« Il serait préférable que nous ayons cette conversation en dehors du Central », répondit calmement Ganesh.

Merchant le congédia d'un geste de la main et commença à refermer la porte.

« Je suis occupé. Une autre fois.

— Et si je vous précise que je viens de la part d'un adepte de la Main Noire appelé Philémon Barthes ? » lança Ganesh.

Il perçut, malgré la lumière tamisée du palier, la légère crispation des traits de son interlocuteur.

« Laissez-moi au moins le temps de prendre quelques dispositions, reprit Leïto Merchant d'une voix sourde.

— Bien entendu.

— Attendez-moi ici. »

Le responsable en second des fouineurs ferma la porte et laissa Ganesh seul sur le palier.

Sept personnes détectées à l'intérieur de l'appartement.

Il est sans doute protégé par des gardes du corps, comme tous les hauts fonctionnaires. Un appartement comme ça, placé en plein cœur du 6^e

arrondissement, doit valoir une petite fortune. On pourrait craquer le système de sécurité ?

Triple cryptage. Temps estimé : quarante-cinq minutes.

Ce ne sera pas nécessaire : le nom de Philémon Barthes était le plus efficace des sésames. Théo avait bien dit que les traces de certains membres de la Main Noire conduisaient à l'hôtel de ville...

Il patienta environ quinze minutes avant que la porte ne s'ouvre à nouveau. Leïto Merchant se glissa par l'entrebâillement et l'invita à le suivre. Ils traversèrent une large réception avant de s'engager dans un couloir. Le haut fonctionnaire introduisit son visiteur dans une pièce meublée d'un bureau d'avant les cités et d'un tapis oriental tissé main d'une grande fortune.

« Vous m'avez contraint à renvoyer mes amis. » Merchant s'assit à son bureau et désigna une chaise à Ganesh. « J'espère pour vous que vous n'avez pas foutu ma soirée en l'air sans une excellente raison.

— Une bonne raison pour moi ne l'est pas forcément pour vous, dit Ganesh en s'asseyant sur le bord du siège.

— Très juste, Ganesh Parvati. Vous n'êtes pas fouineur depuis très longtemps, quelques semaines au plus, n'est-ce pas ? Comment se passe votre adaptation ? Pas trop mal, si j'en juge par votre récent séjour à New York et par votre présence chez moi. Permettez que j'allume une cigarette ? » Leïto Merchant saisit une cigarette dans une boîte nacrée, l'alluma avec un briquet doré et cracha une longue guirlande de fumée bleutée. « Eh oui, je fume malgré l'interdiction du tabac. Savez-vous que, selon les dernières statistiques, plus de 75 % de la population fument occasionnellement ou régulièrement ? Et ceux qui ne fument pas s'envoient des nano-neuro dans le cortex. Je suppose que c'est le prix à payer pour nous être coupés du reste de l'humanité. Chacun supporte comme il le peut les barreaux de la cage. Allez-y, débitez-moi vos salades, nous n'avons pas de temps à perdre en formalités. »

Ganesh trouva plutôt agréable l'odeur parfumée du tabac.

« Comme vous voudrez, Monsieur. Mes différentes enquêtes sur les Ombres m'ont conduit à interroger un certain Philémon Barthes, un adepte du mouvement sataniste la Main Noire.

— Comment en êtes-vous arrivé à vous intéresser à lui ?

— Il a parlé à une prostituée d'un ennemi invisible et indétectable qui était sur le point d'exterminer l'humanité. J'ai fait le rapprochement avec les Ombres et je l'ai retrouvé grâce au portrait que m'en a brossé la prostituée. Il m'a dit qu'il n'avait fait que répéter un peu stupidement les paroles d'un grand prêtre de la Main Noire. Je lui ai demandé s'il connaissait le nom de l'un de ces prêtres... »

Leïto Merchant l'interrompt d'un geste agacé.

« ... Il vous a donné le mien et vous vous êtes pointé chez moi pour

m'interroger. Seul. Je ne sais pas ce qui prédomine chez vous, la témérité ou l'inconscience.

— Je souhaite seulement vous poser une ou deux questions », répliqua Ganesh sans perdre son calme.

Merchant fuma quelques instants en silence. Ses inhalations étaient brèves, nerveuses.

« Qu'est-ce qui m'obligerait à répondre aux questions d'un fouineur débutant ? »

— Je vous propose un marché : vous répondez d'une façon que je juge satisfaisante, et je ne révèle rien de ce que j'ai appris sur votre double vie. »

Les lèvres de Leïto Merchant s'étirèrent en une moue à la fois menaçante et méprisante.

« Attention à ne pas être trop arrogant, mon jeune ami. Je n'aime pas qu'on s'introduise chez moi en pleine nuit pour me donner des ordres ou des leçons.

— Vous savez comme moi que la curiosité est la première qualité des fouineurs et leur principal défaut.

— Il vous faudra apprendre à l'utiliser à bon escient, ou vous ne ferez pas de vieux os dans NyLoPa. »

Ganesh attendit que son vis-à-vis ait terminé sa cigarette. Il ajoutait probablement des substances chimiques dans le tabac, euphorisantes ou stupéfiantes.

Selon réactions morphopsykè, traces probables de rogomarol, une plante hallucinogène mutante poussant dans certaines zones du pays horcite.

« En tant que grand prêtre de la Main Noire, vous avez chargé vos adeptes d'exécuter un certain nombre d'habitants de Paris, reprit Ganesh. Je croyais que la Main Noire appelait à l'extermination des populations horcites. Pourquoi vous en prendre aux citadins ? »

Leïto Merchant fixa Ganesh avec une ironie teintée d'amusement.

« Qu'est-ce qu'un petit fouineur comme vous pourrait comprendre au dessein de la Main Noire ? »

— Vous n'avez pas répondu, Monsieur. La question subsidiaire est : la Main Noire a-t-elle un lien avec les Ombres ? »

Merchant posa les coudes sur son bureau et se pencha légèrement en avant.

« À mon tour de vous proposer un marché, mon jeune ami : je vous fournis quelques explications, et vous n'aurez plus que deux choix, devenir l'un des nôtres ou ne pas sortir vivant de chez moi.

— Il faudrait encore que les trois gardes du corps qui se trouvent dans la pièce d'à côté réussissent à me neutraliser, riposta Ganesh.

— Je suis responsable en second du corps des fouineurs ; vous, simple fouineur. À votre avis, qui de nous deux est le mieux protégé ? »

*Estimation des probabilités de neutralisation des gardes du corps : 45 %.
62 % en mode direct contrôlé.*

« D'accord, Monsieur, j'accepte de prendre le risque. »

Londres passait pour être la ville la plus discrète et la plus tranquille de NyLoPa. Était-ce l'héritage du flegme légendaire qu'on prêtait aux Britanniques ? Ou fallait-il voir dans ce calme apparent la marque d'un assujettissement presque total à la municipalité de New York ? Même si les deux langues, le français et l'anglais, étaient toutes les deux élevées au rang de langues officielles dans la Cité Unifiée, il existait entre Londres et New York une complicité naturelle tissée par l'histoire d'avant la Troisième Grande Guerre. Les deux cousines anglophones se liguèrent la plupart du temps contre Paris. Quelques maires londoniens avaient bien tenté de se rapprocher de la municipalité parisienne, mais, à chaque fois, les autorités new-yorkaises avaient usé de toute leur influence pour empêcher leur réélection. Nous savions que la pression de New York, toujours plus forte, déboucherait tôt ou tard sur un démantèlement en règle de la Cité Unifiée.

Caton patientait depuis plus d'une demi-heure dans la salle d'attente aux murs vert sombre et aux boiseries vernissées, lorsqu'une jeune femme vêtue du tailleur réglementaire vint le chercher. Il s'éjecta d'un bond du fauteuil de cuir et souffla bruyamment, autant pour exprimer que contenir sa mauvaise humeur.

Lawrence McConnik, le maire de Londres, l'accueillit d'un sourire typiquement anglo-saxon et lui tendit la main. Caton la serra rapidement :

« Pourquoi m'avez-vous demandé de me présenter physiquement à votre bureau, Monsieur ? Nous aurions dû utiliser notre domaine de communication. La municipalité de Paris est en pleine ébullition, et il m'a fallu monter tout un scénario pour justifier mon absence. »

Lawrence McConnik le pria de s'asseoir. Ses gestes empruntés de distinction ne tombaient jamais dans l'obséquiosité. Grand, mince, brun, le maire de Londres était souvent cité en exemple dans les médias pour son élégance et son raffinement. Un bon administrateur, sans doute, puisqu'il avait été réélu quatre fois de suite avec une marge confortable sur ses concurrents.

« Allons, Caton : Londres n'est qu'à une heure de Paris, et nous n'avons qu'une confiance limitée dans le cryptage des domaines privés de communication. » Il s'exprimait dans un français parfait et sans accent. « Des éléments nous amènent à penser que des oreilles indiscretes ont perçu certaines de nos conversations. Ici, au moins,

nous pouvons parler en toute tranquillité. Mon bureau est parfaitement isolé. »

Caton exprima ses doutes d'une moue prolongée.

« Vous pensez vraiment que cette pièce est isolée ? Certains appareils peuvent capter un chuchotement à plusieurs kilomètres de distance.

— Pas si les murs sont tapissés d'un alliage spécial qui empêche tout son et toute image de sortir d'une pièce. Décontractez-vous, Caton : vous êtes en parfaite sécurité au cœur de la mairie de Londres. Un whisky, peut-être ?

— Merci, je ne bois jamais d'alcool. »

Le maire de Londres se fendit d'un sourire condescendant.

« Le whisky n'est pas de l'alcool, mais L'ALCOOL, l'unique. Enfin, je parle du bon, du vrai, pas de ces horribles imitations que les trafiquants essaient de faire passer pour du whisky. On n'en produit plus depuis la fermeture des Cités Unifiées, mais je dispose d'une réserve personnelle qui m'accompagnera jusqu'à la fin de mes jours.

— Pourquoi m'avez-vous convoqué ? Pour me parler du whisky ou des Ombres ?

— Permettez que je me serve ? »

Lawrence McConnik sortit une bouteille d'un tiroir de son bureau et se servit une bonne dose de liquide ambré.

« Les Ombres ne sont qu'un accident de parcours, fit-il après en avoir bu une gorgée, les yeux clos un moment pour en apprécier la saveur. Un navrant concours de circonstances. Elles nous tiennent en échec pour l'instant, mais elles finiront tôt ou tard par commettre une erreur.

— J'admire votre optimisme, répliqua Caton. Elles ont tué une bonne vingtaine de milliers de citadins et n'ont pas commis la moindre erreur. »

Le maire fit tourner le whisky dans son verre.

« Mais on peut dire qu'elles tombent à point nommé. La psychose qu'elles engendrent sert parfaitement notre projet.

— Pour l'instant. Sauf que la population de la C.U. est excédée, prête à se retourner contre toute forme d'autorité si nous ne trouvons pas rapidement une solution.

— Chaque chose en son temps. Un autre problème nous préoccupe : nous nous heurtons à une opposition interne organisée. »

Caton essaya de sonder les yeux noisette de son interlocuteur, mais n'y lut aucune émotion. Lawrence McConnik faisait partie de ces hommes passés maîtres dans l'art de la dissimulation mentale. En comparaison, Alaric Bronier, le maire de Paris, était un livre ouvert.

« Je croyais que les grubs dissidents avaient été éliminés.

— Presque tous. » Lawrence McConnik but une nouvelle gorgée de

whisky. « Quelques-uns nous ont échappé et se sont évanouis dans la nature.

— Leurs biopuces ne devraient pourtant pas être très difficiles à localiser.

— Sauf s'ils ont trouvé le moyen de s'en séparer, ou s'ils sont sortis du périmètre de la C.U. »

Caton se demanda si son interlocuteur lui disait la vérité ou s'il ne lui en fournissait qu'une version partielle. Ne jamais accorder une confiance aveugle aux hommes politiques, un principe qui lui avait permis de conquérir et de défendre une bonne place sur l'échiquier de NyLoPa.

« Ni l'une ni l'autre hypothèse ne me paraît vraisemblable : les biopuces sont reliées au cortex par les tissus organiques. Impossible de les retirer sans provoquer des lésions irréversibles dans le cerveau. D'autre part, si les dissidents avaient tenté de sortir du périmètre de la C.U., les satellites nous l'auraient signalé.

— Nous en sommes arrivés aux mêmes conclusions, Caton. Ils ont donc trouvé une forme de brouillage ultime. Il nous faut d'urgence comprendre comment ils échappent à toute investigation et retrouver leurs traces. Certains de mes ferrets ont été contactés. Tout comme certains de vos fouineurs. Faites tout ce qui est en votre pouvoir pour savoir qui.

— Le maire de Paris m'a donné le même ordre, mais pas pour les mêmes raisons. »

McConnik chassa un invisible insecte d'un geste négligent.

« Bah, lui, il ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir. »

« Ganesh ne t'aurait pas contactée, Ava ? Ce n'est pas dans ses habitudes de me laisser si longtemps sans nouvelles. »

Théo jeta son imperméable sur le perroquet et, toujours coiffé de son chapeau, fonça directement dans le coin cuisine.

« Je serais bien la dernière qu'il appellerait, répondit Ava, assise sur la chaise en face du bureau. Il n'a pas l'air de me porter dans son cœur.

— Tu veux un thé ? Un café ?

— Un thé, je veux bien. »

Théo remplit d'eau la bouilloire et glissa deux sachets dans la théière.

« Faut pas lui en vouloir : il a eu un moment difficile quand sa petite amie a disparu. Il y tenait beaucoup, même s'il s'efforçait de ne pas le montrer. On s'était partagé la tâche, mais j'aurais pas dû le laisser investiguer seul dans les milieux satanistes.

— Je suppose qu'il sait se défendre, objecta Ava.

— Comme tout fouineur. Mais une biopuce et un taz ne suffisent pas

contre certains adversaires.

— Vous avez essayé de le joindre ?

— J'arrête pas depuis ce matin. Son biophone ne répond pas, comme s'il était hors de portée des réseaux. La seule chose qui me reste à faire, c'est d'entrer en contact avec la gémme qui le suit. »

Ava se leva et posa les mains sur le petit bar séparant le coin cuisine du reste de la pièce.

« Chaque fouineur est suivi par une gémme ?

— En principe. Elles nous localisent en permanence sur la carte de la C.U.

— Si elle n'a pas prévenu, c'est qu'elle n'a pas constaté de problème.

— Ou que sa communication est restée bloquée quelque part dans les arcanes hiérarchiques. Normalement, les communications des gémme ne vont que dans un sens : les fouineurs ne sont pas autorisés à les joindre, mais je vais faire comme d'habitude : une exception. »

Ava prit la tasse que Théo lui tendait et souffla sur le thé bouillant.

« Comment comptez-vous franchir les barrages ?

— Avec le temps, on apprend à craquer tous les systèmes de protection. Celui des gémme comme les autres. » Théo reposa sa tasse sur le bar et leva les mains. « Je ne suis pas censé te montrer ce genre de truc, hein ?

— Ne vous inquiétez pas : même si je suis une fille, je suis tout à fait capable de garder un secret.

— Bien. C'est comme ça qu'on fait sa place dans la grande fraternité des fouineurs. »

On a entretenu beaucoup de mystère, beaucoup de fantasmes, au sujet des gémme. On aurait pu dire qu'elles étaient les anges gardiens des fouineurs, leurs voix ou leurs consciences par instants. Reliées en permanence aux matrices des cités, elles nous contactaient quand elles nous savaient en danger ou que nous étions sur le point de sortir des limites de la C.U., mais, hormis le son de leurs voix, nous ne savions rien d'elles. Nous n'avions pas l'autorisation de les appeler, encore moins de les rencontrer et ne devions nouer aucune relation personnelle avec elles. Selon les fondateurs du corps des fouineurs, l'efficacité du couple fouineur/gémme reposait en grande partie sur la neutralité affective.

« Je suis...

— Théodore Bernier, fouineur de troisième grade, je sais, coupa Mina. Vous n'êtes pas censé appeler au Central des gémme et je ne suis pas censée vous répondre. Notre conversation pourrait être interceptée.

— D'accord, pas la peine de vous fatiguer avec votre baratin. Je suis

inquiet au sujet de Ganesh et je voulais savoir si vous aviez des nouvelles.

— Comment vous êtes-vous branché sur notre fréquence ?

— Permettez que je garde certains de mes petits secrets. Donnez-moi plutôt des nouvelles de Ganesh.

— Je ne suis pas autorisée à vous répondre.

— C'est peut-être une question de vie ou de mort, bordel. Vos autorisations, mettez-les-vous où je pense. Les Ombres, elles, se foutent bien de nos règles administratives. » Théo s'efforça de recouvrer son calme. « Est-ce qu'au moins vous le localisez encore sur la carte ?

— Le fouineur Ganesh Parvati fait l'objet d'un traitement spécial, je ne peux vous en dire plus.

— Ça a un rapport avec sa disparition ?

— Je vous en ai déjà trop dit.

— Ne vous inquiétez pas, cette conversation ne sortira pas de cette pièce. Nous sommes protégés par un cryptage programmé par mes soins, inviolable.

— Vous n'avez pas la moindre idée de la puissance de certains logiciels.

— Vous avez eu des contacts avec Ganesh ?

— Jamais directs. Je me contente de l'observer.

— C'est pas le rôle habituellement dévolu aux gémines.

— Je fais ce qu'on me dit de faire.

— Qui ça, on ?

— Je ne peux pas répondre à cette question. Je vais devoir interrompre cette conversation. Vous nous faites courir à tous deux de gros risques.

— Est-ce qu'au moins vous pouvez me dire si Ganesh va bien ?

— Désolée, je ne peux fournir de réponse à cette question. »

La communication s'interrompt. Théodore frappa violemment le bar du plat de la main.

« La conne !

— Vous ne pouvez pas lui en vouloir, intervint Ava. Elle ne fait qu'appliquer les consignes. »

Théo vida sa tasse de thé d'un air sombre.

« Voilà de quoi crève la Cité Unifiée, Ava : de ces putains de consignes. »

Ne tuez pas le traître, considérez-le comme un ami. Le traître peut être votre meilleur allié en vous enseignant la méfiance, la vigilance, il est le lien privilégié avec vos ennemis.

Proverbe de Trois Aubes

Pays horcite

On ne dormait que d'un œil à Trois Aubes pendant un conflit. Des hommes pouvaient surgir à tout moment dans votre maison pour vous égorger, vous et les vôtres, cela même si vous n'apparteniez à aucun des clans impliqués dans la guerre. Parce qu'on convoitait vos biens, votre femme, vos enfants ou vos esclaves, parce que vous aviez la mauvaise fortune d'être situé sur le territoire où se déroulait la bataille, parce qu'on avait besoin de votre habitation pour tendre un piège à l'ennemi... Bref, une guerre ne se révélait jamais une bonne affaire pour la population d'une agglomération. Les cartes étaient redistribuées, vous pouviez tout à coup vous retrouver dans le camp des prisonniers vendus à la criée ou avec les fuyards réfugiés dans les forêts qui finissaient éborgnés et dévorés par les tribus sauvages. La seule chose que vous eussiez à faire, finalement, c'était d'attendre en espérant être l'enfant béni de dame Chance.

Les deux gardes gisaient sur la terre battue, l'un tué d'une balle dans la nuque, l'autre transpercé en plein cœur par une lame d'acier. Pitbus essuya d'un revers de manche son front maculé de gouttes de sang. Il avait perdu trois de ses hommes dans l'affrontement, il ne lui en restait plus qu'un. Il fallait finir le travail. Il récupéra la clef de la chambre sur le cadavre de Jesip, la tourna dans la serrure, entrebâilla la porte, mais n'entra pas.

« Va donc me tuer cette satanée vigie, Kalp. La fille, fais-en ce que tu veux. »

Kalp, homme de petite taille aux épaules larges et aux bras aussi épais que des troncs d'arbre, remisa sa dague dans le fourreau de cuir qui lui battait la cuisse. C'était un bon combattant que Pitbus avait recruté en lui promettant un poste honorifique et une vaste demeure après la réorganisation du clan.

« Fais-le toi-même, Pitbus.

— Qu'est-ce qui m'a foutu un bras cassé pareil ?

— Il a jamais été question de tuer la vigie, grommela Kalp, buté.

— Bon Dieu, il faut tout faire soi-même ici. Donne-moi ta putain de dague.

— Sers-toi de tes propres armes, Pitbus. »

Pitbus contint sa colère : il avait besoin d'alliés comme Kalp pour assouvir ses ambitions.

« La confiance règne. »

Kalp resserra rapidement les tresses qui tombaient de chaque côté de son visage raviné.

« Les autres clans vont bientôt nous déclarer la guerre. Je crois pas que ce soit le bon moment pour tuer une vigie.

— Comment peux-tu savoir ce qui est bon pour le clan du Lynx, Kalp ?

— J'en sais rien, j'connais pas ces trucs-là, mais j'suis reconnaissant à Dronka d'avoir préservé les intérêts de notre clan. »

Pitbus vérifia le barillet de son revolver ; il lui restait trois balles, largement de quoi se débarrasser d'un homme guère plus gros qu'un rat noir. Mais il hésitait : un proverbe disait que tuer une vigie apportait le malheur sur un homme, sur sa famille, sur le clan, pour des siècles et des siècles.

« Dronka a peut-être pas été aussi avisé que tu le dis.

— M'est avis que son seul tort, c'est d'avoir réchauffé un serpent dans son sein, insinua Kalp.

— Surveille tes paroles.

— Pourquoi ? J'ai nommé personne.

— Va au diable. Je m'occuperai moi-même de la vigie. »

Il poussa la porte du pied, le pistolet pointé devant lui. La surprise le pétrifia : la pièce était vide.

« Y a plus personne », souffla-t-il.

Kalp s'introduisit à son tour dans la chambre. Ses yeux sombres se promenèrent sur les deux matelas, sur la petite table, sur les gamelles vides, et repérèrent un orifice dans un coin du mur.

« L'oiseau s'est envolé par là, on dirait. Normal : s'il est vraiment une vigie, il a pas tranquillement attendu que tu viennes l'égorger.

— Au nom du ciel, Kalp, tu ne fermes donc jamais ta grande gueule », maugréa Pitbus.

Kalp sortit de la pièce et s'éloigna dans le couloir.

« Je vais faire mon devoir maintenant, cria-t-il. Combattre pour mon clan. »

La règle de base, lors d'une guerre entre clans, c'était de fermer ses portes, ses fenêtres et son cœur à la pitié.

Deux Lunes emprunta la première ruelle plongeant dans le cœur de l'agglomération. Les ululements des chouettes se mêlaient aux vociférations, aux hurlements, aux gémissements. Aucune lueur ne brillait dans la nuit sombre, désespérante, qui ensevelissait Trois Aubes, aucune étoile, aucune torche. Des silhouettes se glissaient entre les habitations, aussi silencieuses que des spectres. Deux Lunes avait attendu que Gwenil s'endorme pour sortir de sa maison. Il n'avait pas la patience d'attendre l'aube pour se rendre à la maison de Dronka et vérifier que la vigie dont avait parlé la vieille femme était Josp.

Une voix l'interpella.

« J'ai soif, par pitié... »

Deux Lunes se retourna et aperçut, quelques mètres plus loin, une silhouette suspendue, comme flottant dans les airs. Il s'en approcha et découvrit un homme cloué par les poignets et les chevilles au bois d'une porte. Le supplicié, un vieil homme au crâne chauve, avait perdu beaucoup de sang et respirait avec difficulté. On lui avait arraché ses vêtements, on ne lui avait laissé qu'un maillot de corps trop court qui ne dissimulait pratiquement rien de son corps usé. Deux Lunes tenta d'arracher l'un des énormes clous qui s'enfonçaient dans son poignet.

« Désolé, il est trop profondément planté et je n'ai rien pour vous soigner.

— Vous devriez pas... pas vous balader la nuit... tout seul... gémit l'homme.

— Vous êtes de quel clan ?

— Lynx, ils me sont tombés dessus à quatre... »

Deux Lunes fut envahi d'une tristesse mêlée de colère. Rien de pire pour un guérisseur du Haut Lieu que d'être incapable de soigner un blessé, que d'assister, impuissant, compatissant, à son agonie.

« Où se trouve la maison de votre chef ?

— En haut de la ville... Au bout de la grande rue... Pourquoi ?

— Je dois vérifier quelque chose.

— Ils vous tueront... »

Deux Lunes refoula des larmes. Il pleurait avant tout sur lui-même, pauvre brin d'herbe chahuté par les vents de la folie humaine.

« Où qu'on soit, on risque la mort, murmura-t-il. Dans la rue, dans son lit, dans sa cave. Je fais confiance à la vie. Si c'est mon destin de mourir, je mourrai.

— Achève-moi... »

Deux Lunes recula d'un pas. L'homme empestait déjà la mort. Des rats remuaient dans l'obscurité.

« Je suis guérisseur, je n'ai pas le droit de prendre la vie.

— S'il te plaît, je souffre le martyre... les rats noirs tournent autour de moi... je ne veux pas être mangé vivant... »

Les larmes roulèrent cette fois sans retenue sur les joues de Deux Lunes.

« Je ne peux pas. J'ai tué une fois dans ma vie, et ça m'a marqué au fer rouge.

— S'il te plaît, répéta l'homme. Ces lueurs, les yeux des rats noirs... ils me guettent... je ne veux pas mourir comme ça... »

La détermination de Deux Lunes s'effrita d'un seul coup, rompue par ses émotions. Abréger ses souffrances était le seul service qu'il pouvait rendre à cet homme.

« Je n'ai pas d'arme.

— Par terre... mon poignard... prends-le et plante-le dans mon... cœur... »

Deux Lunes repéra le poignard à demi enfoncé sous la porte et le ramassa. Une vieille lame cabossée au manche de bois fissuré.

« Je demande pardon à tous les maîtres du Haut Lieu.

— Qu'est-ce que... t'attends ? » implora l'homme.

Poussant un hurlement de rage, Deux Lunes planta de toutes ses forces la lame dans la poitrine du supplicié. Le choc lui endolorit le poignet et l'avant-bras jusqu'au coude. L'homme expira sans un cri. Le guérisseur crut voir flotter un sourire sur ses lèvres blêmes avant que sa tête ne retombe sur sa poitrine.

« Paix à ton âme. »

Il jeta le poignard par terre et, baignant dans une tristesse insondable, se remit en marche en direction du haut de l'agglomération.

« Qui... qui va là ? »

Les coups puissants donnés sur sa porte avaient réveillé Gwenil en sursaut. Les lueurs dansantes de torches se glissaient par les interstices. La mort se présentait chez elle. Fouillant la pièce principale des yeux, elle s'aperçut que Deux Lunes avait déserté la paillasse qu'elle lui avait préparée.

« Nous cherchons un certain Deux Lunes, et nous savons qu'il est chez toi », fit un homme.

Le sang de Gwenil se glaça lorsqu'elle reconnut la voix d'Ezok.

« Tu es Ezok, le guérisseur du clan, pas vrai ? Pourquoi tu cherches Deux Lunes ?

— Ça ne te regarde pas, femme. Où est-il ? »

Gwenil s'assura une nouvelle fois que Deux Lunes était bel et bien parti.

« Pas là en tout cas.

— Tu mens, femme. Fouillez-moi cette baraque, vous autres.

— Je ne vous permets pas de...

— Je n'ai pas besoin de ta permission. Allez-y. »

La porte s'ouvrit dans un fracas de bois brisé et livra passage à deux hommes munis de masses hérissées de piques. Un troisième s'introduisit sur leurs talons dans la pièce, immédiatement reconnaissable à son visage asymétrique et à sa cape de fourrure grise, brandissant une courte torche dont la flamme vive tenait les ténèbres en respect. Les deux sbires renversèrent table, chaises et meubles, et explorèrent tous les recoins de la maison.

« Ezok, tu devras répondre de ta conduite devant le chef de notre clan, gronda Gwenil.

— Graar ? Trop occupé ces temps-ci. La guerre a commencé contre le Lynx. Il m'a chargé de mettre fin à la malédiction de Deux Lunes.

— S'il y a un être maudit, à Trois Aubes, c'est pas Deux Lunes. »

Ezok toisa la vieille femme avec un rictus de mépris.

« Il porte le tatouage du serpent, le symbole des forces du mal.

— Toi, tu portes la haine dans le cœur, répliqua Gwenil. Tout le monde sait ce qui s'est passé dans la maison de Graar. Deux Lunes a réussi à guérir le vénéré chef de ses vieilles douleurs aux reins, tandis que toi, t'en as pas été capable. Tu veux le tuer parce que t'as la trouille qu'il te pique ta place. »

Le bras d'Ezok se détendit à la vitesse d'un fouet et sa main gifla Gwenil à toute volée. Déséquilibrée par la violence de l'impact, elle s'affala sur une chaise renversée.

« Ferme le cloaque qui te sert de bouche, femme. »

Elle se dépêtra de la chaise, se releva comme elle le put et remit de l'ordre dans ses vêtements.

« Y a personne d'autre qu'elle dans cette maison, déclara l'un des sbires.

— Vous en êtes sûrs ?

— Sûrs et certains. L'oiseau s'est envolé.

— Personne ne l'a vu partir, pourtant. »

Les deux sbires se consultèrent du regard, puis l'un d'eux, prenant son courage à deux mains, déclara :

« C'est un sorcier, on devrait peut-être pas le...

— Vous n'allez tout de même pas avoir peur de ce blanc-bec ? vitupéra Ezok.

— Tu viens toi-même de le dire, il est la porte de la malédiction, argumenta le sbire. Il risque d'attirer le malheur sur nous.

— C'est la raison pour laquelle nous devons l'éliminer au plus vite.

— N'écoutez pas ce vieux fou, vous autres, intervint Gwenil. Lui, c'est un sale empoisonneur, tandis que Deux Lunes est un vrai guérisseur. La malédiction, elle vous tombe dessus quand on s'attaque à un guérisseur. La preuve, Dark, mon homme, est mort après avoir vendu Deux Lunes à la criée.

— Tu vas la boucler, vipère ? » rugit Ezok.

Il tira un pistolet de sa cape et le braqua sur la vieille femme. Gwenil s'avança vers lui en évitant de regarder le petit œil sombre de l'arme qui la fixait. Sa peur était tombée comme un vent d'été.

« Si tu étais un vrai guérisseur, Ezok, tu ne braquerais pas ton flingue sur moi. Tu n'en porterais même pas. T'es qu'un usurpateur. Celui qui préserve la vie ne peut pas donner la mort.

— Qu'est-ce qu'on fait, Ezok ? demanda un sbire.

— On lève le camp. Tu ne perds rien pour attendre, Gwenil.

— Ne remets plus les pieds dans cette maison, Ezok, riposta Gwenil. T'es pas le bienvenu.

— Encore une fois, femme, je me passerai de ta permission. »

Le guérisseur baissa son arme, s'enroula dans sa cape et sortit, suivi de ses hommes de main.

Inépuisables étaient les ressources humaines. Alors qu'on les croyait sur le point de disparaître à jamais, alors qu'on ne leur donnait plus une seule chance, les êtres humains avaient cette intelligence de la survie qui leur permettait de trouver des solutions inespérées. L'espèce résolue à prendre leur place devra faire preuve d'une détermination féroce et d'une supériorité écrasante pour les éradiquer de la surface de la Terre.

Ils marchaient depuis un long moment dans le souterrain, avançant au jugé, butant parfois sur des pierres, pataugeant dans des flaques d'eau. Naja s'arrêta et attrapa Josp par l'épaule.

« Il me semble entendre des bruits. »

Josp resta un moment aux aguets, les yeux mi-clos.

« Les Heures me disent, Pitbus, il arrive.

— Tu veux dire qu'il nous suit dans le souterrain ?

— Il porte une flamme, il marche dans l'eau, il y a une bête avec lui. »

Cela faisait un peu moins d'une heure qu'ils avaient traversé la rivière souterraine au fort courant qui empruntait le conduit du tunnel sur plusieurs centaines de mètres avant de disparaître sous une paroi. Josp tremblait de froid dans ses vêtements encore mouillés.

« Pitbus s'est lancé à notre poursuite, murmura Naja. Et il a un chien. Il faut accélérer l'allure. »

Elle saisit Josp par le bras et se mit à courir. Ils foncèrent dans l'obscurité totale, craignant sans cesse de buter sur un obstacle, franchirent une flaque d'eau large mais peu profonde, s'enfoncèrent dans un lit de boue.

« Je suis fatigué, souffla Josp. Je peux pas suivre.

— Encore un effort, on doit pas être loin de la sortie. »

Elle le tira par le bras pour le forcer à continuer.

« Il nous retrouvera facilement avec son chien, protesta Josp.

— On marchera dans un cours d'eau pour brouiller la piste.

— Pas un cours d'eau, je veux pas.

— C'est ça ou finir découpés en petits morceaux.

— J'ai peur, je veux pas, j'ai peur. »

Naja tirait tellement fort sur le bras du petit homme qu'elle craignait à tout moment de le déboîter.

« Tu veux que je te porte ? »

Josp n'hésita qu'une seconde.

« D'accord. »

Naja s'accroupit. Josp lui mit les bras autour du cou. Oubliant la répulsion qu'elle éprouvait à son contact, elle se releva, étonnée de la légèreté du petit homme, et reprit sa course. Les aboiements se rapprochaient. Elle espéra que le souterrain déboucherait bientôt à l'air libre et qu'elle trouverait, dans les parages, un cours d'eau qui lui permettrait de déjouer le flair du chien.

Arrivé devant la maison de Dronka, reconnaissable au symbole du lynx gravé sur le linteau de la porte, Deux Lunes n'eut pas longtemps à chercher pour trouver un moyen d'entrer. Les hommes censés garder l'une des entrées latérales gisaient tous les deux sur le sol, le cou entaillé d'une oreille à l'autre. Il enjamba les cadavres et pénétra dans la maison plongée dans le silence. Comme l'habitation disposait de plusieurs ailes et annexes, il décida d'en explorer systématiquement chaque pièce. Une tenace odeur de sang et de poudre imprégnait les ténèbres. Il visita d'abord plusieurs chambres aux lits inoccupés. Il traversa une première cour intérieure où des rats noirs, se disputant des restes de nourriture, se dispersèrent à son approche. L'aube ne tarderait pas à se lever à en croire les traits légèrement plus clairs transperçant le ciel à l'horizon. Deux Lunes vérifia une salle meublée d'une longue table et une cuisine, puis, alors qu'il s'apprêtait à passer dans l'annexe suivante, on l'apostropha :

« Qu'est-ce que tu fous là, toi ? T'es pas du Lynx. »

Le vieillard, armé d'un fusil encore plus âgé que lui, sortit de la pénombre et s'avança vers lui d'un air menaçant.

« Je ne suis d'aucun clan, répondit Deux Lunes. Je venais seulement vérifier quelque chose. »

Son vis-à-vis ne semblait guère convaincu par ses arguments.

« Tu sais où t'es ? Dans la maison de Dronka, le chef du clan du Lynx. T'as rien à faire là. Fiche le camp avant que je te tire une cartouche dans le ventre. »

Deux Lunes écarta les bras pour montrer que ses intentions étaient pacifiques.

« Tu as certainement entendu parler de la vigie. C'est elle que je

voulais voir. »

Le visage de son vis-à-vis, déjà plus plissé que l'écorce d'un arbre mort, se hachura encore davantage.

« Comment t'es entré, d'abord ?

— Comme tout le monde, par la porte.

— Y avait des gardiens, devant la porte.

— Ah, tu veux sans doute parler de ces deux hommes à qui on a fait un large sourire dans le cou ? »

— On les a égorgés ?

— Ça y ressemblait drôlement, en tout cas. »

Des lueurs sombres s'allumèrent dans les yeux renfoncés du vieillard.

« C'est toi qui as fait ça ? Tu as du sang sur les mains.

— Je ne porte jamais d'arme. Ce sang, il vient d'un mourant qui m'a supplié de l'achever avec son propre poignard.

— Et moi, j'crois bien que tu mens ! J'crois que tu fais partie des clans qui ont déclaré la guerre au Lynx.

— Vos guerres ne me concernent pas. Je veux seulement parler à la vigie.

— Tu la trouveras pas ici. Pitbus est venu chercher un chien pour se lancer à ses trousses.

— Pourquoi la recherche-t-il ?

— Pour la tuer, tiens.

— Est-ce qu'elle est accompagnée d'une fille ? »

Dans l'attente de la réponse, la respiration de Deux Lunes se suspendit.

« La maigriotte ? Elle a pas grand-chose d'une femme, celle-là. Plus maigre qu'une renarde en hiver... » Le vieillard s'interrompit, comme frappé par une soudaine évidence. « Hé, comment tu sais ça, toi ?

— Pourquoi vous voulez le tuer la vigie ?

— Les vigies, c'est rien que des emmerdes et compagnie. De leur bouche coule le malheur.

— Et la fille ?

— Oh, elle, elle sera vendue, ou jetée aux rats, selon l'humeur de Pitbus. Maintenant tu dégages, ou... »

Des voix, des vociférations, des claquements, des cliquetis, des hurlements enflèrent tout à coup dans l'obscurité.

« Qu'est-ce qui se passe encore ? » gronda le vieillard.

Chapitre 13

Je jure avec solennité de veiller à chaque instant sur le fouineur dont j'aurai la charge. De suivre avec la plus grande vigilance ses évolutions dans la Cité Unifiée, de le prévenir et d'avertir sa hiérarchie en cas de danger.

Extrait du serment des gémines de Paris

Cité Unifiée de NyLoPa

Certains prétendent que les gémines étaient entièrement dévouées aux municipalités. Je n'en crois rien. À leur manière, elles étaient de véritables protectrices pour les fouineurs qu'elles suivaient à chaque instant sur les cartes lumineuses de Paris. Elles jouaient pour nous le rôle d'ange gardien.

Les interventions de ma gémine m'ont souvent tiré des nasses où je m'étais fourvoyé. Elle s'inquiétait de mon sort dès qu'elle constatait une baisse de luminosité du point qui me représentait, m'appelait aussitôt sur mon biophone en me demandant si tout allait bien. Même lorsque j'étais cerné par plusieurs plombes ou d'autres cinglés du même acabit, j'ai toujours réussi à lui faire comprendre quand j'avais besoin d'aide et elle s'est arrangée pour prévenir les collègues ou les flics les plus proches. Je ne l'ai jamais rencontrée, au nom de ce vieux principe qui veut que jamais un fouineur ne doit nouer de relations avec sa gémine, je le regrette aujourd'hui. J'aurais bien aimé voir à quoi ressemblait la voix douce qui m'a parfois repêché dans les eaux noires et putrides de la Cité.

Ganesh reprit conscience. Il voulut passer la main sur son visage, ainsi qu'il le faisait chaque fois qu'il se réveillait, mais il était ficelé et attaché à un pilier métallique. Gorge sèche, bouche pâteuse, corps lourd, pensées embrouillées, il avait la sensation de se réveiller d'une soirée arrosée, ou d'une anesthésie. Il aperçut, entre ses paupières mi-closes, deux hommes assis un peu plus loin occupés à fumer une

cigarette, pistolets mitrailleurs posés sur les cuisses. Ses souvenirs lui revinrent peu à peu. Leïto Merchant ne lui avait rien révélé d'important, mais ses explications fumeuses avaient laissé à ses gardes du corps le temps d'intervenir.

« Il revient à lui, fit l'un d'eux.

— Fais gaffe, ce mec est dangereux, grogna l'autre.

— Vu comment il est attaché, on ne risque pas grand-chose.

— T'oublies que c'est un putain de fouineur : si son taz ne s'était pas enrayé, il nous aurait neutralisés. Comme Barn.

— Comme ce crétin de Barn, tu veux dire. Bah, fouineur ou pas, je donne pas cher de sa peau. »

Ganesh avait, par réflexe, plongé derrière un canapé et ouvert le feu après l'irruption des hommes de Merchant. Il en avait touché un à la tête, puis son taz n'avait plus craché qu'un mince filet lumineux, comme si la batterie s'était subitement déchargée. Il avait couru vers la porte la plus proche, mais un rayon l'avait cueilli entre les omoplates. Il était conscient lorsqu'on lui avait planté une aiguille dans le ventre et inoculé un anesthésiant.

« Pourquoi Ahriman ne nous a pas ordonné de le tuer ? reprit l'un des hommes.

— Il veut l'interroger. Un fouineur n'agit jamais seul.

— Ah bon ? J'croisais qu'Ahriman et les autres contrôlaient les fouineurs.

— Il y a des dissidents, comme toujours. Des petits malins qui n'en font qu'à leur tête. Et celui-là en fait partie. Il faut les éliminer avant qu'ils ne foutent la merde. » L'homme se leva et s'approcha de Ganesh. « Eh toi, me regarde pas comme ça. » Il lui décocha un coup de pied dans les côtes. Ganesh gémit.

« Baisse les yeux, je te dis. »

Mais les paupières de Ganesh ne lui obéissaient pas : son corps lui paraissait lointain, comme étranger. La douleur semblait elle-même extérieure, presque abstraite.

« Laisse-lui quelques dents pour qu'il puisse parler, intervint le deuxième garde du corps. Il est passé où, Ahriman ?

— Il a dit qu'il avait des trucs à régler, qu'il revenait dans une heure.

— Tu crois qu'un jour la Main Noire prendra le contrôle de la Cité Unifiée ? »

Le premier garde du corps revint s'asseoir près de son confrère.

« C'est programmé : on sera là pour la bataille finale, la bataille de l'Armageddon.

— Ouais, mais les Ombres, elles viennent d'où ?

— T'inquiète pas pour ça : même si les grands prêtres ne l'ont pas dit, je suis certain qu'elles font partie du plan. »

Demande d'autorisation de passer en mode direct contrôle, demande

d'autorisation de passer en mode direct contrôle.

Qu'est-ce que ça changera ?

« Quand la Main Noire sera au pouvoir, elle accomplira ce qui aurait dû être accompli depuis longtemps, poursuit le premier garde du corps. Nettoyer le pays horcite et rouvrir les Cités Unifiées pour préparer l'avènement de Celui que nous attendons. »

Possibilité actuelle de briser les liens : nulle. Pourcentage estimé en mode direct contrôle : 53 %.

Autorisation accordée.

Passage en MDC dans vingt-huit minutes, temps de dissipation des effets de l'anesthésiant.

« C'est maintenant que nous allons voir si la nouvelle biopuce est aussi performante que nous le pensons », déclara Caton.

Une pincée d'excitation dans sa voix habituellement neutre.

« Vous m'obligez sans cesse à violer mon serment de gémme, Monsieur. »

Mina commençait à haïr sa cabine, haïr son métier, haïr ce qu'elle était devenue.

« Vous êtes une fonctionnaire, mademoiselle, vous n'avez de comptes à rendre qu'à votre supérieur hiérarchique.

— Je m'étonne que vous connaissiez aussi mal les principes du corps des gémme. Il relève pourtant de votre administration. »

Caton se fendit d'un soupir d'agacement.

« Je ne m'embarrasse pas de principes, ils ne me sont d'aucune utilité. »

Mina fixa la carte lumineuse du secteur de Paris. Le point lumineux de Ganesh Parvati n'était toujours pas réapparu. Deux heures que le contact n'était pas rétabli. Elle craignait le pire. Ses consœurs plus anciennes l'avaient prévenue : perdre son fouineur était une épreuve aussi douloureuse que perdre un proche.

« Si les gémme ne prêtaient pas le serment de veiller chaque heure du jour et de la nuit sur les fouineurs, la sécurité de la Cité Unifiée serait menacée. »

Les larmes lui étaient venues aux yeux en prononçant ces mots. Elle n'aurait jamais pensé que Ganesh Parvati lui manquerait à ce point. Caton, lui, accordait au fouineur la même considération qu'à un rat de laboratoire.

« De quoi vous plaignez-vous ? Vous veillez nuit et jour sur le fouineur Ganesh Parvati, reprit Caton.

— Je suis censée le prévenir en cas de danger. Or, vous m'interdisez formellement de le contacter lorsque sa vie est menacée. J'ai perdu sa trace depuis deux heures vingt-sept minutes. Je m'inquiète à son propos.

— Nous menons une expérience, mademoiselle.

— Je sais, la nouvelle biopuce, la nouvelle espèce humaine, le nouvel être, la nouvelle ère. Ce que vous m'obligez à faire ne me plaît pas. » Elle prit une profonde inspiration avant de se lancer : « Je demande à être relevée de mes fonctions.

— Absolument hors de question, mademoiselle. »

La voix de Caton était devenue menaçante.

« Ça fait plus d'un mois que je n'ai pas...

— Dormi ? Vous m'avez vous même certifié que vous n'en aviez pas besoin avec les nano-neuro correcteurs. Vous prendrez de longues vacances quand nous aurons jugé l'expérience concluante. »

Mina s'enracina dans sa détermination.

« Vous ne m'avez pas bien comprise, Monsieur : je demande à être relevée de mes fonctions maintenant. Je vous donne ma démission. C'est ma liberté de fonctionnaire de la Cité.

— Vous ne m'avez pas bien compris, vous non plus, rétorqua Caton d'un ton qui n'admettait aucune réplique. Vous resterez à votre poste jusqu'à ce que je décide du contraire. »

Les yeux de Mina se heurtèrent aux parois nano de sa cabine. Un mois complet qu'elle était contrôlée par les nanocorrecteurs, un mois qu'elle s'immergeait dans les données des matrices de la Cité, un mois que son corps n'existait plus, un mois qu'elle n'ingérait plus rien, qu'elle n'expulsait plus rien. Un mois qu'elle vivait suspendue au souffle de son protégé Ganesh Parvati, un mois qu'elle endurait les communications et le cynisme de Caton.

« Je suis... votre prisonnière si je comprends bien.

— Disons que vous êtes réquisitionnée pour la bonne cause. Et que vous serez récompensée à la hauteur de ce que vous méritez. »

Théodore entra dans le bureau avec la mine chiffonnée qu'il arborait certains matins, comme s'il était victime d'insomnies, qu'il avait la gueule de bois ou encore qu'il avait passé toute la nuit à filer un suspect. Il ressemblait parfois à un loup famélique avec le poil qui lui roussissait les joues et ses yeux renfoncés et luisants. Son chapeau ne parvenait pas à lui donner une apparence humaine. Son intuition soufflait à Ava qu'il trimbalait de lourds et inviolables secrets.

« Toujours pas de nouvelles de Ganesh ? grommela-t-il en posant son éternel imperméable sur le perroquet.

— Non. De toute façon, je serais bien la dernière à en avoir.

— Pas si sûr : l'humanité ne fait pas souvent bon ménage avec la logique. » Il alla comme chaque matin jeter un coup d'œil sur l'écran de l'archiviste. « Je suis inquiet : d'après ce que m'a dit la gémme, Ganesh fait l'objet d'un traitement spécial. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ? Faudrait demander à nos supérieurs hiérarchiques, mais

ils devineraient que j'ai contacté les gémînes, et je ne tiens pas à leur révéler mes petits secrets.

— Même pour sauver la vie d'un collègue ?

— Ce serait de toute façon inutile. Si ses supérieurs obligent la gémîne de Ganesh à garder le silence, nous n'apprendrons rien de plus par la voie hiérarchique. Il nous faut patienter. »

Ava non plus n'avait pas bien dormi. Elle avait rêvé depuis l'âge de cinq ans d'intégrer le corps des fouineurs, et elle se rendait compte, depuis le début de son stage, qu'ils n'étaient que des humains comme les autres, avec leurs limites, leurs doutes, leurs erreurs, leurs états d'âme. Elle avait roulé de sombres pensées toute la nuit, se demandant si elle ne devait pas démissionner avant de recevoir la biopuce analytique et de se condamner à une vie de solitude et de souffrance. Son dernier petit ami s'était enfui comme un voleur lorsqu'elle lui avait annoncé sa prochaine admission dans le corps des fouineurs.

« J'ai l'impression que la patience n'est pas votre fort.

— Chacun ses défauts, riposta Théo. Toi, par exemple, tu manques un peu de diplomatie. »

Il s'enfonça dans une inertie boudeuse dont il ne sortit, dix minutes plus tard, que pour aller préparer du thé dans le coin cuisine.

« Il y a eu une nouvelle attaque des Ombres cette nuit dans le nord de Paris, déclara Ava. Mille sept cents morts. La population est au bord de l'explosion. Qu'est-ce que ça donne, vos recherches ? »

Elle avait allumé son écran mural vers trois heures du matin et suivi les informations en boucle jusqu'à six heures. Théodore mit longtemps à répondre, le temps d'évacuer sa mauvaise humeur.

« Une piste qui mène à New York. Je compte m'y rendre, mais sans demander d'autorisation à la hiérarchie.

— Pourquoi ?

— Je n'ai plus confiance en personne.

— Pourquoi me le dites-vous à moi ? »

Théodore fouilla dans un tiroir, en sortit un paquet de cigarettes, en coinça deux entre ses lèvres, les alluma à l'aide d'un briquet et en tendit une à Ava.

« Tu n'as pas reçu ta biopuce analytique : on ne peut pas encore se servir de toi pour m'espionner. »

Ava tira avec gourmandise sur sa cigarette ; son cerveau flotta aussitôt dans l'euphorie fallacieuse du tabac.

« Putain, ça vire à la paranoïa, dans le coin, maugréa-t-elle. Il me semble pourtant qu'il y a d'autres priorités que se tirer dans les pattes.

— Certains se servent du phénomène des Ombres. Ils l'ont peut-être même créé de toutes pièces pour parvenir à leurs fins.

— Faudrait être complètement...

— Barge ? Cynique ? Allumé ? Fanatique ? Tout ça à la fois ? Un

vieux proverbe dit qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. On ne s'étripe pas pour le pouvoir sans causer des dommages collatéraux. »

Ava éventa d'un geste de la main le nuage de fumée qui s'était formé devant elle.

« Trente ou quarante mille morts, je n'appelle pas ça un dommage collatéral. »

Théodore versa le thé dans les deux tasses qu'il n'avait pas pris soin de rincer.

« Plus les enjeux sont énormes, plus les dégâts sont importants. Je crois qu'une lutte fondamentale est engagée, qui débouchera sur une nouvelle organisation de la Cité, mais je ne sais pas encore qui sont les véritables protagonistes. Voilà pourquoi les enquêtes doivent être autant que possible menées dans l'ombre. Je prends mes précautions, il ne s'agit pas de parano.

— Je peux aller à New York avec vous ?

— J'aime mieux pas. Si tu veux faire carrière dans le corps des fouineurs, vaudrait mieux pour toi ne pas t'aventurer sur des voies illégales avant même d'avoir reçu ta biopuce.

— Justement, je ne serai pas tracée, argumenta Ava.

— Tu l'es de toute façon, surtout en tant qu'aspirante fouine : on t'a équipée d'une biopuce à la naissance, comme tous les citoyens. »

Ava écrasa rageusement sa cigarette dans la barquette en aluminium qui faisait office de cendrier.

« Fait chier. J'ai pas envie qu'on me plante comme une potiche dans un coin de bureau. »

Théodore sauta sur l'occasion de prendre sa revanche.

« La patience n'est pas non plus ton fort, ma belle. »

Un vieux fond de défiance envers la technologie nous a empêchés de mesurer la puissance réelle des biopuces. Si nous nous étions vraiment penchés sur le sujet, nous y aurions pourtant puisé des informations passionnantes, essentielles. Nous apportaient-elles un surcroît de sécurité et de puissance, ou, au contraire, nous affaiblissaient-elles en nous rendant dépendants d'elles ? On prétend que l'être humain n'utilise qu'une faible partie de son cerveau : aurions-nous optimisé notre potentiel cérébral si nous avions refusé de recourir aux biopuces ? À ces questions, nul ne peut apporter de réponse. Nous pouvons seulement affirmer qu'il faut parfois se brûler pour apprendre à se méfier du feu.

« Qu'est-ce qu'il fout, Ahriman ? grogna un garde du corps.

— Devrait pas tarder à arriver, marmonna l'autre.

— Et Barn ? Il n'est toujours pas rétabli ?

— La décharge du taz l'a paralysé pour deux bonnes heures. Il lui reste encore quelques minutes avant de pouvoir bouger normalement. Il se fera un plaisir de liquider lui-même cet enfoiré. Crois-moi, il saura faire durer le plaisir... »

Mode direct contrôle activé, mode direct contrôle activé.

Que dois-je faire ?

Rien. Prise de contrôle de leurs puces.

S'ils sont neutralisés, comment pourrai-je me détacher ?

Prise de contrôle de leurs puces.

« Il a l'air tout bizarre, le fouineur, s'exclama l'un de gardes du corps. On dirait qu'il a changé de tête.

— Tous cinglés, ces putains de fantômes. »

Ganesh perçut d'abord un bruit intérieur semblable à une stridulation. Il eut la désagréable impression que ses pensées ne lui appartenaient plus, ou plutôt que, reléguées au second plan, elles ne résonnaient plus que comme une lointaine rumeur. L'impression que son individualité s'estompait, qu'il n'était plus qu'un véhicule pour une autre pensée, un autre centre de décision. Il eut encore la force de se promettre de ne plus jamais abandonner les rênes du contrôle à sa biopuce.

« J'sais pas ce que j'ai, bredouilla un garde du corps. J'ai mal au crâne, tout à coup... »

L'autre porta également la main à son front.

« On dirait une attaque virale... »

— Impossible, nos puces sont cryptées... Qui pourrait nous... »

Le premier garde du corps réussit à se relever et à marcher d'un pas titubant en direction de Ganesh.

« Le fouineur, fulmina-t-il. Ça vient de lui. Il faut le descendre.

— Ahriman nous a ordonné de le garder en vie.

— Rien à foutre d'Ahriman. »

Le garde du corps déverrouilla le cran de sûreté du pistolet mitrailleur et en pointa le canon sur la tête de Ganesh.

Je croyais que nous contrôlions leurs puces.

Le premier cryptage en cachait un deuxième, qui s'est activé. Besoin de temps pour le neutraliser.

Le garde du corps vacilla. Son index se crispa sur la détente de son arme. Ganesh fixa avec inquiétude l'œil noir du canon flottant une trentaine de centimètres au-dessus de son front.

« Faut le flinguer tout de suite avant que... »

« Les membres de la Fraternité sont au complet, déclara le frère chargé de la session. En tant que président, je déclare la communication ouverte. Quel frère souhaite prendre la parole ?

— Moi, si vous le permettez. Nos dernières informations font état

d'une offensive imminente et concertée des mairies de New York et de Londres.

— Quel genre d'offensive ?

— Les deux municipalités se sont accordées pour exiger la loi d'exception et le transfert des pleins pouvoirs sur le territoire de Londres.

— Nous ne pouvons pas nous y opposer ?

— Sur le plan légal, non. Ils exhumeront un article de la constitution de la C.U., le 72-a, qui prévoit qu'en cas de menace avérée et grave, les pouvoirs politiques et militaires peuvent être concentrés dans les mains d'un seul maire.

— Curieux : j'aurais pensé qu'ils échoueraient dans les seules mains du maire de New York.

— C'est bien ce qui se passera. En contrepartie, Londres a obtenu d'héberger le siège du futur gouvernement d'exception.

— La menace invoquée, ce sont les Ombres, je suppose.

— S'il n'y avait pas eu les Ombres, ils auraient trouvé un autre adversaire. Il leur fallait un ennemi. Les Ombres sont arrivées à point nommé.

— Ont-ils eux-mêmes créé la menace ?

— Je ne le crois pas. Ils ont plutôt pris le train en marche. Mais ils sont loin de maîtriser le phénomène. C'est ce qui a provoqué la dissidence d'une partie des grubs. Ceux-là pensent — pensaient, devrais-je dire, car on les a éliminés — que les Ombres représentent un danger extrême. Une sorte d'Apocalypse.

— Hum, le genre de propos qui pourraient justement être tenus par une secte apocalyptique.

— Quelle secte, même la plus puissante, aurait les moyens de faire près de cinquante mille morts en un laps de temps aussi court sans laisser aucune trace ?

— Si seulement nous avions la réponse à cette question. Maintenant, il faut trouver tous les moyens légaux susceptibles de déjouer les manœuvres des municipalités de Londres et New York.

— Je m'en occupe. Je vais éplucher les textes fondateurs et les divers amendements de la Cité.

— Gardez ceci à l'esprit : une fois que le maire de New York aura obtenu les pleins pouvoirs, nous ne pourrons plus revenir en arrière, et la Cité Unifiée se transformera en Cité Unique. »

La pire chose qui puisse arriver à un être humain n'est pas la maladie ou l'esclavage, c'est de se retrouver seul au temps de sa vieillesse. Alors il n'y aura plus une âme charitable pour prendre soin de lui, alors il mourra dans un dénuement tel que les rats eux-mêmes ne trouveront plus rien à manger sur son cadavre.

Proverbe de Trois Aubes

Pays horcite

Rien ne liait entre elles les agglomérations des bords des fleuves. Les dernières réserves de carburant s'épuisaient à parcourir les courtes distances d'un quartier à l'autre, chasser les tribus sauvages dans la forêt, renforcer l'armée d'un clan en temps de guerre, affirmer sa puissance, jamais à franchir les dizaines de kilomètres qui séparaient les villes. Il y avait bien assez à faire avec la quête quotidienne de nourriture et d'eau potable, avec la lutte contre les parasites, rats ou moustiques mutants, les règlements de comptes, les maladies et les épidémies de toutes sortes, pour songer à aller voir ailleurs. On peut en conclure que les agglomérations du pays horcite étaient autarciques, refermées sur elles-mêmes au point de développer une consanguinité qui accélérât le processus de dégénérescence. Les clans n'étaient pas qu'un ersatz d'organisation sociale dans un univers chaotique, mais également une tentative inconsciente d'éviter la proximité génétique.

Selon certains colporteurs, des régions entières de l'ancienne Europe étaient complètement désertes, trop empoisonnées par l'atome et les molécules chimiques pour que la vie puisse s'y établir et s'y développer durablement. Nul n'a jamais conçu une cartographie fiable du pays horcite, mais il est fort probable que les endroits les moins peuplés soient ceux-là mêmes où se sont déroulées les batailles de la Grande Guerre. On n'a jamais recensé les populations qui vivaient en dehors des Cités Unifiées. Plusieurs dizaines de milliers ? Plusieurs centaines de milliers ? Je les estime pour ma part à un peu moins d'un million sur le territoire de l'Europe, disséminées dans un environnement dévasté, mortifère. La végétation et les insectes avaient continué de proliférer, s'adaptant à une vitesse étonnante, mais l'eau et l'air étaient

devenus toxiques pour une créature aussi fragile que l'être humain.

Le tunnel débouchait sur une clairière habillée d'une herbe brune et rêche qui n'inspirait aucune confiance. Les jambes tétanisées, Naja déposa Josp sur un rocher rond pour reprendre des forces. Elle avait couru sans interruption jusqu'au cercle livide de l'issue de la galerie. L'aube pointait à l'horizon. Le ciel pâlisait et caressait de ses lueurs blêmes les collines et les arbres environnants. Les aboiements avaient cessé depuis peu.

« Tu peux marcher maintenant ? » demanda-t-elle à Josp.

Le petit homme recroquevillé sur le rocher semblait plus mort que vif.

« Les Heures te disent rien ? » insista Naja.

Elles avaient en tout cas indiqué l'ouverture du tunnel, dissimulée par un pan de mur qui, lorsqu'on appuyait simultanément sur deux pierres, coulissait. Sans la vision de Josp, sans la loyauté et la résistance de Jesip et Mirad, Pitbus les aurait exécutés avec la même facilité qu'un furet égorge les lapins dans leur terrier. Il leur fallait maintenant trouver une rivière pour déjouer le flair du chien de leur poursuivant et se planquer dans une cachette sûre.

Naja secoua l'épaule de Josp.

« Pitbus et son chien risquent de débouler à tout moment. Faut qu'on dégage d'ici.

— Je suis fatigué, murmura le petit homme. Fatigué.

— Moi aussi. Mais si on reste là, on va se faire saigner comme des poulets. »

Elle le prit par la main et le força à descendre du rocher. Il protesta mais la suivit, lançant des coups d'œil réguliers par-dessus son épaule en direction de l'entrée du tunnel. Naja ramassa au passage un bout de bois dont l'extrémité brisée pourrait servir d'arme. Ils traversèrent la clairière et s'enfoncèrent dans une végétation dense et blessante constituée de buissons épineux. Naja pria le ciel que les épines ne soient pas vénéneuses. La nature était parfois aussi dangereuse que les hommes en pays horcite. Ils progressèrent avec lenteur au milieu des herbes et des branches.

Un aboiement retentit, très proche. Pitbus et son animal avaient gagné du terrain. Naja tourna la tête et aperçut les silhouettes de l'homme et du chien une cinquantaine de mètres derrière eux. La respiration saccadée et sifflante de Josp indiquait qu'il ne tiendrait pas longtemps à ce rythme. Elle perçut un murmure dans le lointain.

Un bruit de chute d'eau.

« Tiens bon, Josp, y a de la flotte plus loin. »

Sortant des buissons, ils débouchèrent sur une étendue moutonnante de rochers couverts de mousse. Une paroi verticale se dressait devant

eux, haute de plus de cent mètres. Une cascade créait en contrebas une retenue d'eau d'où s'échappaient une multitude de petits ruisseaux.

« Par là. »

Pitbus excitait son chien. Josp poussa un gémissement de terreur et de fatigue. Les fuyards arrivèrent au pied de l'épais rideau tiré par la cascade sur la paroi rocheuse. Indifférente à l'eau, Naja se rapprocha de l'endroit où la chute soulevait une brume épaisse et froide. Il lui sembla entrevoir l'entrée d'une grotte de l'autre côté. Retenant sa respiration, elle passa sous les trombes. La sensation de recevoir des tonnes d'eau sur le crâne et les épaules ne dura que trois secondes. Elle se retrouva, de l'autre côté, face à des rochers qui montaient en marches irrégulières et lisses vers l'excavation aperçue un peu plus tôt.

Elle appela Josp, mais le grondement empêchait la vigie de l'entendre et elle traversa la cascade dans l'autre sens. Les yeux de Josp s'agrandirent de soulagement. Elle lança un regard sur l'étendue moussue, puis, au-delà, sur l'enchevêtrement végétal. Elle entrevit le crâne du second du clan du Lynx entre les herbes hautes et les branches entrelacées des buissons.

« Viens vite ! Il y a un abri derrière.

— J'ai peur, bêla Josp.

— Magne-toi, putain. Ils vont débouler. »

Josp se décida enfin. De l'eau jusqu'à la taille, il s'avança à son tour vers la cascade. Il hésitait à franchir le rideau et il fallut que Naja lui prenne la main pour l'entraîner de l'autre côté. Il cria lorsque les chutes lui tombèrent dessus, mais il les passa sans encombre. Ils montèrent avec prudence vers l'entrée de la grotte, leurs pieds glissant sur les rochers polis et humides, leurs mains agrippant les herbes résistantes qui saillaient des interstices. Trempés, ils parcoururent les dix mètres qui les séparaient de la bouche demi-circulaire. Le bruit de la chute couvrait les aboiements du chien de Pitbus. Naja atteignit la première la plate-forme qui bordait l'entrée de la grotte. Elle s'y allongea et agrippa la main de Josp pour le hisser.

Ils s'ébrouèrent avant de se glisser dans l'excavation, sombre et profonde. Josp grelottait et claquait des dents. Ils retireraient plus tard leurs vêtements pour les mettre à sécher. Dans la lumière du jour naissant filtrée par la cascade, ils s'avancèrent entre des piliers aux bases et aux chapiteaux évasés qui émergeaient de la pénombre comme des spectres ventrus.

« J'ai faim », geignit Josp.

Naja lui lança un regard excédé.

« Moi aussi, mais je vois rien à bouffer dans le coin. »

Elle avait perdu son bâton dans l'escalade. Elle le regretta lorsque quelque chose bougea dans l'obscurité et qu'un grondement sourd

enfla comme un roulement de tonnerre entre les parois de la grotte.

Las des coups donnés et des coups reçus, Dronka essuya le sang de son visage. Une fois les chargeurs épuisés rapidement, la bataille s'était poursuivie et achevée à l'arme blanche. Il devrait commander sans tarder une nouvelle réserve de munitions aux Vulcains, un clan que tout le monde respectait à Trois Aubes, car seul spécialiste du fer et de la poudre et seul capable de fabriquer des balles pour les différents types d'armes. Bien qu'il ait vaincu les clans coalisés contre le Lynx, bien que leurs chefs aient été tués, bien que la tête rongée par la maladie de Graar soit désormais clouée sur la porte de sa propre maison, bien que le Lynx conforte sa position dans Trois Aubes — et ce grâce au renfort inespéré du puissant clan des Égouts —, Dronka n'en tirait aucun orgueil, aucune satisfaction : il n'avait pas su préserver la paix, il avait tué un grand nombre d'hommes dans la force de l'âge alors que les populations horcites tentaient désespérément de croître.

Fourbu, il se laissa choir sur le siège monumental du vestibule tandis que ses hommes fêtaient bruyamment la victoire en s'abreuvant d'alcool frelaté dans la grande salle d'audience.

« Je peux te parler ? »

Dronka leva les yeux sur Kalp, les cheveux maculés de sang, l'un des combattants les plus courageux et les plus efficaces du Lynx. D'un geste de la main, il l'invita à s'exprimer.

« C'est au sujet de ton neveu, Pitbus.

— Où est-il encore, celui-là ?

— À la poursuite de la vigie et de la fille. »

Dronka se redressa.

« Comment tu sais ça, toi ?

— Il m'avait recruté comme homme de main après m'avoir promis monts et merveilles lorsqu'il t'aurait remplacé à la tête du clan. Il s'est allié avec d'autres clans contre nous, il t'a trahi, il a trahi le Lynx. »

Dronka hocha la tête d'un air triste.

« Je le savais, la vigie me l'avait dit. Il a aussi assassiné mon fils unique en faisant croire qu'il avait été agressé par un ours.

— Il m'a demandé de tuer la vigie, reprit Kalp. J'ai refusé.

— Tu sais où il est passé ? »

— Comme la vigie a trouvé l'entrée du souterrain et s'est enfuie avec la fille, Pitbus est parti à leur poursuite. »

Les yeux de Dronka s'enfoncèrent comme des lames dans ceux de Kalp.

« Prends trois hommes avec toi, des chiens, et ramène-moi la tête de Pitbus. Je ne veux pas le revoir vivant.

— Tu continues à me faire confiance ? »

La main du chef du Lynx se posa avec une douceur étonnante sur l'épaule de Kalp.

« J'apprécie ta franchise. Je sais que tu ne me trahiras pas. »

Kalp s'inclina, les yeux mouillés de larmes.

« Je te ramène aussi la vigie ?

— S'il est encore vivant, oui.

— Et la fille ?

— Elle lui est indispensable. »

Kalp salua son chef d'un geste de la main et fonça vers la grande salle où les mâles du clan fêtaient leur victoire. Il devait choisir trois hommes sûrs avant qu'ils ne soient tous ivres.

Geof observa la maison de Gwenil. Pas sûr que la vieille femme ait échappé au massacre : sa porte en partie détruite claquait contre le chambranle. La blessure à la cuisse de Geof l'élançait. Le bandage imbibé de sang séché tirait sur sa plaie. Il pesta contre le sort : alors qu'il venait tout juste de s'élever dans la hiérarchie en gagnant la confiance de Graar, il avait fallu qu'éclate cette satanée guerre. Et il avait fallu que, malgré le pacte conclu avec des alliés puissants, le Perce-Oreille soit vaincu, son chef décapité, ses biens éparpillés. Lui-même n'avait dû sa survie qu'au hasard providentiel qui avait ouvert une trappe entre ses pieds au moment où il affrontait cinq ou six adversaires. Sitjo n'avait pas eu la même fortune : une balle lui avait perforé le poitrail. Il s'était couché sur le flanc, son poil ras maculé de sang, et avait expiré sans un cri, ni même un gémissement. Geof avait versé des larmes d'amertume ; il tenait probablement davantage à son chien qu'à sa femme et à ses enfants.

Il pénétra dans la maison de Gwenil et déduisit, aux meubles et ustensiles renversés, que les tueurs du clan vainqueur étaient passés par là. Les rayons du soleil levant tombaient en oblique des trous du plafond.

« Gwenil ? » cria-t-il sans conviction.

Il fut surpris d'entendre une réponse.

« C'est toi, Geof ? »

La vieille femme s'extirpa d'un enchevêtrement de meubles et de tissus.

« Ils ne t'ont pas trouvée ? »

Gwenil remit de l'ordre dans sa chevelure et sa tenue.

« Qui ça, ils ?

— Les tueurs du Lynx ou des Égouts.

— Ils ont gagné ?

— T'étais pas au courant ? » Geof désigna l'intérieur de la maison d'un large geste de bras. « Qui t'a fait ça, alors ?

— Ezok, le guérisseur. Il cherchait Deux Lunes. »

Sa douleur à la cuisse contraignit Geof à ramasser une chaise et à s'y asseoir.

« Que sont devenus ta femme et tes enfants ? demanda Gwenil.

— J'en sais foutre rien, je suis pas encore rentré chez moi. J'ai dégringolé dans une fosse pendant la bataille. Et cette foutue blessure m'a empêché de retourner me battre. »

Gwenil se pencha sur la cuisse de Geof.

« Faudrait soigner la plaie avant qu'elle s'infecte. »

Elle se releva et disparut dans une petite pièce annexe d'où elle revint quelques instants plus tard avec un flacon de verre.

« T'as des nouvelles de Deux Lunes ? »

Elle secoua la tête en ouvrant le flacon.

« Cette tête de mule s'est sans doute rendue à la maison de Dronka, le chef du Lynx, avant qu'Ezok et ses deux gorilles débarquent ici. Il pensait connaître la nouvelle vigie et la fille qui l'accompagnait.

— Il s'est jeté dans la gueule du loup. Toujours à cause de cette fille. »

Gwenil se pencha de nouveau sur la blessure de Geof et défit le bandage de fortune passé directement sur son pantalon de cuir.

« Pas très beau. On dirait qu'on t'a entaillé avec un morceau de fer rouillé.

— Y a de ça, marmonna Geof. J'ai été frappé par un égoutier. Ces gars-là utilisent n'importe quel bout de métal qu'ils remontent des égouts et qu'ils taillent grossièrement. »

Gwenil élargit la déchirure du pantalon pour accéder à la blessure. Elle la nettoya ensuite avec un bout de chiffon imbibé du liquide ambré contenu dans le flacon.

« Ça va brûler. »

Il eut beau être prévenu, il ne put s'empêcher de pousser un gémissement lorsque le produit entra en contact avec sa chair à vif.

« C'est quoi, ton truc ? Ça arrache.

— Une préparation à base de plantes et d'alcool fort. Elle désinfecte et aide à la cicatrisation.

— Un remède d'Ezok ?

— T'es fou : j'ai aucune confiance en ce salopard. Une recette que je tiens de ma mère. »

Elle badigeonna abondamment la plaie avant de refaire un bandage propre et bien serré.

« Qu'est-ce qu'on va devenir ? murmura-t-elle d'une voix plaintive.

— De pauvres bougres dépourvus de protection, répondit Geof. Maintenant que la tête de Graar a été clouée à sa porte, plus personne dans Trois Aubes nous viendra en aide. Je vais essayer de retrouver les miens, puis de partir à Sigran, la communauté où vit ma sœur.

— C'est loin ?

— Une trentaine de kilomètres. »

Gwenil se redressa et effectua quelques pas pour décontracter ses muscles endoloris par sa longue et inconfortable nuit.

« Personne ne les attaque, ni clan ni tribu sauvage ?

— Ils vivent dans une ancienne forteresse difficile d'accès et savent se défendre. Et toi, que vas-tu faire ? »

Gwenil haussa les épaules d'un air fataliste.

« Qui va s'encombrer d'une vieille bonne femme comme moi ? Je resterai ici en espérant qu'on m'oubliera. Je ne vaudrais pas grand-chose à la criée, mais y en a qui voudront me piquer ma maison. Graar a été fou de se laisser entraîner dans cette guerre.

— Les gens sont tous en train de devenir dingues à Trois Aubes, soupira Geof. J'ai connu qu'un seul gars sensé au cours de ma chienne de vie : Deux Lunes. »

Gwenil acquiesça de tout son corps.

« Il est le fils que j'aurais aimé avoir. » Elle alla ranger son flacon dans le réduit, puis revint près de Geof, toujours assis sur sa chaise. « Reste le temps que tu récupères et que tu puisses marcher normalement. »

Geof se leva et se dirigea vers la porte en boitant.

« Merci de ton offre, mais j'ai déjà trop tardé. Il faut maintenant que je sache ce que sont devenus les miens. »

Elle pointa l'index sur le côté du visage de son interlocuteur.

« Tu feras pas dix mètres dans Trois Aubes avec cet anneau à l'oreille. »

Geof demeura quelques secondes immobile dans l'entrebâillement de la porte.

« Deux Lunes dirait que ça sert à rien de s'en faire, qu'on ne peut de toute façon pas échapper à son destin. Bonne chance à toi, Gwenil. »

Il s'éloigna dans la ruelle. Au bout de quelques secondes, des vociférations et des cliquetis retentirent. Gwenil comprit, au long hurlement qui suivit, qu'il n'avait même pas eu le temps de parcourir dix mètres.

Deux Lunes n'avait qu'à suivre les empreintes de Pitbus et son chien ; elles se mêlaient à celles de Naja et de Josp. Le vieillard avait relevé son fusil lorsqu'une vingtaine d'hommes s'étaient engouffrés dans le jardin intérieur, des membres du clan du Lynx qui, dès l'annonce de la défaite des clans coalisés, s'étaient rassemblés dans la maison de Dronka pour célébrer leur victoire. Emporté par le joyeux tourbillon, le vieillard avait planté là Deux Lunes, qui avait pu reprendre son exploration. Il avait découvert la pièce où Naja et Josp avaient été enfermés, puis l'ouverture du souterrain dans le mur, et s'était lancé sur leurs traces. Aiguillonné par la perspective de revoir

Naja, il avait marché bon train dans le tunnel, essayant de rattraper son retard sur Pitbus. Il regrettait de ne pas avoir gardé le couteau avec lequel il avait achevé le vieil homme cloué sur la porte. Il avait déjà violé à plusieurs reprises le serment du Haut Lieu, et il traversait un pays qui ne respectait pas les guérisseurs, un pays où il n'était guère facile de survivre sans arme. Retardé par la traversée de la rivière souterraine, il avait ensuite accéléré l'allure.

Il apercevait maintenant le cercle clair de la sortie du souterrain.

Il sortit dans la clairière sillonnée par les empreintes des fuyards et de leurs poursuivants. Après plusieurs centaines de mètres de marche dans une herbe brune et probablement toxique, il atteignit l'orée d'une forêt de buissons épineux et d'herbes hautes enchevêtrés. Il n'eut qu'à s'engager dans le sentier déjà tracé tout en veillant à ne pas être piqué par les épines des branches flexibles. Le soleil se levait dans un déploiement fastueux de couleurs mauves et pourpres.

Croyant entendre au loin des cris et des aboiements, il se mit à courir au mépris des épines et de la fatigue qui lui engourdissait les muscles. La forêt de buissons débouchait sur un vallonement rocheux bordé d'une haute muraille qui barrait l'horizon. L'herboriste fut étonné de la couleur vert émeraude des mousses habillant les pierres. Un grondement prolongé attira son attention. Une cascade tombait du haut de la muraille pour s'écraser une centaine de mètres plus bas dans un jaillissement d'écume et de brume. Les traces conduisaient au bassin de rétention bordé d'un muret naturel d'où s'échappaient plusieurs ruisseaux.

Il fit le tour de la retenue, ne repéra aucune autre empreinte, en déduisit que les fuyards et leurs poursuivants étaient passés de l'autre côté de la chute, enjamba le muret et, de l'eau jusqu'à mi-cuisses, s'avança au pied des rideaux tirés par la chute. Il les traversa sans hésitation. Des tonnes d'eau s'abattirent sur son crâne et ses épaules, mais la sensation ne dura que deux ou trois secondes. Il fit face à des rochers qui montaient en escalier vers l'entrée d'une grotte. Les aboiements retentirent de nouveau, entrecoupés de hurlements et de grondements.

Un ours, sans doute.

Deux Lunes se hâta tout en faisant attention à ne pas glisser sur les rochers humides.

« Attaque, Reikato. »

La voix avait dominé le fracas de la cascade qui absorbait en partie les bruits confus de lutte.

Une détonation éclata comme un coup de tonnerre quelques mètres au-dessus de lui.

Chapitre 14

Il y a deux façons de traiter l'information : soit assécher complètement le flot et laisser les gens dans l'ignorance, soit inonder la population et la maintenir dans la confusion. Je choisis quant à moi la deuxième méthode, car les citadins préfèrent toujours l'excès d'abondance à la pénurie.

Gasphar Keaton, *New York Daily Star*

Cité Unifiée de NyLoPa

Les politiques, les fouineurs et les flics de la Cité Unifiée pensaient tout contrôler avec leurs saloperies de biopuces, mais il existait de multiples façons de déjouer leur surveillance. Ils auraient été effarés de découvrir ce qui se passait dans les appartements et les pavillons de NyLoPa. Plus la surveillance se resserrait, et plus les gens s'ingéniaient à la tromper. Un jeu faisait fureur dans certains quartiers de Paris : le jeu de la puce. Il s'agissait de commettre le plus de délits possibles sans alerter les yeux et les oreilles de ceux qui nous surveillaient, puis de balancer, sur les réseaux parallèles, les séquences auxquelles les spectateurs donnaient des notes.

« Tire, nom de Dieu... »

Le garde du corps vacilla, incapable de conserver son équilibre. Son pistolet lui échappa des mains.

« Je peux pas, murmura-t-il. J'ai pas... la force... je suis... paralysé... »

Les deux hommes s'effondrèrent en même temps sur le carrelage.

« Putain, souffla l'autre. Qu'est-ce qu'il nous a... »

Ganesh essaya de briser ses liens, mais ils résistèrent.

Prise de contrôle des biopuces des suspects.

Je n'arrive pas à détendre les liens.

L'un des deux gardes du corps se releva tout à coup, sortit de la pièce d'une démarche mécanique et revint quelques secondes plus tard

avec un couteau.

Merde, il va me...

Biopuce suspect sous contrôle.

Le garde du corps passa derrière Ganesh, s'accroupit, lui glissa la lame du couteau entre les poignets, trancha les attaches puis, aussitôt, s'affaissa sur le sol où il resta inerte. Des éclats de panique volèrent dans ses yeux grands ouverts.

Ganesh effectua quelques mouvements pour se dégourdir les jambes. Se souvenant que les gardes du corps attendaient le retour d'Ahriman, il se dirigea vers la sortie. Il n'eut pas le temps d'atteindre la porte. Une voix claqua derrière lui.

« Bouge pas, enfoiré. »

Il se retourna et reconnut l'homme qu'il avait neutralisé avec le taz et qui, remis de sa paralysie, pointait sur lui une arme d'ancienne génération.

« Qu'est-ce que vous foutez par terre, vous deux ? grogna-t-il.

— Une attaque virale. Tue-le... avant que sa biopuce...

— Quoi, sa biopuce ? Hé... »

Neutralisation du suspect dans trois secondes.

Les gestes de l'homme se ralentissaient déjà, ses traits se crispaient, son visage blêmissait, sa main peinait à tenir son arme. Ganesh, estimant qu'il valait mieux ne pas lui laisser la possibilité de presser la détente, se précipita sur lui en effectuant un brusque crochet pour éviter la ligne de tir et le percuta de l'épaule. L'homme bascula en arrière et s'écrasa contre le mur. Son index enfonça la détente. La balle fusa à quelques centimètres de la tête de Ganesh et se ficha dans la porte.

Prise de contrôle de la biopuce du suspect.

L'homme tenta de redresser le bras, sans en avoir la force. Il relâcha son pistolet, qui glissa sur le carrelage.

Théodore Bernier était du genre cabochard, je peux vous le garantir : quand il avait une idée en tête, rien ni personne ne pouvait l'empêcher d'aller jusqu'au bout. Il n'avait strictement rien à foutre de la légalité, une liberté de caractère et de mouvement qui lui avait sans doute joué des tours ; qui lui avait interdit, par exemple, de s'élever dans la hiérarchie des fouineurs. Il se fichait également des honneurs comme de son premier chapeau. Son extrémisme avait certainement eu un lien avec sa disparition, mais je crois qu'on avait besoin de fouteurs de merde dans son genre dans un milieu aussi ordonné, aussi aseptisé que l'administration de la Cité Unifiée.

Le tube sous-marin filait à sa vitesse de croisière, atteignant les

1 300 km/h. Le passage du mur du son s'était traduit par une secousse à peine perceptible. Les nanomatériaux assuraient une conductivité maximale et permettaient aux turbines électriques de fonctionner à pleine puissance. La vue restait parfaitement nette et stable à cette vitesse et la transparence des parois offrait un spectacle surprenant.

« On m'avait dit qu'il n'y avait plus de vie dans les océans. Je ne m'attendais pas à de telles merveilles. »

Théodore s'assura d'un regard circulaire que la femme ne s'adressait pas à un autre que lui. Difficile de lui donner un âge. Elle avait sans doute subi une série de corrections génétiques qui la maintenaient dans l'apparence de ses trente-cinq ans – *six implants correcteurs*, lui confirma la biopuce analytique –, mais quelque chose en elle, la gravité du regard sans doute, trahissait son âge véritable, aux alentours de la soixantaine.

« C'est la première fois que vous allez à New York ?

— Et vous-même, monsieur. Monsieur ?

— Théodore, appelez-moi Théo.

— Enchantée, Théo, je suis June. »

Le fouineur serra délicatement la main qu'elle lui tendait. Elle portait des cheveux auburn à la structure savante. Elle avait l'allure de ces antiques poupées de porcelaine que l'on contemplait dans certains musées.

« Ravi de vous rencontrer, June. Je suis allé à New York à de nombreuses reprises, mais le spectacle de l'océan me fascine toujours autant que la première fois. Voire davantage.

— Peut-être... » Elle se mordilla la lèvre inférieure, comme si elle tentait de s'empêcher de proférer une bêtise. « Peut-être le pays horcite n'est-il pas aussi pollué qu'on le prétend ? Peut-être est-il aussi beau et fertile que le fond des océans ?

— Les dernières mesures affirment que nos chances de survie seraient quasiment nulles hors des murs de la Cité.

— Qui relève ces mesures ?

— Les services techniques de la Cité Unifiée.

— Ni vous ni moi, n'est-ce pas ? Ils peuvent bien raconter ce qu'ils veulent. »

Théodore eut une moue dubitative.

« Quel intérêt aurait-on à maintenir cent quinze millions d'êtres humains entre des murs ? »

Elle rapprocha sa bouche de l'oreille de son interlocuteur et chuchota :

« Garder le contrôle sur les esprits, monsieur. »

Théo s'efforça d'effacer toute condescendance de son sourire.

« Je ne serais pas vraiment étonné que vous soyez une adepte de la théorie des conspirations, June.

— Je suis persuadée qu'on ne nous dit pas tout. Cette histoire d'Ombres par exemple...

— Eh bien ?

— Ça cache quelque chose. Sans des complicités très haut placées, les assassins ne pourraient pas commettre tous ces crimes en toute impunité. On les aurait déjà arrêtés et jugés.

— À moins qu'ils ne soient trop malins pour la police.

— Pour la police, peut-être, sûrement pas pour les fouineurs.

— Diable, j'ai l'impression que vous tenez les fouineurs en très haute estime. »

La femme marqua son étonnement d'un retrait du buste.

« Pas vous ?

— Ce sont des hommes comme les autres, aussi faillibles que les autres.

— Mon fils... » La voix de la femme se brisa tout à coup. « Mon fils était fouineur, un élément brillant.

— Que lui est-il arrivé ? »

Elle en appelait visiblement à toute sa volonté pour retenir les larmes qui s'accumulaient dans ses yeux.

« Il a disparu il y a de cela une quinzaine d'années. Je n'ai jamais eu de nouvelles depuis. Personne ne sait ce qu'il est devenu. Son chef de groupe m'a dit qu'il avait probablement été victime d'un plombier qui aurait fait disparaître son corps.

— Je suis désolé pour vous.

— Le plus étrange est qu'on n'ait relevé aucune trace de sa biopuce. Je suis seule, désormais. Mon mari a succombé à une crise cardiaque malgré six implants correcteurs.

— Comment s'appelait votre fils ?

— Pourquoi ? Vous connaissez des fouineurs ?

— Ça se pourrait.

— Jarmy Durrant. »

Théo laissa le temps à sa biopuce de lui fournir les informations relatives à Jarmy Durrant.

« Ce nom me dit quelque chose, reprit-il au bout de quelques secondes. Il me semble l'avoir croisé quelque part dans Paris. Un homme brun, grand et maigre, des yeux noirs, une peau aussi claire et lisse que la vôtre.

— C'est ça, c'est tout à fait lui, s'exclama la femme. Que faites-vous dans la vie, monsieur ?

— Moi ? » Son regard tomba sur un tableau holo inséré dans la cloison de séparation des compartiments. « Je suis marchand d'art. Vous voyez, je fouine, moi aussi... »

La Main Noire faisait partie des mouvements les plus extrémistes

et dangereux de la Cité Unifiée. Puissante, ramifiée, elle comptait des milliers d'adeptes fanatisés, prêts à se battre jusqu'à la mort. Beaucoup pensaient que la Main Noire avait un lien direct avec les Ombres, qu'elle en était même le berceau, la matrice. Je faisais partie de ceux qui estimaient que, malgré son envergure financière et politique, elle n'avait pas les moyens de perpétrer autant de meurtres en une période aussi courte, mais j'ai constaté, depuis, qu'il ne fallait jamais sous-estimer un adversaire.

Lorsque Leïto Merchant, responsable en second du corps des fouineurs, ouvrit la porte de son appartement, il se retrouva nez à nez avec le fouineur Ganesh Parvati qui lui braquait le canon d'un pistolet mitrailleur sur la poitrine. Il masqua sa surprise d'un sourire crispé.

« Je ne pensais pas tomber sur vous, fouineur Parvati. Pas dans cette configuration en tout cas.

— Les temps changent, monsieur, ou plutôt Ahriman. » Sa propre voix parut à Ganesh déformée, étrangère. « Ne bougez pas, et veuillez garder les mains loin de vos poches. »

Merchant écarta les bras de son corps. Il portait l'un de ces costumes noirs rayés de gris en vogue dans les milieux huppés de NyLoPa, et des chaussures noires, étroites, plus lisses que des miroirs.

« Comment avez-vous réussi à vous libérer ? Vous débarrasser de ces trois crétins n'était probablement pas une tâche insurmontable, mais, pour les avoir moi-même testés sur des suspects, je pensais vraiment vos liens indestructibles.

— Vous ne semblez pas porter une très grande estime aux adeptes de votre organisation.

— Nous avons besoin d'eux, nous ne sommes pas obligés de les apprécier. »

Du canon du pistolet mitrailleur, Ganesh lui ordonna de garder les mains écartées.

« Ne m'obligez pas à vous tirer dessus.

— Que voulez-vous ?

— Vous le savez très bien : je suppose que la Main Noire n'agit pas seule, qu'elle est liée à d'autres organisations, peut-être même à l'administration de la Cité. Dites-moi lesquelles, et nous serons quittes. »

Le sourire de Merchant se transforma en rictus.

« Avez-vous bien conscience, mon jeune ami, que si je prononce le moindre nom je serai mort dans l'heure qui suit ?

— Je ne crois pas que vous ayez peur de la mort. »

Fin du mode direct contrôle, fin du mode direct contrôle.

Ganesh se félicita a posteriori d'avoir pris la précaution de ficeler les trois gardes du corps.

« J'ai peur en tout cas de subir ma mort, déclara Merchant. Je veux la choisir.

— Ce n'est pas une raison pour bouger vos mains. »

La pointe de la langue de Merchant se promena sur ses lèvres.

« Excusez-moi, mais mes lèvres sont sèches et me démangent.

— Vous allez maintenant me suivre.

— Vous ne trouvez pas cet appartement accueillant ?

— Très bel appartement. Mais je suis certain que vous avez déjà prévenu vos amis et qu'ils risquent de débouler d'un moment à l'autre. Soit vous m'accompagnez au Central sans résistance, soit je vous envoie une décharge paralysante et vous fais transférer dans une cellule. Que choisissez-vous ? »

Merchant fixa le fouineur d'un air provocateur.

« Je ne suis pas en position de choisir, Ganesh Parvati, je ne bouge pas d'ici.

— Gardez vos mains loin de vos poches, monsieur. Ou je vais être obligé de...

— Ne vous agitez pas inutilement, mon jeune ami, je serai mort dans... deux minutes.

— Vos amis n'ont pour l'instant aucune raison de vous tuer. »

Une ombre glissa sur le visage impassible de Merchant.

« Qui vous parle de mes amis ? Vous avez ouvert une porte et je me dois de la refermer. À jamais. Je pourrais vous éliminer, bien sûr, mais je n'aurais pas résolu le problème. Ce n'est pas vous, le problème : c'est moi. Je suis coupable d'imprudence et j'ai mis l'organisation en danger. Mon devoir et mon honneur me commandent de m'effacer. »

Ganesh leva avec nervosité son pistolet mitrailleur.

« N'essayez pas de m'embobiner, monsieur : ni moi ni personne d'autre n'avons l'intention de vous tuer.

— Je n'ai besoin de personne, mon vieux. Chaque adepte de la Main Noire est équipé d'une fausse dent qui contient une capsule de poison rapide. Je viens à l'instant de déclencher son ouverture. Le venin court déjà dans mon sang.

— Je ne vous crois pas. »

Le petit rire de Merchant eut une résonance sinistre dans le silence de l'appartement.

« Que vous me croyiez ou non n'a aucune espèce d'importance, Ganesh Parvati. Pas de chance pour vous : la piste s'arrête avec moi. C'est préférable pour vous, sans doute. Vous êtes un élément prometteur et vous auriez mis le doigt dans un engrenage qui aurait fini par vous happer et vous déchiqueter. »

Analyse morphopsykè : décès du suspect dans dix secondes.

« Dites-moi au moins si la Main Noire a un rapport avec les Ombres. »

Les jambes de Merchant se dérochèrent sous lui et il s'affaissa sur le sol avec la légèreté d'une feuille morte.

« Si j'ai choisi ma mort, mon jeune ami, ce n'est certainement pas pour vous faire la moindre... » Sa voix n'était plus qu'un souffle. « ... confidence... »

Ganesh se pencha sur lui et le secoua sans ménagement par le col de son costume.

« Aidez-moi. Des centaines de gens meurent tous les jours.

— Que... voulez-vous... mourir... est... le... lot... de... tous... les... êtres humains... » murmura Merchant avant de rendre son dernier souffle.

Ganesh se releva et contempla son cadavre avec une colère mêlée de frustration et de compassion.

« Merde, et merde. »

Un soleil radieux brillait sur Paris. Ganesh avait décidé de rentrer chez lui à pied en longeant la Seine, dont l'eau, entre les barrières filtrantes de Marne-la-Vallée et de Conflans-Sainte-Honorine, était d'une pureté irréaliste. Accoudé sur le parapet du Pont-Neuf, il suivit un long moment les évolutions des poissons aux couleurs vives et aux nageoires translucides.

Demande d'ouverture du domaine protégé. Demande d'ouverture du domaine protégé. Code.

Ganesh vérifia d'un regard circulaire que personne ne pouvait l'entendre. Les passants les plus proches déambulaient une vingtaine de mètres plus loin.

Code.

WA196BX-60ZKY.

Domaine ouvert. Espace de dialogue ouvert.

La voix qui résonna dans le crâne de Ganesh était lointaine, étouffée. *Bonjour, Ganesh. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Nous devons rapidement changer de cryptage. Où êtes-vous ?*

L'accent était new-yorkais.

Dans une rue de Paris.

Confirmation de la localisation.

Si vous me localisez avec autant de facilité, vous devez savoir que je viens tout juste de me sortir d'une mauvaise passe.

Nous étions informés de vos difficultés, mais nous ne pouvions pas intervenir. Nous ne sommes plus assez nombreux.

Si je comprends bien, on ne peut plus compter sur personne dans cette Cité.

Notre marge de manœuvre se réduit davantage chaque jour. Nous sommes traqués. Nous avons constaté une activité anormale de votre biopuce.

Elle est passée en mode direct contrôle.

Évitez autant que possible d'y recourir.

Vous en avez de bonnes, vous.

Ganesh s'assura que son éclat de voix n'avait pas attiré l'attention des passants.

Que vouliez-vous que je fasse ? Sans elle, je n'aurais pas réussi à me libérer de mes liens, ni me débarrasser de mes anges gardiens.

Nous en sommes conscients. Mais ce qui se passe avec votre biopuce n'engage pas que vous.

Qui d'autre ?

La voix marqua un temps de silence.

L'humanité. L'humanité tout entière.

*Esclave tu dors sous un toit et manges tous les jours,
Et, homme ou femme, ton maître dispose de ton corps selon ses
désirs,
Libre, tu as le ciel pour abri, l'air pour repas,
Et tu te donnes à qui tu veux.*

Proverbe attribué au clan des Égouts de Trois Aubes

Pays horcite

Une odeur de poudre et de sang saturait l'air humide de la grotte. Deux animaux gisaient sur le sol rocheux. Le premier, énorme, était probablement l'un de ces ours argentés qui atteignaient un poids de sept ou huit cents kilos et une hauteur de trois mètres debout. Une proie de choix pour les trappeurs – leur peau se négociait très cher dans les agglomérations –, mais un gibier très dangereux, capable de décapiter un homme d'un simple coup de patte. Par chance, la balle s'était engouffrée en plein milieu de son poitrail et lui avait probablement perforé le cœur, le tuant net. Un peu plus loin, était allongé un molosse qui malgré ses quatre-vingts kilos, semblait minuscule à côté du cadavre de l'ours. Son sang continuait de se répandre par la large entaille à son cou.

Deux Lunes se retrouva face à un homme armé d'un revolver, sans aucun doute Pitbus. De la pointe de son arme, il lui ordonna de rejoindre les deux silhouettes recroquevillées dans un coin de la cavité. Le cœur du guérisseur se gonfla de joie lorsqu'il reconnut Naja, assise près de Josp.

« T'es qui, toi ? grogna Pitbus. Qu'est-ce que tu fous ici ? »

Deux Lunes s'assit aux côtés de Naja et répondit d'un sourire à son regard brillant. Josp paraissait également content de le revoir.

« Je m'appelle Deux Lunes, je suis guérisseur du clan du Haut Lieu. » Pitbus le fixa un petit moment.

« Tu es celui qui a soigné Graar de son mal de rein ? »

Deux Lunes opina d'un mouvement de tête.

« Ezok, le guérisseur du clan, t'avait pas à la bonne, pas vrai ? » reprit Pitbus. Il désigna Josp et Naja d'un coup de menton. « Tu connais ces deux-là ?

— Je suis arrivé avec eux à Trois Aubes. »

Un rictus vénéneux fleurit sur le visage de Pitbus.

« Pas de chance pour toi, je suis chargé d'en débarrasser la surface de la Terre. » Il leva son revolver. « Il me reste deux balles là-dedans. Une pour la vigie, l'autre pour elle ou toi. Je vous propose une variante d'un jeu qu'on appelle la roulette. » Il s'approcha d'eux et choqua l'extrémité du canon de l'arme contre le front de Naja. « Il restera une balle une fois que j'aurai tué le monstre. Je pose d'abord le flingue sur elle, je tourne le barillet, je presse la détente ; si le coup part, elle meurt, et tu vis, si le coup part pas, c'est à ton tour, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'un de vous deux crève. Le vainqueur gagne le droit de survivre. Si la fille gagne, j'prendrai ma petite récompense. Si c'est toi, tu iras te faire voir ailleurs. Ça me paraît assez juste. »

Poussé par l'envie de rassurer Naja, Deux Lunes se serra contre elle et cala sa hanche contre la sienne.

« Et après ? lança-t-il. Que se passera-t-il quand tu retourneras à Trois Aubes ? »

Le sourire de Pitbus dévoila ses dents noircies et en partie déchaussées.

« Je prendrai ma part, je deviendrai chef du clan du Lynx avec l'aide du Perce-Oreille et de mes autres alliés.

— Le Lynx a gagné la guerre cette nuit. »

Les traits de Pitbus se tendirent.

« Qu'est-ce que t'en sais ?

— Avant de partir de la maison de Dronka, j'ai vu et entendu des hommes du clan du Lynx célébrer leur victoire. »

Pitbus serra les mâchoires et donna un violent coup de pied dans le cadavre de l'ours.

« J'suis pas sûr que tu me racontes la vérité, mais, si c'est vrai, je me débrouillerai pour reprendre ma place dans le clan et je guetterai la prochaine occasion. Ça change rien pour vous en tout cas. » Il pointa le bras sur Josp d'un air mauvais. « Le monstre doit crever. Ensuite, on s'amusera à la roulette. »

— Pas la peine de te donner cette peine, déclara Deux Lunes. Tu as juste à me flinguer et la laisser partir.

— Pas question, protesta Naja. Ta connaissance des plantes peut être utile aux autres. C'est à moi de mourir. Je n'ai aucune valeur.

— Tout être humain a une valeur, objecta Deux Lunes. Personne ne sait la mesurer, ni n'en a le droit. »

Pitbus frappa le front de Deux Lunes de la crosse de son pistolet. La douleur plia le guérisseur en deux. Le sang coula sur sa joue, aussi léger et chaud qu'une caresse d'une brise d'été.

« Fermez-la vous deux, bon Dieu ! Vous m'avez obligé à cavalier toute la nuit, c'est moi, et moi seul qui décide.

— Pas toi », corrigea Deux Lunes. Une pointe ébréchée lui labourait le crâne. « Mais le démon qui est en toi. »

Le visage de Josp flottait comme un masque d'épouvante dans la semi-obscurité de la grotte. Pitbus éclata de rire.

« Nom de Dieu, le guérisseur, me dis pas que tu entres aussi dans la tête des gens.

— Pas besoin. Tes paroles et ton attitude sont celles d'un possédé. Un homme normal ne tue pas par plaisir.

— L'homme méchant a tué l'enfant, intervint Josp. Il a dit aux autres que c'était un ours, mais c'était pas un ours, c'étaient lui et ses amis. »

Pitbus lança au petit homme un regard mi-excédé, mi-inquiet.

« Qu'est-ce que tu racontes, toi ?

— Ce qu'il a dit à ton chef, intervint Naja. Que toi, son propre neveu, tu as tué son fils unique pour prendre le trône du Lynx.

— Et maintenant, tu comptes toujours reprendre ta place dans le clan ? » renchérit Deux Lunes.

Pitbus resta un moment immobile et silencieux, comme anéanti, puis ses yeux se posèrent sur Josp comme des oiseaux de proie.

« Tu vois rien au sujet de ton propre avenir, vigie ?

— Les Heures parlent jamais de moi, bêla le petit homme.

— Elles t'ont donc pas dit que la mort s'en venait à grands pas ? »

Pitbus fit rouler le barillet jusqu'à ce qu'une chambre contenant une balle soit placée devant le canon.

« J'la vois même arriver dans moins de trois secondes dans cette grotte », ajouta-t-il avec un ricanement.

Il pointa son arme sur la tête de Josp.

« Les Heures me parlent », cria le petit homme. Sa voix chevrotante grimpait dans les aigus et devenait presque insupportable. « Les hommes viennent pour toi, pour te tuer, ils rapportent ta tête à ton chef.

— Assez de conneries, cracha Pitbus. Tu salueras pour moi ceux qui nous ont précédés en...

— Pose tout de suite ton arme, Pitbus. Tout doucement. Y a trois flingues braqués sur toi. »

La voix avait surgi de l'entrée de la grotte. Quatre hommes émergèrent de l'obscurité et s'avancèrent dans la grande salle, armés de pistolets. Vêtements de cuir, hautes bottes et longues tresses, des membres du clan du Lynx. Du sang séché maculait leurs visages et leurs bras.

« Ah c'est toi, Kalp, lança Pitbus avec un sourire crispé. Tu m'as foutu la trouille. J'ai retrouvé la vigie comme tu vois. J'm'apprêtais justement à le flinguer.

— Vaudrait mieux pas pour toi, répondit l'homme qui semblait être le chef de la petite troupe.

— Pourquoi donc ?

— Parce que Dronka compte le récupérer vivant.

— Dronka ? Son temps s'achève, tu le sais autant que moi. »

Kalp retroussa sa lèvre supérieure sur ses dents longues et larges.

« Je dirais au contraire qu'il a pris de l'ampleur ces derniers temps. Il a gagné la guerre contre les clans coalisés. Le Lynx est maintenant le clan le plus puissant de Trois Aubes.

— Me dis pas, Kalp, que t'es redevenu le petit chien de Dronka.

— Je choisis d'être le chien de Dronka plutôt que ton ami. »

Pitbus désigna Josp de la pointe de son revolver.

« Tuons ce monstre et retournons ensemble à Trois Aubes. Nous verrons bien qui commande.

— C'est tout vu. Et c'est toi qui vas mourir. Tu as tué le fils de Dronka : il veut plus te revoir vivant. »

Kalp pressa la détente de son arme une fraction de seconde avant son vis-à-vis. La balle de Pitbus se perdit dans les profondeurs de la grotte tandis que celle de son adversaire lui perforait la gorge. Il cracha un flot de sang avant de s'effondrer comme une masse sur le sol rocheux.

« Vous n'êtes pas obligés d'emmener Josp, plaida Deux Lunes. Vous n'aurez qu'à dire que vous ne l'avez pas retrouvé. »

Kalp accueillit d'une moue sceptique la suggestion de Deux Lunes. Ses acolytes s'affairaient à récupérer la peau de l'ours gris. La dextérité avec laquelle ils maniaient les lames de leurs couteaux dénotait leur habitude de l'exercice. Au préalable, ils avaient décapité Pitbus et enveloppé sa tête d'un large tissu, avant de balancer son corps et celui du chien du haut de la grotte.

« Y a déjà eu assez de mensonges, assez de trahisons », fit Kalp.

Assis sur la base d'un pilier, il triturait l'une des tresses grises qui encadraient son visage. La lassitude creusait son visage aux rides prononcées. Deux Lunes percevait l'ombre de la mort au-dessus de lui.

« Je ne suis pas certain que Josp supporte un deuxième enfermement. Une vigie morte ne vous servirait à rien.

— On peut toujours courir le risque, répliqua Kalp.

— Josp a fait son travail en révélant à Dronka la trahison de son neveu. Laissez-le partir.

— Dronka m'a demandé de le ramener vivant avec la fille.

— Si vous ne voulez pas raconter de mensonges à votre chef, il vous suffira de lui dire la vérité.

— J'tiens pas à ce que ma tête orne la porte de ma maison.

— Tout dépend de la façon dont vous lui présenterez les choses.

— T'es un beau causeur, toi, c'est pas mon cas. »

Deux Lunes croisa le regard inquiet de Naja, qui se tenait dans la pénombre de la grotte aux côtés de Josp.

« Si je vous laisse partir, reprit Kalp, vous ferez pas vingt pas avant

qu'une tribu sauvage vous tombe dessus.

— On s'en est sortis avant d'arriver à Trois Aubes. »

Kalp désigna Naja et Josp d'un coup de menton.

« Ils ont quand même été capturés par des sauvages et, si on n'était pas intervenus, à cette heure, leurs cadavres pourriraient dans la forêt. Toi, tu as été vendu à la criée par un minable du Perce-Oreille. Difficile de survivre dans le pays horcite, sans la protection d'un clan.

— Nous avons commis l'erreur de nous séparer. »

Kalp se releva et se rendit près du cadavre de l'ours sur lequel s'activaient ses acolytes.

« Vous comptez aller où ? » demanda-t-il sans se retourner.

Deux Lunes rejoignit son interlocuteur et observa les trois hommes dépecer le grand animal. Ils prenaient leur temps, la fourrure aux reflets bleutés aurait trois ou quatre fois plus de valeur intacte.

« Je ne sais pas au juste. Sans doute partir vers le sud.

— Le sud ? » Kalp se tourna vers lui et enfonça ses yeux dans les siens. « On dit que la Grande Guerre a laissé là-bas un air à peine respirable.

— Les colporteurs et les trappeurs le traversent régulièrement et ne s'en portent pas plus mal. On essaiera de s'installer dans un bon coin.

— Mon père disait que les seuls bons coins qui restaient sur cette Terre, c'étaient les Cités Unifiées. On est dans le mauvais camp, mon garçon. » Il désigna l'ours et ses acolytes. « On n'a plus que ce genre de choses pour survivre.

— Nous devons nous adapter comme la nature s'adapte. »

Kalp tira son pistolet de sa large ceinture de cuir et le brandit au-dessus de sa tête.

« La voilà, notre adaptation. Seuls les plus forts, les plus rapides ou les plus malins survivent. » Il pointa le canon sur le tissu maculé de sang dans lequel était enfouie la tête de Pitbus. « Voilà ce qui arrive quand on n'est pas aussi malin qu'on le croit. Si j'ramène pas la vigie, mon garçon, je risque de finir comme lui.

— J'en suis moins certain que toi.

— Comment ça ?

— Je ne suis pas sûr que Dronka tienne tant que ça à recourir aux services d'une vigie. »

Kalp marqua sa surprise d'un haussement de sourcils avant d'inviter Deux Lunes à poursuivre, d'un geste de la main.

« Les vérités ne sont pas toujours bonnes à dire ni à entendre. Elles sèment parfois des pensées de haines qui engendrent des cycles de vengeance et de violence.

— Juste. » Kalp resta quelques instants plongé dans ses réflexions, la tête penchée sur le côté. « Si j'avais pas appris que ma première femme m'avait trompé avec ce salopard de Simus, elle serait toujours

en vie aujourd'hui, et je passerais pas la moitié de mes nuits à la regretter. Je les ai attachés ensemble et enterrés vivants. J'ai pleuré à chaque pelletée de terre que j'ai jetée sur eux. » Il frissonna, puis se secoua comme pour se débarrasser d'un mauvais rêve. « Leurs regards continuent de me hanter. »

Ses acolytes achevaient de prélever la fourrure. Même dépiauté, l'ours demeurerait impressionnant. Deux Lunes ne se souvenait pas en avoir observé d'aussi imposants dans les environs du Haut Lieu. Il prit conscience que Dents de Rats lui manquait. Le vieil herboriste lui avait servi de père pendant cinq ans, et probablement avait-il considéré son jeune disciple comme son propre fils.

« Tu as raison, reprit Kalp d'une voix pensive. Il vaut sans doute mieux pour tout le monde que vous alliez tous les trois vous faire pendre ailleurs. J'm'arrangerai avec Dronka.

— Une sage décision, s'exclama Deux Lunes avec un large sourire.

— Fasse le ciel que j'aie pas à la regretter », marmonna Kalp.

Les hommes du Lynx roulèrent la fourrure encore sanguinolente de l'ours et la posèrent sur les épaules de l'un d'eux. Puis Kalp se saisit du tissu contenant la tête de Pitbus et, après avoir salué Deux Lunes, Naja et Josp, ils prirent le chemin du retour.

« Nous sommes libres. »

Naja gardait les yeux rivés sur la chute d'eau. Ils n'avaient pas bougé après le départ des hommes du Lynx malgré l'odeur forte et désagréable du sang et de la chair de l'ours écorché. Brisé par la fatigue, Josp avait fini par s'assoupir au pied d'une paroi.

« Sans arme, sans protection, où veux-tu qu'on aille ?

— Il faut faire confiance au destin, répondit Deux Lunes. Il nous a réunis. Je propose qu'on parte en direction du sud. Qu'on essaie de rejoindre les rives de la mer Méditerranée.

— Pourquoi ? Y a quoi là-bas ? »

Deux Lunes haussa les épaules.

« Je ne sais pas au juste. Une autre vie. Rien ne nous retient ici. À moins que tu préfères retourner dans la maison de Dronka.

— J'suis pas une esclave ! riposta Naja avec vivacité.

— Personne n'a envie d'être esclave. La liberté est le bien le plus précieux de tout être humain, mais elle a un prix.

— Lequel ?

— L'incertitude. »

Le front de Naja se plissa de réprobation, puis les mots de Deux Lunes tracèrent leur chemin dans son esprit, et son visage se détendit.

« M'en fiche, finalement, du moment qu'on est ensemble. »

Elle rougit, tenta précipitamment de dissimuler sa confusion en se tournant vers Josp. Une impulsion poussa Deux Lunes à embrasser

Naja ; un reste de pudeur l'en dissuada.

« J'espère seulement qu'on se fera pas attaquer par des bestioles féroces, reprit-elle.

— De toutes les créatures vivant sur cette Terre, les hommes sont de loin les plus dangereuses », déclara Deux Lunes.

Ils attendirent que Josp se réveille pour sortir de la grotte, dévaler les rochers, traverser la chute et se mettre en marche en direction du sud, le soleil comme point de repère.

Quelques kilomètres plus loin, ils suivirent un cours d'eau sinueux. Deux Lunes chercha des yeux une embarcation dans les roseaux aux panaches mordorés. La rivière coulait en direction du sud et ils gagneraient du temps et de l'énergie s'ils pouvaient la descendre en barque. L'idée ne plaisait pas du tout à Naja ni à Josp, qui tous deux détestaient l'eau.

« On fera moins de mauvaises rencontres sur la rivière... »

Deux Lunes achevait de prononcer ces mots quand il aperçut ce qu'il cherchait. Pas vraiment une barque, mais une sorte de radeau fabriqué à l'aide de rondins assemblés, pourvu d'un petit abri de toile en partie déchiré. Ils retirèrent les branchages et les tiges qui le recouvraient. Naja jetait des regards fréquents autour d'elle, craignant le retour des propriétaires de l'embarcation. Mais personne ne se manifesta, et ils mirent tranquillement le radeau à l'eau. On le manœuvrait à l'aide d'une longue perche qu'il suffisait de planter dans la vase de la rivière, assez peu profonde. Ils s'y installèrent malgré les protestations de Josp. Sous l'abri de toile, ils découvrirent des restes de repas qui dataient, à en croire leur état, de plusieurs semaines, et un bâton grossièrement sculpté dont une extrémité se renforçait d'une pointe métallique.

Naja tenta de dissiper les inquiétudes de Josp.

« Deux Lunes a raison. On sera plus tranquilles sur l'eau. »

Le courant, assez faible, finit par happer le radeau, et Deux Lunes n'eut bientôt plus besoin d'utiliser la perche. Ils progressaient à vitesse régulière sur le cours d'eau bordé d'arbres couchés qui, malgré des méandres assez amples, continuait de couler vers le sud.

« C'est vrai que c'est moins fatigant », apprécia Naja assise sous l'auvent de toile.

Elle se sentait un peu moins vulnérable avec le bâton posé le long de sa jambe.

Des nuages noirs roulaient au-dessus d'eux, porteurs de pluie. Peu à peu le paysage se modifiait. Des forêts et des prairies cernées de buissons succédaient aux hautes collines rocheuses, noires, presque nues, comme si un incendie avait dévasté les environs sur des dizaines de kilomètres. Les esquilles de troncs noircis et brisés se pointaient comme des doigts momifiés vers le ciel.

Ils rencontrèrent leurs premières créatures vivantes au sortir d'un ample méandre enroulé autour d'une colline habillée de pierres sombres.

Des êtres humains. Du moins s'en rapprochaient-ils. Faciès déformés, cheveux entremêlés et barbes fournies pour les hommes, membres atrophiés, corps velus et voûtés, comme si leurs bras tentaient de se poser sur le sol pour faire d'eux des quadrupèdes. Ils ne portaient pas de vêtements, hormis, pour quelques-uns, de vagues parures faites de branches entrelacées et de feuilles.

« Une tribu, marmonna Naja.

— Les Heures me disent, cria Josp, ils veulent nous manger.

— Pas la peine de parler aux Heures pour le deviner. »

Massés sur la rive, ils guettaient visiblement le passage du radeau. Deux Lunes, piquant la perche dans la vase, tenta de diriger l'embarcation vers l'autre côté de la rivière, mais le courant, plus puissant à cet endroit, les ramenait inexorablement vers l'endroit où se pressaient les cannibales.

« Les Heures me disent, ils lancent des pierres... »

Une pluie de pierres se mit à tomber quelques secondes après que Josp eut prononcé ces mots.

Chapitre 15

*Il y a pire que les maires : il y a l'armée des conseillers de l'ombre,
des éminences grises, de ceux qui caressent le rêve du pouvoir sans
jamais le toucher.*

Justin Garléand, *Le Parisien Net*

Cité Unifiée de NyLoPa

Ganesh se dirigea vers le comptoir derrière lequel se tenait un technicien vêtu d'une combinaison blanche.

« Bonjour, je suis Ganesh Parvati, fouineur de premier grade. »

Son vis-à-vis, un homme encore jeune – *une seule correction génétique détectée* –, sourit avec condescendance.

« Pas la peine de vous fatiguer. Ma biopuce vous a présenté dès que vous avez mis les pieds dans cette pièce. Admis dans le corps des fouineurs depuis trente-sept jours. Un coup d'éclat à votre actif : la neutralisation d'une secte dangereuse appelée la Fin des Temps. À propos de temps, vous n'en perdez pas, vous. »

Ganesh apprécia le compliment d'une inclination du buste. Le local technique semblait encore plus propre que les bureaux. Des détecteurs le nettoyaient en permanence des virus et autres organismes microscopiques qui risquaient d'endommager les séquences d'ADN de synthèse cultivées dans les ateliers voisins. Il n'avait jamais mis les pieds dans cet endroit. On lui avait implanté sa biopuce dans une clinique réservée aux fonctionnaires de Paris.

« J'ai une question.

— Si elle concerne les aspects techniques du métier, vous êtes au bon endroit. »

Le sourire supérieur de son interlocuteur horripila Ganesh.

« Ma biopuce. Elle me propose de temps à autre de passer en mode direct contrôle. Vous savez ce que ça signifie ? »

Les sourcils du technicien se haussèrent d'un ou deux millimètres.

« Curieux. Je croyais qu'on avait abandonné la technique de programmation alternative depuis la mort de son inventeur.

— La programmation alternative ?
— Le changement de centre de contrôle selon les circonstances. La possibilité pour la biopuce de prendre le relais du cerveau en cas d'urgence.
— C'est pourtant ce qui m'est arrivé. »
Le sourire du technicien s'effaça.
« Probable que votre biopuce ait été fabriquée sur un ADN de récupération mal purgé.
— Qu'est-ce qu'on peut faire ? »
Le technicien secoua la tête d'un air désolé.
« Rien. Il n'y a plus un seul scientifique compétent pour ce genre de truc. Tous ceux qui bossaient là-dessus sont morts dans l'incendie du labo. Les recherches ont été abandonnées. Si ça se reproduit, le mieux serait de changer de biopuce, mais, vous le savez aussi bien que moi, l'opération risquerait de vous laisser avec le QI d'un moineau. »

Même si l'étau se resserrait sans cesse sur les citadins, il était totalement illusoire de prétendre tout contrôler dans une structure aussi complexe que celle de NyLoPa. Tout simplement parce que l'ordre parfait n'existe pas, que l'entropie se glisse dans les moindres rouages, que le chaos règne en maître dans les zones obscures. En laissant grouiller et grandir les monstres dans nos fosses secrètes, nous mettions nous-mêmes la Cité en danger. Nous n'avions plus confiance en nous, nous n'aimions pas contempler les reflets que nous renvoyaient nos miroirs intimes, nous nous efforcions de donner une image lisse et rassurante, sans nous rendre compte que notre monstre grandissait en nous et nous dévorait de l'intérieur. Nous étions devenus des coquilles vides ; c'est, je crois, la principale explication du phénomène des Ombres.

J'aurai sa peau, à ce salaud...
Pourquoi ont-ils plus que moi ? Ils ne le méritent pas...
Je ferai tout pour qu'il ne soit jamais à elle... Elle ne l'aura pas, cette garce...
Jamais je ne me suis sentie aussi seule...
Je les crèverai tous, ces connards...
Personne ne m'aime, personne ne m'a un jour aimée...
Je déteste ce que je suis, je déteste ce que nous sommes...
Il ne faut pas que j'aie de telles pensées...
Il est débile, ce mec. Pauvre con, t'as vu ta tronche ?
J'en ai marre de cette vie...
Mon enfant, je l'ai tué... j'ai jeté son corps dans le feu... s'ils s'en étaient rendu compte... avec leurs satanées biopuces... ils savent tout... ils le savent sûrement... pourquoi ne sont-ils pas venus m'arrêter ?

Je lui ai piqué tout son fric... il n'était plus conscient... je me demande s'il s'est rendu compte de quelque chose... je suis peut-être maudit... maudit...

Combien de fois l'ai-je trompé ? Il le savait... il n'a jamais rien dit... Est-il vraiment mort d'un accident ? Est-ce qu'il ne s'est pas suicidé ?

Rien à foutre de ce qu'elle raconte, elle m'emmerde, j'ai juste envie de la baiser...

Nous sommes tous foutus... foutus... nous allons crever comme des rats... C'est ce que nous sommes, des rats, des saloperies de rats coincés dans une nasse...

Ils n'auront rien, rien du tout... ils ne me rendent visite que pour me voir crever... ces charognards, ils me guettent comme si j'étais un animal en train d'agoniser dans le désert...

Je leur parle, mais ils ne m'entendent pas... ils ne m'ont jamais entendue...

La prochaine fois, je lui casserai la gueule, à ce connard.

Il me faut ma dose, putain, il me faut ma dose... J'ai besoin de fric...

Pourquoi il me regarde comme ça, celui-là ?

J'ai peur, j'ai toujours eu peur...

Je n'aurais jamais dû le suivre, il est moche, il pue. Si ça se trouve, il ne se lave pas, il ne change jamais de fringues.

La mort, la mort est ce qu'il y a de mieux, pourquoi attendre ? Pourquoi attendre ?

Pensées archivées. Séquence achevée.

Ganesh croisa le regard d'Ava, assise à la place de Théo derrière son bureau. Une tenue noire moulante mettait parfaitement sa silhouette et sa chevelure blonde en valeur.

« Ah, c'est toi.

— Bonjour aussi, Ava. Tu as l'air déçue.

— Je croyais que...

— Que quoi ?

— Rien. Des nouvelles de ta petite amie ? »

Ganesh secoua la tête, les mâchoires serrées. La vitesse à laquelle Emmy sortait de sa mémoire le stupéfiait, l'effrayait.

« T'étais passé où ? »

Il ignora la question ; il n'avait aucun compte à lui rendre.

« Théo n'est pas là ?

— Il a dû s'absenter.

— Il t'a dit où il allait ? »

L'hésitation d'Ava, bien qu'infime, n'échappa pas à Ganesh.

« Non.

— Jamais là quand on a besoin de lui, celui-là.

— Il n'est pas à ton service, lança-t-elle avec une pointe

d'agressivité.

— Toujours aussi aimable... Bizarre qu'il t'ait plantée là sans te donner d'explication. Tu es sa stagiaire, quand même.

— C'est un grand garçon : il ne me raconte pas tout.

— En théorie, il devrait te montrer tous les aspects du métier. »

Ava le fixa d'un air provocateur. Elle était pâle et semblait tendue.

Abus d'accélérateurs 2 n.

« Je n'ai pas encore reçu ma biopuce analytique, je ne suis pas censée tout connaître du métier. »

Ganesh s'assit sur un coin du bureau. La voix acide d'Ava lui provoquait toujours le même effet : une vibration froide qui se transformait, au bout de quelque temps, en sensation plutôt agréable. L'archiviste continuait d'afficher des informations sur son petit écran.

« Écoute, Ava, je ne sais pas ce qu'il t'a raconté, mais tu ferais bien de tout me dire. Théo a l'art et la manière de se fourrer dans les pires traquenards.

— Puisque je te dis que je ne sais pas où il est parti. »

Analyse morphopsykè. Probabilités de dissimulation : 63 %.

« Ma biopuce me dit exactement le contraire. »

Ava se redressa et soutint sans ciller le regard de Ganesh.

« Elle n'a pas toujours raison.

— Pas toujours, mais souvent.

— Toi aussi, tu as disparu sans donner de nouvelles.

— Je n'avais pas le choix.

— Théo n'a peut-être pas le choix, lui non plus. »

Ganesh se leva pour jeter un coup d'œil sur l'écran de l'archiviste, espérant sans trop y croire dénicher une information qui le mettrait sur une piste.

« C'est bien ce qui m'inquiète. »

Les statistiques qui s'alignaient de façon métronomique ne lui apportèrent aucun renseignement exploitable.

« Au fait, tu es au courant ? demanda Ava.

— Je le serai si tu me dis de quoi il s'agit.

— On a retrouvé le cadavre de Leito Merchant, le responsable en second du corps des fouineurs. Il s'est apparemment suicidé à son domicile. »

Il n'existait sans doute pas un endroit à New York qui ne soit surveillé nuit et jour. Les New-Yorkais avaient gardé des temps anciens une méfiance qui les poussait à poser de multiples serrures et à recruter des légions de vigiles. C'est dans la cité américaine qu'on dénombrait le plus grand nombre de sociétés de gardiennage. Un journaliste avait calculé qu'on y comptait un vigile pour trois habitants, contre un pour seize à Londres et un

pour vingt-deux à Paris. Cette paranoïa avait-elle un lien avec les incessantes tentatives de la ville de prendre le contrôle total de la Cité Unifiée ? Pour les New-Yorkais en effet, les villes de Londres et de Paris étaient des passoires à plombiers, et beaucoup d'entre eux réclamaient soit l'administration centralisée de NyLoPa, soit sa sécession pure et simple.

« *What are you doing there ?* »

Le faisceau puissant de la lampe blessa les yeux de Théodore. Il s'était fait surprendre comme un débutant. Sa biopuce ne lui fournit aucune information sur son vis-à-vis dont le visage restait plongé dans l'obscurité.

« *Calm down*, dit-il. *I'm a fouineur from Paris, a grub. My name is Théodore Bernier.*

— Lève les mains bien haut, connard. »

Théodore s'exécuta.

« Vous parlez français ?

— On te repère à cent kilomètres : tu as un accent à couper au couteau. Je suis de la communauté parisienne de New York. Hé, bouge surtout pas ! Qu'est-ce que tu fous là ? Les bureaux sont fermés. »

Théodore tourna la tête pour échapper au faisceau pointé sur son visage.

« J'avais deux ou trois trucs à vérifier. Si tu pouvais éviter de me balancer le rayon de ta lampe dans la gueule.

— Faudra revenir aux heures d'ouverture, répliqua l'autre. Comment tu as réussi à entrer ? Et d'abord, qu'est-ce qui me prouve que t'es un fouineur ? »

Théodore baissa l'index vers sa poitrine.

« Si tu me permets de bouger une main, j'ai un jeton d'identification dans la poche intérieure de ma veste.

— C'est ça, ouais, juste à côté de ton flingue ! Réponds : qu'est-ce que tu fous là ?

— Je te l'ai dit : des trucs à vérifier.

— En pleine nuit ?

— Disons que j'avais besoin de discrétion, et j'ai comme l'impression que, sur ce plan-là, c'est complètement foiré. Ta putain de lumière me fait mal aux yeux. »

Théodore devina que l'homme l'observait avec une grande attention.

« T'es un enfoiré de dissident, hein ?

— Je n'appartiens à aucun groupe, mon vieux, répondit le fouineur. C'est seulement que l'enquête que j'ai commencée à Paris m'a conduit à New York, au croisement de la 34^e rue et de Madison Avenue. Dans ce bureau. Et que je dois vérifier certaines informations. J'ai peur que mes chers collègues rechignent à me donner les bonnes.

— Je te propose qu'on les attende ensemble.

— On risque de s'endormir. »

L'autre ricana.

Théodore pesta contre lui-même. Les New-Yorkais étant réputés pour leur paranoïa, il aurait dû se douter que le bureau des grubs était gardé par des vigiles. Il joua la carte de la solidarité parisienne.

« Comment tu t'appelles ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Tu as une famille, qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Cherche pas à m'emberlificoter, mec.

— Si tu as une famille, comme je le crois, tu ne mises pas sur le bon avenir avec tes amis grubs.

— Le tien, d'avenir, ne s'annonce pas brillant non plus. Les gens d'ici n'aiment pas qu'on vienne fouiner dans leurs affaires.

— T'es qui, toi, au juste ? Un grub ?

— Putain, non. Je suis juste un des dix veilleurs de nuit de ce bâtiment. Tu as peut-être réussi à entrer ici sans déclencher l'alarme, mais t'as pas pu tromper ma biopuce : elle détecte les moindres sources de chaleur. Je te lance les menottes. Tu te les passeras au poignet, puis tu avanceras tout doucement vers le radiateur. Compris ?

— Tu ne veux pas d'abord entendre ce que j'ai à te dire ? »

Les menottes tombèrent aux pieds de Théo dans une succession de tintements.

« Ferme-la et passe tout de suite ces putains de menottes.

— Si mes collègues new-yorkais me trouvent là, ils vont me liquider.

— Fallait y penser avant, mon pote. »

Ganesh commanda l'impression des résultats des cinq derniers jours.

« On finira bien par trouver un indice dans les données de l'archiviste.

— Il y en a des millions, objecta Ava.

— On y passera le temps qu'il faudra. »

Ava tendit au fouineur une tasse emplie de thé au lait.

« Théo m'avait bien dit que tu étais du genre obstiné. »

Ganesh prit la tasse avec un sourire de remerciement et but une gorgée de thé – excellent.

« J'ai l'impression qu'il s'est fourré dans le pétrin, reprit-il. Tu ne crois tout de même pas que je vais rester les bras croisés ?

— Ça ne vaut pas mieux de s'agiter dans tous les sens.

— Merde, Ava, arrête de déconner ! Si tu sais quelque... »

Ardoïn, le chef de groupe, ouvrit la porte du bureau et passa la tête dans l'entrebâillement.

« Réunion immédiate dans la grande salle. La municipalité de Paris a une communication urgente à nous faire. Théo n'est pas là ?

— Non, et ne me demandez pas où il est passé, je n'en sais foutrement rien », répondit Ganesh.

Le regard d'Ardoïn se posa sur Ava.

« Vous non plus, Ava ? »

Ganesh remarqua de nouveau l'hésitation de la jeune femme.

« Non, Monsieur. »

Les yeux d'Ardoïn revinrent se planter dans ceux du fouineur.

« La piste que tu remontais, Ganesh, elle en est où ? »

— Dans une impasse. »

Le chef de groupe grimaça.

« On est tous dans des impasses. La mairie va encore nous remonter les bretelles.

— Ils n'ont qu'à venir sur le terrain, les planqués de la mairie, ils verront si c'est aussi facile, maugréa Ganesh.

— Ils ont tous les droits : ce sont eux qui nous filent le budget, et ils sont sur les dents. Amène-toi, Ganesh. Tu viens aussi, Ava : puisque Théodore t'a plantée là, autant que tu vois à quoi ressemble une réunion. À la mairie, ils appellent ça une communication. Moi, je dirais plutôt un coup de gueule à fins purement électorales. »

Une nouvelle émeute a éclaté dans les quartiers nord de Paris. Les forces de l'ordre et l'armée ont eu toutes les peines du monde à juguler la foule en colère qui se dirigeait vers la mairie. Il a fallu pour la première fois utiliser les canons à eau et les gaz anesthésiants. On signale d'autres rassemblements dans l'Est et dans le quartier d'Ivry. On assiste aux mêmes scènes à New York et à Londres. Nous demandons à la population de garder son calme. Les autorités font tout ce qui est en leur pouvoir pour résoudre le problème des Ombres. Les enquêtes progressent et on nous annonce bientôt des résultats concrets. Les manifestations de masse ne réussissent qu'à entraver l'action de la municipalité et différer l'arrestation des meurtriers. Par ailleurs, on nous fait part d'une augmentation brutale de la pollution. La cote d'alerte est de 8,60 sur une échelle de 10. Les réserves de correcteurs nano-neuro ne seront sans doute pas suffisantes pour soigner les allergies et les maladies de peau. Nous vous conseillons donc de ne sortir qu'en cas d'absolue nécessité. Je répète : ne sortez qu'en cas d'absolue nécessité.

« Qu'est-ce qu'on attend pour demander l'application de l'article 72-a ? tonna Jeffrey Dobbs. Les opinions publiques sont mûres et le maire de Londres me soutient. Il aura le siège du nouveau gouvernement pendant deux ou trois ans, puis nous reviendrons à New York dès que nous n'aurons plus besoin de lui.

Consuelo Shark, la conseillère, une brune aux yeux de braise, croisa ses jambes gainées de soie. Pourtant jolie, elle n'était pas du goût de Dobbs.

« Nous prévoyons de faire jouer le 72-a lors de la prochaine assemblée mensuelle, Monsieur.

— Il sera peut-être trop tard. Imaginez que les grubs, les fouineurs ou les ferrets parviennent à arrêter les Ombres. Nous ne pourrions plus réclamer la clause d'exception. Une chance nous est offerte, une chance unique, et nous sommes en train de la laisser filer. »

Consuelo tira sur sa jupe. Pour la première fois depuis qu'elle était entrée à son service, Dobbs remarqua que ses bas étaient tenus par d'antiques porte-jarretelles, un détail qui l'intrigua.

« À notre avis, les Ombres tiendront les grubs et les autres en échec pendant un bon bout de temps. Nous devons éviter de nous précipiter. Les opinions ne sont pas aussi mûres que vous ne le pensez : il nous faut encore les convaincre que la concentration des pouvoirs est indispensable à la sécurité de la Cité Unifiée.

— Et moi je vous répète que l'excès de prudence risque de foutre le projet en l'air.

— Nous pensons au contraire que le changement de régime doit s'accomplir dans la plus stricte légalité. Vous serez d'autant plus légitime que vous n'aurez pas violé la Constitution de la C.U. »

Jeffrey Dobbs déplia sa grande carcasse et se rendit près de la fenêtre de son bureau, qui donnait sur l'Empire State Building et les immeubles les plus anciens de Manhattan.

« La situation actuelle est une situation d'exception, fit-il après un temps de silence. Le 72-a est un article d'exception, nous ne faisons qu'appliquer la Constitution, pas la violer.

— Il y a la lettre et l'esprit. Il vaut mieux agir dans l'esprit. Vous serez mieux accepté par la population de NyLoPa. Je sais que la patience n'est pas votre fort, mais... »

Dobbs se retourna avec vivacité et lança un regard flamboyant à son interlocutrice.

« Que savez-vous de moi ? Ce n'est pas parce que vous êtes ma conseillère qu'il faut vous croire admise dans mon intimité. »

Les traits de Consuelo Shark restèrent impassibles. De la glace sous le feu, songea Dobbs.

« Je n'aurai pas cette outrecuidance, Monsieur. Je me base seulement sur les éléments de votre passé et les analyses morphopsyché de ma biopuce. La façon dont vous avez conquis la mairie de New York, et toutes les étapes qui ont précédé votre avènement, montrent que vous avez su forcer le destin. Mais il s'agit cette fois d'unifier la Cité, d'imposer notre nouvelle trinité, un peuple, une langue, une loi, et la précipitation n'est probablement pas la

bonne solution, même si les Ombres nous ont donné un sérieux coup de pouce. »

Les arguments de sa conseillère ramenèrent le maire de New York à la raison.

« À propos des Ombres, il faudrait régler le problème rapidement une fois que nous aurons obtenu les pleins pouvoirs.

— L'unification des corps des enquêteurs spéciaux nous y aidera : nous estimons que leur efficacité augmentera de 30 ou 40 % lorsqu'ils passeront sous commandement unique.

— Où en est la dissolution de... enfin, vous savez de quoi je parle ?

— Le phénomène des Ombres a rendu inutile l'infiltration des groupes spéciaux dans les organisations clandestines et criminelles de NyLoPa. Nous avons tranché tous les liens.

— Et les grubs dissidents ? Ceux-là pourraient parler. »

Consuelo Shark leva une main avec le pouce, l'index et le majeur relevés.

« Il en reste trois. L'un est sorti du périmètre de la C.U., les deux autres se terrent quelque part. Nous les trouverons, tôt ou tard.

— Il vaut mieux tôt que tard. »

Bon nombre de batailles se préparaient dans les antres de la Cité Unifiée. Nul ne savait qui sortirait vainqueur de ces obscurs complots, mais, une chose était sûre, la Cité aurait toutes les peines de l'univers à s'en remettre. Si un jour elle s'en relevait.

*Parfois celui que tu crois ton meilleur ami est ton pire ennemi,
parfois celui que tu crois ton pire ennemi est ton meilleur ami.*

Proverbe horcite

Pays horcite

Un projectile atteignit Deux Lunes à la tempe. À demi étourdi, il s'appuya de tout son poids sur la perche pour tenter d'éloigner le radeau de la berge, maintenant distante d'une quinzaine de mètres. Certains de ceux et celles qui leur jetaient des pierres étaient entrés dans l'eau jusqu'à la taille. Ils se penchaient sans cesse pour ramasser de nouveaux cailloux dans le fond de la rivière et les lancer en poussant des hurlements stridents. Naja discernait leurs yeux sous leurs arcades saillantes. Des yeux inexpressifs, des yeux d'animaux. De même, leurs lèvres retroussées dévoilaient des dents fortes et pointues, semblables à des crocs. Elle aperçut, à flanc de colline, des ouvertures, sans doute les entrées de leurs habitations. Prostré près d'elle, Josp tremblait et gémissait. Naja tenait le bâton levé devant elle, prête à frapper, tout en évitant les pierres qui sifflaient autour d'eux et achevaient de déchirer la toile de l'abri. Elle entrevit le sang sur la tempe de Deux Lunes et craignit qu'il ne soit inconscient, mais il essayait toujours de diriger le radeau. Inexorablement poussés vers la berge malgré ses efforts, ils se rapprochaient des cannibales.

« Putain, Deux Lunes, ils vont nous choper, hurla Naja.

— Le courant est trop fort. »

Les premières gouttes de pluie hérissèrent la surface de la rivière, mais n'entamèrent nullement l'ardeur des cannibales. Le plus proche frappait l'eau du plat des mains avec des hurlements suraigus. Le radeau arrivait à sa hauteur. Il saisit un rondin et le tira vers la berge. Naja lui cingla le crâne à l'aide du bâton pour lui faire lâcher prise, mais les coups restaient sans impact.

« Les Heures, elles me disent, l'homme barbu arrive et fait un bruit terrible », bêla Josp.

Les vociférations montaient désormais en chœur assourdissant. Ils avaient cessé de lancer des pierres, attendant que l'homme à la musculature imposante hale le radeau jusqu'à la berge. Deux Lunes et Naja joignaient leurs efforts pour tenter d'éloigner les cannibales à coups de perche. Les mains des assaillants se tendaient vers eux,

pourvues d'ongles épais et longs. De près, leurs mutations génétiques sautaient aux yeux : pénis atrophiés, multiples tétons et seins allongés tombant presque au nombril, mâchoires proéminentes, peaux couvertes de plaques de poils très denses.

« Il est où, ton homme barbu ? glapit Naja.

— Les Heures me disent, il vient. »

Une femme évita le bâton de Naja, lui agrippa les chevilles et la déséquilibra. Deux Lunes ne put lui venir en aide, des cannibales s'accrochèrent à sa longue perche avant qu'il ait eu le temps de l'abattre sur eux. Naja s'affaissa, la femme la tira par les jambes. Elle glissa sur les rondins sans parvenir à saisir aucune prise et sombra dans l'eau froide. La femme l'empêcha de remonter, de respirer. L'air commençait à lui manquer. Elle voulut se défendre, s'aperçut qu'elle avait perdu le bâton dans sa chute, essaya de griffer les jambes de la femme. Ses ongles ne firent que glisser sur la peau, aussi dure qu'une carapace. Elle ouvrit la bouche pour hurler. L'eau s'infiltra dans sa gorge. Une pensée de colère à l'encontre de Deux Lunes la traversa. L'homme du Lynx avait raison en affirmant que sans protection ni arme, ils ne feraient pas vingt pas dans le pays horcite, et Deux Lunes n'en avait pas tenu compte. La liberté négociée par le guérisseur les avait conduits à la mort en moins d'une demi-journée. Ses pensées s'emmêlèrent. Elle allait quitter cette vie sans savoir ce qu'étaient devenus les siens. Exterminés par les clans ennemis du Pégase ? Vendus comme esclaves à de riches familles ? Massacrés par les Cavaliers de l'Apocalypse ? Les formes se firent floues devant elle. Les jambes épaisses de la femme cannibale ondulaient comme des algues.

Deux Lunes. Qu'attendait-il pour la sortir de là ?

Il lui sembla soudain entendre un fracas, les remous s'apaisèrent, la pression de la main sur son crâne se relâcha, elle remonta. Naja jaillit à la surface et expulsa toute l'eau que contenaient sa bouche et son nez avant de prendre une inspiration. Les cannibales se replièrent en toute hâte vers la berge, s'égaillèrent vers les bouches sombres à flanc de colline. Deux Lunes flottait quelques mètres derrière elle, vêtements gonflés d'eau. Aucune trace de Josp. Une silhouette sombre surplombait un rocher dominant la berge. Elle pensa d'abord qu'il s'agissait d'un ours, puis elle discerna un visage, une barbe, des vêtements sous la fourrure brune. Un homme recouvert d'une peau d'ours. Il braquait un fusil en direction de la colline. Il fit feu, et Naja comprit que la première détonation avait fait fuir les cannibales. Un corps gisait sur la berge. Un fuyard s'affaissa entre les rochers et roula jusqu'au pied de la colline. Elle fouilla de nouveau la rivière du regard. Repéra enfin, par une déchirure de la toile, Josp roulé en boule derrière l'abri du radeau échoué sur la berge. L'homme vêtu de peau d'ours releva son fusil, et d'un large geste du bras, leur fit signe

de le rejoindre.

« Dame, z'avez eu d'la chance que j'passais dans le coin. »

Il dégagea son crâne de la tête de l'ours et ébouriffa des cheveux empoissés de graisse. Naja avait eu du mal à le reconnaître tandis que Deux Lunes l'avait salué par son nom à peine le pied posé sur la berge : Colb, le trappeur de la grotte aux ours, rencontré après que Deux Lunes avait tué l'agresseur de Naja dans les ruines, non loin du Noyau. Il descendait vers le sud comme chaque année avant l'hiver, traînant derrière lui un brancard chargé des peaux qu'il vendait d'une agglomération à l'autre.

« J'ai vu ton maître, Dents de Rat, et je lui ai transmis ton message. »

Colb leur avait offert de partager son repas après la dispersion des cannibales. Naja pensait qu'il allait s'éloigner de la berge pour allumer le feu, mais il était resté sur place, disant dans un grand rire que les sauvages n'étaient pas prêts de montrer le bout de leur museau.

« Quand ils entendent un coup de feu, il leur faut au moins deux ou trois jours pour s'aventurer dehors. Si, en plus, j'en tue un ou deux, ça monte tout de suite à cinq ou six jours.

— Comment se nourrissent-ils ? demanda Deux Lunes.

— J'en sais foutre rien, mon gars. J'suppose qu'ils se mangent entre eux. Vaut mieux pas tomber dans leurs pattes : ils vous boulootent à vif en commençant par le foie, leur morceau préféré. » Le trappeur secoua la tête comme pour chasser un souvenir pénible. « C'est arrivé à un homme que j'connaissais, reprit-il. J'suis arrivé trop tard. Ils l'avaient vidé de son foie, de son estomac et de ses intestins. Il était encore vivant et hurlait comme un putois. J'l'ai achevé d'une balle dans la tête, c'est tout ce que j'pouvais faire pour lui. »

Ils mangèrent du ragondin grillé, une viande au goût assez fort. Josp ne cessait de lancer des regards terrorisés vers les grottes du flanc de la colline.

« Où vous l'avez trouvé, ce drôle d'oiseau ? demanda Colb.

— Dans la grotte où nous vous avons rencontré, répondit Deux Lunes. Il était le seul rescapé d'une tribu exterminée par les Cavaliers de l'Apocalypse.

— L'a pas l'air d'avoir toute sa tête...

— Au contraire, intervint Naja. Il peut prédire l'avenir.

— Ce s'rait une vigie ?

— Vous connaissez les vigies ?

— Dame, j'fais souvent des affaires à Trois Aubes et dans les agglomérations voisines, et j'sais que les vigies sont très recherchées. »

Son repas achevé, le trappeur se leva et fit le tour du radeau qu'ils avaient tiré sur la grève.

« Pas bête, votre engin, déclara-t-il. On s'fatigue moins, et on gagne

du temps. Et puis, les bêtes viennent tous les soirs boire à la rivière. Faciles à trapper. Faudrait que j'y songe pour mes vieux jours. Et que j'oublie ma frousse de l'eau.

— Faites un bout de chemin avec nous, proposa Deux Lunes. Nous descendons aussi vers le sud. »

Le trappeur se retourna. Ses yeux brillaient sous ses sourcils touffus. Du visage, on ne lui voyait qu'une petite partie du front et le haut des pommettes. Il avait retiré sa peau d'ours avant le repas et portait une tunique et un pantalon de cuir retenu par une ceinture qui faisait office de cartouchière. Le manche ouvragé d'un poignard dépassait d'une gaine de cuir lacée à sa cuisse. Il empestait la graisse, l'urine et la sueur.

« Qu'est-ce vous comptez faire dans le sud ?

— Nous y installer. Changer d'air.

— Y a pratiquement personne là-bas, juste quelques villages qu'arrivent même pas à faire une agglomération. Et pas trop de règles non plus. C'est la loi du plus fort.

— Ça change pas vraiment de Trois Aubes ou du Noyau, objecta Naja.

— Trois Aubes, le Noyau et les autres agglomérations ont quand même une forme d'organisation avec la loi des clans. Dans le sud, c'est chacun pour sa peau. On ne peut faire confiance à personne. Peut-être à cause de l'atome qui a pollué l'air : ça rend les gens dingues. Y aura en tout cas du boulot pour un bon guérisseur, vu le nombre de tares dont les gens sont affligés. Mais j'suis pas sûr que tu y trouveras les mêmes herbes que par ici.

— La nature fait bien les choses, affirma Deux Lunes. Les plantes s'adaptent aux désordres des êtres organiques. Il faut juste apprendre à les reconnaître, à les expérimenter.

— Et les tribus sauvages ? demanda Naja. Il y en a ?

— Comme partout. Encore plus sauvages qu'ici. Des animaux plus que des humains. » Colb leva les yeux vers le ciel. « La nuit va pas tarder à tomber. On devrait s'installer.

— Vous comptez quand même pas passer la nuit dans le coin ! protesta Naja.

— Pourquoi pas ? Y a de l'eau, et peut-être qu'une loutre argentée ou une autre bestiole ramènera le bout d'son museau. »

Elle désigna les ouvertures à flanc de colline.

« Et eux ? Vous en faites quoi ?

— Eux ? J'ai déjà dit qu'ils resteraient dans leurs grottes pendant trois ou quatre jours.

— Vous pouvez vous tromper.

— Ma foi, si j'me trompe, tant pis pour moi.

— Tant pis pour nous, vous voulez dire. »

Le trappeur revint vers le feu qu'il éteignit avec les semelles de ses bottes avant d'éparpiller les restes de bois calcinés.

« On est toujours seul pour mourir. »

Lorsque Gwenil rentra chez elle, elle y fut accueillie par trois hommes aux mines patibulaires. Des membres du Lynx, reconnaissables à leurs longues tresses et aux griffes ornant leurs vestes de cuir. Ils avaient sans doute pris possession de sa maison. Depuis la fin de la guerre, les vainqueurs paraient en ville, molestaient les passants, abusaient des femmes sous les yeux de leurs maris, frappaient à mort les hommes qui protestaient, entraient dans les maisons, vidaient les réserves de nourriture ou d'alcool, bref, maintenaient Trois Aubes dans une terreur permanente. Gwenil avait surpris des messes basses entre des hommes qui projetaient déjà de repartir en guerre contre Dronka et les siens. On ne comptait plus les hommes, vieux ou jeunes, cloués sur les portes. Leurs femmes et leurs enfants, vendus à la criée, allaient grossir la multitude des esclaves affectés aux tâches les plus pénibles avec, pour toute récompense, des quolibets, des crachats, des coups.

« Vous voulez quoi ? grogna Gwenil.

— On cherche un gars appelé Deux Lunes, répondit l'un des hommes.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Dronka a entendu dire que c'est un bon guérisseur. C'est ton mari qui l'a vendu à la criée, et on t'a vue avec lui. Tu saurais pas où il est passé, par hasard ? »

Elle ne l'avait plus revu depuis qu'il était parti en pleine nuit pour se rendre dans la maison de Dronka. Elle avait arpenté les rues de Trois Aubes pour vérifier qu'il ne faisait pas partie des cadavres amoncelés dans les rues ou cloués aux portes, mais les rats noirs avaient rendu la plupart des corps méconnaissables.

« Il a passé un bout de nuit ici le premier jour de la guerre, il est parti au bout de quelques heures et, depuis, je ne l'ai pas revu. Je ne sais même pas s'il est encore vivant. »

Elle se retint de pleurer. Qu'un garçon comme Deux Lunes puisse être victime d'un stupide règlement de comptes entre clans lui paraissait un monument d'absurdité.

« Est-ce qu'il avait un lien avec la vigie du clan du Lynx ? »

Gwenil afficha son ignorance d'un haussement d'épaules. Il valait mieux, pour elle et pour lui, en dire le moins possible. Les gens qui parlaient trop ne faisaient pas de vieux os à Trois Aubes. Une pensée de panique la traversa : elle n'aurait sans doute pas de logement pour passer l'hiver, qui s'annonçait rude.

L'un des hommes s'avança vers elle en pointant un index menaçant.

« Tu as intérêt à dire ce que tu sais, femme. Dronka veut absolument récupérer la vigie et le guérisseur. »

Gwenil se laissa choir sur la chaise la plus proche, envahie d'une soudaine lassitude qui lui sciait les jambes. Elle n'était plus très sûre de tenir à la vie.

« Deux Lunes fait ce qu'il veut, je ne suis pas sa mère. À mon avis, il s'est tiré loin de ce trou à rats, et il a bien fait. Vous aurez beau me torturer, je pourrai rien vous dire de plus. »

Elle s'attendait à ce que les visiteurs la frappent ou lui tirent une balle dans la tête, quand, dans un froissement de cuir, ils se dirigèrent vers la porte toujours brinquebalante depuis le passage d'Ezok et de ses sbires.

« Si tu apprends quelque chose à son sujet, tu serais bien avisée d'en parler à Dronka, déclara l'un d'eux avant de sortir. Y a une belle récompense pour celui ou celle qui nous remettra sur sa piste. »

Elle resta un long moment assise après leur départ, incapable de bouger. Son regard se promena sur son intérieur dévasté, sur les meubles renversés qu'elle n'avait eu ni le courage ni la force de remettre sur pied. Elle n'avait jamais connu le bonheur dans cette maison. Dark, grossier, buté, vantard, radin, sale, ronfleur et bâfreur, n'avait pas été un bon mari. Elle ne regrettait pas de ne pas lui avoir donné d'enfant. Il valait mieux, pour ce que l'on pouvait encore compter d'humanité, que certaines branches restent mortes. Elle avait davantage ressenti d'amour en quelques jours avec Deux Lunes qu'en trente-cinq ans de vie commune avec Dark. Son cœur avait débordé pour le jeune guérisseur, elle avait su ce qu'était l'amour inconditionnel d'une mère. Elle voulait croire qu'il était en bonne santé et en sécurité quelque part dans le pays horcite. Maintenant elle pouvait mourir.

Finalement poussée par la faim, elle finit par se relever, se munit de son crochet à rats et de son panier en mailles de fer, et sortit.

L'odeur de corps en décomposition dominait la puanteur ordinaire d'égouts et de déjections. Elle cherchait le bon endroit pour capturer les rats qui seraient l'ingrédient principal de son dîner. Non qu'elle apprécie particulièrement leur goût, mais les autres viandes étaient rares et trop chères pour ses maigres économies. Ils se montraient agressifs et il lui arrivait de plus en plus souvent de rentrer bredouille. La vieillesse se traduisait d'abord par moins de vivacité et moins d'adresse.

Elle enfila les ruelles au hasard en observant les égouts. Elle reconnut la maison d'Ezok, une construction de tôle et de bois trois ou quatre fois plus vaste que les habitations ordinaires.

Un corps était cloué à la porte, entièrement nu, mutilé. On l'avait émasculé, éventré, et on lui avait crevé les yeux. De drôles d'yeux,

asymétriques, comme plantés au hasard sur un visage chaotique.

« Va en enfer », grommela Gwenil.

Ce fut la seule oraison pour Ezok, guérisseur du clan disparu du Perce-Oreille.

Chapitre 16

Un jour sans doute, comme les remparts de Jéricho, les murs de NyLoPa s'effondreront. Que découvrirons-nous alors ? Un pays extérieur terrifiant ou accueillant ? Le commencement d'une nouvelle ère ou la fin d'un monde ? Un paradis ou un enfer ?

Extrait de *La Cité Désunie*, pièce en trois actes de Barnet Shaw

Cité Unifiée de NyLoPa

On avait l'habitude des interventions des délégués de la municipalité, chez les fouineurs. Nous étions les boucs émissaires tout désignés lorsque la population grognait et se mettait en colère. Si les plombiers proliféraient, c'était de la faute des fouineurs. Si les drogues dures circulaient, c'était de la faute des fouineurs. Si une nouvelle maladie apparaissait, c'était de la faute des fouineurs. Si les autotaxis se pointaient en retard, c'était de la faute des fouineurs. Si les prix augmentaient, c'était de la faute des fouineurs... Disons que notre responsabilité était proportionnelle à notre budget et à notre prestige. Fallait les voir aboyer comme des roquets, les adjoints, fallait les voir bomber le torse, fallait les voir engueuler comme des gosses les administrateurs et les chefs de groupe du corps des fouineurs. Avec le phénomène des Ombres, je ne vous dis pas ce qu'on a reçu sur la tronche.

« Des résultats ! fulmina Ganesh. Ils en ont de bonnes : l'élite des enquêteurs de NyLoPa est sur les dents depuis des semaines. Je ne vois pas ce qu'on pourrait faire de plus. »

Ava et lui marchaient au hasard des rues. Des nuages chargés de pluie roulaient au-dessus de Paris. Des autotaxis filaient silencieusement entre les arbres dont les feuilles commençaient à jaunir.

« On en est à plus de cinquante mille morts, la Cité est au bord de l'explosion, argumenta Ava. Ils ont raison de nous mettre la pression,

non ?

— La pression, on l'a déjà. Tout le monde met les bouchées doubles. On ne compte plus nos heures. On a arrêté tout ce que la ville comptait de plombiers, de satanistes, de prophètes de l'Apocalypse.

— Faudrait juste arrêter les bons. »

Ganesh s'arrêta et fixa la jeune femme sans aménité.

« Je ne sais pas ce qui est le plus déplaisant chez toi, ton caractère ou ton inconscience.

— Personne n'aime être confronté à ses vérités.

— Il faudrait déjà s'entendre sur le mot vérité. Ce qui est une vérité pour toi ne l'est pas forcément pour d'autres. Les autres points de vue sont aussi légitimes que le tien. Tu ne balances jamais que TES vérités, et non des vérités. »

Ava accueillit la tirade de Ganesh d'une moue sceptique.

« Épargne-moi ta philosophie de comptoir, et regarde la réalité en face : vous êtes tenus en échec par les Ombres, ça me paraît normal que la hiérarchie vous souffle dans les bronches, non ? Si on ne fait rien, si on ne se montre pas plus performant, c'est bientôt cent mille morts que comptera la Cité Unifiée, deux cent mille, un million, des dizaines de millions. »

Elle avait raison, mais Ganesh ne put s'empêcher d'argumenter.

« Tu crois que c'est en élevant la voix et en menaçant le corps des fouineurs de sanctions financières qu'on obtiendra de meilleurs résultats ? Le maire lui-même n'y croit pas : il nous a envoyé son troisième ou quatrième adjoint. Ils agissent par habitude, parce qu'il faut donner à la population l'impression de faire quelque chose.

— Vous n'aimez pas être remis en cause, hein ?

— Je déteste les faux-semblants. Cette manière dont les politiques s'emparent des événements pour essayer de les tourner à leur avantage. Ce ne sont pas les cinquante mille morts qui sont leur priorité, mais la prochaine élection. Théo te dirait exactement la même chose.

— Théo n'est pas là, tu peux lui faire dire ce que tu veux.

— Je préférerais savoir où il se trouve. »

Les yeux d'Ava suivirent les évolutions d'un lyreau au bec orange et au plumage chatoyant. L'espèce créée de toutes pièces avait été introduite massivement dans la Cité Unifiée. Ils étaient appréciés pour leur grâce, mais aussi parce que leurs fientes n'étaient ni encombrantes, ni odorantes.

« Loin, murmura-t-elle en gardant les yeux levés vers le ciel.

— Putain, Ava, si tu sais quelque chose, c'est le moment de le cracher, siffla Ganesh. C'est peut-être le seul espoir qui nous reste. »

Le temps filait trop rapidement pour Théo malgré son inconfortable

position. Les menottes lui sciaient les poignets et ses bras levés l'empêchaient de se détendre. Les premières lueurs de l'aube se glissaient par les interstices des persiennes filtrantes.

« Hé, le jour va bientôt se lever. »

Son éclat de voix réveilla le vigile assoupi sur sa chaise quelques mètres plus loin.

« Et alors ? »

— Tu peux encore me libérer avant que les autres arrivent. »

Le vigile s'étira et bâilla.

« Pourquoi je ferais une chose pareille ? »

— Comme je te l'ai déjà dit, je ne sais pas quel lien les grubs de New York ont avec les Ombres, mais si je ne parviens pas à savoir lequel, là, maintenant, on sera tous dans la merde. Moi bien sûr, mais toi, ceux de ta famille, tous les habitants de cette putain de cité. » Théo tenta de discerner l'impact de ses mots sur le visage de son interlocuteur. L'analyse morphopsyké de sa biopuce lui confirma qu'il lui fallait poursuivre dans cette direction. « D'accord, d'accord, qu'est-ce que ça peut te foutre, tu ne veux pas mordre la main qui te nourrit, mais si tu me laisses partir maintenant, personne n'en saura jamais rien.

— Bien essayé. À propos, mec, je m'appelle pas qu'est-ce que ça peut te foutre, mais Dave.

— C'est plus court. Tu es un descendant de Parisien, Dave, comme le quart de la population de cette putain de ville. »

Le vigile réprima un nouveau bâillement.

« Désolé, c'est pas parce qu'on parle français tous les deux qu'on est du même bord.

— Qu'est-ce qu'il faudrait pour te convaincre ? »

— Commence par la fermer. On a encore deux petites heures avant l'ouverture des bureaux. Deux petites heures à dormir.

— Tu pionces pendant le service, toi ? »

— Ma biopuce spéciale me réveille au moindre mouvement, à la moindre trace de chaleur.

— Elle ne pourrait pas réveiller quelques-uns de tes neurones ? »

Théo regretta aussitôt sa saillie ; elle risquait de refermer brutalement la porte qui venait tout juste de s'entrouvrir.

« J'ai encore assez de neurones pour commander à mon poing de s'écraser sur ton nez.

— Bah, ma tronche est déjà tellement cabossée qu'un coup de plus ou de moins ne changera pas grand-chose. »

Les yeux bleus du vigile s'enfoncèrent dans ceux de Théo.

« Qu'est-ce que tu sais, au juste ? »

Le fouineur s'évertua à parler clairement, calmement.

« Ceux qui te paient, les grubs, ont noyauté des organisations

satanistes pour commettre des meurtres en série. Ils comptaient profiter de la panique de la population pour imposer un nouveau pouvoir. »

La surprise allongea le visage de Dave.

« Quel intérêt de faire ça ?

— Servir les ambitions du maire de New York par exemple, créer un nouvel ordre citoyen dont ils seraient les principaux bénéficiaires. Rien n'a changé sur Terre : c'est toujours l'intérêt qui motive les coups d'État.

Dave se leva et vint s'accroupir près de Théo dans un froissement de tissu et un craquement d'articulations.

« Tu cherches à me dire que les Ombres sont commandées par les grubs de New York ?

— Tu vois que tes neurones se réveillent, Dave. Je ne sais pas quel est le lien exact entre les deux, et j'étais venu chercher la réponse dans ces bureaux.

— Les grubs sont censés nous protéger. »

Théodore tenta pour la centième fois de détendre son bras ankylosé.

« Tu m'as demandé tout à l'heure si j'étais un dissident. Moi non, mais j'en ai rencontrés. S'il y a des dissidents chez les grubs, c'est qu'ils ne sont pas tous d'accord avec leur hiérarchie. »

Dave hocha la tête.

« Ils ont dit que certains grubs étaient devenus dingues. Que leurs biopuces déconnaient. Qu'il fallait les abattre comme des chiens enragés avant qu'ils ne se mettent à tirer dans le tas. Ils appelaient ça la cyber...

— La cybernitose. La maladie des fouineurs et des grubs. Quand on veut noyer son chien, on l'accuse de la rage. »

Dave retourna s'asseoir.

« Y a eu une véritable chasse à l'homme dans les rues de New York. J'y ai participé. J'en ai même tué un. Une, je devrais dire. Une femme. D'une balle en pleine tête. On m'a filé une prime de deux mille dolleux. J'en suis pas fier.

— Les dissidents étaient dans le vrai, on les a fait taire. »

Les mots de Théo commençaient à se frayer un chemin dans l'esprit de Dave.

« De quoi tu as besoin pour vérifier tes informations ?

— D'avoir un accès pendant quelques instants à une machine, un Gravic de type RM502.

— Y a plusieurs Gravic, ici.

— J'ai avec moi la puce quantique que j'ai retrouvée dans les souterrains d'une secte appelée la Fin des Temps. Des cinglés qui projetaient de provoquer l'Apocalypse. Il me suffira de la glisser dans le lecteur pour savoir exactement ce qu'elle a dans le ventre. »

Dave se pencha de nouveau sur son prisonnier.

« Comment tu peux en être sûr ? »

— Je suis jamais sûr de rien, moi, je cherche, je fouine, c'est mon boulot. Tes potes ne m'auraient jamais laissé examiner cette puce. Voilà pourquoi je me suis pointé en pleine nuit. »

Une sirène puissante déchira la paix de l'aube. La ville s'éveillait dans une rumeur encore sourde.

« Je te propose un truc, mec, reprit le vigile. Je te détache de ce radiateur, je t'enchaîne à moi et je t'emmène dans les salles où sont entreposés les Gravic. Faudra faire gaffe : c'est deux étages au-dessus et, là-haut, il y a un autre gardien.

— Ça me va, Dave.

— Pas d'entourloupe, hein ?

— T'es dingue : en tant que Parisien pure souche, jamais je ne foudrais un descendant de Parisien dans la merde. »

Ganesh ne parlait plus jamais d'Emmy. Il ne se livrait pas facilement, mais j'ai cru deviner qu'il commençait à l'oublier. Sans doute qu'il n'y tenait pas plus que ça, à cette fille, qu'ils s'étaient aimés trop jeunes, ou bien qu'il y avait quelqu'un d'autre. Et puis, avec les Ombres qui encombraient nos esprits, on n'avait plus le temps de penser aux amours enfuies.

« À New York ? »

La fourchette se suspendit entre la table et la bouche de Ganesh. Ava et lui essayaient de ne pas parler trop fort malgré le brouhaha de la brasserie. La nuit était tombée depuis un bon moment. Les lueurs des lampadaires transformaient les gouttes de pluie en filaments dorés.

« C'est ce qu'il m'a dit.

— Il ne t'a pas donné l'adresse, je suppose. »

Ava enroula ses spaghettis autour de sa fourchette. Elle avait un appétit féroce. Ganesh se demandait où passaient les quantités qu'elle ingurgitait avec une frénésie de moineau picorant des miettes.

« Il m'a seulement parlé d'une piste qui menait à New York. Il voulait y aller seul, sans informer la hiérarchie. Il ne fait plus confiance à personne.

— On trouvera peut-être un indice dans le flot d'informations crachées par l'archiviste de son bureau. »

Ava se pencha par-dessus son assiette et souffla :

« Justement, à propos de l'archiviste...

— Quoi ?

— Il a disparu. Juste après la réunion. »

Ganesh réfléchit.

« Hum, je ne crois pas qu'un confrère soit venu l'emprunter. »

Probabilités : 3,23 %.

« Il faut passer par la voie hiérarchique et obtenir tout un tas d'autorisations pour en utiliser un. Ça ressemble plutôt à une intervention de là-haut. »

Probabilités : 48 %.

« Ça veut dire...

— Que la hiérarchie est informée de l'escapade de Théo à New York, coupa Ganesh. Et si, comme je viens de le constater avec Ahriman, les dirigeants du corps des fouineurs sont noyautés par les mouvements apocalyptiques, il court un grand danger.

— Ahriman ?

— Le nom d'initié de Leïto Merchant. Son suicide ne m'a pas permis d'en apprendre plus. Ahriman, c'est l'esprit démoniaque du dieu Ahura Mazda dans le zoroastrisme. Il signifie la « pensée angoissée ». On l'appelle aussi Angra Mainyu par opposition à Spenta Mainyu, l'esprit du bien. »

Ava l'enveloppa d'un regard mi-admiratif, mi-intrigué.

« Je te croyais pas si calé en mythologie.

— L'une de mes passions. Nous devrions relire régulièrement les textes fondateurs. Elles se tiennent là, les solutions, comme des trésors que nous ne savons plus déterrer.

— Je ne vois pas comment des textes datant de plusieurs millénaires pourraient s'appliquer à NyLoPa.

— NyLoPa, c'est le modèle éternel de la cité, c'est Ur, c'est Babylone, Troie, Rome. Comme les cités antiques, nous serons ensevelis sous la poussière. Et c'est sans doute ce qu'essaient de faire les Ombres : précipiter notre fin.

— Pourquoi ? »

Ganesh trempa longuement un petit morceau de tofu dans la sauce en espérant qu'elle lui donnerait un peu de goût.

« La réponse nous donnera la clef. En attendant, il faut essayer de retrouver Théo.

— Pas très logique.

— Quoi ? »

Ava prit un petit air provocateur.

« Essayer de sauver un seul homme plutôt que plusieurs dizaines de millions. C'est touchant, ces histoires d'amitiés viriles. »

Un petit rire s'échappa de la gorge de Ganesh.

« Tu n'es vraiment pas une fille comme les autres, Ava.

— Si tu me compares à ces écervelées qui ne songent qu'aux derniers correcteurs génétiques, je prends ça comme un compliment.

— Je ne te compare à personne, c'est seulement que...

— Même pas à Emmy ? »

Ganesh mâcha rageusement son morceau de tofu.

« J'essaie seulement de ne pas y penser. Tâchons au moins de savoir où est passé ce foutu archiviste. Sauver Théo n'est pas seulement une histoire d'amitié virile, ça concerne peut-être des millions de personnes. »

Il fit signe au serveur de lui apporter la note avant d'ajouter :

« Ne te mêle plus de ma vie privée, Ava. Jamais. »

« Où en sommes-nous, mademoiselle ? »

Mina eut envie de hurler. Le contrôle émotionnel inculqué lors de sa formation de gémme lui permit de se maîtriser. Deux semaines qu'elle n'avait pas pris de repos. Des fredonnements inhabituels montaient de son corps, des suppliques de ses cellules. Son logement, son petit nid comme elle l'appelait, ne lui manquait pas. Ni les bras de Serj, son amant du moment. Les anciennes lui avaient affirmé qu'elle deviendrait, au bout de quelque temps, une pure gémme, un ange gardien, asexué comme tous les anges. Elle avait refusé de les croire, mais devait admettre qu'elles avaient raison. Son corps n'exprimait plus aucun besoin, elle se métamorphosait en pur esprit.

« Ganesh Parvati essaie de retrouver la trace du fouineur Théodore Bernier, répondit-elle d'une voix neutre.

— Je ne comprends pas toujours les motivations des hommes.

— Cela s'appelle de l'amitié, Monsieur. Une notion qui vous est probablement étrangère.

— Les émotions, les sentiments... L'irrationnel conduit l'humanité à sa perte. »

Caton est un robot, pensa-t-elle, une machine qui fonctionne uniquement à la logique.

« Les êtres humains ne sont pas encore morts, Monsieur. Vous semblez bien pressé de les enterrer.

— L'humanité s'est relevée à de nombreuses reprises au cours de son histoire, mais, cette fois, si elle ne change pas radicalement, si elle ne s'adapte pas, elle ne se relèvera pas.

— Qu'est-ce que vous voulez dire au juste par changement ? Vous pouvez tout me confier, maintenant que je suis votre prisonnière.

— Une nouvelle façon d'appréhender la vie. Et puis vous n'êtes pas ma prisonnière, je vous le rappelle, vous êtes seulement réquisitionnée.

— Je suppose que ce changement a un lien avec la biopuce expérimentée par le fouineur Ganesh Parvati.

— Entre autres. »

Mina suivit les déplacements de son fouineur sur la carte de NyLoPa. Elle ressentait pour lui de la tendresse, quelque chose de l'amour d'une mère pour son enfant.

« Pour qui travaillez-vous, Monsieur ? »

Le rire sardonique de Caton lui vrilla les tympan.

« Vous croyez vraiment que je répondrais à ce genre de question, mademoiselle ?

— J'aurai essayé. Je n'ai pas envie de crever sans comprendre.

— Qui vous parle de mourir ? »

Mina desserra d'une inspiration prolongée l'étau qui lui comprimait la poitrine.

« J'en sais beaucoup sur votre expérience. Trop. Vous auriez peur que je révèle vos secrets.

— Le monde aura changé quand vous sortirez d'ici, tout ça n'aura plus aucune importance. Aucune. »

Jule Richebourg s'engouffra sans frapper dans le vaste bureau où Alaric Bronier s'entretenait avec des délégués aux transports.

« Monsieur le maire.

— Vous voyez bien que nous sommes en réunion, mon vieux. »

Jule Richebourg lut un profond ennui dans les yeux du maire. Les délégués fixaient l'adjoint comme s'ils découvraient un scorpion dans l'une de leurs chaussures.

« Il s'agit d'une urgence, Monsieur.

— Parlez.

— Pas ici. »

Le maire soupira, hocha la tête, puis se leva et se dirigea vers la porte de l'une des multiples antichambres entourant son bureau.

« Excusez-moi, messieurs, je reviens tout de suite. »

Alaric Bronier et l'adjoint s'enfermèrent dans la petite pièce ornée de miroirs et de dorures.

« Vous me sauvez la vie, souffla Alaric Bronier. Ces gens sont d'un sérieux, d'un ennui.

— Le réseau intra-cités vient de se bloquer, déclara Richebourg sans préambule.

— Que voulez-vous dire par se bloquer ?

— Il ne répond plus. Toutes les communications sont interrompues entre les municipalités. Nous ne pouvons plus joindre ni Londres ni New York.

— Utilisez les réseaux secondaires, mon vieux.

— Ils sont également hors service. Nous sommes complètement isolés, Monsieur. C'est la première fois que ça arrive depuis la fondation des cités. »

Le sang de Bronier se figea.

« Convoquez les membres du Conseil. Et vite. La guerre est commencée, nous n'avons plus un instant à perdre. »

Pire que la plus féroce des bêtes sauvages est l'homme qui, sous couvert de religion, exhorte les imbéciles à massacrer, torturer ou exploiter leurs frères humains.

Proverbe horcite de la région de Tchon

Pays horcite

Qui connaît vraiment le pays horcite, cette mosaïque de populations dispersées, de cités plus ou moins autarciques, de tribus retournées à l'état sauvage, de bandes errantes semant la terreur sur leur passage ? Qui connaît vraiment sa faune et sa flore remodelées par les pollutions chimiques et nucléaires ? Qui peut mesurer les conséquences des modifications profondes opérées par ces sculpteurs invisibles que sont l'atome et le gène ? Qui peut savoir ce que deviendront les habitants d'une terre ravagée, mais prompte à panser ses blessures ? Qui peut marcher sereinement dans un pays où chaque forêt, chaque cours d'eau, chaque vallée riante, chaque montagne abrite un danger mortel, animal, végétal, humain ? Qui peut encore prétendre à la dignité dans un enfer où les hommes retournent inexorablement à l'animalité, incapables de retrouver leur humanité ?

Le radeau glissait silencieusement sur la rivière ridée par un léger courant. Installé à l'avant, assis sur ses peaux, le fusil posé sur les genoux, Colb scrutait les berges bordées de roseaux, de buissons, d'arbres aux frondaisons tombantes, de falaises verticales. Il se mettait en joue lorsqu'il voyait une forme remuer dans la végétation, mais n'avait pas encore tiré, soit parce que les animaux n'en valaient pas la peine, soit parce qu'il avait reconnu un être humain, un pêcheur, un sauvage, un errant dans sa ligne de mire. Deux Lunes essayait de maintenir le radeau dans le courant tout en évitant les bancs de sable, tandis que Naja et Josp se tenaient sous l'abri de toile grossièrement rafistolé. Le radeau heurtait parfois les arêtes des rochers immergés et les cordes reliant entre eux les rondins, en grande partie rongées, menaçaient de se rompre.

Ils naviguèrent deux jours sans encombre, s'arrêtant au coucher du soleil et dormant sur la berge.

Selon Colb, la rivière se jetait plus loin dans le Ronn, le grand fleuve

qui descendait vers la mer Méditerranée. « J pense pas qu'il soit navigable sur toute sa longueur. Les courants sont par endroits tellement forts qu'ils ressemblent à de grosses vagues. »

Ils mangeaient la viande du gibier que capturait le trappeur. Colb installait ses deux pièges à mâchoires sur les coulées nocturnes des animaux, et chaque soir une proie s'y prenait la patte. Il avait piégé successivement un blaireau tacheté, un renard gris et un gros ragondin. Il récupérait les peaux quand elles en valaient la peine et faisait cuire les corps dépiautés à la broche s'il jugeait la viande consommable.

« Y en a pas beaucoup qui soient pas mangeables, affirmait-il. Le meilleur, c'est le lièvre. Le sanglier aussi est bon. Le ragondin, ça va, mais le blaireau, la loutre et les autres bestioles de ce genre, c'est dégueulasse. »

Ils dormaient à même le sol, couverts des peaux du trappeur.

« Y a rien de mieux pour se tenir chaud. Elles m'ont souvent sauvé la vie pendant les longues nuits d'hiver. Faut juste s'habituer à l'odeur. »

Naja s'y était habituée. Elle avait vécu toute son enfance dans la puanteur du Noyau. Le matin, il lui suffisait de se tremper dans l'eau froide de la rivière pour se débarrasser de l'odeur des peaux. Elle se baignait à l'écart des autres, dissimulée par les roseaux, d'une pudeur presque malade depuis que Deux Lunes était revenu dans sa vie. Colb disait qu'elle était folle de s'éloigner de la sorte : un loup ou un ours gris pouvait surgir à tout moment, l'égorger d'un simple coup de patte ; pire encore, elle risquait d'être agressée par l'un des cinglés qui erraient sur les chemins et capturaient femmes ou enfants pour leur faire subir les pires saloperies. Il fallait, selon le trappeur, rester groupés en toutes circonstances, la meilleure manière de s'en sortir en cas d'attaque. Naja ne tenait pas compte de ses avis. L'envie de la caresse glacée de l'eau sur son corps était plus forte que toutes inquiétudes. Elle plongeait quelques minutes dans la rivière, se frottait le corps avec des galets, se séchait sur la berge avec une poignée d'herbes conseillées par Deux Lunes, puis se rhabillait et rejoignait les autres qui entamaient déjà leur repas du matin. Elle rêvait que Deux Lunes partage son bain matinal, mais, aussi pudique qu'elle, il se débrouillait de son côté pour se décrasser. Quant à Josp et Colb, leur aversion pour l'élément liquide écartait d'eux toute idée de s'y tremper, même pas pour se laver le visage ou les mains.

« Ça y est, mademoiselle a pris son bain ? persifla le trappeur. J'aime vraiment pas te perdre de vue. J'pourrai pas intervenir s'il t'arrive quelque chose.

— Tu voyages seul d'habitude, non ? »

Le trappeur écarta l'argument de Naja d'un revers de main.

« J'suis un homme, j'ai des armes, on s'en prend rarement à moi.

Mais vous trois, vous êtes comme des agneaux dans un pays de loups.

— Nous ne sommes pas des animaux, mais des hommes, objecta Deux Lunes. Des êtres doués de raison. »

Colb, affairé à nettoyer son fusil, releva la tête. Il n'avait pas encore passé sa tunique de cuir. Son torse massif et velu s'ornait de longues balafres, souvenirs de batailles épiques avec ours, loups ou autres sangliers. Les nuages avaient déserté au cours de la nuit, abandonnant derrière eux un ciel convalescent.

« Raison ? grommela le trappeur. Y a bien longtemps, mon gars, que toute raison a déserté le pays horcite. C'est plus que sauvagerie et compagnie.

— Il faut bien que nous commençons à regagner notre humanité. »

Naja enveloppa Deux Lunes d'un regard éperdu. Aucun autre garçon ne lui avait donné le désir de s'élever au-dessus de sa condition d'horcite, de chercher le meilleur d'elle-même.

« Faut déjà rester en vie, reprit Colb. Ça prend déjà beaucoup de temps et d'énergie.

— Nous ne sommes pas sur Terre pour simplement rester en vie. » Deux Lunes avait prononcé ces mots d'un air grave, presque tragique. Naja crut qu'il allait se mettre à pleurer. « Nous sommes là pour apprendre et progresser. »

Colb se remit à astiquer le canon de son fusil.

« Moi, j'dis que les temps resteront difficiles très longtemps. Et que seuls les plus costauds ou les plus malins s'en sortiront. »

Deux Lunes retira sa tunique. La peau très blanche de son torse maigre, glabre, parut infiniment douce à Naja. Il se rapprocha de la rivière, s'accroupit, prit de l'eau dans ses mains en coupe et s'en aspergea le visage.

« Les Cavaliers de l'Apocalypse sont notre miroir, déclara-t-il entre deux ablutions. Si les horcites ne redeviennent pas des êtres humains, ils seront balayés comme des brins d'herbe dans une tempête.

— Ces gars-là ont l'air invincibles, objecta Colb. C'est la loi des espèces : s'ils sont plus forts que nous, ils finiront par prendre notre place.

— Ils prendront notre place parce que nous jouons les mauvaises cartes. Nous pensons que la loi du plus fort est la meilleure réponse aux agressions, la meilleure forme d'organisation ; je crois au contraire qu'elle est la pire, et qu'elle nous conduit à notre perte.

— Qu'est-ce que tu proposes en échange, mon gars ? »

Deux Lunes se releva, cheveux, barbe, visage et poitrine perlés de gouttes d'eau.

« La solidarité, l'entraide, le don. »

Le trappeur secoua vigoureusement la tête avant de retourner, à l'aide d'un bout de bois, les restes du ragondin sur les braises

rougeoyantes.

« Moi, j'dis qu'avec un programme comme ça, on tiendrait pas deux générations.

— Faudrait d'abord essayer. »

Les paroles de Deux Lunes rappelèrent à Naja les discours du prêcheur sur les hauteurs du Noyau : les solutions se trouvaient en soi-même, il fallait changer son regard sur le monde puisque le monde n'existait que par le regard de ceux qui l'habitaient. Deux Lunes invitait les horcites à changer leur regard, à explorer d'autres voies.

« En attendant, on réagit comment si quelqu'un nous attaque ? » demanda Colb.

Deux Lunes enfila sa tunique sur sa peau mouillée.

« Je suppose qu'on n'a pas d'autre choix que de se défendre.

— Ravi de te l'entendre dire, mon gars. »

Colb prit deux cartouches et les glissa dans le canon de son fusil.

« Les Heures me parlent, cria Josp, soudain agité.

— Qu'est-ce qu'elles te racontent ? demanda Naja.

— Les hommes en noir dans l'agglomération, ils sont cruels, ils veulent nous prendre.

— Il veut sans doute parler de Tchon, la prochaine agglomération, intervint le trappeur. J'comptais justement y passer pour vendre quelques-unes de mes peaux et faire des provisions pour l'hiver.

— Tu sais qui sont les hommes en noir dont parle Josp ? »

Colb posa son fusil contre une grosse pierre et enfila sa veste de peau.

« Sans doute l'une des pires engeances que cette Terre ait portées. » Il fixa Deux Lunes. « Celui qui réussirait à obtenir de la solidarité ou de l'aide de ces fêlés serait le fils de Dieu en personne. »

Tchon s'étendait de part et d'autre d'un cours d'eau appelé Kanagogne. Comme dans toutes les agglomérations horcites, ces constructions de tôle, de pierre, de tissu, d'écorce et de bois s'entassaient dans le plus grand désordre. Elle était traversée de ruelles sinueuses et d'égouts à ciel ouvert qui se déversaient dans le Kanagogne. Ses habitants jetaient directement leurs déchets devant leurs portes et attendaient que les pluies, nombreuses dans la région, les poussent dans les rigoles d'évacuation. Les rats gris et rayés y pullulaient, se rendant peu à peu maîtres des lieux. Certains atteignaient les quinze kilos et, en cas de famine, n'hésitaient pas à se jeter sur les passants pour les dévorer. Les gens ne sortaient plus qu'en groupes, armés jusqu'aux dents, le cou et les autres parties vitales protégés par plusieurs couches de tissus ou des cottes de maille. C'est dans ce contexte que s'était développée la religion noire, dont les adeptes se noircissaient le

visage et les mains avec du charbon ou du brou de noix pour rendre leur culte à Losfer, le dieu des ténèbres. Ils ne sortaient qu'à la tombée de la nuit et rôdaient dans les ruelles en poussant des hurlements sinistres, cherchant des victimes à offrir à leur dieu. Malheur au passant qui leur tombait entre les pattes. Quel que soit son âge, quel que soit son sexe, il finissait cloué sur une croix au pied des vestiges de remparts qui ceinturaient une partie de l'agglomération. Les nuits de Tchon étaient bercées par les hurlements des suppliciés. Les Losfériens n'achevaient pas leurs victimes, ils leur arrachaient les ongles, les yeux, les organes sexuels, et leur enfonçaient d'énormes clous dans les chevilles et les poignets. Plus leur victime sacrificielle souffrait, plus Losfer était satisfait. Les clans dominants avaient tenté de les éliminer, mais, leur nombre grandissait sans cesse, et les gueules noires, comme on les surnommait — ils portaient une quantité de surnoms révélateurs de la crainte qu'ils inspiraient —, étaient devenues l'une des principales puissances de Tchon.

« On est vraiment obligés de s'arrêter dans ce trou à rats ? » grogna Naja.

Tchon s'étendait devant eux. Ils avaient halé le radeau et l'avaient dissimulé sous un amoncellement de branchages lestés avec des pierres, puis, traînant le brancard où Colb entassait ses peaux, avaient marché plusieurs kilomètres à travers une végétation étouffante avant de découvrir, du haut d'une colline, l'agglomération étalée des deux côtés d'un cours d'eau rectiligne et en partie bordée de remparts éboulés. Josp n'avait pas arrêté de geindre sur le chemin.

Des colonnes de fumée montaient des habitations serrées les unes contre les autres comme des animaux frileux, peureux. L'agglomération semblait à Naja deux ou trois fois plus grande que le Noyau et dégageait une impression maléfique.

« Moi, j'y suis obligé en tout cas, répondit Colb. J dois faire du commerce avant de repartir. Vous, faites ce que vous voulez.

— Nous avons également besoin de provisions et de fournitures pour l'hiver, déclara Deux Lunes.

— Avec quoi vous comptez les payer ? » demanda Colb.

Deux Lunes haussa les épaules.

« J vous propose un marché, reprit le trappeur. J vous donne quelques-unes de mes peaux, charge à vous de les vendre. J vous dirai ce que vous pouvez en tirer. Vous gardez l'argent et vous achetez ce dont vous avez besoin. »

Deux Lunes scruta le visage du trappeur.

« Merci de ta générosité. Quelle est la contrepartie ?

— Ça paiera la balade en radeau que vous avez eu la gentillesse de

me proposer. Et vous devrez encore me transporter jusqu'à l'embouchure de la rivière. Le marché vous convient ? »

Deux Lunes serra la main tendue de Colb.

« Vous êtes sûrs qu'on doit s'arrêter à Tchon ? lança Naja. J'ai pas une bonne impression.

— Suffira de pas sortir la nuit, affirma le trappeur. Le jour, c'est relativement tranquille.

— On va dormir où ?

— J'connais une logeuse qui nous fera crédit jusqu'à ce que nous ayons vendu les peaux. »

Colb glissa les lanières de cuir du brancard sur ses épaules, et ils s'engagèrent dans l'étroit sentier qui serpentait à flanc de colline en direction de l'entrée de l'agglomération.

Les ruelles et les places grouillaient d'hommes, de femmes et d'enfants. Partout on commerçait, on échangeait, on négociait, on barguignait, on vociférait, on protestait, on riait, on se frappait dans les mains. Partout on parlait des hommes en noir, les terreurs de Tchon, les démons, les épouvantails, les cinglés, les fanatiques, les sanguinaires, les bourreaux. On se racontait les crucifixions de la nuit dernière alors que plus personne n'osait sortir à partir du crépuscule, à croire que les adeptes de Losfer allaient prendre directement leurs victimes dans les habitations, qu'on n'était plus en sécurité nulle part. On vitupérait contre les chefs de clans et leurs troupes, incapables de résoudre un problème qui empoisonnait depuis trop longtemps la vie des habitants de Tchon. On évoquait également la maladie qui avait fait son apparition quelques semaines plus tôt et tué déjà plus de deux mille personnes. Les mots « peste noire » avaient été prononcés à plusieurs reprises dans les conversations.

« La peste noire ? s'était interrogée Naja à haute voix.

— Une maladie qu'on croyait à jamais disparue, expliqua Deux Lunes. Elle est revenue avec la prolifération des rats et le manque d'hygiène.

— Tu sais la soigner ?

— Il y a des plantes pour tout désordre organique, y compris la peste. »

Ils se rendirent sur les talons de Colb dans une maison située en plein cœur de l'agglomération. Une haute demeure en pierres aux fenêtres munies de barreaux et à l'énorme porte hérissée de pointes métalliques. Le trappeur actionna à plusieurs reprises le heurtoir de bronze en forme de main. Une lucarne coulisssa dans la porte. La face méfiante, grimaçante, d'une vieille femme apparut dans l'ouverture et se fendit d'un vilain sourire lorsqu'elle aperçut Colb.

« C'est bien toi, satané marchand de peaux ?

— Qui donc veux-tu que ce soit ? répondit le trappeur. J viens comme tous les ans passer quelques nuits chez toi avant de repartir vers le sud.

— Y en a toujours une pour toi. »

Colb désigna les autres derrière lui.

« J suis pas seul cette fois. »

L'œil acéré de la vieille se promena sur Deux Lunes, Naja et Josp.

« Tu vieillis, Colb, t'as besoin d'accompagnateurs, maintenant ?

— On fait juste un bout d'route ensemble.

— Si tu te portes garant, Colb, j'aurai une chambre pour eux.

— C'est un plaisir de discuter avec toi, Bareline. »

La porte s'entrebâilla dans une succession de crissements et de grincements. La vieille femme les accueillit dans une pièce sombre au centre de laquelle portaient deux escaliers rafistolés. Elle mesurait à peine un mètre quarante et se tenait voûtée comme si elle portait la misère du monde. Des mèches éparses de ses cheveux blancs s'échappaient du fichu noir lui couvrant la tête.

« Où sont tes cerbères ? demanda Colb.

— Ils font des courses pour moi en ville.

— Tous ? Il serait plus prudent d'en garder au moins un avec toi. »

La vieille femme posa sa main aux ongles longs et recourbés sur l'avant-bras du trappeur.

« Le jour, on risque pas grand-chose », répondit-elle. Elle tenait du corbeau avec sa voix éraillée et ses vêtements noirs. « Et puis la porte est solide. C'est l'une des plus vieilles bâtisses de Tchon. L'une des seules qui soient restées debout après la Grande Guerre.

— Tu m'as jamais dit comment t'avais réussi à la récupérer, vieille chouette », lança Colb.

Le regard inquisiteur de la logeuse se percha tour à tour sur Deux Lunes, Naja et Josp.

« C'est mon grand-père qui a réussi à la prendre à un chef de clan, répondit-elle. Ils se sont battus en duel, il a gagné, il a pris sa femme, qui était sa maîtresse depuis longtemps, et la maison qui allait avec. Ma famille est parvenue à la garder. Et ça vous fera dix tchons par chambre et par nuit.

— Dix ? Les prix grimpent vite chez toi, protesta le trappeur.

— La vie est difficile pour tout le monde. Cette foutue peste noire est mauvaise pour les affaires.

— Les gueules noires aussi, je suppose. »

La vieille femme se détourna brusquement et se dirigea vers l'escalier de droite.

« Suivez-moi, je vais vous montrer les chambres. » Elle commençait à gravir les marches branlantes de sa foulée sautillante. « Je gage, Colb, que tu attends de vendre tes peaux pour pouvoir me payer ?

— Comme d'habitude. Merci de me faire crédit jusque-là. »
Le rire de Bareline résonna comme un croassement funèbre.
« Faut bien dépanner les amis, Colb. »

« Deux jeunes, tu dis ?

— Et une moitié d'homme qui a l'air d'un hibou déplumé. »

Balbut frotta son menton enduit d'une suie épaisse.

« Celui-là m'intéresse moins. Les deux autres, en revanche...

Combien tu en veux ?

— Cent tchons chacun. »

Le regard de Balbut s'enfonça comme une lame aiguisée dans celui de son interlocutrice. Il était effrayant avec son visage noir, ses yeux presque entièrement blancs, ses dents pointues, ses longs bras maigres, ses cheveux longs et gris, son long manteau de cuir noir souillé de taches de sang.

« Si tu deviens trop gourmande, nous nous passerons de tes services. »

Il n'avait pas eu besoin d'élever la voix pour la rendre menaçante.

« La vie est dure pour tout le monde, mon prince, et ton église ne manque pas d'argent.

— Ils sont arrivés depuis quand ?

— Aujourd'hui même, tout frais.

— Pas de danger ?

— Ils ne sont pas armés. Ils viennent de loin, personne ne les réclamera. La fille et le garçon sont maigres, mais intègres. L'autre est un résidu de génétique.

— Et tu veux aussi cent tchons pour celui-là ?

— Trente m'en suffiront pour lui, mon prince.

— Quand pourrons-nous en prendre livraison ?

— Ce soir même si vous le souhaitez. Même procédé que d'habitude. »

Le sourire de Balbut n'apporta pas la moindre touche de joie sur son visage sinistre.

« C'est bien. Ce soir, Losfer aura ses sacrifices. »

Le prêtre losférien désigna la porte à la visiteuse.

« Je ne te raccompagne pas, tu connais le chemin. Évite les mauvaises rencontres. » Les éclats de son rire lugubre résonnèrent un long moment dans le silence du temple. « J'attends ton signal. »

Chapitre 17

Notre Cité, corrompue jusqu'à la moelle, s'effondrera comme les autres cités avant elles, comme les anciennes nations orgueilleuses qui défièrent les cieux et en furent très durement punies.

Harold Shulster, pasteur de l'Église du Septième Sceau

Cité Unifiée de NyLoPa

Croyez-moi, valait mieux pas avoir affaire aux grubs. Je faisais partie de la minorité montmartroise, et je vous garantis que, quand on tombait dans leurs sales pattes, on n'avait pas beaucoup de chances d'en sortir indemnes. M'est arrivé de laisser une ou deux dents dans leurs foutus bureaux — heureusement qu'il y a les implants génétiques. Je vivais de combines, de trafics et, j'avais beau prendre toutes les précautions, ils avaient vite fait de nous repérer et de nous serrer avec leurs saloperies de biopuces. Alors j'en ai eu ma claque, j'ai tout plaqué, je me suis rangé. Ces salopards de grubs ne m'ont pas lâché pour autant. Ils m'ont obligé à devenir indic. Indic, moi ! Quand les Ombres ont lancé leurs premières attaques, la population s'est mise à crever de trouille, mais, de mon côté, j'étais plutôt content, j'avais enfin la paix.

Dave souleva les stores pour jeter un coup d'œil dans la rue.

« Il dit quoi, le Gravic ? Faut se magner, mec, le jour se lève, et les autres vont pas tarder à rappliquer. »

Théo fixait l'écran de l'appareil à s'en crever les yeux.

« Il cherche, répondit-il. La puce a été effacée plusieurs fois.

— Il trouvera que dalle, alors.

— Si, comme j'en suis convaincu, elle a été gravée par cet appareil, il devrait pouvoir en reconstituer l'historique, effacé ou pas. »

La lumière du jour s'infiltrait par les stores et dessinait des figures géométriques complexes sur le sol. Théo n'avait pu réfréner un sentiment mêlé d'envie et de dépit lorsqu'il était entré dans la pièce. La municipalité de New York était nettement plus généreuse pour ses

grubs que celle de Paris pour ses fouineurs : de nombreuses machines dernière génération trônaient sur les tables et crachaient en silence et en permanence des données aussitôt classées par ordre de priorité. Lignes sobres, transparences, miniaturisation, calculateurs quantiques, contrôle du geste et de la voix, le nec plus ultra en matière de technologie. Le Central de Paris, en comparaison, ressemblait à une exposition d'antiquités d'avant la Grande Guerre.

« Tu cherches quoi, au juste ? demanda Dave, de plus en plus nerveux.

— La preuve qu'il y a eu des contacts entre les grubs de New York et les mouvements apocalyptiques ou satanistes de Paris.

— Ça changera quoi ?

— Faut toujours savoir à qui profitent le crime, c'est la règle de base du métier. Quand ma hiérarchie aura tous les éléments en main, elle pourra s'organiser. Si elle en a encore le temps. »

Les lignes se succédaient sur l'écran du Gravic, épiluchant comme un oignon les différentes couches de la puce.

« Vas-y, mon tout beau, crache nous tout ce que tu as dans le bide », murmura Théo.

Dave tritura la crosse de son taz.

« Il ne nous reste même pas vingt minutes. Déjà que je vais avoir du mal à expliquer comment le vigile de ce niveau se retrouve ligoté et bâillonné dans les chiottes.

— Tu n'as qu'à le neutraliser définitivement...

— Tu veux dire, le flinguer ? T'es vraiment fêlé, mec.

— C'est la guerre. À la guerre, tous les coups sont permis. »

Dave exprima sa réprobation d'un claquement de langue.

« Tu déconnes, mec, c'est un collègue.

— Y a déjà eu cinquante mille morts. Et y en aura d'autres, beaucoup d'autres, si on ne parvient pas à arrêter les dingues qui sont à l'origine de cette boucherie. Qu'est-ce que tu préfères, Dave ? »

Le Gravic grésilla, puis émit une succession de notes prolongées.

« Le collègue dira rien de toute façon : j'l'ai eu par-derrière, j'crois pas qu'il ait eu le temps de nous voir. »

Les signes qui s'affichaient sur l'écran attirèrent l'attention de Théo.

« C'est toi qui décides, Dave. Ah, ça devient intéressant. Encore un effort, mon tout beau. »

Les matrices contrôlaient les réseaux de communication, le système bancaire, les transports et la sécurité de la Cité Unifiée. Comme tout système centralisé, elles étaient extrêmement vulnérables, même si leurs concepteurs les prétendaient inviolables. Les progrès considérables générés par l'informatique quantique se payaient d'inconvénients majeurs qui mettaient

parfois les techniciens dans l'embarras. Les circuits secondaires, prévus au départ pour pallier les dysfonctionnements du système central, étaient rapidement devenus inopérants et réservés à quelques privilégiés qui désiraient communiquer entre eux à l'abri des oreilles indiscretes. Mais personne n'avait jamais posé cette question, essentielle pourtant : qui programait et contrôlait les matrices ?

L'huissier introduisit le responsable des services techniques de la cité de Paris dans le bureau d'Alaric Bronier.

« A-t-on réussi à rétablir les réseaux de communication ? demanda le maire sans préambule.

— Pas encore, Monsieur », répondit le responsable, un homme d'une cinquantaine d'années dont les cheveux blonds et les yeux d'un bleu tirant sur le mauve résultaient probablement d'une correction génétique.

Il portait l'uniforme bleu marine des fonctionnaires de la mairie ; les doubles liserés pourpres sur le col et l'extrémité des manches indiquaient son rang.

« Qu'est-ce que vous attendez, bon Dieu ? Nous ne pouvons pas rester coupés des autres villes.

— Il s'agit d'un bogue informatique d'un type inconnu, Monsieur. Toutes mes équipes sont sur le pont.

— Ne me dites que vous êtes tenus en échec par un caprice de ces satanées machines, vitupéra Alaric Bronier. Je vais finir par croire que je suis entouré d'incapables. »

Le responsable ressemblait à un enfant penaud pris en faute.

« Je vous assure que nous faisons tout pour... »

L'adjoint Jule Richebourg s'engouffra à son tour dans le bureau par l'une des portes latérales.

« Monsieur...

— Quoi, encore ? aboya le maire.

— Les Ombres.

— Eh bien quoi, les Ombres ? »

Jule Richebourg reprit son souffle.

« Une nouvelle attaque. Dans l'ouest. Les quartiers de Neuilly et de la Défense.

— Un bilan ?

— On parle de plus de cinq mille morts. »

Le visage d'Alaric Bronier se décomposa.

« Cinq mille ? En une seule attaque ?

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Comment avez-vous été prévenu ? Tous les réseaux sont coupés, y compris ceux des médias. Nous sommes complètement dans le noir.

— Certains circuits privés fonctionnent encore. Je viens de recevoir une communication d'un ami de la Défense. Selon lui, les crimes ont été commis en moins d'une demi-heure. »

Le maire se leva et contourna le responsable des services techniques pour se rapprocher de l'adjoint.

« Cinq mille morts en moins de trente minutes ? Vous êtes sûr de votre informateur ? »

— Je n'ai aucune raison de mettre sa parole en doute, répondit Jule Richebourg. J'ai envoyé un observateur sur place. J'attends son rapport. »

Alaric Bronier se tourna vers le responsable des services techniques.

« On ne peut pas joindre les autres mairies avec les circuits privés ? »

— Non, Monsieur : ce sont d'anciens réseaux intranet qui permettent seulement de communiquer dans un périmètre restreint.

— Les transports ne sont pas affectés ?

— Ils fonctionnent normalement.

— Ils sont pourtant eux aussi gérés par le Central, non ? »

La responsable des services techniques se massa la tempe de la pulpe de l'index.

« Le bogue n'affecte que les communications. »

Le maire garda le silence, immergé dans ses pensées. Jule Richebourg ne l'avait jamais vu à ce point décontenancé.

« Nous sommes maintenant aveugles et sourds, reprit Alaric Bronier. Totalelement vulnérables. Il faut mettre les forces de l'ordre en état d'alerte.

— La police l'est déjà, Monsieur, objecta Jule Richebourg.

— Et l'armée ?

— L'armée n'est actuellement pas sous notre commandement, c'est la...

— Je sais que c'est la mairie de Londres qui est en charge de l'armée jusqu'à la prochaine assemblée, coupa le maire. Et je m'en fous. Convoquez immédiatement les représentants de l'état-major.

— Mais... »

Alaric Bronier congédia son adjoint d'un geste impatient.

« Vous ne comprenez donc pas que chaque seconde compte ? »

« New York ? » Ava s'arrêta au milieu de l'allée et, les sourcils froncés, fixa Ganesh. « Putain, Ganesh, c'est grand, et on n'a aucun indice. Autant chercher une fourmi dans le parc Monceau. Et puis, tu peux pas te tirer sans prévenir ta hiérarchie. Moi, en tout cas, je ne te suis pas : je ne tiens pas à foutre ma carrière en l'air avant même de l'avoir commencée.

— Pas très aventureuse, la stagiaire Ava.

— Fais chier, Ganesh. C'est Théo lui-même qui m'a donné ce

conseil : je voulais partir avec lui à New York, il m'a jetée en disant que mes déplacements seraient tracés par ma biopuce de citadine. Je suis un boulet pour lui. »

La nuit donnait aux arbres du parc désert l'allure de fantômes frissonnants.

« On est tous des boulets pour Théo. Il ne m'a pas très bien accueilli au début. Quoi qu'il en soit, si tu as envie de voir New York, c'est le moment ou jamais.

— J'ai pas les moyens de me payer le voyage.

— Mon dernier salaire a été viré. Je me ferai un plaisir de t'offrir le billet.

— Hé, va pas croire que...

— Rassure-toi : je ne te drague pas. Tu n'es pas mon genre.

— Merci.

— De rien. »

Demande d'ouverture du domaine protégé, demande d'ouverture du domaine protégé. Code.

« Excuse-moi. »

Ganesh s'éloigna. Ses chaussures crissèrent sur les gravillons de l'allée.

Code.

Il s'estima assez loin pour pouvoir parler sans être entendu.

WA196BX-602KY.

Domaine ouvert, espace de dialogue ouvert.

Bonjour, Ganesh.

La même voix que l'autre fois, avec un léger accent new-yorkais.

Cette session peut s'interrompre à tout moment. Les réseaux de communication sont coupés. Nous utilisons un réseau parasite, mais les pacmans sont de plus en plus efficaces.

Les pacmans ?

Des créatures voraces des antiques jeux vidéo. C'est le surnom des programmes chargés de démanteler et d'avaler les cryptages.

Un brouillage escamotait par instants la voix du correspondant de Ganesh.

Ne cherchez pas à retrouver Théo, Ganesh.

C'est un ami. Pas question de le laisser tomber.

... n'allez... pas... à...

Quoi ? Quoi ?

... New York... Théo... sales draps... bureau des grubs... Madison... rien pour lui... besoin de vous ici...

Je ne vous entends presque plus.

Si... New York... les grubs...

Quoi, les grubs ? Putain, je ne comprends plus rien.

... gueule du loup... fin programmée... qu'une étape...

Le brouillage, insupportable, rendit la voix inaudible, puis le silence se fit à nouveau en Ganesh.

Fin de la session, domaine fermé. Fin de la session, domaine fermé.

Perplexe, il rejoignit Ava au milieu de l'allée.

« Ça va ? dit-elle. Rien de grave ? »

— Un appel privé. J'ai eu un problème avec le cryptage. »

Il vit dans son regard qu'elle ne le croyait pas. Elle sortit de sa poche une petite boîte, l'ouvrit et saisit une pilule blanche qu'elle avala avec une grimace.

Stimulateur nano-neuro.

« Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-elle au bout de quelques secondes. On retourne au Central ? »

— Fais ce que tu veux. Moi, je file à New York. »

« Je ne comprends pas, Monsieur : les communications inter-citadines sont interrompues et j'ai gardé un contact intact avec le fouineur Ganesh Parvati.

— Je vous ai déjà dit qu'on lui avait implanté un programme spécial.

— Spécial ou pas, un programme est toujours relié aux matrices de la Cité Unifiée.

— Les matrices, on leur fait dire et faire ce qu'on veut.

— Je ne comprends pas ce que...

— Les matrices ne sont que des machines. Elles ne prennent pas d'initiative. Il suffit de savoir les manipuler.

— Je les croyais inviolables.

— L'homme le plus fort de la Terre est invincible jusqu'à ce qu'il tombe sur quelqu'un de plus fort que lui.

— Ça veut dire quoi ?

— Peu importe. Votre boulot, c'est de suivre le fouineur Ganesh Parvati.

— Il est actuellement dans le tube souterrain entre Londres et New York, parti à la recherche de son ami Théodore.

— Quel comportement aberrant. J'ai de plus en plus de mal à comprendre les êtres humains.

— Vous appartenez pourtant à l'espèce humaine.

— Je vous laisse. Une réunion. Les communications seront rétablies dans environ cinq heures.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ?

— Je veux que vous me teniez informé de chacun des faits et gestes du fouineur Ganesh Parvati. Et surtout, surtout, n'entrez pas en contact avec lui. À aucun prix. Compris ?

— Ai-je le choix ?

— J'ai bien peur que non. »

Le Gravic continuait d'aligner les mots et les dates sur l'écran. Dave, de plus en plus nerveux, surveillait sans cesse la rue, à travers les lamelles des stores.

« Vraiment passionnant, murmura Théo.

— Quoi donc, mec ?

— Les échanges entre tes copains les grubs et les cinglés de la Main Noire. Le Gravic les a tous reconstitués.

— Ça dit quoi ? »

Théo lança un coup d'œil au vigile.

« En gros, ils leur proposent un gros paquet de fric et leur assistance technique pour organiser une série de meurtres à Paris.

— Pourquoi Paris ?

— Facile à comprendre, Dave : préparer l'opinion parisienne à l'avènement d'un gouvernement autoritaire et centralisé. On crée la panique, on profite de la terreur de la population pour imposer un nouveau régime qui n'a plus rien de démocratique. »

Dave abandonna un petit moment sa surveillance pour fixer Théo d'un air réprobateur.

« J'vois pas ce que la C.U. a de démocratique.

— Le partage des pouvoirs entre les cités, les élections, les assemblées. Ce n'est pas grand-chose, peut-être, mais ce sont les seuls vestiges de démocratie qu'ils nous restent. C'est encore trop pour certains, apparemment.

— Bon, faut s'tirer, mec ! Tu as eu ce que tu voulais, et les grubs vont débouler.

— Tu me laisses partir, Dave ? »

Une esquisse de sourire s'afficha sur les lèvres du vigile.

« J't'ai jamais vu, mec, j'sais même pas que tu existes. Bonne chance. »

Théo commanda l'expulsion de la micropuce d'une pression continue de l'index sur la touche lumineuse. Il la récupéra dans le creux de sa main et fonda vers la sortie de la salle.

« Salut, Dave. Bonne chance à toi. »

Il ouvrit la porte, s'assura machinalement du regard que la voie était libre et se dirigea vers l'extrémité du couloir.

« Ne bouge plus, Théodore Bernier. »

La voix avait claqué derrière lui. Accent new-yorkais.

« Au moindre mouvement, je te neutralise. »

Des bruits de pas enflèrent dans le couloir.

« Bordel de Dieu, ils étaient en train de nous écouter. » La voix lointaine et affolée de Dave. « Tire-toi, mec. Tire... »

Le grésillement caractéristique d'un taz retentit, suivi d'un gémissement étouffé et du choc sourd de l'effondrement d'un corps.

Théo voulut se retourner, mais la voix l'en empêcha.

« Si vous bougez, la prochaine décharge est pour vous, Théodore Bernier. Je vous préviens : elle sera mortelle.

— D'accord, d'accord, je ne bouge pas d'un cheveu, soupira Théo. Mais vous êtes où, bon Dieu ?

— Tout près de vous. Vous êtes bien naïf de croire que la surveillance de ces bureaux était confiée aux seuls vigiles. Nous n'avons rien perdu de vos évolutions, ni de vos conversations.

— Vous allez faire quoi de moi ? M'éliminer ?

— Nous avons d'abord quelques questions à vous poser.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je répondrai ? »

La voix marqua un temps de silence.

« Les statistiques. Nos techniques d'interrogatoire sont au point. Jamais nos questions ne sont restées sans réponse.

— Moi aussi, j'ai une question : c'est vous, les Ombres ? »

Théo ne reçut pour réponse qu'un éclat de rire.

Losfer engendra la nuit qui cache la laideur du monde en son sein obscur, puis il expédia ses légions ténébreuses sur la Terre soumise à la lumière et à la chaleur infernales du soleil, le tyran.

Culte de Losfer, agglomération de Tchon

Pays horcite

J'ai longtemps vécu à Tchon, et je ne conseille à personne d'aller s'y installer. Tchon était un enfer sur Terre. À ceux qui affirmaient que tout le pays horcite était devenu un enfer, je répondrai que certains endroits étaient pires que d'autres.

Les gueules noires imposaient leur terreur de la tombée de la nuit jusqu'à l'aube. Les adeptes de Losfer offraient des sommes de plus en plus importantes aux aubergistes, aux chefs de clans, aux parents eux-mêmes pour acheter les victimes de leur culte barbare. Une pratique ignominieuse se développait dans certaines familles, qui consistait à faire un grand nombre d'enfants afin d'en vendre un ou plusieurs aux émissaires losfériens. Un vrai trafic.

Un trafic dans lequel j'ai trempé. J'ai même pris plusieurs femmes qui m'ont chacune donné quatre ou cinq enfants. Sur la vingtaine que nous avons engendrée, six ont été remis aux gueules noires pour quelques poignées de tchons. Six, qui ont été torturés et crucifiés, six, dont les cris d'agonie ont retenti jusqu'au petit matin. Le plus vieux avait dix ans, le plus jeune à peine deux. Leurs visages ont hanté mes pensées, mes rêves, pendant des années, et continuent de me harceler. Les remords sont devenus si étouffants, si douloureux, que je me suis enfui comme un lâche un jour d'hiver pluvieux, quittant ce théâtre de malheur, abandonnant les femmes dont je devais assurer la protection et la subsistance, les condamnant, elles et mes filles, à être des proies faciles pour les prédateurs de tous genres, les gueules noires, les brutes des clans, les marchands de viande humaine, les cinglés de tous poils qui faisaient de la souffrance et de la cruauté leurs seules raisons de vivre. Je me suis transformé en spectre, en l'une de ces ombres qui errent comme des âmes damnées en espérant qu'un jour, quelqu'un leur plongera une lame dans le cœur.

« Les hommes en noir, ils viennent pour vous prendre. »

La voix vibrante de Josp réveilla Deux Lunes et Naja. Suivant les recommandations de Colb, ils avaient gardé la fenêtre de la chambre fermée malgré l'âpre odeur de poussière et de décomposition. Naja eut besoin de temps pour distinguer la silhouette agitée de Josp dans l'obscurité.

« Les hommes en noir, les Heures me parlent, ils viennent, ils veulent vous prendre, répéta Josp.

— Calme-toi, murmura Naja. On est à l'abri ici.

— Les hommes en noir parlent à la femme, la vieille femme leur ouvre la porte et leur montre le chemin de notre chambre.

— Il faut immédiatement partir », intervint Deux Lunes.

Il s'était éjecté de sa paillasse et avait commencé à se rhabiller.

« T'en as de bonnes, toi, objecta Naja, assise sur sa propre paillasse. Où tu veux qu'on aille ?

— Je sais simplement qu'on ne doit pas rester là.

— Dans combien de temps ils seront là, Josp ? »

Le petit homme se tenait déjà près de la porte, tremblant de peur.

« Les Heures ne me disent pas. »

Des grincements et des craquements répétés brisèrent le silence nocturne.

« Ils sont dans l'escalier, souffla Deux Lunes. Passons par la fenêtre.

— T'es dingue, protesta Naja. On est au troisième étage. Elle est au moins à douze mètres de hauteur.

— On n'a pas le choix. »

Deux Lunes se rendit en deux bonds près de la fenêtre et ouvrit les lourds volets de bois. Elle donnait sur une petite place derrière la maison. La clarté diffuse du croissant de lune et des étoiles lui permit de discerner un arbre dont les branches les plus hautes se balançaient à moins de deux mètres de l'ouverture.

« On va se casser le cou, chuchota Naja derrière lui.

— Peut-être pas si on réussit à attraper les branches. »

D'autres grincements et craquements retentirent, plus proches.

« Et Josp ? »

Deux Lunes se retourna et aperçut le petit homme aux côtés de Naja, les yeux agrandis par la terreur.

« Je le prends avec moi.

— Mais comment tu... »

Josp n'attendit pas que Naja ait terminé sa phrase pour se rapprocher de Deux Lunes.

« Tu es prêt ? »

Josp acquiesça d'un hochement de tête. Deux Lunes grimpa sur le rebord de la fenêtre et tendit la main pour aider le petit homme à le rejoindre. Une fois qu'ils eurent tous les deux pris position sur l'étroite corniche de pierre, Deux Lunes passa le bras autour de la taille de

Josp, le plaqua contre lui, fléchit les jambes et les détendit comme des ressorts. Son saut le propulsa dans les branches proches. Des feuilles et des tiges flexibles lui cinglèrent le visage. Il lança son bras libre à la recherche d'une prise. Plusieurs ramilles se brisèrent sous son poids. Serrant Josp contre lui, il continua de tomber à travers la frondaison. Sa main parvint enfin à accrocher une branche qui plia sans se rompre. Il s'y agrippa de toutes ses forces, eut l'impression que son bras se disloquait, mais ne lâcha pas.

Des craquements lui apprirent que Naja avait sauté à son tour dans la frondaison.

« Tu peux te débrouiller pour descendre ? demanda-t-il à Josp.

— Je peux, je peux. »

Josp saisit une branche voisine et, avec une adresse surprenante, commença à dévaler l'arbre. Ils n'eurent ensuite qu'à se laisser tomber sur une hauteur de deux mètres pour gagner le sol. Naja les rejoignit quelques secondes plus tard, le front barré d'une large égratignure.

Un fracas de porte retentit au-dessus d'eux, suivi d'éclats de voix.

Ils s'engouffrèrent dans une ruelle qui donnait quelques centaines de mètres plus loin sur un grand bâtiment de tôle fermé par des grilles. Des bruits de cavalcade leur signalèrent que les hommes en noir s'étaient lancés à leur poursuite.

« Il faut qu'on dégotte une cachette, vite », lâcha Naja entre deux expirations sifflantes.

Ce maudit asthme ne choisissait pas le bon moment pour se rappeler à son souvenir. À chaque inspiration, des lames chauffées à blanc lui transperçaient les poumons.

Ils contournèrent la bâtisse et enfilèrent les ruelles au hasard sans croiser la moindre silhouette ni entrevoir la moindre lumière. Seuls résonnaient les claquements de pas dans le lointain. De gros rats dérangés dans leur besoin hérissèrent le poil et montrèrent les dents. Une muraille se dressa tout à coup devant eux.

« Le rempart », souffla Deux Lunes.

Son faite culminait à plus de vingt mètres de hauteur. Comme il ne présentait aucun escalier, aucune ouverture, aucune prise, ils durent le longer sur une centaine de mètres, contraints parfois de se faufiler dans les minuscules intervalles entre les constructions et la muraille.

« Là, une porte, s'écria Deux Lunes en désignant le linteau monumental au-dessus des toits.

— Pas trop tôt, maugréa Naja, j'ai hâte de foutre le camp de cet endroit de malheur. »

Ils s'en rapprochèrent, mais, au moment où ils débouchaient sur l'espace dégagé devant la porte, une foule surgit d'une ruelle, les uns brandissant des torches, les autres poussant devant eux deux adolescents terrorisés.

« Les hommes en noir », gémit Josp.

Deux Lunes et Naja, tirant leur petit compagnon, se réfugièrent dans un recoin d'obscurité entre deux habitations. La foule se répartit sur l'espace libre face à la porte. Deux croix grossières de bois reposaient devant des cavités étroites creusées dans le sol.

« Qu'est-ce que tu vois ? » chuchota Naja.

Deux Lunes avait glissé la tête de l'autre côté de l'arête de la construction pour avoir une vue d'ensemble de la place. Hormis les deux adolescents attachés par le cou et traînés devant les croix, les membres de l'assistance, hommes et femmes, étaient vêtus de noir de la tête aux pieds, leurs visages et leurs mains enduits d'une substance également noire, charbon ou brou de noix. Un homme se détacha de la foule et grimpa sur un escabeau que deux femmes avaient posé devant lui.

« Losfer sera satisfait cette nuit, déclara l'homme d'une voix forte. Nous lui offrons le sang du sacrifice. Il nous regarde comme ses fils bien-aimés, il déploie pour nous ses ténèbres, il nous enveloppe des replis de son noir manteau. Puissant Losfer, que ton règne arrive.

— Que ton règne arrive, répéta la foule en chœur.

— Que ta volonté soit faite, que viennent les temps obscurs, que s'efface à jamais la lumière du jour qui dévoile l'horreur de l'homme et de la création.

— Que ta volonté soit faite », cria la foule.

L'assistance entonna un chant grave dans une langue que Deux Lunes ne comprenait pas. L'adolescente sanglotait tandis que le garçon fixait le prêtre et ses fidèles d'un air ébahi.

« Moi, Balbut, ton fidèle serviteur, j'offre au grand Losfer ces deux sacrifices au nom de la communauté de Tchon », reprit l'officiant à la fin du chant.

Des tambours se mirent à battre et les membres de l'assistance à se trémousser. Empli de tristesse et de colère, Deux Lunes se laissa choir contre la cloison de tôle lorsque les hommes s'approchèrent des deux adolescents et commencèrent à retirer leurs vêtements. Naja, Josp et lui demeurèrent immobiles, assis à même le sol, tout le temps que les adeptes de Losfer crucifiaient leurs victimes. Les cris d'agonie des deux suppliciés dominèrent bientôt les vociférations de l'assistance.

Le temps se suspendit.

Lorsqu'enfin le silence redescendit sur Tchon, les premières lueurs de l'aube se glissaient entre les nuages et paraient d'or pâle les toits et les façades de Tchon. Deux Lunes risqua de nouveau un regard en direction de la porte. Le spectacle qu'il découvrit sur l'esplanade l'horrifica. Des rats noirs grouillaient au pied des deux croix dressées sous le rempart. Les têtes des deux adolescents crucifiés et couverts de sang reposaient sur leurs poitrines.

« Qu'est-ce qu'on fait ? murmura Naja.

— D'après Colb, on ne risque rien le jour. Il faut qu'on essaie de le retrouver.

— Il était peut-être de mèche avec la logeuse pour nous livrer à ces monstres.

— Le mieux est d'aller le lui demander.

— Tu crois pas qu'on devrait plutôt se tirer ? J'tiens vraiment pas à finir comme ces deux-là.

— L'hiver approche, nous en avons encore pour des jours et des jours avant d'atteindre le sud, on n'a pas de nourriture, pas de couverture, pas de vêtements chauds, pas d'arme. Colb nous a proposé de vendre quelques-unes de ses peaux. Avec l'argent, nous pourrions acheter tout ce dont nous avons besoin.

— J'ai plus trop confiance en lui.

— Tu vois une autre solution ? »

Naja secoua la tête. Deux Lunes se tourna vers Josp.

« Et toi, Josp, les Heures ne te disent rien ?

— Elles ne me parlent pas », bredouilla le petit homme.

Le froid matinal n'était sans doute pas la seule cause de ses tremblements.

« En ce cas, retournons à l'auberge et essayons de parler à Colb », conclut Deux Lunes.

« Où sont-ils passés ? » demanda Colb.

Bareline s'interrompit dans sa tâche et leva sur le trappeur un regard dépourvu d'aménité.

« Ils ont foutu le camp cette nuit, marmonna-t-elle. Comme tu réponds d'eux, tu me paieras leur nuitée. »

Colb avait entendu des bruits au cours de la nuit, les avait attribué à des règlements de compte dans les rues proches et n'y avait pas prêté attention.

« J'comprends pas, murmura-t-il. Quel intérêt pour eux de s'aventurer en pleine nuit dans une ville aussi dangereuse que Tchon ?

— On sait pas toujours ce qui se passe dans la tête des gens. »

Les cerbères de la vieille femme, trois hommes aux épaules larges assis autour d'une table, dévoraient leur petit déjeuner dans un concert de bruits de mastication et de déglutition. Colb sentait que quelque chose clochait dans les propos et l'attitude de la vieille femme.

« Tu serais pas pour quelque chose dans leur départ par hasard ? »

Il avait parlé d'une voix forte. Les trois cerbères se retournèrent en lui adressant des regards torves.

« J'suis pas leur mère, répliqua Bareline.

— Je sais qu'il se passe de drôles de trucs, à Tchon », insista le

trappeur.

Il regretta d'avoir laissé son fusil dans sa chambre. Il n'avait sur lui que son poignard, une arme insuffisante face aux trois gaillards de la logeuse.

« Il s'en passe de drôles partout sur ce monde », marmotta Bareline en continuant d'éplucher ses pommes de terre.

Colb se demanda où et comment elle pouvait se procurer une denrée aussi précieuse que des pommes de terre. Ses chambres ne lui rapportaient sans doute pas suffisamment d'argent pour s'offrir ce genre d'extra. Mais il se rappela qu'il avait besoin d'un logement, besoin d'elle, et préféra remballer soupçons et questions.

« Tu as sans doute raison, vieille chouette. Après tout, s'ils ont envie de se faire pendre ailleurs, ça les regarde. »

Bareline posa son couteau sur la table au milieu des épluchures, s'essuya les mains sur un torchon noir de crasse et se dirigea de son allure tressautante vers le coin cuisine.

« Installe-toi, Colb, que je te serve ton petit déjeuner. Y a de la viande séchée de rat noir au menu. »

Tchon se réveillait d'une nouvelle nuit de cauchemar. Ses habitants retiraient les panneaux de bois ou de tôle avec lesquels ils occultaient leurs portes et leurs fenêtres. Les rats désertaient les rues pour se réfugier dans les égouts. Deux Lunes, Naja et Josp déambulaient dans un labyrinthe qui s'animaient peu à peu. Les mines chiffonnées des hommes et des femmes qu'ils croisaient disaient une colère mêlée de résignation et de culpabilité.

« Moi j'dis que le ciel se vengera de nous, proférait une femme à une autre. Qu'il nous enverra bientôt les Cavaliers de l'Apocalypse.

— Il s'est déjà vengé, répondait l'autre. Il nous a envoyé la peste.

— Pourquoi les chefs de clans ne nous débarrassent-ils pas de cette vermine de géules noires ?

— Ils y trouvent leur intérêt, je suppose. »

Des nuages roulaient au-dessus de la ville, poussés par un vent rageur et froid, porteurs de pluie.

« Les Heures me disent, les hommes en blanc, ils sont très malheureux, déclara Josp.

— Quoi encore, les hommes en blanc ? » glapit Naja.

Le manque de sommeil et l'horreur ressentie devant les croix lui avaient mis les nerfs à vif. À côté de Tchon, le Noyau apparaissait dans sa mémoire comme un havre de paix et d'harmonie.

« Il veut sans doute parler de ceux-là », fit Deux Lunes.

La ruelle débouchait sur une immense fosse au fond de laquelle s'agitaient des formes blanches et silencieuses, des hommes et des femmes enveloppés de tissus blancs maculés de taches brunes. Ils

vivaient dans des trous creusés dans la terre et bourrés de paille. On distinguait à peine leurs traits sous les bandes nouées autour de leurs visages. Des âmes charitables leur lançaient des restes de repas. Deux Lunes s'accroupit sur le bord de la fosse pour mieux les observer.

« Putain, Deux Lunes, on va pas rester plantés là toute la journée, maugréa Naja.

— Il ne s'agit pas de peste, déclara le guérisseur au bout d'un moment, mais d'une forme de lèpre. J'ai déjà vu ce genre de cas dans le Haut Lieu. La peste aurait tué les trois quarts de la population de Tchon.

— C'est quoi, la différence ?

— La peste est contagieuse. La lèpre, beaucoup moins. Attendez-moi là. »

Deux Lunes descendit dans la fosse par un escalier grossier taillé dans la paroi de terre et étagé avec des pierres.

« Reviens », cria Naja.

Parvenu au fond de la fosse, Deux Lunes se dirigea vers deux silhouettes plus proches. Elles reculèrent lorsqu'il s'approcha et se réfugièrent dans l'une des cavités forées en bas des parois.

« Je suis Deux Lunes, guérisseurs du Haut Lieu. J'aimerais vous examiner. »

Les deux silhouettes ne lui répondirent pas. Les autres s'étaient elles aussi retirées dans leurs cavités.

« Va-t'en. »

La voix, déformée, était celle d'une femme.

« J'aimerais vous examiner, répéta Deux Lunes. Il existe peut-être un remède pour le mal qui vous ronge.

— Personne ne peut plus rien pour nous, gémit la femme. Personne.

— J'aimerais quand même essayer. »

Aucune réponse, aucun mouvement. Au bout d'un long moment, Deux Lunes se résigna à rebrousser chemin. Un bref coup d'œil lui montra que Naja et Josp l'attendaient là-haut. Les passants lui lançaient des regards intrigués et réprobateurs. Il retourna vers l'escalier de terre.

« Attends. »

Il se retourna face à la femme sortie de la cavité. Elle dénouait les bandages autour de sa tête, dévoilant peu à peu un visage ravagé par la maladie.

« Deux Lunes, reviens ! » cria Naja.

Il s'avança vers la femme. Il ne restait plus grand-chose d'humain dans ce chaos de chairs boursouflées. Ses yeux, qui brillaient comme des pierres précieuses au fond d'un lit de boue, exprimaient la souffrance, mais aussi l'espoir.

Chapitre 18

Derrière le sourire se cache parfois une lame empoisonnée, derrière la lame se tient l'intention, derrière l'intention se tapit le félon.

Proverbe de la New Montmartre, New York

Cité Unifiée de NyLoPa

Sur les dix mille personnes qui séjournèrent en permanence à la mairie de New York, on comptait deux milliers de lobbyistes accourus de tous les coins de NyLoPa pour défendre les intérêts d'une corporation, d'une association, d'un parti ou d'une religion. Surnommés les « quinzies », le sourire aux lèvres, tirés à quatre épingles, ils passaient de bureau en bureau pour tenter d'obtenir les faveurs et les subsides des membres des différentes commissions. La plupart ne se contentaient pas de paroles, ils offraient à leurs interlocuteurs de généreuses contributions dont les plus recherchées étaient les séjours à Paris et, évidemment, la satisfaction de tous les désirs, y compris les moins avouables.

Sophiale Morel se présenta d'un air furieux dans le bureau de Jeffrey Dobbs. Le maire de New York apprécia une nouvelle fois la beauté et l'élégance de la jeune femme. Il avait entretenu une liaison fougueuse avec elle deux années plus tôt, puis une autre assistante, plus fraîche, plus docile, l'avait évincée.

« Utilisons votre langue maternelle, Sophiale, attaqua Dobbs. J'adore parler français avec vous.

— Comme vous voulez, Jeffrey. » La jeune femme s'assit sur l'un des sièges placés en face du bureau et croisa les jambes. « Vous n'avez pas tenu compte de nos avis. Vous avez déclenché l'opération plus tôt que prévu.

— Deux nouvelles attaques des Ombres se sont produites hier. Les réactions de la population sont de plus en plus difficiles à maîtriser. J'ai jugé que...

— Vous nous payez, Consuelo et moi-même, pour penser, coupa la

conseillère. Je persiste à dire que votre initiative est prématurée. Mes parents ont vécu longtemps à Paris avant de s'installer à New York, je connais bien la population parisienne. À mon avis, elle n'est pas prête à accepter l'idée d'un gouvernement centralisé. »

Le regard de Dobbs se posa sur les jambes de son interlocutrice. Les souvenirs de leurs étreintes brèves et intenses dans des locaux sombres dépourvus de caméras masquèrent un moment ses autres pensées.

« Je ne partage pas votre analyse, reprit-il. Les circonstances sont favorables. Londres nous soutient sans réserve dans cette affaire. Comme vous le savez, nos amis londoniens disposent du commandement de l'armée unifiée jusqu'à la prochaine assemblée. La plupart des officiers de l'état-major sont acquis à notre cause. Ils estiment, comme nous, qu'un pouvoir unifié sera profitable à NyLoPa. Ils n'interviendront pas lorsque nous invoquerons l'article 72-a.

— Il n'y a aucune raison qu'ils interviennent si nous restons dans un cadre strictement légal, objecta Sophiale.

— Les militaires sont... étaient, devrais-je dire, aussi chatouilleux que les hommes politiques sur l'équilibre des pouvoirs dans la Cité Unifiée. Pendant plus d'un siècle et demi, leur seul travail a consisté à assurer la sécurité des serres agricoles. Les Ombres ont réveillé leurs ardeurs belliqueuses. Ils brûlent de s'occuper du problème, de réussir là où ont échoué les grubs et la police. Et ils savent qu'un commandement unifié est un gage d'efficacité. »

La conseillère tira sur sa jupe.

« Je vous déconseille de mêler les militaires aux affaires intérieures. Ça reviendrait à introduire les loups dans la bergerie. »

Dobbs se renversa sur sa chaise en écartant les bras.

« Vous êtes bien une Parisienne, ma chère. Trop respectueuse des institutions. Vos réflexes démocratiques vous encombrant. »

Sophiale lui répondit d'un sourire à la fois narquois et fripon.

« Vous êtes bien placé pour savoir que je ne suis pas toujours respectueuse des institutions, Jeffrey. Je suppose que la panne générale des réseaux de communication est la première étape de votre offensive. Quelles sont les suivantes ? »

Les traits de Dobbs se tendirent.

« Vous pensez vraiment que je vais vous les révéler ? »

— Ne suis-je pas l'une de vos conseillères ? »

Le maire hocha la tête.

« Vous l'avez été. » Il marqua un petit temps de silence. « Je n'étais pas le seul à profiter de vos conseils... »

— Que voulez-vous dire ? »

Dobbs se pencha par-dessus le bureau et enfonce ses yeux dans ceux de son interlocutrice.

« Si vous cessiez, juste une fois, de me prendre pour un con,

Sophiale ? Le temps est venu de jouer cartes sur table, vous ne croyez pas ?

— Je ne vois pas ce que... »

Dobbs la coupa d'un geste péremptoire de la main.

« Vous avez cru m'utiliser, je vous ai utilisée, mais la comédie est finie, je n'ai plus besoin de vous. » Sa voix était devenue cassante, blessante. « Mon père me disait toujours qu'il fallait se méfier des belles Parisiennes. Nous savons depuis le début que vous jouez un double jeu. Nous avons craqué vos cryptages et écouté vos conversations. Très instructives. Nous avons fait en sorte de les exploiter. À votre insu, Sophiale, vous aurez concouru à la chute du système que vous croyiez défendre. »

Il ponctua ses mots d'un rire aigu. Elle avait blêmi et perdu de cette superbe qui la rendait à la fois agaçante et désirable.

« Que comptez-vous faire de moi ? » murmura-t-elle.

Dobbs se détourna et fixa l'écran souple mural où déferlaient les images syncopées de NyLoPa.

« Vous savez très bien quel est le sort réservé aux traîtres », finit-il par répondre d'un ton neutre.

Un bateau se dirigea vers le quai où attendaient Ganesh et Ava. Les gouttes de pluie hérissaient la surface de l'eau verte où se reflétaient les immeubles aux façades couvertes de mousse.

« Taxiboat ? cria le batelier.

— Yes », répondit Ganesh.

Le moteur électrique se tut, et le bateau s'immobilisa avec douceur contre le quai.

« Je ne m'imaginais pas New York comme ça, murmura Ava.

— Vous êtes Parisiens ? s'exclama le batelier. Je suis du quartier de la New Montmartre. Bienvenue dans la Grosse Pomme. Je vous dépose où ?

— 34^e et Madison Avenue.

— C'est parti. »

Ils grimpèrent à bord du taxiboat, un engin maintes fois rafistolé à en croire l'état de la coque. Le batelier redémarra et prit rapidement de la vitesse dans le dédale des canaux.

« Qu'est-ce qu'on va foutre là-bas ? demanda Ava.

— J'ai eu l'info par ma biopuce, répondit Ganesh. Il n'y a qu'un bureau de grubs sur Madison, au croisement de la 34^e.

— Qu'est-ce qui te fait dire que Théo est allé dans ce bureau ? Et puis, tu l'as chopée où, cette adresse ? »

Le taxiboat filait maintenant à vive allure sur un large canal bordé d'immeubles penchés, louvoyant entre les grandes barges et les vestiges de constructions laissées à l'abandon.

« J'ai bien cru que le tube sous-marin allait nous laisser en rade, déclara Ganesh. Il s'est arrêté à trois reprises. J'ai eu peur qu'on n'ait pas assez d'oxygène pour arriver à destination. Je suppose que la panne des matrices affecte aussi les transports.

— Putain, Ganesh, s'impatienta Ava. Tu réponds des fois aux questions qu'on te pose ?

— Je ne peux pas te révéler mes sources. Tu n'es pas encore entrée dans la communauté des fouineurs. »

Le regard d'Ava erra sur les quais arborés où des personnes âgées jouaient aux échecs sur des tables en pierre.

« Et je ne sais pas si j'y entrerais un jour.

— Tu n'en as plus envie ?

— Évidemment que si. Mais il y a un tel bordel dans la Cité ces temps-ci que je me demande si les choses redeviendront un jour normales. »

Ganesh s'accouda au bastingage à côté d'Ava.

« C'est notre boulot, justement, de faire en sorte qu'elles le redeviennent.

— Je ne sais pas, j'ai parfois l'impression qu'on est tous manipulés.

— Par qui ? »

Ava lui adressa un regard en biais.

« Par ceux qui contrôlent la technologie, les matrices, les réseaux. Théo prétend par exemple que ta biopuce fait l'objet d'un traitement spécial.

— Ils essaient sans doute de nouveaux logiciels, objecta Ganesh. Pas de quoi se rendre paranoïaque. »

Il trouvait la stagiaire particulièrement jolie dans la lumière crépusculaire de New York. Il n'avait jusqu'alors jamais apprécié sa beauté, occultée par une dureté apparente qu'estompaient les rayons rasants du soleil couchant. Emmy était définitivement sortie de sa mémoire, comme si elle n'avait jamais existé. Était-il devenu l'un de ces hommes sans cœur qui hantaient la Cité Unifiée ?

« Qu'est-ce qu'on fait ? »

Ava avait posé la question pour dissiper son trouble.

« On entre dans le bureau des grubs de la 34^e rue, on se fait passer pour des touristes qui se sont fait dépouiller.

— Et puis ?

— On essaie de savoir si Théo est passé par là.

— Comment ?

— Aucune idée. On improvisera.

— J'aime vachement tes plans. »

Ganesh accueillit la réflexion d'un large sourire.

« Ne t'inquiète pas. Si celui-là ne marche pas, on passera au plan B. »

Un brouhaha soudain couvrit le ronronnement du moteur. Une foule

dense comme un torrent furieux s'écoulait dans l'une des avenues perpendiculaires au canal.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Ganesh au batelier.

— Une émeute. Y a eu une attaque des Ombres cette nuit dans l'East Side. Plus de six mille morts. Les gens deviennent dingues. Ils vont finir par tout casser.

— Les flics n'interviennent pas ?

— On n'en voit plus trop dans les rues ces derniers temps. On dirait que les autorités ont abandonné la ville.

— Je crois au contraire qu'ils laissent le chaos s'installer pour mieux la reprendre en main. »

Le taxiboat se faufila entre deux barges et s'engagea dans un canal plus étroit. La clameur s'estompa peu à peu.

« On arrive, cria le batelier. Le croisement de la 34^e et de Madison est à moins de cent yards du ponton. Faites gaffe à vous. Les foules en colère, c'est comme les monstres, ça vous avale tout entier et ça ne recrache que les os. »

On a dit une quantité de choses au sujet des grubs, qu'ils étaient brutaux, corrompus, inféodés au milieu du crime, qu'ils étaient les chiens de garde de la mairie de New York, qu'ils étaient les principaux fauteurs de trouble dans les rues et sur les canaux, qu'ils obtenaient des aveux de n'importe qui n'importe quand, qu'ils régnaient sur les bas-fonds, qu'ils étaient les principaux adversaires des principes démocratiques de la Cité Unifiée, et vous savez quoi ? Tout ça était vrai. La réalité dépassait même la rumeur, et de loin.

Théo connaissait bien ce genre d'endroit. Les salles d'interrogatoire se ressemblaient dans les trois cités de NyLoPa : miroirs sans tain, carrelage blanchâtre, lumière glauque, table nue et quelques chaises. Deux hommes face à lui, le duo classique du méchant et du gentil, rien de nouveau sous le soleil new-yorkais. Le manque de sommeil lui tirait les yeux. Les courbatures de son interminable nuit menotté au radiateur l'élançaient à chacun de ses mouvements.

« Tu as le choix, Théodore Bernier, soit tu parles, soit on récupère directement les informations dans ton cerveau, déclara le premier grub, rouquin et rose de peau comme lui. Dans ce dernier cas, il ne restera pas grand-chose de tes neurones. Au mieux, l'intelligence d'un invertébré.

— Vous bluffez, rétorqua Théo. Mon cerveau est verrouillé. Personne ne peut y prendre quoi que ce soit sans ma permission.

— La technologie avance, Théodore, intervint le deuxième grub, un petit brun tout en angles et en tics. Vous avez du retard, à Paris.

— Vous avez pris ma déposition de toute façon. Je vous ai tout dit. Pas besoin de me triturer le cerveau.

— Nous ne savons pas si d'autres fouineurs sont au courant, reprit le rouquin. Je suppose que vous travaillez en groupe. Il nous faut les noms de tous ceux qui connaissent l'existence de cette puce.

— Inutile de vous fatiguer, soupira Théo. Je suis le seul à en connaître le contenu.

— Ce n'est pas la question.

— D'accord, je suis aussi le seul à savoir qu'elle existe.

— On aimerait te croire, Théodore. Mais les analyses morphopsyké des biopuces affirment que tu mens. Les statistiques sont de 62 %. Énormes. »

Théodore hocha la tête. La fatigue brouillait ses pensées. Sa biopuce restait muette, comme déconnectée. Il n'aspirait qu'à une chose : s'allonger sur un lit douillet et plonger dans le sommeil.

« D'accord, j'abats mes cartes, reprit-il. Je pense être sur la piste des Ombres. Je pense que cette piste passe par vous, mais je ne sais pas encore comment. Je ne fais confiance à personne. Je n'allais tout de même pas en parler à d'autres. Si vous êtes aussi bien renseigné que vous le prétendez, vous devriez savoir que je travaille toujours en solitaire. Ma hiérarchie me l'a assez reproché. »

Les grubs se consultèrent du regard avant que le petit brun ne pose les mains sur la table et ne se penche sur Théo.

« Pourquoi tu penses que la piste des Ombres passe par ici ?

— Je n'ai pas d'éléments précis, seulement des intuitions : vous avez chargé des mouvements satanistes de semer la terreur à Paris pour préparer l'opinion à l'avènement d'un régime centralisé et, disons, plus autoritaire. Les Ombres ont frappé à ce moment-là. Au début, j'ai cru que les sectes satanistes et leurs adeptes étaient responsables des vagues de crimes, et puis, je me suis vite rendu compte qu'ils n'en avaient pas les moyens, ni les capacités. Les Ombres ont seulement profité de la situation, j'essaie de savoir comment.

— Nous n'avons rien à voir avec tout ça, assura le rouquin.

— Je vous crois, les mecs. Mon hypothèse est qu'elles se sont engouffrées par la porte que vous avez entrouverte. En gros, elles se servent de vous à votre insu.

— Ton raisonnement ne tient pas debout, protesta le petit brun.

— Vous êtes comme les cocus des anciennes pièces de boulevard, toujours les derniers à se rendre compte de leur infortune. Peut-être que... » Théodore s'interrompt, frappé par une soudaine évidence. « Bon Dieu, ça expliquerait tout.

— De quoi tu parles ? glapit le petit brun.

— Des tueurs. Ceux qu'on appelle les Ombres.

— Tu peux être un peu plus clair ?

— Pas ici. Pas maintenant.

— On peut t'obliger à parler, Théodore, menaça le rouquin.

— Je suis protégé par mon cryptage, en relative sécurité. Mais si vous puisez les informations dans mon cerveau, alors elles passeront dans le vôtre et c'est vous qui serez en première ligne. » Il se tut quelques secondes, comme s'il auscultait le silence. « Elles nous écoutent en ce moment. Elles nous écoutent en permanence.

— Qui ça, elles, bon Dieu ? rugit le petit brun.

— Les Ombres. »

Alaric Bronier accueillit Caton d'un geste qui révélait son exaspération et son soulagement.

« Vous tombez à pic, mon vieux. Ça fait deux heures que j'essaie de vous joindre. »

Le responsable des fouineurs s'avança jusqu'au bureau et prit le temps de s'asseoir avant de répondre.

« Tous les réseaux...

— ... sont coupés, je sais.

— Pourquoi désiriez-vous me voir, Monsieur ?

— Je vous ordonne de placer tous vos fouineurs en état d'alerte maximale.

— Ils le sont déjà. Depuis la dernière attaque des Ombres.

— Laissez tomber les Ombres pour le moment.

— Mais l'enquête... »

Alaric Bronier interrompit son vis-à-vis d'un coup du plat de la main sur le bois de son bureau.

« Il y a plus urgent. Nous sommes coupés de tout. Et je crains que la mairie de New York ne profite de la neutralisation des réseaux pour lancer une offensive contre la Cité Unifiée.

— Dans quel but ? »

Des lueurs vives s'allumèrent dans les yeux du maire.

« Ne vous foutez pas de moi, Caton. En tant que chef du corps des fouineurs, vous êtes informé de tout ce qui se trame dans NyLoPa. Vous savez donc très bien que les municipalités de New York et de Londres préparent depuis deux ou trois ans un coup de force contre les institutions.

— J'en avais entendu parler, comme tout le monde je suppose, mais de là à penser qu'elles passeraient aux actes.

— Vraiment, vous me décevez, Caton. Au mieux, vous êtes totalement incompétent, ce que j'ai du mal à croire. Vous m'aviez été présenté comme un élément supérieurement intelligent. »

Caton ne perdit pas son sang-froid. Alaric Bronier ne se rappelait pas l'avoir vu s'énervé.

« Quelle est votre version du pire, Monsieur ?

— Que vous ayez été, disons... soudoyé par les maires de Londres et New York pour favoriser leurs desseins. Que vous m'ayez trahi pendant toutes ces années. »

Caton encaissa l'accusation sans broncher.

« Je puis vous assurer d'une chose, Monsieur, affirma-t-il d'une voix calme. Jamais je n'ai travaillé pour le compte des maires de New York et de Londres. Je ne les apprécie pas davantage que vous. Je trouve même que le maire de New York est un être grossier, prétentieux et stupide. »

Le maire joignit les mains devant son nez et ses lèvres.

« Puisque vous êtes sur le chemin des confidences, vous pouvez sans doute répondre à cette simple question : pour le compte de qui travaillez-vous ?

— Pour personne en particulier, Monsieur. Disons, pour moi. Oui, pour moi est la réponse la plus approchante.

— Dois-je comprendre que vous ambitionnez de me remplacer ?

— Surtout pas. Je ne suis pas aussi mesquin que vous semblez le croire.

— Vous voulez dire que la fonction de maire de Paris est mesquine ? »

La main de Caton décrivit une large boucle au-dessus de sa tête.

« J'ai une conception du monde un peu plus large.

— Quelle est justement votre conception du monde ?

— Plus tard, Monsieur. Il y a plus urgent, me semble-t-il. »

Ganesh et Ava traversèrent la rue et s'avancèrent vers le bâtiment de verre et d'acier. La rumeur de la foule en colère se déversant dans les rues proches couvrait les grondements des autotaxis et des bateaux. Une pluie fine tissait une mantille serrée au-dessus des immeubles.

« Si j'ai bien compris, on entre, on dit bonjour à la dame, on demande si le fouineur Théo est passé par là et, si oui, où il se trouve en cet instant, puis on le rejoint et on rentre tous ensemble à Paris, marmonna Ava.

— C'est à peu près ça. Sauf que... »

Je demande à entrer en communication avec le fouineur Ganesh Parvati.

Ganesh s'immobilisa.

« Qui me parle ? »

Ava parcourut encore quelques mètres avant de s'arrêter à son tour et de se tourner vers le fouineur.

« T'es sûr que ça va, Ganesh ?

— Un appel sur mon biophone. »

Je suis Mina, du bureau des gémines, en charge de votre surveillance.

Enchanté, Mina. Comment pouvez-vous me prouver que vous êtes bien une gémine ?

Vous n'avez pas d'autre choix que de me faire confiance. Je ne suis pas censée prendre contact avec vous, j'irai donc à l'essentiel.

Pourquoi vous...

Le fouineur Théodore Bernier est entré dans le bureau des grubs de Madison la nuit dernière, et sa gémme vient de me prévenir qu'elle a perdu sa trace.

Un problème de réseau, sans doute. Ils sont tous coupés.

Même en cas de panne de réseau, nous gardons un contact minimal avec nos fouineurs. Nous appelons ce contact la veilleuse. La veilleuse de Théo s'est éteinte. Ce qui signifie deux choses : soit il est mort, soit il est séparé de sa biopuce.

Pourquoi m'appellez-vous ?

Pour vous mettre en garde. Pour vous empêcher d'entrer dans ce bâtiment. Vous ne seriez pas sûr d'en ressortir.

Je ne peux pas laisser Théo seul là-dedans.

Il est trop tard Ganesh. Trop tard. Méfiez-vous de...

Ava revint vers Ganesh. Les clameurs de la foule en colère se rapprochaient de la 34^e avenue.

« C'était qui ?

— Ma gémme. Elle dit que Théo...

— Quoi, Théo ?

— On a perdu sa trace. Définitivement. »

Il y a pire que le tueur : il y a celui qui fournit l'arme au tueur.

Proverbe de Tchon

Pays horcite

Des maladies nouvelles faisaient régulièrement leur apparition dans le pays horcite, qui n'étaient souvent que les résurgences d'anciennes affections modifiées par les pollutions chimique, nucléaire et génétique. Des épidémies, véhiculées par les rats noirs, les chauves-souris, les insectes, les errants, l'air ou l'eau, tuaient des milliers de personnes en quelques jours. Nous ne disposions plus des médicaments qui nous auraient permis de les combattre. Les connaissances empiriques de quelques hommes et femmes dispersés ne suffisaient pas à soigner les malheureux atteints des différentes formes de cancers, pestes, SIDA et lèpres qui sévissaient dans les agglomérations. Le manque d'hygiène était notre principal ennemi. Nous ne nous lavions pratiquement plus, nous ne changions plus de vêtements ni de sous-vêtements, nous buvions une eau non filtrée, nous dormions sur des matelas de paille grouillant de bestioles en tous genres, nous vivions au milieu des déchets et des rats, nous creusions notre propre abîme. Nous n'avions pas besoin des Cavaliers de l'Apocalypse pour nous rayer de la surface de la Terre.

« Colb. »

Le trappeur lâcha le brancard chargé de ses peaux et se retourna, fusil pointé devant lui. Il avait parcouru une centaine de mètres depuis la maison de Bareline, pestant contre la fine pluie qui tendait un sinistre filet au-dessus de Tchon.

« Détends-toi. »

Naja sortit du renfoncement où elle s'était cachée.

« Naja ? s'exclama Colb. Qu'est-ce que tu fous là ? Où sont passés les autres ? »

Elle s'avança vers lui d'un pas hésitant. Deux Lunes lui avait certifié qu'on pouvait faire confiance à Colb, elle n'en était pas convaincue.

« Deux Lunes s'est mis en tête de soigner les gens atteints de la peste noire, déclara-t-elle. Il prétend connaître la plante qu'il leur faut. »

Colb baissa le canon de son fusil après avoir vérifié d'un coup d'œil

circulaire qu'aucun suspect ne rôdait dans les parages.

« Vous étiez passés où ? grogna-t-il. Ça s'fait pas de foutre le camp sans prévenir le partenaire.

— T'as pas de quoi manger ? Je crève de faim.

— Va chez Bareline, j'ai payé votre piaule, et les repas qui vont avec.

— Hors de question : elle nous a vendus aux gueules noires. »

La surprise allongea le visage de Colb.

« T'es sûre de ce que tu dis ?

— Sans Josp pour nous prévenir de l'arrivée des gueules noires, on serait en train de pourrir sur une croix. »

Colb avisa une auberge une vingtaine de mètres plus loin.

« Allons là-bas, tu pourras tranquillement me raconter tout ça. »

L'auberge, un grand mot pour désigner un espace sombre meublé de trois tables et de bancs en bois vermoulu, ne proposait pour déjeuner qu'un pain épais et dur, de la viande de rat noir et un gruaud au goût indéfinissable. Le tout parut cependant délicieux à Naja, qui ne se fit pas prier lorsque l'aubergiste, un homme affligé d'un goitre volumineux qui rendait sa voix caverneuse, lui proposa de la resservir. Elle accompagna chaque bouchée d'une rasade d'une eau trouble et amère, provenant selon l'aubergiste de son réservoir personnel. Colb, lui, se contenta de regarder manger la jeune femme.

« Vous n'avez pas surpris Bareline en train de négocier avec les gueules noires, marmonna-t-il, les mâchoires serrées. Rien ne prouve qu'elle ait quelque chose à voir avec leur irruption de cette nuit.

— Josp l'a vue parler avec eux et leur ouvrir la porte, objecta Naja.

— C'est qu'une vision.

— Les visions de Josp sont toujours justes, tu as pu t'en rendre compte. »

Colb but une gorgée d'eau dans le verre de Naja et s'essuya les lèvres d'un revers de main.

« J'vois pas quel s'rait son intérêt : c'est mauvais pour le commerce de trahir ses clients.

— Elle comptait te faire croire que nous nous étions enfuis. Ça n'aurait rien changé ni pour toi ni pour elle. Nous n'étions que des clients de passage, sans défense. Elle ne pensait pas que nous nous reverrions. »

Le trappeur donna un coup de poing sur la table. L'aubergiste le fixa d'un regard inquiet.

« Je vais lui demander des explications, à cette vieille chouette ! »

Naja se souvint des recommandations de Deux Lunes.

« Deux Lunes dit qu'il vaut mieux trouver un autre logement et finir nos affaires comme prévu avant de partir, vendre les peaux, acheter de quoi passer l'hiver. Si on se venge de la vieille, on risque d'avoir sur le

dos tous les tueurs de Tchon et les gueules noires. »

Colb hocha la tête, les yeux dans le vague.

« Il a sans doute raison. N'empêche que je lui réglerai son compte un jour, à la vieille chouette. »

Naja nettoya son assiette avec un morceau de pain qu'elle engloutit avec une voracité de louve.

« Tu connais pas un autre endroit où on pourrait dormir ?

— J'veis voir. Y en a pas beaucoup à Tchon. Vous comptez toujours vendre quelques-unes de mes peaux ?

— Tu comptes toujours nous en donner ?

— J'ai qu'une parole. Où est Deux Lunes ? »

Naja hésita.

« Il dit que c'est à moi et à Josp de nous en occuper, que, lui, il n'en aura pas le temps.

— Toi ? s'étrangla Colb. Tu risques de te faire piller. Jamais on a vu une fille seule vendre des peaux.

— Y a un début à tout. Et puis je serai pas seule, j'aurai Josp avec moi. »

Les lèvres brunes et rainurées de Colb esquissèrent une moue dubitative sous sa barbe.

« Et pourquoi il n'en aurait pas le temps, Deux Lunes ?

— Il dit qu'il y a plein de malades, ici, et que son boulot, c'est de les soigner. »

Colb donna un nouveau coup sur la table.

« Qu'est-ce qu'il croit, ce fêlé ? Qu'il va guérir tous les pauvres bougres du pays horcite ? »

L'aubergiste demanda à Naja s'il devait la resservir, elle déclina son offre et repoussa son assiette.

« Il est sorti de Tchon pour aller chercher des plantes, ajouta-t-elle à voix basse.

— Et Josp ? Il est où ?

— Planqué quelque part. Affamé.

— Va le chercher. J'reste ici en vous attendant.

— Il me faudrait une arme, Colb. »

Le trappeur hocha la tête, les sourcils froncés.

« Je comprends, mais le moindre pistolet et les balles qui vont avec coûtent une fortune dans le coin.

— Avance-moi l'argent, je me débrouillerai pour te rembourser. »

Colb réfléchit en lissant sa longue barbe.

« Faut compter dans les cent tchons. L'équivalent de trois belles peaux. Charge à toi de m'en fournir trois avant qu'on arrive sur les bords du Ronn. Le marché te convient ? »

Naja aurait volontiers embrassé le trappeur si ce dernier n'avait pas tant pué. Elle regretta en tout cas d'avoir douté de lui.

« Ça me va très bien. Tu sais où on peut se procurer les armes ? »

Colb s'empara d'une écharde posée sur la table et entreprit de se curer les dents.

« Va d'abord chercher Josp, j't'y emmène après. »

Deux Lunes vérifia que le radeau était toujours à sa place avant de se mettre en quête du kalaw, l'arbre dont la chaulmogue, l'huile extraite de ses fruits ronds et verts, soignait la lèpre. Dans la fosse, il avait récupéré une vieille serpe dont il avait aiguisé la lame rouillée à l'aide d'une pierre. Lorsqu'il était remonté, les passants s'étaient écartés de lui comme s'il était frappé d'une malédiction. La chaulmogue ne reconstituerait pas les chairs rongées des lépreux, mais elle bloquerait la progression de la maladie en cicatrisant les plaies. Il ne se souvenait pas vraiment de la forme du kalaw, un arbre originaire d'Asie apparu récemment dans la région. Dents de Rat lui en avait montré un dans la forêt du Haut Lieu en lui expliquant comment récupérer l'huile de ses fruits et de son écorce. Il en trouverait dans les environs. Selon son maître, la nature proposait toujours un remède aux maladies qui se propageaient dans un endroit. Il commença par explorer la berge de la rivière. Il croyait se rappeler que le kalaw nécessitait de grandes quantités d'eau, comme toutes les plantes originaires des pays chauds et humides. La pluie fine qui tombait depuis plusieurs heures ne lui facilitait pas la tâche. Elle réduisait la visibilité et transformait la terre en une boue collante.

Il fouilla inlassablement la végétation constituée principalement de roseaux aux panaches transparents, de chênes rouges, de saules pleureurs, de hêtres gris et de pins fluviaux. Des animaux fuyaient devant lui, ragondins, loutres, castors ou encore sangliers. Des grondements sourds retentissaient dans le lointain. Des nuées de corbeaux tournoyaient en croassant au-dessus d'une charogne.

Naja occupait l'essentiel de ses pensées. Il espérait qu'elle avait pu s'entretenir avec Colb et qu'il lui avait confié les peaux à vendre. Elle était tout à fait capable de traiter d'égal à égal avec les fourreurs de Tchon. Dotée d'un formidable instinct de survie, elle saurait se défendre face aux acheteurs. Il espérait que le trappeur dénicherait une autre pension pour que Josp et elle puissent se reposer en toute tranquillité les nuits suivantes. Lui, il les passerait dans la fosse des lépreux. Aucune gueule noire ne viendrait l'y chercher, et, surtout, il pourrait expérimenter son remède sur les malades. S'il se révélait efficace, il leur en révélerait le secret avant de repartir en direction du sud en compagnie de Naja et de Josp. Il se demandait si le fait d'avoir donné la mort, même pour secourir une jeune femme en danger ou abrégé les souffrances d'un homme crucifié, n'avait pas altéré ses facultés de guérisseur. Dents de Rat disait qu'un porteur de mort ne

pouvait pas être un porteur de vie, mais le vieil herboriste n'était jamais sorti du Haut Lieu, recevant ses patients chez lui, récoltant ses plantes dans un périmètre restreint, il n'avait pas été confronté aux dangers du pays horcite, jamais placé devant la nécessité de se défendre. Le don n'avait pas déserté Deux Lunes lorsqu'il avait guéri le chef du clan du Perce-Oreille, Graar, de ses coliques néphrétiques.

La pluie imprégnait déjà sa tunique et son pantalon. La faim le tenaillait. Il avait peu de chances de trouver des fruits en cette saison, quelques pommes tardives peut-être. Se souvenant des techniques de pêche de son enfance, il décida de fabriquer un fagot de branches mortes qu'il lia ensemble avec des tiges et des brindilles résistantes, le jeta dans l'eau et patienta une bonne demi-heure avant de le relever d'un coup sec à l'aide d'une perche solide terminée en fourche. La première tentative ne donna aucun résultat. La troisième fut la bonne : une forme longue et noire s'échappa du fagot et tomba dans l'herbe de la berge. Il empêcha l'anguille de regagner la rivière en la bloquant du pied, et lui coupa la tête d'un coup de serpe. Avec l'amadou allume-feu récupéré dans la maison de Graar, il enflamma un petit tas de brindilles épargnées par la bruine, puis déposa l'anguille sur les braises. Il en pêcha deux autres et les prépara pendant que la première grillait. Il mangea de bon appétit la chair blanche et savoureuse.

Un grognement retentit derrière lui.

Il n'eut pas le temps de réagir, pas le temps de fuir. Un grand ours gris, sans doute attiré par le fumet de l'anguille, avait surgi des buissons et s'était approché dans son dos.

« Le quartier du clan du Feu. »

Colb, Naja et Josp avaient traversé une bonne partie de l'agglomération avant d'arriver dans un quartier propre et bien ordonné en regard des autres parties de Tchon.

« Un clan prospère et puissant, poursuivit le trappeur. Jamais attaqué, pas même par les gueules noires. Le secret de la fabrication des armes se transmet de père en fils et leur garantit une certaine tranquillité. »

Leurs toits de tuiles rouges habillaient d'une touche élégante les habitations de pierre, d'acier et de verre serrées les unes contre les autres. Les rigoles d'égout recouvertes de dalles de pierre arrondies coulaient dans de larges rues.

« Tu es déjà venu dans le coin ? » demanda Naja.

Colb désigna son fusil.

« C'est ici que j'l'ai acheté. Une arme fiable. Elle ne s'est pas enrayée une seule fois. »

Le trappeur se dirigea sans hésiter dans le labyrinthe des rues, saluant au passage des hommes ou des femmes discutant sur le pas de

leurs portes.

« Les Heures, elles me parlent, bredouilla Josp. L'animal méchant, il veut tuer Deux Lunes. »

Le sang de Naja se figea.

« Quel genre d'animal ?

— Le même que celui dans la grotte.

— Un ours gris ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas. »

Josp se renfrogna dans un silence maussade.

« On n'en saura pas plus, maugréa Naja.

— T'inquiète pas pour Deux Lunes, intervint le trappeur. Je le crois capable de s'en sortir.

— Je voudrais être aussi optimiste que toi. »

Colb s'arrêta devant une maison de deux étages à la façade claire et aux volets fraîchement passés au brou de noix. Il frappa trois coups sur la lourde porte de bois. Vêtue d'une robe noire ornée de liserés de dentelle blanche, une femme au visage rond et aux cheveux blonds tirés en chignon vint lui ouvrir en quelques secondes.

« Que voulez-vous ? »

Colb montra son fusil.

« J'ai acheté cette arme dans votre maison il y a de ça quelques années, et j'voudrais en acheter une autre.

— Attendez là. »

La femme referma la porte. Ils patientèrent dix bonnes minutes avant qu'un homme vienne leur ouvrir. Un gaillard de plus de deux mètres au corps et au visage allongés, aux membres arachnéens, aux cheveux blancs et longs, vêtu d'un ensemble gris et chaussé de bottes noires. Ses yeux sombres et vifs volèrent de Colb à Naja, puis à Josp.

« Je ne pensais pas te revoir un jour, Colb.

— J'vois que tu m'as pas oublié, Denyz, fit le trappeur avec un sourire. Ça fait pourtant un bail.

— Te voilà accompagné, moi qui te croyais à jamais solitaire.

— Je te présente Naja et Josp. J'fais un petit bout de chemin avec eux. J'suis justement venu te voir parce qu'elle a besoin d'une arme et qu'on en trouve de bonnes chez toi. »

Le regard de Denyz s'attarda quelques secondes sur Naja.

« Entrez. Je vais voir ce que je peux faire pour vous. »

La maison de l'armurier respirait le calme et le confort avec ses tapis moelleux, ses meubles cirés, ses lourdes tentures murales et ses fauteuils de cuir confortables. Il introduisit les visiteurs dans une grande pièce où trônait une immense cheminée surmontée de trophées d'animaux. Naja pensa à Deux Lunes lorsqu'elle vit, entre deux sangliers, la tête d'un ours gris et ses crocs impressionnants. Elle sollicita Josp du regard, mais ce dernier semblait absent, comme retiré

du monde.

Denyz s'assit devant une table basse en face de Colb.

« Que désire-t-elle comme arme ?

— Le mieux serait de le lui demander », répondit le trappeur.

L'armurier se tourna vers Naja.

« Quel genre d'arme avez-vous l'habitude d'utiliser ?

— Pistolet.

— Automatique ?

— De préférence. Avec un chargeur d'une quinzaine de balles.

— Je dois avoir ici quelque chose qui correspond. »

La femme au visage rond entra dans la pièce avec un plateau où s'entrechoquaient tasses, verres, carafes et théière. Elle posa le tout sur la table basse et remplit les tasses d'un liquide ambré et fumant.

« Une décoction de bienvenue, précisa Denyz. Un mélange d'écorce et d'herbes qui vous tient en forme toute la journée. »

Ils burent à petites gorgées la préparation bouillante dont la saveur parfumée surprit Naja. La femme observa Josp avec des lueurs de compassion dans les yeux avant de regagner la sortie.

« Dis à Merwan de m'apporter les pistolets automatiques », lui lança Denyz avant qu'elle ne s'éclipse.

Quelques instants plus tard, un garçon d'une vingtaine d'années se présentait avec une caisse en bois qu'il déposa à côté du plateau et dont il ouvrit le couvercle. Grand et mince, doté d'une chevelure brune exubérante, il se redressa et prit le temps de fixer les hôtes en s'attardant sur Naja.

Denyz sortit quatre armes de la caisse et les étala sur la table.

« Des copies de l'ancienne marque Glock, expliqua l'armurier. Modèle Parabellum 9 mm, canon de cent quatorze millimètres, chargeur de dix-neuf balles. Modèle .45 ACP, longueur cent dix-sept millimètres, chargeur de treize balles. Modèle .380 ACP, longueur du canon quatre-vingt-huit millimètres, chargeur de dix balles. Modèle .357 SIG, longueur cent quatorze millimètres, chargeur de quinze balles.

— Ils sont beaux, mais ils valent pas un bon fusil, commenta le trappeur.

— Détrompe-toi, Colb, ils sont aussi efficaces. Mais il faut savoir tirer à la hanche. Il est plus sécurisant de viser avec une crosse calée contre l'épaule. Venez donc les essayer, mademoiselle. »

Naja se rendit près de la table et les prit en main à tour de rôle. Ils lui parurent nettement plus légers et maniables que les lourds pistolets du Noyau, au point qu'elle douta de leur efficacité. Sa préférence alla tout de suite au Parabellum 9 mm, un peu plus lourd et surtout doté d'un chargeur plus fourni en balles.

« Combien pour celui-ci ? demanda-t-elle.

— Un très bon choix, répondit Denyz avec un sourire. Pour vous, et parce que vous connaissez Colb, deux cents tchons avec un chargeur plein. »

Le double de ce qu'avait pensé le trappeur. Elle l'interrogea du regard.

« C'est le modèle qui te convient ? » fit Colb.

Elle acquiesça d'un mouvement de tête.

« C'est ton dernier prix, Denyz ? »

L'armurier réfléchit quelques instants.

« Je ne peux pas descendre en dessous de cent quatre-vingts. Et je rajoute un chargeur gratuit de dix-neuf balles.

— Marché conclu. » Colb tendit la main par-dessus la table, Denyz lui frappa dans la paume. « Mais, vrai, vieux grigou, tu es de plus en plus cher.

— Que veux-tu ? répliqua l'armurier. La vie augmente sans cesse à Tchon depuis l'arrivée des gueules noires. Prépare l'arme de la demoiselle, Merwan. »

Le jeune homme remit les pistolets dans la caisse et sortit après un dernier regard à Naja.

« À propos de gueules noires, reprit Colb. Vous leur fournissez aussi des armes ?

— Nous servons tous ceux qui ont les moyens de payer.

— Vous ne craignez pas une guerre civile ?

— Les guerres civiles sont bonnes pour nos affaires.

— Ça pourrait se retourner contre vous, non ? »

Denyز déplià sa grande carcasse d'un bond, comme exaspéré par les questions du trappeur.

« Paye-moi. »

Colb extirpa des pièces d'une facture grossière de sa bourse de cuir et les étala sur la table.

« Y a tout juste le compte. »

Denyз les ramassa avec une rapidité qui surprit Naja.

« Je vous reconduis. Merwan vous apportera votre arme. Bonne chance à vous. »

L'armurier s'éclipsa sans un mot après les avoir reconduits dans le minuscule vestibule.

« J'l'ai connu plus aimable que ça, murmura Colb. Ce satané fric a fini par lui tournebouler la tête. »

Quelques instants plus tard, Merwan remettait à Naja une gaine de cuir fauve contenant le pistolet et le chargeur supplémentaire. Elle la glissa aussitôt dans la ceinture de son pantalon. Puis, après que le trappeur eut repris son brancard, ils saluèrent le jeune homme et se retrouvèrent dans la ruelle toujours noyée de pluie.

« Allons vendre ces foutues peaux, maintenant, déclara Colb. Et

maintenant c'est plus trois peaux que tu me dois, mais six.

— Comme tu veux. » Naja prit Josp par l'épaule. « Les Heures te disent rien au sujet de Deux Lunes ?

— Elles ne me parlent plus », répondit le petit homme.

Elle n'aima pas les lueurs tragiques qui dansaient dans ses yeux globuleux.

Chapitre 19

Nous nous prétendons civilisés. Mais laissez aux citadins la possibilité de libérer leurs instincts, et vous verrez à quelle vitesse craque le vernis de la civilisation. En réalité, nous n'avons jamais réussi à dompter l'animal en nous. Je dirais même que plus on essaie de rétrécir sa cage, et plus l'animal devient féroce.

Arthus Baulstein, *Précis psychanalytique de la Cité Unifiée*

Cité Unifiée de NyLoPa

Drôle de fille, Ava.

On peut sans doute affirmer qu'elle était jolie. De cette beauté froide des femmes originaires des pays nordiques ; glace à l'extérieur, feu à l'intérieur. Une flamme intense brillait dans ses yeux clairs. Je l'appelais rayon X : elle avait une façon de vous dévisager qui transperçait votre peau, vos os, vos cellules, pour vous sonder jusqu'aux tréfonds de l'âme. Elle vous mettait mal à l'aise en toute occasion et donnait toujours l'impression d'avoir quelque chose à vous reprocher. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Une chose est sûre : je plains l'homme qui l'épousera. Enfin, peut-être qu'elle est restée seule. Comme moi, d'ailleurs. Comme la grande majorité des fouineurs.

« Qu'est-ce qu'on fait ? »

Ganesh balaya la rue d'un bref coup d'œil. La foule en colère, dont la clameur se rapprochait encore, n'allait pas tarder à surgir dans Madison avenue.

« La gémme m'a confirmé que Théo est entré dans ce bâtiment. Et qu'il n'en est pas ressorti. Profitons de la diversion provoquée par l'émeute.

— Les gémme ont perdu sa trace, objecta Ava. Ça veut dire qu'on n'a vraiment pas beaucoup de chances de le retrouver.

— N'oublie pas la coupure générale des réseaux. »

Ava exprima son agacement d'un claquement de langue.

« Si la panne avait vraiment touché le Central des géminés, elles n'auraient pas pu te contacter. »

Un argument imparable.

« Je ne peux pas repartir sans avoir au moins tenté de savoir ce qui est arrivé à Théo, reprit Ganesh. Tu n'es pas obligée de m'accompagner.

— Qu'est-ce que tu deviendrais sans moi ?

— Ça n'est pas encore fouine, et ça se croit déjà indispensable ! »

Un sourire franc éclaira le visage d'Ava d'une douceur inhabituelle.

« Fallait pas m'emmener avec toi. »

Ganesh prit conscience qu'il appréciait de plus en plus la compagnie de la stagiaire.

« Allons-y. Rappelle-toi : tu es une touriste qui s'est fait voler son sac.

— C'est pour les flics ce genre de déposition, non ?

— On est des Parisiens, des touristes, on n'est pas censés savoir. Pendant que tu les occuperas, je demanderai à aller aux toilettes et je jeterai un coup d'œil sur les lieux. »

Ava désigna l'immeuble d'un ample geste du bras.

« Il y a plusieurs étages.

— Ils communiquent forcément entre eux. »

Probabilités : 76 %.

« Ces bureaux doivent être ultra-surveillés, argua encore Ava.

— La meilleure façon de le savoir, c'est d'y aller. »

Ava leva sur Ganesh un regard à la fois complice et excédé.

« Putain, toi, quand t'as une idée en tête. »

On a souvent dit que le maire de Paris manquait de clairvoyance. Il y a sans doute du vrai dans cette affirmation. Je crois pour ma part qu'il a seulement sous-estimé le degré de corruption de la Cité Unifiée. La corruption, lorsqu'elle se généralise, sonne le glas de tout système démocratique. Elle trouble la vie de la Cité comme la boue trouble l'eau, empêchant de discerner les mouvements de fond qui agitent la population et annoncent les évolutions, indispensables ou néfastes. Le maire de Paris était un politicien compétent, mais il avait nourri de ses propres mains le monstre qui finit par le dévorer.

Jule Richebourg entra par la porte qui donnait sur son espace personnel, un minuscule réduit adjacent au bureau du maire. Alaric Bronier se demanda s'il pouvait encore faire confiance à son adjoint. Il se méfiait de tout et de tous depuis le coup de force des municipalités de New York et de Londres.

« Des nouvelles des autres cités, Monsieur, déclara Richebourg.

— Les réseaux sont enfin rétablis ?
— Non, mais nous avons la visite d'émissaires.
— Qu'attendez-vous pour les faire entrer ? Bon sang ! » s'impatienta le maire.

Sans qu'il y soit invité, Jule Richebourg s'assit dans un des quatre fauteuils de style Louis XV répartis devant le bureau en arc de cercle d'Alaric Bronier. Le maire détestait le sans-gêne de son adjoint, cet anticonformisme de façade en vogue dans certains milieux parisiens.

« Il m'a semblé préférable d'en parler d'abord avec vous, répondit Richebourg. Ils viennent nous soumettre une date pour une assemblée générale extraordinaire.

— Nous y voilà. » Le maire se mordilla la lèvre inférieure. « Londres et New York vont invoquer la loi d'exception pour exiger le transfert du pouvoir dans les mains d'un seul homme.

— L'article 72-a.

— La coupure des réseaux m'empêche de contacter certains de mes conseils juridiques.

— Les spécialistes constitutionnels de Paris ne demandent pas mieux que de...

— Ceux-là n'ont pas été placés à la mairie pour leurs compétences, mais pour services rendus, coupa Alaric Bronier. Ils occupent des postes purement honorifiques, des bâtons de maréchal. Les mairies de Londres et New York agissent dans un cadre strictement légal, et aucun des prétendus spécialistes de la mairie de Paris ne serait capable de me dire comment empêcher cette assemblée extraordinaire, ni même comment gagner du temps. Ils sont totalement incapables d'interpréter les textes de la Constitution. La coupure des réseaux n'est évidemment pas fortuite. »

Jule Richebourg se redressa sur le fauteuil.

« Vous voulez dire qu'on aurait saboté les matrices de la C.U. ? Aucun dirigeant digne de ce nom n'aurait pris le risque de neutraliser les défenses de la Cité et de la laisser à la merci du monde extérieur. Les techniciens chargés du système sont en principe incorruptibles. »

Le maire de Paris écarta l'argument de son adjoint d'un revers de main.

« Aucun homme n'est incorruptible. J'en sais quelque chose : j'en ai corrompu un grand nombre. Nous avons perdu toute vertu, et c'est de ça que crève aujourd'hui la Cité Unifiée.

— Que comptez-vous faire, Monsieur ?

— Je ne sais pas encore. Il faut à tout prix que je parvienne à contacter quelques-uns de mes conseillers.

— En quoi puis-je vous être utile ? »

Alaric Bronier marqua un temps de silence.

« Convoquez tous les assistants que vous pouvez et essayez de

trouver dans les archives de la C.U. un cas similaire à celui qui nous préoccupe.

— Il nous faudrait plus d'un mois pour consulter l'ensemble des archives, protesta l'adjoint. Et la date de l'assemblée extraordinaire proposée par les municipalités de Londres et de New York est dans trois jours.

— Qu'en dit l'armée ? »

Richebourg décela de la lassitude, voire de la résignation, dans la voix du maire.

« Les informations qui ont filtré de l'état-major sont contradictoires, Monsieur. Nous sommes incapables de prédire de quel côté pencheront les officiers supérieurs.

— Le coup semble parfaitement monté par nos amis londoniens et new-yorkais. Je crains fort que l'équilibre des pouvoirs soit à jamais rompu et que la Cité Unifiée ne s'en relève pas. »

Jule Richebourg se leva et se pencha par-dessus le bureau pour donner davantage de poids à ses paroles.

« Nous pouvons encore trouver une parade, Monsieur.

— J'apprécie votre optimisme, mais nous n'avons que trois jours. » Alaric Bronier secoua la tête avant de répéter : « Trois jours.

— Dois-je demander aux huissiers d'introduire les émissaires de Londres et New York ? demanda Richebourg en se dirigeant vers la porte principale.

— Avons-nous le choix ? »

Ganesh s'engagea dans le couloir du deuxième étage. Il n'avait trouvé aucun indice, ni au premier ni au rez-de-chaussée où une secrétaire prenait la déposition d'Ava dans un box en verre.

« *Hey, you, what are you doing here ?* »

Une femme vêtue d'un tailleur strict avait surgi dans le couloir et dardait sur Ganesh un regard soupçonneux.

« *I... je cherche les toilettes.* »

La femme se fendit d'un sourire.

« *Parisian ?* Tu n'êtes pas dans la bonne direction. Suive ce couloir et, *after...* après, c'est la gauche.

— Merci.

— *You're welcome.* »

La femme tourna les talons et referma sur elle la porte de son bureau. Ganesh n'eut pas le temps d'atteindre l'extrémité du couloir.

Demande d'ouverture du domaine crypté. Demande d'ouverture du domaine. Code. Code.

WA196BX-602KY.

Espace de dialogue ouvert.

Fichez le camp, Ganesh. Immédiatement.

La même voix que d'habitude, le même accent new-yorkais.

Je ne partirai pas avant d'avoir eu des nouvelles de Théo.

Ne soyez pas obstiné. Théo est probablement mort.

Tant que je n'en ai pas eu la confirmation...

Elles savent qui vous êtes, Ganesh.

Elles ?

Les Ombres. Elles vous observent. Elles préviendront les grubs si vous vous montrez trop curieux. Elles n'hésiteront pas à vous éliminer. Le mieux que vous ayez à faire, c'est de foutre le camp le plus vite possible.

Qui sont les Ombres ?

Même si notre domaine est protégé, je ne suis pas certain qu'elles ne soient pas en ce moment en train de nous écouter. Partez, il en va de votre vie. Les réponses viendront plus tard.

Et Théo ?

Nous ne pouvons plus rien faire pour lui. De toute façon, il était dans de sales draps.

D'accord. Je récupère Ava et on lève le camp.

Le cryptage de ce domaine n'est plus fiable. Nous nous débrouillerons pour reprendre contact avec vous à Paris. En direct. Après le coup d'État du maire de New York.

Quel coup d'État ?

L'étape suivante dans le projet des Ombres. À bientôt.

Attendez...

Fin de la session, domaine fermé.

« Et merde », maugréa Ganesh.

« Je vous avais pourtant ordonné de ne pas le contacter. »

Mina eut l'impression que la voix tranchante de Caton lui déchirait le cerveau.

« Mais je ne l'ai pas... »

— Ne jouez pas ce petit jeu avec moi, mademoiselle : votre appel a laissé des traces. »

Mina comprit qu'elle ne gagnerait rien à s'obstiner.

« Je l'ai simplement prévenu que nous avions perdu la trace de l'homme qu'il recherchait, le fouineur Théodore Bernier. Pas de quoi fouetter un chat.

— Combien de fois faudra-t-il vous le dire ? Il est équipé d'une biopuce spéciale, et l'expérience ne sera valide que si vous n'interférez pas.

— Eh bien, vous n'avez qu'à me décharger de cette tâche.

— Vous êtes pressée de partir ?

— De partir, non, mais de faire mon véritable travail de gémme.

— Un peu de patience, mademoiselle. Nous arrivons bientôt au terme de la première phase.

— De quoi parlez-vous ? »

La respiration de Caton résonna comme un ouragan dans le caisson d'isolation de Mina.

« Vous le saurez bien assez tôt. »

Une pensée fit suffoquer la gémme.

« Je me demande si...

— Allez au bout de votre idée.

— Si je sortirai vivante de cette pièce. »

Le temps de silence marqué par Caton s'éternisa.

« Que vous en sortiez vivante ou non, mademoiselle, ça ne changera pas grand-chose », finit-il par lâcher d'une voix glaciale.

S'il suffit d'un grain de sable pour dérégler une mécanique, alors un homme imprévisible suffit à mettre en échec les systèmes les plus contrôlés, les plus répressifs. Mais existait-il dans la Cité Unifiée un seul homme capable de se lever pour défier les fossoyeurs de l'espèce humaine ? Étions-nous à ce point anesthésiés et dégoûtés de nous-mêmes que nous acceptions de disparaître sans nous rebeller, sans nous émouvoir ? Les guerres et les génocides de l'ancien temps nous avaient-ils préparés à cette solution finale qu'était l'extinction de l'humanité ? Étions-nous désormais incapables de nous redresser et de changer le cours d'un destin qui nous conduisait tout droit vers l'abîme ? Viendrait-il cet homme, ce héros, que nous appelions de tous nos vœux, nous qui n'avions plus de courage, plus d'énergie, plus d'envie ?

« On lève le camp », glissa Ganesh à l'oreille d'Ava.

La grue qui avait pris sa déposition dans le box s'était absentée. Les hommes et les femmes qui s'agitaient dans la grande pièce ne leur prêtaient aucune attention. Des images de foule en colère défilaient sans interruption sur des écrans suspendus, des lignes de statistiques s'affichaient sur les fenêtres de machines qui bourdonnaient discrètement.

« Du nouveau pour Théo ?

— Pas vraiment, mais il faut qu'on se tire d'ici.

— Je dois attendre. Mon interlocutrice est partie vérifier quelque chose. »

Ganesh lui agrippa l'avant-bras.

« Laisse tomber, je te dis. On fonce vers la sortie. »

Ava hocha lentement la tête.

« D'accord. »

Elle se leva et emboîta le pas à Ganesh en direction de la sortie. Ils traversèrent sans encombre la grande salle, mais, lorsqu'ils arrivèrent près de la porte, une voix les apostropha.

« Halte, Ganesh Parvati.

— Merde, on est repérés, souffla Ganesh. On fonce. »

Ils franchirent en courant les derniers mètres qui les séparaient de la porte. Une succession de claquements retentirent, mais une femme qui franchissait le seuil dans l'autre sens empêcha le système automatique de fermeture de fonctionner, si bien qu'ils réussirent à s'engouffrer par l'entrebâillement.

« Halte !

— Par là ! » cria Ganesh.

Il désignait la foule qui déferlait comme un torrent furieux entre les immeubles de Madison avenue.

« Ils ne pourront pas tirer de décharges électriques avec tout ce monde, poursuivit-il. Ne te retourne pas. »

Ils se jetèrent à contre-courant dans les premiers rangs de la multitude, bousculant des manifestants, soulevant dans leur sillage des bordées d'injures. Ava lança un coup d'œil par-dessus son épaule.

« Ils sont derrière nous.

— Leurs biopuces ont dû donner l'alerte, haleta Ganesh. Ils m'ont reconnu. Ils savent sans doute que je suis l'équipier de Théo. Le mieux est de s'enfoncer dans la foule.

— Le batelier a dit que c'était dangereux.

— Pas le choix. Avec les grubs, on n'aurait aucune chance. »

Ils progressèrent avec lenteur dans le cœur braillard de la multitude, parfois bloqués par une chaîne de manifestants liés les uns aux autres. Des hommes particulièrement excités jetaient des pierres ou de gros boulons sur les vitres des immeubles. Une colonne de fumée noire montait d'un autotaxi en flammes renversé sur le trottoir.

« *Don't move, Ganesh Parvati !* hurla une voix dans le lointain, dominant le tumulte de la manifestation.

— Je passe mon temps à cavalier dans cette foutue ville », souffla Ganesh.

Ava lui décocha un coup d'œil dépité.

« Super, ton voyage à New York !

— Garde tes forces pour courir. »

L'émeute prenait un tour de plus en plus violent. Des bandes de jeunes équipés de battes de base-ball ou de clubs de golf brisaient les lampadaires, les vitrines, les véhicules et les abris qu'ils trouvaient sur leur chemin.

« Putain, ils deviennent complètement dingues, murmura Ava.

— On prend la première rue à gauche. »

Ils parvinrent à s'extraire du magma humain et à s'engager dans la rue perpendiculaire, une artère plus étroite et sombre, déserte.

Ils parcoururent une centaine de mètres avant que quatre hommes ne surgissent d'une boutique à la devanture fracassée. Deux Blancs aux

cheveux platine et aux traits ravinés, un brun d'origine asiatique et un métis au visage grêlé. Ils se déployèrent devant les fuyards, deux brandissaient des couteaux, deux autres des bâtons hérissés de clous.

« *Hey, where are you going ?* » lança le plus grand des deux Blancs.

— *Look that chick*, glapit le métis.

— *Come on, baby.* »

Les deux hommes s'avancèrent vers Ava. Elle tenta de les semer, mais ils fondirent sur elle avec une vivacité de rapaces et la saisirent par les bras.

Individus sous accélérateurs neuro-nano.

« Ganesh ! cria Ava.

— *It's your guy ?* » ricana le métis.

Ils éclatèrent de rire et, lui tirant les cheveux, la contraignirent à s'agenouiller. Les deux autres encadraient et surveillaient Ganesh.

Demande d'autorisation de passer en mode direct contrôle. Demande d'autorisation de passer en MDC .

Ils entreprirent d'arracher les vêtements d'Ava. Elle se débattit, tentant de les frapper. Le métis lui posa la lame de son couteau sur la gorge.

« *Don't move, fucking bitch !* »

Demande d'autorisation de passer en MDC . Demande d'autorisation de passer en MDC .

Autorisation accordée.

Une énergie phénoménale se déploya en Ganesh, qui se sentit tout à coup dépossédé de lui-même, comme si un deuxième esprit se substituait au sien, plus puissant, plus déterminé.

« *Stay there, guy*, cracha l'homme brun d'une voix menaçante.

— Ganesh », gémit Ava.

Ils l'avaient presque entièrement dénudée. Pendant que le métis l'obligeait à rester immobile en lui enfonçant la pointe de sa lame dans le cou, le Blanc s'était relevé pour dégrafer son pantalon.

Les muscles de Ganesh se tendirent.

*Dans le pays horcite, le danger se cache partout, principalement
dans le cœur des hommes.*

Proverbe de l'agglomération de Vilbann

Pays horcite

J'étais foutu. Cette maudite peste noire me rongeaient tout le corps. Elle avait commencé par mes mains, puis elle avait gagné mon visage, mon ventre, mes jambes. Mon front et mes joues ressemblaient à des restes de charogne pourrissant au soleil, mes mains à des chicots d'arbres morts, mon sexe et mes pieds à des morceaux d'écorce desséchée. J'ai réussi à cacher cette saloperie jusqu'à ce qu'elle déborde, alors ma femme m'a chassé de la maison. Je me suis retrouvé en compagnie de mes frères de malédiction dans la grande fosse, là où les rats eux-mêmes fuyaient notre compagnie.

Que vous dire de la vie d'un pesteux ? Chacun de nous tentait d'oublier qu'il pourrissait sur pied. On mangeait, on dormait, on parlait, on désespérait, on contemplait le ciel, on riait, on se moquait, on pleurait, on souffrait, comme les autres habitants de Tchon, on allait même parfois jusqu'à aimer. Nos habitations n'étaient que des trous creusés dans la terre, des tombes, et l'hiver, quand les grands froids descendaient sur Tchon, bon nombre d'entre nous mouraient. Nous nous consolions en nous disant que nous étions débarrassés de la terreur des gueules noires. Tandis que là-haut les maisons se fermaient à double tour à la tombée de la nuit, nous, nous pouvions nous endormir en toute sérénité : nous n'étions pas des victimes assez présentables pour les adorateurs de Losfer.

L'ours gris avait tendu le museau vers les morceaux d'anguilles grillant sur les braises et poussé un grognement de dépit lorsque la chaleur l'avait contraint à reculer. Assis sur une pierre, Deux Lunes n'avait pas bougé. Il n'aurait servi à rien de fuir : plus rapide que lui, l'ours l'aurait rattrapé et décapité d'un coup de patte. L'animal poussa un grondement de colère. Deux Lunes garda les yeux baissés sur le sol et s'efforça de maîtriser sa respiration. Il sentait sur son épaule le contact de la fourrure aux reflets bleutés, discernait les pattes

puissantes, les énormes griffes plantées dans le sol. Selon Dents de Rat, les ours gris étaient apparus après la Grande Guerre, sans doute en provenance des forêts profondes des pays de l'Est. Plus grands, plus agressifs que leurs congénères bruns ou noirs, ils avaient semé la terreur dans les fermes isolées, dans les villages, puis les hommes les avaient traqués et en avaient tué un grand nombre.

L'ours attendit quelques instants avant de faire sauter un premier morceau d'anguille d'un coup de patte rapide et précis. Deux Lunes demeura immobile jusqu'à ce que le grand fauve ait terminé son repas. L'intrusion de l'animal le plus dangereux du pays horcite ne troublait pas son calme. Toute frayeur l'avait déserté. Il baignait dans une paix profonde, bercée par le sifflement du vent, le friselis des ramures, le murmure de l'eau, la respiration saccadée et les bruits de mastication du plantigrade. Il descendit profondément en lui-même, oubliant toute notion d'espace et de temps. Du flot tranquille de ses pensées, émergèrent d'abord des scènes de son enfance, les visages bienveillants de sa mère et de Dents de Rat, les deux êtres qui l'avaient aimé, puis il se rappela sa première rencontre avec Naja, ses hurlements de détresse qui l'avaient alerté, la colère qui l'avait saisi lorsqu'il l'avait vue aux prises avec son agresseur cagoulé, la violence stupéfiante avec laquelle il avait planté sa serpe dans la nuque du tueur, leur fuite éperdue dans le cœur de la végétation toxique, leur découverte de la grotte aux ours, leur rencontre avec Colb, avec Josp... Une existence entière s'était écoulée depuis qu'il s'était aventuré dans la ville morte en quête de plantes nouvelles. La vitesse à laquelle basculaient les vies le sidérait. L'orgueilleuse civilisation humaine, dont lui avait longuement parlé Dents de Rat, s'était crue invulnérable et s'était écroulée avec la même rapidité. Les Cités Unifiées, ses derniers vestiges, connaîtraient le même sort.

« La seule permanence est le changement, affirmait Dents de Rat. Comme les saisons, comme le renouvellement permanent de la nature. La seule façon pour l'homme d'appriivoiser le temps, c'est de l'accepter, d'en épouser le cours. »

Lorsqu'il rouvrit les yeux, l'ours gris sommeillait, allongé près de lui. Son flanc enflait et se creusait à chacune de ses respirations. Deux Lunes admira la puissance qui se dégageait du grand animal, les nuances et la densité de sa fourrure. Il se leva le plus silencieusement possible pour ne pas le réveiller, non qu'il redoute ses réactions, mais pour respecter son repos. L'ours n'avait pas dévoré toute l'anguille. Un dernier morceau finissait de griller sur les braises mourantes. Deux Lunes s'en saisit à l'aide d'une brindille, le mangea, puis longea la berge à la recherche d'un kalaw.

L'homme examinait la peau avec attention, le nez plissé. Ses

vêtements de cuir et de fourrure, soigneusement coupés, traduisaient une aisance qui allait de pair avec sa façon de toiser ses vis-à-vis. Il avait paru surpris de découvrir une jeune femme et une moitié d'homme derrière l'étal, puis des lueurs d'intérêt s'étaient allumées dans ses yeux clairs.

« Combien pour celle-ci ? demanda-t-il après avoir reposé la peau sur la planche servant d'étal.

— J'en demande quatre-vingts tchons », répondit Naja.

Colb lui avait conseillé d'annoncer quatre-vingts pour être sûre d'en tirer cinquante. L'homme eut une moue, feignit de se désintéresser des peaux et s'éloigna d'une dizaine de mètres avant de revenir sur ses pas.

« Je t'en propose trente. C'est le prix juste. »

Ne jamais se précipiter, avait dit Colb.

Le regard de Naja erra sur la petite place circulaire où Josp et elle s'étaient installés. Le trappeur leur avait conseillé cet endroit avant de se rendre lui-même sur une autre place, un peu plus grande et probablement plus fréquentée. Face à l'étal, se tenait un vendeur de lièvres, de lapins et de ragondins enfermés dans les cages métalliques avec lesquelles il les avait piégés. Les badauds affluaient par vagues. Les hommes adressaient à Naja des regards lubriques et les femmes, des œillades assassines. Beaucoup d'entre eux avaient subi une ou plusieurs altérations génétiques : yeux asymétriques, faces couvertes de taches brunes ou de pilosités disgracieuses, corps déformés, mains à six doigts, bosses entre les épaules ou sur les jambes. Josp lui-même semblait tout à fait ordinaire au milieu des habitants de Tchon.

« Je ne descendrai pas en dessous de soixante-cinq, déclara Naja. C'est un bon prix pour une loutre argentée. »

L'acheteur haussa les épaules, s'éloigna et revint sur ses pas quelques secondes plus tard.

« Je t'en donne quarante, jeune fille, et estime toi bien payée. »

Josp s'agita dans son coin. Naja crut qu'il allait lui annoncer quelque chose au sujet de Deux Lunes, mais le petit homme ne prononça pas un mot, se recroquevilla dans son coin et ferma les yeux.

« Pour vous, et seulement pour vous, j'accepte de descendre à soixante », reprit-elle.

Son interlocuteur plaqua derrière ses oreilles les mèches de ses cheveux gris dérangés par le vent. Il semblait tout à coup pressé de conclure.

« Quarante-cinq.

— Cinquante-cinq, répliqua Naja.

— Cinquante. »

L'homme, sûr de son fait, sortit cinq pièces de sa bourse et les aligna sur l'étal. D'un signe de la main, Naja ramassa les tchons et lui fit

signe qu'il pouvait emporter la peau. Il la roula, la cala sous son bras, mais ne partit pas tout de suite.

« Vous êtes trappeuse ? demanda-t-il.

— Quelle importance ?

— C'est plutôt rare de voir une femme seule vendre des peaux.

— Je ne suis pas seule. »

D'un coup de menton, il désigna Josp assoupi.

« Vous comptez sur lui pour vous défendre en cas d'agression ?

— J'ai tout ce qu'il faut, je n'ai besoin de personne.

— On a toujours besoin de quelqu'un dans le pays horcite, mademoiselle. »

L'homme lui adressa un sourire vaguement menaçant avant de tourner les talons et de disparaître entre les groupes de badauds.

Elle vendit deux autres peaux avant la fin de la journée, et toujours au prix minimum indiqué par Colb. Le trappeur revint les chercher au crépuscule. Lui avait vendu une dizaine de peaux et récolté plus de six cents tchons, une bonne journée. Il leur fallait maintenant se réfugier dans un endroit sûr avant la tombée de la nuit et l'irruption des gueules noires. Colb avait réservé une chambre dans une auberge assez chère située à la périphérie de l'agglomération.

« Une chambre avec trois lits. Y avait pas davantage de place. Faudra juste se serrer un peu.

— Comment tu l'as trouvée ? demanda Naja.

— C'est un vieil ami qui m'a refilé le tuyau.

— Il est sûre, lui ?

— Je pense. En tout cas, les gueules noires n'oseront pas s'en prendre à vous si je suis dans la même pièce.

— Je n'en suis pas aussi certaine que toi. Ces dingues sont nombreux et bien organisés. »

Des rats noirs filaient dans les ruelles déjà désertées par la population.

« Bah, un coup de fusil les dispersera comme des moineaux. Ces gars-là, ils se croient forts en groupe, mais y a pas plus peureux qu'eux. En tout cas, trois peaux pour une première fois, et compte tenu de ton emplacement, c'est plutôt un bon résultat. »

Située de l'autre côté du rempart, l'auberge n'était pas une construction de pierre comme celle de la vieille Bareline, mais une baraque en tôle dont on avait renforcé la structure par des madriers, des planches et des grillages. Elle ne proposait que trois chambres et des repas à base de rat noir et de gruau d'orge, mais disposait d'une salle de bains rudimentaire qui faisait la fierté des aubergistes, une femme plantureuse et un petit homme plus âgé, sec et tout en rides.

« L'eau vient d'un puits, expliqua la femme. L'ancien propriétaire avait installé un ingénieux système d'aspiration automatique qui

remplit en permanence la cuve de pierre enterrée.

— Qu'est-ce qu'il est devenu, l'ancien propriétaire ? » demanda Colb.

La femme consulta son mari du regard.

« Il lui est arrivé malheur, répondit ce dernier.

— Comment vous avez récupéré son auberge ?

— On a fait une offre au chef du clan. » La femme posa les mains sous ses mamelles débordantes comme pour soulager leur poids. « Il nous l'a octroyée. Mais il a fallu un gros boulot pour la remettre en état.

— L'ancien propriétaire n'avait pas de famille ?

— Tous atteints de la peste noire. Une lignée maudite. »

La femme leur montra leur chambre, une pièce insalubre d'une dizaine de mètres carrés où s'entassaient trois couches de bois pourvues d'une paille dure à force d'avoir été tassée.

« Dix tchons pour ça, grommela Colb.

— Au moins, on peut se laver et manger à notre faim, objecta Naja.

— Se laver ? Si ça te chante. Manger à notre faim ? Ça dépendra de ce qu'il y aura dans l'assiette.

— Tu crois vraiment qu'on est en sécurité, ici ? »

Le souvenir des adolescents crucifiés hantait Naja. Colb donna un petit coup sur les planches clouées aux madriers verticaux.

« Ça m'a l'air solide. »

Naja demanda à l'aubergiste de la conduire à la salle de bains, un réduit pourvu d'une cuve métallique incurvée et d'un tuyau souple saillant de la cloison. La femme la fit patienter dix minutes au moins avant de venir la chercher. Elle lui montra la vanne qu'il suffisait de tourner d'un quart de tour pour que l'eau arrive – « froide, l'eau hein, on va tout de même pas la chauffer » – puis elle lui remit un linge bleu marine et se retira en précisant que le bain ne devait pas durer plus de dix minutes : « Les possibilités de se laver à l'eau pure sont tellement rares à Tchon que tout le monde veut en bénéficier, et pas que les clients de l'auberge. » Elle désigna les tas de pierres lisses amoncelées dans un coin. « Des galets pour vous décrasser. Mais frottez pas trop fort, ça pourrait vous arracher la peau. »

Naja referma la porte derrière elle, tira la targette, se déshabilla, posa ses vêtements sur la patère vissée à la cloison, s'avança au milieu de la cuve et tourna la vanne d'un quart de tour. L'eau jaillit au bout de quelques secondes, glacée. Elle eut besoin d'un long moment pour s'habituer à la morsure des gouttes piquetant sa peau. Elle se frottait le corps avec un galet en essayant de contenir ses tremblements. Elle perçut au bout de quelques instants le poids d'un regard insistant : quelqu'un l'observait. Elle inspecta les cloisons du regard et finit par découvrir, dans une zone sombre, un orifice de la largeur d'une pièce

de dix tchons. Elle le boucha avec un galet qui s'ajustait à l'orifice. Des craquements résonnèrent de l'autre côté de la cloison. Les aubergistes louaient-ils l'emplacement à des clients ou à des habitants de Tchon pour qu'ils puissent se rincer l'œil ? Elle acheva de se laver malgré la fraîcheur de l'eau. Elle se sentait vulnérable, inquiète, depuis le départ de Deux Lunes. Le pistolet acheté à l'armurier Denyz ne suffisait pas à la rassurer : elle ne serait pas tranquille tant que le guérisseur, qui errait seul dans un environnement peuplé de dangers de toutes sortes, ne serait pas revenu. Elle envisagea de se rendre à l'aube à la fosse des lépreux. Peut-être le verrait-elle au milieu des silhouettes blanches et fantomatiques ?

« Eh ben, t'en as mis du temps, grommela Colb lorsqu'elle entra dans la chambre où régnait une forte odeur de graisse.

— Il a fallu que j'm'habitue à l'eau, elle était glacée. Je me suis rendu compte que quelqu'un m'observait à travers la cloison.

— Ces satanés aubergistes ont sûrement des clients pour ce genre de spectacle. À mon avis, c'est pour ça qu'elle t'a fait poireauter avant de te conduire à la salle de bains : il lui fallait un peu de temps pour prévenir l'intéressé.

— Ils sont capables de tout, y compris de nous vendre aux gueules noires, comme la vieille Bareline.

— Ils sont âpres au gain, c'est sûr. Va falloir être vigilant. »

Ils dînèrent dans la salle à manger en compagnie des autres clients, cinq voyageurs burinés qui venaient de l'agglomération de Vilbann, située plus au sud. Ils s'exprimaient avec un accent traînant et appartenaient au clan de l'Olump, l'un des plus puissants de leur agglomération. Ils avaient été envoyés dans le nord pour ramener l'un des fils de leur chef enlevés par une faction rivale. Armés de pistolets et de fusils, ils étaient arrivés un jour trop tard à Tchon. Les ravisseurs avaient pris la route du nord en suivant le fleuve Senn. Ils espéraient les rattraper et les ramener à Vilbann avant l'hiver. Vivants si possible : les ravisseurs pour que les membres du clan puissent se réjouir de leur lente agonie ; le fils du chef pour qu'eux-mêmes ne soient pas condamnés à une lente agonie. Leur conversation permit à Naja d'oublier le goût infect de la nourriture servie par les aubergistes. Elle n'aimait pas, en revanche, les regards brûlants que lui jetait l'un d'eux, un homme râblé aux cheveux bouclés et aux traits un lourds. Elle vérifia à trois ou quatre reprises que le verrou de la porte était soigneusement tiré après que Colb, Josp et elle-même eurent regagné leur chambre.

Ils passèrent une nuit relativement paisible, troublée seulement par les vociférations des gueules noires et les hurlements de leurs victimes.

À l'aube, après un petit déjeuner aussi détestable que le dîner, Naja annonça à Colb qu'elle se rendait à la fosse des lépreux pour voir si

Deux Lunes s'y trouvait.

« T'as encore des peaux à vendre, maugréa le trappeur. Vous avez besoin d'argent pour descendre dans le sud.

— J'en ai pas pour longtemps.

— Je viens avec toi », s'écria Josp.

Elle enfila sa veste de peau, glissa son pistolet dans l'une des poches et sortit de l'auberge suivie par Josp. Ils franchirent la porte la plus proche du rempart et découvrirent, de l'autre côté de la muraille, trois croix dressées au milieu d'une place. Des rats noirs agglutinés léchaient le sang des corps des suppliciés, dont le plus jeune n'avait probablement pas sept ans. Le clan responsable du nettoyage de l'agglomération n'avait pas encore descendu les cadavres ni abattu les croix. Des gouttes de pluie tombaient, froides, cinglantes, préludant à une violente averse.

« Putains de monstres, marmonna Naja.

— Les Heures me parlent, cria Josp.

— Elles te disent quoi ? »

Naja s'immobilisa, espérant que le petit homme lui donnerait des nouvelles de Deux Lunes.

« Les Cavaliers...

— Les Cavaliers de l'Apocalypse ?

— Ils viennent, ils viennent.

— À Tchon ?

— Ils tuent tout le monde, ils brûlent les maisons.

— Quand ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas... »

Le vent répandait une âpre odeur de sang.

« Allons voir si Deux Lunes est revenu. »

Il n'y était pas. Du moins, ils ne le virent pas parmi les silhouettes blanches qui déambulaient dans le fond de la fosse. Quelques habitants compatissants lançaient des restes de nourriture aux lépreux, qui se les partageaient avec calme.

Naja se rapprocha de l'un des groupes et, surmontant son dégoût, s'agenouilla et se pencha par-dessus la fosse.

« Vous n'avez pas de nouvelles du jeune guérisseur qui vous a parlé hier ? » demanda-t-elle d'une voix forte.

L'une des silhouettes se détacha du groupe, une femme dont le visage déformé apparaissait entre les pans du tissu sale noué autour de sa tête.

« Il nous a dit qu'il allait chercher une plante qui pourrait nous guérir, déclara-t-elle. Il n'est pas encore revenu. Il ne reviendra sans doute jamais. »

Naja s'efforça de garder les yeux rivés sur son interlocutrice.

« Pourquoi dites-vous ça ?

— Ils sont tous pareils, ils prétendent qu'ils vont nous guérir, et on ne les revoit plus.

— Lui n'est pas un charlatan. S'il ne revient pas, c'est que... »

Naja s'interrompt, au bord des larmes : elle admettait la possibilité qu'il soit arrivé quelque chose à Deux Lunes.

« Les Cavaliers de l'Aco... bêla Josp. Ils n'ont pas d'odeur, pas de pitié, ils viennent, ils tuent tout le monde, ils brûlent les maisons.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? » demanda la lépreuse.

Naja se redressa. L'odeur qui montait de la fosse lui retournait les tripes.

« Il a des visions de l'avenir. Il dit que les Cavaliers de l'Apocalypse vont bientôt débouler à Tchon. »

La lépreuse resserra les pans de tissu sur son visage.

« L'Apocalypse, ça fait longtemps qu'elle a eu lieu dans le pays horcite. »

Le désespoir poignant de son interlocutrice déclencha en Naja un flot de pensées aussi noires que les nuages déferlant au-dessus de l'agglomération.

Chapitre 20

La Cité Unifiée a essuyé de nombreuses crises, constitutionnelles ou sociales, mais à chaque fois elle s'est relevée, plus forte, plus sereine. Je suis donc certain qu'elle se relèvera de la crise des Ombres, plus unie que jamais, et qu'elle connaîtra une nouvelle ère de prospérité et de paix.

John-Jack Fantaggio, troisième adjoint au maire de New York

Cité Unifiée de NyLoPa

De graves émeutes ont secoué la Cité Unifiée. On les a oubliées, parce que nos dirigeants ont tendance à occulter les événements passés qui les dérangent, mais NyLoPa s'est retrouvée à plusieurs reprises au bord du gouffre. Aussi incroyable que cela puisse paraître aujourd'hui, la Cité Unifiée a souffert de la faim. Deux années de suite, les serres agricoles ont été prises d'assaut par les populations horcites. Les citadins ont alors manqué de céréales, de légumes, de lait, d'œufs, de viande, et ils ont réagi de la façon dont réagissent tous les groupes humains dans les mêmes circonstances : ils libèrent leur colère et leur frayeur, descendent dans la rue, pillent les magasins, les habitations, ne laissant, comme un tsunami, derrière eux que des ruines. Le conseil des maires a renforcé la sécurité autour des serres agricoles et le problème ne s'est jamais représenté. Mais les populations ont trouvé d'autres motifs de déverser leur rage dans les rues.

Ganesh s'acharna sur le dernier adversaire à terre. Les trois autres s'étaient enfuis, saoulés de coups, incapables de contenir l'ouragan qui leur était tombé dessus, abandonnant couteaux et bâtons hérissés de clous. La vitesse de déplacement et la précision des frappes du fouineur les avaient rapidement mis en déroute. Seul était resté celui que son pantalon avait empêché de courir.

« Arrête, Ganesh ! Arrête ! Il a son compte. Tu vas le tuer. Les autres

sont partis. Putain, arrête ! »

En partie rhabillée, Ava maintenait d'une main son chemisier aux boutons arrachés. Ganesh donna un dernier coup de pied dans les côtes de l'homme à terre qui protégeait de ses bras son visage tuméfié.

« On fout le camp », souffla-t-il.

Les sirènes hurlantes des véhicules de police déchiraient la rumeur de l'émeute qui s'éloignait peu à peu.

« On dirait que les grubs ont perdu notre trace. » Ava acheva de rajuster ses vêtements. « On fonce à la station sous-marine ?

— Hum, c'est là qu'ils risquent de nous attendre, objecta Ganesh. Il serait sans doute plus judicieux de passer la nuit ici et d'y aller seulement demain matin.

— Rester toute une nuit dans ce bordel ?

— Les grubs ne te connaissent pas. Si tu veux rentrer à Paris ce soir, libre à toi. Moi, je préfère attendre un peu. Le temps que les choses se tassent.

— Peut-être qu'avec les émeutes, les grubs ne surveilleront pas la gare.

— Je préfère ne pas prendre de risque. »

Ava secoua la tête.

« Je ne te comprends pas, Ganesh : un coup, tu insistes pour te fourrer dans la gueule du loup, un coup, tu le fuis comme la peste. Un coup, tu veux absolument sauver Théo, un coup, tu le laisses tomber comme une vieille chaussette. Un coup, tu sembles plus doux qu'un agneau, un coup, t'es plus féroce qu'un fauve. Soit t'es schizophrène, soit tu me caches des trucs. »

Les yeux de Ganesh s'attardèrent sur l'homme à terre qui remuait et gémissait doucement.

« Qu'est-ce que tu décides ? demanda-t-il.

— Merci de tes réponses. Et de ta confiance. Je rentre. J'en ai plus que ma claque, de New York.

— Je t'accompagne jusqu'à la station sous-marine. J'aviserais sur place. Peut-être que je pourrai prendre le tube avec toi. Moi non plus, je n'ai pas envie de rester dans cette ville.

— Si tu veux passer inaperçu, t'as qu'à t'acheter de nouvelles fringues, et un chapeau ou une perruque. »

Ganesh observa l'entrée de la rue déserte. Les nuages déferlaient en hordes au-dessus de Manhattan.

« Bonne idée. Il me faudrait aussi du fond de teint pour éclaircir ma peau. J'ai pas le temps de prendre un correcteur génétique.

— Ben quoi ? se rebiffa Ava. C'est pas si con, comme idée !

— Les grubs connaissent sans doute la fréquence de ma biopuce. J'aurais plus de chance avec un brouilleur. Quoi que...

— Quoi que ?

— Non, rien. Allons-y. »

Il se mit en marche. Elle lui emboîta le pas après un petit moment d'hésitation.

« On t'a déjà dit que t'étais chiant, Ganesh ? »

Dans Madison avenue, ils prirent sur la gauche en direction de la station sous-marine. Des véhicules à damiers noirs et blancs filèrent devant eux, lancés à toute allure. Ils marchaient par endroits sur un tapis d'éclats de verre. Des colonnes de fumée noire s'élevaient au-dessus des immeubles et se dispersaient dans le couvercle bas des nuages.

« J'ai oublié de te remercier, reprit Ava. Tu m'as scotchée tout à l'heure : je te croyais pas aussi fort en combat de rue.

— Je ne le savais pas non plus. »

Ganesh croisa le regard désespéré d'un vieil homme accoudé au balcon d'une fenêtre aux vitres brisées.

« Nous avons peut-être trouvé une faille, Monsieur. »

Jule Richebourg présentait les traits défaits et le teint brouillé de celui qui vient de passer une nuit blanche. Alaric Bronier n'avait pas beaucoup dormi non plus. Il avait tenté de joindre les membres de la Fraternité, mais le gigantesque bogue informatique interdisait tout échange virtuel, et il était impossible de les réunir tous dans un même endroit en un temps aussi court. Comme à son habitude, Richebourg s'assit sans y être invité sur l'un des fauteuils disposés devant son bureau.

« J'espère pour nous tous que vous me proposez une vraie solution, répondit le maire d'un ton las. La population parisienne est excédée. Plusieurs émeutes ont éclaté cette nuit, et nous avons de plus en plus de mal à les maîtriser. De plus, avec la panne des réseaux, nous ne pouvons pas joindre l'état-major. J'ai envoyé des émissaires, je n'ai toujours pas reçu de réponse. La police et les fouineurs sont exténués.

— L'article 72-a permet la concentration des pouvoirs dans les mains d'un seul maire dans le cas où la sécurité de la Cité Unifiée serait menacée, commença Richebourg.

— Vous ne m'apprenez rien pour l'instant, coupa Bronier avec un geste impatient.

— Il faut nous attarder sur cette notion de menace. » L'adjoint gardait son calme malgré sa fatigue et l'humeur exécrationnelle de son interlocuteur. « L'article reste assez vague à ce sujet. Un mot a retenu notre attention. Un mot qui ne figure pas dans le corps de l'article proprement dit, mais dans l'un des renvois écrits en lettres minuscules qu'on peut consulter dans une annexe de la Constitution. Le législateur y précise la notion de menace. »

Jule Richebourg sortit une feuille de papier imprimée de la poche intérieure de sa veste, la déplia sur le bureau et posa l'index sur le passage précité. Alaric Bronier se pencha pour lire les lignes rédigées en corps minuscule.

« Menace extrinsèque mettant en péril la souveraineté de la Cité, murmura-t-il.

— Extrinsèque, releva l'adjoint. Ce qui signifie...

— Extérieure. Vous me prenez parfois pour un con, Jule. »

L'adjoint s'en défendit d'un petit sourire.

« Nous considérons que les Ombres ne sont pas une menace extrinsèque, poursuivit-il d'un ton neutre. Nous pouvons donc nous opposer à l'application de l'article 72-a en arguant que les Ombres sont un phénomène circonscrit à l'intérieur des limites de la C.U., par conséquent une affaire criminelle.

— Nous en sommes à près de quatre-vingt mille morts, argumenta le maire. Difficile de parler d'une simple affaire criminelle.

— Le nombre de morts évoque une guerre, c'est juste, mais ne nous laissons pas abuser par les chiffres. Puisqu'il n'y a ni déclaration ni revendication, puisque l'enquête suit son cours, nous sommes bel et bien en présence de criminels et non d'un ennemi extérieur clairement identifié. De ce point de vue, l'application de l'article 72-a ne se justifie pas. »

Bronier réfléchit pendant quelques minutes. Des bruits étouffés s'échouaient dans le silence de l'immense pièce. Les pillages s'étaient poursuivis toute la nuit, les policiers, assistés des fouineurs, avaient rencontré les pires difficultés à rétablir l'ordre. Si l'armée n'intervenait pas rapidement, les prochaines émeutes risquaient de tout emporter sur leur passage. Les soldats devraient abandonner quelque temps la surveillance des serres agricoles, mais il valait mieux suspendre momentanément l'approvisionnement de la Cité plutôt que d'assister sans réagir à son démantèlement.

« Ça pourrait être intéressant sur le plan strictement légal, déclara le maire. Mais nos adversaires auront beau jeu de démontrer que nous faisons face à une situation extraordinaire qui justifie une mesure d'exception. Ils plaideront l'urgence et la meilleure efficacité d'un pouvoir centralisé.

— Nous pouvons les contrer en demandant le regroupement des forces d'investigation des trois cités sous un commandement unique, avança Jule Richebourg. Une affaire strictement militaire. »

Alaric Bronier joignit ses mains à hauteur de ses yeux.

« Ce qui rendrait inutile l'application du 72-a. Je ne sais pas si ça suffira, mais ça vaut sans doute le coup d'être tenté. Tout dépendra de la réaction de l'armée. Si elle est du côté de nos adversaires, nous n'aurons que très peu de chances d'empêcher Paris de devenir un

simple quartier de New York. »

Jule Richebourg se leva et s'étira. Les effets des accélérateurs 2N s'étant estompés, il ressentait le besoin urgent de prendre un peu de repos.

« Gardons confiance, Monsieur. Les militaires ont de tout temps garanti l'équilibre des pouvoirs. »

Le maire accompagna son adjoint du regard jusqu'à ce qu'il entrouvre la porte du bureau.

« Sans doute, murmura-t-il d'une voix à peine audible. Mais qui peut savoir ce qui se trame exactement dans la tête d'un militaire ? »

La station du tube souterrain était bondée. Malgré l'activité inlassable des robots nettoyeurs, elle portait encore les traces des émeutes de la nuit, écrans souples arrachés des murs, vitrines défoncées, morceaux de verre éparpillés, poubelles renversées. Ganesh et Ava avaient découvert le même spectacle de désolation dans la gare sous-marine de Londres. Les trois cités de NyLoPa avaient été le théâtre d'émeutes violentes.

« Tu avais tort de t'en faire, Ganesh : y avait pas la queue d'un grub à la station de New York. »

Ava n'avait pas dormi dans le tube sous-marin, encore choquée par son agression dans les rues de New York. Ganesh non plus, perturbé par les effets de la prise de contrôle de sa biopuce sur son esprit. Ils n'avaient pas parlé, se contentant de contempler le somptueux spectacle des fonds océaniques.

« Ils ont sûrement d'autres chats à fouetter, concéda Ganesh.

— T'es un trop petit poisson pour eux. » Le sourire d'Ava ne masquait ni sa fatigue ni sa tristesse. « J'y vais.

— Tu ne viens pas au Central ?

— J'ai besoin de dormir un peu. »

Ganesh aurait volontiers passé quelques instants supplémentaires avec elle.

« Je n'ai pas trop envie d'y mettre les pieds non plus, mais le chef de groupe risque de me remonter les bretelles si je n'y vais pas. Il faut parfois tenir compte de la hiérarchie dans le corps des fouineurs.

— Théo n'en avait rien à foutre, de la hiérarchie, répliqua Ava.

— C'est vrai, et c'est ce qui lui a valu ses emmerdes. J'aimerais bien savoir où il est passé, celui-là.

— Moi aussi. C'est l'un des rares que j'appréciais au Central.

— Merci pour moi. »

Ganesh tenta de ranger son dépit sous les éclats de son rire. Ava leva sur lui un regard indéchiffrable. Un passant pressé la bouscula. Elle ne parut pas le remarquer.

« Toi, c'est différent.

— Comment ça ? »

Elle se détourna et s'engagea dans le couloir de sa correspondance.

« Cette fois, j'y vais.

— Toi non plus, tu ne réponds pas toujours aux questions ! » cria Ganesh.

Elle continua de marcher.

« Comme ça, on est deux, répondit-elle sans se retourner. Faut vraiment que je rentre, je tombe de sommeil. »

Quand l'ennemi est quantifiable, on peut le combattre. Même s'il est plus nombreux, mieux armé, plus féroce, plus déterminé, on peut le regarder, on peut le mesurer, on peut l'affronter. Quand on distingue la cuirasse de l'ennemi, on peut le frapper là où elle présente des défauts, on conserve une chance, même infime, parce qu'on est fait de la même substance, de la même chair, du même sang. Mais, lorsque l'ennemi n'est pas de la même nature que vous, lorsque l'ennemi n'a pas la même forme de pensée que vous, lorsque l'ennemi est tellement différent de vous que vous ne pouvez pas lui assigner une forme précise, alors vous avancez comme un aveugle dans un labyrinthe, incapable de prévoir les coups, marchant inéluctablement vers votre propre mort.

« Tout est prêt pour la deuxième phase.

— Où en êtes-vous des expérimentations sur la dernière génération de biopuce ? »

La voix métallique de son interlocuteur semblait s'insinuer dans les moindres interstices du corps de Caton. Il supposait qu'elle était programmée pour agir sur certaines zones de son cortex.

« Tout se déroule normalement. Le mode direct contrôle permet à la biopuce de prendre l'initiative et le contrôle total de son porteur.

— Pas de résistance du cerveau ?

— Aucune. À condition que le cerveau soit coopératif. Conditionné.

— Êtes-vous certain que tous les cerveaux seront coopératifs ?

— Avec le climat de terreur qui règne sur la Cité Unifiée, la population acceptera sans aucune difficulté les nouvelles biopuces. Nous les présenterons comme le seul recours possible contre les Ombres. »

La voix marqua un temps de silence, le temps sans doute de consulter les statistiques.

« Bien. Cette deuxième phase est très importante. Vous veillerez à ce que tous les citoyens, absolument tous, soient équipés des nouvelles biopuces.

— Je compte les proposer dans quelques jours au nouveau pouvoir.

— Pourquoi attendre sa mise en place ?

— La chaîne de décision s'en trouvera considérablement simplifiée ; nous gagnerons un temps précieux.

— Il faut arriver à la troisième phase avant que la Cité Unifiée n'ait conçu une parade. »

Caton lâcha un petit rire sarcastique.

« Ils ne sont pas près de trouver. Il nous suffit d'entretenir leurs petites querelles internes. Un jeu d'enfant, tellement ils sont obnubilés par leur quête du pouvoir. »

Nouveau temps de silence.

« Ne soyez pas trop sûr de vous. Nous avons déjà constaté que leurs ressources étaient insoupçonnables. »

— Je les connais, je n'oublie pas d'où je viens. NyLoPa et les autres glissent maintenant sur la pente qui donne sur le vide, sur l'oubli.

— Que comptez-vous faire de votre cobaye ?

— Il nous est encore utile. Nous allons bientôt reprogrammer sa biopuce de manière à ce qu'elle n'ait plus besoin de l'autorisation de son cerveau.

— Ce n'est pas dangereux pour lui ?

— Bien sûr que si, mais un vieux proverbe dit qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

— Nous avons mémorisé cette expression. En revanche, il reste une zone d'ombre vous concernant. »

Le comportement humain resterait une énigme jusqu'à l'extinction de l'espèce, songea Caton, une aberration biologique que personne n'aurait jamais été en mesure de comprendre.

« Si vous voulez parler de mes motivations, je ne suis pas certain de les appréhender moi-même, répondit-il. Disons pour résumer que je suis issu des milieux apocalyptiques et que la logique n'est pas mon fort.

— Ça n'a aucune importance. Le principal est que nous allions au bout de notre projet.

— À combien estimez-vous désormais les chances de réussite ? »

Trois secondes s'écoulèrent avant la réponse.

« Nous avons franchi la barre des 70 %. »

Ardoïn, le chef de groupe, s'engouffra comme une furie dans le minuscule bureau de Ganesh.

« On peut savoir où tu étais passé, Ganesh ? »

Ganesh prit le temps de boire une gorgée de thé avant de répondre. La fatigue lui pesait maintenant sur les épaules comme un joug.

« Je reviens de New York. »

Au regard réprobateur d'Ardoïn, il comprit qu'il allait devoir fournir quelques précisions.

« Qu'est-ce que tu foutais là-bas ?

— Je faisais mon boulot de fouineur, je suivais une piste.

— Des nouvelles de Théo ?

— Aucune.

— Et d'Ava, la stagiaire ?

— Elle était avec moi à New York. Elle est maintenant chez elle : elle avait du sommeil à rattraper. »

Ganesh devina que le chef de groupe faisait des efforts surhumains pour se contrôler.

« Vous ramenez des éléments nouveaux ?

— La piste ne menait nulle part. »

Ardoïn s'approcha de lui et se pencha par-dessus son bureau pour le fixer dans les yeux. Sa barbe naissante, les cernes sous ses yeux, le pli amer de sa bouche indiquaient qu'il n'avait pas dormi lui non plus.

« Tu es encore nouveau dans le métier, Ganesh, un peu jeune pour prendre des initiatives de ce genre sans m'en avertir, déclara-t-il d'une voix calme mais tranchante. On en reparlera plus tard. À partir de maintenant, tu ne bouges plus de Paris. Tous les fouineurs sont consignés. Ordre de la direction. »

Ganesh finit son thé.

« Ce n'est pas en restant les deux pieds dans le même sabot qu'on va résoudre le problème des Ombres. »

Ardoïn évacua son exaspération d'un large mouvement de la main.

« La municipalité s'en tape, des Ombres. Notre nouveau job, c'est d'aider les flics à contenir les émeutes.

— Les flics n'y arrivent pas tout seuls ? Dire que ces crétins n'arrêtent pas de se foutre de nous.

— On garde les susceptibilités dans le fond des poches. On appelle ça resserrer les liens entre les différents corps de la municipalité. La situation est urgente. La Cité tout entière est devenue un baril de poudre. Tu as ton taz sur toi ?

— Je l'ai laissé à l'appartement.

— Tu fonces le chercher et tu te rends immédiatement à la mairie. Une fois sur place, tu te mettras à l'entière disposition du préfet de police.

— C'est que...

— Quoi ?

— J'ai pas dormi depuis un bon bout de temps et... »

Ardoïn se redressa et, d'un geste péremptoire, coupa la parole à son vis-à-vis.

« Rien à foutre. Tu es responsable de tes conneries. Tu as une heure, pas une minute de plus, pour te présenter à la mairie. »

Le chef de groupe se dirigea vers la sortie de la pièce, puis se retourna, la main sur la poignée de la porte.

« À propos de Théo, j'ai reçu un truc bizarre.

— Quoi ?
— Une séquence vidéo où on le voit faire de drôles de choses.
— Vous ne voulez pas me dire de quoi il s'agit ?
— Je te montrerai ça quand les flics t'auront relâché.
— S'ils me relâchent un jour. » Un sombre pressentiment traversa Ganesh. « Dites-moi au moins si c'est grave. »

Ardoïn marqua un long temps de pause avec de répondre, avec une mine sinistre.

« Grave n'est pas le mot. Je dirais plutôt : effrayant. »

*À ceux qui disent que l'humanité est tombée au plus bas, je
répondrai qu'insondables sont les enfers dans lesquels elle peut
encore se fourvoyer.*

Texte anonyme gravé sur une pierre du rempart de Tchon

Pays horcite

Je les ai vus une fois et m'en souviendrai toute ma vie. Ils paraissaient invincibles avec leurs casques et leurs armures. Mes balles n'avaient aucun effet sur eux. Je disposais pourtant d'une bonne arme, achetée plus de deux cents tchons chez l'un des meilleurs armuriers de l'agglomération. Avec elle, j'avais tué un grand nombre d'ennemis du clan de la Hulotte, au point que, élevé au rang de pair par notre chef, je siégeais au conseil et disposais d'une vaste maison dans laquelle pouvaient se loger ma femme, mes cinq enfants, ma mère, ma sœur et ses propres enfants. J'avais aussi abattu quelques gueules noires, ces monstres assoiffés de sang qui faisaient régner la terreur dans les rues de Tchon. Le sentiment de puissance que j'éprouvais alors s'est évanoui comme un mirage lorsque je me suis retrouvé face aux Cavaliers. Ils avançaient toujours à la même allure, sans se soucier de nos tirs, lâchant des rafales de leurs armes automatiques, incendiant les habitations, semant cadavres, désolation et ruines sur leur passage. J'en ai approché un de près. Son armure grise et brillante ne dévoilait aucune partie de son corps, pas même ses mains, également habillées d'un métal souple d'une solidité à toute épreuve. De son visage, je n'ai vu que ses yeux, blancs, brillants, qui n'exprimaient pas le moindre sentiment, pas la moindre émotion. J'ai vidé mon chargeur sur lui à bout portant. Les balles ont ricoché sur son armure, comme des gouttes d'eau sur une toile cirée. Il n'a pas riposté. Je l'ai cru touché jusqu'à ce que je me rende compte que le chargeur de son pistolet mitrailleur était vide et qu'il n'en avait pas de rechange. Il s'est immobilisé, comme s'il attendait quelque chose ou quelqu'un. De fait, l'un de ses semblables a surgi de la fumée quelques minutes plus tard pour lui remettre un nouveau chargeur. Je n'ai pas attendu qu'il l'installe, je me suis enfui et j'ai couru aussi longtemps que possible. Une fois dans la forêt, j'ai pris conscience que j'avais oublié les miens, que

je les avais abandonnés dans Tchon, et, harcelé par les remords, je suis revenu sur mes pas. Les colonnes de fumée épaisse et noire qui montaient de l'agglomération ne m'ont pas laissé beaucoup d'espoir de revoir ma femme et mes enfants vivants.

Après avoir vendu ses trois peaux, Naja était rentrée à l'auberge en compagnie de Josp. La somme de trois cent cinquante tchons récoltée leur suffirait sans doute à s'acheter le nécessaire pour descendre vers le sud. Elle avait le temps de faire un tour à la fosse des lépreux avant la tombée de la nuit. Josp refusa de l'accompagner.

« Ils vont venir, ceux qui n'ont pas d'odeur, ils me font peur.

— Les Heures ne te disent toujours rien au sujet de Deux Lunes ? »

Le petit homme secoua la tête d'un air malheureux.

« Bouge pas d'ici, reprit-elle. J'en ai pas pour longtemps.

— Reste avec moi. »

Naja lui posa la main sur le bras.

« Il faut que je sache si Deux Lunes est revenu. Je laisse le fric ici. Mon flingue aussi si tu veux, tu pourras te défendre si on t'agresse. »

Elle posa le pistolet à côté de la petite bourse de cuir qui contenait les pièces de cinquante et de dix tchons.

« Tu sais comment il marche ?

— J'ai vu », répondit Josp. Il pointa l'index sur le cran de sûreté. « Il faut bouger ça. » Son index se déplaça pour désigner la détente à l'intérieur du pontet. « Puis appuyer sur ça.

— N'oublie pas non plus de viser, hein ? » ajouta Naja avec un sourire.

Elle n'aimait pas se séparer de son arme, mais elle n'en aurait probablement pas besoin pour effectuer un simple aller-retour jusqu'à la fosse, et il lui fallait rassurer Josp.

« Verrouille la porte après mon départ et n'ouvre qu'à Colb ou à moi, d'accord ? »

Il acquiesça d'un mouvement de tête. Elle sortit et attendit d'entendre le verrou intérieur pour traverser la salle à manger et se glisser dehors. Une pluie dense gonflait les rigoles d'égout qui commençaient à déborder et à répandre leurs déchets dans les rues. La nuit n'allait pas tarder à tomber. Étreinte par un sentiment d'inquiétude, elle accéléra le pas, croisant des silhouettes incertaines, regrettant d'avoir laissé son pistolet à Josp. La ville semblait s'être peuplée de spectres. Jusqu'à l'extermination du Pégase, le Noyau ne lui avait jamais paru aussi dur que Tchon, aussi lugubre. Elle y avait passé une enfance relativement heureuse, si le bonheur signifiait encore quelque chose dans le pays horcite. Les gouttes de pluie imbibaient ses vêtements, la nostalgie lui imprégnait l'âme. Pressée de partir de Tchon, mais pas sans Deux Lunes, elle fonça en direction de

la fosse, glissant par endroits, heurtant des rats noirs qui fuyaient les débordements.

Une eau boueuse tapissait le fond de la fosse. Les lépreux s'étaient réfugiés dans leurs cavités, où ils ne resteraient pas longtemps au sec. La pluie était probablement l'élément le plus pénible pour eux. Des taches de boue maculaient les vêtements et bandages des rares malades qui ne s'étaient pas encore mis à l'abri. Naja fit rapidement le tour de la fosse sans discerner la silhouette de Deux Lunes. Son cœur se serra. Elle n'aurait jamais dû se séparer de lui. Elle se promit que, si par chance il revenait, elle s'arrangerait pour rester à ses côtés quoi qu'il arrive. Elle décida de repartir, mais un cri l'incita à explorer de nouveau la fosse du regard. Elle ne discerna rien d'autre que des silhouettes claires pourchassées par la pluie. L'une d'elles se relevait de la boue et renouait les bandages défaits par sa chute. Son corps rongé par la maladie n'avait plus grand-chose d'humain. Impossible de savoir s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme.

Lorsque Naja reprit le chemin de l'auberge, elle se rendit compte que la nuit commençait à se déployer, que les rues s'étaient vidées, que les habitants s'étaient barricadés dans leurs logements. Elle se mit à courir, aiguillonnée par une peur soudaine. Elle eut rapidement la sensation de se tromper de chemin, de se perdre dans le labyrinthe, et tenta de s'orienter au faîte du rempart qui dominait les toits luisants. La pénombre faussait les perspectives et les repères. Elle déboucha sur une petite place qu'elle ne reconnaissait pas, écarta les cheveux mouillés collés à ses joues et à ses lèvres, s'appliqua à remettre de l'ordre dans ses pensées affolées. L'air peinait à se frayer un chemin dans sa gorge et ses poumons douloureux.

Ils surgirent tout à coup sur la place. Une dizaine d'hommes entièrement vêtus de noir, visages et mains également barbouillés de noir, armés de piques ou de faux inversées. Le sang de Naja se glaça. Elle chercha une issue. Avisa l'entrée d'une ruelle cinq mètres plus loin sur sa droite. S'élança en espérant les prendre de vitesse. À peine s'y soit-elle engagée qu'elle découvrit un deuxième groupe barrant la largeur de l'artère. Elle voulut rebrousser chemin.

Trop tard. Les autres lui coupaient déjà toute retraite. Elle s'était jetée dans le piège. Une peur atroce s'empara d'elle. Elle se remémora les croix dressées au pied du rempart, les corps nus et sanguinolents, les hurlements des suppliciés, les rats noirs agglutinés pour laper les flaques de sang.

« Belle prise, grogna l'une des gueules noires. Losfer sera satisfait. »

Les autres poussèrent des cris et des rires hystériques. Leur cercle se resserra autour d'elle. Les pointes des piques se promenèrent à quelques centimètres de sa gorge et de sa poitrine. Elle voulut appeler au secours. Aucun son ne sortit de sa gorge. De toute façon, crier ne

servirait à rien. Aucun habitant de Tchon ne lui viendrait en aide. Son amour pour Deux Lunes l'avait perdue. Que deviendrait Josp sans elle ? Elle n'esquissa aucun geste quand une main gantée de noir la saisit par le col.

« Ce soir, tu vas souffrir pour le bon plaisir de Losfer. »

Il sembla à Naja reconnaître cette voix. Elle se serait raccrochée à n'importe quel espoir pour échapper au terrible sort qui lui était promis.

« Amenez-la à Balbut », fit une autre voix.

Psalmodiant d'incompréhensibles prières, ils la conduisirent au pied du rempart. Deux autres victimes se tenaient déjà près des trois croix rudimentaires couchées sur les dalles de pierre, un garçon et une fille aux cheveux blond cendré et au teint très pâle, des jumeaux probablement, âgés d'une dizaine d'années. Une nuit noire et désespérante descendit en Naja. Ses pires cauchemars s'étaient matérialisés devant elle.

« Naja est folle d'être sortie à cette heure-ci, maugréa Colb. Va falloir que je parte à sa recherche. »

Josp restait prostré dans son coin, comme emmuré dans son silence.

« Pourquoi elle a laissé son flingue ici, bon Dieu ? vitupéra le trappeur. La règle de base, dans une agglomération aussi dangereuse que Tchon, est de jamais se séparer de ses armes. »

Il glissa deux cartouches dans son fusil, puis laça sa cartouchière autour de sa taille. Il était pourtant rentré d'excellente humeur après avoir vendu pratiquement toutes ses peaux et amassé une belle somme qui lui permettrait d'attendre tranquillement le retour du printemps. Il avait dîné avec Josp – rat noir et grua, le menu commençait à lui peser sur l'estomac – et les autres clients, espérant le retour de Naja, puis il lui avait fallu se rendre à l'évidence : elle ne rentrerait pas, il lui était arrivé quelque chose. Et la seule chose qui arrivait à l'imprudent errant dans les rues de Tchon pendant la nuit était la rencontre avec les gueules noires.

« Tu restes ici, Josp, tu fermes derrière moi et tu n'ouvres à personne d'autre que moi, d'accord ? »

Josp exprima son accord d'un grognement avant de se recroqueviller sur son lit.

Une fois dans la rue, Colb n'eut qu'à se fier aux hurlements pour s'orienter. La pluie battante et grondante ne lui facilitait pas la tâche, mais son oreille exercée discernait les cris déchirants dans le lointain, et il supposait qu'ils avaient un lien avec les gueules noires. Il pressa l'allure, son fusil pointé devant lui, l'index glissé dans le pontet. Comme avec les grands fauves, sa survie dépendrait entièrement de ses réflexes. Il avait déjà constaté à maintes reprises que la rapidité et

l'initiative permettaient de se sortir sans trop de dégâts des situations difficiles. Les rats eux-mêmes avaient fui les rues. Pas plus que les êtres humains, ils n'appréciaient les trombes. Colb se demanda pourquoi il se décarcassait de la sorte pour une fille qu'il connaissait à peine. Il ne s'était jusqu'alors jamais encombré de sentiments et s'en était plutôt bien porté. Il éprouvait pour Naja et Deux Lunes une tendresse paternelle inattendue, comme si ces deux-là étaient parvenus à attendrir son cuir tanné par le soleil et les ans. Il aurait voulu avoir des enfants comme eux.

Les hurlements le conduisirent à une porte du rempart, où se déroulait un rituel sinistre. Des gueules noires avaient dévêtu un garçon et une fille pas encore pubères et entrepris de les clouer sur deux croix. Planqué derrière une cloison de tôle, Colb chercha Naja des yeux et la découvrit au milieu de gueules noires. Son visage blême contrastait avec les faces noires déployées autour d'elle. Ils ne lui avaient pas encore retiré ses vêtements. Ils lui avaient passé une corde autour du cou pour l'empêcher de s'enfuir. Les brusques tensions de la laisse la faisaient de temps à autre grimacer. Comment les deux enfants aux cheveux blonds étaient-ils tombés entre les mains de ces cinglés ? La seule explication plausible était que les parents les avaient vendus comme des bêtes destinées à l'abattoir. Colb se concentra sur Naja. Les hurlements des gosses lui vrillaient les nerfs. Il ne pouvait plus rien pour eux. L'expérience lui avait appris qu'il ne fallait jamais courir deux gibiers à la fois. Il devrait exploiter l'effet de surprise provoqué par la première détonation, foncer droit sur Naja et l'éloigner aussi rapidement que possible de ces corbeaux de malheur.

Il prit une profonde inspiration avant de s'aventurer hors de son abri et de lever son fusil. Il visa celui qui paraissait commander cette bande de fêlés, un homme grand et maigre qui se tenait entre les croix et le reste de l'assemblée et que les autres fixaient d'un air craintif. Il pressa la détente. La détonation éclata comme un coup de tonnerre. Sa cible touchée à la poitrine oscilla sur elle-même avant de s'affaisser avec une étrange douceur. Les autres n'eurent pas la réaction escomptée. Au lieu de s'égailler comme une volée de moineaux, ils se ruèrent sur le trappeur en brandissant leurs piques et leurs faux. Colb tira sa deuxième cartouche et en toucha trois d'un coup. Ils roulèrent sur les dalles mouillées. Les suivants les percutèrent et tombèrent à leur tour, engendrant une grande confusion. Le trappeur essaya d'exploiter le sursis pour recharger son fusil. Il n'eut pas le temps de glisser deux nouvelles cartouches dans le canon. Ils fondirent sur lui avec une vivacité sidérante, sans doute gavés d'une décoction de plantes qui aiguisait les réflexes, inhibait les peurs et anesthésiait la douleur. Une première lame lui arracha son arme des mains. Une deuxième le frappa dans le creux du bras. Il tenta de se défendre, mais,

succombant rapidement sous le nombre, il se retrouva allongé dans une flaque d'eau avec deux piques posées sur sa gorge.

« Qui es-tu ? » lui demanda l'un d'eux.

Colb ne répondit pas.

« Pourquoi as-tu tiré sur Balbut ? »

Le trappeur ne regretta pas d'être intervenu. Il acceptait que sa longue vie, un privilège rare dans le pays horcite, s'arrête cette nuit. Il se désolait seulement pour Naja.

« Tu vas voir ce qu'il en coûte de s'attaquer aux enfants de Losfer », gronda la gueule noire.

Deux Lunes s'était éloigné de Tchon davantage qu'il ne l'aurait cru. La quête du kalaw l'avait entraîné dans un paysage à la végétation exubérante. Il avait fini par trouver le précieux arbre près d'un étang à l'eau croupie. L'extraction de l'huile, la chaulmogue, lui avait pris du temps : il lui avait fallu une nuit pour inciser les écorces et remplir les deux outres dont il s'était muni avant son départ. Ce ne serait sans doute pas suffisant pour soigner tous les lépreux de la fosse, mais au moins il pourrait essayer le remède sur quelques-uns d'entre eux et, si le résultat se révélait positif, il organiserait une expédition avec une citerne pour en ramener de plus grandes quantités. Il avait ensuite marché tout le jour, se frayant un passage difficile à coups de serpe au milieu de la végétation, tracassé par un sentiment d'inquiétude qui avait Naja pour objet principal, sinon unique. Se sentant triste et démuni lorsqu'il était séparé d'elle, il avait hâte de la retrouver.

La pluie battante ne facilitait guère sa progression. Les ruisseaux et les mares débordaient et devenaient autant d'obstacles parfois infranchissables qu'il lui fallait contourner. Il se demandait également s'il marchait dans la bonne direction, l'obscurité et les nuages occultant tous les points de repère. Trempé jusqu'aux os, il s'arrêtait parfois sous un arbre à la frondaison épaisse pour prendre un temps de repos. La pluie offrait l'avantage de maintenir les animaux dangereux dans leurs tanières ou dans leurs grottes. Il taillait par endroits dans les enchevêtrements de ronces qui dressaient devant lui des murailles presque inextricables.

Il aperçut enfin l'ombre sombre et figée du rempart de Tchon du haut d'une colline. Il s'étonna de ne pas ressentir le moindre tressaillement de joie. Un sentiment d'inquiétude, au contraire, enfla en lui jusqu'à lui étreindre la gorge et le faire suffoquer.

Le prêtre était mort.

Les billes de plomb lui avaient transpercé la poitrine et perforé le cœur. Les adeptes de Losfer n'interrompirent pas pour autant leur rituel, ni même ne s'occupèrent de son cadavre. L'un d'eux prit la

place de l'officiant et donna les instructions. Ils dressèrent les deux croix au centre de la place et psalmodièrent leurs prières pour accompagner les cris d'agonie des suppliciés.

« Puissant Losfer, que ton règne arrive. Que ta volonté soit faite, que viennent les temps obscurs, que s'efface à jamais la lumière du jour qui dévoile l'horreur de l'homme et de la création.

— Que ta volonté soit faite.

— Puissant Losfer, accepte ce sacrifice, témoignage de notre dévotion et de notre fidélité.

— Que ta volonté soit faite.

— Moi, Daïmon, j'offre au grand Losfer ces deux sacrifices au nom de la communauté de Tchon. »

Puis les sons graves des tambours retentirent et les membres de l'assistance se dandinèrent en rythme.

« Bande de tarés », murmura Colb.

L'entaille à son cou ouverte par la pointe d'une pique s'était remise à saigner. On l'avait attaché près de Naja à un anneau de fer scellé dans la muraille.

« J'croisais qu'un simple coup de feu suffirait à les éloigner, je me suis bien trompé, poursuivit le trappeur à voix basse.

— Ils n'ont pas peur de la mort, ils la vénèrent. »

Les gouttes qui roulaient sur les joues de Naja étaient uniquement dues à la pluie. Résignée, elle n'avait plus de larmes à verser. Aucune lueur d'espoir ne brillait dans la nuit désespérante. Deux Lunes ne viendrait pas.

« J'suis désolé, ajouta Colb. J'aurais voulu faire mieux.

— C'est moi qui suis désolée. Tu t'es mis dans de sales draps à cause de moi.

— Oh moi, j'avais plus beaucoup d'avenir de toute façon. Et puis quel intérêt d'appartenir à une humanité tombée si bas ?

— Ils ne sont pas tous comme ça. »

Le souvenir de Deux Lunes emplît Naja d'une tristesse insondable.

Les adeptes de Losfer cessèrent de psalmodier. Sur un signe de leur nouveau prêtre, on amena Naja devant la troisième croix couchée, puis on commença à la dévêtir. Elle ne se débattit pas. Elle avait l'impression que son corps ne lui appartenait plus, que son âme s'était déjà enfuie, seule façon pour elle, sans doute, de supporter l'agonie des deux enfants et le supplice qui l'attendait. Elle ne ressentait plus de honte, plus de colère. Une fois nue, elle fut allongée sur la croix. On lui écarta les bras, on lui lia les poignets et les chevilles au bois rugueux, puis les deux hommes chargés de la crucifixion se placèrent de chaque côté d'elle et sortirent d'énormes clous de boîtes en fer.

« Accepte un troisième sacrifice, puissant Losfer », clama le nouveau prêtre.

Naja crut de nouveau reconnaître cette voix. Elle gémit lorsqu'une pointe acérée s'enfonça dans la chair de son poignet. Elle vit du coin de l'œil l'homme lever son marteau pour l'abattre sur la tête du clou.

Un premier coup de feu retentit, frappant le bourreau de Naja, qui s'effondra sur le dos. Puis un deuxième, fauchant un adepte.

Les losfériens réagirent de la même façon que face à Colb. Ils ne s'égaillèrent pas, ils brandirent leurs piques, leurs bâtons, leurs faux, se tournèrent dans la direction d'où avaient surgi les coups de feu et hurlèrent des imprécations. Cette fois, ce ne fut pas une silhouette qui émergea de la nuit, mais plusieurs, avançant d'un pas mécanique. Puis, tandis que les adorateurs de Losfer finissaient de se regrouper pour affronter le nouveau danger, un véritable déluge de feu s'abattit sur la place.

Chapitre 21

L'anonymat te permet de vivre et d'agir dans l'ombre, il te conduit également à crever seul comme un chien.

Proverbe de Paris

Cité Unifiée de NyLoPa

Imaginez un bâtiment sans grâce, une façade écaillée, un hall d'entrée tellement foulé que ses dalles avaient perdu toute couleur, tout lustre, des escaliers et des couloirs tellement vétustes qu'on craignait à chaque instant de passer à travers les planchers, des cloisons grises, sinistres, des plafonds bas criblés de taches d'humidité, des bureaux lugubres garnis de meubles d'un autre âge, des hommes et des femmes blafards qui semblaient errer dans les lieux comme des spectres (les fameux fantômes), des machines vétustes, une odeur indéfinissable, des toilettes antédiluviennes, des craquements et des crépitements horripilants... Bienvenue dans le Central des fouineurs de la cité de Paris.

La mine chiffonnée d'Ava s'immisça dans l'entrebâillement de la porte.

« Toujours pas de nouvelles de Théo ? »

Avachi sur sa chaise, Ganesh se redressa et frotta du dos de la main ses joues et son menton hérissés de barbe.

« Bonjour, Ava. »

Elle entra, portant sous sa veste une robe plutôt courte d'où s'élevaient ses longues jambes gainées de bas couleur chair.

« Putain, ce que tu peux être formaliste. Tu te sens vraiment mieux si je te dis bonjour ? »

— Beaucoup mieux. Et non, je n'ai pas de nouvelles. »

Ava s'assit en face de lui, tira une petite boîte nacrée de la poche de son sac à main et saisit une petite pilule blanche qu'elle glissa entre ses lèvres.

« Faudrait interroger sa gémme, fit-elle après avoir bu une gorgée au

goulot d'une bouteille d'eau minérale.

— On ne peut pas communiquer dans ce sens-là.

— Théo le faisait bien, lui. Je l'ai entendu appeler le Central des gémines pour savoir ce que tu étais devenu. »

Ganesh bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

« Il t'a dit comment il faisait ?

— Tu sais aussi bien que moi qu'il n'expliquait jamais rien, répondit Ava.

— On parle déjà de lui à l'imparfait. Comme s'il était mort.

— Ta gémme t'a dit qu'elles avaient perdu sa trace. C'est pas bon signe.

— Tant qu'on n'aura pas vu son cadavre... »

Ava se leva, remplit la bouilloire d'eau, lava la théière et deux tasses.

« Les émeutes se multiplient dans la Cité. » Elle renifla le torchon avec circonspection avant d'essuyer les tasses. « La situation devient intenable. Les municipalités ont décidé de convoquer une assemblée extraordinaire à Londres.

— Le coup d'État du maire de New York, murmura Ganesh.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je ne crois pas que cette assemblée soit motivée par les Ombres, précisa-t-il. Ni par les émeutes. Il s'agit seulement d'une manœuvre politicienne. »

Il se surprit à penser que sa biopuce ne lui fournissait aucune statistique, comme si les intrigues politiques de la Cité ne la concernaient pas.

Ava s'interrompit pour le regarder.

« Où tu as pêché cette idée ?

— Peu importe. Apparemment, certains ont décidé de tirer profit du chaos généré par les Ombres. On peut même se demander s'ils ne l'ont pas provoqué. »

Biopuce toujours muette.

Une moue réprobatrice allongea le visage d'Ava.

« Tu veux dire qu'ils seraient eux-mêmes à l'origine du phénomène des Ombres ? Qu'ils auraient plus de cent mille morts sur la conscience ? Aucun homme politique digne de ce nom ne ferait un truc pareil. C'est totalement contraire à l'esprit des principes fondateurs de la Cité Unifiée.

— Cela fait plus d'un siècle que les Cités Unifiées ont été fondées, objecta Ganesh. On a eu largement le temps de les oublier, les principes fondateurs. Nous vivons en vase clos depuis trop longtemps. L'équilibre de NyLoPa reposait en grande partie sur le désir, et nous avons perdu notre vitalité, notre détermination.

— Les textes prévoient des garde-fous, non ? »

Ganesh rejoignit Ava devant la table et mit deux sachets dans la théière.

« On peut les contourner. Je suis maintenant convaincu que Théo était sur la bonne piste. Et qu'il devenait dérangeant.

— Si ton hypothèse est juste, ça ne nous laisse vraiment aucune chance de le revoir vivant, ajouta Ava d'un air sombre. Qu'en dit ta biopuce ? »

Ganesh ouvrit la porte du petit réfrigérateur et en sortit la brique de lait.

« Elle n'a pas d'avis. La Cité est devenue folle. Je suis crevé. J'ai passé toute la nuit à jouer le chien de garde devant la mairie. J'ai dû utiliser mon taz à quatre reprises contre les plus excités. J'ai obtenu un repos compensatoire de six heures. Je vais essayer de dormir un peu.

— Je rentre moi aussi. Je pensais qu'on aurait besoin de tout le monde, mais on m'a expliqué que, comme je n'étais pas encore officiellement intégrée au corps des fouineurs, il valait mieux que je retourne chez moi.

— Tu habites où ?

— Au nord, à Saint-Denis. »

La bouilloire siffla. Ganesh versa l'eau bouillante dans la théière.

« Je t'accompagne après le thé. On prend la même ligne de métro. »

« Les membres de la Fraternité sont au complet. Les réseaux ont été partiellement rétablis. En tant que président de séance, je déclare la session ouverte.

— Vous avez mis du temps à vous manifester, frères. Je crains fort qu'il ne soit trop tard.

— Nous ne pouvions intervenir plus tôt. Vous connaissez aussi bien que moi les règles de la Fraternité. Elles nous interdisent tout contact physique.

— Étant donné l'urgence de la situation, les règles pouvaient et devaient être contournées. La Fraternité a été fondée pour enrayer les dérives totalitaires. La neutralisation des réseaux était une manœuvre des municipalités de Londres et New York. Nous n'avons pas su réagir à temps, nous sommes restés prisonniers de nos règles.

— Nous avons encore la possibilité de...

— L'assemblée extraordinaire commence dans moins de deux heures. Je suis en cet instant même dans une salle annexe de l'ancienne Chambre des lords de Londres. J'espère ne pas être sur écoute. Les délégations s'agitent dans tous les sens, une vraie ruche. Les militaires eux-mêmes ont l'air très excités.

— Nous avons de bonnes raisons de penser que certains membres de l'état-major restent acquis à notre cause et qu'ils refuseront de

soutenir les initiatives des maires de New York et de Londres.

— Ils ont peut-être été chargés d'endormir votre méfiance. Avec succès : la preuve, vous n'avez même pas tenté de me contacter pendant l'interruption des réseaux.

— Encore une fois, l'efficacité de la Fraternité repose en grande partie sur l'anonymat.

— Parlez pour vous. Vous savez qui je suis.

— Vous êtes un homme public, c'est ce qui nous différencie. Les autres membres doivent agir dans l'ombre. C'est le garant de notre indépendance.

— L'heure n'est-elle pas venue de retirer les masques et de regrouper nos forces ?

— Vous savez très bien que nous n'aurons aucune chance de gagner si nous engageons l'épreuve de force et nous présentons frontalement. Notre action est entièrement basée sur les idées, sur les réseaux d'influence. Ne croyez pas que nous sommes restés les deux pieds dans le même sabot durant la panne informatique. Nous avons préparé à notre manière cette assemblée extraordinaire.

— Comment ?

— Comme je vous le disais, nous avons convaincu certains officiers de l'état-major de s'opposer à toute modification de la Constitution.

— Les militaires ne sont pas censés intervenir dans les affaires de la Cité Unifiée.

— Non, bien sûr, mais aucun pouvoir ne peut prétendre à la légitimité sans leur appui.

— Vous pensez qu'ils seraient tentés de...

— Renverser le système actuel et instaurer une dictature militaire ? La tentation les en a parfois effleurés, mais ils ont finalement estimé qu'ils auraient davantage d'inconvénients que d'avantages.

— Ils disposent de moyens technologiques considérables. Une faction d'entre eux aurait pu concevoir le phénomène des Ombres.

— Nous ne le pensons pas. D'après ce que nous avons pu constater, ils sont très désireux d'en découdre avec les Ombres.

— Créer de toutes pièces une menace pour apparaître comme l'ultime recours, cela s'est déjà vu dans l'histoire de l'humanité.

— Les Ombres n'obéissent pas à la logique militaire.

— Elles semblent n'obéir à aucune logique. J'espère pour nous tous que tous les membres de notre Fraternité sont fiables.

— Cette remarque pourrait être considérée comme insultante, frère. Nous n'avons aucune raison de penser que l'un d'entre nous a trahi.

— Le bon traître est celui dont on se méfie le moins.

— Gardez confiance, frère. Ainsi s'achève notre session. »

Ava se planta devant la baie vitrée.

« Superbe vue, s'exclama-t-elle. C'est donc là que tu crèches ? »

Il la rejoignit et laissa errer un moment son regard sur la ville. Le panorama suscitait toujours en lui la même émotion, le même émerveillement.

« Ce n'est pas très grand, mais ça me suffit. »

Ava hésita avant de lui poser la question qui lui brûlait les lèvres.

« Emmy ne vivait pas avec toi ?

— On a parlé un moment d'habiter ensemble, mais ça ne s'est pas fait. On n'en a pas eu le temps.

— Tu la regrettes ? »

Ganesh essaya de faire le tri dans ses sensations, ses pensées, ses mots.

« Parfois oui, parfois non. Je me rends maintenant compte que ça n'aurait jamais pu coller entre nous. Elle disait toujours qu'elle ne pourrait pas vivre avec un fouineur, et je la comprends. »

Son endophone émit une vibration prolongée.

« Excuse-moi, un appel sur mon biophone.

— Ganesh ? »

La voix de Théo. Oppressée. Ganesh se retira dans sa chambre.

« Ganesh ?

— Théo ? Enfin. Les gémines disaient qu'elles avaient perdu ta trace, que tu avais disparu. Je suis super content de t'entendre. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Ils ont dit au Central qu'ils avaient reçu une séquence vidéo qui te concerne. Tu es où ?

— Une séquence vidéo ? Merde. Il faut absolument qu'on se voie. J'ai une foule de trucs à te raconter.

— Je t'écoute.

— Pas maintenant. Je suis surveillé en permanence, je dois te voir seul. Seul. Il faut que je trouve le moyen de... »

La communication s'interrompit. Ganesh revint dans le salon.

« C'était Théo, on a été coupés.

— Peut-être un problème de réseau, avança Ava. Essaie de le rappeler.

— Le biophone le fait systématiquement en cas de coupure. Il ne répond pas.

— Tu es sûr que c'était bien Théo ?

— Même si elle était bizarre, pas comme d'habitude, je reconnaîtrais sa voix entre mille. »

Probabilités appel depuis un téléphone exogène : 75 %.

« Ça voudrait dire qu'il ne se sert plus de sa biopuce, murmura Ganesh.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Il aurait trouvé le moyen de la retirer. C'est sans doute la raison pour laquelle les gémines ont perdu sa trace. »

Probabilités de retrait de la biopuce analytique : 13 %. Probabilités de dysfonctionnement de la biopuce analytique : 19 %. Probabilités de cryptage personnalisé : 68 %.

« Je ne comprends pas tout ce que tu dis ni tout ce qui se passe, reprit Ava. Mais il est vivant, c'est déjà ça.

— Il ne m'a pas dit où il était. Il ne devrait pas tarder à rappeler. »

Les assemblées de la Cité Unifiée passaient aux yeux des observateurs pour un chahut de garnements déchaînés. Les élus et leurs assistants, perdant rapidement toute dignité, se levaient pour invectiver les orateurs, hurlaient, sifflaient, applaudissaient, s'agitaient dans tous les sens, au point que l'incessant brouhaha couvrait la plupart des discours. On peut en déduire que les décisions étaient prises en amont dans le silence feutré des officines, que l'assemblée n'était qu'un spectacle donné en pâture aux médias pour entretenir l'illusion d'une vie démocratique. J'ai eu le triste privilège de prononcer un discours dans l'ancienne Assemblée nationale de Paris. Je n'ai pas trouvé le courage d'aller jusqu'au bout ; ce fut probablement l'une des pires expériences de mon existence.

Le président de séance avait beau augmenter régulièrement le son du micro, la voix du maire de Paris ne parvenait pas à dominer le brouhaha de l'assemblée. Les bancs rouges de la vénérable et prestigieuse salle des lords semblaient ployer sous les bourrasques d'un vent furieux.

Alaric Bronier écarta les bras pour restaurer un semblant de silence.

« Mesdames et messieurs, les maires de New York et de Londres exigent l'application immédiate de l'article 72-a, qui a pour objet le transfert des pouvoirs dans les mains d'un seul homme, déclara-t-il en détachant chacune de ses syllabes pour donner aux interprètes le temps de traduire. Nous comprenons le sens de leur démarche, dictée par une situation dont l'urgence n'échappe à personne. Les criminels que nous appelons les Ombres déciment les populations et font peser sur nos cités un très grave danger. Le plus important, peut-être, qu'ait connu NyLoPa depuis sa fondation. Et la nécessité d'un regroupement de nos forces paraît également indispensable. »

Des applaudissements polis saluèrent le préambule d'Alaric Bronier.

« Cependant, le recours à l'article 72-a ne nous semble pas aussi nécessaire que certains le prétendent. »

Les premiers murmures de protestation s'échouèrent au pied de l'estrade. Le maire de Paris s'éclaircit la gorge.

« Pire, une telle démarche nous semble dangereuse dans la mesure où elle entraîne un déséquilibre des pouvoirs contraire aux principes

fondateurs de la Cité Unifiée. »

Les murmures se transformèrent en vagues déferlantes de huées, de vociférations.

« Qu'est-ce qu'on attend, Monsieur ? s'époumona un homme aux cheveux blancs et à la taille imposante debout au milieu des travées. Que les Ombres exterminent l'ensemble des habitants de NyLoPa ? »

Une salve d'applaudissements et de sifflets salua les propos de l'intervenant. Alaric Bronier attendit qu'elle se calme. Son regard croisa celui de Jeffrey Dobbs, le maire de New York, assis au premier rang, imperturbable. Il lut dans ses yeux noisette un dédain amusé, comme si la tentative désespérée de son confrère parisien de renverser le cours de l'histoire le divertissait. Il évoquait un prédateur se délectant des convulsions inutiles de sa proie.

« Non, bien sûr que non, mais nous demeurons persuadés que l'article 72-a n'est pas la bonne solution, reprit le maire de Paris. Nous ne nous trouvons pas en face d'un danger extrinsèque à la Cité, selon la définition précisée dans les annexes de la Constitution, mais bel et bien en face d'un danger intérieur. Nous ne nous heurtons pas à une armée ennemie, mais à un groupe criminel parfaitement organisé qui relève de la sécurité intérieure, de la police et des services spéciaux d'investigation. »

Les huées et les vociférations recommencèrent, contraignant Bronier à se casser la voix.

« Il n'y a donc aucune raison que nous procédions aux modifications politiques que vous réclamez avec tant de vigueur. Je propose que nous regroupions les forces de police des trois cités et que nous les placions sous un commandement militaire unique. »

Il s'interrompit, submergé par le brouhaha, et fixa avec insistance le président de séance placé au-dessus de lui pour l'inviter à reprendre l'assemblée en main. Mais ce dernier, un Londonien pure souche, ne broncha pas. Le maire de Paris patienta donc, les yeux rivés sur l'assistance houleuse jusqu'à ce que le calme revienne.

« Je propose que nous associions l'armée aux investigations qu'il nous faut mener désormais avec la plus grande énergie en oubliant les rivalités. De la sorte, nous obtiendrons l'efficacité que vous réclamez à cor et à cri sans pour autant modifier la Constitution de NyLoPa. Nous préserverons ainsi l'esprit qui a présidé à la fondation de la Cité Unifiée. »

Une bronca ponctua la fin du discours d'Alaric Bronier, qui prit le temps d'observer les têtes rassemblées dans l'ancienne salle des lords. Il ne comptait pratiquement aucun partisan dans l'assemblée. Les délégués parisiens eux-mêmes semblaient acquis à la cause des maires de New York et de Londres.

Corrompus.

Comme les membres de l'état-major alignés sur un banc, impassibles.

Comme tout le personnel politique ou administratif de NyLoPa.

La corruption, une arme qu'il avait souvent utilisée et qui, aujourd'hui, se retournait contre lui, contre la population de la Cité Unifiée.

« Assez de discours, rugit l'homme qui était déjà intervenu quelques instants plus tôt. Assez de temps perdu. Passons aux actes. Et d'abord, au vote. »

Les clameurs transperçaient le triple vitrage de la baie de l'appartement de Ganesh. Les émeutes avaient repris. La pluie ne modérait pas les ardeurs. La Cité volait en éclats sous les coups furieux des habitants désespérés.

Le carillon de l'écran de surveillance égrenait ses notes. Le visage d'une femme blond platine s'afficha. Ganesh se rapprocha de façon à ce que son propre visage apparaisse à la visiteuse.

« Vilma ?

— Bonjour, Ganesh. Je ne vous dérange pas ?

— Je ne m'attendais pas à votre visite. Je ne suis pas seul.

— Venez avec moi dans la rue. Je dois absolument vous parler.

— D'accord. Attendez-moi ici quelques instants. »

Ganesh enfila une veste.

« Je reviens tout de suite, dit-il à Ava. Attends-moi là.

— C'est qui, cette meuf ? »

Ava arborait sa tête boudeuse des mauvais jours. Il lui effleura la joue de la pulpe des doigts.

« Pas le temps de t'expliquer. Je n'en ai pas pour longtemps. »

L'ascenseur le déposa dans l'entrée de l'immeuble quelques secondes plus tard. Vilma l'attendait de l'autre côté de la porte vitrée.

Dehors, le vacarme de l'émeute ressemblait à un grondement d'orage. Elle n'était pas encore arrivée dans la rue, mais s'en rapprochait. Un autotaxi surchargé fusa devant eux dans un bourdonnement discret.

Vilma prit Ganesh par le bras et l'entraîna sur le trottoir, lançant des regards nerveux autour d'elle.

« J'ai perdu tout contact avec les dissidents. »

Sa voix était hachée, fissurée.

« Ils ont eu des ennuis ? demanda Ganesh.

— À mon avis, ils ont été repérés et éliminés. Ils sont intervenus, il n'y a pas si longtemps, pour vous empêcher d'être arrêté par les grubs de Madison avenue. Depuis, c'est le silence. Je suis la dernière sur la liste. À partir de maintenant, vous devez vous débrouiller seul.

— Leur disparition a-t-elle un rapport avec l'assemblée

extraordinaire des cités qui se tient en ce moment à Londres ?

— Probablement. Mais la prise de contrôle de la mairie de New York sur la Cité Unifiée n'est qu'une étape du projet des Ombres. »

Vilma s'arrêta de marcher et garda la tête penchée, comme pour dissimuler ses larmes. La femme forte et déterminée que Ganesh avait découverte lors de leur première rencontre dans son appartement semblait à présent fragile, désespérée. Il eut envie de la serrer dans ses bras ; un reste de pudeur l'en dissuada.

« Qu'allez vous faire ?

— Essayer de sauver ma peau.

— Comment ?

— En changeant d'apparence, d'identité, en organisant ma disparition.

— Vous avez besoin d'un coup de main ?

— Merci, mais j'ai de plus grandes chances de m'en tirer seule. Faites très attention à vous.

— Prenez soin de vous aussi, Vilma. »

La main de la jeune femme se posa sur son avant-bras.

« Au revoir. J'ai été ravie de collaborer avec vous, Ganesh. Je ne sais pas si on se reverra, dans la Cité ou ailleurs.

— Bonne chance. »

Elle s'éloigna d'un pas pressé et disparut à l'angle de la première rue au moment où les silhouettes gesticulantes des émeutiers faisaient leur apparition entre les façades.

La vibration de l'endophone de Ganesh le tira de ses réflexions.

« Ganesh ? T'es disponible ?

— Salut Théo. Tu es où, putain ?

— Peu importe où je suis. Nous avons fait fausse route, Ganesh. Depuis le début. Les Ombres nous lancent un défi. Nous devons penser autrement, nous défaire de nos conditionnements.

— Attends, tu veux dire que...

— Je crois avoir compris qui sont les Ombres et d'où elles viennent.

— Rien que ça.

— Il nous faut chercher ailleurs. Ailleurs sur le plan géographique, ailleurs sur le plan de la raison, ailleurs sur le plan de la logique. »

Le débit de Théo s'accélérait, comme s'il craignait une menace imminente.

« Tu peux être plus clair ?

— Écoute bien. Bon Dieu... »

La voix de Théo s'étrangla, les mots se transformèrent en gargouillis inaudibles.

« Théo, qu'est-ce qui se passe ?

— Les Ombres... elles sont sur moi. J'aurais pas dû...

— Théo ? »

Sa respiration sifflante résonna encore dans l'endophone avant qu'un silence total, glacial, ne redescende dans la tête et le corps de Ganesh.

« Théo ? »

L'endophone composa le code de Théo à cinq reprises. Aucune réponse.

Ganesh courut vers la porte de son immeuble, se soumit à la reconnaissance iridienne, appela l'ascenseur d'un mouvement impatient, se rua dans son appartement où il trouva Ava à la même place.

« Théo m'a rappelé. La communication s'est interrompue brusquement. Il s'est passé quelque chose. Il a parlé des Ombres. On fonce chez lui.

— Tu crois qu'il y est ?

— On ne le saura que si on y va. »

Ton ennemi est ton maître, ton fidèle reflet, celui que tu as appelé dans ton être profond pour te rappeler qui se cache réellement dans la construction superficielle de l'humain que tu crois être.

Dents de Rat, maître guérisseur du clan du Haut Lieu

Pays horcite

« Coupe cette corde ! » hurla Colb à l'adresse de la gueule noire qui, tétanisée, poussait des gémissements de terreur.

La mitraille des assaillants avait couché un grand nombre des adorateurs de Losfer. Les ombres grises avançaient sans hâte, déployés sur toute la largeur de la place, achevant systématiquement les blessés d'une balle dans la tête ou le cœur. Leurs yeux brillaient comme des étoiles dans les fentes de leurs casques. Leur progression avait quelque chose d'implacable. Les lames des piques et des faux des gueules noires se brisaient comme de vulgaires brindilles sur leurs armures scintillantes. Leurs pistolets mitrailleurs tiraient des rafales brèves et rageuses qui ne laissaient aucun répit, aucune chance à leurs adversaires.

« Coupe cette putain de corde ! » rugit Colb.

La gueule noire, un adolescent à peine sortie de l'enfance, posa sur le trappeur des yeux agrandis par la frayeur. La sueur traçait des sillons dans la couche de charbon qui lui noircissait le visage. Colb tira comme un damné sur la corde qui le liait à l'anneau de fer. Il voyait, entre les gouttes de pluie et les volutes de fumée, Naja se débattre sur sa croix au centre de la place, mais, pas davantage que lui, elle ne parvenait à briser ses liens. Elle avait repris espoir lorsque ses bourreaux étaient tombés autour d'elle, puis elle s'était rappelé les paroles de Josp et la peur l'avait de nouveau submergée. Elle discernait maintenant les ombres claires des Cavaliers de l'Apocalypse entre les rangs clairsemés des gueules noires. Ses poignets et ses chevilles s'écorchaient sur les cordes blessantes qui la maintenaient rivée à la croix. Autant elle s'était résignée au supplice promis par les adorateurs des Losfer, autant elle était traversée par une formidable envie de vivre face à la terrible légion qui se déployait sur la place. Elle tenta encore une fois de se défaire de ses liens, mais, gorgées de pluie, les cordes se resserraient à chacune de ses convulsions. Son hurlement de rage se perdit dans les rafales de pistolet mitrailleur qui

déchiquetaient la nuit. Une gueule noire en fuite heurta le pied de la croix et s'affala tout près d'elle ; son crâne frappé par les balles acheva de se disloquer dans sa chute.

Elle perçut un mouvement au-dessus d'elle et crut sa dernière heure arrivée. Son sang se glaça. Elle ferma les yeux. Des images de son enfance dans le Noyau déferlèrent en torrent dans son esprit, ses parents, ses frères, Mano, Jakno, Ulma, les autres membres du clan du Pégase, Josp, Colb, dansèrent une ronde endiablée sous son crâne, puis le visage de Deux Lunes lui apparut comme un rocher au milieu des tourbillons. Elle s'y agrippa, rouvrit les yeux.

Il était là, penché sur elle, coupant à coups de serpe les cordes qui entravaient son poignet.

« Deux Lunes ! »

Le premier poignet de Naja dégagé, le guérisseur bondit par-dessus la croix pour libérer l'autre avec des gestes vifs et précis. Une joie intense la submergea et chassa toute peur, toute pudeur. Les balles sifflaient au-dessus d'eux. Le nouveau prêtre de Losfer était parvenu à rameuter ses troupes et à les lancer par vagues sur les Cavaliers de l'Apocalypse, ralentissant leur progression. Naja put enfin se redresser et bouger ses bras ankylosés. Deux Lunes fonça au pied de la croix pour trancher la corde liant ses chevilles, puis l'aida à se relever.

« Qu'est-ce que vous attendez pour foutre le camp, bordel ? »

La voix de Colb.

Le trappeur, qui était parvenu à se libérer, fonçait déjà vers l'une des rues donnant sur la place. Ils s'élancèrent sur ses talons, heurtant des gueules noires qui battaient en retraite. Les jambes de Naja peinant à la porter, Deux Lunes la tira par la main. Ils se jetèrent dans la ruelle empruntée par Colb. Les cris des losfériens blessés et le crépitement incessant des balles s'éloignèrent peu à peu.

Colb s'arrêta de courir au bout d'un moment, et les attendit, hors d'haleine, les mains sur les genoux. Naja put enfin reprendre son souffle, apaiser la brûlure à sa gorge et à ses poumons. Deux Lunes retira sa veste et la lui posa sur les épaules.

« On peut dire que t'es arrivé au bon moment, haleta Colb.

— On ne peut pas rester dans le coin, déclara Deux Lunes. Ils vont incendier la ville. Où est Josp ?

— Resté à l'auberge, répondit le trappeur. Faut aussi qu'on récupère nos affaires. J'ai plus d'arme, on a besoin du pistolet de Naja.

— Pourvu qu'il n'y ait pas d'autres légions ailleurs dans l'agglomération. »

Ils prirent la direction de l'auberge sans croiser aucun autre bataillon de Cavaliers. La main de Naja se glissa dans celle de Deux Lunes.

« Je suis heureuse de te revoir, murmura-t-elle. Pas seulement parce que ça fait deux fois que tu me sauves la vie...

— Je suis heureux aussi », répondit-il sans oser la regarder.

Ils trouvèrent la porte de l'auberge close. Les tenanciers refusèrent de leur ouvrir jusqu'à ce que Colb menace de mettre le feu à leur maison.

« C'est pas des manières, grogna la femme lorsqu'ils s'introduisirent dans la pièce principale où rôdait une écœurante odeur de viande froide.

— C'est des manières, peut-être, de refuser d'ouvrir à ses clients ? rétorqua Colb.

— Y a des bruits en ville, plaida l'homme. Une guerre de clans s'est déclarée. Ou encore les clans ont décidé de débarrasser la ville des gueules noires. Dans un cas comme dans l'autre, vaut mieux être prudent.

— Ce n'est pas une guerre de clans, intervint Deux Lunes. Mais une attaque des Cavaliers de l'Apocalypse.

— C'est quoi encore, ça ?

— Une armée décidée à exterminer les habitants du pays horcite. Vous feriez mieux de fuir.

— Et abandonner tout ça ? protesta la femme en désignant les lieux d'un ample geste du bras. Jamais.

— Faites ce que vous voulez, lâcha Colb entre ses lèvres serrées. Nous, on fout le camp.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? demanda l'homme en pointant l'index sur Naja.

— Les gueules noires voulaient l'offrir à leur dieu, précisa le trappeur. Et c'est eux qui ont fini sacrifiés. »

Ils se rendirent dans la chambre où Josp les attendait. Terrorisé, le petit homme fut tellement soulagé de les revoir qu'il se jeta dans les bras de Deux Lunes, puis dans ceux de Naja. Elle récupéra son pistolet, puis la boîte qui contenait leur argent.

« Pas sûr que ça vaille quelque chose en dehors de Tchon, maugréa Colb. Et j'ai plus une seule peau à vendre.

— Et moi, j'ai aucun vêtement ni aucune chaussure à mettre, soupira Naja.

— On trouvera de quoi te vêtir et d'autres peaux sur le chemin, déclara Deux Lunes. Allons-y. »

Il demanda aux aubergistes s'ils avaient des chaussures pour Naja. La femme s'absenta quelques secondes et revint avec une paire de bottes oubliée par une cliente, un peu trop grandes, mais solides et confortables. Il leur en coûta deux cents tchons, un vol pur et simple selon Colb. Deux Lunes tendit ensuite ses outres remplies de chaulmogue aux aubergistes.

« Si les Cavaliers ne détruisent pas entièrement votre ville, pourrez-vous apporter ces outres aux lépreux ?

— Lépreux ? demanda la femme.

— Ceux que vous appelez les pesteux, ceux qui vivent dans la grande fosse.

— C'est que...

— Promettez-le-moi. »

Deux Lunes avait mis une telle intensité dans sa voix et son regard que son interlocutrice ne put qu'obtempérer.

« Promis. Ils sont si dangereux que ça, ces Cavaliers ? »

Naja fixa tour à tour les deux aubergistes.

« Je les ai vus de près dans l'agglomération où je vivais. Les balles ne leur font rien. Ils sont implacables, invincibles. Conçus pour détruire. À côté d'eux, les gueules noires ne sont que des enfants.

— On irait où si on devait partir ? gémit la femme en consultant son mari du regard.

— N'importe où sera mieux qu'ici. N'attendez aucune pitié des Cavaliers. »

Ils sortirent de l'auberge et s'éloignèrent rapidement du rempart de Tchon. En haut de la colline qui dominait l'agglomération, ils se retournèrent et contemplèrent un petit moment les incendies qui ravageaient la ville et jetaient des lueurs rougeoyantes dans la nuit.

Me demandez pas comment j'ai survécu à l'attaque des monstres qu'on appelle les Cavaliers de l'Apocalypse, j'en sais foutre rien. Je me souviens seulement de l'odeur de la poudre et du sang, si forte qu'elle vous piquait la gorge et les narines, du fracas permanent des balles, de la panique qui s'est emparée de nous.

Notre nouveau prêtre, Daïmon, a bien essayé de nous réorganiser, et j'ai fait partie des vagues qui se sont brisées sur la muraille implacable qui avançait sur nous. Daïmon a été à son tour tué d'une balle en pleine tête. Je l'ai reconnu à ce moment-là : Merwan, le fils de Denyz, l'armurier du clan du Feu. Merwan, quasiment du même âge que moi. Je ne savais même pas qu'il faisait partie des adeptes de Losfer. Le secret était l'une des clefs de notre puissance. Comment avait-il grimpé si vite dans la hiérarchie du culte ? Je n'aurais jamais la réponse. Malgré une blessure au mollet, je suis parvenu à m'enfuir en rampant entre les cadavres. La pluie a sans doute été ma meilleure alliée. J'ai voulu ensuite regagner la maison de mes parents ; elle était en train de brûler lorsque je suis arrivé. Et mes parents, mes frères et sœurs avec. J'ai compris alors que je n'avais plus rien, ni famille ni refuge, et j'ai maudit le nom de Losfer qui nous avait poussés à crucifier des innocents et qui, en remerciement, nous avait dépouillés de tout.

Ils retrouvèrent le radeau où ils l'avaient laissé et le mirent à l'eau

malgré les rideaux de pluie tirés sur la nuit presque opaque. Ils naviguèrent au jugé, Colb à l'avant, sondant la rivière à l'aide d'une longue branche taillée.

« Foutue étape, gronda le trappeur. On ressort de Tchon plus pauvres qu'on y est entrés.

— On en ressort vivants, intervint Deux Lunes. C'est le plus important.

— Pour combien de temps ? Si ces foutus Cavaliers ont décidé d'exterminer tous les habitants du pays horcite, on sera plus tranquilles nulle part et j'vois pas comment on pourrait leur échapper.

— Ils ont forcément des failles, comme tout système.

— Pourquoi ils veulent nous éliminer ? Après tout, y a de la place pour tout le monde sur cette Terre.

— C'est une bonne question. » Deux Lunes réfléchit quelques instants. Il se contentait de maintenir le radeau dans le faible courant de la rivière, le plus loin possible des berges et des bancs de sable. « La réponse nous donnerait certainement une clef, une possibilité de nous défendre.

— Ça doit pas être facile d'en discuter avec eux. Et d'abord, d'où viennent-ils ?

— De partout et nulle part. On dirait qu'ils sont disséminés dans tout le pays horcite, mais de façon coordonnée, comme s'ils avaient la possibilité de communiquer à distance.

— Comme dans le temps. » La longue branche du trappeur heurta une surface dure. Il fouilla les ténèbres du regard et repéra une forme figée un peu plus loin. « Rocher droit devant. Faut prendre un peu large à droite. »

Deux Lunes donna un coup de perche pour orienter le radeau sur la droite et éviter l'obstacle.

« Paraît que tout le monde pouvait s'parler à distance autrefois, reprit le chasseur.

— Dents de Rat m'en a parlé, confirma Deux Lunes. Ça s'appelait le téléphone.

— Si ces salopards ont gardé ce vieux savoir, pourquoi est-ce que nous, nous l'avons perdu ?

— Nous avons perdu bien plus que les vieux savoirs. Nous avons perdu notre humanité, et les Cavaliers sont là pour nous pousser définitivement dans l'oubli.

— Tu veux dire que les hommes ne méritent plus de vivre ?

— Ce n'est pas une question de mérite, objecta Deux Lunes. Nous devons seulement réapprendre à devenir des humains.

— Comment ?

— Nous avons les ressources en nous. » Deux Lunes replaça le radeau dans le courant. « Nous ne sommes pas que des masses de

chair et de sang, mais des éclats de la création. Et nous disposons de tout le potentiel de la création.

— Ouais ? Eh ben, faudrait nous dire comment faire, répliqua Colb. Parce que moi, partout où j'étais, j'vois que violence, misère, faim, souffrance, cruauté et désespoir.

— Au jeu de la violence et de la domination, nous trouverons toujours plus forts que nous. C'est ce que viennent nous rappeler les Cavaliers de l'Apocalypse. »

Bordée maintenant de falaises abruptes, la rivière s'élargissait au fur et à mesure qu'ils la descendaient. La pluie avait cessé. Des étoiles apparaissaient dans les déchirures des nuages écharpés par le vent.

Allongée près de Josp, bercée par les murmures du courant et les claquements de la toile de l'abri, Naja balançait entre veille et sommeil. Elle baignait dans l'odeur de Deux Lunes, dans la présence de Deux Lunes, enveloppée de sa veste, envoûtée par le son de sa voix. Le sentiment doux et chaud qu'elle éprouvait pour lui estompait les souvenirs nauséux des gueules noires, les images atroces des deux enfants cloués sur les croix, la frayeur violente soulevée par l'irruption des Cavaliers de l'Apocalypse.

« Peut-être qu'on sera plus tranquilles dans le sud ? reprit le trappeur.

— Pas sûr, répondit Deux Lunes. Je crois qu'ils ont tendu un gigantesque filet sur le pays horcite et qu'ils le resserrent peu à peu.

— Qu'est-ce qu'on peut faire, alors ?

— Faudra sans doute les suivre la prochaine fois qu'on les croisera. Savoir où ils vont. Ils ont besoin de se ravitailler, comme tout le monde.

— Putain, t'as pas une meilleure idée ? »

Le sourire candide de Deux Lunes désarma le trappeur.

« Rien ne t'oblige à nous suivre, Colb. »

Naja eut le temps de savourer ce « nous » avant de sombrer dans un sommeil agité.

Chapitre 22

Comment pourrions-nous nous rendre compte qu'un horcite a pénétré dans la Cité Unifiée ? Ni les matrices ni les satellites ne peuvent le repérer puisqu'il n'est pas équipé de biopuce. Et nous ne pouvons pas fouiller chaque homme ou chaque femme que nous croisons dans nos rues.

Sergoï Gratchuk, *New Independant*, Londres

Cité Unifiée de NyLoPa

J'ai eu du mal à croire que Théo était mort. Ce genre d'homme semble indestructible. Il avait la tête cabossée de ceux qui reçoivent des coups et font des excès, mais rien ni personne n'avait réussi à l'abattre. Certains affirment qu'il a été éliminé par les Ombres. Moi, ça ne m'étonnerait pas : les Ombres, qui ne se déplaçaient jamais pour un seul homme, auraient pu faire une exception pour lui. Quant à ceux qui racontaient qu'il était mort d'une crise cardiaque, ils ne connaissaient pas le bonhomme. Un type de son genre n'aurait sûrement pas claqué d'un problème de cœur. Ni de la cybernitose, ni d'aucune autre foutue maladie. Peut-être qu'il avait trouvé un coin peinard et qu'il nous narguait, nous que le pouvoir centralisé de New York faisait tourner en bourrique.

La voix criarde d'un présentateur télé agressait le silence de l'appartement de Théo. Il résidait dans l'un de ces immeubles parisiens anciens qui, en dépit des différentes mises aux normes énergétiques et sécuritaires, avaient conservé un charme suranné. Ganesh et Ava avaient pu s'y introduire malgré les trois codes réclamés par le système de sécurité relié aux matrices. La biopuce de Ganesh était passée d'elle-même en MDC pour craquer les différents barrages. Il s'en était inquiété, puis, une fois dans l'appartement de Théo, ne s'était plus préoccupé que du sort du fouineur, fouillant rapidement le minuscule logement. Ils n'avaient rien trouvé d'autre qu'un lit défait, les reliefs pourrissants d'un repas, des épluchures dans la cuisine, des

canettes vides et du linge sale étalé sur le parquet.

« Rien de rien de rien, maugréa Ganesh. Quelqu'un a bien dû allumer cette télé, pourtant.

— Y a plein de gens qui laissent leurs écrans allumés malgré les consignes, rétorqua Ava. Et plein de mecs qui sont capables de laisser ce genre de bordel dans leur appartement.

— Il souhaitait que je passe chez lui, j'en suis persuadé.

— Et si Théodore était mort de mort naturelle ? Il n'était pas en grande forme. »

Exaspéré par la voix criarde de l'animateur, Ganesh coupa la télé. L'écran souple se replia sur lui-même dans un sifflement prolongé et disparut dans le socle posé sur un meuble bas.

« Tant que je n'aurai pas vu son cadavre, je ne croirai pas qu'il est mort, murmura-t-il.

— Tu as lu le rapport sur ton endophone, non ? On n'a relevé aucune trace sur son corps. Pas d'empreinte digitale, pas d'ADN. »

Le rapport d'autopsie du légiste annonçant la mort du fouineur Théodore Bernier s'était affiché directement dans le cerveau de Ganesh. La cause du décès restait indéterminée. Il se demandait toujours s'il n'avait pas été victime d'une illusion sensorielle provoquée par l'activité de sa biopuce.

« C'est justement la caractéristique des Ombres, reprit-il. Elles ne laissent aucune trace.

— On ne peut tout de même pas leur imputer l'ensemble des décès des Cités Unifiées. Encore moins les décès isolés.

— Théodore les a vues avant de mourir, il affirmait savoir qui elles étaient, d'où elles venaient. Il a dû laisser un indice.

— On a déjà passé son appartement deux fois au crible. J'ai recompté même les acariens.

— Il a dit qu'il fallait chercher ailleurs, ailleurs sur le plan géographique, ailleurs sur le plan de la raison, de la logique. On recommence la fouille, on est probablement passés à côté de quelque chose. »

Ava soupira et joua un petit moment avec les mèches de ses cheveux blonds.

« Putain, mec, quand t'as une idée en tête. »

L'œuvre entreprise par les Ombres datait probablement d'avant la fondation des Cités Unifiées, celles-ci n'étant par ailleurs qu'une étape de leur plan. Personne n'avait rien vu venir, ni ceux qui se prétendaient les sentinelles du futur, ni les scientifiques, ni les philosophes, ni les journalistes, encore moins les hommes et femmes politiques qui, trop affairés à se battre pour conquérir et conserver le pouvoir, favorisaient involontairement le dessein de

l'ennemi ultime de l'humanité. Combien de couleuvres avions-nous avalées au nom de la sécurité, du confort, du divertissement, du sentiment illusoire d'appartenir à une élite ?

« Tout s'est déroulé comme prévu. » Caton tenait sa revanche et ne cherchait pas à dissimuler sa jubilation. « Le maire de Paris a été mis en minorité, l'assemblée a voté le recours à l'article 72-a et confié les pleins pouvoirs de la Cité Unifiée au maire de New York. Les officiers de l'état-major ont tous été soudoyés pour apporter leur soutien au nouveau système politique.

— Quand comptez-vous proposer la nouvelle génération de biopuces au maire de New York ? »

Aucune émotion dans la voix de son correspondant, au timbre légèrement vibrant, caverneux.

« La prochaine attaque sera deux fois plus meurtrière que les précédentes, répondit Caton. Suffisamment traumatisante pour marquer les esprits. Le pouvoir accueillera la nouvelle biopuce comme un don du ciel.

— Êtes-vous certain de vous être débarrassé de tous les grubs dissidents ?

— Deux des trois derniers ont été éliminés. La dernière, Vilma Callaghan, a disparu. Mais nous la retrouverons tôt ou tard. Elle est isolée de toute façon, elle ne nous gênera plus.

— Ne sous-estimez aucun pouvoir de nuisance.

— Elle ne songe plus qu'à sauver sa peau.

— Nous gardons en mémoire qu'elle fait partie de ceux qui ont failli découvrir la vérité.

— Ils se sont brûlé les ailes en s'approchant trop près du soleil. Ce sont des Icare.

— La vérité n'est pas le soleil.

— Pardonnez-moi, il s'agissait d'une simple métaphore. Le principal est qu'ils aient été neutralisés.

— Nous devons veiller à ce que l'entropie ne se glisse pas par d'autres failles.

— L'entropie est votre principale ennemie, n'est-ce pas ?

— Nous essayons seulement de maîtriser notre destin.

— Ce qui revient à suspendre le temps. Qui peut prétendre arrêter le temps ? »

Caton n'attendit pas de réponse pour mettre fin à la communication.

Ava se laissa choir dans le canapé de cuir noir.

« Inutile, on ne trouvera rien de plus. On devrait plutôt rentrer pour faire notre rapport.

— Tu deviens administrative, Ava. » Ganesh ouvrit pour la

vingtième fois un tiroir de la commode et l'inspecta du regard. « Le rapport attendra. Théo m'a dit que nous devons réfléchir autrement. S'il a laissé un message, ce n'est certainement pas sur son ordinateur moléculaire, ni sur son biophone, encore moins sur un bout de papier, les Ombres l'auraient repéré et détruit.

— Où, alors ?

— Deux secondes, je consulte ma biopuce. »

Aucun message de Théodore Bernier dans la base de données. Aucun message de Théodore Bernier dans la base de données.

Ganesh se dirigea vers le coin cuisine.

« On a déjà fouillé la cuisine, objecta Ava. On n'a trouvé que dalle. »

Elle se leva et rejoignit le fouineur dans la petite pièce pourvue d'une lucarne minuscule d'où tombait une lumière grisâtre.

« En plus, c'est un vrai bordel, poursuivit-elle. Il faisait pas souvent le ménage. Faudrait aérer.

— Je parie que tous les appartements des vieux fouineurs se ressemblent, marmonna Ganesh. Quand on vit longtemps seul, on finit par ne plus prêter attention à son propre désordre. Des épiluchures de citron, d'oignon... » Il s'interrompit, frappé par une évidence. « Faut trouver un bout de papier vierge. Dans la poubelle peut-être.

— Attends, tu ne veux pas dire que...

— Le vieux truc de l'encre sympathique, citron, orange, oignon. Il suffira de chauffer la feuille de papier pour lire le message.

— Tu déconnes : Théo n'aurait jamais utilisé un procédé aussi archaïque.

— Trop archaïque pour la technologie, justement. Comme les alarmes qui détectent le moindre souffle et qui sont incapables de repérer une lame ou une pierre.

— Il aurait eu besoin de temps pour rédiger un message de ce genre : presser un citron, tremper une pointe de couteau dans le jus, écrire. Tu m'as dit que l'attaque des Ombres avait été foudroyante.

— Il se sentait menacé, il l'aura écrit avant. » Ganesh écarta les bras. « C'est une hypothèse, hein, pas une certitude. »

Probabilités : 18 %.

Ganesh avisa la vieille poubelle à ouverture mécanique et pressa la pédale.

« Là, peut-être. »

Il fouilla dans les déchets et en tira des bouts de papier non chiffonnés mais maculés de taches.

« C'est crade, fit Ava avec une moue.

— Tu ne seras jamais une vraie fouine si tu refuses de mettre ton nez dans la merde. Tu me passes ton briquet ? »

Elle le lui tendit après avoir allumé une cigarette parfumée.

« J'ai pas encore ma biopuce. » Elle cracha une longue guirlande de

fumée bleutée. « Je devrais peut-être pas fumer.

— T'en fais pas : cette ville a des yeux et des oreilles partout. Nos supérieurs savent qui fabrique et fournit les cigarettes, et qui les fume. S'ils laissent faire, c'est qu'ils y trouvent un quelconque intérêt, d'abord financier. »

Ganesh alluma le briquet et passa la flamme sous un premier bout de papier.

« Rien là-dessus. » Il le froissa, le jeta dans la poubelle, en saisit un deuxième et effectua les mêmes gestes. « Ah, là.

— Quoi ? Je vois rien.

— Il faut se placer sous un certain angle. »

Ava s'approcha et l'enveloppa d'un mélange de parfum et de tabac.

« Tu sens bon. C'est quoi, ton parfum ?

— Dis donc, tu serais pas en train de me draguer ? »

Ganesh déplaça le bout de papier devant les yeux d'Ava.

« Et comme ça, tu vois ?

— Ouais, mais c'est écrit avec les pieds, j'y comprends que dalle.

— Ça brûle, cette connerie. »

Ava se recula avec un petit sourire.

« Le feu, ça brûle, t'étais pas au courant ? »

Ganesh ralluma de nouveau le briquet et en balada la flamme devant le papier levé à hauteur de ses yeux.

« Ce mot, je crois que c'est : réseau. Et plus loin, ces lettres, NTHC.

— NTHC ? On dirait l'acronyme d'un ancien format vidéo. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ? Qu'il a laissé un message sur une vieille vidéo ?

— Je crois plutôt qu'il n'a pas eu le temps de rédiger le mot ou la phrase en entier.

— Ta biopuce ne te suggère rien ?

— Étant donné le nombre de mots commençant par N, T, H et C, ça représente quelques milliards de combinaisons. Faut seulement qu'elle détermine les probabilités les plus logiques avec le mot réseau. Ça peut prendre du temps. »

Temps estimé pour recherche réseau NTHC : cinq jours, trois heures, vingt-deux minutes.

« Cinq jours ? murmura Ganesh. Beaucoup trop long.

— Quoi, cinq jours ?

— Le temps estimé par ma biopuce pour l'analyse.

— Elle prend son temps. Rien d'autre sur le papier ? Ou sur d'autres papiers ? »

Ganesh vérifia les autres bouts de papier avec la flamme du briquet.

« Rien. Mais j'ai l'intuition que Théodore cherche à nous diriger vers l'extérieur.

— L'intuition ? s'étonna Ava. Je croyais que les fouineurs se basaient

uniquement sur la logique.

— L'univers n'est pas fait que de logique. La physique quantique elle-même repose sur le principe d'incertitude. Ailleurs sur le plan géographique, ailleurs sur le plan de la logique, de la raison, ce sont les dernières paroles prononcées par Théo. »

Ava accueillit d'une moue sceptique l'hypothèse de Ganesh.

« M'étonnerait que la solution se trouve dans le pays vague. Aucun horcite ne peut pénétrer dans les cités.

— Ça, c'est ce que prétendent les maires et leurs adjoints, répondit Ganesh. Les populations horcites ont peut-être trouvé le moyen de déjouer la surveillance des satellites et les systèmes d'alarme.

— Tu sais très bien que les patrons ne te laisseront jamais mener une enquête à l'extérieur. Les seuls qui sortent, ce sont les militaires et les éboueurs. Par où tu commencerais, d'ailleurs ? C'est vaste, le pays vague. »

Ganesh haussa les épaules.

« J'en sais foutre rien. Ma biopuce n'ouvre aucune piste. Il me faudrait un autre indice.

— Qu'est-ce qu'on fait en attendant ?

— Je rentre chez moi. J'ai besoin de prendre du repos. On se rejoint dans quatre heures au Central. Ça te va ? »

Ava parut hésiter.

« J'avais pensé que...

— Quoi ?

— Rien. À tout à l'heure. »

En tant que frère, j'assistais régulièrement aux séances dans le domaine crypté, même si je n'intervenais pas souvent. Pas difficile de deviner que des membres de notre Fraternité nous avaient trahis. J'avais moi-même reçu des appels d'interlocuteurs tentant de me convaincre de la nécessité d'instaurer un régime centralisé. J'avais protesté vigoureusement, raison pour laquelle, sans doute, ils ne m'avaient pas proposé franchement de me corrompre, mais leur tentative prouvait deux choses : un, qu'ils connaissaient chacun d'entre nous malgré le secret dont nous nous prévalions ; deux, que, selon la loi des statistiques, ils trouveraient obligatoirement des brebis galeuses parmi les frères. La gangrène de la corruption gagnait tous les niveaux de la Cité, y compris les sociétés secrètes rassemblées autour d'un idéal.

« En tant que président de séance, je déclare la session ouverte. Qui veut prendre la parole ?

— Nous avons été trahis. Contrairement à ce que vous m'aviez promis, aucun officier de l'état-major ne s'est dressé contre la

résolution de confier les pleins pouvoirs au maire de New York. L'équilibre de la Cité Unifiée est rompu.

— Du calme. Ce n'est qu'un état temporaire. Dès que le problème des Ombres aura été résolu, les choses rentreront dans l'ordre.

— Ne vous payez pas de mots. Vous savez très bien que le nouveau pouvoir se structurera pour durer. C'est le principe de tout organisme, et une organisation est un organisme. Un ou plusieurs membres de la Fraternité nous ont trahis. Si nous voulons agir pour restaurer l'équilibre, nous devons impérativement savoir qui.

— Notre Fraternité n'est pas basée sur la défiance ni sur la suspicion.

— Alors elle est morte avec le coup d'État du maire de New York. Morte pour moi. Je trouverai un autre moyen d'entrer en résistance.

— Y a-t-il d'autres frères qui réclament la dissolution ?

— Moi. Nous avons échoué. Nous devons en tirer les conséquences.

— Moi.

— Moi.

— Bien. En tant que président de séance, le devoir m'incombe de prononcer la dissolution de la Fraternité et de fermer le domaine de communication. Bonne chance à tous. »

Ganesh frappa à la porte du bureau du chef de groupe. Ardoïn l'invita à entrer et l'accueillit d'un sourire plutôt rare.

« Quoi de neuf, Ganesh ?

— Pas grand-chose.

— Pas d'indice chez Théodore ?

— Un mot et quatre lettres écrits au jus de citron sur un bout de papier. La biopuce ne m'a proposé aucune piste intéressante. »

Ardoïn se massa les tempes.

« Le nouveau patron du Central a reçu la visite d'un adjoint au maire de New York ce matin. Le nouveau pouvoir attend des résultats concrets. On en est à plus de cent dix mille morts depuis l'apparition des Ombres.

— Tout le monde patauge.

— On exige des résultats avec, disons, un peu plus d'insistance. Faut se bouger le cul.

— Ce n'est pas en s'agitant comme des mouches qu'on changera quoi que ce soit.

— On doit au moins faire illusion jusqu'à ce qu'on ait quelque chose de solide à leur mettre sous la dent. »

Ganesh se demanda une nouvelle fois s'il devait parler au chef de groupe du résultat de ses cogitations. Quelle case occupait Ardoïn sur l'échiquier de NyLoPa ?

« Et si la solution ne se trouvait pas à l'intérieur de la Cité Unifiée ? » finit-il par lâcher.

Ardoïn leva sur lui un regard à la fois interrogateur et excédé.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

— Théo a dit qu'il fallait chercher ailleurs sur le plan géographique, se lança Ganesh. Ailleurs sur le plan de la logique.

— Théodore était un excellent fouineur, mais je viens de recevoir les résultats de son autopsie. On lui a diagnostiqué un début de cybernitose. »

Une vraie saloperie, la cybernitose, une maladie qui touchait un fouineur sur trois. La présence de la biopuce pouvait provoquer un dérèglement des synapses et des neurones, et le fouineur atteint finissait par perdre complètement les pédales. Comme il devenait dangereux pour lui et pour les autres, on l'internait jusqu'à sa mort, qui survenait en général dans les cinq ans. J'ai rendu visite à d'anciens collègues malades de cybernitose, et je me suis promis de me supprimer plutôt que de subir une telle déchéance. Je ne les reconnaissais pas, ils ne me reconnaissaient pas, ils vivaient dans un monde de données incohérentes qu'ils régurgitaient de façon mécanique, comme des machines folles.

« Oublie tout ce que Théodore a pu te raconter. Il est mort d'une attaque cérébrale. Et les Ombres ne se sont jamais déplacées pour un seul homme.

— Même si cet homme avait appris quelque chose à leur sujet ? »

Ardoïn secoua la tête.

« J'étais son chef de groupe. S'il avait vraiment dégotté des éléments nouveaux, Théo m'en aurait informé. Nous repartons une nouvelle fois de zéro.

— Ça veut dire que nous n'avons pas d'autre choix que d'attendre le prochain passage des Ombres. » Ganesh se dirigea vers la porte, puis revint sur ses pas. « Ah, et cette séquence vidéo que vous avez reçue ? Vous aviez dit qu'elle était terrifiante. »

Le chef de groupe ne parvint pas à soutenir le regard du fouineur.

« Laisse tomber, Ganesh. Ça n'a pas grand intérêt. On a vraiment autre chose à foutre. L'armée s'occupe désormais des émeutes. Le nouveau patron, un New-Yorkais, nous met une pression d'enfer. Ah oui, comme Ava n'a plus de maître de stage, c'est toi qui t'en occuperas.

— Ava ? C'est-à-dire que... »

Le chef de groupe le congédia d'un geste impatient.

« Rien du tout. Elle t'attend dans ton bureau. »

Ganesh descendit d'un étage pour regagner son bureau. Ava s'y trouvait, assise sur une chaise, une tasse en main.

« Salut, Ganesh, bien reposé ? »

Il se servit une tasse de thé sans prononcer un mot.

« Écoute, ce n'était pas mon idée, reprit-elle.

— J'ai encore rien dit.

— Je peux essayer de trouver un autre fouineur si tu ne veux pas de moi comme stagiaire. »

Ganesh glissa trois morceaux de sucre dans sa tasse. Il avait envie d'un thé sucré jusqu'à l'écœurement, comme il en avait bu quelques fois dans les boutiques indiennes du 10^e arrondissement.

« Le chef de groupe prétend que Théo était atteint de cybernitose, fit-il. Je n'en crois rien. Réseau NTHC : la base de données me propose les cent cinquante mille réponses les plus logiques, beaucoup de boîtes de logiciels, la plupart américaines, des hôpitaux, des hôtels, un tas d'acronymes divers. Comment m'y retrouver là-dedans ? »

Il but une gorgée de thé, qu'il jugea encore trop fade. Il ajouta un nouveau morceau de sucre.

« À moins que... »

*Avant de juger qu'un être est bon ou mauvais, vois quel est ton
intérêt de le juger bon ou mauvais.*

Proverbe de Vignon, agglomération des bords du Ronn

Pays horcite

Je me suis souvent posé cette question : pourquoi le sud du pays horcite, malgré son climat plus chaud, était-il moins peuplé que le nord ? On a dit et répété que le sud était plus pollué que le nord à cause des batailles acharnées qui s'y déroulèrent durant la Grande Guerre et des bombes à uranium appauvri tombées en masse des grands drones, à cause également des explosions des centrales nucléaires disséminées sur le Ronn, mais l'explication ne me paraît pas suffisante. Les vents et les pluies avaient dispersé depuis longtemps les particules radioactives sur tant le territoire horcite, contaminant à mon avis l'ensemble des régions, mais le sud continuait de pâtir de sa mauvaise réputation. La rumeur courait que, là-bas, les gens et les bêtes, victimes de mutations génétiques, étaient devenus fous, qu'il n'y avait plus aucune règle, que la mort vous guettait au détour de chaque chemin, de chaque rocher, de chaque buisson, que la Grande Bleue recelait en son sein saumâtre des créatures monstrueuses qui, la nuit, sortaient de l'eau pour se glisser dans les habitations et dévorer leurs occupants. Pourtant, lorsqu'on mettait les pieds dans le sud, on se sentait tout à coup allégé, ensorcelé par les odeurs, rassuré par la lumière, bercé par le vent chaud, les craquements de la terre et les stridulations des insectes. Le danger guettait un peu partout, certes, mais pas davantage qu'ailleurs. Je prétends même qu'il vaut mieux vivre dans la peur sous le soleil que dans l'ombre humide des forêts inextricables. Même si j'ai perdu une femme et un fils dans l'aventure, jamais je n'ai regretté d'avoir parcouru le long chemin qui mène des bords du Senn aux rives découpées de la Grande Bleue.

La rivière se jetait dans un cours d'eau majestueux au courant violent.

« Le Ronn. »

Les rafales de vent et le grondement sourd de l'eau avaient contraint

Colb à crier.

Deux Lunes dirigea le radeau vers la berge avant la jonction. L'embarcation commençait à donner des signes de fatigue et la navigation sur le fleuve tumultueux risquait de la disloquer. Le paysage s'était peu à peu modifié. Aux forêts profondes et sombres, avaient succédé des collines habillées de rochers, d'arbustes et de buissons bas. Le ciel s'était dégagé. Le soleil, qui brillait de tous ses feux dans un ciel bleu pâle, dissipait l'humeur glaciale abandonnée par la nuit.

Ils halèrent le radeau sur une grève de terre et, avec les maigres branches de bois disséminées dans les environs, allumèrent un feu pour faire cuire les deux ragondins capturés la veille. Colb récupéra les peaux.

« Le commencement de la fortune, ricana-t-il.

— Tu comptes les vendre où ? » demanda Naja.

Bien qu'elle ait boutonné la veste de Deux Lunes jusqu'au col, elle continuait de grelotter et n'osait pas se laver. Elle avait passé une nuit détestable sous l'abri sommaire de branchages fabriqué par les deux hommes. Recroquevillée sur elle-même, elle n'était pas parvenue à se réchauffer, n'osant pas se serrer contre Deux Lunes, qui dormait à ses côtés. C'était à elle de prendre l'initiative, elle le savait : le guérisseur, un puits de connaissance et de sagesse malgré son jeune âge, paraissait aussi à l'aise avec les sentiments qu'un poisson hors de l'eau. Quelque chose en elle l'empêchait de faire le premier pas. Une forme de timidité, ou de pudeur, qu'elle n'avait jamais expérimentée. Peur de le décevoir, peur d'être rejetée, peur de ces élans qui semblaient la projeter loin d'elle-même. Ils n'avaient pas trouvé de vêtements depuis leur départ de Tchon, et elle se sentait vulnérable. La veste pourtant chaude de Deux Lunes ne suffisait pas à lui épargner les morsures du froid, et elle devait sans cesse surveiller ses positions pour ne pas offrir aux autres le spectacle de son intimité. Elle vérifia une nouvelle fois que son pistolet était toujours à la même place, dans la poche intérieure, avec le chargeur supplémentaire.

« On trouvera quelques agglomérations plus loin, répondit Colb.

— Aussi accueillantes que Tchon ?

— J'en sais foutre rien. J'espère seulement gagner suffisamment pour pouvoir me racheter un fusil.

— Il y a des armuriers partout ? »

De la pointe d'une branche, Colb remua les ragondins sur les braises.

« Dame oui, le commerce des armes est l'un des plus florissants. Mais les armes ne sont pas toutes de la même qualité. Y en a qui t'explorent à la figure au deuxième ou troisième coup. Celles fabriquées par le clan du Feu de Tchon font partie des meilleures. »

Josp ne prêtait aucune attention à la conversation. Il n'avait pas

prononcé le moindre mot depuis deux jours, retiré si profondément en lui-même qu'il semblait absent de son corps. Il n'ouvrait la bouche que pour engloutir les morceaux de viande grillée avec une gloutonnerie invraisemblable. De temps à autre, de grosses larmes roulaient sur ses joues sans raison apparente.

Deux Lunes inspecta le radeau. Les cordes commençaient à craquer, rongées par l'eau, et les rondins à se dissocier.

« Il ne tiendra pas sur le fleuve, déclara-t-il. Faudrait fabriquer de nouvelles cordes pour resserrer les rondins entre eux.

— Où veux-tu qu'on dégotte des cordes ? grogna le trappeur. M'est avis qu'on doit continuer à pied.

— Certaines plantes parasites font d'excellents liens. » Deux Lunes observa un long moment les environs. « Peu de chances d'en trouver dans ce genre de paysage.

— Le sud, c'est rien que pelure et compagnie, confirma Colb. Du chaud, du sec, du rabougri. Y a qu'à suivre le fleuve jusqu'à son embouchure. On pourra piéger les bêtes qui viennent boire et il nous conduira tout droit à la Grande Bleue. »

Les yeux de Deux Lunes se posèrent sur Naja et s'attardèrent une poignée de secondes sur ses jambes découvertes. Le trouble qu'elle perçut dans le regard du guérisseur ne lui déplut pas, bien au contraire.

Suivant les conseils du trappeur, ils abandonnèrent le radeau et longèrent la rive du fleuve. La chaleur grimpant rapidement, Naja regretta de ne pas pouvoir retirer la veste épaisse de Deux Lunes. Josp, lui, ne se gêna pas pour se débarrasser de ses vêtements et exposer son torse malingre aux rayons brûlants du soleil.

« Fais attention aux coups de soleil, mon gars, prévint Colb. T'as la peau plus fragile que du givre. »

Josp continua de marcher allègrement une dizaine de mètres devant eux, ravi de fouler la terre ferme après ces quelques jours passés sur l'eau. Ils ne croisèrent pas un être vivant jusqu'au crépuscule, quand la faim, la soif et la fatigue les poussèrent à s'établir pour la nuit au pied d'un massif rocheux. Se fiant aux brisées imprimées dans la terre sèche, le trappeur creusa des cavités, les hérissa de pieux et les couvrit de branchages. Deux Lunes, lui, confectionna des fagots liés avec des branches vertes et souples pour attraper des anguilles ou d'autres poissons. Pistolet en main, Naja guettait les moindres frémissements dans les buissons environnants et les apparitions éventuelles d'animaux, grands ou petits.

« Tu ferais mieux de garder tes balles pour d'autres occasions, lui lança Colb. On en a pas besoin pour chasser.

— Même si c'est un ours gris ?

— Les ours gris sont moins dangereux que les hommes, intervint

Deux Lunes.

— Ça dépend des ours et ça dépend des hommes, objecta le trappeur. Y a un truc que j'voulais te demander depuis longtemps : ça vient d'où, ton nom de Deux Lunes ?

— Du jour où mon père m'a arraché mon pantalon et m'a condamné à me balader toute une journée les fesses à l'air. »

Les éclats du rire de Naja soufflèrent sur la gêne du guérisseur comme le vent sur les braises.

« Les Heures me parlent, fit soudain Josp.

— Elles te disent quoi ? demanda Colb.

— Les hommes rasés, ils viennent sur l'eau, ils sont féroces. »

Le trappeur se releva et scruta un long moment le fleuve.

« J'vois que dalle. Tu te goures, cette fois, mon gars.

— Il ne se trompe jamais, objecta Naja.

— Ça n'existe pas, quelqu'un qui s'trompe jamais, ronchonna Colb.

— Féroces, c'est comme méchants ? » demanda Deux Lunes.

Josp rejoignit le guérisseur près de l'eau. Sa peau rougie présentait déjà des cloques. Deux Lunes les examina. Il trouverait certainement dans le coin de quoi apaiser ses brûlures.

« Les Heures me disent, ils enlèvent des gens, massacrent d'autres, pillent et détruisent leurs maisons.

— Jamais entendu dire qu'il y avait des pirates sur le Ronn, objecta Colb.

— Ils viennent peut-être du nord », suggéra Naja.

Ils attrapèrent un blaireau à la tombée de la nuit, immangeable selon le trappeur. Les fagots de Deux Lunes, en revanche, piégèrent deux énormes anguilles à la chair grasse et un peu fade.

Ils confectionnèrent un nouvel abri avec des branches dans lequel ils s'installèrent pour la nuit. Naja s'arrangea pour être allongée sur la partie gauche de la construction de fortune contre Deux Lunes tandis que Josp et Colb se partageaient le côté droit. Cette fois, elle se colla délibérément contre le guérisseur, lui saisit la main pour la glisser sous sa veste et la poser sur ses seins. Elle craignit à tout moment qu'il ne la retirât, effarouché, mais il la laissa sur sa poitrine. Le contact doux et tiède de sa paume, associé à son souffle chaud et précipité, se diffusa dans tout le corps de Naja. Les garçons qu'elle avait connus ne lui avaient jamais procuré de telles sensations. Elle n'osa plus bouger, de peur de rompre l'enchantement. Il restait également immobile, comme stupéfait. Rassurée par les ronflements de Colb et de Josp, elle hissa lentement son visage à hauteur de celui de Deux Lunes et chercha ses lèvres. Il répondit à son baiser avec une sensualité étonnante, inattendue. Rien à voir avec les embrassades goulues et maladroites de ses amoureux éphémères du Noyau. Elle eut l'impression de s'ouvrir comme une fleur sous les rayons du soleil. La

main de Deux Lunes explora son corps, épousa les courbes de son ventre, de ses hanches, se glissa entre ses jambes.

Le soupir qui s'échappa des lèvres de Naja réveilla Colb.

« Hein ? Quoi ? » s'écria le trappeur.

Deux Lunes retira précipitamment sa main et se figea, respiration suspendue. Naja pesta contre elle-même, se promit que, la prochaine fois, elle se débrouillerait pour être seule avec lui ou pour mieux maîtriser ses réactions, puis, ravie malgré cette fin précipitée, elle s'abandonna au sommeil.

Premier à sortir, Josp poussa un cri d'effroi. Colb se précipita à son tour dehors et tomba nez à nez avec des hommes et des femmes entièrement glabres déployés autour de l'abri. Leurs embarcations larges, plates, ceintes de garde-corps et équipées de constructions en bois, avaient accosté sans bruit.

« Les hommes rasés, hein, murmura-t-il à l'adresse de Josp. Putain, tu te goures donc jamais. »

Naja et Deux Lunes se glissèrent à leur tour hors de l'abri.

« Qu'est-ce qu'ils veulent, bon Dieu ? » marmonna le trappeur à voix basse.

Impossible de discerner une intention dans les yeux ni sur les traits de ceux qui les fixaient sans un mot. Vêtus de peaux plus ou moins bien tannées et coupées, ils portaient à la ceinture des poignards enfoncés dans des gaines de cuir. Pas d'armes à feu apparentes. Ils ne se rasaient pas, mais étaient dépourvus de tout système pileux, sourcils et cils compris. Naja gardait son pistolet dans l'une des poches extérieures de sa veste, le cran de sûreté déverrouillé et les doigts agrippés sur la crosse.

Deux Lunes s'avança de deux pas dans leur direction.

« Qui êtes-vous et que voulez-vous ? »

Ils se consultèrent du regard comme s'ils n'avaient pas compris la question. Un cri d'enfant s'échappa de l'une des constructions en bois des radeaux. Une femme se détacha du groupe et courut vers l'embarcation. L'un des hommes désigna le fleuve d'un geste du bras.

« Aller sud par fleuve, déclara-t-il en articulant chacune de ses syllabes.

— Nous aussi, mais par la terre, dit Deux Lunes. Vous venez d'où ?

— Ancienne Allemagne.

— Pourquoi n'avez-vous plus de cheveux ?

— Mutation. Allemagne polluée, atome.

— Pourquoi voulez-vous aller dans le sud ?

— Trop froid, sud meilleur, chaleur.

— Avez-vous entendu parler des Cavaliers de l'Apocalypse ? »

La grimace de son interlocuteur indiqua à Deux Lunes qu'il n'avait

pas compris la question.

« Des espèces de cinglés qui tuent tout le monde et foutent le feu aux maisons », intervint Colb.

L'interlocuteur ne semblait toujours pas comprendre, mais, après qu'une femme eut prononcé quelques mots dans une langue gutturale, son visage s'éclaira.

« Eux tuer beaucoup nôtres. Eux sud aussi ?

— Ils sont partout, répondit Deux Lunes. Ils viennent d'attaquer une agglomération proche d'ici. »

La nouvelle traduite par la femme assombrit le visage de son vis-à-vis. Deux Lunes se tourna vers l'interprète.

« Vous parlez notre langue ? »

Elle acquiesça d'un mouvement de tête. Difficile de lui donner un âge, mais elle semblait ne pas avoir dépassé les trente ans. Grande, sans doute plus d'un mètre quatre-vingt-dix, épaules larges, bras épais et musclés.

« Mon nom d'origine est Maji, je m'appelle désormais Lizlot.

— Vous avez subi une attaque des Cavaliers ? demanda Deux Lunes.

— Vous parlez sans doute de ceux que nous appelons les teufels, les démons. Nous ne pensions pas qu'ils existaient ici.

— Ils sont sans doute dans tout le pays horcite.

— Pays horcite ?

— Le pays hors des Cités Unifiées. »

Lizlot traduisit leur conversation aux autres.

« Il y avait une Cité Unifiée près de chez nous, reprit-elle.

— Où avez-vous appris à causer notre langue ? grogna Colb.

— Mes parents étaient originaires de l'ancienne région de France et m'ont appris leur langue.

— Qu'est-ce qu'ils sont allés foutre de l'autre côté du Rhin ?

— C'étaient des ambulants. Un jour, ils en ont eu marre et se sont installés là où ils se trouvaient. À leur mort, le clan m'a recueillie. J'avais seize ans.

— Comment se fait-il que vous soyez aussi glabre qu'eux ? Pour vous, ça ne peut pas être génétique.

— Là-bas, il ne faut que quelques années pour perdre cheveux et poils.

— Quand avez-vous décidé de partir ?

— L'idée était dans l'air depuis longtemps, la dernière attaque des teufels a précipité le mouvement. »

D'autres cris d'enfants transpercèrent les cloisons de bois.

« Si vous aviez su que les Cavaliers, ou vos teufels, étaient partout dans le pays horcite, insista Colb, vous seriez quand même partis ?

— Les hivers deviennent chaque année plus rudes dans le nord, les conditions de vie de plus en plus difficiles : nous n'avions plus

vraiment le choix, répondit Lizlot après avoir échangé quelques mots avec l'homme.

— Vous connaissiez d'autres populations ? interrogea Deux Lunes.

— Celles que nous connaissions ont toutes disparu. Quand ce n'était pas une guerre de clans, c'était une épidémie ou la faim. Alors nous avons construit ces radeaux et nous avons descendu un bout du Rhin et plusieurs rivières jusqu'au fleuve Ronn. Nous n'avons vu que mort et destruction tout au long du voyage.

— Il semble évident qu'il nous faille maintenant nous occuper des teufels. » Le regard de Deux Lunes passa d'un visage à l'autre. « Ou nous n'aurons plus aucune chance de survivre. »

Lizlot traduisit ses propos aux autres ; plusieurs d'entre eux s'exprimèrent avec véhémence, comme s'ils étaient en désaccord.

« La plupart d'entre eux ne se sentent pas capables de lutter contre ces monstres, reprit la jeune femme. Ils pensent plutôt qu'il faut fuir.

— Fuir ? releva le trappeur. Où ça ? Pour franchir la Grande Bleue, ou la mer Méditerranée, faut autre chose que ces barcasses.

— Fuir ne servirait à rien, affirma Deux Lunes. Ils nous rattraperaient où que nous allions. Nous devons comprendre leurs motifs. »

Après un nouvel échange entre les passagers des radeaux, Lizlot rétablit le silence avec une autorité qui suggérait une place élevée dans la hiérarchie du clan.

« Ils veulent savoir d'où te viennent tes certitudes », dit-elle à Deux Lunes.

Il posa la main sur son cœur.

« J'écoute seulement ce que me dit mon âme.

— Et si ton âme se trompait ?

— Il est possible qu'elle se trompe, mais elle ouvre des chemins que je me dois d'explorer, et je n'oblige personne à me suivre. »

Ils discutèrent de nouveau entre eux, parfois avec une grande vivacité.

« Je me demande pourquoi Josp a dit qu'ils étaient féroces, marmonna Colb. Ils n'ont pas l'air si méchants que ça. »

Des enfants de tous âges sortaient des constructions en bois sur les radeaux, aussi glabres que les adultes, les uns vêtus de peaux, les autres entièrement nus.

« Voici ce que vous propose Luwik, le chef de notre clan et mon époux, reprit Lizlot une fois les discussions terminées. Vous pouvez si vous le souhaitez voyager en notre compagnie. Votre point de vue nous intéresse. Nous aurons ainsi le temps de le confronter aux nôtres. »

Deux Lunes se tourna vers ses compagnons.

« Qu'en pensez-vous ? »

Naja fut la première à répondre.

« Je suis pour, ça nous évitera de marcher.

— Pour aussi, renchérit Colb. Ça nous fera gagner du temps et nous permettra peut-être d'atteindre la Grande Bleue avant l'arrivée de l'hiver.

— Et toi, Josp ? »

Le petit homme se mordit la lèvre inférieure et roula des yeux effarés.

« Ils me font peur.

— Pourquoi ?

— Les Heures me parlent, ils sont féroces.

— On a de quoi se défendre, déclara le trappeur. Même contre les plus féroces.

— Les Heures me disent, ils sont bons à certains moments, ils sont mauvais à d'autres.

— Tu n'as pas dit ce que tu en pensais, Deux Lunes », intervint Naja.

Le guérisseur observa les hommes et les femmes déployés devant lui.

« Je suis d'avis de faire un bout de chemin avec eux, finit-il par répondre. Bons ou mauvais, nous avons intérêt à nous unir. »

Chapitre 23

Ce n'est pas parce que nous ne les voyons pas qu'elles n'existent pas. Je parle des populations de l'extérieur, des horcites. En nous coupant d'elles, nous avons peut-être commis notre plus grande faute, voire notre plus grand crime. Nous nous sommes proclamés justes, ou dignes d'être sauvés, et nous avons tranché nos liens avec un cynisme que nous avons affublé de noms aussi dérisoires que principe de précaution, sécurité ou encore responsabilité. Le temps est sans doute venu d'examiner notre conscience, si tant est que ce mot signifie encore quelque chose aujourd'hui. D'ouvrir nos murs, de recueillir ces hommes, ces femmes et ces enfants que nous avons longtemps refusé de contempler. À moins encore que, par l'un de ces retournements dont la vie se délecte, ce soient eux qui n'aient l'extrême bonté de nous accueillir.

Moriz Pergamo, *Plaidoyer pour une humanité réunie*

Cité Unifiée de NyLoPa

Ganesh Parvati ?

Ganesh s'immobilisa. La voix qui venait de résonner en lui était faible, mais audible. Ava l'interrogea du regard.

Je suis Mina, votre gémme.

Je vous reçois.

Votre point sur la carte m'indique que vous êtes presque sorti du périmètre de Paris. Encore un kilomètre, et vous serez hors du filtre protecteur, vous serez exposé aux UV , aux radiations et aux autres pollutions. Vous cherchez à vous suicider ?

Si j'avais voulu me tuer, j'aurais sans doute choisi un moyen plus discret. Vous me surveillez de près, Big Sister.

C'est mon boulot. Vous pouvez perdre les pédales à tout moment, comme la grande majorité des fouineurs. Si vous ne vouliez pas être tracé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il ne fallait pas vous faire greffer de biopuce dans le cortex.

Si je sors du périmètre sécurisé, mon point cessera de briller sur votre

carte, et je disparaîtrai de votre univers.

Ne plaisantez pas avec ça. Continuez dans cette direction, et je vais être obligée d'alerter votre chef de groupe. Vous risquez le déclassement. Je suppose que vous n'aimeriez pas vous retrouver à gratter de la paperasse dans un bureau jusqu'à la fin de votre carrière.

Vous savez parler aux hommes, vous.

Ça fait partie de mes charmes. Que faites-vous si près du périmètre ?

Je mène l'enquête, en bon fouineur. Je vous rappelle que les Ombres tuent entre cent et deux mille personnes à chaque passage et que mon boulot à moi, c'est d'essayer de les en empêcher.

Vous avez une piste ?

Peut-être.

Vous pouvez m'en parler ?

Ganesh se tut. Il croisa le regard inquiet d'Ava, immobile quelques mètres plus loin. Le vent jouait dans ses cheveux blonds. Il la trouva très jolie dans sa tenue noire. Jolie, mais un peu trop citadine pour le terrain vague qui s'étendait autour d'eux.

J'ai des choses importantes à vous dire, reprit la gémine.

Je vous écoute.

Pas maintenant. Je vous rappelle dès que possible. À condition, bien entendu, que vous restiez à l'intérieur du périmètre protégé.

Je ne peux rien vous promettre.

La gémine marqua un temps de silence.

Faites attention à vous, Ganesh. On vous surveille en haut lieu.

La communication s'interrompit.

Comme la grande majorité de mes collègues, je n'ai jamais fait confiance aux gémines, les permanentes du Central qui nous servaient à la fois de correspondantes et de confidentes. Le secret étant l'une des clefs du succès, je craignais que ma gémine n'ébruie les renseignements que j'aurais pu lui confier. Il existait une autre raison, moins avouable : tout élément nouveau étant aussitôt ajouté à la base de données, chaque fouineur vivait dans la crainte permanente d'être doublé par l'un de ses confrères. C'est humain : on n'aime pas que son travail ou son intelligence profite à quelqu'un d'autre, et le corps des fouineurs se serait probablement montré plus efficace si ses membres avaient appris à collaborer sans arrière-pensées.

À vrai dire, nous menions une vie tellement solitaire que nous pouvions facilement tomber amoureux de nos correspondantes du Central. Enfin, pas d'elles, parce qu'elles restaient anonymes, mais de leur voix. J'étais déçu quand ce n'était pas ma gémine personnelle qui me contactait et j'essayais de la retenir le plus longtemps possible quand j'avais la bonne fortune de tomber sur

elle, même si je ne lui révélais rien d'important.

J'ai eu l'occasion de rencontrer, dans une soirée, une fille du nom de Mina. Plutôt jolie, un peu perturbée. Elle m'a avoué, à partir du quatrième verre et du deuxième neuro-nano, qu'elle appartenait au corps des gémines, qu'on lui interdisait de communiquer avec son protégé, mais qu'il avait suffi de deux ou trois échanges pour qu'elle tombe follement amoureuse de lui. Syndrome de l'ange gardien, aurait diagnostiqué n'importe quel psychologue. Les gémines étaient nos confidentes, nos consciences, celles qui nous réveillaient en pleine nuit quand un crime était commis, qui nous mettaient en garde quand nous outrepassions les bornes, qui s'invitaient dans nos intimités et brisaient nos solitudes.

« À qui tu parlais ? demanda Ava.

— Une gémine.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?

— Nous avertir que nous approchions dangereusement des limites du périmètre sécurisé.

— En quoi ça la regarde ?

— Les gémines nous localisent en permanence grâce aux biopuces. Pour elles, nous sommes des points lumineux sur une carte transparente de la Cité Unifiée.

— Comment savent-elles que ce point lumineux est le tien ?

— Je suppose qu'il leur suffit de cliquer dessus. Il s'éteindra si je sors du périmètre. »

Ava désigna le terrain vague d'un large geste du bras.

« Je déteste cet endroit. Qu'est-ce qu'on est venu foutre là ?

— Plus ça va, et plus je suis convaincu que les Ombres viennent du pays vague. Je cherche leur porte d'entrée. »

Ava fixa Ganesh d'un air exaspéré. Elle lui en voulait de l'avoir conduite aux confins de la Cité et regrettait de l'avoir suivi. Avec sa jupe courte et ses chaussures à talons, elle se sentait aussi à l'aise ici qu'un animal sauvage dans un immeuble de Paris.

« S'il y avait une faille dans le système de surveillance, les détecteurs signaleraient aussitôt les intrus, cracha-t-elle. Et puis, pourquoi ici ?

— J'étudie les probabilités, je procède par élimination. Si, comme je le pense, Théo a cherché à nous aiguiller vers l'extérieur, alors j'essaie de trouver une logique cachée dans les déplacements des Ombres. Leurs derniers passages me donnent à penser qu'elles sont arrivées et sont reparties par là. Simple question de géométrie.

— Rien ne dit qu'elles utiliseront le même chemin la prochaine fois.

— Très juste. Je veux seulement vérifier qu'elles n'ont pas laissé de trace. »

Ava frissonna et leva des yeux inquiets vers le ciel. Les nuages noirs et lourds qui se rassemblaient au-dessus d'eux pouvaient s'éventrer à tout moment, et elle n'avait prévu ni parapluie ni imperméable.

« C'est la première fois que je me balade si loin du centre, murmura-t-elle.

— Tu es bien allée à Londres ou à New York, non ?

— Plusieurs fois, mais jamais dans une bordure. »

On donnait plusieurs noms au périmètre de sécurité des cités : bordure, ceinture, zone, sas, bande, purgatoire et bien d'autres. Entre les dernières habitations et la barrière de sécurité proprement dite, le terrain vague s'étendait sur une distance d'environ vingt kilomètres, couvert de barbelés, parsemé de fosses emplies d'eau ou de pieux métalliques, hérissé de monticules de pierres et de gravats coiffés d'herbes folles. L'intrus qui parvenait à déjouer les surveillances électronique et satellitaire devait encore franchir ces vingt kilomètres où il avait toutes les chances de se prendre dans les barbelés, de s'empaler sur un pieu ou de se noyer dans l'eau croupie des fosses. Si, par miracle, il réussissait à parcourir la moitié du chemin, les drones alertés par les satellites décollaient et se mettaient en chasse. Cela faisait plus de soixante ans qu'aucun horcite n'était parvenu à s'introduire dans la Cité Unifiée de NyLoPa.

Je peux vous assurer, en tout cas, qu'on ne se sentait pas à l'aise dans la bordure. Ce moutonnement grisâtre et parcouru d'éclats métalliques qui s'étendait à perte de vue avait quelque chose de maléfique et donnait un petit aperçu de ce qui nous attendait à l'extérieur, dans le pays vague : l'enfer.

Ils évoluaient depuis plus d'une heure entre les collines coiffées d'herbes folles et hérissées de pieux. Le vent sifflant jouait avec les gouttes de pluie encore éparées.

Contact avec la base de données de plus en plus faible, signal erratique.

« Je perds le contact avec le Central et la base, déclara Ganesh. Ma gémme doit être folle : mon point lumineux a sans doute disparu de sa carte.

— Ce coin est vraiment sinistre. Tu y es déjà venu ?

— Une seule fois avant d'intégrer le corps des fouineurs. On ne peut pas se satisfaire du décor, on en apprend davantage dans les coulisses.

— Qu'est-ce que tu as appris ?

— D'abord que le système des Cités Unifiées repose sur l'enfermement, sur la peur. »

Ava exprima son désaccord d'un haussement de sourcils et d'un claquement de langue.

« T'en as de bonnes, toi. On serait tous morts si on n'était pas protégés par les filtres.

— Il y a pourtant de la vie à l'extérieur. Les horcites ont déjoué tous les pronostics. Non seulement ils ont survécu, mais ils se sont multipliés.

— T'appelles ça vivre ? »

Les mots se bousculèrent dans la gorge de Ganesh. Jusqu'alors, il n'était jamais parvenu à exprimer clairement les sensations qu'il éprouvait depuis sa tendre enfance.

« On vit plus vieux à l'intérieur des cités, on mange à sa faim, nos logements sont confortables, on est en bonne santé, on ne souffre pas du réchauffement ni de la pollution, mais, eux, dans le pays vague, ils ne sont pas condamnés à rester à l'intérieur d'un périmètre protégé, ils gardent leur entière liberté de mouvement et, même s'ils meurent plus tôt que nous, notre existence est-elle vraiment préférable à la leur ? »

Décontenancée par la tirade de son équipier, Ava tira d'un geste nerveux sur sa jupe que, décidément, elle avait choisie trop courte. Elle se sentait pratiquement nue dans cet environnement sinistre.

« Pourquoi tu n'es jamais passé de l'autre côté si tu penses qu'on y est si bien ? demanda-t-elle avec hargne.

— J'en ai eu l'envie, mais il faut du courage pour briser les habitudes, et j'en ai manqué. Et puis je pensais que devenir fouineur me donnerait des clefs, qu'au moins je serais utile à quelque chose.

— On ferait mieux de retourner dans le périmètre. Tu viens ? »

Sans attendre la réponse de Ganesh, Ava rebroussa chemin et s'enfonça dans les herbes folles et les ronces, semant derrière elle des petits cris et des jurons.

« Je ne vois pas quels indices on pourrait trouver dans ce... »

Un grondement sourd, puis son hurlement couvrirent la fin de sa phrase. Ganesh la vit disparaître tout à coup, comme happée par une invisible bouche.

« Ava ! »

D'autres grondements retentirent. La terre trembla tout autour de lui. Il perdit l'équilibre, chercha à se raccrocher à une prise, agrippa la branche d'un buisson. Le sol s'ouvrit sous ses pieds. Il tomba dans la faille. La branche lui écorcha la main, mais ne réussit pas à enrayer sa chute. Il se reçut plusieurs mètres plus bas sur une surface dure. Le choc lui coupa le souffle et lui meurtrit les os. Il crut que sa cheville gauche s'était brisée, puis il parvint à la remuer et constata qu'elle souffrait seulement du choc.

Le temps que ses yeux s'habituent à la pénombre, il s'aperçut qu'il avait atterri dans un tunnel. La lumière qui s'infiltrait par la faille éclairait la voûte et les parois étayées par des poteaux de béton. Il était tombé d'une dizaine de mètres, largement de quoi se fracturer les

vertèbres. La couche de terre meuble sur lequel il reposait avait amorti sa chute. L'air imprégné d'une âpre odeur de moisissure lui irritait les narines et la gorge.

« Ava ? »

Aucune réponse.

« Ava ? »

— Je suis là. »

Il se dirigea vers son équipière qui gisait un peu plus loin derrière un éboulis au milieu de volutes de poussière. Il se pencha sur elle.

« Rien de cassé ? »

— J'ai mal partout, mais je peux bouger. » Elle grimaça. « On n'y voit que dalle, là-dedans. »

— Le terrain s'est affaissé. La bordure est un vrai gruyère, j'ai lu un truc là-dessus : les ouvriers qui ont travaillé dans la ceinture de la Cité ont creusé des centaines de galeries pour éviter d'être exposés aux radiations.

— Comment on fait pour sortir de là ?

— J'en sais rien. Peut-être qu'on peut remonter.

— Ça m'étonnerait : les parois m'ont l'air aussi friables que de la neige fraîche.

— Tu peux marcher ? »

Il l'aida à se relever. Elle fit quelques pas en boitillant. Son bas s'était déchiré au niveau du genou d'où perlaient quelques gouttes de sang.

« Ça devrait aller, répondit-elle. »

— Suivons la galerie, elle finira bien par nous conduire quelque part.

— Ta biopuce ne dit plus rien ?

— Elle est muette. Coupée du réseau. »

Ils progressèrent dans une obscurité de plus en plus dense, Ava s'appuyant sur l'épaule de Ganesh.

« Me lâche surtout pas, souffla-t-elle. »

— Pas de danger, vu comment tu m'agripes.

— Va surtout pas t'imaginer des choses. »

Des frottements, des claquements résonnèrent derrière eux, puis un déclic retentit, et un faisceau lumineux perfora les ténèbres.

« Bougez pas, vous deux, fit une voix masculine. Une arme est braquée sur vous. »

Le cliquetis d'un cran de sûreté confirma les propos de leur invisible interlocuteur.

« D'accord, on ne bouge pas. » Ganesh écarta les bras. « Mais arrêtez de nous balancer le faisceau de votre lampe dans les yeux. »

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ?

— Ce serait plutôt à moi de vous poser ces questions.

— Vous êtes flics ?
— Nous ? On a une allure de flics ?
— Qu'est-ce que vous foutez dans la bordure ?
— On se promenait.
— Te fous pas de ma gueule.
— Pas la peine de se faire chier avec ces enfoirés, intervint une deuxième voix. Y a qu'à les flinguer.
— Du calme, répliqua la première voix. J'aimerais d'abord savoir ce que ces deux-là fichent dans le secteur. Les citadins n'ont pas l'habitude de s'aventurer dans la bordure.
— Moi, ça me plaît pas, et je dis qu'on doit s'en débarrasser tout de suite.
— Nom de Dieu, Scott, essaie de faire marcher le peu qui te reste de cervelle. Si tu les flingues, tu sauras jamais s'ils ne sont que les premiers d'une longue liste, si la Cité n'a pas décidé de nous éliminer.
— Faudrait qu'elle sache qu'on existe.
— Les satellites sont peut-être capables de détecter les mouvements sous terre, les sources de chaleur, on a peut-être été repérés. Faut qu'on les garde vivants pour les interroger.
— D'accord. Je m'en charge. »
Le rayon de la lampe se balada tour à tour sur Ganesh et Ava.
« J'ai dit interroger, Scott, pas massacrer. »

Je me souviens du jour où on a perdu la trace de Ganesh. Nous étions en train de discuter dans le bureau du chef de groupe quand quelqu'un est venu nous annoncer que, selon les gémines, le point lumineux de Ganesh Parvati s'était subitement éteint. Il n'y avait que deux hypothèses pour expliquer sa disparition : soit il était mort, soit il était sorti du périmètre de sécurité. J'avoue que j'ai penché tout de suite pour la première. Des tas de cinglés se promenaient dans la Cité Unifiée et tuaient sans raison des passants dans les rues ou les transports en commun.

Peut-être aussi que Ganesh s'était suicidé, un geste de plus en plus fréquent chez les fouineurs soumis à une pression incessante, infernale. Certains d'entre eux ne supportaient pas leur biopuce analytique, cette conscience supplémentaire qui les traquait jusque dans leur sommeil. Je n'ai pas cru, sur le moment, qu'il soit sorti du périmètre de sécurité : je n'en voyais pas l'intérêt, et puis personne n'aimait s'aventurer dans la zone lugubre qui ceinturait les cités. Mais les origines asiatiques de Ganesh et, surtout, sa volonté inébranlable d'aller au fond des choses le différenciaient sans doute du commun des fouineurs.

« Vous avez le choix : soit vous parlez tout de suite, soit vous vous

faites prier, mais ce sera nettement plus douloureux. »

L'homme avait posé son antique pistolet sur une pierre. Ava et Ganesh avaient été conduit dans une salle souterraine, probablement la cave d'une ancienne habitation, et attachés avec des cordes à des barreaux scellés dans la paroi de béton. Personne n'avait songé à fouiller Ganesh. Le fouineur avait guetté une opportunité de se servir de son taz, en vain. Il avait craint de mettre Ava, diminuée, en danger.

« Je vous l'ai déjà dit, on voulait seulement visiter le terrain vague. »

Il avait tenté d'injecter une dose massive de conviction dans sa voix. Il ne distinguait toujours pas ses interlocuteurs, ébloui par le faisceau de la lampe.

« Marrant, mais je te crois pas, rétorqua l'un d'eux. Les citadins restent soigneusement à l'écart de la bordure : ils la trouvent déprimante.

— On voulait voir si la réalité correspondait à la rumeur.

— Tu ne me laisses pas le choix. Je vais commencer par ta copine. Je lui prélève un bout de peau chaque fois que ta réponse ne me convient pas. Je répète : qu'est-ce que vous foutiez sur la bordure ?

— Faut me croire, merde, protesta Ganesh.

— Mauvaise réponse. »

La lame rouillée d'un couteau se rapprocha du bras d'Ava et lui entailla la peau. Elle poussa un gémissement.

« D'accord, lâche-la, glapit Ganesh. Je suis un fouineur. Je mène une enquête sur les Ombres. Vous avez entendu parler des Ombres ?

— Un salopard de fouineur. Tu vois, Mat, je m'étais pas gouré. La fille me botte. J'ai envie de jouer un peu avec elle avant de leur régler leur compte.

— Attends, Scott. » L'un des deux hommes s'avança vers Ganesh. Une partie de son visage émergea dans la lumière de la lampe. L'étroitesse de ses yeux plissés surprit Ganesh. « C'est quoi cette histoire d'Ombres ? »

Ganesh s'appliqua à bien choisir ses mots. L'occasion de convaincre les deux hommes ne se représenterait peut-être jamais.

« Des tueurs qui font des milliers de morts à chacun de leurs passages.

— Quel rapport avec la bordure ?

— Après avoir étudié leurs déplacements, j'en ai déduit qu'ils venaient de l'extérieur et qu'ils traversaient la bordure. »

L'homme marqua un temps de silence.

« Soit ils passent par la surface, et les satellites les auraient repérés, soit ils passent par les souterrains, et nous les aurions repérés, reprit-il. Rien ne nous échappe sous terre, pas même le tremblement d'un ver.

— Tu vois bien qu'ils cherchent à nous embrouiller, Mat, intervint son compère.

— Du calme, Scott. J'ai entendu parler de cette histoire d'Ombres par ceux qui sont allés là-haut.

— Elles ont fait plus de cent mille morts en moins de deux ans, précisa Ganesh, et leurs attaques sont de plus en plus fréquentes, de plus en plus mortelles.

— Ça ne me gêne pas qu'ils crèvent dans les cités », ricana celui qui s'appelait Scott.

Ganesh estima le moment propice pour enfoncer le clou.

« Je ne sais pas qui vous êtes ni d'où vous venez, mais personne n'est à l'abri des Ombres, elles peuvent s'en prendre à vous n'importe où, n'importe quand. Un de mes amis fouineurs semblait avoir percé leur secret. Il est mort en me laissant ce maigre indice, NTHC. HC comme hors cité. Elles ne viendraient pas de l'intérieur de la Cité selon lui, mais du pays vague. Après analyse de leurs déplacements, ma base de données m'a envoyé dans cette direction.

— On a eu une centaine de morts l'autre jour, murmura l'homme du nom de Mat. On a pensé à un virus foudroyant.

— Cent morts ? Vous êtes combien là-dessous ?

— Ça te regarde pas, mec, vitupéra Scott.

— Si, comme je le pense, les Ombres sont responsables de ces cent morts, on a tout intérêt à collaborer.

— Pour que t'aïlles tout raconter à tes copains flics et fouineurs ?

— Seulement pour que vous restiez en vie. Nous sommes tous dans le même bateau.

— Nous avons été chassés du pays vague il y a de cela... commença Mat.

— Leur raconte rien, coupa Scott.

— Laisse-moi parler, s'il te plaît. » Le ton de Mat s'était fait péremptoire. « Les autres ne voulaient pas de nous. Nous souffrons d'une maladie qu'on appelle la nucléose, une mutation qui nous déforme peu à peu. Nous avons décidé de vivre dans l'obscurité. Les autres, dans le pays horcite, ne supportent pas l'image que nous leur renvoyons. Notre maladie n'est pourtant ni contagieuse ni mortelle : nous l'avons héritée de nos parents qui l'avaient eux-mêmes héritée de leurs parents. Nous avons trouvé refuge dans les galeries de la bordure. Nous étions certains que les autres ne nous poursuivraient pas ici, ils ont trop la trouille des milices et des engins volants de la Cité. Il nous suffit de vivre à l'abri de la surveillance satellite pour ne pas attirer l'attention. Notre communauté compte désormais plus de dix mille membres.

— De quoi vivez-vous ?

— De tout ce qui pousse sous le sol, racines, champignons, et aussi des animaux que nous avons emmenés avec nous et qui se sont eux aussi adaptés à la vie souterraine. Nous sommes en permanence à

l'écoute des vibrations. Nous perdons la vue, mais notre ouïe et notre sensibilité aux mouvements de la Terre se développent. Nous vous avons détectés bien avant que vous ne parveniez jusqu'ici et nous vous avons suivis.

— Pourquoi avez-vous besoin de lampes ?

— Nous voyons parfaitement dans l'obscurité, mais nous nous en servons pour aveugler et déloger les intrus. Nous possédons un générateur et une réserve d'essence pour recharger les batteries.

— Comment connaissez-vous les Ombres ?

— Quelques uns d'entre nous, de jeunes cinglés, sont allés dans la Cité.

— Personne ne les a repérés ?

— Ils avaient revêtu ces tenues qu'utilisent les chrétiens fondamentalistes de la Troisième Réforme et qui ne laissent paraître qu'une minuscule partie du visage. Là-bas, ils ont entendu parler des Ombres. Des fouineurs aussi : paraît que ce sont des mutants, qu'ils ont un deuxième cerveau. »

Ganesh lâcha un petit rire malgré lui.

« Rien à voir avec une mutation : il s'agit seulement d'une puce biotechnologique qu'on nous greffe dans le cortex, elle est reliée en permanence à une base de données.

— Qu'est-ce qu'on fait d'eux, Mat ? s'impacienta Scott.

— On les emmène dans les galeries où les nôtres sont morts. Faut essayer d'en savoir plus sur cette histoire d'Ombres.

— Et après ? Si on les laisse repartir, on recevra très vite la visite de l'armée de la Cité.

— Chaque chose en son temps », trancha Mat.

Ni nos yeux ni nos oreilles ne pouvaient détecter les populations souterraines de la bordure, et, pourtant, elles proliféraient comme des insectes au pied du mur de la Cité.

*Il y a de la méchanceté dans le cœur de la bonté et de la bonté dans
le cœur de la méchanceté.*

Proverbe de Vilbann

Pays horcite

Pour avoir un temps navigué sur ses eaux, je peux vous affirmer que Ronn n'était pas un long fleuve tranquille. Ses courants étaient parfois si violents qu'ils étaient capables de renverser comme des fétus de paille des bateaux de plus de trente mètres de long. Et puis, on ne savait jamais quand un orage allait vous tomber dessus et transformer Ronn en un véritable enfer. Il se couvrait tout à coup d'un tas d'objets flottants qui, avec la force des vagues, devenaient des béliers terrifiants. Mais, le fleuve étant le plus court chemin entre le nord et le sud, un certain nombre de navigateurs acceptaient de le défier, espérant gagner du temps en risquant leur vie.

La flottille, composée d'une cinquantaine de radeaux, filait bon train sur les courants tumultueux de Ronn. Deux Lunes admirait la précision des pilotes qui évitaient avec une adresse remarquable les obstacles dressés à la surface de l'eau, rochers, branches, piles affaissées d'anciens ponts. Chaque embarcation maintenait avec sa suivante un intervalle d'une dizaine de mètres. Les quatre invités avaient été répartis sur deux radeaux, Deux Lunes et Naja sur celui de Luwik, Colb et Josp sur celui d'un dénommé Kanz, qui n'avait visiblement pas apprécié d'avoir été désigné par le chef du clan pour embarquer deux passagers supplémentaires.

Luwik et sa femme Lizlot avaient deux enfants : Gunt, un garçon d'une dizaine d'années, et Hann, une fille de six ans. Leur radeau, placé en tête de la flottille, était piloté par une jeune femme du nom de Marla, la sœur cadette de Luwik mine revêche et regard farouche.

Lizlot raconta à Deux Lunes et Naja l'histoire du clan des Bartlos – les imberbes en allemand – qui avait compté plus de dix mille membres, répartis sur une douzaine de sites proches les uns des autres sur les bords de Rhin, avant d'être décimé par les Cavaliers. Leurs serres agricoles, leurs élevages et leurs réserves de bois leur avaient permis de survivre aux hivers interminables, aux pluies de glace, aux

températures de moins trente degrés. Ils avaient subi les assauts réguliers de clans pillards affamés, mais, grâce à leur organisation et leur discipline, ils les avaient repoussés sans grande difficulté et n'avaient déploré que quelques pertes. Puis les teufels avaient surgi, rasant huit sites sur les douze et massacrant tous leurs habitants. À la troisième attaque, Luwik avait proposé aux survivants de s'exiler et de s'établir dans le sud, sur les bords de la mer Méditerranée. Seuls trois cents d'entre eux l'avaient écouté. Ils l'avaient proclamé chef de clan et avaient construit les radeaux avant que les teufels surgissent de nouveau, brûlant les derniers sites et ne laissant pas un survivant. Seuls les Bartlos, guidés par Luwik sur les eaux du Rhin, avaient échappé au massacre.

Tempêtes, inondations, avaries, attaques s'étaient succédées, les ralentissant dans leur progression. Ils avaient mis pratiquement six mois à gagner Ronn, évitant les grandes agglomérations, sujettes aux guerres de clans, et vivant en autarcie totale. Pour ne pas naviguer la nuit, ils choisissaient des emplacements déserts à la tombée du crépuscule. La pêche, la chasse, la cueillette, leur permettaient de reconstituer leurs réserves de nourriture. Ils répartissaient les vivres selon les besoins de chaque famille. Ils ne disposaient pas d'armes à feu, mais de poignards et d'arcs qu'ils maniaient avec une grande dextérité et utilisaient également des piques aux pointes métalliques qui leur servaient à combattre les bêtes dangereuses, sangliers, loups ou ours.

Même s'il ne la comprenait pas, Luwik ponctuait les paroles de son épouse de hochements de tête et de grognements d'approbation.

Lizlot proposa des vêtements à Naja, une tunique et un pantalon large d'un cuir assez souple qui offrait une grande liberté de mouvement. Elle s'habilla à l'intérieur de l'abri central et récupéra le pistolet et le chargeur avant de rendre sa veste à Deux Lunes.

« C'est ce genre de solidarité dont auraient besoin toutes les populations du pays horcite », murmura-t-il.

Naja et lui se trouvaient seuls à l'avant du radeau, Luwik et Lizlot s'étaient retirés dans leur cabine avec leurs enfants. La tête de Marla, installée sur la partie surélevée de la proue, dépassait du toit de la construction centrale. Dans le courant régulier, la pilote n'avait pas hissé la voile d'appoint qui faseyait le long du mât. Les rayons du soleil se glissaient par les trouées des nuages et s'échouaient en flaques rouille et frissonnantes sur l'eau hérissée du fleuve. Seules les taches brunâtres de buissons rampants brisaient l'uniformité grisâtre de la zone désertique, minérale, qu'ils traversaient.

« Je me demande pourquoi Josp a dit qu'ils pouvaient devenir méchants à certains moments, murmura Naja. Il ne se trompe jamais. Ils semblent pourtant inoffensifs.

— Nous ne les avons pas encore vus en toute circonstance, objecta Deux Lunes. Les pollutions engendrent parfois des comportements surprenants, aberrants.

— Ça ne te fait pas peur ? »

Il la fixa avec un sourire.

« Tant de choses pourraient me faire peur que je ne parviens pas à choisir. »

Elle se détourna, incapable de soutenir son regard.

« J'espère au moins que tu n'as pas peur de moi. »

Elle avait prononcé ces mots d'une voix à peine audible, presque un souffle. Il posa la main sur la sienne.

« Tu me donnes du courage, Naja. » Il marqua une légère hésitation avant de poursuivre. « Et aussi de la joie. Je me sens bien en ta compagnie. »

Elle masqua son trouble d'une moue provocante.

« Je ne suis pourtant pas une affaire, j'ai de l'asthme, du psoriasis, je suis un sac d'os.

— Je connais les plantes pour soigner l'asthme et le psoriasis, répondit-il. Pour gonfler ton sac d'os, tu as juste à manger un peu plus. Moi, je n'ai pas de tare apparente, enfin pas pour l'instant, mais les hommes de ma famille ont tendance à mourir d'un cancer foudroyant vers l'âge de trente ans. Mon grand-père, mon père, deux de mes oncles.

— Y a pas d'herbes pour soigner ça ?

— On n'a pas trouvé de remède. On ne peut pas lutter contre les particules radioactives apportées par les vents. »

Ils naviguèrent tout le jour sans s'arrêter ni manger, ne prenant que deux repas par jour, le premier au réveil, le deuxième à la tombée de la nuit. Quand le soleil plongeait derrière les crêtes des reliefs, ils s'arrêtèrent sur une rive relativement dégagée. Les uns après les autres, les radeaux vinrent s'abouter pour former une gigantesque passerelle. Ils descendirent tous à terre, y compris les enfants, qui se mirent aussitôt à courir et à jouer entre les rochers sculptés par le vent. Tandis qu'une partie des hommes et des femmes portaient chasser dans les environs, d'autres entreprirent de pêcher à l'aide des piques transformées en harpons, d'autres encore retirèrent leurs vêtements et se baignèrent dans l'eau froide et claire. La nudité ne semblait provoquer aucune gêne chez eux. Naja n'aurait jamais osé les imiter, trop complexée pour offrir son corps à leurs regards. Et moins encore au regard de Deux Lunes.

« On dirait des vers, marmonna Colb en les observant. Tout roses, tout lisses. En tout cas, ces gars-là, ils seront jamais de mauvais poil ! »

Le trappeur rit de sa propre plaisanterie. L'un des hommes sortit du fleuve et, avec un grand sourire, lui tendit une pique en l'invitant à le

rejoindre. Colb hocha la tête, se leva et entra dans l'eau avec ses chaussures et ses vêtements. Il préférait passer une mauvaise nuit dans des vêtements mouillés que de se montrer nu devant des inconnus. Lorsqu'il eut de l'eau jusqu'à la taille, il imita les autres, cessa de bouger et, la pique brandie au-dessus de lui, guetta le passage d'un poisson. L'attente ne dura pas longtemps. Sa pique s'abattit soudain et ressortit de l'eau avec une prise frétilante transpercée par le fer. Un silet, l'une de ces créatures mutantes qui avaient proliféré après la Grande Guerre et dont la chair fade devait être relevée avec des épices et des herbes pour avoir un goût acceptable.

« Belle prise, Colb ! » s'écria Naja.

Une soixantaine de poissons furent ainsi capturés par les pêcheurs bartlos. Les uns se chargèrent de les préparer tandis que les autres allumaient des feux avec les réserves de bois accumulées au cours de leur périple. Hommes et femmes se partageaient les tâches. Contrairement aux agglomérations des bords de Senn, les Bartlos ne faisaient aucune différence entre les deux sexes. Des femmes pêchaient, chassaient, des hommes s'occupaient de la cuisine et des enfants.

Les chasseurs revinrent avant la tombée de la nuit avec un tableau de cinq ragondins, trois volatiles fauchés par les flèches, un cerf aux bois rouges et deux marçassins. Une partie du gibier et des poissons fut dépecée et mise à griller sur les braises, une autre fut conservée pour le repas du lendemain. La minutie avec laquelle ils répartissaient les parts étonna leurs hôtes, peu habitués à un tel sens du partage. Comme il ne faisait pas très froid — Naja, elle, estimait l'air plutôt frais et accepta de bon cœur la veste que Deux Lunes lui proposa —, ils décidèrent de dormir à la belle étoile. Certains de ceux qui s'étaient baignés ne s'étaient pas rhabillés, évoluant dans la température de ce début d'automne comme sous la chaleur d'été. Ils mangèrent de bon appétit les morceaux de viande et de poissons accompagnés de petites baies rouges au goût délicieux, puis, après avoir désigné les sentinelles et établi les tours de garde, ils s'installèrent pour la nuit, dormant pour la plupart à même le sol.

La voix vibrante de Josp résonna alors que les quatre invités venaient tout juste de s'allonger au milieu des Bartlos.

« Les Heures me parlent.

— Qu'est-ce qu'elles te disent ? demanda Naja à voix basse.

— Elles me disent, il ne faut pas rester là, ils vont devenir méchants, c'est à cause de la nuit.

— Où tu veux qu'on aille ? grogna Colb.

— Les Heures me disent, il ne faut pas qu'ils nous voient, s'ils nous voient, ils nous tueront, ils nous couperont en morceaux, ils les jeteront dans l'eau.

— Allons nous installer plus loin, proposa Deux Lunes. Nous reviendrons à l'aube.

— J'suis crevé, grommela Colb. Y a pas de raisons qu'ils se transforment en bêtes sauvages.

— Reste si tu veux, nous, nous partons. »

Deux Lunes était péremptoire. Il se leva, aussitôt imité par Naja et Josp. Enjambant les corps allongés, ils se dirigèrent vers l'intérieur des terres. Le trappeur finit par leur emboîter le pas en ronchonnant.

Une silhouette se dressa devant eux.

« Vous partez ? »

C'était Lizlot, vêtue d'une tunique courte qui ne dissimulait pas grand-chose de son cops athlétique.

« Nous allons passer la nuit plus loin, répondit Deux Lunes. Nous reviendrons demain matin. »

— Luwik est toujours désireux de parler avec vous des teufels, des Cavaliers.

— Demain. »

Elle hocha la tête après cinq ou six secondes de réflexion, s'effaça et cria quelques mots en allemand pour que les sentinelles les laissent passer.

Ils s'éloignèrent rapidement dans la nuit traversée par un vent sec et marchèrent plusieurs kilomètres avant de bivouaquer près d'un bosquet d'arbustes maigres.

« J'dis moi que c'est des fatigues pas très utiles, grommela Colb en s'allongeant.

— Ça nous évitera peut-être une mort inutile », rétorqua Deux Lunes.

Dans le cœur de la nuit, une main vint secouer avec douceur l'épaule du guérisseur. Il ouvrit les yeux et discerna le visage de Naja au-dessus du sien. Elle posa l'index sur ses lèvres pour lui signifier de garder le silence, puis, d'une pression des doigts, elle l'incita à se relever et à la suivre. Les ronflements de Josp et de Colb les accompagnèrent un petit moment entre les rochers et les buissons.

« Qu'est-ce que tu... »

Naja plaqua la main sur la bouche de Deux Lunes pour l'empêcher de parler. Elle l'entraîna vers un lit de sable clair au pied d'un grand piton rocheux, puis tandis qu'il la fixait d'un air ébahi, elle se dévêtit, étala ses vêtements sur le sable et l'invita à la rejoindre. Il s'assit près d'elle, gauche, interdit, incapable d'esquisser le moindre geste. Elle l'embrassa avant de commencer à le déshabiller. Il l'aida à se défaire de ses chaussures et de son pantalon. Elle contempla un moment le corps blanc de Deux Lunes comme elle aurait admiré une œuvre d'art. Il était une œuvre d'art, harmonieux, parfaitement proportionné, avec

des attaches fines et une peau d'une douceur inhabituelle chez un homme. Il tressaillit à chacun de ses effleurements. Il se laissa cajoler un long moment avant de la plaquer contre lui et de l'embrasser avec une fougue soudaine, comme un barrage se brisant sous la poussée de l'eau. Il la caressa à son tour. Sa paume et ses doigts épousèrent les moindres reliefs de sa peau avec un mélange de délicatesse et de force qui la ravirent. Puis il l'étendit face à lui sur les vêtements, s'allongea sur elle et s'enfonça en elle avec une assurance étonnante pour un garçon qui n'avait jamais connu de femme. Elle éprouva de nouveau cette sensation enivrante de s'ouvrir comme une fleur et de répandre ses parfums dans la nuit.

« Moi, j'dis qu'il s'est trompé, pour une fois », fulmina Colb.

Ils s'étaient levés à l'aube pour rebrousser chemin et avaient trouvé, à leur arrivée sur la rive de Ronn, un campement paisible, serein. Pendant que les uns préparaient le repas, les autres se baignaient ou inspectaient les radeaux. Un rire joyeux s'échappa des lèvres de Naja. La prédiction de Josp lui avait au moins permis de s'unir avec Deux Lunes et de vivre un moment merveilleux, le plus merveilleux, sans aucun doute, depuis sa naissance. Elle portait désormais sur le monde un regard de femme.

« J'vois pas ce que ça a de drôle, gronda le trappeur. Si Josp perd la boule, nous, on perd notre vigie.

— Je ne perds pas la boule, protesta Josp.

— On peut pas dire autre chose, mon gars. Tu annonces que ces gars-là deviennent dingues au cours de la nuit, tu nous obliges à courir à l'autre bout de la Terre, et rien de ce que t'as dit ne s'est réalisé.

— Comment peux-tu en être sûr ? intervint Deux Lunes. Nous n'étions pas là pour le voir.

— Josp nous a sauvé la vie à plusieurs reprises, renchérit Naja.

— Peut-être, mais, j'vous préviens, la prochaine fois, je bouge pas. »

Deux Lunes observa les Bartlos qui s'activaient autour des radeaux. Certains d'entre eux plongeaient sous les troncs liés entre eux pour examiner le dessous des embarcations. Ils restaient sous l'eau un temps qui révélait une étonnante capacité respiratoire.

« Ce que je trouve étonnant, c'est leur réaction. »

Naja se tourna vers Deux Lunes et contint tant bien que mal une envie folle de se jeter dans ses bras.

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ils ne paraissent pas offusqués que nous nous soyons éloignés du campement, répondit-il. Ils ne nous reprochent rien, ne nous en parlent même pas, comme s'ils ne l'avaient pas remarqué. La plupart des clans auraient considéré notre attitude comme une insulte.

— Ils viennent de loin, lança Colb. Ils sont pas comme nous, voilà

tout. »

Ils remontèrent sur les radeaux après le repas du matin. Un vent violent rassemblait des nuages noirs et menaçants au-dessus du grand cours d'eau.

« Si les Heures te parlent, Josp, débrouille-toi pour nous avertir, d'accord ? » murmura Deux Lunes à Josp avant l'embarquement.

Le petit homme acquiesça d'un air grave.

Les embarcations s'étirèrent en une longue file sur les eaux tumultueuses de Ronn. Luwik, torse nu, pria ses passagers de le rejoindre dans sa cabine en compagnie de Lizlot. Ils s'assirent sur des coussins de peau garnis d'herbes odorantes. Aucune trace d'une quelconque couche, comme si, lorsque le couple et leurs enfants dormaient dans le radeau, ils s'allongeaient directement sur les troncs. Une forte odeur de bois imprégnait l'air humide.

Luwik adressa la parole en allemand à son épouse puis, d'un geste de la main, l'invita à traduire.

« Il veut savoir pourquoi vous pensez que nous n'avons pas d'autre choix que de combattre les teufels.

— Il nous faut les comprendre avant de les combattre, répondit le guérisseur. Savoir pourquoi ils nous exterminent de manière systématique, pourquoi ils veulent effacer les horcites de la surface de la Terre. Comprendre leur logique de manière à proposer une réponse appropriée. »

Luwik écouta avec attention la traduction de Lizlot avant de se lancer dans une longue tirade.

« Il dit que ça ne changera pas grand-chose de connaître leurs motivations. Nous n'avons pas d'arme à leur opposer. De même, il pense qu'ils ne peuvent pas contrôler toute la surface de la Terre, que nous avons donc une bonne chance de leur échapper. Une fois dans le sud, nous trouverons un endroit bien caché où personne ne nous trouvera et où nous pourrions fonder un grand peuple.

— Ils vous trouveront, tôt ou tard, affirma Deux Lunes, et vous extermineront comme les autres. Nous sommes inférieurs sur le plan des armes, mais les teufels ont certainement des failles que nous pouvons exploiter. Nous... »

Un grondement prolongé d'orage couvrit sa voix. Des cris s'élevèrent derrière eux. Une violente secousse ébranla le radeau. Deux Lunes et les autres roulèrent sur les troncs et heurtèrent les cloisons. Ils parvinrent à se relever malgré les soubresauts et à se rendre sur le pont.

Un spectacle dantesque les y attendait. La nuit semblait être tombée en plein jour. Des vagues énormes parcouraient le fleuve et charriaient des troncs d'arbres arrachés qui fusaient vers les radeaux comme de monstrueuses lances.

Chapitre 24

La liberté est un bien précieux, un diamant, mais les différentes couches dont nous l'avons enveloppée l'empêchent de briller. Maintenant il nous faut retrouver son éclat en nous débarrassant sans pitié de nos terreurs, de nos certitudes, de nos réflexes et de nos insuffisances.

Josep Blotar, *De la vie en Cité Unifiée*

Cité Unifiée de NyLoPa

« Vous avez encore contrevenu à mes ordres, mademoiselle. »

Des éclats de fureur perçaient dans la voix de Caton. Mina frissonna. Persuadée que ses jours étaient comptés, elle avait contacté un médialiste dans un domaine crypté, lui promettant des révélations sensationnelles, estimant que le grand déballage médiatique était la seule façon de se sortir des griffes de Caton et de ses complices. Mais la Cité était devenue une oreille géante et sa conversation avait peut-être été interceptée. Elle prit une profonde inspiration pour rétablir le calme en elle.

« Le fouineur Ganesh Parvati était sur le point de sortir du périmètre de la Cité, Monsieur. Mon devoir était de l'en avertir.

— Votre devoir, mademoiselle, est d'exécuter les ordres de vos supérieurs.

— Je suis une gémme, Monsieur, contrainte par serment d'assister le fouineur dont j'ai la responsabilité.

— Votre serment, vous pouvez vous le mettre au...

— Quelle importance, de toute façon ? Nous avons perdu sa trace.

— VOUS avez perdu sa trace.

— Vous voulez dire que vous, vous savez où il est ? »

Le rire de Caton emplissait d'éclats blessants la cabine de Mina. Elle contempla dans les parois souples les écrans qui réagissaient à ses mouvements oculaires. Il lui suffisait d'ouvrir les yeux pour obtenir un grossissement immédiat du point qu'elle fixait. La première fois qu'elle s'était installée dans la cabine et qu'elle avait branché les cordons des

matrices dans ses récepteurs neuronaux, elle avait eu la sensation grisante de battre avec le cœur secret de la Cité.

« Ganesh Parvati est un élément trop précieux pour que nous le perdions dans la nature, reprit Caton.

— Comment pouvez-vous le localiser si les matrices ne captent plus sa biopuce ?

— Disons que notre filet est plus large que le vôtre, mademoiselle.

— Les matrices sont déjà reliées aux satellites. Je ne vois pas ce qui...

— Ne cherchez pas à savoir : cela ne vous regarde pas.

— Si vous n'aviez pas besoin de mes services, pourquoi m'avoir ordonné de rester en permanence focalisée sur Ganesh Parvati ?

— Nous avons besoin de vous un temps, puis la technologie a évolué. La vitesse à laquelle elle évolue est d'ailleurs sidérante.

— Allez-vous me relever de mes fonctions ?

— Il semble effectivement que le temps soit venu de nous séparer, mademoiselle. »

Le sang de Mina se glaça. Les lumières tapissant les parois de la cabine lui apparurent soudain comme des yeux de prédateurs guettant une proie. Une intuition lui souffla de débrancher immédiatement les cordons des récepteurs forés à la base de son occiput.

« Je vais enfin pouvoir reprendre ma place dans le corps des gémines. »

Tout en prononçant ces mots d'une voix aussi neutre que possible, elle avait placé ses mains derrière sa tête et saisi les embouts métalliques des cordons.

« Nous avons une idée claire de votre prochaine affectation, mademoiselle. » De la jubilation dans la voix de Caton. « Permettez-moi de vous la communi... »

Elle tira d'un coup sec sur les cordons matriciels. Comme à chaque fois qu'elle sortait du flot de données, elle eut l'impression détestable d'être expulsée d'un bain chaud et rassurant, d'un ventre maternel, de passer dans un monde dur et blessant. Le monde de la matière. Elle espéra que les stimulants 2N qu'elle avait ingurgités depuis plusieurs semaines continueraient de produire leurs effets quelques heures. Elle entrevit les lueurs bleutées des décharges énergétiques qui fusaient des extrémités des cordons et qui, si elle était restée reliée, lui auraient grillé le cerveau. Elle en savait trop sur Caton et les siens : les expériences menées sur le fouineur Ganesh Parvati avaient un lien avec le projet criminel des Ombres, que Caton lui-même était une Ombre. Ils l'avaient condamnée. Elle devait parler avant qu'il ne soit trop tard, apparaître en pleine lumière pour ne pas être exécutée dans l'ombre.

Elle sortit dans le couloir. Personne dans le passage bordé de chaque

côté des cabines des autres gémines. Le bourdonnement feutré ne parvenait pas à briser le silence qui enveloppait le bâtiment.

Mina eut besoin d'un petit moment pour rétablir la coordination entre son cerveau et son corps. Comme un enfant effectuant ses premiers pas, elle se dirigea d'une démarche encore vacillante vers la sortie du bâtiment.

Première étape : se débarrasser de sa biopuce, devenir une indétectable, une clandestine. Elle connaissait des membres du mouvement Disparition et savait comment les contacter. Seconde étape : alerter les médias sur les intrigues qui se tramaient dans les coulisses du pouvoir et sur le rôle du responsable du corps des fouineurs. Troisième étape : s'effacer de la vie citadine, s'insérer dans l'un de ces réseaux qui se développaient dans les zones obscures de la Cité.

Elle traversa le hall sans croiser ni consœur ni membre du personnel administratif. N'étant pas ouvert au public, le bâtiment – que les gémines appelaient la ruche – ne disposait pas de comptoir d'accueil ni de salle d'attente. C'était un bunker doté des outils d'identification les plus performants. Les détecteurs se reliaient directement aux biopuces, les associaient aux séquences génétiques et ouvraient les portes.

Mina se retrouva sans aucune difficulté dans la rue Saint-Honoré, qui semblait avoir essuyé une terrible tempête. Elle se rappela les images des émeutes relayées par les écrans de sa cabine. La population, rendue folle par les vagues de meurtres des Ombres, ruait comme un animal sauvage en cage. Elle inspecta les environs du regard, ne détecta aucune silhouette suspecte et hâta le pas vers la bouche de la station de métro, avec l'effrayante sensation de déambuler dans un monde où la mort pouvait surgir derrière chaque recoin, chaque relief.

On a dit beaucoup de choses au sujet des émeutes qui ont secoué NyLoPa pendant la période des Ombres. Qu'elles étaient organisées par des factions fanatiques comme la Fin des Temps, qu'elles profitaient à certains politiciens désireux d'instaurer un gouvernement central, doux euphémisme pour désigner une dictature, qu'elles permettaient à la population citadine opprimée de se défouler, qu'elles reflétaient une méfiance profonde à l'encontre d'un pouvoir corrompu. On a même affirmé que l'extrême violence des manifestations s'expliquait par l'infiltration d'éléments horcites incontrôlables. Doux délire, paranoïa collective ? Ou dysfonctionnements répétés d'un monde condamné à l'enfermement, à l'isolement ? Je les rapproche pour ma part de ces mutineries d'équipages sur les navires à voile d'une période

très ancienne. Nous étions les prisonniers d'un bateau qui ne se rendait nulle part, qui dérivait sur un océan morne, sinistre, nous étions les passagers d'un vaisseau fantôme qui, de temps à autre, traversait une tempête aussi absurde et illusoire que l'existence en Cité Unifiée.

Ganesh contempla la galerie transformée en une immense morgue. Le rayon de sa lampe se promena sur les dizaines de corps qui reposaient à même la terre. Hommes, femmes, enfants ne présentaient aucun impact de balle, aucune lésion apparente. Ils ne semblaient pas avoir subi les mêmes déformations que Mat et Scott, que les hommes et les femmes qui s'étaient joints à eux pendant la traversée des galeries et des salles souterraines : ils n'avaient pas les mêmes joues creuses, les mêmes yeux réduits à de minces fentes plissées, les mêmes cheveux clairsemés, les mêmes dents déchaussées.

« Bon Dieu, murmura Ava.

— Exactement le même spectacle qu'après le passage des Ombres dans les rues de la Cité, déclara Ganesh.

— Ils sont arrivés récemment, précisa Mat. Ils ont demandé à rejoindre notre communauté. Nous les avons acceptés après en avoir discuté. Et nous leur avons permis de s'installer dans ces galeries.

— Ils venaient d'où ?

— Ils ne nous l'ont pas dit.

— Vous n'avez pas cherché à le savoir ?

— Peu importe d'où viennent les gens du moment qu'ils acceptent et respectent nos règles. »

Ganesh s'avança vers les premiers corps et s'accroupit pour les observer. La femme et l'homme qu'il examina paraissaient jeunes, exempts de toute mutation génétique. Rien à première vue ne les aurait distingués des passants des rues de la Cité, ni leur apparence physique ni leurs vêtements. Il se releva et se tourna vers Mat.

« Ça ressemble bien aux meurtres des Ombres. Aucune cause identifiable. Ce qui signifie qu'elles sont bien passées par là et qu'elles sont extérieures à la Cité.

— Elles seraient horcites ? s'étonna Mat. On aurait dû les détecter lors de leurs passages.

— Vos galeries ont plusieurs entrées ? »

Scott pointa son pistolet sur Ganesh.

« Leur réponds pas, Mat. Ils refileront le tuyau à leurs petits copains de la Cité et ils nous enverront leurs soldats pour nous massacrer. »

Mat posa la main sur le canon du pistolet, le détourna avec douceur et désigna les corps d'un geste du bras.

« Va falloir penser différemment. On a le même problème, la Cité et nous. Et si on n'est pas capable de le résoudre, on y passera tous. »

Ganesh ressentit un frémissement à l'intérieur de son cerveau, comme si sa biopuce se réactivait. Captait-elle par intermittences les satellites en orbite géostationnaire au-dessus de la Cité ?

« Qu'est-ce qu'on fout alors ? demanda Scott.

— On les conduit à l'entrée des galeries.

— On convoque pas l'assemblée pour en décider ?

— On n'a pas le temps. Y a urgence.

— C'est contraire aux règles. »

Mat pointa un index rageur sur les alignements de cadavres.

« Et ça, c'est dans les règles ? T'en fais pas, Scott, je prends tout sur moi.

— Putain, Mat, t'es pas le chef suprême. »

Des grognements d'approbations ponctuèrent la saillie de Scott.

« Qu'est-ce que tu prendrais comme décision ? demanda Mat. Tu attendrais que ceux qui ont fait ça visitent les autres galeries ? »

Scott brandit son pistolet.

« On a de quoi se défendre.

— Eux aussi pensaient être capables de se défendre. Moi je dis qu'il ne faut pas tergiverser. » Mat désigna Ganesh et Ava. « Et aider au mieux ces deux-là à remonter la piste.

— Qu'est-ce qui te prouve que c'est pas une manigance de la Cité ? insista Scott.

— Les preuves, y en a plus de cent étalées devant toi. »

Le regard incisif d'Ava croisa celui de Ganesh.

« Je ne sais pas si tu penses la même chose que moi : on dirait que ces morts sont issus de la Cité, chuchota-t-elle.

— Ils ne sont pas différents de nous, confirma le fouineur à voix basse. Mais je ne sais pas non plus à quoi ressemblent les horcites. »

D'un coup de menton, elle désigna Mat, Scott et les autres qui discutaient un peu plus loin.

« Tu en as un parfait exemple sous les yeux.

— Je ne suis pas sûr qu'il faille en faire une généralité. Eux se sont adaptés à leur environnement tandis que ceux qui ont été tués n'en ont pas eu le temps.

— Y aurait bien un moyen de savoir.

— Lequel ?

— Ouvrir la tête d'un ou plusieurs morts et leur fouiller le cerveau. Si on trouve des biopuces dedans, on saura qu'ils viennent de la Cité. Si on n'en trouve pas, on saura que les populations horcites ne sont pas toutes sujettes aux mutations génétiques.

— Pas évident de trouver une biopuce de la taille d'un grain de riz dans un cerveau. Et encore, je te parle des anciennes générations de puces. Les nouvelles sont nettement moins volumineuses. »

Ava disciplina sa chevelure de ses doigts écartés.

« Il faudra être minutieux, c'est tout. Je m'en chargerai si tu veux, j'ai toujours aimé les dissections. J'aurais pu choisir la médecine légale.

— Il te faudrait un scalpel, ou au moins une lame bien aiguisée, et puis des gants.

— Je suis certaine qu'ils ont une lame. Quant aux gants, pas la peine d'en prendre avec les morts.

— Tu regrettes plus de m'avoir suivi dans la bordure ? »

La main d'Ava se posa comme un oiseau enchanteur sur la joue de Ganesh.

« Hormis la douleur de mon genou, je suis ravie d'être là. Manque seulement un bon thé aux épices. »

Mat revint vers eux, suivi de Scott, d'un autre homme et d'une femme.

« On vous conduit à la sortie des galeries.

— Il n'y en a qu'une ?

— On a rebouché toutes les autres. Une seule nous paraissait plus facile à surveiller. »

Ils s'enfoncèrent dans le labyrinthe des galeries, traversant de vastes salles où se pressait une population nombreuse et silencieuse, croisant les portes métalliques entrouvertes de logements envahis de pénombre. Des hommes et des femmes apostrophèrent Mat et Scott, mais n'obtinrent que des réponses évasives. Le réseau souterrain semblait s'étendre à l'infini. Les galeries donnaient sur d'autres tunnels qui eux-mêmes se jetaient dans de nouveaux passages, plus étroits ou plus larges, parfois étayés par des poutrelles de béton, parfois soutenus par des voûtes de pierre. Partout régnait la même odeur de moisissure, parfois dominée par des relents fétides.

« Ça vient des fosses septiques reliées aux logements, expliqua Mat en voyant le nez d'Ava se froncer. Faut bien qu'on entrepose les déchets quelque part. On les couvre de terre quand elles sont pleines, ce qui n'empêche pas les odeurs. »

Ils ne rencontrèrent bientôt plus une seule silhouette dans les recoins d'obscurité.

« La zone tampon, précisa Mat. Inhabitée. Pour éviter que des signes d'activité ne donnent l'alerte à l'extérieur. Pour éviter aussi d'être soumis trop brutalement à la lumière du jour.

— C'est dingue, s'exclama Ava. C'est aussi grand que Paris.

— Peut-être plus, avança Ganesh. La bordure fait plus de trente kilomètres de large tout autour de la Cité. »

Ils marchèrent encore un long moment avant de s'engager dans une galerie, la dernière selon Mat. Ganesh inspecta à plusieurs reprises le sol et les parois avec le rayon de la lampe sans discerner une trace d'un quelconque passage d'une bande de tueurs — il fallait une troupe

plutôt fournie pour massacrer une centaine d'êtres humains en un laps de temps aussi court. Comme dans les différents quartiers de NyLoPa où elles étaient passées, les Ombres n'avaient laissé aucune empreinte, comme si elles se déplaçaient dans des zones parallèles — une application inconnue de la physique quantique ?

« La sortie », déclara Mat.

Il tira de la poche de sa veste deux cercles de verre fumés reliés entre eux par des fils de fer — une paire rudimentaire de lunettes de soleil — et les plaça sur son nez, de la même façon qu'on se protège les yeux d'une éclipse. Scott et le couple qui les accompagnait l'imitèrent.

« Sans protection, nous risquerions de nous cramer définitivement les yeux », expliqua Mat.

La dernière galerie s'étendait sur plus de deux kilomètres. Il leur fallut une bonne demi-heure pour la parcourir, Ava souffrant de son genou blessé ralentissait l'allure. Puis une paroi bloqua leur passage. Ganesh comprit qu'il s'agissait du système de fermeture installé par les habitants des souterrains. Scott et Mat actionnèrent des mécanismes métalliques sertis dans les cloisons et le panneau coulisssa en grinçant. Un flot de lumière s'engouffra sous la terre. Il fallut à Ganesh une dizaine de secondes pour s'accoutumer à la clarté soudaine et discerner une sorte de rampe couverte d'herbes et de buissons qui montait en pente douce vers la surface.

« Nous entretenons le chemin au cas où nous aurions besoin d'évacuer en urgence à cause d'une inondation ou d'une intoxication au gaz, mais nous lui conservons son aspect naturel pour ne pas attirer l'attention. » Malgré ses verres fumés, Mat gardait la tête baissée, comme s'il craignait d'affronter les rayons du soleil pourtant occultés par une épaisse couche de nuages. « Nous ne pourrions pas rester longtemps à la surface, ou nous risquerions d'être repérés par les drones. »

Ganesh s'avança sur la rampe. Le vent sema des caresses fraîches et agréables sur son visage. Les herbes pourtant humides ne proposaient aucune empreinte. Il admit qu'il ne servirait à rien d'explorer les environs, pas davantage que les fouilles minutieuses effectuées dans les quartiers de NyLoPa n'avaient donné de résultat. Ava se porta à sa hauteur malgré son genou douloureux.

« Ça ne sert à rien, n'est-ce pas ? »

Il secoua la tête.

« Je crains que non. Théo m'a dit qu'il fallait chercher ailleurs sur le plan de la logique.

— À part les extraterrestres, je ne vois pas.

— Allons au moins jeter un coup d'œil là-haut. »

Ganesh prit la main d'Ava pour l'aider à gravir la rampe. Suivis de

Mat et des autres, ils gagnèrent une surface bosselée et herbeuse qui s'étendait à perte de vue. Arrivée en haut, Ava rajusta machinalement sa jupe.

« Le pays horcite, murmura-t-elle.

— Pas tout à fait, corrigea Ganesh. On est encore dans la bordure.

— On est passé de l'autre côté des filtres, tu crois ? »

Il lança un regard tout autour de lui, tentant d'apercevoir des reflets ou d'autres phénomènes qui auraient révélé la présence des filtres, ne discerna rien d'autre que les ondulations qui transformaient les herbes hautes en un océan vert et houleux.

« Je pense que oui.

— Nous ne pouvons pas rester plus longtemps, intervint Mat derrière eux. Les drones vont détecter nos sources de chaleur. »

De nouveau, Ganesh ressentit des frémissements sous son crâne. Il crut que le flot de données familier allait se déverser en lui, mais sa biopuce demeura muette.

« Rentrons, dit-il. On ne trouvera aucun indice dans le coin. »

« Putain, c'est crade. »

Ava avait trépané le crâne d'un homme d'une trentaine d'années à l'aide d'une scie confiée par Mat, puis lui avait retiré le cerveau qu'elle avait étalé sur une planche nettoyée et posée sur des tréteaux. Ganesh maintenait le rayon de la lampe sur les mains ensanglantées de son équipière. Ils se trouvaient seuls dans la petite salle annexe de la galerie où gisaient les cadavres. Ni Mat ni Scott ni les autres n'avaient voulu les assister pour cette besogne qui leur répugnait. Les explications de Ganesh ne les avaient pas vraiment convaincus de la nécessité d'ouvrir la tête d'un mort, mais Mat avait fini par y consentir malgré les vitupérations de Scott. Ils attendaient un peu plus loin.

Ava trancha le cerveau par le sillon entre les deux hémisphères. La lame affûtée du couteau fourni par Mat sectionna sans résistance les faisceaux des fibres nerveuses.

« Normalement, on devrait trouver la biopuce dans les plis du cortex. »

La précision des gestes d'Ava, son calme impressionnaient Ganesh. Lui avait toujours eu horreur des dissections, même virtuelles, auxquelles l'avaient contraint ses professeurs pendant ses quatre années de collège.

« À mon avis, la biopuce est installée dans l'hémisphère gauche, le cerveau rationnel. »

Elle commença à couper le lobe gauche en fines lamelles, qu'elle coucha ensuite sur la planche et palpa pour vérifier qu'elles ne contenaient pas un corps étranger.

« Tu crois que tu la sentiras au toucher ? demanda Ganesh. La

texture des biopuces est plutôt souple, non ?

— Son enveloppe devrait être quand même un peu plus dense que la matière organique. »

Elle trouva quelque chose dans la quatrième lamelle, une minuscule forme noire de la taille d'une tête d'épingle qu'elle parvint à extraire avec précaution de la pointe de la lame et à nettoyer du sang et des autres humeurs.

« Un implant de correction génétique, déclara-t-elle après l'avoir examinée.

— Ça suffit largement pour prouver qu'il vient de la Cité. M'étonnerait qu'ils aient des implants, dans le pays horcite. »

Ava continua à découper l'hémisphère gauche et retira, à la sixième ou septième lamelle, une autre forme sombre, un peu plus grande que l'implant, qu'elle déposa délicatement sur la planche.

« La voilà. »

Malgré le sang qui la recouvrait, ils distinguèrent avec netteté les lueurs bleutées émises par la biopuce.

« Dingue : elle a beau être en ADN de synthèse, elle continue de fonctionner même après avoir été extraite de son milieu », murmura Ava.

Ganesh détourna quelques instants le rayon de la lampe et le promena sur le sol et les murs de la petite pièce.

« Y a rien par là, ironisa Ava.

— C'est juste que j'en ai marre de te voir tripatouiller là-dedans.

— Sensible, notre fouineur, hein ?

— Ça prouve en tout cas que toutes les victimes des Ombres appartiennent à la Cité. »

Les lueurs bleutées de la biopuce continuaient de briller par intermittences.

« Tu en déduis quoi ? »

Ganesh prit un petit temps de réflexion avant de répondre.

« Que les Ombres ne tuent que les habitants de la Cité. Et qu'est-ce qui caractérise les citadins ? »

Ava pointa l'index sur la biopuce.

« Ça.

— Précisément. Ce qui signifie que, pour tuer, les Ombres auraient besoin du canal de la biopuce. »

Un brouhaha enfla tout à coup, en provenance des autres galeries, un mélange de hurlements et de crépitements caractéristiques d'armes à feu.

« On se bat dans les souterrains », souffla Ganesh.

Il saisit son taz et se précipita vers la sortie, suivi d'Ava. Ils traversèrent la galerie des corps et s'engagèrent dans le passage où Mat, Scott et quelques autres attendaient.

« Bougez pas, salopards ! »

La voix de Scott, tapi dans une zone d'obscurité.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Ganesh.

— Fais pas l'innocent et jette tout de suite ton arme. Tes petits copains viennent de débarquer par l'entrée des galeries pour nous massacrer.

— Quels petits copains ? »

Ganesh laissa tomber son taz et tenta de repérer la silhouette de Mat dans l'obscurité, mais le rayon de la lampe ne révélait personne d'autre que Scott, qui braquait son arme sur eux.

« Tu t'es assez foutu de notre gueule, aboya Scott. On va peut-être crever, mais toi et ta copine, vous allez crever avec nous. »

Si l'agneau se change parfois en lion, jamais le lion ne se change en agneau. Le faible peut devenir fort, le fort ne s'abaisse jamais à devenir faible. Si un lion te paraît doux comme un agneau, sache qu'il ne s'agit que d'une ruse.

Proverbe horcite de l'agglomération de Vilbann

Pays horcite

D'énormes vagues ballotaient les embarcations devenues incontrôlables. Les branches d'arbres qui flottaient sur le fleuve les percutaient parfois de plein fouet. Deux Lunes et Naja avaient perdu l'équilibre à plusieurs reprises et roulé sur les troncs du plancher, se rattrapant de justesse aux bastingages.

Arc-boutée à la barre, submergée par les paquets d'eau, Marla tentait tant bien que mal de maîtriser le radeau. Des éclairs tombaient du ciel noir et frappaient les rochers hérissant les collines environnantes. Les bourrasques d'un vent violent soulevaient et gonflaient la voile dont les attaches de corde menaçaient de se rompre à tout moment.

« Venez vous réfugier avec nous. »

La voix de Lizlot, agrippée à la poignée de la porte entrouverte de l'abri central, avait dominé les grondements de tonnerre, les sifflements du vent, le fracas des vagues frappant le radeau.

Deux Lunes prit Naja par la main. Les gîtes incessantes rendant l'équilibre précaire, il leur fallut du temps pour franchir le court espace qui les séparait de la construction. Ils parvinrent à s'y engouffrer. Lizlot referma la porte derrière eux. Assis contre une cloison, Luwik serrait contre lui ses deux enfants terrorisés.

« Et Marla ? demanda Deux Lunes en se laissant choir sur le plancher aux côtés de Naja.

— Elle a l'habitude. » Lizlot s'assit près de Luwik et prit Hann, sa fille, dans ses bras. « Nous avons déjà affronté des tempêtes.

— Aussi fortes que celle-ci ? »

Lizlot secoua la tête.

« Jamais. Mais des voyageurs nous avaient dit que la navigation sur Ronn était très dangereuse. »

Ils crurent, à plusieurs reprises, que le radeau chavirait ; à chaque fois, il retomba à plat comme s'il chutait d'une hauteur de plusieurs mètres. Des paquets d'eau submergèrent le toit de l'abri central, des

objets flottants le percutèrent avec une telle violence que l'ensemble de sa structure craqua et gémit. Ils n'auraient eu aucune chance de rejoindre la rive du fleuve à la nage, et Deux Lunes espérait que l'embarcation tiendrait le coup. Pelotonnée contre lui, Naja ne bougeait pas ni ne parlait, mais elle tressautait à chacun des chocs qui ébranlaient les troncs et les cloisons de l'abri.

Le relatif silence qui redescendit sur le fleuve leur laissa croire qu'ils avaient passé le cœur de la tempête, mais les grondements, les sifflements, les tourbillons, les chocs sourds des objets flottants reprirent de plus belle, et ils furent de nouveau soumis aux gites brusques et incessantes du radeau.

« Quand est-ce que ça va cesser ? » soupira Naja.

Elle rêvait de terre ferme sous ses pieds, d'une maison au toit solide et aux murs épais. Sans les bras de Deux Lunes refermés sur elle, la terreur l'aurait sans doute rendue folle. Elle n'avait jamais cru au ciel ni aux créatures intermédiaires entre les dieux et les hommes, et le prophète dont elle avait bu les paroles dans le Noyau l'avait confortée dans ses convictions, mais les prières de sa grand-mère lui venaient spontanément aux lèvres. Même si la vie se montrait souvent ironique, cruelle, elle refusait de perdre la vie alors qu'elle venait de recevoir le cadeau de l'amour de Deux Lunes.

Une violente secousse ébranla le radeau et projeta tous ses occupants sur les cloisons. Hann heurta durement les planches de bois et se mit à pleurer. Lizlot la consola contre sa poitrine et en lui fredonnant une comptine allemande. Un flot de sang s'échappa de l'arcade sourcilière de la fillette et couvrit de corolles pourpres les vêtements de sa mère. Luwik et Lizlot échangèrent quelques mots en allemand. Elle parvint à juguler la plaie à l'aide d'un coussin qu'elle tint appuyée sur le front de Hann.

Les bruits s'estompèrent peu à peu et le radeau vogua d'une façon moins chaotique. Au bout d'un moment plus paisible, Deux Lunes risqua un coup d'œil à l'extérieur. Le fleuve avait retrouvé un aspect tranquille. Des trouées bleues s'élargissaient dans le ciel. La brise, les légères ondulations de la surface de l'eau et les dégâts sur les garde-corps restaient les seuls vestiges de la tempête qui venait de souffler. N'apercevant pas Marla, Deux Lunes contourna l'abri central pour rejoindre la poupe de l'embarcation. Le promontoire où la pilote tenait la barre était vide. Livrée à elle-même, l'embarcation dérivait au gré des remous. Marla avait disparu, emportée par une vague. Il scruta l'eau du regard, ne discerna que des débris d'arbres rassemblés par les courants comme des troupeaux par des chiens.

Naja, puis Luwik, Lizlot et les enfants sortirent à leur tour de l'abri.

« Je crains qu'il ne soit arrivé malheur à Marla, déclara Deux Lunes. Elle a disparu. »

Lizlot traduisit ses paroles à Luwik, qui resta un long moment à observer la surface de l'eau avant de hocher la tête d'un air résigné.

« J'espère que Josp et Colb sont toujours vivants », chuchota Naja à l'oreille de Deux Lunes.

La flottille des Bartlos se regroupa plus loin dans une crique protégée par une barrière rocheuse déchiquetée. Lizlot remplaça Marla pour manœuvrer le radeau. Ils débarquèrent sur une grève de terre mêlée de sable pour dresser le bilan de la tempête. Josp et Colb avaient survécu, même s'ils paraissaient tous deux plus morts que vifs en sautant du radeau de Kanz.

« Comptez plus sur moi pour embarquer sur un de ces damnés rafiot », gronda le trappeur.

Les Bartlos avaient perdu une quinzaine de radeaux et une soixantaine de personnes. Au grand étonnement de Naja, ils ne poussèrent aucun cri, aucune plainte, ils discutèrent calmement et se réorganisèrent en fonction des nouveaux besoins. On comptait également une trentaine de blessés, certains superficiellement, d'autres souffraient de fractures ou de profondes coupures. Deux Lunes alla cueillir des simples qui désinfectaient les plaies et favorisaient la cicatrisation. Aidé de Naja, il fabriqua un onguent à base d'argile et de macérât d'insectes qu'il appliqua sur les fractures pour accélérer la réparation des os.

Ils décidèrent d'établir leur bivouac dans la crique et œuvrèrent jusqu'à la tombée de la nuit.

Lorsque l'obscurité se fut posée comme un linceul sur les environs, Josp, agité, vint rejoindre Deux Lunes et Naja encore affairés à soigner un garçon d'une dizaine d'années.

« Les Heures me disent, ils vont devenir méchants, nous devons partir.

— On ne peut pas les abandonner, objecta Naja. Ils ont besoin de nous. On se défendra s'ils nous agressent.

— Les Heures me disent, il faut partir », insista Josp.

Des éclats de panique traversaient ses yeux globuleux. Deux Lunes ne lui prêta aucune attention, concentré sur sa tâche. Les derniers nuages s'étaient enfuis et avaient laissé le ciel à la lune et à ses traînes d'étoiles.

Deux Lunes acheva de consolider l'attelle à la jambe du garçon à l'aide de tiges souples et résistantes. Lorsque Naja et lui se relevèrent, les Bartlos se dressaient autour d'eux, immobiles, leurs visages métamorphosés en masques durs, menaçants.

« Bon Dieu, s'exclama Colb, on dirait qu'ils ont l'intention de nous bouffer tout crus. »

Les maladies dites métamorphes sont apparues quelque temps

après la Grande Guerre, fruits probables des résidus chimiques, génétiques et nucléaires abandonnés par l'ancienne civilisation. J'ai assisté un jour, un soir plutôt, à l'une de ces étonnantes métamorphoses qui transforma une femme ordinaire en une monstrueuse créature à la violence sidérante. Six hommes furent nécessaires pour la maîtriser. Elle avait au préalable éventré plusieurs passants des deux sexes et arraché leurs entrailles avec une force et une précision effarantes. Elle m'a fait penser à ces cas de possession démoniaque décrits dans livres de l'ancienne civilisation. En pays horcite, les métamorphoses n'étaient pas l'œuvre des démons, mais des pathologies qui affectaient une grande partie de la population. Souvent, elles se déclaraient à certaines heures, par exemple la tombée de la nuit, ou lors des pleines lunes. Elles pouvaient être aussi liées à des particularités climatiques. Le processus était toujours le même : un être inoffensif, voire aimable, devenait tout à coup un tueur sanguinaire sur lequel la raison n'avait plus de prise. La crise durait en général une ou deux heures, puis elle s'interrompait aussi soudainement qu'elle s'était déclarée, et l'être, hébété, était rendu à lui-même, à sa véritable nature, incapable de se souvenir des horreurs commises. Les populations horcites luttaient à leur manière contre les maladies métamorphes en bouclant les éléments atteints dans des cages de fer ou d'autres cachots. Mais, lorsqu'un clan tout entier était contaminé, il ne restait d'autre choix que d'abattre l'ensemble de ses membres, une opération appelée battue sanitaire. Les hommes valides des autres clans se rassemblaient, équipés d'armes à feu ou d'armes blanches, et formaient un gigantesque filet qui se refermait inexorablement sur chaque homme, chaque femme, chaque enfant du clan infecté.

« T'as ton flingue, Naja ? » murmura Colb.

Le cercle des Bartlos, qui brandissaient couteaux, piques, arcs, et refermait autour de leurs hôtes.

« Voilà ce dont tentait de nous prévenir Josp, fit Deux Lunes. Des métamorphes. Dents de Rat m'en avait parlé.

— Des métamorphes ? releva Naja.

— Des gens qui, à certains moments, se transforment en monstres sanguinaires. Ça vient tout juste de me revenir.

— Tu pouvais pas t'en souvenir plus tôt ? siffla Colb. Qu'est-ce qu'on peut faire contre eux ?

— Seulement attendre qu'ils redeviennent normaux. Naja n'aura pas assez de balles pour les arrêter tous. »

Deux Lunes lança un coup d'œil par-dessus son épaule. Ils étaient moins nombreux entre l'eau et eux. La seule façon de se sortir du

piège était de forcer le passage en direction de Ronn, bondir sur la passerelle formée par les radeaux aboutés, détacher le dernier d'entre eux et fuir par le fleuve.

« À mon signal, Naja, tu tires dans ceux qui sont entre le fleuve et nous, et on fonce tous ensemble sur les radeaux en louvoyant pour éviter les flèches.

— Ensuite ? souffla le trappeur.

— On détache le dernier radeau et on essaie de les semer. Quelqu'un a une meilleure idée ? »

Les Bartlos continuaient d'avancer sur eux en silence. Quelques-uns étaient nus. La métamorphose gonflait leurs muscles, arrondissait leurs yeux, rendait leurs faces bestiales, hideuses. Naja glissa la main dans sa poche, empoigna la crosse de son pistolet et glissa l'index dans le pontet.

« À trois, on fonce. Prêts ? » Deux Lunes marqua un temps. « Un, deux, trois ! »

Naja se retourna et ouvrit le feu sur les hommes et les femmes déployés devant le fleuve. Elle pressa la détente à quatre reprises, faisant mouche à chaque fois, et ouvrit une brèche face au fleuve. Ils s'élancèrent en direction des embarcations.

Le temps que les Bartlos réagissent, ils parvinrent à sauter sur le premier radeau de la passerelle et, franchissant les garde-corps, passèrent de l'une à l'autre des embarcations. Deux Lunes n'eut pas besoin d'aider Josp à franchir les obstacles : la peur lui donnait des ailes. Naja prit le temps de se retourner pour décocher une nouvelle rafale de trois balles. Trois des poursuivants s'écroulèrent.

Les fuyards mirent à profit le moment de flottement engendré par la précision meurtrière du tir pour gagner le radeau situé à l'extrémité de la passerelle. Deux Lunes attendit que ses trois compagnons aient passé le dernier garde-corps pour trancher les entraves de corde à coups de serpe. Colb enfonça dans la vase l'extrémité ferrée de la perche dont disposait chaque pilote et poussa dessus de toutes ses forces pour donner de l'élan à l'embarcation et l'entraîner vers le courant. Les Bartlos se répartissaient déjà dans les autres radeaux et commençaient eux aussi à les diriger vers le centre du fleuve, cherchant à leur couper le chemin. Pendant que le trappeur continuait de s'arc-bouter sur la perche, Deux Lunes s'installa à la poupe surélevée et prit la barre. Naja se posta à la poupe, le bras tendu, prête à ouvrir le feu sur les Bartlos les plus proches. Josp, lui, se réfugia dans l'abri central.

Deux Lunes évalua la direction du vent et comprit qu'il lui suffisait d'actionner la corde placée à côté de la barre pour hisser la voile. Elle monta le long du mât en claquant et se gonfla presque aussitôt. Le radeau s'inséra rapidement dans le courant et tenta de prendre de

vitesse les autres embarcations qui se déployaient progressivement sur le fleuve pour lui barrer le passage.

Des flèches volèrent en sifflant autour d'eux et se fichèrent dans les planches de l'abri. Naja riposta de deux balles qui n'atteignirent personne mais incitèrent à la prudence. Deux Lunes choisit de naviguer tout droit pour continuer de bénéficier de la force conjuguée du vent et du courant. Mais les poursuivants, connaissant parfaitement leurs embarcations, avaient eux aussi hissé leurs voiles et tendu un filet dont les mailles se resserraient peu à peu.

« Nom de Dieu, grogna Colb, ils vont nous coincer. »

Chapitre 25

L'homme qui règne par la ruse et la félonie périra lui-même par la ruse et la félonie.

Proverbe de Manhattan

Cité Unifiée de NyLoPa

« Nous n'avons rien à voir avec cette attaque. »

Ganesh avait mis toute la force de sa conviction dans sa voix, mais elle n'eut aucun impact sur Scott. Il poussa brusquement Ava par l'épaule, lâcha la lampe et plongea avant que ne claque le premier coup de feu. La balle le manqua largement et percuta la cloison derrière lui. Il ramassa son taz, se releva deux mètres plus loin, déverrouilla le cran de sûreté dans le mouvement et pressa la détente avant même d'avoir localisé Scott ; son rayon se perdit dans le vide.

Doté de réflexes surprenants, Scott s'était déjà déplacé de quelques pas et tenait le fouineur dans sa ligne de mire. Ganesh esquiva le deuxième tir en se jetant sur le côté. Le projectile lui frôla la tête. Il se retourna et pressa de nouveau la détente en balayant tout l'espace devant lui. L'onde frappa le ventre de Scott, qui sursauta et tenta, dans un dernier effort, d'abattre son adversaire. Ses muscles et ses nerfs, tétanisés par l'impact, refusèrent de lui obéir et il s'effondra lourdement sur le dos.

« Ava ? cria Ganesh.

— Ça va. Et merci de m'avoir broyé l'épaule. »

Il ramassa la lampe avant de se relever et rejoignit son équipière au centre de la galerie. Les hurlements et les staccatos de pistolets-mitrailleurs semblaient se rapprocher d'eux. Elle récupéra l'arme rouillée qui gisait sur la terre battue près du corps inerte de Scott.

« Tu sais t'en servir ? »

Elle lança à Ganesh un regard assassin.

« Tu me prends vraiment pour une demeurée. Bon, qu'est-ce que tu proposes de faire ?

— Essayer de sortir vivants de ce merdier.

— Le programme me va. Mais ils vont nous canarder comme des lapins si on pointe le nez hors de cette galerie.

— J'aimerais bien savoir qui sont ces « ils ». Et qui les a guidés vers l'entrée des souterrains.

— Moi, je m'en tape, j'aimerais juste retourner dans le périmètre de la Cité. »

Ganesh prêta attention aux bruits environnants.

« Ils viennent vers nous, reprit-il. Si on reste là, on est morts. On n'a pas d'autre choix que de tenter une sortie par la bordure.

— La bordure ? Les drones vont nous tirer dessus. » Ava hocha la tête. « J'ai pas toujours été bien inspirée de te suivre, mais, d'accord, je viens avec toi. »

Elle avala un accélérateur nano-neuro, en proposa un à Ganesh, qui le refusa. Ils parcoururent la galerie jusqu'à son extrémité. Elle donnait deux ou trois cents mètres plus loin sur une place circulaire d'où partaient cinq autres tunnels plus ou moins larges. Ils n'y croisèrent personne, mais repérèrent les trois passages d'où provenaient les bruits et décidèrent de s'engager dans le plus étroit des deux autres, qu'ils remontèrent d'une allure soutenue en dépit du genou d'Ava.

« T'es sûr qu'on se dirige vers la sortie ? souffla Ava.

— Je ne suis sûr de rien. Ma biopuce ne me donne aucune information. Va falloir se débrouiller. »

La galerie débouchait sur un immense espace hérissé de monceaux de pierres qui marquaient probablement l'emplacement de tombes. Les cris et les aboiements des armes s'échouaient dans le silence comme des vagues frissonnantes. Ils traversèrent ce qui semblait être un gigantesque cimetière. Aussi loin qu'il portât, le rayon de la lampe n'éclairait que des tas de pierres coniques. Des piliers métalliques répartis à intervalles réguliers étayaient le plafond de la salle perché à plus de quinze mètres de hauteur. De l'autre côté, se dressait une paroi dans laquelle béaient les bouches noires d'autres galeries. Ils en empruntèrent une au hasard. Le rayon de la lampe révélait un sol de terre battue et une voûte rocheuse visiblement forée par des machines.

« Putain de labyrinthe, ronchonna Ava. On n'en verra jamais le bout.

— On finira bien par arriver quelque part. »

Le rayon de la lampe faiblit tout à coup, puis s'éteignit en quelques secondes.

« La poisse », pesta Ava.

Ils s'immobilisèrent le temps que leurs yeux s'accoutument à l'obscurité et qu'ils discernent les parois et la voûte de la galerie, puis marchèrent un long moment avant d'apercevoir une forme grise, mouvante dans l'obscurité. Ava leva avec nervosité le pistolet pris à Scott.

« Qui est là ? » demanda Ganesh.

Pas de réponse.

« Dis quelque chose, connard, ou j'appuie sur la détente de l'arme que je pointe sur toi », grogna Ava.

La forme grise se figea, puis deux lumières bleutées s'allumèrent à hauteur de ce qui était sans doute son visage. Des frémissements parcoururent le cerveau de Ganesh. Comme si les lueurs vives qui transperçaient l'obscurité réactivaient sa biopuce.

« Êtes-vous sûr de maîtriser la situation ? »

La voix n'avait pas eu besoin de changer de registre pour que Caton en perçoive les intonations menaçantes. Il n'avait jamais vu son interlocuteur, et il ne le verrait jamais. Il ne revêtait sans doute aucune réalité matérielle, ou, plus exactement pouvait se présenter sous n'importe quelle forme.

« Des citoyens échappent à votre contrôle, poursuit la voix. Ils sont de plus en plus nombreux à se faire retirer leur biopuce. Ou à se réfugier dans des zones non couvertes par les matrices.

— Ceux qui se font retirer leur biopuce sont assimilables à des horcites, déclara Caton. Ils relèvent donc de l'autre programme. Les autres seront facilement localisés par les auxiliaires mobiles et les derniers satellites en orbite. Nous en avons fait l'expérience récemment. Le plan se déroule conformément aux prévisions.

— Quand comptez-vous présenter la nouvelle génération de biopuce au pouvoir centralisé de la Cité ?

— J'ai demandé et obtenu audience.

— Quand pensez-vous que tous les citoyens en seront équipés ?

— Après le rendez-vous et l'accord des autorités, il nous faudra compter quelques semaines, le temps de les greffer.

— Vous avez l'air certain de la réponse du maire de New York. »

Les hommes de Caton placés dans l'entourage de Jeffrey Dobbs lui avaient déjà confirmé que la nouvelle biopuce, plus performante, plus sécurisante, serait acceptée sans réserve et immédiatement imposée à l'ensemble de la population citadine.

« Je n'ai aucun doute.

— Avez-vous éliminé tous les germes d'entropie ?

— La situation est sous contrôle.

— Nous avons encore quelques incertitudes. Elles concernent la grube dissidente que vous n'avez toujours pas retrouvée, le fouineur Ganesh Parvati dont le comportement reste imprévisible, la gemme Mina Daveraux qui a disparu sans laisser de trace. Qu'un seul de ces trois-là parvienne à alerter les pouvoirs publics, et le plan tout entier serait compromis.

— Les trois cas auxquels vous faites allusion seront bientôt résolus :

mes hommes sont sur les pas de Mina Daveraux et Vilma Callaghan. Quant à Ganesh Parvati, il est contrôlé par un programme spécial. Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter.

— L'inquiétude n'entre pas dans notre éventail de potentialités.

— Je voulais dire : il n'y a pratiquement aucune chance que l'entropie interfère dans notre projet.

— De nombreuses incertitudes sous-tendent le mot *pratiquement*.

— Dans quelques jours, voire quelques heures, il aura disparu de nos échanges.

— Vous avez été jusqu'ici un allié précieux. Il serait mal venu de votre part de faillir au moment crucial. »

Caton ne put s'empêcher d'éclater de rire.

« Sinon vous m'éliminez ? lança-t-il. Nous savons pertinemment vous et moi que, de toute façon, c'est le sort que vous me réservez. »

La voix ne répondit pas, incapable de résoudre l'énigme proposée par son interlocuteur.

« Comme j'aime le boulot propre, j'irai jusqu'au bout, reprit Caton. Ce sera en quelque sorte ma grande œuvre. Épargnez-moi vos menaces : elles n'ont strictement aucun effet sur moi.

— Je vous rappelle seulement qu'il faut traiter tous les germes d'entropie jusqu'à ce que nous décidions de la solution finale.

— Vos armées sont prêtes ?

— Dès que les nouvelles puces seront installées, nous lancerons nos troupes à grande échelle pour finir le travail. »

Caton jubila intérieurement. Sans son intervention, ses interlocuteurs n'auraient jamais pu mener leur projet à terme. Il en était le véritable inspirateur, ainsi que la cheville ouvrière. Le mérite lui reviendrait, et à lui seul, de pousser l'humanité dans le gouffre dont elle n'aurait jamais dû émerger.

La silhouette se remit en mouvement et s'avança vers eux. Le bruit de ses pas ébranla le silence. Les points scintillants – des lunettes spéciales pour voir dans l'obscurité ? – brillèrent de plus belle, jetant de furtives lueurs dans les ténèbres.

« Halte, ou je tire », glapit Ava.

La silhouette ne s'arrêtait pas, Ava ouvrit le feu. La balle atteignit sa cible, mais tinta contre ce qui semblait être une surface métallique et acheva sa trajectoire dans la paroi. Elle n'eut en tout cas aucun effet sur l'ombre grise, qui continuait d'avancer au même pas. Ava visa la tête puis le torse. À chaque fois le projectile ricocha et se perdit dans l'obscurité.

« Putain, c'est quoi, ce truc ?

— Les balles ne lui font rien, murmura Ganesh.

— Essaie le taz. »

Il pressa à son tour la détente de son arme. Le rayon éclaira la galerie et révéla un bref instant la silhouette. Un homme, revêtu d'une armure et d'un casque intégral en métal gris et lisse, équipé d'un modèle de pistolet-mitrailleur au canon court que Ganesh ne connaissait pas. Les lumières bleutées brillaient par une mince fente située en haut du casque. Le rayon à haute densité le frappa à la poitrine. Il marqua quelques secondes d'arrêt, le temps que les particules électriques glissent sur son armure comme des gouttes sur une toile cirée, puis reprit sa marche en pointant son arme devant lui.

« On fout le camp ! » rugit Ganesh.

Ils foncèrent en courant et en louvoyant vers l'entrée de la galerie, craignant à tout moment d'être cueillis par une rafale de pistolet-mitrailleur, et se retrouvèrent dans le grand cimetière.

« On va où ? » souffla Ava.

Seules des plaintes étouffées troublaient désormais le silence. Ganesh observa les lieux. « Par là. » L'espace hérissé de tumulus se perdait dans une obscurité tellement dense qu'ils ne distinguaient rien à plus de cinq ou six mètres. Le cimetière s'étendait sur des kilomètres. Ava éprouva le besoin de souffler et de détendre son genou douloureux.

« On l'a semé », souffla-t-elle en s'asseyant sur un tas de pierres.

Ganesh aurait aimé en être aussi sûr qu'elle. Les frémissements émanant de sa biopuce l'intriguaient et l'inquiétaient.

« D'où il sort, ce mec ? reprit Ava. Tu crois que c'est une Ombre ? »

Les velléités d'activité de sa biopuce avaient manifestement rapport avec l'apparition dans le labyrinthe souterrain de ceux que Scott avait appelés leurs « petits copains ».

« Je ne crois pas, répondit-il. Les Ombres n'utilisent pas d'armes à feu. Mais il y a sans doute un lien entre ces tueurs et elles.

— Je croyais que les populations horcites avaient perdu toute technologie. L'armure de ce mec me paraît pourtant faite d'un alliage sophistiqué.

— Rien ne dit qu'il vient du pays horcite.

— D'où, alors ? »

Ganesh haussa les épaules.

« Je n'en sais rien. D'ailleurs, peut-être. Ailleurs sur le plan géographique, avait dit Théo. »

Un flot de données déferla tout à coup sous son crâne.

Détection de particules d'un gaz toxique. $C_4H_{10}FO_2P$. Formule chimique de type sarin.

« Merde, ils sont en train de gazer les galeries. »

Ava huma l'air pendant quelques instants.

« Je ne sens rien. Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Ma biopuce s'est remise en activité. Normal que tu ne sentes

rien : le sarin est inodore. Ils veulent être certains de ne laisser aucun survivant derrière eux.

— Ils auraient pu simplement gazer les galeries et descendre ensuite pour vérifier le travail.

— Ils savaient sans doute que la population souterraine s'était organisée contre les gazages.

— Si on continue de respirer cette saloperie, on va crever comme des rats dans une nasse. »

Seuil d'alerte bientôt atteint, seuil d'alerte bientôt atteint.

Un itinéraire s'afficha dans le cortex de Ganesh.

« On fonce. Elle m'indique la sortie. »

Jeffrey Dodds jaugea le visiteur du regard : il dégageait une certaine assurance, voire de l'arrogance. Crâne lisse – il n'était pas adepte des corrections génétiques –, visage impassible, yeux d'un bleu très pâle, presque glacé, costume gris et chemise blanche sans fioriture, écharpe de soie discrète, chaussures noires et brillantes. Si ses conseillers ne lui avaient pas vanté les mérites de ce Caton, il l'aurait classé d'emblée dans le clan des hommes à fuir comme la peste – d'autant qu'il était Parisien. Le maire de New York jeta un coup d'œil sur l'écran vertical où s'affichait le dossier de présentation de la nouvelle biopuce vantée par le visiteur. Les conclusions des experts indépendants étaient formelles : plus puissante, plus fiable. Remplacer les puces des générations précédentes des cent vingt millions d'habitants de NyLoPa ne prendrait que quelques jours. Insérée dans le cortex par une simple injection, comme un vaccin d'avant la fondation des Cités Unifiées, la nouvelle prendrait automatiquement le relais de l'ancienne et assurerait aux citoyens une efficacité maximale. Et surtout, précisait les experts, elle faciliterait le travail des grubs et des autres services de surveillance de la Cité.

« Nos experts ont tranché, attaqua Jeffrey Dobbs sans préambule en langue française. Et rendu cette entrevue inutile. »

Aucune expression sur les traits de Caton, qui prit tout son temps pour répondre.

« Il est toujours intéressant de mettre des visages sur des noms. »

Où cet homme est un robot, ou il a des nerfs d'acier, songea le maire. Selon ses renseignements, l'ancien patron des fouineurs de Paris n'avait pas eu le temps de présenter le projet de la nouvelle biopuce à l'ancien maire de Paris. On le disait loyal, efficace, discret et spécialiste des technologies.

« On m'a dit que vous aviez expérimenté votre biopuce sur certains fouineurs ?

— Avec succès. » Aucune forfanterie dans la réponse de Caton, la force de l'évidence. « Elle optimise les performances analytiques et

renforce les défenses en cas de besoin.

— Nous en avons besoin de cent vingt millions, Monsieur.

— Il faudra moins de trois jours à l'entreprise qui les fabrique. »

Le regard de Dobbs ne parvint pas à s'enfoncer dans celui de son interlocuteur ; son âme était verrouillée à double tour.

« Quel est votre intérêt dans l'affaire ?

— Financier, vous voulez dire ?

— Argent, pouvoir, sexe, les leviers habituels des êtres humains. »

Un sourire glacial s'afficha sur les lèvres de Caton, tellement minces qu'elles se réduisaient à deux traits.

« Aucun de ces leviers ne m'anime, Monsieur.

— Lequel, alors ?

— Mon intérêt pour l'humanité. »

Dobbs hocha la tête.

« J'ai du mal à vous imaginer en bienfaiteur de l'humanité.

— Le mot bienfaiteur ne me convient pas, effectivement. Disons plutôt que l'humanité est pour moi un passionnant sujet d'étude. »

Conscient d'être lui-même mû par ces leviers du pouvoir, de l'argent et du sexe, Dobbs considéra son vis-à-vis avec une curiosité mêlée de circonspection. Les idéalistes avaient toujours suscité de la méfiance en lui. Son équipe prévoyait d'attendre encore un mois pour officialiser le changement de régime. Un mois pour résoudre le problème des Ombres. La population accepterait le pouvoir centralisé du maire de New York d'autant plus facilement qu'elle se sentirait de nouveau en sécurité dans le périmètre de NyLoPa.

« Avez-vous entendu parler d'une certaine Sophiale Morel ? »

Caton acquiesça d'une brève inclination du torse.

« Un ange du renseignement placé dans votre entourage par la mairie de Paris. Sous mes ordres. Je sais également que vous l'avez démasquée et que vous vous êtes arrangé pour l'éliminer.

— Qui me dit que vous ne travaillez pas vous-même pour le maire de Paris ? »

Un sourire froid effleura de nouveau les lèvres de Caton.

« Quel intérêt aurais-je à travailler pour une structure qui n'existe plus, Monsieur ? J'ai moi-même organisé les fuites concernant Sophiale Morel.

— Vous êtes adepte du double jeu ?

— J'ai suivi ma ligne de conduite en soutenant, à ma façon, l'avènement d'un pouvoir centralisé. Cet absurde partage des pouvoirs n'était qu'une illusion, une parodie de démocratie, et une perte considérable d'énergie. Je crois désormais que la Cité sera gérée de façon plus rationnelle, plus efficace. Fini le morcellement, terminés les bavardages grotesques des assemblées. »

Dobbs se rendit compte qu'il avait jugé hâtivement l'étrange

personnage qu'était Caton.

« Dernière chose : pensez-vous que la nouvelle biopuce sera plus sécurisante face aux Ombres ?

— Elle nous aidera en tout cas à trouver rapidement une solution.

— Qu'en sera-t-il des autres Cités Unifiées ?

— Je suis en contact via les satellites avec certaines d'entre elles pour les approvisionner en nouvelles biopuces, au besoin en transférant la production sur leur sol.

— Mes services ne m'en avaient pas informé.

— Il me semblait préférable de mener les négociations dans le secret. Moins d'interférences.

— Vous avez donc trouvé le moyen d'échapper aux grandes oreilles de la Cité ?

— N'oubliez pas que je suis l'un de ceux qui organisaient la surveillance globale. Il m'a suffi de prendre quelques précautions. Tout est maintenant prêt pour passer à l'étape suivante. »

Dobbs hésita quelques instants.

« Vous pouvez occuper une très belle case sur le nouvel échiquier de NyLoPa », déclara-t-il.

Caton remercia le maire d'un mouvement de tête.

« Maintenant que nous sommes parvenus à nos fins, je compte me retirer de la vie publique. Définitivement. »

Dobbs se leva pour donner congé à son visiteur.

« Dommage. Si vous changez d'avis, contactez mes adjoints. Il y aura toujours une place pour vous dans ces locaux. »

Caton savait précisément quelle était sa place dans cet univers : au fond du même abîme dans lequel il entraînait ses frères humains.

N'attendons rien des cités. Elles nous ont abandonnés. Pour nous, elles n'existent pas, pas plus que nous avons un jour existé pour elles.

Hameter, prophète itinérant

Pays horcite

« On fonce ! » hurla Colb.

Le trappeur poussa comme un damné sur la perche. Malgré l'obscurité, Deux Lunes distinguait les autres embarcations se déployer sur toute la largeur du fleuve. L'habileté à la manœuvre des pilotes compensait leur manque de vitesse. Le pistolet pointé devant elle, Naja fouillait les ténèbres du regard, transpercées de temps à autre par les éclats des yeux des Bartlos. Dans quelques instants, ils auraient opéré leur jonction et formeraient une barrière infranchissable.

Une bourrasque gonfla la voile et donna un nouvel élan au radeau. Deux Lunes piqua vers le côté droit du fleuve, où les écarts étaient les plus larges entre les embarcations bartlos. Le vent dans le dos, il prit encore de la vitesse et visa le dernier intervalle près de la berge. Le radeau racla un fond de vase mais ne ralentit pas. Exploitant sa lancée, il eut le temps de franchir le passage avant que les autres ne le referment. Naja discerna un homme nu à l'avant de l'embarcation distante de cinq ou six mètres, brandissant un couteau qu'il lança dans sa direction. Elle esquiva d'un retrait du buste la lame qui se planta avec un bruit mat dans les planches de l'abri central. Le radeau continuait d'accélérer. Deux Lunes le ramena au milieu du fleuve où le courant était le plus fort.

« Attention aux flèches ! » cria Colb.

Une dizaine de traits tombèrent autour d'eux, dans l'eau et sur le toit de la construction. Ils mirent rapidement de la distance entre eux et leurs poursuivants et furent bientôt hors de portée des arcs bartlos.

À l'aube, ils abandonnèrent le radeau dans une crique et de poursuivirent à pied sur les crêtes des falaises surplombant le fleuve.

« On en a pour sept ou huit jours avant d'arriver au bord de la Grande Bleue, estima Colb. Mais, au moins, on craindra plus d'être surpris par ces tarés au milieu de la nuit.

— Les maladies métamorphes frappent toutes les populations,

déclara Deux Lunes.

— Ça veut dire qu'on est plus tranquilles nulle part. Tu crois qu'on pourrait les soigner ?

— Je ne connais pour l'instant aucun remède. »

Escaladant les passages creusés par les écoulements à flanc de falaise, ils gagnèrent les crêtes. Vu d'en haut, le fleuve serpentait comme un minuscule ruisseau entre deux parois abruptes et grises parsemées de taches vertes. Tenaillés par la faim, ils s'arrêtèrent au pied d'un piton rocheux où le trappeur repéra des déjections de sangliers. Afin d'économiser les balles de Naja, il fabriqua une lance à l'aide d'une branche droite qu'il tailla en pointe et durcit dans les braises du feu qu'il avait allumé, puis il s'enfonça dans les buissons proches en affirmant qu'il serait bientôt de retour.

Josp s'endormit rapidement, recroquevillé contre une grosse pierre. Naja vint se blottir dans les bras de Deux Lunes et, alors qu'il gardait les yeux rivés sur le fleuve et entretenait le feu, elle finit par s'assoupir.

Colb revint environ deux heures plus tard en portant sur l'épaule un marcassin de belle taille. Des ecchymoses parsemaient son visage et son cou.

« Sa mère m'a renversé et piétiné, mais j'ai réussi à la mettre en fuite. »

Il commença à dépiauter l'animal, l'embrocha et le mit à cuire au-dessus des braises.

Des histoires de toutes sortes circulaient au sujet des Cités Unifiées. Les populations horcites ne savaient même pas où les localiser, au point que certains doutaient de leur existence. En réalité, elles se dressaient au milieu de zones si difficiles à approcher qu'elles en devenaient maudites, ou taboues. Les rares téméraires qui avaient tenté de pénétrer dans les cités n'en étaient jamais revenus, et nous avons préféré les occulter de notre mémoire, de notre histoire, les transformer en mythes. Leurs systèmes de protection et leurs armes, nettement supérieures aux nôtres, n'étaient pas les seules raisons pour lesquelles les horcites n'avaient jamais cherché à s'emparer des cités et de leurs richesses – aucune citadelle, même la mieux défendue, n'est imprenable – ; nous étions incapables d'accepter le fait qu'une partie de l'humanité nous avait reniés. L'oubli était une manière de renouer avec notre amour-propre, nous que d'autres hommes n'avaient pas jugés dignes d'être mis à l'abri, dignes de vivre. On m'a rapporté ces récits où les clans horcites tentaient de prendre d'assaut les serres agricoles qui nourrissaient les cités, je n'y ai jamais donné foi. En tout cas, dans la région où j'ai vécu la plus grande partie de

ma vie, ces attaques me semblaient impossibles, d'abord parce que personne n'a jamais localisé les serres en question, ensuite parce qu'il aurait fallu une véritable coalition pour défier la puissance d'une cité, et les clans étaient trop accaparés par les luttes de pouvoir pour s'unir.

Les gorges se resserraient et semblaient étrangler Ronn en contrebas. Cinq jours qu'ils marchaient de l'aube au crépuscule et que, harassés, ils dormaient à même le sol sur les crêtes qui dominaient le fleuve. Cinq jours qu'ils se nourrissaient d'animaux piégés par Colb et qu'ils se désaltéraient aux sources coulant des parois rocheuses et formant de petites retenues dans les bassins naturels. Cinq jours qu'ils surveillaient le cours d'eau et s'assuraient, avant de bivouaquer, que la flottille bartlos n'était pas en vue. Ils n'avaient pas aperçu la moindre silhouette depuis qu'ils avaient abandonné le radeau, ni du haut des falaises ni des bords de Ronn. Le paysage changeait peu à peu, devenant de plus en plus sec, de plus en plus rocailleux. Un soleil encore chaud régnait dans un ciel uniformément bleu. Josp, qui se débarrassait de ses vêtements dès qu'il le pouvait, souffrait de brûlures sur lesquelles Deux Lunes appliquait un cataplasme d'herbes et de terre mélangées.

Ils découvrirent un corps sur un plateau jonché de rochers sphériques. Une jeune femme allongée sur un lit de cailloux qui, visiblement, n'était affligée d'aucune déformation, d'aucune tare. Elle n'était vêtue que d'une robe courte en partie retroussée sur ses hanches. Traits fins, peau lisse, chevelure brune, corps bien proportionné, elle paraissait plongée dans un sommeil paisible. Naja aurait aimé lui ressembler. Deux Lunes l'examina avec attention et ne décela pas la moindre blessure, ni le moindre vestige de maladie.

« D'où peut-elle venir ? demanda Colb.

— Probablement pas du pays horcite, répondit Deux Lunes.

— Les Heures me parlent, intervint Josp. Elles me disent qu'il y a beaucoup de corps, beaucoup de morts.

— Elles te disent où ? »

Josp tendit le bras en direction du plateau.

« Plus loin.

— M'est avis qu'il faut pas rester dans le coin, grogna Colb. Les Cavaliers de l'Apocalypse sont sans doute tout près.

— Si elle avait été tuée par les Cavaliers, elle porterait des traces de balles ou de brûlures, objecta Deux Lunes.

— Par qui, alors ?

— Ça ressemble plutôt à un virus foudroyant.

— Cavaliers ou virus, moi j'dis qu'il faut se tirer au plus vite. »

Deux Lunes se releva et laissa errer son regard sur les environs.

« Trop tard : si c'est un virus, il s'est déjà disséminé dans tout le secteur. Il faut seulement espérer qu'il n'ait aucun effet sur nous. Je suis d'avis de continuer vers le sud. »

Comme Naja et Josp resteraient avec Deux Lunes quoi qu'il arrivât, le trappeur n'eut pas d'autre choix que de les accompagner.

Ils marchèrent encore deux heures avant d'apercevoir d'autres corps, des dizaines de cadavres jonchant un terrain vague entre les rochers. Aucun d'eux ne présentait de blessures apparentes, ni de déformations – ni même de taches de dépigmentation ou de pelades, affections courantes dans le pays horcite. Naja admira leur beauté, leur jeunesse, leur perfection. Certains d'entre eux portaient des vêtements, d'autres étaient en sous-vêtements ou en pyjamas, comme s'ils avaient été surpris au milieu de la nuit.

« Bordel, d'où ils peuvent sortir ? grogna Colb.

— Je ne vois qu'une réponse, dit Deux Lunes. D'une Cité Unifiée.

— Y en a jamais eu dans le coin, objecta le trappeur.

— Tu es peut-être passé plusieurs fois à côté sans jamais t'en rendre compte.

— Ça passe pourtant pas inaperçu, une cité.

— Dents de Rat m'a dit qu'elles étaient entourées de bordures de plusieurs dizaines de kilomètres de large. Et, de ce fait, invisibles.

— Des horcites seraient tôt ou tard tombés dessus », insista Colb.

Ils ne distinguaient en tout cas aucun bâtiment dans le lointain, seulement ce terrain vallonné qui s'étendait à perte de vue.

« Y aurait bien un moyen de le savoir, reprit le trappeur. Fouiller les corps. On trouvera peut-être des indices. »

Joignant le geste à la parole, il s'accroupit près du corps d'un homme et entreprit de vérifier les poches de son pantalon et de sa veste. Il n'y dénicha rien d'autre qu'un petit pilulier en matière brillante qui contenait deux gélules blanches marbrées de bleu. Les fouilles sur les autres corps ne donnèrent pour tout résultat que quelques comprimés de différentes couleurs et de minuscules objets dont ils ignoraient l'usage. Des nuées de corbeaux et de vautours obscurcirent le ciel. Leurs cris rauques dominaient les sifflements du vent chaud et sec qui balayaient le plateau.

« Les hommes sans poils, ils reviennent », glapit soudain Josp.

Le petit homme se tenait au bord de la falaise, les yeux rivés sur le mince ruban gris du fleuve en contrebas.

« Ce sont les Heures qui te parlent ? » demanda Naja.

Comme il ne répondait pas, elle franchit en courant la cinquantaine de mètres qui la séparaient de lui. Le bras de Josp se tendait vers les formes claires disséminées sur l'eau. Affinant son observation, elle reconnut les radeaux bartlos. Deux Lunes et Colb les rejoignirent quelques instants plus tard.

« On est pris entre la peste et le choléra, maugréa le trappeur.

— On n'a pas d'autre choix que de continuer tout droit, avança Deux Lunes.

— Avec tous ces morts ? Ce serait se jeter dans la gueule du loup.

— Tu préfères les Bartlos ?

— Suffit de s'en éloigner à certaines heures.

— On ne peut pas prévoir leurs réactions : la maladie peut évoluer.

— Je pense comme Deux Lunes, intervint Naja.

— Oh toi, il te dirait de te jeter dans le feu que tu le ferais avec plaisir ! » siffla le trappeur.

Naja fut traversée par la brève mais violente envie de lui vider le chargeur de son pistolet dans le ventre.

« Je m'en suis toujours sortie grâce à lui, se contenta-t-elle de répliquer, les mâchoires serrées.

— On s'en est tous sortis grâce aux autres », affirma Deux Lunes.

La flottille bartlos s'étirait maintenant sur toute la longueur du fleuve. Ils se remirent en chemin avant qu'elle ne se soit entièrement engagée dans les méandres suivants, en partie occultés par des reliefs rocheux. Ils traversèrent le terrain vague sur plusieurs kilomètres, jonché par endroits de cadavres. Un engin de grande taille s'était échoué sur le sol et éparpillé en plusieurs morceaux.

« Il ressemble à ceux que j'ai parfois vu passer au-dessus de ma tête, déclara Colb. Je me suis toujours demandé d'où ils venaient. »

À l'intérieur de la partie intacte de la carcasse, gisaient trois corps dont l'un ressemblait à un pantin désarticulé.

« Les Heures me disent, une force méchante a tué ces gens, elle cherche à tuer tous les autres, brama Josp.

— Une force méchante, c'est tout ce qu'elles te disent ? demanda Naja.

— Elles me disent, une force qui ne se voit pas, mais qui est partout.

— Est-ce qu'elle peut nous tuer ?

— Les Heures ne me disent pas. »

Naja tira son arme et en déverrouilla le cran de sûreté.

« Si la force dont il parle est capable de terrasser un engin de cette taille, ton joujou ne servira pas à grand-chose », marmonna Colb.

Un mur d'enceinte se dressait quelques kilomètres plus loin. Un rempart de béton et de fer, d'une hauteur de plusieurs centaines de mètres. Ses deux portes béantes semblaient avoir vomi des milliers de cadavres et des débris d'engins accidentés.

« Nom de Dieu, s'exclama Colb. Putain de massacre.

— Récent, précisa Deux Lunes. Il n'y a pas encore d'odeur de putréfaction, ni de charognards.

— Faut foutre le camp avant qu'on soit dézingués à notre tour.

— Si elle avait pu le faire, la force dont parle Josp nous aurait déjà

tués.

— Tu veux dire qu'elle peut rien contre nous ? »

Deux Lunes acquiesça d'un hochement de tête.

« Elle utilise sans doute des caractéristiques des habitants des cités dont nous, les horcites, sommes dépourvus.

— À part le fait qu'ils soient moins abîmés que nous, j'vois pas ce qu'ils ont de différent. »

Les crailllements des premiers charognards lacérèrent le silence sépulcral ensevelissant les lieux.

« La réponse se trouve sans doute de l'autre côté de ce mur. »

Ils se dirigèrent vers la porte la plus proche de la falaise, progressant entre les corps entremêlés. Les visages des cadavres n'exprimaient aucune horreur, aucune souffrance, comme s'ils avaient été fauchés en douceur.

Un petit engin circulaire vint les survoler en grésillant alors qu'ils arrivaient à hauteur du rempart. Terrorisé, Josp s'agenouilla sur le sol, la tête enfouie entre les bras et les cuisses. L'engin demeura un petit moment en vol stationnaire au-dessus d'eux avant de s'éloigner et de devenir un point scintillant dans le bleu du ciel.

« Probablement un engin de surveillance, fit Deux Lunes. Notre arrivée n'est pas passée inaperçue.

— Moi, j'dis qu'on ferait bien de foutre le camp, vitupéra Colb.

— Encore une fois, si la force avait pu nous tuer, elle l'aurait déjà fait. Elle n'a aucune prise sur nous. »

Une peur sourde se déployait en Naja. Aucun des dangers qu'elle avait rencontrés dans le Noyau, puis au cours de son périple avec Deux Lunes, ne lui avait paru aussi angoissant que ces milliers de corps totalement dépourvus de blessures apparentes, que cette cité morte. Cependant, lorsque Deux Lunes s'avança d'un pas décidé vers la porte, elle n'hésita pas une seconde à lui emboîter le pas. Elle préférerait aller en enfer à ses côtés plutôt qu'être séparée de lui. Josp se releva avec vivacité et les rattrapa en courant. Colb haussa les épaules et, après avoir jeté un regard inquiet sur les alentours, se lança sur leurs traces.

Je ne sais toujours pas ce qui m'a valu d'échapper aux Ombres. J'habitais alors NéoMars, je vivais seul dans l'un de ces petits appartements qui donnait sur la Mer. Enfin, sur une illusion de mer. On ne peut pas parler de NéoMars comme d'une Cité Unifiée, mais plutôt comme d'une citadelle fortifiée. Toutefois, même si elle n'était pas membre du Conseil, elle restait reliée aux autres cités et bénéficiait de toutes les avancées technologiques et de la couverture des satellites. Elle avait pour marraines les puissantes cités de TuMiGe et de BarPer, avec lesquelles elle commerçait

régulièrement, principalement par les voies maritimes. Elle disposait d'une force militaire autonome qui défendait ses serres agricoles contre les agressions horcites et maintenait l'ordre dans une population encline à l'indiscipline. Son rempart et ses filtres, moins perfectionnés que ceux des autres cités, avaient une particularité : ils se présentaient aux éventuels intrus comme des trompe-l'œil, des leurres, et les attiraient vers des chausse-trappes dans lesquelles on a retrouvé plusieurs squelettes. Sa population, modeste en regard des soixante ou soixante-dix millions d'habitants des cités les plus proches, avoisinait le million d'âmes. Le Conseil parla à plusieurs reprises de lui retirer son soutien, mais les magistrats de NéoMars, brillants orateurs, parvinrent à chaque fois à retourner l'opinion en leur faveur. Lorsque les Ombres ont lancé leur attaque massive, j'étais sur la table d'opération de la clinique Bonne Mère : les chirurgiens venaient de retirer mon ancienne biopuce pour m'implanter la nouvelle fournie par la Cité de NyLoPa qu'ils sont tombés comme des masses.

Foudroyés.

Je me suis relevé. Partout le même spectacle dans les couloirs et les salles de la clinique. Des corps inertes, comme endormis, personnel soignant, patients, personnel administratif... J'ai erré longtemps dans la Cité transformée en ville fantôme, je me suis rendu chez mes amis, dans ma famille.

Morts.

Tous morts.

Chapitre 26

Et si la solution était de retirer nos biopuces ? De revenir à ces temps anciens où les hommes vivaient dans le secret de leurs pensées et de leurs actes ? Et si le contrôle permanent n'était qu'un leurre, une fausse piste, un chemin vers l'enfermement ? Avons-nous à ce point renoncé à nos rêves que nous acceptons d'être marqués et tracés comme des animaux ? Vingt ans de vie supplémentaires valent-ils qu'on sacrifie notre intimité à la sécurité ? À quoi sert de vivre une jeunesse éternelle dans une prison, aussi luxueuse soit-elle ? Certains ne manqueront pas de me taxer de rétrograde, ou diront que je crache maintenant sur une organisation qui m'a épargné les affres de la mutation génétique et de la monstruosité. À ceux-là je répondrai que je préfère, et de loin, la mutation à l'illusion de perfection.

Japhit Desoiseaux, *Le Matin des Parisiens*

Cité Unifiée de NyLoPa

Les barreaux scellés dans la paroi donnaient sur un panneau métallique circulaire que Ganesh, arc-bouté sur ses jambes, parvint à soulever et à faire basculer. Il découvrit, au-dessus de sa tête, un ciel gris et bas, et, devant lui, un paysage vallonné bien différent de la bordure. Les frondaisons ocre frissonnaient sous les rafales d'un vent chargé de pluie.

« Bouge-toi, merde ! »

Le puits de sortie du labyrinthe mesurait plus de cent mètres, et Ava s'était plainte durant toute la montée de ses douleurs au genou et à l'épaule. Ils avaient d'abord couru en suivant le plan affiché dans l'esprit de Ganesh, tentant de prendre de vitesse la propagation du gaz mortel. L'activité de la biopuce s'était interrompue quelques mètres avant qu'ils n'arrivent sous le puits vertical pourvu de barreaux métalliques. Ils n'avaient pas ressenti ni nausée ni contraction, ni aucun autre effet lié au sarin.

Ganesh s'extirpa de l'orifice, puis aida Ava à se hisser à la surface.

Elle épousseta et défroissa sa robe, remonta ses bas, remit un peu d'ordre dans sa chevelure avant de dégager ses talons enfoncés dans la terre humide.

« Où on est ? »

Ganesh observa de nouveau les environs.

« Dans le pays horcite, à mon avis. »

Une émotion indéfinissable l'étreignit lorsqu'il prononça ces mots ; c'était la première fois qu'il se retrouvait hors de la Cité, et il en éprouvait un vertige teinté d'inquiétude.

« Comment on fait pour retourner à Paris ? »

Il jeta un regard désolé à son équipière.

« Aucune idée. Il faudrait que ma biopuce capte un satellite relié aux matrices de la Cité.

— À moins qu'on demande gentiment aux habitants du coin... À ton avis, on a parcouru combien de kilomètres dans les souterrains ?

— Pratiquement une dizaine en suivant le plan de la matrice.

— Ce qui signifie que, comme on était déjà tout près de l'extérieur de la bordure avant de se mettre à cavalier, on est à une douzaine de kilomètres des premières barrières filtrantes.

— Puisqu'on est sorti à l'est de NyLoPa, il n'y a qu'à suivre la direction de l'ouest, du soleil couchant.

— Tu vois le soleil, toi ? »

Il pointa l'index sur la partie la plus lumineuse des nuages. Ils se mirent en chemin en s'efforçant de choisir les passages praticables. Une averse rageuse et froide les contraignit à s'abriter sous la frondaison épaisse d'un chêne aux branches torturées et aux feuilles rousses.

Ava remonta le col de sa veste.

« Tu parles d'une virée, soupira-t-elle. Avec toi, au moins, je peux dire que je vois du pays.

— Fallait pas me choisir comme maître de stage.

— On ne m'a pas vraiment laissé le choix. De toute façon, les autres ne me faisaient pas envie. »

Ils gardèrent un temps de silence, évitant les gouttes qui tombaient de la ramure. Ava alluma une cigarette et recracha une longue guirlande de fumée.

« Je pense que tout ça est lié, reprit Ganesh.

— Tu peux être plus clair ?

— Les types en armure qui ont attaqué les populations des souterrains et les Ombres. Il ne s'agit pas de meurtres en série, mais d'une extermination calculée, ciblée, systématique.

— Les Ombres tuent par vagues, objecta Ava. Les victimes se comptent en centaines, pas en millions. »

Un animal de grande taille traversa les buissons non loin d'eux ; ils

n'entrevirent que son échine de couleur grise.

« J'ai l'impression que les vagues de meurtres des Ombres ne sont que des prémices, des galops d'essai. D'ailleurs, le nombre des victimes va sans cesse croissant. Nous nous sommes plantés depuis le début.

— Tu veux dire qu'elles ont l'intention d'exterminer la population entière de la Cité ? »

Ganesh acquiesça d'un mouvement de tête après quelques secondes d'hésitation. L'hypothèse lui paraissait à la fois logique et complètement farfelue.

« Qui aurait intérêt à faire ça ? reprit Ava. Une autre cité ? C'est ça, le "ailleurs sur le plan géographique" dont parlait Théo ?

— Une cité devenue folle, peut-être. Ou encore une alliance entre plusieurs cités ayant décidé d'éliminer les autres. Je crois malheureusement que nous n'aurons pas le temps de vérifier. »

Ava tremblait légèrement, et pas seulement de froid.

« Si ton raisonnement est juste, tous ceux que je connais sont en danger, murmura-t-elle.

— Tu connais beaucoup de monde ?

— Mes parents, mon frère. Je n'ai plus vraiment de contact avec eux, mais ils sont toujours là. »

Elle avait posé la main sur son cœur.

« Pas de petit ami ? »

Ganesh attendit sa réponse avec une légère appréhension qu'il jugea stupide.

« Le dernier ne m'a pas supporté longtemps. Faut croire que je suis pas du genre supportable. Il me reste deux ou trois copines. Et encore, je les vois de moins en moins.

— Tu étais vraiment faite pour la vie de fouine. »

Ils attendirent la fin de l'averse pour repartir. Les talons d'Ava ne cessaient de se planter dans la terre. Ganesh lui-même s'enfonçait par endroits dans la boue. Une formation d'oiseaux en V fila sous les nuages en semant des cris rauques.

Chaque année, les matrices de la Cité constataient une disparition d'une partie de la population. Un effacement inexplicable, un escamotage semblable à un numéro de prestidigitation. J'ai eu moi-même accès, en tant qu'adjoint chargé du recensement, aux statistiques secrètes des matrices, et ce phénomène m'a rapidement obsédé : comment des gens pouvaient-ils passer entre les mailles d'un filet aussi serré, aussi sophistiqué, que celui de NyLoPa ? J'ai donc mené mon enquête et, de fil en aiguille, me suis retrouvé impliqué dans un réseau clandestin chargé d'évacuer les candidats à la « libération ». Non seulement je

ne les ai pas dénoncés, comme aurait dû m'y inciter ma fonction, mais j'ai rapidement épousé leur cause. Il me semblait que j'allais enfin respirer de l'autre côté des filtres, qu'une fois débarrassé de ma biopuce, j'allais enfin me découvrir moi-même, savoir qui j'étais vraiment hors du contrôle permanent des matrices.

On est venu me chercher un soir et, après m'avoir équipé d'un brouilleur, on m'a conduit par une succession de passages souterrains hors du périmètre protecteur de la Cité. J'ai eu peur, je l'avoue, lorsqu'on m'a retiré ma biopuce, j'avais l'impression qu'on m'arrachait un organe vital, puis, lorsque j'ai repris conscience, j'ai senti un grand vide en moi, un silence presque effrayant, comme un espace vierge, vertigineux, où je pouvais désormais m'ébattre. Les autres m'ont dit qu'ils avaient ressenti le même effet après leur opération : leurs murs et leur plafond s'étaient élargis, ils étaient passés tout à coup d'une petite mesure à une immense demeure. J'étais maintenant prêt à entamer la reconquête de moi-même. J'ai pensé quelques secondes à ma femme, à mon fils, aux autres membres de ma famille que j'avais laissés à NyLoPa, ces êtres parfaits, reconstruits, artificiels, que je n'avais jamais vraiment aimés – peut-on éprouver de véritables sentiments lorsque l'esprit est contrôlé vingt-quatre heures sur vingt-quatre par une biopuce ? Je suis entré avec joie dans ma nouvelle vie, j'ai appris les gestes simples de la survie, je suis tombé amoureux de Natly, une jolie clandestine. J'ai connu, je peux l'affirmer, le bonheur.

C'était juste avant que les nuages obscurcissent notre ciel et que la foudre tombe sur nous comme une punition divine.

Ganesh et Ava abordèrent les ruines d'une petite cité enfouies sous la végétation. Les branches avaient éventré les murs et les toits de certaines habitations. Ils reconnurent l'église, à son clocher en partie effondré, un édifice de style roman selon Ava, qui avouait une passion pour les constructions d'avant la Grande Guerre.

« Y en a plus beaucoup à Paris, des vestiges de Notre-Dame, quelques immeubles haussmanniens, deux ou trois bicoques anciennes... »

Leur intrusion provoqua les grognements et la fuite bruyante de gros animaux au poil noir. Ava s'arrêta pour contempler l'église. Ganesh marcha encore sur une trentaine de mètres avant de se rendre compte qu'elle ne le suivait plus. Il se retourna, repéra des silhouettes autour d'elle, rebroussa aussitôt chemin, la main glissée dans sa poche et posée sur la crosse de son taz.

Contrairement aux animaux, la dizaine d'hommes de tous âges qui étaient sortis des ruines environnantes ne s'éloignèrent pas lorsqu'il s'approcha d'eux. Leur apparence physique le surprit. Il s'était attendu

à rencontrer des créatures difformes, monstrueuses, et il faisait face à des êtres ordinaires, semblables jusque dans leur tenue aux citoyens de NyLoPa. Même s'ils ne portaient pas d'armes et ne semblaient pas animés d'intentions agressives, il garda l'index replié sur la détente du taz. Il rejoignit Ava sans qu'ils ne s'interposent.

« On a de la visite », murmura-t-elle.

Elle aussi gardait la main posée sur son arme sous ses vêtements. Leurs vis-à-vis se tenaient à quelques mètres d'eux sans bouger, se contentant de les fixer d'un air plutôt bienveillant.

« Qui êtes-vous ? » demanda Ganesh.

Comme aucun d'eux ne répondait, il pensa d'abord qu'ils n'avaient pas compris. Il s'apprêtait à répéter sa question quand l'un d'eux s'avança de deux pas. Paraissant plus âgé que les autres en dépit d'une peau parfaitement lisse et d'une chevelure noire parsemée de fils argentés, il portait l'un de ces costumes gris uni que Ganesh avait déjà vus dans de la Cité.

« D'anciens citoyens, déclara l'homme. Des clandestins. Nous sommes volontairement sortis du périmètre de la Cité. »

Il se pencha et souleva une mèche de sa chevelure pour dévoiler une courte cicatrice en haut de sa tempe.

« Nous avons retiré nos biopuces, reprit-il. Tranché le lien qui nous rattachait aux matrices.

— L'opération est dangereuse, objecta Ganesh. On peut en mourir.

— Comme vous pouvez le constater, nous n'en sommes pas morts. Et vous, que faites-vous hors de la Cité ? »

Ganesh hésita quelques instants, puis, après avoir croisé le regard anxieux d'Ava, décida d'opter pour la franchise.

« Nous menons une enquête sur une série de meurtres commis dans NyLoPa. »

L'homme hocha la tête d'un air entendu.

« Les Ombres...

— Vous en avez entendu parler ?

— Même si nous ne sommes plus connectés aux matrices, donc plus concernés, nous sommes au courant de ce qui se passe dans la Cité. Vous êtes fouineurs ? »

Ganesh ne répondit pas.

« Comment votre enquête vous a-t-elle conduits ici ? insista l'homme.

— Des éléments nous amènent à penser que les Ombres proviennent du pays horcite. D'une autre cité, peut-être. Et que les vagues de crimes sont des galops d'essai pour l'extermination totale de la population de NyLoPa.

— Que comptez-vous faire ?

— Retourner dans la Cité et prévenir les autorités. »

L'homme réfléchit quelques instants, la tête légèrement penchée sur le côté.

« Il serait dangereux pour nous de vous laisser repartir. » Il n'avait pas eu besoin de hausser le ton pour donner à sa voix une intonation menaçante. « Notre organisation est encore trop fragile pour résister à une intervention militaire de NyLoPa. »

Le bras d'Ava vint se glisser contre celui de Ganesh, qui fixa tour à tour les visages des transfuges de la Cité. Il y lut de la détermination, et une certaine assurance. Ils étaient probablement équipés d'armes pour l'instant indécélables, ou des tireurs embusqués aux fenêtres des maisons proches tenaient les deux intrus dans leur ligne de mire.

« Les vagues de meurtres finiront par vous toucher comme elles ont touché les populations qui vivent dans les souterrains, affirma Ganesh.

— Les règlements de comptes entre cités ne nous concernent plus, je vous l'ai déjà dit. Nous n'appartenons plus à leur monde. Pour elles, nous n'avons plus d'existence.

— Il nous faut savoir qui sont les Ombres et quel est leur but. Nous avons besoin les uns des autres.

— Vous nous demandez, à nous les transfuges, d'aider la Cité à régler ses problèmes ?

— Le problème de NyLoPa risque de devenir rapidement le vôtre. Des armées suréquipées se promènent dans les alentours et se livrent à des massacres systématiques. Elles ont probablement un lien avec les Ombres. »

L'interlocuteur de Ganesh consulta ses compagnons du regard. Le fouineur vit que ses arguments commençaient à porter. Un bruissement attira son attention : une nuée d'oiseaux s'envolait du toit éventré d'une maison envahie par la végétation. Les ruines lui semblèrent soudain abriter un danger.

« Comment pourrions-nous avoir confiance en vous ? Vous êtes un fouineur, un chien de garde de la Cité.

— Vous n'avez pas vraiment le choix. » Ganesh désigna les alentours d'un geste du bras. « Je suppose que vous avez disposé des tireurs dans les environs, et qu'il vous suffit d'un geste pour que nous soyons neutralisés. Mais Ava et moi sommes désormais les seuls capables de remonter la piste des Ombres et, donc, de pouvoir agir avant qu'il ne soit trop tard. Encore une fois, notre intérêt est de nous entraider. »

Il entrevit un mouvement scintillant entre les frondaisons, comme un œil réfléchissant un éclat de soleil.

Demande d'autorisation de passer en mode direct contrôle. Demande d'autorisation de passer en MDC .

Ganesh mit deux secondes pour se rendre compte que sa biopuce s'était réactivée.

Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

Demande d'autorisation de passage en MDC .

Il hésita encore quelques instants ; Ava le fixait d'un air intrigué.

Autorisation accordée.

Il prit son équipière par le bras, la plaqua contre lui, effectua un saut de côté une fraction de seconde avant que ne retentisse la première déflagration. Une gerbe de terre et de pierre pulvérisées leur cingla le visage. Des détonations éclatèrent en rafales, tombant des hauteurs, décimant les transfuges. Ganesh aperçut alors l'escadron de drones qui se déployait en silence au-dessus de l'ancienne ville en ruine. Le fracas des bombes supplanta bientôt les *staccatos* des mitrailleuses et des fusils automatiques des tireurs embusqués.

Bombes perforatrices à uranium enrichi.

« Salaud ! vitupéra l'interlocuteur de Ganesh. C'est toi qui les as... »

Frappé à la tête, il s'effondra sur un tas de pierres recouvert de ronces. Des silhouettes paniquées surgirent des ruines bombardées et se dispersèrent dans les allées conquises par la végétation. Quelques drones se déroutèrent et fauchèrent les fuyards avec une précision implacable.

« Putain de merde, Ganesh, c'est quoi, ce bordel ? » glapit Ava.

La fumée enflait autour d'eux, âcre, irrespirable, répandant une odeur de poudre et de minéral fondu.

Maintenant Ava contre lui, Ganesh se dirigea vers une allée perpendiculaire en partie occultée par des branches rampantes. Il se déplaçait sans prendre d'initiative. Il n'avait pas besoin de courir. La biopuce semblait choisir le chemin entre les explosions, comme si elle devinait l'endroit précis où allait atterrir chaque bombe. Ils avancèrent entre les déflagrations, les bouffées de chaleur, les pluies de terre pulvérisée, enjambant des corps, contournant les éboulis.

« Tu sais où tu vas ? » cria Ava.

Affolée par le fracas et la chaleur intense des explosions, elle le suivait sans résister, comme une automate.

Ils s'engagèrent dans l'allée perpendiculaire. Un drone s'engouffra à leur poursuite sous les frondaisons.

*Quand l'ennemi est trop fort pour toi, tu as le choix de disparaître
ou de devenir plus fort que lui.*

Proverbe du Noyau

Pays horcite

« On dirait que cette cité a été frappée par la maladie du sommeil, marmonna Colb.

— Une maladie qui s'appelle la mort, fit Deux Lunes. Et je n'ai pas la moindre idée de ce qui l'a causée. »

Ils marchaient dans des rues jonchées de corps. L'alignement parfait et l'élégance des constructions frappaient Naja. Rien à voir avec l'entassement chaotique du Noyau et des autres agglomérations horcites qu'ils avaient traversés. Ici, tout respirait l'ordre et l'harmonie. Les arbres bordant les places et les avenues arboraient des feuilles aux couleurs inhabituelles qui contrastaient avec la blancheur immaculée des façades et le gris anthracite des dalles. La mort elle-même semblait avoir moissonné avec délicatesse et discrétion. Des engins roulants s'étaient immobilisés au milieu des rues. Leurs passagers n'avaient pas eu le temps de sortir. Certains corps vomis par leurs portes entrouvertes gisaient sur les marchepieds.

« Ça ne peut pas être un virus en tout cas, reprit Deux Lunes. Même foudroyant, aucun virus n'est capable de frapper à une telle vitesse.

— Alors quoi ? » demanda Naja.

Elle n'avait pas remisé son pistolet dans sa poche, le pointant sur le petit engin en forme de disque qui était revenu les survoler à plusieurs reprises.

« Ça ne peut pas être un gaz non plus, répondit Deux Lunes. Un gaz n'est efficace qu'en milieu clos.

— Gaz ou pas, moi, j'dis qu'il faut pas rester dans le coin, grommela Colb. Ça sent la diablerie. Les Heures te disent rien, Josp ? »

Le petit homme, terrorisé depuis qu'ils étaient entrés dans la Cité, secoua la tête d'un air désolé. Des nuées de corbeaux se rassemblaient en poussant des croassements sinistres.

Ils grimpèrent un escalier jusqu'au rempart et longèrent le chemin de ronde d'où ils apercevaient, au loin, le serpent gris du fleuve.

« J'ai faim, bêla Josp au bout d'un moment.

— J'vois pas où on pourrait piéger du gibier dans le coin, maugréa

Colb.

— On devrait trouver de la nourriture là-dedans. »

Deux Lunes désignait les habitations proches.

« T'es fou, protesta le trappeur. Ça revient à se jeter la tête la première dans la nasse.

— Ils ne sont pas morts chez eux. Encore une fois, si la force dont parle Josp avait pu nous tuer, elle l'aurait déjà fait. »

Ils dévalèrent un deuxième escalier et s'introduisirent dans l'un des immeubles à la porte restée grande ouverte. De même, ils ne rencontrèrent aucune difficulté à pénétrer dans un appartement du rez-de-chaussée.

« Les systèmes de sécurité sont déconnectés, affirma Colb en examinant l'un des écrans insérés dans le chambranle.

— Comment tu sais ça ? demanda Naja.

— J'en ai déjà vu dans certaines agglomérations horcites. Des trucs avec des caméras et des écrans qui identifient les visiteurs. Y a encore quelques gars qui savent les faire fonctionner. Ceux-là, en tout cas, semblent hors d'usage. Sinon, ils nous auraient sûrement pas laissé entrer. »

Le cadavre d'un homme nu gisait dans un couloir, recroquevillé sur le carrelage. L'eau chaude qui continuait de couler d'une pomme de douche indiquait qu'il avait été surpris par la force meurtrière au moment où il s'apprêtait à se laver. La ventilation continuait d'aspirer la vapeur dans un grésillement étouffé. Ils se rendirent dans la cuisine où ils découvrirent, dans un frigo éteint, des fruits, des légumes, du fromage, des yaourts et des morceaux de viande qui commençaient à décongeler.

Deux Lunes tourna les boutons des plaques de cuisson, mais aucune d'elles ne s'alluma.

« Y a plus d'électricité, grogna Colb. On peut juste récupérer la viande congelée et la faire griller sur un feu de bois.

— L'eau qui coule de la douche est chaude, pourtant, objecta Naja.

— Elle doit venir d'un ballon ou d'une réserve. Il lui faut le temps de se vider.

— Ça prouve encore que l'attaque a eu lieu il y a peu de temps, intervint Deux Lunes. On pourrait en profiter pour se laver. »

Colb jugea l'idée stupide, Josp n'y accorda aucun intérêt, mais Naja ne se fit pas prier pour se rendre dans la salle de bains, se dévêtir et se glisser sous le jet encore chaud de la douche. Deux Lunes la rejoignit quelques instants plus tard pendant que Colb, bougon, grignotait un morceau de pain et que Josp somnolait sur un canapé.

« Les Heures, elles me parlent, cria soudain Josp. Les hommes méchants qui n'ont pas d'odeur, ils viennent ici pour nous tuer.

— Tu parles des Cavaliers ? demanda Naja.

— Les Cavaliers, oui, les Heures me disent, ils seront bientôt là.

— Ils nous ont repérés. » Deux Lunes se releva et rajusta ses vêtements ; il s'était endormi dans la chaleur de Naja sur le lit de la grande chambre. « Sans doute grâce à l'engin volant.

— J'avais bien dit qu'il fallait pas rester dans l'coin », gronda Colb ; il s'était couché dans la deuxième chambre, la plus petite, et venait tout juste de se réveiller.

« Ils arrivent d'où, Josp ? » demanda Deux Lunes.

Le petit homme tendit le bras dans une direction.

« Ils sont deux, ils n'ont pas d'odeur, ils viennent pour nous tuer. »

Ils entassèrent les fruits – ceux que Josp n'avait pas encore dévorés – et les morceaux de viande dans un sac à dos, puis sortirent de l'immeuble et filèrent dans la direction opposée à celle indiquée par Josp.

Ils furent bientôt en vue d'une porte du rempart.

« Bordel, rugit Colb, on dirait qu'elle se referme. »

Les lourds vantaux métalliques avaient en effet commencé à coulisser.

« On fonce, cria Deux Lunes. On a encore le temps de passer. »

Naja jeta un coup d'œil derrière elle. Le petit appareil volant flottait quelques mètres au-dessus d'eux. Elle crut également entrevoir des mouvements entre les façades des immeubles proches.

« Naja, vite ! »

Elle prit le temps de tirer son pistolet avant d'accélérer l'allure et de rattraper les autres.

« On y arrivera pas ! » grogna Colb.

Ils coururent vers la porte. La vingtaine de mètres qui les séparaient de l'ouverture parurent interminables à Naja. Elle eut l'impression que sa foulée se rétrécissait, que ses poumons et sa gorge s'enflammaient, que les vantaux allaient se refermer sur eux comme les mâchoires d'un animal géant. Josp, à qui la peur donnait des ailes, fut le premier à franchir le passage. Deux Lunes s'y engouffra à son tour et se retourna aussitôt pour voir où en était Naja. Elle parvint à se glisser dans l'interstice de plus en plus étroit. Colb également, même si les vantaux, se refermant dans un tintement prolongé, happèrent un pan de sa veste de peau et le maintinrent plaqué contre la surface métallique. Le trappeur eut beau tirer sur son vêtement comme un damné, il ne parvint pas à se dégager.

« T'as pas d'autre choix que de l'abandonner », murmura Naja entre deux expirations sifflantes.

Colb se démena comme un animal furieux. Sa veste se déchira de haut en bas. Il réussit enfin à se dégager de l'étau et rejoignit les autres en grommelant. Il ne lui restait plus qu'une manche et un pan

couvrant le côté droit de son torse massif. Ils traversèrent un premier terrain hérissé de rochers et d'arbustes. Leur passage effraya les corbeaux affairés à picorer les cadavres éparpillés entre les reliefs.

« On marche vers le sud en tout cas », fit le trappeur en désignant le soleil.

Deux Lunes s'assura d'un coup d'œil que la porte ne se rouvrait pas. Ils se lancèrent dans une longue descente. Le paysage se transforma peu à peu. Au bout de plusieurs kilomètres, ils atteignirent les rives de Ronn et longèrent le fleuve jusqu'à ce que Josp réclame de nouveau à manger.

« Il a pas tort, lança Colb. Les autres ne nous suivent pas, on est près de l'eau et on a besoin de forces. »

Deux Lunes acquiesça. Le trappeur se débarrassa des vestiges de sa veste. Torse nu, il rassembla aussitôt un cercle de pierres et y entassa des branches mortes. En s'apercevant qu'il avait laissé son embrasseur dans la poche de sa veste restée coincée entre les vantaux de la porte de la Cité, il pesta et recourut à la bonne vieille technique du frottement entre deux morceaux de bois pour allumer le feu, puis enfila les morceaux de viande partiellement décongelés sur des pieux qu'il suspendit au-dessus des braises. Ils mangèrent sans cesser de surveiller les environs. Personne ne se manifesta, ni sur le fleuve, ni sur les rives, ni sur les pentes des collines voisines.

« Ces gens, ils n'ont pas été tués par les Cavaliers de l'Apocalypse, marmonna Colb. Et, pourtant, tout semble lié.

— Ça revient à dire que la force qui a tué les citadins contrôle aussi les Cavaliers, confirma Deux Lunes.

— Pourquoi cette force s'en prend-elle aux populations des cités ? demanda Naja.

— Pourquoi s'en prend-elle aux horcites ? » Deux Lunes mâcha pensivement un morceau de viande. « Elle semble décidée à exterminer l'ensemble des populations humaines.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? murmura Colb, les yeux agrandis par la frayeur. Qu'elle... est pas humaine ? »

Deux Lunes haussa les épaules.

« Je n'en sais rien. Les exemples sont nombreux, dans l'histoire, d'humains qui ont tenté de supprimer d'autres groupes d'humains. On appelait ça des génocides.

— Vrai que les Cavaliers ont l'air d'humains. »

Colb avait tenté de se rassurer en prononçant ces mots. Naja se souvint du Cavalier qu'elle avait croisé dans le Noyau en flammes, de ses yeux entièrement blancs et froids comme la mort, de sa voix, de ses mots, de ses doigts refermés comme des pinces autour de son cou. *Tu diras aux autres que nous allons revenir et vous exterminer jusqu'au dernier, votre temps s'achève, dis-leur de se préparer.* Les balles n'avaient

eu aucun impact sur lui. Elle se rappela son désarroi, son sentiment d'impuissance.

« J'en suis pas si sûre que toi, dit-elle. J'en ai vu un de près et il n'avait pas grand-chose d'humain. »

Une moue sceptique déforma les lèvres de Colb.

« Pourquoi il t'a pas tuée, alors ?

— J'ai cru comprendre qu'il m'épargnait parce qu'il était à court de munitions. Et aussi pour que j'aille dire aux autres qu'ils étaient nos ultimes adversaires et qu'ils nous tueraient jusqu'au dernier.

— Quel intérêt ?

— Laisser des témoins pour semer la terreur dans le cœur des gens, intervint Deux Lunes. Un principe également utilisé par les clans du Noyau.

— Je répète : quel intérêt de tuer tout le monde ? insista Colb. Quel intérêt d'habiter un monde où y a plus personne ? Qui serait assez fou pour vouloir un truc pareil ?

— Une autre forme d'intelligence, peut-être. » Deux Lunes s'essuya les lèvres d'un revers de main. « Une nouvelle forme de vie qui tente de supplanter l'ancienne.

— Elle viendrait d'où, cette nouvelle forme de vie ? » Le trappeur pointa le doigt vers le ciel. « De là-haut ? J'ai entendu dire qu'il y avait sûrement d'autres habitants dans l'espace.

— Si cette forme de vie a une autre logique que nous, on aura du mal à la comprendre en tout cas.

— Le Cavalier m'a dit avant de partir que nous avions fait de ce monde un champ de ruines, que notre temps s'achevait, précisa Naja.

— Ouais, c'est plutôt eux qui sont en train de transformer cette Terre en champ de ruines », grogna Colb.

Alors que le soleil rougissant plongeait derrière les crêtes des collines, ils repartirent et décidèrent de bivouaquer à la nuit tombée sur une éminence rocheuse qui surplombait le fleuve.

Les hommes étaient probablement les moins bien lotis pour s'imposer sur leur monde et, pourtant, ils sont devenus l'espèce dominante grâce à leur ingéniosité, leur organisation et leur incroyable instinct de survie. Alors, pour qu'un jour une autre espèce les éradique de la surface de la Terre, il faudrait qu'elle soit elle-même pourvue d'une férocité, d'une conviction ou d'une puissance à toute épreuve. Les êtres humains trouveront encore des ressources pour créer des poches de résistance, perpétuer leur espèce. Chaque fois qu'un fou sanguinaire ou un gouvernement scélérat a tenté d'exterminer un peuple entier, il n'y est jamais parvenu, quelle que soit la puissance de son armée, quels que soient les moyens mis en œuvre. La Grande Guerre elle-même,

avec ses milliards de morts, ses destructions massives, ses pollutions ravageuses, n'a pas abouti à l'extinction du genre humain. Les uns se sont réfugiés dans les cités fortifiées, les autres se sont débrouillés pour survivre en milieu hostile. La première fois qu'on m'a parlé de cette mystérieuse force décidée à exterminer les hommes, j'ai rigolé avant de pénétrer par hasard dans une cité ouverte et de découvrir des milliers de cadavres dans les rues.

« Y a personne on dirait. »

Les radeaux bartlos, arrimés les uns aux autres pour former une gigantesque passerelle à l'intérieur d'une crique, craquaient sous l'effet d'une légère houle. Naja ne vit aucun mouvement sur les embarcations ni sur la rive du fleuve.

Deux Lunes, Colb, Josp et elle se tenaient en haut d'un surplomb rocheux. Ils avaient marché une grande partie de la journée en suivant le cours sinueux du fleuve, puis, alors qu'ils s'installaient pour préparer le repas du soir, Josp avait repéré la flottille bartlos en contrebas.

« Pourquoi ils auraient abandonné leurs radeaux ? chuchota Colb. Le fleuve me paraît toujours praticable.

— Peut-être parce qu'ils ont commencé leur métamorphose, avança Naja.

— Dans ce cas, vaudrait mieux pas rester dans le coin.

— Les Heures me disent, intervint Josp. Les corps des hommes sans poils, ils sont jetés dans un grand trou.

— Une fosse ? releva Deux Lunes. Ça s'est passé il y a combien de temps ?

— Je ne sais pas, les Heures ne me disent pas. »

Ils descendirent sur la rive du fleuve et explorèrent la chaîne des radeaux. Naja se tenait prête à faire feu au moindre mouvement. Un silence funèbre recouvrait les lieux, troublé de loin en loin par les croassements des corbeaux. Ils récupérèrent, dans les embarcations vides, des arcs, des flèches et des carquois abandonnés, puis longèrent le Ronn sur plusieurs centaines de mètres et découvrirent la fosse dont avait parlé Josp.

Des centaines de corps ensanglantés s'y enchevêtraient, hommes, femmes, enfants, tous dépourvus de système pileux. On les avait sans doute fusillés au bord de l'excavation naturelle dans laquelle on les avait poussés, les laissant pourrir au soleil. À l'odeur et à l'état des cadavres, Deux Lunes estima que le massacre avait eu lieu deux ou trois jours plus tôt. Le spectacle lui donna envie de pleurer. Même s'ils souffraient de la maladie de la métamorphose, les Bartlos étaient des frères en humanité, et il avait l'impression que chaque balle qui les

avait frappés déchiquetait également son âme.

« Bordel, ça s'arrêtera donc jamais, murmura Colb.

— Si on veut avoir une petite chance que ça s'arrête, il faut absolument qu'on sache qui fait ça et pourquoi, répondit Deux Lunes.

— Quatre pouilleux avec un flingue rouillé et de pauvres flèches sont pas de taille à affronter ces machines à tuer, rétorqua le trappeur. Et puis, c'est grand, le pays horcite, comment savoir d'où ils viennent ?

— Il doit y avoir un moyen, affirma Deux Lunes. Ils ont forcément un poste de commandement, un endroit où sont centralisés les ordres et les mouvements. »

Colb se détourna pour cracher, puis il se redressa et écarta les bras.

« Par où on commence les recherches ? » demanda-t-il d'un ton rogue.

Deux Lunes rechigna à reconnaître qu'il n'en avait pas la moindre idée. Jamais il ne s'était senti à ce point inutile. Il enveloppa Naja d'un regard à la fois tendre et désespéré, puis il contempla les corps sans vie des Bartlos.

« On n'a pas d'autre choix pour l'instant que de continuer vers le sud. »

Chapitre 27

*À force de redouter le temps, les hommes finissent dévorés par le
temps.*

Si l'homme veut survivre, il lui faut apprivoiser le temps.

Mais le temps ne se laisse pas apprivoiser facilement,

Son appétit va sans cesse grandissant.

Extrait d'une chanson populaire de Soho, Londres

Cité Unifiée de NyLoPa

Le drone se stabilisa au-dessus de Ganesh et d'Ava. Les canons courts de ses mitrailleuses saillaient de sa coque renflée. Une première rafale en jaillit, sèche, rageuse. Ganesh l'évita d'un saut de côté en emportant Ava avec lui. Les balles soulevèrent des brins d'herbe déchiquetés et des éclats de terre. Le drone se décala de quelques centimètres pour ajuster le tir, mais Ganesh, d'un bond, sortit de la ligne de mire. Le grésillement pourtant léger du drone domina quelques instants le fracas des bombes. Contrôlé par sa biopuce, Ganesh se déplaçait de manière à ne jamais déclencher les salves de l'appareil. Les pieds d'Ava ne touchaient plus le sol. C'était une sorte de danse à trois, où les humains devançaient de quelques dixièmes de seconde les initiatives de l'engin volant. Au bout de quelques minutes de cet incessant ballet, le drone reprit un peu d'altitude avant de s'éloigner sous les branches des arbres, comme s'il avait renoncé à résoudre l'énigme posée par ses insaisissables cibles.

Guidé par sa biopuce, Ganesh fonça vers l'extrémité de l'allée, sortit rapidement des limites de l'ancienne cité, traversa une forêt d'arbres pétrifiés et marcha encore à travers une lande avant que la fatigue ne lui tombe soudain dessus et ne le contraigne à reposer Ava au sol. Sa biopuce s'était désactivée, l'effet MDC estompé. Une douleur vive lui perforait le cerveau.

Livide, Ava lança un coup d'œil en arrière.

« Putain, c'est un miracle qu'on ait pu échapper à ce merdier.

— Ma biopuce, souffla Ganesh. Elle a repris le contrôle de mon

corps. C'est elle qui a choisi les passages, comme si elle était reliée à l'intelligence artificielle des drones. »

Le bombardement de la Cité se poursuivait, évoquant un fracas d'orage lointain.

« Je croyais que tu étais hors de portée des matrices, reprit Ava.

— Les relais satellitaires, à mon avis. Ils fonctionnent de temps en temps.

— On fait quoi, maintenant ?

— Ce qui était prévu : on retourne à la Cité et on essaie de prévenir les autorités.

— De quoi ? On n'a aucune certitude. On va nous prendre pour des paranoïaques, des conspirationnistes. »

Ganesh, dont les jambes flageolaient, dut prendre appui sur un tronc d'arbre pour rester debout. La douleur s'était assourdie sous son crâne.

« Ça va ? »

Les formes devinrent floues autour de lui. Il croisa le regard inquiet d'Ava au travers d'une brume soudaine.

« Ça me fait ça après chaque MDC, répondit-il.

— MDC ? »

Ganesh se redressa et lutta quelques secondes contre la sensation de vertige.

« La prise de contrôle de la biopuce. » Le simple fait de parler lui réclamait beaucoup d'énergie. « Il me faut un temps d'adaptation pour revenir en mode normal. Ce temps s'allonge à chaque fois. Comme si les connexions entre mes synapses étaient de plus en plus difficiles.

— Je comprends maintenant comment tu as pu dérouter les types qui ont essayé de me violer à New York. J'avais jamais entendu dire que les biopuces pouvaient prendre des initiatives pareilles.

— Moi non plus. Elle semble parfois douée d'une intelligence propre et me domine entièrement.

— Putain, mec, c'est flippant. » Elle désigna d'un geste du bras la ville soumise aux bombardements des drones. « Je comprends aussi pourquoi ceux-là se sont débarrassés de leurs biopuces. »

Ganesh hocha la tête.

« Nous payons très chèrement notre désir de sécurité. »

La pluie tomba de nouveau, drue, rageuse. Cherchant un abri, ils repérèrent un hangar métallique à la toiture en partie effondrée. Ils parvinrent à s'abriter des gouttes en se faufilant entre les carcasses d'engins agricoles mangés par la rouille. Ava fixa pensivement les trombes qui tombaient autour d'eux et grossissaient les mares débordant déjà des anfractuosités du sol.

« C'est arrivé quand, les biopuces ?

— Juste après la création des cités, répondit Ganesh. J'ai étudié la période. La terreur était telle à la fin de la Grande Guerre qu'elles se

sont imposées comme le seul recours, la seule façon de sélectionner et de contrôler les populations survivantes.

— Qui les a conçues et fabriquées ?

— Plusieurs entreprises de biotechnologie qui ont fusionné en une seule basée à Paris, le CIA, le Centre de l'Intelligence Artificielle ; il a ensuite été placé sous le contrôle direct des maires. »

Ava frissonna et alluma une nouvelle cigarette.

« J'ai l'impression qu'on est tout proche de la sortie, murmura-t-elle d'une voix sourde. Je ne parle pas de nous deux, mais de l'humanité. Quelle importance dans le fond ? D'autres espèces ont disparu avant nous. Pourquoi échapperions-nous à la règle ?

— Nous pouvons peut-être essayer d'empêcher ça.

— À quoi bon ?

— Tu as envie de disparaître, toi ?

— Quel intérêt de vivre dans ce monde ?

— Ça, par exemple. »

Il se pencha sur elle et l'embrassa avec une autorité mêlée de douceur. Elle répondit à son baiser après un instant de surprise. Le désir embrasa Ganesh avec une puissance, une violence qui le surprisent.

« Romantique, l'endroit où tu m'as emmenée, chuchota-t-elle avec un sourire.

— Je savais que ça te plairait. »

Ils se retrouvèrent sans trop savoir comment contre la cloison métallique du fond du hangar, dévêtus, enchevêtrés, pour une étreinte aussi brève que violente, presque animale. Les ongles d'Ava se plantèrent dans le dos de Ganesh lorsque la vague l'emporta. Ils restèrent un long moment l'un contre l'autre, essoufflés, étourdis, puis elle se détacha délicatement de lui, récupéra ses vêtements éparpillés sur le sol et les épousseta avant de les enfiler.

« J'ai pas de tenue de rechange », lança-t-elle avec un sourire.

Ganesh se rhabilla à son tour. Elle vint se blottir dans ses bras.

« Fait pas chaud. »

Ils attendirent la fin de l'averse pour se remettre en chemin. Repérant la position du soleil malgré les nuages bas et noirs, ils suivirent la direction de l'ouest. Le sol, par endroits imbibé d'eau, les contraignait à d'importants détours. Les croassements nourris de corbeaux les avertirent un kilomètre à l'avance qu'ils s'approchaient d'un nouveau charnier. Les charognards s'envolèrent dans un lourd bruissement d'ailes, décrivant des cercles au-dessus de dizaines de cadavres ensanglantés à l'orée d'une forêt. Contrairement aux transfuges de la Cité en ruine, les corps difformes et vêtus de hardes avaient l'air de squelettes habillés de peau. Certains d'entre eux étaient couverts de poils de la tête aux pieds. Ils avaient été

rassemblés à la lisière de la forêt avant d'être criblés de balles.

« Des horcites », souffla Ava, interloquée par leur maigreur et leur aspect bestial.

Ganesh inspecta les environs, ne distingua aucun mouvement, aucune ombre, entre les troncs et les branches. Des vagissements et des grognements retentirent soudain, provenant du cœur de la forêt. Ava tira le pistolet récupéré dans les souterrains, et Ganesh s'arma de son taz. S'orientant aux bruits, ils s'enfoncèrent dans la végétation et découvrirent une femme qui luttait contre deux animaux, probablement des chiens. Ces derniers tentaient de lui ravir le nourrisson qu'elle serrait dans ses bras.

« Prends celui à ta droite », fit Ganesh.

Ava tira et toucha l'animal au poitrail. Ganesh pressa à son tour la détente du taz et atteignit l'autre chien au flanc. Les deux fauves s'affaissèrent sur le côté, l'un ensanglanté et inerte, l'autre secoué de spasmes. La femme se releva et contempla ses deux sauveurs d'un air effaré. D'une maigreur malade, comme les corps entassés à l'orée de la forêt, elle portait une robe de peau grossièrement taillée et cousue. De la terre séchée et verte maculait ses longs cheveux noirs et ses sourcils épais. Son nourrisson hurlait sans interruption.

« Vous me comprenez ? » demanda Ganesh.

Elle acquiesça d'un mouvement de tête après un moment d'hésitation.

« Que s'est-il passé là-bas ? Qui a tué tous ces gens ?

— Les Cavaliers, bredouilla-t-elle.

— Comment leur avez-vous échappé ? »

Elle désigna la forêt d'un mouvement de menton.

« J'étais là-bas. »

Ganesh comprit que la femme venait tout juste d'accoucher, que le nourrisson, encore luisant de liquide amniotique, était un nouveau-né. Les tueurs l'avaient épargnée, soit parce que leur système de repérage était faillible, soit parce qu'ils estimaient que, seule avec son bébé, elle n'avait aucune chance de survivre dans le pays horcite.

« Vous avez vu ceux que vous appelez les Cavaliers ? »

Elle fronça les sourcils, éprouvant visiblement des difficultés à comprendre, puis elle finit par répondre.

« Oui, à travers les feuilles.

— Ils étaient nombreux ?

Elle leva une main.

« Autant que mes doigts. »

Une dizaine de Cavaliers avaient suffi à massacrer une population de plusieurs centaines d'hommes et de femmes. Le chien frappé par l'onde du taz cessa de trembler et s'immobilisa.

« Qu'est-ce qu'on fait d'elle ? demanda Ava. Si on la laisse seule dans

cette forêt, elle ne tiendra pas un jour. »

Les préoccupations humanistes d'Ava étonnèrent et ravirent Ganesh. Il n'aurait jamais imaginé qu'elle puisse faire preuve de compassion envers une horcite. La première analyse morphopsykè de sa biopuce l'avait induit en erreur. Il devait réapprendre à se fier à son intuition et perdre l'habitude de juger.

« Elle ne pourra pas non plus pénétrer dans la Cité, objecta-t-il. Les filtres ne la laisseront jamais passer.

— Essayons au moins de la mettre à l'abri avant de rentrer. »

Ganesh observa le ciel entre les frondaisons ajourées.

« La nuit ne va pas tarder à tomber.

— On a le temps, personne ne nous attend. »

La pensée d'Emmy le traversa. Il prit conscience qu'il n'éprouvait plus rien pour elle, que son cœur n'avait jamais vraiment battu pour elle, qu'elle s'était éclipsée de sa vie bien avant sa disparition. L'expérience fulgurante qu'il venait de vivre avec Ava continuait de l'éblouir.

« D'accord, on va essayer de lui trouver un refuge relativement sûr. »

Ava le remercia d'un sourire.

Avez-vous déjà visité les serres nourricières des cités ? J'y suis entré une fois par hasard, profitant d'une attaque de plusieurs clans coalisés qui avaient réussi à disperser les troupes chargées de surveiller les serres de NyLoPa. J'ai été sidéré par ce que j'y ai découvert. Imaginez d'immenses bâtiments aux toits et aux cloisons transparentes renfermant des cultures qui s'étendent sur plusieurs hectares, ou encore abritant d'immenses troupeaux de bovins, d'ovins, de porcins et de volaille. Certains d'entre eux sont équipés de lampes qui permettent d'accélérer la croissance des végétaux et des animaux. La matière transparente étant incassable, les clans assaillants avaient attendu que les portes s'ouvrent pour lancer leur attaque, piller une petite partie des gigantesques réserves amassées dans les silos et les caves frigorifiques, et tuer la plupart des citoyens qui travaillaient là, reconnaissables à leurs combinaisons, leurs bottes et leurs charlottes blanches. J'ai croisé des bandes éparses de pillards qui ne m'ont prêté aucune attention et, poussé par la curiosité, j'ai remonté l'un des passages souterrains qui reliaient les serres à la Cité. Les tapis roulants qui convoaient les marchandises d'un endroit à l'autre s'étaient immobilisés. Je suis tombé, deux ou trois kilomètres plus loin, sur un sas métallique infranchissable et j'ai compris que la Cité, prise de court par l'offensive des clans, avait verrouillé ses accès en attendant d'organiser la riposte. J'ai rebroussé chemin et j'ai pris de quoi survivre quelque temps avant de sortir des serres et de

reprendre mon errance dans le pays horcite.

Les toits et les cloisons des immenses bâtiments qui se dressaient dans le lointain s'emplissaient de l'obscurité naissante. La femme horcite les avait suivis en maintenant un intervalle d'une dizaine de mètres. Ils n'avaient pas croisé d'êtres vivants depuis leur départ de la forêt. Le vent avait chassé les nuages et ouvert dans le ciel des trouées déjà tapissées d'étoiles.

Des formes claires remuaient dans la pénombre. Des animaux poussant des cris effrayés s'étaient dispersés dans les champs environnants, vaches, moutons, porcs.

« On dirait que les serres se sont ouvertes, dit Ganesh.

— Comment tu sais que ce sont des serres ? demanda Ava. Tu y es déjà venu ?

— Non, mais j'ai vu des reportages là-dessus. »

Arme en main, ils s'approchèrent des bâtiments, bordés d'arbres protecteurs aux feuillages épineux. Des vaches blanches s'enfuirent à leur approche. Des lampes suspendues éclairaient le premier bâtiment, dont les portes grandes ouvertes claquaient contre les parois transparentes. La femme horcite, visiblement terrorisée, jetait de fréquents regards par-dessus son épaule. Elle n'avait pas prononcé un seul mot durant le trajet ; seuls des gémissements sourds s'étaient échappés de ses lèvres closes. Les cheveux fins et bruns de son nouveau-né dépassaient d'un repli de sa robe de peau.

Ganesh observa l'intérieur de la serre par la paroi transparente et ne constata pas les désordres caractéristiques d'une attaque horcite – il avait visionné des images d'archives de serres prises d'assaut par les pillards : ils ne se contentaient pas de s'emparer des réserves alimentaires, ils dévastaient tout sur leur passage. En revanche, des corps vêtus des tenues blanches traditionnelles des agriculteurs jonchaient les allées entre les rangées d'arbres fruitiers et de ceps de vigne.

La femme horcite hurla. Ganesh se retourna, le canon de son taz pointé devant lui. Elle fixait avec horreur son bébé levé à hauteur de sa tête, proféra une succession de sons gutturaux, puis posa avec délicatesse le nouveau-né sur le sol et le contempla quelques secondes d'un air désespéré avant de s'enfuir dans la nuit naissante.

« Revenez ! » cria Ava.

La silhouette de la femme horcite se fondit dans l'obscurité. Ava s'avança vers l'enfant, se pencha, l'examina un moment avant de secouer la tête.

« Il est mort, murmura-t-elle.

— Elle n'aurait pas pu le nourrir de toute façon, elle n'avait que la peau sur les os. »

Ava se releva et vint poser sa tête sur l'épaule de Ganesh.

« On dirait que la terre est devenue une immense morgue. Qu'il n'y a plus de vie nulle part. »

Une tristesse infinie imprégnait sa voix. Ganesh leva les yeux sur le ciel qui se tendait d'un voile nocturne. Il eut lui-même l'impression désespérante qu'une nuit éternelle tombait sur le monde.

« Pourquoi m'avez-vous épargné ? Je vous rappelle que je ne tiens pas à la vie.

— Vous pouvez encore nous être utile.

— Je ne vois pas en quoi. »

Les Ombres s'étaient mises à l'œuvre avec une redoutable efficacité. Des millions de nouvelles biopuces avaient été fabriquées en quelques heures et directement livrées au domicile de chaque citoyen avec la seringue quantique qui permettait de se l'injecter soi-même.

La campagne d'information orchestrée par le nouveau pouvoir avait ramené le calme dans la Cité : la nouvelle biopuce, plus performante, plus sécurisante, réduirait considérablement la marge de manœuvre des Ombres et permettrait de résoudre rapidement le fléau. Les matrices avaient confirmé que la quasi-totalité de la population avait procédé au changement – 98,87 %. Caton avait admiré la logique des Ombres : plutôt qu'organiser d'interminables séances collectives, elles s'étaient débrouillées pour que chaque citoyen fasse le travail lui-même, gagnant ainsi un temps précieux.

« Des foyers d'incertitudes subsistent. Nous voulons nous assurer que personne n'en réchappera.

— Vous savez bien que l'ordre absolu n'existe pas : chaque action engendre sa propre entropie.

— Nous voulons réduire les risques au strict minimum. Nous avons encore besoin de vous.

— Qu'ont donné les premières attaques massives dans les cités témoins ?

— Le taux de réussite est de 99,02 %.

— Que faites-vous de vos 0,98 % d'échec ?

— Nos nettoyeurs s'en chargent.

— Ils sont fiables ?

— Ils quadrilleront les territoires horcites jusqu'à ce que toute vie humaine soit éradiquée de la surface de la Terre. »

Caton ne put s'empêcher de frémir. Les Ombres étaient passées à l'étape terminale du plan, et il ne resterait bientôt plus une seule trace du règne humain sur la planète Terre.

*Quand la vie te conduit dans des impasses, elle s'arrange toujours
pour te proposer des sorties.*

Proverbe horcite des bords de la mer Méditerranée

Pays horcite

« Les hommes qui n'ont pas d'odeur, ils sont tout près.

— Nombreux ?

— Je ne sais pas, les Heures ne me disent pas. »

La peur paralysait Josp, figé sur le sentier. Les autres s'étaient arrêtés quelques mètres plus loin. Ils n'avaient croisé personne depuis deux jours, personne de vivant en tout cas. Des cadavres épars jonchaient le sol, criblés de balles. Les Cavaliers étaient passés par là et avaient massacré tous ceux qui croisaient leur route.

Deux Lunes et les autres avaient un temps envisagé de poursuivre vers le sud à bord d'un radeau bartlos, puis ils y avaient renoncé, craignant les orages qui balayaient régulièrement le fleuve. Ils avaient subi deux tempêtes depuis leur découverte du charnier bartlos et avaient dû s'abriter sous des rochers en attendant que les vents et les pluies s'apaisent. En dehors de ces perturbations, aussi soudaines que violentes, le ciel restait d'un bleu uniforme et la chaleur se faisait parfois accablante. Ayant rapidement épuisé les vivres récupérés dans la cité morte, ils avaient mangé des animaux capturés par Colb. Après avoir traversé plusieurs villages dont les habitations de pierre ou de bois tombaient en ruine, conquises par le lierre et les ronces, ils parcouraient désormais un plateau désolé, hérissé d'arbres décharnés et de rochers tourmentés. Le fleuve se divisait en plusieurs bras par endroits et des îles sablonneuses jaillissaient de l'eau, couvertes d'herbes frissonnantes aux panaches translucides.

Deux Lunes étudiait la végétation locale, tentant de répertorier les plantes et de les apparenter à celles que lui avait appris à reconnaître Dents de Rat. De temps à autre, il les mettait à macérer dans une gourde emplie d'eau et en tirait un jus noirâtre et odorant qu'il donnait à boire aux autres en leur disant qu'il renforcerait leurs défenses immunitaires. Colb lui-même acceptait d'en ingurgiter quelques gouttes malgré leur saveur abjecte et les dizaines de jurons qui accompagnaient chacune de ses gorgées.

« Là. »

Naja leva avec nervosité le canon de son pistolet et désigna les formes immobiles rassemblées une centaine de mètres plus loin sur le bord du fleuve. De même, Colb encocha une flèche sur la corde de l'arc récupéré sur les radeaux bartlos. Accompagné de Josp, Deux Lunes grimpa sur un grand rocher pour observer les silhouettes grises alignées sur la rive : des Cavaliers de l'Apocalypse, aucun doute. Leur immobilité de pierre l'intrigua. Aucun d'eux ne bougeait. Ils ressemblaient à ces statues qu'on pouvait contempler sur les édifices religieux d'avant la Grande Guerre. Il les examina un long moment, guettant le moindre mouvement, le moindre signe de vie.

« Les Heures ne te disent rien, Josp ? »

Le petit homme secoua la tête d'un air à la fois désolé et inquiet. La chaleur leur pesait sur les épaules comme un joug. Ils redescendirent du grand rocher.

« Des Cavaliers, déclara Deux Lunes. Ils ne bougent pas. C'est le moment ou jamais d'aller les voir de plus près. »

Les yeux de Colb s'arrondirent de peur et de colère.

« T'as perdu la tête, mon gars. T'imagines pas qu'ils vont te laisser leur renifler le cul.

— Il faut absolument savoir à qui on a affaire, argumenta le guérisseur. L'occasion ne se représentera pas de sitôt.

— Si tu y vas, Deux Lunes, je viens avec toi », affirma Naja.

Deux Lunes accueillit sa proposition d'un sourire.

« Pendant que nous y allons tous les deux, reste ici avec Josp, dit-il à Colb.

— Et je croise les bras pendant que vous vous faites massacrer ? gronda le trappeur. T'es encore plus dingue que je croyais.

— Justement : tu peux intervenir si ça se passe mal. Il vaut mieux qu'une partie d'entre nous reste en arrière. »

Colb fixa d'un air désabusé son arc et sa flèche.

« Tu crois que je peux lutter contre ces tueurs avec ça ?

— Je ne crois pas, mais tu pourras au moins prendre l'initiative. Fuir au besoin et mettre Josp à l'abri. Nous n'avons pas besoin d'être quatre pour aller les voir. »

Le trappeur réfléchit quelques secondes avant de hocher la tête.

« D'accord. Je m'installerai avec Josp sur le rocher et je me tiendrai prêt à intervenir. »

Le petit homme manifesta sa réprobation d'une moue.

« Je veux aller avec vous. »

Deux Lunes s'accroupit pour abaisser son visage à hauteur de celui de Josp.

« Nous avons besoin de toi, de ton don. Il vaut mieux que tu restes en arrière avec Colb. Si les Heures t'avertissent d'un danger, tu hurleras pour nous prévenir, d'accord ? »

Les yeux de Josp s'emplirent de larmes, mais il se détourna et, sans dire un mot, grimpa sur le grand rocher.

Qui peut dire ce qui serait arrivé si les portes des cités ne s'étaient pas fermées aux populations restées à l'extérieur ? Si l'humanité ne s'était pas divisée ? En tant que guérisseur du Haut Lieu, je dis que l'humanité se perd lorsqu'elle se divise. Comme les membres séparés d'un corps finissent par pourrir et redevenir poussière. Je dis que l'humanité est un immense corps dont toutes les parties sont indispensables, que l'unité est la condition nécessaire pour que règnent l'harmonie et la paix. Je dis que les Cavaliers de l'Apocalypse ne sont que les fruits de nos divisions, qu'ils sont les matérialisations de nos pensées profondes, de nos peurs inexprimées. Chaque fois qu'un être humain en maltraite un autre, un homme son ennemi, un fils ses parents, une mère ses enfants, il façonne une pièce des rouages qui finiront par le broyer. Je dis que nous, guérisseurs du Haut Lieu, avons échoué à rétablir l'équilibre sur cette Terre, je dis que nous avons échoué parce que nous-mêmes avons nourri des sentiments obscurs et blessants. Nous avons semé divisions, souffrances, colères, rancunes, n'avons pas su donner l'exemple, et avons infecté nos remèdes de nos pensées empoisonnées. Nous avons une grande part de responsabilité dans le désastre qui guette nos frères humains. Le temps est sans doute venu de nous remettre profondément en cause, de puiser au plus profond de nous pour sauver ce qui peut l'être, pour initier un nouveau cycle. Le don de guérison est, je le clame, un présent, un privilège et un devoir, sachons nous en montrer dignes.

Aucun des Cavaliers ne réagit lorsque Deux Lunes et Naja se portèrent à leur hauteur et se glissèrent entre leurs rangs. La régularité, la symétrie avec lesquelles ils étaient alignés étonnaient Naja. Répartis par rang de sept, ils formaient un carré parfait, séparés les uns des autres par le même intervalle. Elle tremblait légèrement, hantée par les souvenirs de sa rencontre avec le Cavalier dans le Noyau en flammes. Elle redoutait par-dessus tout de croiser leurs regards, ces lueurs blanches et froides qui l'avaient couverte de frissons glacés, mais leurs faces ne présentaient qu'une surface lisse et grise où ne saillait aucun relief, où ne brillait aucune lumière. Même si le contact avec la crosse la rassurait, son pistolet ne lui serait d'aucun secours s'ils revenaient subitement à la vie. Au bout de leur bras, pendaient des pistolets-mitrailleurs dont les rafales ne laisseraient pas l'ombre d'une chance aux deux intrus.

« On dirait qu'ils se sont retirés dans leurs carapaces, murmura-t-

elle. Ou encore que leurs armures sont vides. »

Elle craignit soudain que sa voix ne les réveillât.

« Il n'y a peut-être jamais eu de vie à l'intérieur de ces armures, déclara Deux Lunes.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Qu'elles ne sont pas habitées. Que l'armure est la créature. »

Naja se figea, stupéfaite.

« Ils seraient des... machines ?

— Des machines déconnectées. On ne peut pas expliquer autrement leur immobilité parfaite. Ils ne respirent même pas. Je comprends pourquoi Josp disait qu'ils n'avaient pas d'odeur. »

Naja les regarda avec une attention nouvelle. L'hypothèse de Deux Lunes confirmait ses souvenirs, son impression de faire face à une créature implacable, insensible, invincible.

« Qui est capable de concevoir et de fabriquer des machines d'une telle perfection ? s'étonna-t-elle.

— Les cités, répondit Deux Lunes. Ils ont conservé et sans doute développé les technologies d'avant la Grande Guerre.

— Pourquoi les cités voudraient-elles nous exterminer ?

— Pas seulement nous. La population de la Cité que nous avons traversée a aussi été décimée.

— Pas par les Cavaliers : il n'y avait aucune trace de balle sur les corps. »

Deux Lunes marqua un temps de silence avant de déclarer :

« La force qui les a tués est la même que celle qui commande les Cavaliers.

— Ça veut dire qu'ils ne viennent pas de la Cité, suggéra Ava.

— D'où, alors ? »

Ils rejoignirent Colb et Josp au pied du grand rocher. Le petit homme s'agita.

« La force, les Heures me disent, elle vient, souffla-t-il.

— J'vois rien dans les environs, grogna Colb.

— Sous quelle forme ? demanda Deux Lunes.

— Les Heures ne me disent pas.

— Il vaut mieux se cacher.

— T'en as de bonnes, protesta le trappeur. Y a pas beaucoup de planques dans le coin.

— Sur le rocher », proposa Naja.

Deux Lunes acquiesça.

« On s'y allonge et on reste totalement immobiles.

— J'nous couvrirai avec les branches. » Colb se dirigeait déjà vers le relief. « Y a des buissons là-haut. »

Une fois en haut du rocher, ils aidèrent Colb à rassembler les branches de buissons aux feuilles jaunes avant de s'allonger sur la

surface rugueuse. Le trappeur les camoufla, puis se coucha à son tour et se recouvrit de branchages entrelacés.

Précédée de sifflements légers, une escadre de drones surgit quelques instants plus tard. De leur fuselage, jaillirent des tuyaux souples dont les extrémités s'enfoncèrent en haut du crâne des Cavaliers. Des lueurs s'en échappèrent, semblables à des éclairs bleutés. Au bout de quelques secondes, les drones reprirent de l'altitude, se stabilisèrent au-dessus d'autres Cavaliers et réitérèrent l'opération. Lorsqu'ils eurent terminé, ils s'éloignèrent dans un sifflement décroissant et se fondirent dans le bleu céruléen. Les Cavaliers se ranimèrent tout à coup et se remirent en route dans un ordre parfait en suivant le fleuve.

« Ben ça, murmura Colb après qu'ils eurent disparu dans le lointain. On aurait dit des oiseaux donnant la becquée à leurs petits.

— Ils ont besoin d'énergie, comme toutes les machines, déclara Deux Lunes. Les engins volants la leur ont fournie.

— Qu'est-ce qu'on peut faire contre ça ?

— Couper la source d'énergie.

— T'as une idée de l'endroit d'où elle coule ?

— Les engins volants sont partis vers le sud, comme les Cavaliers. Il n'y a qu'à continuer dans cette direction. On finira bien par tomber sur quelque chose. »

Le soir, ils bivouaquèrent au bord du fleuve dans l'abri naturel formé par deux rochers appuyés l'un sur l'autre. Tandis que les deux lapins capturés par Colb grillaient sur les braises et que Josp somnolait, Naja et Deux Lunes allèrent se baigner dans une crique abritée des regards. La vue du corps blanc de la jeune femme éveilla le désir du guérisseur. Ils s'aimèrent en partie dans l'eau et en partie sur la berge, Naja retenant ses gémissements pour ne pas être entendue de Josp et de Colb. Elle appréciait de plus en plus la douceur de Deux Lunes, mêlée de sensualité animale. Elle découvrait le plaisir avec lui, ou plutôt les variations infinies du plaisir, même si, paradoxalement, les choses paraissaient simples, évidentes. Elle n'aurait jamais pensé qu'un homme puisse se montrer aussi attentif. Leurs corps entremêlés vibraient au même rythme, comme s'ils se fondaient l'un dans l'autre, comme s'ils battaient d'un seul cœur, d'un seul souffle.

Des cris les tirèrent de leur ravissement. Ils se rhabillèrent en hâte. Naja déverrouilla le cran de sûreté de son pistolet. Ils ne trouvèrent ni Colb ni Josp, ni aucun effet de leurs deux compagnons, sur les lieux du bivouac. Les lapins continuaient de rôti sur leur lit de braises en répandant leur agréable fumet. Ils explorèrent les environs baignés d'encre nocturne. Aucune trace du trappeur et du petit homme. Personne ne répondit à leurs cris. Comprenant que leurs recherches

étaient vaines, ils revinrent au bout d'un long moment près du feu.

Les lapins étant carbonisés, ils durent débarrasser la viande de son épaisse croûte noire pour pouvoir manger.

« Ils ne sont pas partis d'eux-mêmes, dit Naja. Ou ils n'auraient pas crié.

— C'est Josp qui a hurlé, précisa Deux Lunes. J'ai cru reconnaître sa voix.

— Qu'est-ce qui a pu se passer ?

— Ils ont peut-être été enlevés par une tribu.

— Ou par les Cavaliers...

— Je ne crois pas. Les Cavaliers ne font pas de prisonniers. Ils tuent et abandonnent les corps sur place.

— Il y a des tribus dans le coin ?

— Sans doute, comme dans tout le pays horcite.

— On ne peut pas les laisser aux mains des sauvages.

— Continuer les recherches en pleine nuit ne servirait à rien. Attendons la lumière du jour. »

Ils se couchèrent près du feu et, rompus de fatigue, s'endormirent malgré l'inquiétude qui les tenaillait.

Ils furent réveillés à l'aube par un batelier qui, les ayant aperçus, avait dirigé son embarcation vers la berge. Naja n'eut pas le temps de tirer son pistolet de sa veste. L'homme se tenait devant eux, brandissant une longue perche à l'extrémité munie d'une pointe métallique, un grand gaillard de plus de deux mètres aux épaules larges, aux cheveux longs et noirs, au visage grêlé, aux joues ombrées de barbe, aux yeux asymétriques, l'un bleu et brillant, l'autre uniformément gris et terne, vêtu d'une tunique et d'un pantalon taillés dans une étoffe brune aux mailles grossières.

« Pas très prudent de dormir à la belle étoile, s'exclama-t-il d'une voix rugueuse. J'aurais pu vous tuer dix fois.

— Une seule aurait suffi », répliqua Deux Lunes.

L'homme éclata d'un rire tonitruant.

« Juste ! J'vois qu'il vous reste un peu de lapin, et, même plus brûlé que le cul du diable, j'en mangerais bien un morceau, vu que je crève de faim.

— Servez-vous. »

L'homme ne se fit pas prier. Il s'assit sur une pierre et, de ses mains larges et puissantes, préleva un morceau du lapin que Naja et Deux Lunes n'avaient pas entamé.

« J'suis sur la piste d'une bande qui enlève des gens pour les revendre à un marché de chair humaine qui se tient sur les bords de la mer Méditerranée, reprit-il après avoir mangé en silence pendant quelques instants. Vous avez rien vu ?

— Nos deux compagnons ont disparu hier soir pendant que nous prenions un bain un peu plus loin dans le fleuve, répondit Deux Lunes. Sans laisser de traces.

— C'est la signature de ces satanés trafiquants, grogna l'homme. Ils ne laissent jamais de trace. Ils ont pris ma femme et mes deux enfants. J'suis arrivé trop tard. Ils sont d'une discrétion à toute épreuve et se déplacent à pied plus vite que les animaux sauvages. J'les piste depuis plus de trois semaines par le fleuve, j'ai pas encore réussi à les rattraper, mais, d'après c'que vous m'dites, j'suis plus très loin d'eux.

— Vous n'avez rien remarqué d'autre le long du fleuve ? »

L'homme arracha une nouvelle bouchée de viande et la mâcha bruyamment avant de répondre.

« Si vous voulez m'parler de tous ces morts, ça oui, j'en ai vu un bon paquet. À croire qu'une armée a décidé de tuer tout le monde en pays horcite. J'suis passé dans une agglomération située à quelques kilomètres d'ici : y avait plus une seule âme vivante. Ça puait la charogne. J'ai même vu une fosse pas très loin d'ici, pleine de centaines de cadavres sans cheveux ni poils. Vous savez quelque chose là-dessus ?

— Quelqu'un semble avoir décidé l'extermination des hommes, déclara Deux Lunes.

— Qui ça ?

— Tout ce qu'on sait, c'est que cette entité utilise des machines déguisées en hommes et qu'on ne peut pas faire grand-chose contre elles. »

L'homme finit son morceau de viande et arracha une cuisse qu'il dévora avec le même féroce appétit.

« Ça veut dire qu'il faut que je récupère rapidement ma femme et mes enfants pour que j'les mette à l'abri.

— Je ne suis pas sûr que ça suffise, lança Deux Lunes.

— Comment ça ?

— Ces machines sont ravitaillées par des appareils volants et retrouvent les hommes où qu'ils se cachent.

— Les machines n'ont pourtant pas de flair. »

Deux Lunes découpa à son tour un bout de viande, le sépara en deux et en tendit une part à Naja.

« Celles-là n'ont rien à voir avec les machines que nous connaissons. Nous essayons de remonter à leur source et de couper l'énergie qui les alimente.

— Diable, voilà un projet ambitieux. Si elles sont si terribles que tu l'racontes, t'as aucune chance de les contrarier.

— La chance est minime, c'est vrai, mais nous devons la tenter. Sinon, il ne restera bientôt plus personne. »

L'homme réfléchit en mangeant la cuisse de lapin, puis il s'essuya les

lèvres d'un revers de main.

« Voilà ce que j'propose, mon gars : j'vous prends sur mon rafiote, vous m'aidez à récupérer ma femme et mes enfants, et vos amis par la même occasion, et moi, après, j'vous aide à combattre ces foutues machines. Ça vous va, comme marché ? »

Deux Lunes tendit la main par-dessus le foyer avec un large sourire.

« Ça nous convient très bien. Je suis Deux Lunes, et elle, c'est Naja. »

L'homme serra avec vigueur la main du guérisseur.

« Moi, j'm'appelle Rodag. Assez perdu de temps, faut qu'on embarque si on veut rattraper ces satanés trafiquants. »

Chapitre 28

Un jour, les Cités Unifiées s'effondreront comme Babylone s'est effondrée, comme Ur, Athènes, Sparte et Rome se sont effondrées, comme toute construction humaine est condamnée un jour à s'effondrer.

Joslon Martin-Loden, les dits prophétiques du Sceau des Damnés

Cité Unifiée de NyLoPa

De nombreux corps obstruaient les passages souterrains entre les serres et la Cité. Les veilleuses réparties tous les dix mètres dispensaient un éclairage diffus. Les tapis roulants ne fonctionnaient plus. Des rats intrigués par le silence s'aventuraient autour des conteneurs réfrigérés immobiles d'où s'échappait une âpre odeur de pourriture.

« Tout s'est arrêté », murmura Ava. Sa voix résonna un long moment sous la voûte de la galerie. « Je ne m'étais jamais demandé où était produite la nourriture, ni comment elle était acheminée jusqu'à la Cité.

— Les serres sont elles aussi équipées de filtres, précisa Ganesh. La pollution était l'obsession des concepteurs des cités.

— Qui a décidé du nombre de personnes admises dans les cités ? Sur quels critères ?

— Des critères pas très avouables. La plupart des élites habitaient déjà les capitales d'avant la Grande Guerre. Il a suffi d'expulser les éléments indésirables avant de refermer les portes.

— Pourquoi indésirables ?

— Soupçonnés d'être contaminés, pollués, ou de présenter des séquences génétiques altérées.

— Comment tu as appris tout ça, toi ? On ne l'évoque pas à l'école.

— Le pouvoir des cités n'en est pas très fier. Il se pique de

démocratie, d'égalité, d'humanisme, mais il est basé sur la discrimination. Il faut fouiller un peu pour savoir ce qui s'est passé. Les archives n'ont pas toutes été effacées. »

À mesure qu'il parlait, Ganesh prenait conscience que les cités étaient parvenues au bout de leur logique, que les Ombres étaient seulement l'aboutissement d'un processus enclenché depuis près de trois siècles. Les mécanismes de défense mis en place à leur fondation se retournaient maintenant contre elles.

Après qu'ils eurent parcouru plusieurs kilomètres en longeant les rails où stationnaient les conteneurs distants les uns des autres d'une dizaine de mètres, un brouhaha retentit et enfla rapidement, haché de rafales de fusils d'assaut. Ils se plaquèrent dans un renfoncement, l'arme au poing. Des centaines de silhouettes filèrent devant eux, pourchassées à en croire leur course affolée et leurs yeux fous de terreur. Les rafales se rapprochaient, suivies de hurlements et de gémissements.

« C'est quoi encore, ce bordel ? » murmura Ava.

Ganesh sortit de sa cachette et s'approcha d'un garçon d'une quinzaine d'années qui passait non loin de lui.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Le garçon s'arrêta et le fixa d'un air hébété en reprenant son souffle. Les couleurs inhabituelles de ses cheveux, d'un jaune tirant sur le vert, et de ses yeux noirs et pailletés d'or, indiquaient qu'il avait déjà eu recours aux corrections génétiques malgré son jeune âge. De même, la pâleur diaphane de son teint n'était probablement pas seulement due à la peur. L'odeur qui se dégageait de lui, un mélange de parfum agressif et de sueur, était caractéristique des adolescents parisiens. Ses vêtements tachés et froissés n'avaient pas été lavés depuis bien longtemps.

« Ils sont presque tous morts, là-haut, haleta-t-il. Et ils achèvent les survivants.

— Qui ça, ils ?

— Des tueurs, des sortes de soldats, des tarés. »

Le garçon voulut reprendre sa course, mais Ganesh l'en empêcha en lui saisissant le bras.

« Lâchez-moi, gémit-il. Ils sont lancés à nos trousses.

— Les autres sont morts de quoi ?

— J'en sais rien. Ils sont tombés d'un seul coup, comme foudroyés. Il y a des corps partout.

— Tu avais ta biopuce au moment où c'est arrivé ?

— Quelle importance ? Lâchez-moi, putain !

— Réponds.

— J'avais reçu la nouvelle, comme tout le monde, mais je ne l'avais pas encore installée.

— Pourquoi ?

— Je me suis défoncé aux nano-neuro pendant trois jours. »

Ganesh relâcha le garçon, qui reprit sa course folle au milieu des autres citadins en fuite, et rejoignit Ava.

« Tout le monde est mort là-haut. »

Ava blêmit et désigna les fuyards d'un geste hésitant.

« Pas tous.

— Une armée se charge de liquider les survivants. Sans doute les tueurs qui ont exterminé la population des souterrains. »

Ava demeura un temps silencieuse, les yeux baissés sur le sol.

« Ça veut dire qu'on ne peut pas rentrer dans la Cité, reprit-elle d'une voix sourde.

— On n'a pas d'autre choix que de suivre ceux-là et de nous réfugier dans le pays horcite, confirma Ganesh.

— Sans savoir ce que sont devenus mes parents, mon frère, mes copines... Tu n'as personne, toi, Ganesh ? »

Il la prit par les épaules et la serra contre lui.

« Je n'ai plus que toi. »

Des larmes roulèrent sur les joues d'Ava.

« Je n'ai plus que toi aussi. »

Le flot des fuyards se tarissait peu à peu. Les rafales se rapprochaient encore tout en se faisant plus espacées.

« Fichons le camp avant que les nettoyeurs déboulent. »

Ils s'élancèrent sur les traces des citadins maintenant clairsemés qui surgissaient de l'obscurité. Ralentie par ses talons, Ava finit par se débarrasser de ses chaussures et courir pieds nus. La douleur à son genou se réveilla au bout d'une centaine de mètres, mais elle serra les dents pour ne pas ralentir l'allure. Ganesh lançait de fréquents coups d'œil en arrière. Les lueurs brèves et rageuses des rafales d'armes automatiques déchiraient régulièrement l'obscurité, mais on ne distinguait toujours pas les silhouettes des tueurs. Ava poussait un cri chaque fois que l'un de ses pieds se posait sur une excroissance de béton ou un éclat métallique jonchant le sol. Il leur fallut presque une heure pour rejoindre les entrepôts d'où partaient les galeries et les rails d'alimentation. Des courants d'air dispersaient l'odeur de fermentation régnant dans les immenses salles où s'entassaient les conteneurs frigorifiques en partance pour la Cité.

Les citadins en fuite s'éparpillaient dans la pénombre.

« Par où ? » souffla Ava, les pieds en sang.

Reprenant son souffle et ses esprits, Ganesh observa les lieux. Les veilleuses s'étant éteintes, il lui fallut quelques secondes pour accoutumer ses yeux aux ténèbres profondes qui ensevelissaient les entrepôts souterrains, pour entrevoir les formes figées et légèrement plus claires des cloisons, des plafonds, des engins, des conteneurs et

des escaliers.

« Je crois me souvenir que la sortie est par là. »

Ava grimaça et désigna ses pieds.

« Je vais pas pouvoir continuer longtemps comme ça.

— Il faut qu'on te trouve des chaussures et des vêtements plus pratiques.

— Tu connais une boutique dans le coin ? »

Il lui prit le menton et l'embrassa furtivement.

« On ne peut pas rester là en tout cas. »

En écho à ses paroles, plusieurs rafales retentirent et restèrent un long moment en suspension dans l'obscurité.

« C'est vraiment la fin, Ganesh ? »

Le désespoir dans les yeux clairs d'Ava le bouleversa.

« La fin d'un âge, oui. Comme les yugas de la mythologie hindoue. Les Ombres nous ont poussés dans le Kaliyuga, l'âge de la destruction et des ténèbres. »

Il la prit par la main et se dirigea vers ce qui lui semblait être la sortie. Ils traversèrent une succession d'entrepôts. Ganesh se demanda où étaient passés les soldats de NyLoPa censés défendre les serres des attaques horcites. Le pouvoir les avait sans doute rappelés dans la Cité pour juguler les émeutes.

Une femme affolée, essoufflée, surgit de l'obscurité.

« J'ai perdu mon mari et ma fille. Aidez-moi à les retrouver.

— Comment voulez-vous qu'on retrouve qui que ce soit dans ce bordel ? » grogna Ava.

La femme avait sans doute passé la soixantaine en dépit d'une peau parfaite et d'une chevelure brune exempte de tout fil blanc. Sa tenue, une robe écrue fendue jusqu'à la taille, un pantalon collant noir, des chaussures étroites et vernies, révélait son appartenance aux milieux branchés parisiens. Ganesh n'eut pas besoin de l'analyse morphopsychique de sa biopuce pour estimer qu'elle avait subi une bonne dizaine de corrections génétiques.

« Avez-vous eu le temps d'installer votre nouvelle biopuce ? » demanda-t-il.

La question parut la prendre au dépourvu.

« Nous étions en déplacement à New York et nous ne sommes rentrés qu'une heure avant que... avant que... »

Elle éclata en sanglots.

« À mon avis, c'est la raison pour laquelle vous êtes toujours en vie », dit Ganesh.

Elle leva les yeux sur lui en reniflant.

« Comment ça ? »

— J'ai l'impression que l'attaque générale des Ombres était liée à la nouvelle biopuce.

— Elle était censée nous garantir une meilleure sécurité, hoqueta la femme.

— Les Ombres se sont arrangées pour faire croire à la population que la nouvelle biopuce les protégerait, et c'était justement d'elle dont elles avaient besoin pour lancer leur ultime offensive.

— Ce sont pourtant les services de la mairie qui ont mené la campagne d'information. »

Des rafales étouffées résonnaient de temps à autre dans le lointain.

« Reste à savoir qui manipule les maires et leurs conseillers. » Ganesh réfléchit quelques instants. « Voilà pourquoi les fouineurs ne trouvaient aucun indice sur les lieux des crimes, reprit-il. La mort venait de l'intérieur. Par l'intermédiaire des puces. Comme si elles servaient de relais à des vibrations qui détruisent le cerveau. Seuls ceux qui n'ont pas eu le temps de s'injecter la nouvelle biopuce ont échappé à l'attaque massive. Et ceux-là, ce sont les tueurs lancés à nos trousses qui sont chargés de les éliminer.

— Qui a intérêt à faire ça, putain ? souffla Ava. Une cité n'aurait aucun intérêt à éliminer ses habitants. Les horcites ?

— Peu probable. Je suis prêt à parier qu'ils ont eux aussi subi des attaques. Et puis, il leur faudrait une maîtrise de la technologie qu'ils n'ont pas. Les réponses viendront peut-être plus tard.

— Ou pas... »

Ava leva ses pieds l'un après l'autre pour les examiner ; ils présentaient tous les deux des petites écorchures d'où perlaient des gouttes de sang.

« Vous pensez que j'ai une chance de retrouver mon mari et ma fille ? » insista la femme.

Ganesh haussa les épaules : ce genre de scène se multiplierait dans les heures et les jours à venir, et il ne pourrait pas venir en aide à chaque citoyen perdu dans le pays horcite. Les tueurs n'auraient sans doute pas besoin de terminer eux-mêmes le travail.

« Je n'en sais rien, madame, j'espère seulement que vous aurez de la chance. »

Sa réponse souffla toute lumière dans les yeux de la femme, qui s'éloigna d'eux d'une démarche d'automate.

Le dernier entrepôt donnait sur une serre où déambulaient des chèvres broutant les feuilles des buissons et des arbustes plantés dans des carrés alignés. La nuit tombait et chassait les lueurs mourantes du jour.

De nouvelles détonations éclatèrent. Elles n'avaient pas retenti derrière Ava et Ganesh, mais devant. Un deuxième bataillon de tueurs venait dans leur direction, prenant les fuyards à revers.

« Merde, y en a d'autres ! grogna Ava. Ils doivent contrôler la sortie. On ne peut plus passer. »

Ganesh avisa un escalier sur sa droite.

« Par là, peut-être. »

Gravissant les marches métalliques quatre à quatre, ils atteignirent un premier large palier d'où partaient d'autres escaliers. Ils empruntèrent le premier qui se présentait et montait en colimaçon. Tout en haut, ils passèrent sur une vaste plate-forme faite d'un métal épais et noirci par endroits.

« Sans doute une aire d'atterrissage pour les hélicoptères », lança Ganesh.

Ils se trouvaient à hauteur du dôme transparent et renforcé par des structures métalliques, d'où ils avaient une vue d'ensemble de la serre plongée dans un clair-obscur diffus. En contrebas, des silhouettes grises avançaient entre les allées, tirant à bout portant sur tout fuyard qu'elles débusquaient de leurs cachettes.

La plate-forme communiquait via d'étroits couloirs avec d'autres aires du même métal et maculées des mêmes taches noires.

Un grondement enfla au-dessus de leurs têtes. Ganesh aperçut les faisceaux des phares d'un appareil en vol quasi stationnaire.

Les moyens de transport des cités n'ont guère évolué au cours du dernier siècle. Le tube sous-marin entre Londres et New York, achevé dans le temps record de dix mois et sept jours, préfigurait pourtant une évolution fulgurante dans le domaine des supraconducteurs, mais les cités, vivant en autarcie, n'ont pas éprouvé le besoin de développer les technologies des transports et se sont contentées de peaufiner les systèmes existants, terrestres, maritimes ou aériens. Pour se rendre d'une cité à l'autre, on avait le choix entre les hélicoptères aux performances améliorées qui pouvaient parcourir trois mille kilomètres sans refaire le plein de carburant ; les bateaux, dangereux à cause de la piraterie et donc très peu utilisés ; les véhicules terrestres, trop lents et susceptibles de tomber dans les embuscades tendues par les clans horcites ; enfin, les sous-marins nucléaires, vétustes et mal entretenus.

L'hélicoptère restait le moyen privilégié, le ciel étant le seul endroit sûr – sauf évidemment quand la distance entre les deux cités excédait les trois mille kilomètres ; il fallait alors se résoudre à se poser près d'un des réservoirs de carburant disséminés dans le pays horcite pendant la Grande Guerre. Les passagers des hélicoptères, des responsables politiques le plus souvent, étaient toujours flanqués d'une escorte armée chargée de les protéger des attaques horcites. La plupart des vols se déroulaient sans anicroche, mais il arrivait parfois que des batailles féroces se disputent à proximité des réservoirs et que les clans, après avoir massacré les passagers, les membres de l'équipage et les soldats de

l'escorte, s'emparent d'un appareil dont ils ne savaient ensuite pas quoi faire. Le plus important pour les assaillants était de prendre le contrôle de ces énormes réserves de carburant qui leur assuraient pouvoir et richesse pendant un certain temps, et qui, en même temps, suscitaient envie et ressentiment débouchant toujours sur une guerre meurtrière.

L'hélicoptère, un appareil d'une capacité de vingt-cinq passagers, se posa sur l'aire métallique dans un déluge de bruits et de courants d'air. Ses trois pales tournèrent encore un petit moment avant de ralentir et de s'immobiliser dans un ultime sifflement. La porte latérale coulisssa. Trois soldats en jaillirent, casqués, armés de fusils d'assaut, et se déployèrent une dizaine de mètres devant l'engin, genou à terre. Les suivit une délégation constituée de deux hommes et de trois femmes, tous vêtus de tenues strictes, administratives, puis d'autres soldats, sans doute chargés de surveiller les arrières, et enfin les quatre membres de l'équipage, sanglés dans des uniformes noirs et dorés.

Ganesh sortit de son recoin et s'avança vers eux.

« Bouge plus ! » aboya un soldat en le couchant en joue.

Ganesh leva les bras avant de s'immobiliser.

« J'appartiens au corps des fouineurs, déclara-t-il. Je viens vous prévenir de ce qui se passe dans la Cité. »

L'une des femmes de la délégation se détacha du groupe.

« Eh bien, monsieur, que se passe-t-il ? » Son visage émacié, ses yeux durs, presque minéraux, et sa maigreur s'accordaient parfaitement à son ton autoritaire, tranchant. « Pressez-vous, nous n'avons pas tout notre temps.

— Une attaque massive des Ombres a eu lieu il y a de cela deux ou trois heures. » Ganesh s'appliquait à parler d'une voix claire et forte. « Elle a touché l'ensemble de la population de NyLoPa. Des tueurs se sont déployés pour achever les survivants. Venez constater par vous-même. Ils quadrillent actuellement les serres. »

Ganesh eut l'impression que son interlocutrice, malgré tous ses efforts pour garder la maîtrise d'elle-même, avait légèrement blêmi. Elle le fixa quelques instants sans dire un mot avant de s'avancer vers lui.

« Vous n'allez tout de même pas croire ce fou, Yssa », cria l'un des hommes de la délégation.

La femme ne tint pas compte de l'avertissement. Elle se contenta d'ordonner à l'un des soldats de la suivre, puis ajouta, sans se retourner :

« Personne ne bouge d'ici avant mon retour. »

Ganesh les conduisit, le soldat et elle, par les différentes aires jusqu'au dôme de la serre. Ava sortit à son tour de sa cachette et se

joignit à eux.

« Ava, une collègue stagiaire », précisa Ganesh.

Ils se collèrent devant la paroi de verre du dôme et observèrent la serre. Des ombres grises continuaient d'arpenter les allées et d'ouvrir le feu chaque fois qu'une silhouette se fourvoyait dans leur champ visuel.

« Les Ombres ne sont pas de simples tueurs en série, affirma Ganesh. Elles ont apparemment décidé de planifier l'extinction de l'espèce humaine.

— Une armée, même nombreuse, même supérieurement armée, ne peut suffire à exterminer une espèce entière, rétorqua la femme.

— Comme je vous le disais, ces soldats ne sont que des nettoyeurs. » Il désigna son crâne. « La véritable bataille s'est déroulée là dedans, par l'intermédiaire des biopuces. Et nous l'avons perdue. »

Les sourcils de la femme se froncèrent.

« Ça expliquerait pourquoi les signaux en provenance de NyLoPa se sont interrompus depuis plus de deux heures. Et que nous ne recevions plus aucune communication d'IsMoBer, la Cité d'où nous venons.

— Qu'est-ce que vous étiez allée faire à IsMoBer ?

— Mission confidentielle.

— Oh, vous savez, ceux qui vous l'ont confiée ne sont certainement plus là pour vous entendre. »

Elle suivit un instant du regard les évolutions des tueurs dans les allées de la serre.

« Juste, lâcha-t-elle entre ses lèvres serrées. Qu'est-ce que vous nous conseillez, jeune homme ?

— De fuir et de vous planquer quelque part en attendant que les choses se tassent.

— En pays horcite, vous voulez dire ?

— Les cités ne sont plus des refuges très fiables. Vous bénéficiez d'un hélicoptère et d'une escorte, ce qui augmente vos chances.

— Je devrais sans doute aller vérifier vos assertions dans la Cité.

— Vous pouvez toujours la survoler et constater par vous-même. Mais les Ombres disposent de drones qui peuvent à tout moment vous prendre en chasse.

— Et vous ? Que comptez-vous faire ?

— Je ne sais pas encore.

— Il nous reste quelques places dans l'hélico. Si vous voulez en profiter... »

Ganesh consulta Ava du regard ; elle lui signifia son accord d'un hochement de tête.

« Nous acceptons votre proposition. »

Après avoir jeté un dernier coup d'œil à la serre, la femme se retourna et marcha d'une allure résolue en direction de l'hélicoptère.

Il y a pire que le vendeur de chair humaine, il y a l'acheteur de chair humaine. Que cesse le désir de posséder d'autres êtres humains, et cessera aussitôt le besoin de les capturer pour les vendre.

Proverbe des bords de la mer Méditerranée

Pays horcite

L'embarcation de Rodag filait bon train sur le Ronn. Il ne n'agissait pas d'un radeau semblable à ceux des Bartlos, mais de deux barques parallèles reliées par un plancher de rondins qui formaient une sorte de catamaran. Rodag la pilotait à l'aide de sa seule perche qu'il maniait avec une habileté déconcertante, s'arrangeant pour choisir les courants les plus rapides. Le géant et ses passagers ne cessaient de fixer les rives du fleuve encore baignées d'encre nocturne. À deux reprises, ils crurent apercevoir des mouvements entre les buissons ou les arbres, sortirent des courants et se dirigèrent vers la rive, mais, en s'approchant, ils se rendirent compte que l'agitation des banches et des herbes était causée par des hardes de sangliers.

« J'sais qu'ils marchent vite, mais, quand même, on avance à une bonne allure et on devrait les avoir déjà rattrapés », maugréa Rodag.

Ils s'étaient levés à l'aube et avaient aussitôt embarqué sans prendre le temps de manger.

« J'ai faim, dit Naja.

— On dirait Josp », railla Deux Lunes.

Le sourire de Naja se teinta de mélancolie.

« Il me manque. Pas à toi ?

— Si, et pas seulement pour ses prémonitions. »

Ils se tenaient tous les deux accoudés au garde-corps rudimentaire entourant le plancher de rondins.

« Tu crois qu'on les retrouvera ? »

Deux Lunes observa la berge hérissée de rochers torturés et d'épineux élancés. Toujours pas de traces des ravisseurs de Josp et de Colb, ni des Cavaliers de l'Apocalypse. Les environs ne semblaient habités que par les lapins, les serpents et les rapaces.

« Je ne sais pas. Personne ne peut prédire l'avenir, à part Josp. La seule chose qu'on ait à faire, c'est de vivre chaque moment comme si c'était le dernier. »

Le soleil se levait au-dessus des crêtes et teintait de rose l'eau frissonnante du fleuve. Un nuage isolé et mordoré traversait paresseusement l'immensité céleste. Naja hésita avant de prononcer les mots qui se bousculaient dans sa gorge.

« Maintenant que je te connais, j'ai pas envie de mourir trop vite. »

Deux Lunes ne chercha pas à dissimuler l'émotion qui l'étreignait. Il lui serra l'avant-bras et la dévisagea avec intensité. Elle eut l'impression de se noyer dans ses yeux d'un gris très clair.

« Moi non plus, Naja. On va tout faire pour rester en vie. »

Depuis ma tendre enfance, j'accompagnais mon père au grand marché qui se déroulait toutes les pleines lunes sur la plage des Sept. Les bandes errantes et les maquignons de la côte s'y donnaient rendez-vous pour commercer la chair humaine. Mon père achetait une grande quantité d'hommes, de femmes et d'enfants capturés pour les enfermer dans ses cages roulantes et les revendre aux familles aisées qui recherchaient de la main d'œuvre ou des objets de plaisir. Il obtenait le plus souvent de bons prix parce que les captifs, faméliques, épuisés, malades, faisaient davantage pitié qu'envie. Il les soignait et les remplumait avant de les présenter à ses clients qui, ensuite, en disposaient selon leur bon ou leur mauvais plaisir. Il avait l'œil, mon père, il décelait les moindres déformations, les infections, les défauts génétiques ou esthétiques, il négociait avec âpreté et finissait toujours par obtenir les lots qu'il voulait au tarif qu'il avait au préalable fixé. Je l'admirais et j'essayais, pendant le voyage retour, de résister à l'appel du sommeil pour comprendre ses critères de sélection. Je marchais à côté des chariots tirés par des chevaux et observais les êtres que les hommes de main de mon père y avaient enfermés. Les enfants de mon âge, surtout, retenaient mon attention. La plupart d'entre eux étaient d'une maigreur affligeante. Comme on les avait dévêtus pour la présentation et qu'on ne les avait pas rhabillés — leurs vêtements crasseux étaient brûlés sur la plage —, on voyait saillir leurs côtes et leurs hanches. Leurs regards m'interloquaient : ils exprimaient une telle résignation qu'ils semblaient très proches de l'état animal. Je n'arrivais pas à deviner pourquoi mon père avait mis un tel acharnement à les acheter, ni comment ces chats écorchés donneraient aux acheteurs potentiels l'envie de les posséder. Une fois arrivés au domaine, ils étaient placés deux par deux dans des cellules, soignés par un vieux guérisseur du nom de Chom et nourris jusqu'à ce qu'ils aient repris forme humaine. Alors apparaissait leur beauté, leur singularité, et le choix de mon père me semblait après coup évident. Puis les acheteurs défilaient à la maison et leurs acquisitions, à nouveau enfermées dans les

chariots, partaient pour leur destination finale. Le domaine a compté jusqu'à deux cent vingt-neuf captifs, et j'ai pensé que, s'il leur prenait l'idée de se révolter, ils déborderaient les cinquante soldats de mon père, malgré leurs armes et leur grande vigueur.

La mer Méditerranée méritait bien son surnom de Grande Bleue. Elle se confondait à l'horizon avec le ciel. Sa surface légèrement frissonnante se parait d'argent et d'or. Naja n'avait pu retenir un cri d'enthousiasme en découvrant, au sortir du fleuve, l'immense étendue d'eau. Ils l'avaient atteinte au bout d'une journée de navigation. Ils n'avaient pas pris de repos pendant la nuit et s'étaient seulement arrêtés pour manger les poissons pris dans le filet jeté par Rodag à l'arrière de l'embarcation. Le géant avait allumé un feu de branches mortes et de pommes de pin sur lequel il avait disposé les prises argentées.

« Ces foutus Furtifs ne prennent donc jamais de repos ? avait-il grondé en retournant les poissons sur les pierres plates qui servaient de plaques de cuisson.

— Furtifs ? avait relevé Deux Lunes.

— C'est comme ça qu'on les surnomme. À cause de leur discrétion et de leur rapidité. »

Rodag avait levé les yeux sur le ciel et observé la lune.

« Elle sera pleine demain ou après-demain. Les marchés de chair humaine se tiennent les nuits de pleine lune. Il faut absolument qu'on arrive avant le marché. Après, les prisonniers seront éparpillés chez les acheteurs, et les recherches beaucoup plus difficiles.

— Même si on arrive à temps, avait objecté Naja, on n'est que trois, et je suis la seule à avoir une arme à feu. »

Rodag avait piqué un poisson avec un bout de bois pointu et l'avait tendu à la jeune femme.

« Si on n'est pas capable d'affronter ces pillards, alors c'est même pas la peine d'essayer de neutraliser les Cavaliers. Faudra juste se montrer malins.

— Tu connais la plage où se tient le marché ? » avait demandé Deux Lunes.

Rodag avait secoué la tête.

« Je sais juste que c'est l'une des plus grandes de la côte et qu'elle est pas loin de l'embouchure du fleuve. On trouvera bien quelqu'un qui nous renseignera.

— Espérons qu'on trouve encore des vivants dans le coin », avait ajouté Deux Lunes à voix basse.

Le fleuve Ronn achevait sa course dans un marécage et se divisait en de multiples bras, parfois réduits à de simples ruisseaux, pour se jeter

dans la mer. Des nuées de grands oiseaux blancs et roses s'envolaient dans un bruissement assourdissant lorsque l'embarcation, portée par les faibles courants et les puissants coups de perche de Rodag, s'avancait entre les hautes herbes. Le soleil ne s'était pas encore levé, et quelques étoiles brillaient encore dans le ciel traversé de stries roses et dorées.

Ils échouèrent sur un banc de sable et décidèrent d'abandonner l'embarcation à l'orée d'une forêt de pins. Ils ne prirent pas le temps de la camoufler, estimant que, même s'ils entreprenaient le voyage du retour, elle ne leur serait d'aucune utilité pour remonter le courant de Ronn.

La chaleur, qui montait rapidement, deviendrait probablement insupportable avec l'apparition du soleil.

« Est ou ouest ? demanda Deux Lunes à Rodag.

— Plutôt l'ouest, répondit le géant. Mais j'suis sûr de rien. Faut vraiment qu'on trouve quelqu'un. »

Prenant la direction opposée au soleil levant, ils traversèrent une étendue constituée de sable et de boue.

« Attention, prévint Rodag. Y a peut-être des sables mouvants dans le coin. »

Il marchait à grands pas, se servant de sa perche pour sonder les passages qui lui semblaient suspects. Parfois, ils s'enfonçaient dans des forêts de roseaux hauts de trois mètres aux panaches transparents d'où ils délogeaient d'autres grands oiseaux blancs et roses. Des insectes minuscules, agressifs, rayés et bourdonnants semaient des piqûres brûlantes sur les parties dénudées de leurs corps. Deux Lunes n'en avait jamais vu de semblables dans les environs du Haut Lieu, ni dans ceux du Noyau. Ce n'était pas des moustiques, mais un mélange improbable de mouche, de guêpe et de taon. Des serpents aux écailles translucides s'agitaient et se redressaient, gueule ouverte, dans des flaques d'eau verdâtre.

« S'aurait bien qu'ces bestioles soient venimeuses », marmonna Rodag.

Le pire poison est aussi la meilleure des guérisons, aurait dit Dents de Rat. Il y avait certainement un excellent remède à tirer du venin de ces reptiles.

Rodag retira sa veste d'étoffe aux mailles grossières et dévoila un curieux torse, percé d'un grand creux au milieu de la poitrine, comme s'il avait été heurté par une large pierre ou qu'il s'était empalé sur une poutre. On se demandait où pouvaient se loger le cœur et les poumons dans un espace aussi restreint.

« C'est d'naissance, expliqua le géant. J'suis arrivé avec ce satané trou, et il s'est jamais comblé par la suite. Mais il m'empêche pas de vivre. »

Naja résista à la tentation de retirer sa veste de peau à son tour. Elle refusait d'offrir sa poitrine aux piqûres des insectes et au regard de Rodag malgré la chaleur qui ne cessait de grimper. Deux Lunes, lui, ne transpirait pas. Le froid et le chaud ne semblaient avoir aucun impact sur lui. Il marchait d'un pas régulier, presque métronomique. Ses yeux papillonnaient sans cesse d'un point à l'autre. Naja aimait la vivacité et l'acuité de son regard, qui se posait de temps à autre sur elle. Elle aimait également les sourires qu'il lui glissait régulièrement, les frôlements de ses mains sur les siennes, cette sérénité qui débordait de lui et chassait ses propres tourments comme l'apparition d'un grand fauve égaille les corbeaux et les autres charognards. Elle aimait tout de Deux Lunes. Il la rendait meilleure, plus forte, plus courageuse, plus douce, plus femme. Même s'il vivait avec une épée suspendue au-dessus de la tête – le cancer foudroyant qui avait emporté son père et son grand-père aux alentours de la trentaine –, il était la grâce incarnée.

Ils rencontrèrent un homme au sortir d'une forêt de roseaux, un vieillard agenouillé dans la vase, affairé à relever des nasses métalliques dans lesquelles s'étaient pris des poissons. Comme il ne les avait pas entendus, il sursauta lorsqu'il les découvrit tout près de lui. Son visage haché de rides se couvrit de cendres. Il voulut fuir, mais la pointe de la perche de Rodag se posa sur son cou et l'en dissuada.

« N'aie pas peur, fit le géant. Juste une question. Sais-tu où est la plage où se tient le marché de chair humaine ? »

Le vieillard acheva de se redresser. Ses hardes déchirées et maculées de boue laissaient entrevoir des fragments de corps usé. Il fixa ses vis-à-vis d'un air hébété.

« Tu comprends ma langue ? insista Rodag.

— La plage des Sept, finit par répondre le vieil homme.

— Loin d'ici ?

— Environ une journée de marche en suivant la direction de l'ouest. Qu'est-ce que vous allez faire là-bas ?

— Récupérer ma femme, mes deux enfants et deux amis enlevés par des trafiquants. »

Le vieillard hocha la tête d'un air dubitatif.

« C'est que vous devrez affronter une véritable armée là-bas.

— Tu y es déjà allé ?

— Une fois, pour voir. J'avais rien à vendre, rien à acheter. J'ai pas d'argent, ni même de maison.

— Tu vis où ?

— Dans une hutte de roseaux que je reconstruis tous les ans. Je vis seul depuis la mort de ma femme. Elle a été emportée par une épidémie, ça fait trente ans de ça. »

Naja se rendit compte, à la tristesse assombrissant les yeux du

vieillard, que la plaie n'était pas cicatrisée.

« Même si les chances sont minces, vous avez bien raison de vouloir sortir les vôtres des griffes de ces charognards, reprit-il. Mais vous devez vous dépêcher. La lune sera pleine cette nuit, et le marché débutera juste après le coucher du soleil. »

Il s'agenouilla et plongea les mains dans une large flaque pour en extraire une nasse, signifiant que l'entretien était clos.

« Merci et bonne chance à toi », dit Rodag.

Le vieillard ne répondit pas, arc-bouté sur sa nasse, recroquevillé sur ses souvenirs.

Le crépuscule empourprait le ciel et la surface ondulante de la Méditerranée. Ils avaient marché tout le jour sans manger ni boire ni prendre le moindre temps de repos, traversant des paysages tantôt plats, tantôt escarpés, affrontant une chaleur de plus en plus étouffante et des nuées d'insectes agressifs. Ils n'avaient croisé personne sur leur chemin, seulement quelques sangliers et des nuées d'oiseaux de toutes sortes.

Ils suivaient depuis plusieurs kilomètres une ancienne route au bitume défoncé et couvert d'une végétation rampante. Elle sinuait dans les collines habillées de forêts de pins partiellement incendiées.

« Y a du monde par là. »

Naja désignait la caravane cahotante qui s'étirait plus bas sur les amples méandres de la route.

« Des cages. » Rodag remit sa veste dont il referma soigneusement les attaches de bois. « Elles sont vides. Ils se rendent sûrement au marché de la plage des Sept. Y a plus qu'à les suivre. »

Tirés par des chevaux, les chariots gardaient les uns avec les autres un intervalle de cinq ou six mètres. Les conducteurs se tenaient assis sur des bancs situés à l'avant. Des hommes en armes marchaient à côté des véhicules aux roues cerclées de fer. Le dernier de la file n'était pas un simple plateau portant une cage à barreaux, mais une voiture fermée par des fenêtres, de laquelle on discernait des passagers.

Rodag, Deux Lunes et Naja ne rencontrèrent aucune difficulté à suivre les chariots à distance. Ils empruntèrent un sentier qui sillonnait entre la route et la mer en surplombant l'une et l'autre de quelques mètres. Au fur et à mesure qu'ils progressaient en direction du soleil couchant, d'autres convois, plus ou moins importants, et des bandes à pied, venant pour la plupart de l'intérieur des terres, se joignirent à la caravane et s'étirèrent en long ruban entre les frondaisons.

« On approche », souffla Rodag.

Deux Lunes tenta de repérer Josp et Colb dans les petits groupes de captifs qui allaient à pied, mais il ne distingua pas les silhouettes

caractéristiques du petit homme et du trappeur.

Ils arrivèrent, alors que le soleil plongeait dans la mer, sur une immense étendue de sable blanc sur laquelle dansaient les feux des premiers bivouacs.

« C'est grand ! » s'exclama Naja.

La plage s'étendait en effet sur des centaines de mètres de profondeur et sur plusieurs kilomètres de longueur. Elle retira ses chaussures pour éprouver l'ineffable douceur du sable et eut l'impression de fouler une matière réactive, vivante. Deux Lunes l'imita. Ils se rendirent au bord de l'eau ondulante et y trempèrent les pieds.

« J'propose qu'on parte chacun de notre côté en repérage, lança Rodag.

— Ça ne servirait à rien. » Le regard de Deux Lunes erra sur les groupes humains et les chariots qui se déversaient en continu sur le sable. « Comme ni Naja ni moi ne savons quelles têtes ont ta femme et tes enfants, comme tu ne sais pas quelles têtes ont Josp et Colb, il vaut mieux que nous restions groupés et que nous vérifiions la plage sur toute sa longueur en partant du début. »

Rodag hocha la tête.

« T'as sans doute raison. En ce cas, attendons que l'ensemble des vendeurs soient arrivés.

— Il faut savoir à quelle heure commence la vente. Restez là. Je m'en charge. »

Naja prit la main de Deux Lunes.

« Fais attention à toi. »

Il lui effleura les lèvres de l'index.

« Ne t'inquiète pas. »

Il s'éloigna en direction du bivouac le plus proche.

« Il est toujours comme ça, ton gars ? s'étonna Rodag. Il a jamais l'air contrarié.

— Y a une chose qui le contrarie, corrigea Naja.

— Quoi donc ?

— La souffrance des autres êtres humains. C'est un guérisseur ; il ne pense qu'au bien-être de ses semblables. »

Le géant émit un sifflement prolongé.

« Ben, il risque d'être drôlement contrarié sur cette plage. »

Ils virent Deux Lunes, une cinquantaine de mètres plus loin, s'adresser à des hommes assis autour d'un feu. Il n'obtint probablement pas la réponse attendue puisqu'il repartit en direction d'un autre bivouac. Les étoiles s'allumaient dans le ciel rougeoyant.

« Il a l'air d'un agneau tout tendre comme ça, reprit Rodag, et pourtant il se fait jamais manger par les loups.

— C'est sans doute qu'il est plus fort qu'un loup. »

En prononçant ces mots, Naja éprouva un formidable sentiment de fierté : c'était elle que Deux Lunes aimait. Elle l'accompagna du regard jusqu'à ce qu'il s'évanouisse dans l'obscurité naissante.

Chapitre 29

Si le soleil est le père de BarPer, la montagne est sa protectrice, la mer sa marraine, et l'âme catalane sa mère.

Proverbe de BarPer

Cité Unifiée de NyLoPa

L'hélicoptère survolait un paysage vallonné et verdoyant en partie escamoté par l'obscurité naissante. Un silence pesant régnait dans le compartiment occupé par les cinq délégués de la mairie de Paris, les six soldats, les deux hôteses de l'équipage, Ganesh et Ava. Les têtes des pilotes dépassaient des sièges de la cabine éclairée par les lueurs bleues du tableau de bord. Suivant la suggestion de Ganesh, Yssa leur avait ordonné d'effectuer un vol de reconnaissance au-dessus de la Cité. L'appareil, lui-même équipé d'un pare-filtre, n'avait rencontré aucune difficulté à franchir les différentes barrières isolantes probablement désactivées.

Le spectacle qu'ils avaient découvert en contrebas leur avait glacé le sang : des milliers et des milliers de cadavres éparpillés dans les rues, déjà assaillis par les rats et les corbeaux. Une terrible impression de désolation. L'hélico avait poussé jusqu'aux vestiges de l'Arc de Triomphe. Ils n'avaient repéré aucun citadin vivant, seulement des grouillements de rongeurs, de volatiles et d'insectes autour des cadavres.

Yssa donna le signal du retour, estimant qu'il ne servait à rien de brûler davantage de carburant, qu'il fallait maintenant réfléchir à une solution de repli. Ils s'éloignèrent de la Cité et se posèrent, une centaine de kilomètres plus loin, dans une clairière au milieu d'une forêt. Ils restèrent un long moment sans parler, en état de choc, prenant conscience qu'ils ne reverraient plus jamais leurs familles ni leurs amis, puis, après la distribution de sandwiches et de boissons par les deux hôteses de bord, ils tinrent conseil. Les six soldats se déployèrent en cercle autour d'eux.

En tant qu'ancienne adjointe du maire de Paris, Yssa dirigea les

débats. Ils étaient maintenant un petit groupe de dix-sept personnes qui devaient s'organiser pour survivre. Une hôtesse éclata en sanglots en balbutiant qu'elle avait mis au monde une petite fille quelques semaines plus tôt.

Yssa demanda à Ganesh comment il avait découvert que les Ombres utilisaient les biopuces pour déclencher leur « humanicide ». Il leur raconta aussi brièvement que possible son enquête, les pistes suivies et abandonnées, les indices semés par son parrain Théodore, la découverte des cadavres dans les souterrains, les déductions qui leur avaient permis, à Ava et lui, de faire le lien entre les Ombres et les biopuces.

« La biopuce est le seul élément commun à tous les Citadins. Et les hordes de tueurs sont chargées de liquider ceux qui, d'une manière ou d'une autre, en sont dépourvus : les transfuges de la Cité, mais aussi les horcites.

— Reste à savoir qui est à l'origine de cette extermination, commenta Yssa.

— Nous avons pensé à une autre cité. Mais, en ce cas, pourquoi s'acharner sur les horcites ?

— IsMoBer semble avoir subi les mêmes attaques à en juger par son silence soudain.

— Il nous faudrait sans doute aller vérifier dans une autre cité, intervint Marlo, l'un des deux hommes de la délégation parisienne.

— Une bonne idée, approuva Yssa. À condition que nous récupérions du carburant.

— L'hélico dispose d'un système de reconnaissance des cuves de ravitaillement disséminées dans le pays horcite, déclara Anton, le pilote le plus âgé. Nous devrions pouvoir refaire le plein sans problème.

— Quelle cité proposez-vous ? demanda Yssa à Marlo.

— BarPer, la cité catalane. C'est l'une des plus proches.

— Quelqu'un a une meilleure idée ? »

En l'absence de réponse, on adopta la suggestion de Marlo. La nuit approchant, ils décidèrent de dormir dans l'hélico transformé en dortoir, puis de prendre la direction de BarPer le lendemain matin.

« Si l'attaque des Ombres concerne l'ensemble des cités, que ferons-nous ensuite ? » lança Karpha, l'une des deux assistantes d'Yssa, une fille d'une vingtaine d'années aux cheveux bruns coupés très court.

Yssa se tourna vers Ganesh.

« Qu'en pensez-vous ? »

Le fouineur prit son temps pour répondre.

« Si toutes les cités sont touchées, comme je le crains, nous ne serons plus en sécurité nulle part. Les Ombres ont tout prévu : des ondes ou des vibrations pour détruire les cerveaux des Citadins équipés de

biopuces, des soldats pour exterminer les survivants, des drones et probablement d'autres engins pour surveiller le ciel, les océans et les continents.

— Il faut des moyens considérables pour mettre en place un tel dispositif...

— Je crois que ce sont les cités elles-mêmes qui leur ont fourni ces moyens. Les Ombres n'ont eu qu'à les détourner à leur propre profit. Elles n'ont pas agi à notre insu, elles se tenaient là, en évidence, mais nous étions aveugles.

— Si votre hypothèse est juste, il ne s'agit pas d'une offensive extérieure, mais d'une conspiration de l'intérieur. Et nous n'avons toujours pas de réponse à cette question : qui a intérêt à éradiquer l'espèce humaine de la surface de la Terre ? »

Comme la nuit commençait à les envelopper dans son sein froid et humide, ils se replièrent dans l'hélicoptère et s'installèrent dans la cabine équipée de confortables fauteuils.

« Des adeptes de la Fin des Temps ou d'autres mouvements apocalyptiques ? suggéra Marlo.

— Ils n'en auraient pas eu les moyens, objecta Ganesh. Je penche pour une autre espèce infiltrée dans les sphères du pouvoir et de la haute technologie.

— Une autre espèce ? s'exclama Leif, le deuxième homme de la délégation, un adepte des corrections génétiques à en croire ses cheveux, sa peau, ses yeux et ses lèvres. Vous voulez dire... une espèce extraterrestre ? »

Ganesh haussa les épaules.

« Ou encore une nouvelle espèce d'humain. Des humains modifiés, peut-être.

— Mais les exterminateurs dont vous parliez, ils sont bien humains, non ?

— Ils sont difficiles à décrire. On ne voit d'eux qu'une armure intégrale fait d'un métal ou d'un alliage souple et incroyablement solide que nous ne connaissons pas. Les balles n'ont sur eux aucun effet. Ils paraissent indestructibles.

— Charmant ! » soupira Hyat, la deuxième assistante d'Yssa, une blonde aux cheveux coupés en carré qui pouvait aussi bien avoir vingt-cinq ans que cinquante. Comme elle n'avait pas de famille, s'étant consacrée entièrement à son travail et ses parents étant morts depuis bien longtemps, elle portait sur les événements un regard distancié, presque indifférent.

Ils passèrent la nuit dans l'appareil. Ganesh et Ava se débrouillèrent pour occuper deux sièges accolés sur lesquels ils dormirent enlacés.

Au cours de la nuit, des tremblements réveillèrent Ganesh : Ava sanglotait. Il la serra contre lui, elle finit par s'apaiser et se rendormir.

Ils décollèrent à l'aube après que les deux hôteses répartirent la nourriture et les boissons qui restaient dans le placard frigorifique de l'hélico.

Le ravitaillement s'effectua sur une plaine désolée, hérissée de rochers gris couverts d'une lèpre rousse. Le système de détection avait signalé la présence d'une cuve sur l'écran du tableau de bord, et Anton s'était posé à quelques mètres d'une dalle de béton de laquelle s'était automatiquement élevé un tube métallique muni d'un pistolet. Les soldats se déployèrent autour de l'hélico et surveillèrent les environs pendant que Torguy, le deuxième pilote, effectuait le plein.

Des silhouettes surgirent de nulle part au bout de quelques instants et s'approchèrent de l'appareil. Il s'agissait d'hommes et de femmes quasiment nus, hirsutes, armés de bâtons et de pierres.

« Des horcites », souffla Ava.

Taz au poing, Ganesh les observa. La vitesse à laquelle les êtres humains pouvaient régresser l'étonnait et le fascinait. Il ne leur avait fallu que quelques générations pour retourner à l'âge de pierre. La lenteur et la fragilité de l'évolution de l'humanité le laissaient perplexe. Les hommes étaient sur le point de disparaître avant d'avoir eu le temps de développer leur véritable potentiel, comme s'ils s'étaient fourvoyés dans des impasses.

Les horcites se précipitèrent soudain vers l'hélicoptère en lançant des pierres.

« Pourquoi nous attaquent-ils ? cria Karpha.

— Pour nous manger, sans doute, répondit Marlo.

— Ils sont cannibales ?

— Et affamés, visiblement. »

Les rafales des fusils d'assaut des soldats fauchèrent les premiers rangs d'assaillants et figèrent les autres. Les horcites restèrent un long moment indécis, puis, après un bref conciliabule, se remirent à courir en direction de l'hélicoptère. Une deuxième guirlande de rafales les fit battre en retraite en poussant des hurlements de terreur. Certains récupérèrent au passage des corps ensanglantés et les traînèrent derrière eux.

Le ravitaillement s'acheva sans anicroche. Ils reprirent la voie des airs. Collé contre un hublot, Ganesh contempla l'ancien pays de France rendu à la végétation. Seules des ruines éparses résistaient encore à l'envahissement des arbres, des ronces et des plantes parasites.

Au début de l'après-midi, un petit appareil circulaire s'approcha à cinq ou six mètres de l'hélicoptère, puis s'éloigna sans ouvrir le feu.

« Un drone de reconnaissance, précisa Leif, spécialiste des technologies. Il nous a localisés et va donner l'alerte aux drones de

combat.

— Il n'y a pas un moyen d'échapper à leurs capteurs ? demanda Yssa.

— Aucune chance : ils détectent les moindres mouvements, les moindres sources de chaleur. Un hélico n'est vraiment pas un engin furtif. »

Ils volèrent une partie du jour à allure réduite pour économiser le carburant. Aucun autre drone ne se manifesta. Anton se posa à deux reprises pour laisser souffler les turbines. À chaque fois, les soldats se déployaient autour de l'hélicoptère afin de prévenir toute attaque. La première halte dura une heure, la seconde presque deux. Comme les réserves de nourriture étaient épuisées, ils se contentaient de gâteaux apéritifs salés, dénichés par une hôtesse dans l'étroite soute, et de bouteilles d'eau filtrée.

« Nous arrivons à la Méditerranée. » La voix d'Anton, amplifiée par les haut-parleurs, avait dominé le grondement des turbines.

Le soleil couchant éclaboussait de pourpre la surface scintillante de la mer. Au loin, sur le littoral, se dressaient les formes élancées de bâtiments.

« Nous sommes en vue de BarPer », reprit le pilote.

BarPer appartenait à l'organisation des cités malgré ses particularités régionales – certains parlaient volontiers de mauvaise foi légendaire. Elle refusait d'appliquer certaines décisions de l'OCU si elle ne les jugeait pas conformes à son identité catalane. Elle restait liée à sa terre même si la notion de territoire, de région, s'était estompée au profit de l'évolution citadine. Sa langue était le catalan, et sa population ne se donnait pas la peine d'apprendre la langue officielle de l'Organisation des Cités, ce qui obligeait les responsables à prévoir des traducteurs lors des assemblées générales. Son passé avait fait d'elle une rebelle : rébellion contre le fascisme du milieu du ^{xx}e siècle, contre la tutelle madrilène du temps des nations, contre les deux blocs antagonistes au moment de la Grande Guerre, contre les fondateurs des cités enfin.

BarPer occupait une position stratégique importante entre la chaîne des Pyrénées et la mer Méditerranée, ce qui en faisait un élément géostratégique important de l'OCU – voire indispensable pour tout ce qui concernait le trafic maritime méditerranéen. D'autre part, elle était considérée comme une place forte des nanotechnologies avec ses labos de pointe et ses robots assembleurs, une spécialité qui lui donnait un poids considérable malgré, justement, son esprit indépendant et frondeur. Sa

population se montait à cinquante millions d'âmes. Elle avait réussi là où les anciennes nations avaient échoué : elle avait rassemblé en un seul sein les minorités catalanes de France et d'Espagne, créant en quelque sorte le peuple catalan.

Pour m'y être rendu à plusieurs reprises, j'ai apprécié la chaleur et la joie de vivre de ses habitants, peu communes dans les autres cités. À BarPer, on ne privilégiait pas les notions de sécurité et de correction génétique, on cultivait un art de vivre qui rendait ses rues agréables à parcourir et ses places ombragées propices à la rêverie.

L'obscurité était désormais trop dense pour qu'on puisse observer l'immense trou noir qu'était devenu BarPer. Plus une seule lumière ne brillait entre les ombres grises et figées des bâtiments, comme si toute énergie s'était retirée de la Cité.

« La survoler ne servirait à rien, déclara Yssa. Attendons demain.

— Ou bien posons-nous et explorons un quartier, suggéra Ganesh.

— Vous ne craignez pas les tueurs ?

— Nous ne sommes pas davantage en sécurité en l'air qu'au sol. Et nous en aurions tout de suite le cœur net.

— Je crains, hélas, que BarPer n'ait subi le même sort que NyLoPa. » Yssa se tourna vers les autres. « Qu'en pensez-vous ?

— Je suis d'avis de descendre maintenant, répondit Marlo.

— Moi aussi », renchérit Leif.

Hyat étant la seule d'avis contraire, Yssa ordonna à Anton de se poser. Le pilote amorça la descente en évitant les spectres grisâtres des hauts bâtiments et piqua sur une place en apparence plane balayée par les puissants phares de l'hélicoptère.

Après son atterrissage, les sifflements des pales décréurent rapidement pour faire place à un silence oppressant. La porte latérale coulisssa dans un léger grincement. Les six soldats attendirent quelques secondes avant de se fondre dans la nuit et de se déployer sur l'espace circulaire, puis l'un d'eux cria aux passagers qu'ils pouvaient sortir.

Comme aucun corps ne jonchait la place, ils remontèrent une rue perpendiculaire, escortés par trois soldats, les trois autres se chargeant de surveiller l'hélicoptère et les membres de l'équipage. N'apercevant aucun cadavre, ils poussèrent leur exploration un peu plus loin.

Des sortes de petits trains rouges et jaunes stationnaient, portes ouvertes, sur les côtés. Vides.

Ils résolurent de visiter les logements d'un immeuble à la façade blanche dont le hall d'entrée s'ornait d'une fontaine murale. Les systèmes de reconnaissance cellulaire ou iridienne étant désactivés, ils s'y introduisirent sans aucune difficulté et pénétrèrent dans un appartement du rez-de-chaussée qui comptait une dizaine de pièces

blanches garnies de meubles laqués noirs. Ganesh, qui craignait à tout moment l'irruption des exterminateurs, ne cessait de jeter des regards derrière lui, même si un soldat s'était posté à l'arrière pour les prévenir de tout mouvement suspect.

Le logement était désert lui aussi.

« On dirait que tous ses habitants ont déserté la Cité, déclara Yssa.

— Ça me fait penser à l'histoire des Indiens Anasazis, intervint Leif.

— C'est quoi, les Anasazis ? demanda Ava.

— Une ancienne peuplade amérindienne du sud-ouest des anciens États-Unis, répondit Ganesh. Ils ont disparu au XIV^e siècle sans laisser de traces en abandonnant leurs villages intacts.

— Un exode mystérieux qui a suscité un grand nombre d'hypothèses farfelues, précisa Leif qui n'avait rien perdu des explications de Ganesh.

— Ça ne nous dit pas ce que sont devenus les habitants de BarPer. » Yssa s'approcha du fouineur. « Vous n'avez pas une petite idée ?

— Je suppose que si on peut tuer des gens à distance par les biopuces, on peut certainement les contraindre à des comportements collectifs.

— Précisez.

— Les pousser par exemple à un suicide général. Ou les rassembler en un seul endroit pour les exterminer. Les premières vagues de meurtres de NyLoPa n'étaient, elles aussi, que des expériences préliminaires. Les Ombres se sont peut-être livrées à d'autres formes d'expériences dans d'autres cités.

— Comme le joueur de flûte de Hamelin avec les rats et les enfants, renchérit Leif, décidément féru d'histoires anciennes.

— Les Ombres ont sans doute mis au point plusieurs méthodes d'extermination avant d'opter pour la plus efficace, reprit Ganesh.

— Il faut être dépourvu de la moindre parcelle d'humanité pour commettre des actes pareils, lâcha Yssa d'une voix sourde.

— Voilà pourquoi il faut probablement chercher du côté d'une autre espèce. Une espèce cherchant à supplanter l'homme. »

Ils se remirent en chemin en direction de la place où s'était posé l'hélicoptère. Les soldats et les membres de l'équipage les y attendaient avec une certaine impatience.

« Pas fâché de vous voir revenir, s'exclama Anton. On commençait à s'inquiéter. Du nouveau ?

— Nous n'avons trouvé personne, répondit Yssa. Ni vivant, ni mort.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On devrait pouvoir trouver de quoi boire et manger dans les logements des environs. »

Un grésillement persistant grossit peu à peu dans le silence nocturne.

« Là, des lumières. »

Ava désignait une dizaine de sillons étincelants et mouvants au milieu des étoiles.

« Des drones, affirma Leif d'une voix lugubre. Et ceux-là ne se contenteront pas de nous observer. »

*Quand tu as peur devant l'ennemi que tu crois supérieur à toi,
regarde autour de toi : la solution se cache là, dans les buissons,
dans les arbres, dans le sol, dans le ciel, dans le cours d'eau, dans
le vent.*

Proverbe horcite

Pays horcite

Les différents groupes s'étaient répartis sur toute la longueur de la plage, éclairés par des torchères ou des feux. Les acheteurs passaient de l'un à l'autre en examinant, à la lueur des flammes, les captifs entravés par des chaînes, des lanières de cuir ou des cordes. La lune, parfaitement ronde, montait dans le ciel en déployant sa traîne d'étoiles.

La vente proprement dite n'avait pas encore commencé. Un homme avait expliqué à Deux Lunes que les clients jetteraient d'abord un coup d'œil à l'ensemble des lots avant de faire leurs propositions aux vendeurs. Les négociations pouvaient durer jusqu'à l'aube. Parfois elles dégénéraient en bagarres, voire en batailles rangées impliquant plusieurs bandes, et la plage était jonchée de corps lorsque les caravanes prenaient le chemin du retour.

Personne ne prêtait attention à Deux Lunes, Naja et Rodag au milieu des acheteurs et des badauds qui longeaient la mer. L'attention avec laquelle ils fixaient les captifs donnait l'illusion qu'ils étaient eux-mêmes de potentiels acquéreurs. Les vendeurs, qu'ils soient à pied ou équipés de chariots, portaient tous des armes à feu, fusils à l'épaule, pistolets passés dans les ceintures, cartouchières ceignant les poitrines ou les hanches, étuis de cuir contenant des grenades ou d'autres engins explosifs. Les plus riches disposaient de camions bâchés aux carrosseries rouillées mille fois réparées. Les uns présentaient leurs captifs dans des cages à barreaux, les autres les attachaient entre eux ou les liaient aux lourds poteaux de fer plantés profondément dans le sable.

La brise marine dispersait les odeurs de viande ou de poisson grillés qui montaient de tentes de tissu abritant des restaurants éphémères.

Rodag se figea.

« Ils sont là. »

Ils avaient traversé une petite zone d'obscurité avant d'arriver

devant un nouveau bivouac.

« Les Furtifs », reprit le géant à voix basse.

Un feu de bois éclairait avec parcimonie les visages des captifs rassemblés dans un espace de trois mètres de côté, entravés par des cordes et gardés par des hommes aux regards fous de méfiance. Naja repéra presque immédiatement Josp, prostré sur un côté, puis Colb, assis un peu plus loin. Une vague de joie la submergea, aussitôt assombrie par l'inquiétude.

« Ma femme et mes enfants, ils sont là », ajouta Rodag.

Il parlait sans doute de la femme aux longs cheveux ondulés et bruns qui serrait contre elle un garçon et une fille d'une dizaine d'années, des jumeaux à en croire leur ressemblance.

« Josp et Colb également », souffla Deux Lunes.

Rodag se recula de quelques pas.

« Faut pas qu'j'me montre. Mes enfants risquent de me trahir. »

Deux Lunes et Naja le rejoignirent dans la zone de ténèbres.

« Il y a une bonne vingtaine de trafiquants, murmura Rodag. Tous bien armés. »

Six ou sept Furtifs, fusils en main, montaient la garde tandis que les autres mangeaient, assis autour du feu.

« On n'a pas la moindre chance si on les attaque maintenant.

— Quand alors ? intervint Deux Lunes. On attend qu'ils soient achetés et on leur file le train jusqu'à ce qu'on ait l'occasion de les délivrer ? »

Rodag secoua la tête.

« À mon avis, les escortes des acheteurs sont encore plus fournies et mieux équipées qu'eux.

— À quoi leur sert le fric qu'ils gagnent ici ? demanda Ava.

— À s'acheter des armes, à poursuivre leur route, à s'installer quelque part, répondit Rodag.

— L'argent est valable jusqu'où ?

— J'habite à plus de trois cents kilomètres d'ici, et j'ai déjà vu passer des pièces du coin. Elles sont facilement reconnaissables : elles sont en cuivre et ont toutes le même motif en relief. Elles s'échangent un peu partout.

— Pourquoi s'installeraient-ils quelque part ? Ils n'ont pas de famille...

— Ils enlèveront des filles qu'ils garderont pour eux.

— D'où ils viennent ?

— J'en sais foutre rien. »

Des clients, protégés par d'imposantes escortes, examinaient les captifs. Plusieurs d'entre eux demandèrent au Furtif qui leur servait d'interlocuteur de les dévêtir pour vérifier qu'ils ne présentaient pas de déformation ou d'autre défaut, mais se heurtèrent à un refus

ferme : les lots ne seraient dévêtus qu'après le début de la vente et les premières offres.

Le regard de Naja se porta sur Josp. Ce dernier s'était redressé et avait tourné la tête dans leur direction, comme s'il les avait aperçus, ou qu'il avait pressenti leur présence. Ses yeux globuleux brillaient d'un éclat intense. Colb, lui, gardait la tête penchée, perdu dans un abîme de pensées.

« Notre seule chance, c'est d'agir pendant la vente, déclara Deux Lunes. D'exploiter l'effet de surprise.

— Ces gars-là sont plus rapides que des fauves », objecta Rodag.

Le guérisseur désigna les roseaux bordant la plage dont les panaches transparents et frissonnants s'emplissaient de la lumière de la lune.

« Le marécage égalisera les chances. On réussira peut-être à les semer là-dedans.

— Ouais, mais libérer cinq personnes prendra du temps, et ils auront largement le temps de nous tirer dessus.

— Il faut créer une diversion et guetter le moment propice.

— Quel genre de diversion ? »

Deux Lunes réfléchit, le regard dans le vague. Naja se souvint des techniques utilisées par le clan du Pégase lors des guerres du Noyau. Les enfants allaient mettre le feu quelque part pendant que les hommes préparaient leur offensive. Le désordre, disait Karno, profite toujours à celui qui l'organise.

« Les animaux, reprit soudain Deux Lunes.

— Quoi, les animaux ? » grommela Rodag.

Naja saisit instantanément l'idée de Deux Lunes.

« Les bêtes d'attelage. On les détache et on les pique jusqu'à ce qu'elles soient lancées au triple galop sur la plage.

— Elles sont gardées, je suppose.

— Par un homme seul, le plus souvent. Et à l'écart. On devrait pouvoir les détacher facilement. »

Rodag demeura quelques secondes silencieux avant d'acquiescer d'un grognement.

Ils s'éloignèrent du bivouac des Furtifs et se mirent en quête de chevaux. Au bout de trois cents mètres, ils aperçurent des bêtes enfermées dans un enclos à qui un adolescent donnait du fourrage près de chariots rassemblés en cercle, la caravane d'un gros acheteur probablement. Deux gardes veillaient près d'un feu un peu plus loin. On ne distinguait pas d'autres hommes armés. Sans doute les autres membres de l'escorte étaient-ils mobilisés pour accompagner leur employeur dans son tour de reconnaissance des lots. Deux Lunes compta treize chevaux, un nombre suffisant pour créer le chaos dans le marché. Et seulement deux hommes et un adolescent à neutraliser.

Il expliqua son plan à Rodag, qui hocha la tête avant d'ajouter :

« Faut que chacun d'nous se charge d'un d'ces trois-là. Moi, j'en prends un avec ma pique, Naja se chargera du plus jeune avec son flingue...

— La détonation risque de donner l'alerte, coupa Deux Lunes.

— Qui te parle de coup de feu ? Elle aura qu'à le frapper avec la crosse. » Le géant se tourna vers Naja : « Tu peux faire ça ? »

Elle se souvint de ses bagarres dans le Noyau : elle avait terrassé des adversaires autrement plus costauds que le garçon qui nourrissait les animaux.

« Je m'en charge, affirma-t-elle.

— Reste l'autre. Avec quoi t'envisages de le neutraliser, Deux Lunes ?

— Je l'assommerai avec l'un des bouts de bois que j'ai repérés sur le sable.

— Le bon point, c'est qu'ils ne s'attendent pas à être attaqués.

— Reste plus qu'à attendre le début de la vente. »

Mon père disposait d'une armée tellement puissante qu'il n'avait jamais été l'objet de la moindre attaque malgré les énormes sommes d'argent nécessaires à ses achats. Les pièces de cuivre étaient entassées dans un coffre de bois porté par deux hommes eux-mêmes escortés par une dizaine de gardes armés jusqu'aux dents. Les batailles qui éclataient sur la plage des Sept opposaient presque toujours les bandes de pillards entre elles. Les raisons en étaient obscures, mais le plus souvent liées à l'alcool frelaté qui coulait à flots pendant les nuits de pleine lune.

J'adorais découvrir les nouveaux lots en compagnie de mon père. Je me demandais comment ces hommes, ces femmes et ces enfants avaient été capturés, s'ils avaient fait preuve d'imprudence, s'ils avaient été vendus par leur propre famille ou leur propre clan. Je n'éprouvais pas de compassion pour eux – la compassion était une notion inconnue sur les bords de la Méditerranée –, j'essayais seulement de deviner lesquels d'entre eux serviraient aux caprices sexuels de leurs nouveaux maîtres, lesquels d'entre eux seraient sacrifiés à d'obscurs dieux ou démons, lesquels d'entre eux finiraient dans les mines de cuivre ou dans les terribles salines des marais. Je grandissais, et j'étais de plus en plus attiré par les filles exposées nues par les trafiquants, par leurs corps graciles dont la peau blanche crevait l'obscurité. J'ai un jour demandé à mon père de m'en offrir une destinée à mon seul usage. Il m'avait répondu, avec le plus grand sérieux, qu'il était temps que je me familiarise avec certains aspects de la vie, qu'il acceptait donc ma requête à condition qu'il choisisse lui-même l'heureuse élue. Et j'attendais avec une impatience grandissante que l'une des filles exposées les

nuits de pleine lune lui plaise suffisamment pour qu'il consente à me l'acheter.

Ah si, on a attaqué une fois le campement de mon père, mais, étrangement, les assaillants n'en voulaient qu'aux chevaux, et encore, seulement pour les lancer au grand galop sur la plage. J'étais de corvée de fourrage – je soupçonnais mon père de m'avoir confié cette besogne pour me faire une surprise en m'offrant la fille de mes rêves – et je venais à peine de m'acquitter de ma tâche quand quelqu'un avait surgi dans mon dos et m'avait porté un violent coup sur le haut du crâne.

« À mon signal », murmura Rodag.

La vente, qui avait débuté depuis un petit moment, monopolisait l'attention de tous. Les cris des acheteurs et des vendeurs résonnaient dans la nuit, couvrant les autres bruits. Le garçon était venu s'asseoir en compagnie des deux hommes après avoir étalé le fourrage devant les mufles des chevaux. La façon dont les deux autres le regardaient, lui parlaient, lui donnaient les meilleurs morceaux du lapin en train de cuire sur les braises indiquait qu'il n'était pas un simple palefrenier.

Le géant, Deux Lunes et Naja s'étaient approchés du feu et positionnés pour fondre le plus rapidement possible sur leurs cibles. Deux Lunes avait choisi un gourdin épais planté dans le sable et en partie brûlé.

« On y va », lança Rodag.

Ils se relevèrent et foncèrent sur les trois silhouettes assises près du feu. L'attaque prit les deux gardes et l'adolescent au dépourvu. Rodag abattit de toutes ses forces sa pique sur la nuque de l'homme situé à la gauche des flammes, le gourdin de Deux Lunes frappa l'homme du milieu à la tempe et la crosse du pistolet de Naja percuta sèchement le haut du crâne du garçon. Ils roulèrent tous les trois sur le sable sans avoir eu le temps de pousser le moindre cri.

« On récupère leurs armes », souffla Rodag.

Deux Lunes s'empara du gros revolver de sa victime avec le sentiment amer d'avoir définitivement basculé du côté des ténèbres. Un guérisseur qui utilise une arme est comme un ange qui a les deux pieds plantés dans la boue, répétait Dents de Rat. Naja fouilla rapidement l'adolescent, mais ne dénicha sur lui qu'un couteau au manche ouvragé et à la lame escamotable qu'elle glissa dans la poche de sa veste. Ils ficelèrent ensuite les trois corps à l'aide des licols de cuir entassés dans un coin, leur fourrèrent des bouts de tissu chiffonnés dans la bouche, puis se rendirent près de l'enclos.

Les chevaux broutaient paisiblement les bottes de foin étalées. Il ne semblait pas évident de transformer ces bêtes placides aux panses ventruës, aux crinières fournies, aux membres épais, en coursiers

sauvages et furieux.

Les animaux ne réagirent pas lorsque Rodag et Deux Lunes retirèrent la barre supérieure et escamotable de l'enclos. Naja hésita à s'aventurer avec ses deux compagnons entre les masses énormes qui dégageaient une puissance intimidante. Chacun d'eux était muni d'une courte baguette de bois taillée en pointe. Ils choisirent les chevaux de devant en espérant que leur panique se communiquerait instantanément aux autres.

« Attention aux coups de sabots, prévint Rodag à voix basse. Frappez dans le flanc ou la cuisse.

— Ils vont prendre la bonne direction ? demanda Naja.

— De la façon dont le feu est placé, y a toutes les chances. Prêts ? »

Rodag piqua résolument sa baguette dans le flanc du cheval devant lui. L'animal poussa un hennissement furieux avant de se cabrer, de ruer et de partir au galop en soulevant des gerbes de sable. Deux Lunes et Naja piquèrent à leur tour deux autres chevaux, qui réagirent exactement de la même façon que leur congénère. La panique s'empara aussitôt du reste du troupeau. Ils s'élancèrent tous au galop. Rodag les aiguillonna en courant derrière eux et en poussant des hurlements stridents. Comme prévu, ils bifurquèrent sur la gauche à proximité du feu et coururent parallèlement à la mer en direction du campement des Furtifs.

« Allons-y ! » rugit Rodag.

Ils coururent sur les traces des chevaux dont les sabots martelaient lourdement le sable. Des silhouettes surprises s'écartaient devant le troupeau lancé à toute allure. Des cris stridents retentirent d'un endroit à l'autre de la plage. Tendus vers leur but, Deux Lunes, Naja et Rodag ne quittaient pas les animaux des yeux. L'affolement se propageait dans le marché à la vitesse d'un feu de broussaille. Les premiers coups de feu éclatèrent, qui accentuèrent la panique des chevaux ; l'un d'eux s'affaissa sur le flanc et glissa sur une trentaine de mètres avant de s'immobiliser.

« On y est presque », souffla Rodag.

Il brandissait d'une main le fusil récupéré sur le garde assommé, un automatique au chargeur perpendiculaire à la crosse, et, de l'autre, son coutelas à large lame. L'irruption du troupeau avait complètement désorganisé le bivouac des Furtifs, qui s'étaient éparpillés comme des oiseaux surpris par l'arrivée d'un lynx sans se préoccuper de leurs lots. Les acheteurs et leurs escortes s'égaillaient dans tous les sens, ajoutant à la confusion.

Deux Lunes craignit quelques secondes que les chevaux ne piétinent les captifs, mais ils les frôlèrent seulement et poursuivirent toujours à la même vitesse en direction des autres feux.

« J'les vois », murmura Rodag.

Un homme surgit devant lui. Il le percuta de l'épaule, le décrocha du sable et l'envoya valdinguer quelques mètres plus loin. Il piqua droit sur les captifs, qu'il rejoignit en quelques bonds, s'accroupit et trancha avec son coutelas les liens de cuir qui emprisonnaient sa femme et ses enfants.

« Rodag ! s'exclama la femme.

— Papa ! » crièrent les enfants.

Naja et Deux Lunes s'occupèrent de Colb et de Josp. Naja sectionna les tresses de cuir avec le couteau qu'elle avait pris à l'adolescent tandis que Deux Lunes aidait le petit homme et le trappeur à se relever.

« Nom de Dieu, grogna Colb. J'croisais que vous nous aviez oubliés.

— Les Heures m'avaient dit que vous viendriez, bêla Josp. Il ne voulait pas me croire.

— On fonce vers les roseaux avant que les autres reprennent leurs esprits », souffla Deux Lunes.

Rodag, entouré des siens, jeta du sable sur les flammes mourantes du foyer.

« Et nous ? »

Une prisonnière d'une trentaine d'années désignait les trois enfants et l'adolescente qui l'entouraient et tiraient désespérément sur leurs liens.

« Libère-les, fit Deux Lunes à Naja.

— On n'a pas le temps, protesta-t-elle.

— Donne-moi ton couteau. »

Elle hocha la tête, consciente qu'il ne transigerait pas, et entreprit de trancher les attaches des autres captifs. Des ordres gutturaux retentirent, dominant les cris d'effroi soulevés par le galop des chevaux. Les Furtifs se ressaisissaient, se regroupaient, comprenant tout à coup qu'on était en train de leur voler leurs lots.

« Vite », glapit Rodag.

Lorsque Naja en eut terminé, ils se dirigèrent tous ensemble vers l'orée des roseaux bordant la plage. Un premier coup de feu éclata et cingla le sable aux pieds de Deux Lunes. Rodag riposta sans se retourner, le fusil passé sur l'épaule. Naja l'imita.

Il leur fallut une quinzaine de secondes pour s'arracher du sable et atteindre les premiers roseaux. Les Furtifs n'osaient pas tirer, de crainte de tuer leurs lots et de perdre leurs bénéfiques, comptant sans doute sur leur vitesse de déplacement pour rattraper les fuyards.

D'un coup d'œil par-dessus son épaule, Naja les vit se regrouper une trentaine de mètres en arrière. Josp, affaibli par sa captivité, les ralentissait. Rodag et les siens fendaient déjà le rideau des roseaux, suivis de près par Colb et les autres captifs.

Deux Lunes, qui fermait la marche, se retourna à deux reprises, mais

son index refusa d'enfoncer la détente du revolver. Il jeta son arme sur le sable : il ne réussirait pas à s'en servir.

Naja et Josp s'enfoncèrent enfin à leur tour dans la forêt de roseaux. Le sol sous leurs pieds devint meuble, presque boueux.

Un coup de feu claqua, suivi d'un cri étouffé.

« Deux Lunes ? »

Il ne répondit pas. Le sang de Naja se glaça.

Chapitre 30

BarPer n'est pas seulement une cité, elle est un cœur qui permet au sang catalan de circuler.

Proverbe de BarPer

Cité Unifiée de NyLoPa

Une première salve toucha l'hélicoptère. Des lueurs vives éclaboussèrent l'obscurité. Des éléments du fuselage furent projetés à plusieurs dizaines de mètres en semant derrière eux des sillages de feu.

Les drones bombardèrent la place jusqu'à ce que l'hélicoptère s'embrase et se disloque dans une formidable déflagration.

« Ça va durer encore longtemps ? » souffla Ava, la tête enfoncée dans les épaules, les mains posées sur les oreilles.

Ils s'étaient réfugiés sous le porche d'un immeuble d'où ils gardaient une vue d'ensemble de la place. Le souffle des explosions leur léchait le visage, l'odeur de minéral fondu et de kérosène saturait l'air et les contraignait à retenir leur souffle.

« Ça dépend s'ils nous ont détectés, répondit Leif. Mais avec la chaleur dégagée par l'explosion de l'hélico, on a une petite chance de passer inaperçus. »

Comme pour illustrer ses dires, les drones reprirent de l'altitude et s'évanouirent dans la nuit. Le silence retomba sur la place, à peine troublé par les grésillements des flammes léchant les débris éparpillés.

« Nous voilà à pied, s'exclama Leif. À la merci des nettoyeurs.

— J'apprécie ton incurable optimisme, lança Marlo.

— Nous ne sommes pas encore morts, protesta Yssa.

— Où pouvons-nous aller ? soupira Karpha.

— Il faut trouver un refuge sûr.

— Aucun refuge n'est vraiment sûr », intervint Ganesh.

Fusils d'assaut épaulés, les six soldats surveillaient les environs avec une nervosité exacerbée par les déflagrations qui ébranlaient régulièrement la nuit.

« Que proposez-vous ? »

L'inquiétude voilait le regard habituellement dur et brillant d'Yssa.

« Notre seule chance serait d'identifier et d'arrêter les Ombres, répondit Ganesh.

— Vous en avez de bonnes. Si l'ensemble des fouineurs de NyLoPa n'y sont pas parvenus, comment voulez-vous que nous ayons la moindre chance de les neutraliser ?

— Elles ont nécessairement une faille, comme tout organisme. À mon avis, il ne sert à rien de fuir : les tueurs finiront tôt ou tard par nous rattraper. »

Yssa hocha la tête après quelques instants de silence.

« Admettons que vous ayez raison. Vous avez une piste pour les identifier ?

— Capturer un tueur pour l'interroger.

— Vous avez affirmé qu'ils étaient invincibles, objecta Leif.

— Peut-être qu'on y parviendrait en l'attirant et en lui tendant un piège. »

Leif pointa le bras sur la place.

« Ces gens-là n'ont pas pour habitude de prévenir de leur visite.

— Les drones leur ont probablement signalé notre présence. Ils viendront, tôt ou tard. Il nous suffit d'organiser des tours de surveillance.

— Pourquoi les Ombres ne nous tuent-elles pas directement ? lança Yssa. Nous sommes tous équipés de biopuces, après tout...

— Nous n'aurons la réponse à cette question que si nous réussissons à identifier les Ombres.

— Est-ce qu'elles nous en laisseront le temps ?

— Nous n'avons pas d'autre choix que d'essayer. »

Une nouvelle explosion illumina la nuit. Les débris de l'hélico achevaient de se consumer. Le vent dispersait les colonnes de fumée noire qui montaient des foyers dispersés.

« Je ne suis pas de son avis, déclara Marlo. Nous ne sommes qu'une poignée, et peu armés. Je pense que le mieux est de chercher un refuge en attendant que les choses se tassent.

— D'après vous, où serions-nous en sécurité ? demanda Yssa.

— Nous ne sommes qu'à quelques kilomètres de la chaîne des Pyrénées. Nous trouverons bien un endroit où nous installer.

— Comment envisagez-vous le problème de la nourriture ?

— Nous chasserons et pêcherons. Et nous nous chaufferons l'hiver avec du bois. C'est ce que faisaient nos ancêtres ; il n'y a aucune raison que nous ne réussissions pas à le faire. »

Le regard d'Yssa se promena sur chacun des membres du groupe.

« Quelqu'un d'autre est de cet avis ? »

Plusieurs bras se levèrent. Ganesh chercha Ava du regard et lut à la

fois de la confiance et de la déception dans ses yeux.

« Le mieux est donc de passer au vote, reprit Yssa. Nous nous conformerons à la décision de la majorité. Qui soutient la proposition de Ganesh ? »

Six bras se levèrent, celui de Ganesh, d'Ava, d'Yssa, d'Anton et de deux soldats.

« Qui soutient la proposition de Marlo ? »

Onze bras se levèrent.

« Nous décidons donc de nous réfugier dans les Pyrénées dans un premier temps. Nous aviserons par la suite. »

La vision démocratique des cités s'apparentait à un leurre. On avait gardé de l'ancien temps le pire de la démocratie. On entretenait dans la population citadine l'illusion de participation à la vie politique des cités, mais le choix des maires, s'il s'effectuait par un système d'élection universelle, était biaisé par le fait que les candidats se recrutaient dans un noyau restreint appartenant à l'élite et désireux avant tout de reconduire leurs privilèges. C'était, pour le peuple, comme si vous proposiez à un agneau le seul choix d'être dévoré par le tigre ou le lion. La démocratie n'a de sens que si elle sert réellement les intérêts de tous, elle n'est autrement qu'un pouvoir régalien déguisé, une farce cruelle dont les dindons sont toujours les mêmes. La conservation du pouvoir accaparait à tel point les maires qu'ils étaient en réalité des proies toutes désignées pour les ennemis de l'humanité. Les manipulateurs sont les plus faciles à manipuler pour peu qu'on agite habilement le chiffon de la flatterie. Je le clame haut et fort : si l'humanité se voit offrir une chance de repartir, elle devra tirer les leçons du passé et cesser enfin de se fourvoyer dans ses éternelles impasses.

Suivant la direction de l'ouest grâce à la boussole de l'un des soldats, ils traversèrent la Cité plongée dans les ténèbres. Ganesh s'était demandé s'il devait se ranger à la décision de la majorité ou tenter sa chance en compagnie d'Ava, puis il avait estimé qu'il était pour l'instant préférable de demeurer avec le petit groupe tout en étant persuadé que, où qu'ils aillent, les tueurs finiraient par les retrouver.

Trois soldats ouvraient la marche, trois autres la fermaient. Ils marquaient un temps d'arrêt à l'entrée de chaque nouvelle rue pour vérifier, à la lumière de la pleine lune et des étoiles, qu'elle était déserte, puis ils la parcouraient d'un pas rapide en longeant les façades blanches des immeubles. Dans les quartiers excentrés, les maisons individuelles flanquées de patios ou de jardinets se substituaient aux immeubles. Le silence pesait sur les environs comme une chape de plomb à peine fissurée par les murmures des souffles

d'air.

Au bout de deux heures de marche, ils atteignirent les limites de la Cité, identifiables à la fosse large et profonde d'où aurait dû s'élever la première barrière filtrante. Ils la franchirent par l'une des passerelles métalliques en principe réservées aux techniciens de maintenance.

« Ce n'est pas dangereux de traverser ? demanda Karpha d'une voix entrecoupée d'expirations sifflantes.

— Aucun risque, répondit Leif. La barrière est désactivée. Sinon, son champ magnétique à haute densité nous interdirait de passer. J'espère d'ailleurs que les autres seront également désactivées. »

Il parlait des deux autres filtres, séparés du premier par des zones tampons d'une profondeur de cinq cents mètres. Les soldats ordonnèrent au groupe de patienter avant de s'engager sur le terrain vague vallonné et hérissé d'herbes rêches.

« Le temps que nos détecteurs vérifient que la ceinture n'a pas été truffée de mines ou d'autres saloperies. »

Deux soldats partirent en reconnaissance en pointant leurs analyseurs mobiles sur le sol. Ils disparurent dans la nuit, puis, une vingtaine de minutes plus tard, utilisant leur système de communication interne, envoyèrent un message à leurs confrères pour signifier que la voie était libre.

Ils parcoururent le terrain vague et bosselé dont la terre sèche se désagrégeait en volutes de poussière sous les talons. Les chaussures de plusieurs femmes, peu adaptées au terrain, mais également celles de Leif, rendaient leur marche malaisée.

« Je flotte dans ces maudites godasses, maugréa Ava. Si seulement j'en avais trouvé à ma taille dans l'appartement. »

Elle et Ganesh marchaient un peu à l'écart des autres.

« On aurait surtout dû prendre le temps de chercher à manger et à boire, dit-il. Sortir en pleine nuit de la Cité n'était vraiment pas une bonne idée.

— L'attaque des drones a foutu les jetons à tout le monde.

— La peur est mauvaise conseillère. Nous sommes plus repérables qu'un troupeau d'éléphants sur une plaine. Il aurait sûrement mieux valu tenter notre chance de notre côté.

— Tu as déjà vu des éléphants ? »

Il éclata de rire.

« Au zoo de Vincennes, comme tout le monde. »

Ils atteignirent, sans autre problème qu'un talon cassé, la deuxième barrière filtrante, qu'ils traversèrent également en empruntant une passerelle de service.

« Les systèmes filtrants de BarPer sont très différents des nôtres, déclara Leif en observant la fosse. J'aurais aimé avoir une discussion à ce sujet avec les responsables techniques de la Cité.

— À quoi ça t'aurait servi ? grogna Marlo.

— Agrandir mon champ de connaissances.

— Regarde où nous ont conduits nos connaissances ! » La voix de Marlo était devenue rageuse, presque haineuse. « Dix-sept survivants perdus dans un trou du cul !

— Pas facile de passer inaperçus avec un gueulard tel que vous, intervint Yssa. Parlez moins fort.

— Et vous, cessez de donner des ordres, rétorqua Marlo. Vous ne représentez plus aucun pouvoir. Vous êtes logée à la même enseigne que nous. Vous n'êtes plus qu'une survivante dans un monde hostile. »

Un sourire empreint d'amertume s'afficha sur les lèvres d'Yssa.

« Raison de plus pour rester calmes et solidaires.

— Mon cul ! On crève tous de trouille et chacun d'entre nous ne pense qu'à sauver sa putain de peau. »

Les éclats de voix de Marlo s'estompèrent en échos décroissants dans la nuit.

« Je vous pensais un peu plus... élégant », insinua Yssa.

Marlo toisa son interlocutrice avec une provocation mêlée de dédain.

« Qu'est-ce que vous savez de moi ? Vous me croyiez inféodé, comme vous, à ce tocard d'Alaric Bronier ? »

Le sourire d'Yssa ne s'effaça pas.

« Je savais que vous étiez une taupe de Jeffrey Dobbs, que vous œuvriez pour l'avènement d'un pouvoir centralisé.

— Vous n'avez pas pu l'empêcher, ricana Marlo. Nous avons réussi. Sans ces fichues Ombres, NyLoPa...

— Les Ombres avaient justement besoin d'un pouvoir centralisé, coupa Ganesh. Je pense qu'elles ont elles-mêmes orchestré le coup d'État de New York.

— Tu débloques, mon vieux. » Les yeux de Marlo semblaient sur le point de jaillir de leurs orbites. « Ça revient à accuser Jeffrey Dobbs d'être lui-même une Ombre.

— Je ne le pense pas, mais d'avoir été le pantin des Ombres, oui. »

L'espace de quelques secondes, Ganesh crut que son vis-à-vis allait se jeter sur lui. La colère de Marlo tomba tout à coup à la façon d'un vent d'été.

« Tirons-nous de cet endroit de malheur, ce n'est pas le moment de régler les comptes. »

Les tueurs se manifestèrent alors que le petit groupe venait tout juste de franchir la dernière barrière et de s'engager sur une route en partie bitumée qui sillonnait entre les contreforts des Pyrénées.

Des bruits de pas enflant peu à peu dans le lointain ; des silhouettes grises se détachant de l'obscurité.

Un soldat marchant à l'arrière donna le signal d'alerte. Ils parcoururent plusieurs kilomètres à une allure soutenue, trébuchant parfois sur les cailloux, sans parvenir à semer leurs poursuivants.

L'une des hôtesse abandonna ses chaussures sur la route et continua pieds nus.

« Deux d'entre nous vont rester en arrière pour essayer de les retarder, fit l'un des soldats.

— Ça ne servira pas à grand-chose, objecta Ganesh.

— Si on ne peut pas les semer ni les combattre, qu'est-ce qu'on fait ? » lança Leif.

Ganesh estima que l'opportunité se présentait d'étudier les tueurs d'un peu plus près. La fuite, il en était persuadé, était vouée à l'échec. Le scénario des Ombres reposait sur la peur. Il fallait penser autrement, les prendre au dépourvu, agir d'une façon inattendue, irrationnelle.

Un sentier escarpé traçait une ligne grisâtre sur le flanc d'une colline.

« Prenons ce sentier et tendons-leur une embuscade là-haut.

— Une embuscade ? » Une moue dubitative étira les lèvres de Leif.
« À quoi bon si nos balles ne peuvent pas perforer leur armure ? »

Ganesh fouilla la nuit du regard et entrevit, entre les rochers, les silhouettes grises des tueurs.

« Si nous pouvions les attirer dans une fosse assez profonde...

— Tu vois des fosses, dans le coin ?

— Peut-être plus haut. Nous n'avons que très peu de chances de toute façon. Autant essayer.

— Je suis d'accord avec lui, déclara Anton d'une voix forte. On n'est pas des animaux promis à l'abattoir. Défendons-nous.

— Envoyons les plus rapides en reconnaissance, proposa Ganesh. Ils se chargeront de trouver une fosse qu'on puisse rapidement camoufler avec des branches.

— Allez vous faire foutre, glapit Marlo. Moi, je file tout droit. »

Torguy se rangea à ses côtés.

« Je viens avec toi. »

Les deux hôtesse et Karpha se joignirent au groupe de Marlo ; les six soldats choisirent de rester en compagnie des autres.

« Vous êtes en minorité, fit Yssa. Vous devriez vous ranger à la décision de la majorité.

— Qu'elle aille se faire foutre, la majorité, grogna Marlo. On n'a pas un seul putain de flingue. »

Un soldat s'avança vers lui et lui tendit son pistolet et un chargeur de rechange. Marlo s'en empara avec un drôle de sourire.

« Quelqu'un d'autre peut encore venir avec nous... »

Comme personne ne bougeait, Marlo se détourna et s'éloigna d'un

pas résolu, suivi de Torguy, de Karpha et des deux hôteses.

« Allons-y, nous n'avons plus de temps à perdre », dit Ganesh.

Deux soldats partirent devant au pas de course pour étudier le terrain tandis que le reste du groupe se mettait en chemin. À la lumière de la lune, ils gravirent le sentier qui, par endroits, s'élevait en pente raide. Les quatre autres soldats couvraient les arrières. Ava et Hyat peinaient à suivre l'allure. Les flancs de la colline se hérissaient de pitons rocheux sculptés par les vents.

Le martèlement des pas des poursuivants se répercutait entre les reliefs. Il y avait quelque chose d'implacable, de machinal, dans leur progression. Une fois parvenus au sommet, les fuyards basculèrent dans le versant opposé sans repérer le moindre endroit propice à une embuscade. Il leur fallut arriver presque en bas pour retrouver les deux soldats envoyés en reconnaissance qui étaient revenus sur leurs pas.

« Il y a peut-être ce qu'il nous faut plus loin, affirma l'un d'eux. Une sorte de puits pas trop large qu'on peut recouvrir de branches. »

Ils conduisirent le groupe devant la cavité en question, s'ouvrant à une vingtaine de mètres d'un massif rocheux. Les rayons de leurs lampes dévoilèrent des cavités lisses et suintantes, mais ne purent éclairer le fond, probablement situé à plusieurs dizaines de mètres de profondeur.

« Vous croyez vraiment qu'on peut tous les attirer là-dedans ? demanda Yssa.

— Ça dépendra de leur nombre, de leur formation, de leurs capacités de détection », répondit Ganesh.

Ils commencèrent par couper des branches des buissons proches pour en recouvrir la cavité pendant qu'un soldat posté sur le massif rocheux surveillait le sentier à l'aide d'une paire de jumelles à infrarouges. Il ne leur fallut que quelques minutes pour camoufler la faille d'une largeur de trois mètres. Avec l'obscurité, l'illusion d'un sol jonché de feuilles était parfaite. Ils se juchèrent ensuite sur les rochers et attendirent.

Les tueurs ne tardèrent pas à se présenter, avançant d'un pas métronomique, comme s'ils savaient que, tôt ou tard, les fuyards éprouveraient le besoin de souffler. Ganesh en dénombra cinq. Leur bataillon s'était probablement scindé en deux groupes. Il serra la main d'Ava, recroquevillée près de lui derrière un rocher. Doutant tout à coup de la pertinence de son idée, il se demanda si les exécuteurs tomberaient dans un piège aussi grossier, aussi éculé. Il se leva, comme convenu, pour attirer leur attention. Ils se déployèrent sur une ligne et continuèrent d'avancer au même rythme. Les crans de sûreté de leurs pistolets-mitrailleurs cliquetèrent dans un synchronisme parfait.

*Être bon et juste n'est pas une qualité ni un but, c'est l'état naturel
d'un homme ordinaire.*

Proverbe du clan des Scorpés

Pays horcite

Naja lâcha Josp.

« Cours aussi vite que tu peux, souffla-t-elle.

— Et toi ?

— Je te rejoins. J'ai un truc à faire avant. »

Le cœur serré par l'angoisse, elle attendit que le petit homme se remette à courir pour rebrousser chemin, fendant l'obscurité de plus en plus dense, brandissant son pistolet devant elle, écartant les roseaux à coups d'épaule. Ses pieds peinaient à s'arracher de la boue. Elle foula de nouveau le sable de la plage et aperçut, de l'autre côté de la dernière haie de roseaux, le corps allongé de Deux Lunes. Elle vit également, en arrière-plan, les silhouettes des Furtifs lancées à la poursuite des fuyards.

Son sang se glaça. Elle crut que Deux Lunes était mort, puis elle eut l'impression qu'il bougeait, qu'il respirait. Elle chassa énergiquement ses pensées affolées. Vivre sans Deux Lunes lui semblait inconcevable. Elle déverrouilla le cran de sûreté de son pistolet, prit une profonde inspiration, sortit de l'abri de roseaux et fonça vers le corps du guérisseur. Des balles sifflèrent et soulevèrent des petites gerbes de sable autour d'elle. Elle tira une première fois au jugé sans cesser de courir. Elle rejoignit Deux Lunes en quelques secondes et se pencha sur lui. Du sang s'écoulait de ses lèvres. Ses yeux grands ouverts la contemplaient avec surprise et un soupçon de réprobation.

« Naja, balbutia-t-il. Ne reste pas là, fuis. »

Elle se redressa et pressa une deuxième fois la détente. Les Furtifs s'égaillèrent dans les ténèbres.

« T'es blessé où ?

— Le dos ou la hanche. Fuis, je te dis.

— Pas sans toi.

— Je ne peux plus marcher. »

Une nouvelle salve de balles crépita au-dessus d'eux.

« Essaie de te lever, le supplia-t-elle. Je te soutiendrai.

— Je te retarderai. Ils te prendront et te vendront.

— Je t'aime, Deux Lunes.

— Je t'aime aussi, Naja. Pars, s'il te plaît, par amour pour moi. »

Elle entrevit des mouvements dans la nuit. Deux Furtifs couraient à moins de dix mètres de là. Elle tira à deux reprises, en toucha un à en croire son gémissement étouffé, et obligea l'autre à s'aplatir sur le sable.

« Je ne pourrai pas vivre sans toi », gémit-elle.

Il lui posa la main sur l'avant-bras.

« L'important est que tu sois en vie. »

Des larmes roulèrent sur les joues de Naja. Une colère terrible se déversa en elle et se diffusa comme un feu dans ses veines. Elle s'accroupit, glissa ses mains sous le torse et les cuisses de Deux Lunes sans relâcher son arme, se releva en le soulevant du sol et, poussant un hurlement, se dirigea vers les roseaux.

Elle n'eut pas besoin de se retourner pour deviner que les Furtifs avaient repris la poursuite et qu'ils n'allaient pas tarder à la rattraper. Elle tenta d'accélérer l'allure, mais le poids de Deux Lunes lui sciait les bras, et le sable s'enfonçait sous ses pieds. Elle faillit tomber à genoux, puisa dans ce qui lui restait de forces pour continuer. Au moment où elle allait s'effondrer, juste avant de pénétrer dans la haie de roseaux, une ombre surgit devant elle.

« Donne-le-moi. »

Colb.

Le trappeur lui arracha Deux Lunes des bras et s'enfonça aussitôt dans les roseaux. Naja prit le temps de tirer un coup de feu en direction des Furtifs avant de rattraper le trappeur. Ils pataugèrent de nouveau dans la boue, aiguillonnés par les bruits des Furtifs se déployant derrière eux. Le galop des chevaux et le vacarme du marché continuaient de résonner dans l'obscurité.

« Fais attention, grogna Colb. Ça s'enfonce profond. »

Ils progressèrent aussi vite que possible entre les tiges, par endroits très épaisses et rigides. Une ombre se dressa devant eux. Naja leva son pistolet avant de reconnaître Josp. Un sourire illumina la face du petit homme, visiblement soulagé de les retrouver. Elle l'attrapa par le bras.

« Faut pas rester là, Josp. Ils sont à nos trousses. »

Galvanisé, il leur emboîta le pas. Le cri d'un Furtif retentit tout près d'eux. Naja se retourna pour presser la détente de son pistolet. L'éclair et la détonation déchirèrent l'obscurité.

Ils tombèrent, un peu plus loin, sur Rodag qui, à l'aide de sa perche, s'affairait à sortir sa femme de la mare de boue dans laquelle elle s'était enlisée. Les visages éplorés de leurs enfants flottaient comme des masques funèbres sur le fond des ténèbres. Deux mètres plus loin, se tenaient la femme d'une trentaine d'années, les trois enfants et l'adolescente qu'ils avaient délivrés des Furtifs. Avec un ahanement

titanesque, le géant arc-bouté sur ses jambes parvint à extirper sa femme hors de la boue.

« Les Heures me parlent, brama Josp.

— Elles te disent quoi ? s'impatienta Naja.

— Elles me disent que le sol veut nous avaler.

— On peut pas retourner en arrière, on tomberait sur les Furtifs.

— Elles me disent... » Josp s'interrompit, comme s'il entendait réellement une voix au fond de lui. « Elles me montrent le passage, elles me disent que vous devez me suivre. »

Sans attendre la réponse des autres, le petit homme prit sur sa gauche et s'avança d'une allure résolue entre les roseaux.

« On peut lui faire confiance ? demanda Rodag.

— Il dit toujours la vérité, répondit Colb qui, portant toujours Deux Lunes, se lança sur les traces de Josp.

— Allons-y, renchérit Naja.

— Les Heures me disent, marchez exactement là où je marche, ajouta le petit homme.

— Faites comme moi », ordonna Rodag aux enfants.

La colonne se forma derrière Josp et progressa au milieu des roseaux en effectuant des détours parfois surprenants. Des éclats de voix derrière eux leur indiquèrent que les Furtifs se rapprochaient.

« On peut pas accélérer l'allure ? marmonna Rodag.

— Laissons à Josp le temps de choisir les bons passages », murmura Naja.

Les roseaux s'espaçaient peu à peu. Bien que souple, le sol du chemin suivi par Josp supportait parfaitement leur poids. De chaque côté s'étendaient des mares de boue menaçantes sur lesquelles se reflétait la lumière de la lune. De gros oiseaux blancs s'envolèrent dans un soudain bruissement d'ailes.

Un hurlement déchira la nuit. Un poursuivant s'était probablement enlisé dans une zone mouvante. Il fut bientôt suivi d'un deuxième cri, puis d'un troisième. Le piège du marécage se refermait sur les Furtifs.

Le silence, égratigné par les frissonnements des panaches de roseaux, enveloppa bientôt la petite troupe guidée par Josp. Colb se rendit compte que Deux Lunes avait perdu connaissance.

« Faudrait s'arrêter pour soigner Deux Lunes...

— Les Heures me disent, on est bientôt arrivés », cria Josp.

Quelques minutes plus tard, la terre redevint ferme sous leurs pieds, et ils atteignirent un plateau rocheux sur lequel ils purent enfin se reposer.

Colb allongea Deux Lunes au pied d'un rocher. Naja lui retira sa veste pour examiner sa blessure. La balle l'avait frappé en bas du dos, tout près de la colonne vertébrale. Elle nettoya, à l'aide d'un bout de tissu, le sang qui avait commencé à coaguler.

« Si elle lui a touché la moelle, il pourra plus marcher, lâcha Colb entre ses lèvres serrées.

— Ne dis pas de bêtises... »

Deux Lunes était revenu à lui. Il s'efforça de sourire malgré la douleur qui lui crispait les traits. Une vague de joie recouvrit Naja.

« Il faut extraire la balle avec la pointe d'un couteau au préalable chauffée, reprit le guérisseur. Puis cautériser la plaie.

— Et qui va faire un truc pareil ? grogna le trappeur.

— Tu sais te servir d'une lame, Colb, tu as l'habitude de tailler les peaux.

— Je peux m'en charger, intervint la femme d'une trentaine d'années. Je m'occupais de soigner les blessures dans mon clan.

— D'accord.

— On la connaît pas », protesta Naja.

Deux Lunes lui agrippa le poignet.

« Nous n'avons d'autre choix que de nous faire tous confiance. Merci d'être revenue sur tes pas pour me sortir de là. »

Des larmes perlèrent au coin des yeux de Naja.

« Je n'ai fait que rendre ce que je te devais.

— Tu as puisé la force en toi. Tu ne me devais rien. Merci à toi aussi, Colb.

— C'est elle qui a tout fait. Quand j'me suis rendu compte que vous nous suiviez pas, j'ai rebroussé chemin. J'suis arrivé juste à point.

— Il faut maintenant extraire la balle avant que la blessure s'infecte. »

Ils allumèrent un feu avec les branches mortes jonchant le sol, puis maintinrent un long moment dans les flammes la lame du couteau récupéré par Naja. Ils allongèrent ensuite Deux Lunes le plus confortablement possible sur le ventre, et la femme, qui s'appelait Laurena, commença à inciser la blessure avec délicatesse. Les muscles de Deux Lunes tressaillirent lorsque le fer brûlant s'enfonça dans sa chair. Un gémissement s'échappa de ses lèvres. Grâce à la précision de ses gestes, Laurena n'eut pas besoin de beaucoup de temps pour localiser et extraire la balle, puis elle trempa de nouveau le couteau dans le feu et appliqua la lame sur les contours de la plaie. La main de Deux Lunes serra à broyer celle de Naja.

« Voilà la fautive, s'exclama Laurena en montrant, à la lueur du feu, la balle luisante de sang.

— Merci, souffla Deux Lunes, très pâle.

— C'est la moindre des choses : vous nous avez délivrés, mes enfants et moi, des trafiquants de chair humaine. Nous, du clan des Scorpes, nous sommes connus pour toujours payer nos dettes. »

De la pulpe de l'index, Laurena vérifia la chaleur de la lame du couteau avant de le refermer.

« Nous devrions peut-être repartir si nous voulons semer les Furtifs », ajouta Deux Lunes.

Naja caressa son front perlé de sueur.

« T'inquiète pas pour eux. Le marais les a avalés. On a tout notre temps. »

Certains clans demeureront à jamais dans la mémoire du pays horcite. C'est le cas du clan des Scorpes, de l'agglomération de Vilbann, réputé pour son sens de l'honneur et sa droiture morale. On venait souvent consulter les chefs scorpes pour résoudre les litiges opposant d'autres clans ou de simples particuliers. On avait une telle confiance dans leur parole que leur jugement avait valeur de loi ou de traité. On parcourait parfois plusieurs centaines de kilomètres pour s'en remettre à leur sagesse.

La question m'a longtemps hanté : où peut-on puiser une telle grandeur d'âme dans un monde aussi violent, aussi haineux, aussi fourbe ? Je ne parle pas tant des anciens que des jeunes du clan, plongés en permanence dans un environnement chaotique, brutal, instable. Il fallait que le clan fasse preuve d'une cohérence morale infaillible pour que ses enfants ne soient pas contaminés par la fureur habitant les autres clans, par les guerres, les meurtres, les tortures, les vols et les autres exactions commises la plupart du temps sur les populations les plus faibles. Par quel miracle les plus belles fleurs poussent-elles sur les tas de fumier ? Faut-il donc que la grâce naisse de la corruption comme la lumière primordiale jaillit du plus sombre des ténèbres ?

J'ai habité Vilbann pendant une vingtaine d'années, et, grâce aux Scorpes, ce fut la plus belle période de mon existence. Je sus enfin ce qu'était un monde en paix, un monde relativement harmonieux malgré les disgrâces héritées de la Grande Guerre, toutes ces saloperies chimiques et nucléaires qui empoisonnaient la terre, l'air et l'eau. Puis un apprenti tyran décida que les Scorpes avaient suffisamment régné, qu'il était urgent d'en revenir aux bons vieux temps du désordre et de la souffrance, et il leur déclara une guerre sans merci. Ainsi disparut le clan des Scorpes : abandonnés de tous, les hommes et les vieillards furent massacrés, les femmes et les enfants vendus aux bandes errantes de trafiquants. La barbarie ordinaire revint à Vilbann, les ténèbres retombèrent sur nos têtes, et, au bout de quelques semaines, je repartis pour une longue errance qui me conduisit sur les bords de la Méditerranée.

Je me suis interrogé des années plus tard sur l'origine du mot scorpe, et je n'ai trouvé qu'une racine : scorpion, sans que je parvienne à les relier d'une quelconque manière.

Ils se remirent en chemin.

Colb et Rodag décidèrent de se partager la charge de Deux Lunes, toujours incapable de se tenir debout. Il fallait rapidement trouver de quoi boire et manger, plusieurs enfants se plaignant de la soif et de la faim. Ils traversèrent le plateau, barré un kilomètre plus loin par une haute muraille naturelle. Ils la longèrent sur environ trois cents mètres et tombèrent sur une source qui jaillissait de la paroi et formait, sur le sol, un bassin d'une profondeur de cinquante centimètres. L'eau s'en échappait et disparaissait par un orifice dans les entrailles de la Terre.

« Ça m'semble bien ici, dit Colb. On pourra sans doute piéger des animaux assoiffés. »

Après que tous eurent bu, ils installèrent les enfants de Rodag et ceux de Laurena un peu à l'écart de la source. Jaïna, l'adolescente, demeura en compagnie des adultes. Âgée d'une quinzaine d'années, fille d'une amie de Laurena, Jaïna passait la nuit chez cette dernière quand les hordes coalisées contre les Scorpes avaient enfoncé les portes et raflé tous les occupants de la maison. On les avait vendus aux Furtifs, elles et les enfants, après avoir joué toute une nuit avec elles. Elles avaient ensuite marché des jours et des jours le long du fleuve Ronn, puis la femme de Rodag, Elvare, et ses deux enfants avaient grossi le petit groupe des captifs avant que Josp et Colb ne soient à leur tour capturés par les trafiquants.

« J'les ai pas entendus venir, maugréa le trappeur. Plus silencieux que des loups, les bougres. J'ai reçu un coup sur le crâne et j'me suis réveillé ficelé, suspendu à une branche portée par deux hommes. J'ai découvert Josp à mes côtés, dans la même position que moi. Ils nous ont ensuite obligés à marcher. J'ai jamais pu m'sauver, d'abord parce qu'ils m'avaient mis une corde autour du cou et que, si celui qui la tenait l'avait relâchée, elle se serait serrée toute seule et m'aurait étranglé, ensuite parce que j'voulais pas laisser Josp tout seul. Il m'avait bien dit que vous viendriez à notre secours, mais j'l'avais pas cru. Et puis voilà que vous arrivez. Foutue bonne idée d'avoir lancé ces chevaux au grand galop pour semer la panique. Vous auriez vu les Furtifs se sauver. Pires que des moineaux. »

Des bruits se firent entendre dans les buissons proches.

« Hum, ça sent l'sanglier qui a soif, chuchota Colb. Donne-moi ta pique, Rodag. »

Le géant remit sa perche au trappeur.

« Écartez-vous en silence », ajouta Colb à voix basse. Il tendit le bras. « Dans cette direction, vous serez contre le vent. »

Rodag souleva Deux Lunes et s'éloigna dans la nuit en compagnie des autres, laissant le trappeur seul, tapi à une dizaine de mètres de la source.

Le sanglier se présenta quelques minutes plus tard. Un solitaire aux

défenses imposantes. Colb attendit qu'il plonge son groin dans le bassin de rétention pour s'approcher de lui. L'animal, alerté par le bruit de ses pas se retourna, pas assez rapidement pour éviter la pointe ferrée de la perche, qui s'enfonça dans son poitrail. Il poussa un rugissement terrible avant de charger le trappeur, mais celui-ci se contenta de rester arc-bouté sur sa perche et de reculer, laissant la pointe s'enferrer de plus en plus profondément dans le corps de son adversaire. Le sanglier baissa la tête et continua l'épreuve de force jusqu'à ce que, mortellement atteint, il fléchisse soudain et s'affaisse sur le flanc. Poussant un hurlement de triomphe, Colb attendit qu'il cesse de remuer pour se rapprocher.

« Quelqu'un a un couteau ? »

Rodag posa Deux Lunes sur le sol et tendit son poignard au trappeur. Colb acheva l'animal en lui plantant la lame dans la veine jugulaire.

Pendant qu'il dépeçait le sanglier, les autres se chargèrent de ramasser le bois mort pour allumer un feu.

« Y a quelqu'un qu'la peau intéresse ? » demanda Colb.

Comme personne ne répondait, il l'abandonna sur le sol, ouvrit l'animal de la gorge à l'abdomen, retira les intestins, préleva le foie, les poumons et le cœur qu'il coupa en petits morceaux avant de les étaler sur des pierres plates.

« Y a plus qu'à faire cuire », s'exclama-t-il.

Ils mangèrent de bon appétit, hormis Deux Lunes, qui affirma qu'il valait mieux pour lui rester à jeun jusqu'à ce que sa blessure soit cicatrisée.

« J'espère trouver dans le coin les bonnes herbes pour accélérer la guérison, dit-il à Naja.

— Tu es sûr que tu pourras remarquer ? »

Les yeux de Naja luisaient d'inquiétude sous les mèches éparses de ses cheveux blancs.

« Dès demain, j'espère, répondit-il avec un petit rire.

— Pas question. Faut d'abord que tu te remettes.

— Ne t'en fais pas. La balle n'a touché aucun organe essentiel.

— Elle était pourtant profondément enfoncée, intervint Laurena.

— Faut croire que j'ai le cuir épais. »

La présence de Deux Lunes et de Naja – ainsi que son rôle essentiel de guide dans le marécage – semblait avoir rendu toute sa joie à Josp. Son appétit également : il dévorait à pleines dents le morceau de viande ruisselant de graisse que lui avait tendu Colb.

Le petit homme lâcha soudain sa pitance.

« Les Heures me parlent, déclara-t-il d'un air affolé. Elles me disent que les hommes méchants, les hommes sans odeur, viennent vers nous et qu'ils veulent nous tuer.

— Ça ne s'arrêtera jamais ! » soupira Naja.

Chapitre 31

MumBang et ShanBei, ces mégapoles de plus de trois cents millions d'âmes, ont longtemps été considérées comme les cités du futur, celles qui proposeraient les solutions les plus innovantes et les plus efficaces pour la reconquête de la Terre. On comptait sur elles pour la mise au point de micro-organismes qui neutraliseraient les particules radioactives ou chimiques saturant le pays horcite, ou encore pour effacer les effets désastreux des mutations génétiques. Mais il faut se rendre à l'évidence : les citadins ont de tout autres priorités. Ils n'ont plus le désir de sortir des limites de leurs cités. La peur de l'extérieur, relayée par les médias en mal de sensations fortes, engendre chez eux une forme de psychose, une fascination de l'enfermement, comme ces prisonniers qui finissent par s'identifier aux murs de leurs prisons.

Pervent Duchère, journaliste au *Matin des Parisiens*

Pays horcite 1

Les tueurs ouvrirent le feu. Les balles soulevèrent de petits panaches de roche pulvérisée. Ganesh craignit que les rafales ne démantèlent leur bouclier minéral ; elles pouvaient sans doute perforer des surfaces plus dures que les rochers friables derrière lesquels ils s'abritaient. Ava, accroupie à ses côtés, lui lançait des regards inquiets. Les soldats ripostèrent sporadiquement, pas tant pour neutraliser les tueurs que pour les inciter à continuer leur progression.

Les staccatos des armes s'interrompirent tout à coup, et le silence retomba sur la colline, ébranlé par des craquements, puis, quelques secondes plus tard, par un fracas métallique lointain. Ganesh et Ava se redressèrent au bout d'un petit moment pour observer les environs baignant dans la lumière diffuse de la pleine lune. Les silhouettes grises des tueurs avaient disparu. Ganesh se pencha par-dessus le rocher : la cavité qu'ils avaient recouverte de branchages béait de nouveau. Les tueurs, avançant en ligne, étaient tous tombés dans le piège.

« Putain, ça a marché ! s'exclama Leif, debout à côté d'Ava. Ils ont foncé tout droit sur nous comme des cons. Je dois reconnaître que je n'y croyais pas trop. »

Ils descendirent l'un après l'autre du relief rocheux. Les rayons des lampes des soldats braqués sur la fosse ne révélèrent rien d'autre que les parois parsemées de feuilles et de branches accrochées aux aspérités.

« Ils n'ont pas poussé un cri lorsqu'ils sont tombés. » La voix d'Yssa n'était qu'un faible murmure, comme si elle craignait de ressusciter les tueurs gisant au fond de la fosse.

« Je me demande si... commença Ganesh.

— Si quoi ? releva Leif.

— Il faudrait que nous examinions le corps d'un tueur pour en avoir le cœur net.

— Tu as l'intention de descendre à je ne sais quelle profondeur pour en ramener un ? »

L'idée était inenvisageable et pourtant Ganesh était convaincu qu'une partie de la solution se trouvait dans cette cavité. Des crépitements retentirent, distants, résonnant en échos décroissants dans le silence nocturne.

« Pistolets-mitrailleurs, commenta Leif. Je crains que l'autre groupe de tueurs n'ait rattrapé Marlo et les autres.

— Ils vont probablement se rendre compte que nous sommes toujours vivants et nous prendre en chasse, dit Ganesh.

— Comment seraient-ils prévenus ?

— Ils disposent sans doute d'un système de détection très performant. »

Une moue dubitative déforma le visage déjà émacié de Leif, qui pointa l'index sur la fosse.

« Si c'était le cas, ils ne seraient pas tombés dans un piège aussi minable.

— Sauf si leur système détecte uniquement les mouvements, la chaleur, et pas la configuration d'un terrain. Les machines les plus sophistiquées sont parfois neutralisées par les moyens les plus primaires.

— Tu parles de machines, or nous avons affaire à des hommes. »

Ganesh marqua un temps de silence avant de reprendre.

« Justement. Yssa faisait remarquer à juste titre qu'ils n'ont pas poussé le moindre cri lorsqu'ils sont tombés. Leur allure, leur endurance, leur résistance aux balles, leur organisation me donnent à penser qu'ils ne sont pas humains.

— Quoi, alors ? croassa Leif.

— Des machines, des robots. »

Le regard de Leif se teinta à la fois de scepticisme et d'ironie.

« J'ai étudié de près l'évolution des technologies dans les différentes cités. Aucune d'elles, et j'inclus les cités asiatiques comme MumBang ou ShanBei, n'est capable de concevoir et de produire des robots d'une telle perfection. La robotique n'était d'ailleurs pas la priorité de l'Organisation des citées unifiées, qui privilégiait les nanotecs et la génétique.

— Je répète ce que j'ai dit tout à l'heure : il faudrait analyser le corps de l'un des tueurs pour en avoir le cœur net. »

À nouveau, un soldat tenta de sonder la faille à l'aide du rayon de sa lampe, mais la lumière ne put en atteindre le fond.

« Ça doit faire plusieurs centaines de mètres de profondeur, fit-il. Peut-être même plusieurs kilomètres. On a bien des arachnes, mais ils ne seront sans doute pas assez longs.

— Des arachnes ? releva Yssa.

— Des nanofils qui reproduisent la matière fabriquée par les araignées. Y a rien de plus solide au monde.

— L'essentiel est de mettre la plus grande distance entre les tueurs et nous, intervint Leif. Et donc de foutre le camp sans perdre de temps.

— Ils nous auront à l'usure », objecta Ganesh. Il eut tout à coup le goût du tchaï à la bouche et se demanda si l'occasion se présenterait un jour de savourer une gorgée de sa boisson préférée. « Si ce sont vraiment des machines, ils n'éprouvent pas le besoin de manger ni de dormir. Nous aurons beau fuir à l'autre bout de la Terre, ils finiront par nous rattraper.

— Admettons que tu aies raison : ça nous avancera à quoi de le savoir ? objecta Leif.

— En tant que spécialiste des technologies, tu n'ignores pas que toute machine a besoin d'une alimentation. Nous pourrions chercher la source de leur alimentation et la tarir. Elle est probablement la même que pour les drones.

— Si je te comprends bien, une intelligence dont nous ignorons tout se sert de machines perfectionnées pour liquider les survivants qui ont échappé à l'extermination globale perpétrée par l'intermédiaire des biopuces », déclara Yssa.

Ganesh acquiesça d'un mouvement de tête.

« Putain, on nage en plein délire, soupira Leif.

— Admettons que ce ne soit pas un délire, reprit Yssa. Quelles seraient les sources d'alimentation de ces machines ? »

Leif fronça les sourcils.

« Du kérosène ou un carburant équivalent à celui des drones, donc des réserves disséminées quelque part dans le pays horcite, les mêmes peut-être que pour les hélicoptères de la Cité, répondit-il. Quant aux robots, ils seraient probablement alimentés par des batteries électriques rechargeables, des piles nucléaires par exemple. Il leur

faudrait une production d'électricité quelque part, une centrale nucléaire à fusion par exemple. NyLoPa en comptait trois, une par ville. Couper les sources d'alimentation reviendrait à faire sauter toutes les centrales à fusion de l'OCU, soit une centaine, et provoquer une pollution qui exterminerait non seulement les derniers humains, mais également tout organisme vivant sur ce monde. Ce serait faire un désert de notre belle planète.

— À moins que les Ombres ne disposent d'un poste de commandement centralisé, avança Ganesh.

— Peut-être, mais où ? Nous ne disposons plus d'engin volant, nous ne pouvons plus nous déplacer qu'à pied, ce qui signifie que nous sommes infiniment lents et vulnérables. » Un silence pesant ponctua les paroles de Leif. « BarPer était réputée pour son pôle technologique, reprit-il. D'après mes souvenirs, il n'était pas situé côté montagne, mais côté mer. Ça ne coûte rien d'aller y jeter un œil. On a juste à retraverser la ville dans l'autre sens. »

Anton pointa le bras dans la direction d'où avaient surgi les rafales quelques instants plus tôt.

« Que faites-vous des tueurs ? »

Leif haussa les épaules.

« Ganesh a raison : ils nous traqueront où qu'on aille de toute façon. Peut-être en apprendra-t-on un peu plus au centre technologique de BarPer. On n'a rien à perdre de toute façon. »

Un soldat consulta sa carte portable électronique.

« On est au nord de la cité. On n'est pas obligés de la retraverser pour rejoindre la Méditerranée. Il nous suffit de couper tout droit.

— Allons-y tout de suite, proposa Yssa. Qu'on ait au moins une petite chance de l'atteindre avant les tueurs. Tout le monde est d'attaque ? »

La petite cité de BarPer avait beau revendiquer haut et fort son identité catalane, se réclamer d'un passé révolu, elle n'en était pas moins à la pointe de la technologie. Bon nombre des innovations les plus marquantes provenaient de ses laboratoires et de ses centres de réflexion où se côtoyaient un nombre impressionnant de cerveaux parmi les plus brillants de l'OCU. Elle recevait en permanence des délégations en provenance des autres cités qui appréciaient rapidement ses charmes et décidaient souvent de s'y installer – elle accueillait ainsi une importante colonie de chercheurs venus de MumBang et de ShanBei, les deux cités asiatiques considérées comme les chefs de file de la technologie de pointe, principalement dans le domaine de la biotechnologie. Voilà comment BarPer était parvenue à occuper une place prépondérante au sein de l'organisation bien que sa population ne

représente qu'un infime pourcentage de la population globale de l'OCU.

L'un des maires de BarPer, Juan Sopporta, créa le centre technologique de Port-la-Nouvelle, au bord de l'étang de la Berre, à une trentaine de kilomètres des barrières filtrantes de la Cité.

Pourquoi si loin ? ai-je demandé à l'un des responsables de Port-la-Nouvelle à mon arrivée. Il m'a répondu que le centre avait un énorme besoin d'eau douce pour la conservation de ses données, et que la production de BarPer ne pouvait y suffire. Aucun risque, rassurez-vous, a-t-il ajouté aussitôt. Nous sommes reliés par un tube sous-marin longeant la côte, et le centre est aussi bien, voire mieux isolé et protégé que la Cité, non seulement par les filtres, mais aussi par les drones et l'armée déployés en permanence sur le pourtour.

Il s'était rengorgé en affirmant que le complexe de Port-la-Nouvelle était l'un des joyaux de l'OCU et, à ce titre, infiniment précieux.

Je dois admettre que j'ai été immédiatement saisi par la beauté et la fonctionnalité du site, rêve incarné de tout chercheur. L'élégance des bâtiments se conjuguaient ici à la beauté de la végétation et à la géométrie subtile des plans d'eau. Les salles à manger, par exemple, flottaient sur des étangs jonchés de fleurs de lotus et communiquaient avec les autres bâtiments par d'élégantes passerelles en bois précieux rappelant les antiques jardins japonais.

Aucun horaire n'était imposé. Nous pouvions flâner toute la journée dans les somptueux paysages. Une absence totale de pression qui portait ses fruits. Les esprits s'épanouissent mieux dans la liberté, les barrières dressées par la pensée s'écroulent, les idées fusent, tantôt folles, tantôt réalistes, toujours créatives, et s'enchaînent pour former les briques de constructions mentales nouvelles. Venu passer deux semaines à BarPer, j'y suis resté une vingtaine d'années, abandonnant mon épouse et mes deux enfants à Londres la grise, entretenant une relation intime avec une jeune Catalane pure souche plus ardente que des braises, Maldina. Lorsqu'elle est décédée, victime d'une violente réaction de rejet à un implant génétique, je me suis résigné à retourner dans la grisaille de Londres où j'ai rencontré l'indifférence et le mépris de mes enfants devenus adultes. Depuis, je me suis résigné à mener l'existence morne des exilés.

Les reliefs s'estompaient au point de former une vaste plaine habillée d'herbes hautes et frémissantes. La lune trônait toujours dans le ciel fourmillant d'étoiles, baignant de lumière pâle les rares rochers disséminés sur le sol spongieux. Ils avaient marché deux bonnes

heures avant de franchir les dernières collines.

« Je suis crevé, souffla Leif. J'ai besoin d'une pause et je crève de faim. »

Ava, dont les pieds la torturaient dans ses chaussures d'emprunt, sauta sur l'occasion.

« On s'arrête un peu ? » demanda-t-elle à Ganesh.

Tous les membres du petit groupe se mirent d'accord pour se reposer, d'autant qu'ils n'avaient pas perçu un seul bruit suspect ni une seule forme inquiétante derrière eux.

« J'ai faim et soif aussi », murmura Ava.

Ganesh s'assit à ses côtés sur une grosse pierre.

« On ne trouvera rien à manger ni à boire dans le coin.

— Y a même pas une petite brasserie avec café et croissant ? »

Il sourit en hochant la tête.

« La vitesse à laquelle une civilisation s'effondre... Dans le pays horcite, nous sommes aussi démunis que des enfants. Nous avons manqué d'à-propos à BarPer : nous aurions dû chercher de la nourriture dans les appartements. Les gens entassent toujours des réserves. Nous sommes redevenus des primitifs, nous devons nous débarrasser de nos réflexes de citadins, réapprendre à penser.

— Tu regrettes la Cité ?

— Pas telle qu'elle était devenue : une cage déshumanisante et putride. Elle était condamnée à disparaître, comme tous les systèmes fermés sur eux-mêmes. Puisque nous avons refusé le moindre contact avec le pays horcite, c'est le pays horcite qui est venu à nous.

— Pourquoi tu ne t'es pas révolté ? »

Ganesh contempla quelques instants les étoiles. Avait-il un jour admiré un ciel aussi beau ? Avait-il prêté attention à la splendeur de son monde ?

« Je pensais que devenir fouineur serait la meilleure façon de découvrir l'envers du décor, d'explorer les entrailles de la Cité. C'était une illusion : les Ombres se sont jouées de nous.

— Qu'est-ce qu'on aurait pu faire de toute façon ?

— Être vigilants puisque les responsables ne l'étaient plus. Alerter l'opinion peut-être, contraindre les maires à prendre conscience de ce qui se tramait autour d'eux. »

Ganesh se rendit compte que tous les membres du groupe l'écoutaient.

« Alaric Bronier était conscient que les intrigues du maire de New York masquaient une conspiration plus complexe, intervint Yssa. Avec sa Fraternité secrète, il a tenté de déjouer ses manœuvres, de sauvegarder les derniers vestiges de la démocratie, mais les structures des cités avaient fini par pourrir. Marlo n'était qu'une taupe parmi beaucoup d'autres, l'un de ces hommes que quelques promesses

suffisent à acheter.

— La Fraternité de Bronier n'était pas si secrète que ça, puisque tu en parles, lança Leif.

— J'étais sur le point d'y être admise, mais elle s'est dissoute après le coup d'État de Jeffrey Dobbs.

— C'est complètement bidon, ce genre de confrérie. » Leif releva la tête, remonta une mèche de ses cheveux et fixa Yssa d'un air provocateur. « De simples parlottes entre gens de bonne compagnie.

— Des hommes et des femmes désireux de préserver le fragile équilibre des cités, corrigea Yssa. Sans eux, nous serions rapidement revenus au temps de la barbarie.

— La barbarie a toujours été là, rétorqua Leif. Elle a seulement changé de visage. Elle était de moins en moins décelable, et elle a fini par nous balayer. »

« Vous n'avez plus besoin de moi. Laissez-moi partir. »

Vue de son bureau au trentième étage de la tour Godot, la Cité n'était plus qu'un immense trou noir. Plus une seule lumière ne brillait, plus un véhicule ne roulait, plus un piéton ne circulait. Les rats et les corbeaux eux-mêmes avaient déserté les lieux. Un silence glacial recouvrait les bâtiments comme un gigantesque linceul. Et c'était la même chose à New York, à Londres, dans la trentaine de cités unifiées dispersées sur les cinq continents. Les nouveaux maîtres lui avaient transmis des images de désolation sur son mur d'écrans. Ils avaient mené leur offensive avec une précision et une efficacité sidérantes. Caton était sans doute l'un des seuls humains, sinon le seul, à contempler le désastre. Redoutable privilège pour celui qui avait concouru à la chute de l'humanité. Il connaissait le côté froid et méthodique des Ombres, avaient-elles ajouté la cruauté à leur arsenal ? Il restait bien quelques fuyards, quelques horcites, éparpillés sur la surface de la Terre, mais ceux-là n'avaient qu'une espérance de vie limitée. Si la faim, la soif, les animaux féroces, les intempéries n'avaient pas raison d'eux, les unités de nettoyage s'en chargeraient.

« Vous êtes donc pressé de mourir ?

— Je n'ai plus aucun intérêt à demeurer sur cette Terre, je suis déjà un anachronisme vivant, un vestige du passé. Encore une fois, vous n'avez plus besoin de moi, et j'aspire au repos éternel.

— Vous ne croyez donc pas à une existence après la mort, comme beaucoup d'hommes ? »

Un rire enroué secoua Caton.

« Je ne crois déjà plus à l'existence avant la mort.

— Pourquoi ne mettez-vous pas vous-même fin à vos jours ?

— Je n'en ai pas le courage.

— Vous avez pourtant appartenu au mouvement eschatologique de

la Fin des Temps. Un mouvement issu d'une ancienne religion.

— Disons que la Fin des Temps servait parfaitement mes intérêts. Nos intérêts, devrais-je dire. Puis-je vous poser une question ?

— Faites.

— Qu'allez-vous faire de ce monde ? »

Le correspondant de Caton demeura quelques instants silencieux.

« À quoi cela vous servirait-il de le savoir ?

— À rien, en effet. Où en êtes-vous avec le fouineur Ganesh Parvati ?

— Nous n'avons plus aucune raison de le garder en vie.

— Vous ne l'avez donc pas encore éliminé ?

— La symbiose avec sa biopuce lui a permis pour l'instant de s'en sortir.

— Voilà une évolution que vous n'aviez pas prévue. Vous ne maîtrisez donc pas tout.

— La part humaine est incertaine, incontrôlable.

— Donc inacceptable ? »

Nouveau temps de silence. Caton crut entrevoir un mouvement dans le lointain, mais il s'aperçut rapidement qu'il s'agissait d'une illusion d'optique. L'œil a tendance à recréer ce qu'il avait l'habitude de voir et qu'il ne voit plus. Vivre l'avait divertie tant qu'il s'agissait de précipiter ses semblables dans l'abîme ; vivre ne l'intéressait plus maintenant qu'il avait touché au but.

« Disons incompatible avec notre mode de fonctionnement.

— Tuez-moi maintenant. Il vous suffit d'en commander l'impulsion.

— Nous avons décidé de vous garder en vie pour le moment.

— Combien de temps ?

— Aussi longtemps que nécessaire.

— Mais... »

La communication s'interrompit. Caton se leva et se rendit près de la baie vitrée. Le disque parfaitement plein de la lune s'affaissait derrière les tours de Paris. Les Ombres lui accordaient le même intérêt que des ethnologues à un animal unique et étrange. Sous l'amertume de ses pensées, perçait une pressante envie de délivrance. Il lui fallait maintenant se libérer de ses chaînes. Prendre l'initiative. Ce serait son pied de nez final aux nouveaux maîtres, une façon de leur rappeler qu'ils ne pourraient jamais vraiment comprendre ni posséder l'esprit humain.

Probabilités de suicide : 13 %.

Les Ombres lui accordaient peu de chances, ne lui concédaient aucun courage. Il sourit. Leur provocation était peut-être une façon de le pousser à commettre un acte qui lui avait toujours répugné, une hypothèse qu'il chassa aussitôt de son esprit : elles étaient totalement dépourvues de second degré, de subtilité, d'humour.

Il se rendit sur le palier du trentième étage, puis gravit l'escalier qui donnait accès au toit de l'immeuble.

Le vent frais lui gifla le visage et gonfla ses vêtements. Il marcha jusqu'au bord du toit et fixa le vide. Il ne voyait pas le sol en contrebas. Il n'éprouva aucune sensation de vertige, contrairement à son habitude. Des larmes lui vinrent aux yeux. Il en fut étonné. La dernière fois qu'il avait pleuré, il n'avait pas encore cinq ans. Ses souvenirs d'enfance lui revenaient en rafales, son humanité l'habitait avec une puissance suffocante.

Probabilités : 11, 07 %

Il lui fallait prendre de vitesse ses pensées, ses émotions, les suggestions des Ombres. Il suspendit sa respiration. Fit un pas en avant. Se jeta en arrière. Un réflexe insuffisant. Le vide le happa. Il tomba comme une pierre le long de la façade.

Alors seulement vinrent les remords. Et les regrets.

Tant qu'il y a de l'eau, du poisson, une femme pour l'accueillir au retour de la pêche et de l'alcool de baie, un Valre n'a aucune raison de se plaindre.

Proverbe valre

Pays horcite 2

Ils contournèrent un énorme cratère aux parois abruptes dont le pourtour s'habillait d'une végétation épineuse et rabougrie.

Rodag et Colb se relayaient pour porter Deux Lunes. L'aube pointait. Des flèches lumineuses blanches et roses transperçaient l'encre diluée du ciel et effaçaient les dernières étoiles.

Les enfants se plaignant de la fatigue, les mères leur avaient expliqué que des créatures très méchantes les pourchassaient et qu'il fallait se mettre en lieu sûr le plus rapidement possible.

« Ce genre de trou, on dirait qu'il a été creusé par une bombe, fit Colb en désignant le cratère.

— Y a toutes les chances, confirma Rodag. Des trous comme ça, on en trouve plein dans les coins où y a eu des grosses batailles. »

De temps à autre, ils apercevaient, entre les pins, les scintillements de la mer qu'ils longeaient en direction de l'ouest.

« Les Heures ne te disent rien, Josp ? demanda Naja.

— Elles ne me parlent plus, répondit le petit homme sans se retourner.

— Ça tombe vraiment mal, grommela Colb. On sait toujours pas si les Cavaliers nous collent au train.

— Ils ne sont pas pressés, intervint Deux Lunes. Ce sont des machines. Il faut les dérégler.

— Plus facile à dire qu'à faire. » Le trappeur souffla bruyamment. « T'es plus lourd que t'en as l'air, mon gars.

— Tu veux que je te relaie ? proposa Rodag.

— J'peux encore tenir. De toute façon, hein, va falloir qu'on s'arrête un petit moment. »

Laissant le cratère derrière eux, ils se dirigèrent vers les ruines d'un village posé au sommet d'une colline et pris d'assaut par les ronces et le lierre.

« Là, on sera tranquilles, souffla le trappeur. Et on verra les Cavaliers venir de loin. »

Ils gravirent une pente escarpée et s'installèrent dans une maison pratiquement intacte et pourvue d'une terrasse d'où ils avaient une vue splendide sur la Méditerranée rosie par le soleil levant. Après avoir couché les enfants dans une pièce vide sur un matelas de vestes étalées, ils établirent des tours de garde pour surveiller le sentier qu'ils avaient parcouru le long du cratère.

Deux Lunes, installé sur la terrasse, observa avec attention les plantes qui poussaient alentour. Il lui sembla reconnaître un simple, légèrement modifié, dont se servait Dents de Rat pour désinfecter les plaies : il confectionnait un cataplasme formé de boue, de salive, de tiges et de feuilles broyées qu'il appliquait sur la blessure jusqu'à ce qu'il forme une croûte dure. Il demanda à Laurena d'aller lui en cueillir et de lui apporter également un peu de terre et d'eau.

Elle revint quelques instants plus tard avec les plantes, une poignée de terre rougeâtre et de l'eau qu'elle avait puisée dans un bassin dressé sur une place en partie escamotée par la végétation.

Deux Lunes huma les simples, les broya avec une pierre aux arêtes tranchantes, mélangea la terre et l'eau et incorpora progressivement les plantes hachées en y ajoutant quelques gouttes de salive. Il pria ensuite Naja d'appliquer la préparation sur sa blessure. Elle lui retira sa veste, étala le cataplasme et le fixa à l'aide de la fine bande de tissu qu'Elvare préleva sur sa robe. Deux Lunes les remercia d'un sourire, puis il s'allongea en chien de fusil à même le sol et s'endormit presque aussitôt.

Lorsqu'il se réveilla, deux lapins grillaient sur des braises. Recroquevillée sur le muret, Jaïna surveillait le sentier tandis que les autres, excepté Colb, dormaient à poings fermés, éparpillés sur la terrasse. Deux Lunes ne ressentait pratiquement plus aucune douleur.

« Combien de temps j'ai dormi ? » demanda-t-il au trappeur.

Ce dernier fixa le ciel.

« D'après la position du soleil, j'aurais une bonne partie de la journée. On va pas tarder à entrer dans le crépuscule.

— Et les Cavaliers ?

— On n'en a pas vu la queue d'un. Soit ils ont abandonné la poursuite, soit ils se sont arrêtés en attendant d'être ravitaillés par les rondelles volantes. T'aurais pas faim, mon gars ?

— Je meurs de faim, tu veux dire. »

Deux Lunes se releva et esquissa quelques pas encore mal assurés.

« Hé, doucement, grogna Colb. Tu vas rouvrir ta blessure. »

Deux Lunes s'assit près du trappeur.

« Elle est en bonne voie de cicatrisation. Je peux marcher maintenant.

— Ouais, tant que ces foutus Cavaliers se pointent pas, on restera

dans le coin jusqu'à ce que tu sois complètement remis. T'as beau être guérisseur, tu dois te ménager. »

Deux Lunes contempla Naja endormie quelques mètres plus loin. Dans l'abandon du sommeil, son visage retrouvait une beauté et une douceur trop souvent estompées par la colère ou l'inquiétude.

« Elle s'est fait du souci pour toi, affirma le trappeur surprenant le regard de Deux Lunes. Elle avait peur que tu te réveilles plus. Elle t'aime vraiment, cette petite.

— Je l'aime aussi. »

Colb se servit du couteau prêté par Rodag pour découper un morceau de lapin et le lui tendre, piqué sur la pointe de la lame.

« La lapin, en voilà une bonne bête, s'exclama le trappeur. Il prolifère, il est bon à manger, facile à capturer. Une vraie bénédiction. »

Deux Lunes dévora de bel appétit le morceau de viande. Le soleil arrosait la terrasse d'une lumière encore pâle, la Méditerranée se parait d'argent, les pins maritimes déployaient leurs parasols sombres au-dessus de la terre ocre et bosselée, la brise apportait d'enivrantes senteurs de sel et de résine. La beauté de ce paysage matinal l'emplit de sérénité. Un parfum d'éternité s'en dégageait. C'était l'un de ces moments magiques et suspendus que ne pourraient jamais leur prendre les êtres qui avaient résolu d'exterminer les hommes.

Colb désigna une carcasse déjà couverte de mouches au pied du muret.

« Les enfants ont mangé, puis ils sont repartis se...

— Du mouvement, là-bas ! » s'exclama Jaïna.

Le trappeur sauta sur ses jambes et la rejoignit à son poste de surveillance, suivi quelques secondes plus tard par Deux Lunes qui avait pris des précautions pour se relever.

L'adolescente pointa l'index sur les silhouettes qui avançaient en file sur le bord du grand cratère.

« Pas des Cavaliers, en tout cas, marmonna Colb.

— Des horcites », confirma Deux Lunes.

Une quarantaine d'hommes, de femmes et d'enfants, dont les tenues disparates indiquaient qu'ils n'appartenaient pas au même clan, ils marchaient d'une allure vive et jetaient d'incessants coups d'œil en arrière.

« M'est avis qu'il fuient un danger, reprit le trappeur. Les Cavaliers ? »

La réponse se présenta d'elle-même lorsqu'une douzaine d'ombres grises surgirent sur le sentier et ouvrirent le feu sur les derniers éléments de la file. Les corps fauchés s'effondrèrent sur le sol ou chutèrent dans le cratère. Les autres s'égaillèrent entre les buissons, mais le tir des Cavaliers les décima avec une précision implacable.

Quelques-uns parvinrent à s'enfuir dans la végétation un peu plus fournie. Les tueurs, accélérant brusquement l'allure, se lancèrent à leur poursuite, les rattrapèrent en quelques secondes et les achevèrent à bout portant.

« Bon Dieu, grommela Colb. Ces foutus assassins sont plus rapides que des lynx.

— Ça leur coûte certainement beaucoup d'énergie, murmura Deux Lunes. Je suppose qu'ils n'utilisent leur vitesse qu'en cas de nécessité. »

Comme pour illustrer ses propos, les Cavaliers se rassemblèrent et s'immobilisèrent au bord du cratère après avoir massacré tous les éléments de la petite colonne de fuyards.

« C'est horrible, s'écria Jaïna.

— Pas plus que le sort que nous auraiens réservé les acheteurs au marché de la plage, objecta Colb. Ceux-là, au moins, tuent sans faire durer le plaisir.

— Ils attendent le ravitaillement des appareils volants, déclara Deux Lunes. C'est le moment de partir.

— Ils sont pas mieux lotis que nous sur ce plan-là. » Le trappeur revint près du feu, retira les lapins des braises et commença à les découper. « Eux aussi ont besoin de faire des pauses.

— C'est une faille que nous devons exploiter », approuva Deux Lunes.

Ils réveillèrent les autres et leur expliquèrent brièvement ce qui s'était passé. La joie et l'inquiétude se mêlèrent dans les yeux de Naja lorsqu'elle découvrit Deux Lunes debout.

« Tu es sûr que ça va aller ?

— Je ne sens pratiquement plus rien. Je ne vous retarderai plus.

— Tu veux pas que j'examine ta blessure d'abord ?

— Plus tard. Il faut profiter du fait que les Cavaliers sont réduits à l'immobilité.

— Je suis contente de te voir debout. J'ai eu tellement peur... »

Elle se jeta dans ses bras et l'enlaça un long moment, la tête sur son épaule.

Rodag, Elvare et Laurena allèrent tour à tour jeter un coup d'œil aux tueurs et aux corps figés sur le bord du cratère. Josp marmonna d'incompréhensibles sons en secouant la tête. Colb procéda à la distribution des morceaux de viande.

« Vous les mangerez en marchant. »

Après avoir réveillé les enfants, ils s'éloignèrent des ruines toujours en direction de l'ouest. Deux Lunes ne ressentait qu'une légère pointe en bas du dos qui ne le gênait pas.

Un kilomètre plus loin, ils longèrent des bâtiments éventrés par les arbres. Ils dominaient une étendue d'eau qui n'était pas la mer, mais

une sorte de lac ou d'étang fermé à l'horizon par une bande de terre hérissée de pierres. Des embarcations alignées contre un ponton s'entrechoquaient doucement au gré d'une légère houle.

« Y du monde dans le coin », lança Colb.

À peine avait-il prononcé ces mots que des hommes surgirent des bâtiments en brandissant des lances aux pointes recourbées.

« Fichons le camp, cria Rodag.

— Inutile de fuir, dit Deux Lunes. Ils sont beaucoup plus frais que nous. Attendons-les sans manifester de signes d'hostilité.

— Ils vont nous massacrer, ouais ! » vitupéra le trappeur.

Les habitants des immeubles effondrés portaient des tuniques longues et serrées à la taille, mille fois rapiécées avec du fil grossier. Leurs pieds étaient nus, leurs cheveux et leurs barbes, emmêlés, incrustés de brindilles et de restes de nourriture. Ils s'immobilisèrent à quelques mètres de Deux Lunes et de ses compagnons, et se contentèrent de leur barrer le passage en maintenant leurs harpons levés et en poussant des cris sourds.

Deux Lunes s'avança d'un pas. Naja se tint derrière lui, nerveuse, l'index replié dans le pontet de son arme.

« Nous ne faisons que passer, dit le guérisseur d'une voix ferme mais calme. Nous ne vous voulons aucun mal. »

Il s'était adressé à ceux qui semblaient être les chefs de la troupe, du moins qui se tenaient légèrement devant les autres. Leurs yeux, plus craintifs que menaçants, errèrent quelques instants sur les membres de la petite troupe, s'attardant sur les femmes et les enfants.

« Nous sommes le peuple des Valres, finit par déclarer l'un d'eux. Nous pensions que vous étiez l'un de ces clans errants qui viennent parfois nous voler nos réserves de poissons et de sel.

— Nous sommes de simples fuyards, expliqua Deux Lunes. Des machines tueuses nous poursuivent. Elles tuent tous les êtres humains. Si vous restez là, elles vous extermineront également. »

Son interlocuteur consulta ses voisins du regard.

« Nous n'abandonnerons pas nos femmes, nos enfants, nos vieillards. Si les machines dont tu parles nous attaquent, nous nous défendrons.

— Vos harpons ne pourront pas grand-chose contre elles.

— Nous avons d'autres armes. » Les yeux de l'homme revinrent se poser sur les enfants. « Ils ont l'air fatigués. Venez partager notre repas. »

D'un geste, Deux Lunes demanda aux autres ce qu'ils pensaient de l'invitation. Colb fut le premier à répondre.

« Moi, j'dis qu'il faut l'accepter. On a besoin de manger si on veut pas s'écrouler dans deux ou trois kilomètres.

— Mes enfants ont faim et soif, intervint Elvare.

— Les miens aussi, renchérit Laurena.

— Moi aussi, s'exclama Jaïna.
— Moi aussi, ajouta Josp.
— Si ça se trouve, les Cavaliers n'ont pas encore été ravitaillés, insista Colb. Les Heures te disent rien, Josp ?
— Elles ne me parlent pas. »
Naja se rapprocha de Deux Lunes.
« Il faut prendre le risque. Colb a raison : on ne tiendra pas longtemps si on ne s'alimente pas. »
Le guérisseur se retourna vers les Valres.
« Nous acceptons votre offre. »

Souvent, dans le pays horcite, les clans ou les populations choisissaient un nom qui avait un lien avec l'endroit qu'ils habitaient. Cela pouvait être le nom d'une ville, d'une région, d'une particularité géographique, d'un animal typique du coin ou d'une tradition locale. Il arrivait parfois que les noms n'aient absolument rien à voir avec le lieu de résidence des clans. Il s'agissait alors de groupes qui avaient traversé une grande partie du pays horcite, chassés par la famine ou par la guerre, et qui avaient gardé leur nom d'origine en s'installant sur leur nouveau territoire. Ainsi trouvait-on des Vosgues sur les bords de la Méditerranée, en référence au massif montagneux de l'est de l'ancien pays de France. Ou encore des Dauphins dans l'agglomération du Noyau qui, située très loin de la mer, ne comptait évidemment pas de mammifères marins dans sa faune. Les origines de noms comme le Pégase, le Léviathan ou le Herculus sont plus difficiles à déterminer. Probablement issus de légendes oubliées, ils sont les vestiges de la civilisation qui régna sur la Terre avant la Grande Guerre. Quoi qu'il en fût, son nom revêtait la plus grande importance pour un clan : il induisait le respect, la peur, la dérision ou la confrontation.

L'intérieur des immeubles était aussi délabré que l'extérieur. Les Valres avaient consolidé avec des troncs ou des branches maîtresses les pièces à peu près intactes. L'un des immeubles servait de salle commune. S'y déroulaient les cérémonies rythmant l'existence du peuple valre : mariages, décès, naissances, rituels du passage à l'âge adulte, assemblées.

Une cinquantaine de convives, pratiquement tous masculins, avaient pris place autour des immenses tables dressées en l'honneur des visiteurs. De jeunes femmes apportaient des plats contenant des poissons argentés posés sur des lits d'algues et des petits légumes verts appelés les haricots de mer. Les Valres fabriquaient également une boisson fermentée à base de baies rouges et acides qui poussaient en

abondance sur les buissons des alentours.

Deux Lunes, Naja et Josp mangeaient en compagnie d'Angré, l'homme qui leur avait servi d'interlocuteur quelques instants plus tôt. Il leur expliqua qu'ils avaient essuyé une dizaine d'attaques avant de s'organiser : ils utilisaient désormais l'eau, dont ils disposaient en abondance, pour piéger les assaillants, concevant un ingénieux système de canaux souterrains dont le contenu saumâtre se déversait à la moindre alerte dans les douves dissimulées entourant les bâtiments.

« L'eau a ceci de bien qu'elle les fait patauger et qu'elle enraye leurs armes à feu, poursuivit Angré. On n'a plus qu'à les achever à coups de harpons. »

Les Valres vivaient de pêche et, plus généralement, des produits du lac d'eau salée, nettement plus calme que la mer en période de grand vent.

« Vous n'avez jamais bougé d'ici ? demanda Naja.

— Nos ancêtres y sont toujours restés. L'endroit est agréable à vivre. Il faut seulement veiller à ce que les bâtiments ne s'effondrent pas.

— Il n'y avait pas de cité dans le coin ? »

Angré parut surpris par la question, puis hocha vigoureusement la tête.

« Port-la-Nouvelle, le site technologique de BarPer.

— Technologique ? releva Deux Lunes.

— À ce que racontent les anciens, ils fabriquaient là-bas tout un tas d'inventions aujourd'hui oubliées. »

Le regard intrigué d'Ava croisa celui de Deux Lunes.

« Il est loin d'ici, ce site ?

— Environ vingt kilomètres vers le sud. Mais comptez pas trop le visiter : ils tirent sur tous ceux qui s'en approchent. Et puis, qu'est-ce que vous iriez foutre là-bas ?

— Peut-être vérifier que cet endroit n'a pas un rapport avec les machines qui nous poursuivent. »

Angré se pencha par-dessus la table.

« Votre histoire de machines, elle est sérieuse ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux », répondit Deux Lunes.

Le Valre se recula ; l'inquiétude tendait maintenant son visage buriné.

« Qu'est-ce qu'on devrait faire à votre avis ?

— Prendre vos bateaux, voguer aussi loin que possible, espérer qu'une solution se dessinera pour neutraliser ces tueurs. »

Chapitre 32

Les diverses pollutions ont provoqué les mutations brutales de plusieurs espèces. Certaines d'entre elles, qui étaient inoffensives, sont devenues agressives, dangereuses, hégémoniques. Telle cette variété de grenouilles, jadis prisées pour leur chair délicate, devenues venimeuses, non pas pour se défendre contre d'éventuels prédateurs, mais pour attaquer les autres animaux, plus petits ou plus gros qu'elles.

Patriz Beaugrain, *Le Matin des Parisiens*

Pays horcite 1

Les rayons du soleil couchant ensanglantaient la Méditerranée. Ganesh et le reste de la troupe avaient marché une grande partie du jour, se désaltérant aux sources qui coulaient des parois rocheuses. Les soldats avaient tué un chevreuil dont ils avaient fait griller les morceaux sur les braises d'un feu allumé à l'aide d'un petit appareil appelé pyrox.

Derrière eux, l'ombre massive de la chaîne des Pyrénées barrait l'horizon, habillée de nuages enflammés. La température avait brutalement chuté. Ava grelottait dans sa tenue légère. Ganesh lui avait donné sa veste ; le vent frais lui mordait la peau au travers de sa chemise. La beauté du pays horcite ne cessait de le surprendre. Il s'était attendu à évoluer dans un paysage ravagé, pelé, sinistre, il découvrait une végétation exubérante arrosée par des sources, sillonnée de cours d'eau. La nature avait repris ses droits avec une vigueur que les populations retirées dans les cités n'avaient pas prévue, et absorbé une grande partie des pollutions nucléaires et chimiques provoquées par les affrontements de la Grande Guerre.

« On est à combien de Port-la-Nouvelle ? demanda Yssa.

— Je ne sais pas au juste, répondit l'un des soldats. Nos cartes électroniques sont un peu déboussolées, comme si les pôles

magnétiques avaient bougé. On sait juste qu'on doit longer la Méditerranée en direction du nord pour tomber sur le site.

— Vous ne comptez tout de même pas marcher jusqu'à l'aube ? grogna Leif.

— Non, va falloir trouver un coin pour nous reposer. Et aussi de quoi boire et manger. »

À la tombée de la nuit, ils s'installèrent dans un bâtiment en pierre couvert de lierre et de ronces, une ancienne bergerie selon Anton. Une partie du toit résistait encore malgré le poids de la végétation. Quelques herbes au feuillage dentelé parsemaient le sol de terre battue. Après avoir entassé du bois mort à l'intérieur d'un cercle de pierres, ils allumèrent un feu autour duquel ils s'assirent. Les gourdes des soldats passèrent de main en main.

« Pas plus de deux gorgées chacun. On n'est pas sûr de trouver d'autres sources potables dans le coin. »

Trois soldats partirent en chasse. Les trois autres, Ganesh, Anton et Leif se chargèrent de ramasser du bois mort pour alimenter le feu. Ils trouvèrent dans un rayon de deux cents mètres des souches et de grosses branches probablement abattues par les orages.

Leif ne cessait de vitupérer contre l'hostilité de la nature.

« Dire qu'il y en avait, dans la Cité, qui militaient pour un retour à la vie sauvage. On aurait dû leur organiser des stages de survie en pays horcite. À mon avis, ils auraient vite réclamé leur retour à la civilisation.

— Quelle civilisation ? releva Anton. Tu disais toi-même que le vernis citadin n'avait servi qu'à masquer la barbarie.

— Peut-être, mais, au moins, je n'avais pas mal aux pieds ni aux mains, je n'avais qu'à m'asseoir dans un restaurant pour manger, à m'allonger dans mon lit pour dormir, à tourner un bouton pour me chauffer. La civilisation a beau être un simple déguisement, elle offrait tout de même quelques avantages, non ?

— Elle a réussi à faire de nous de parfaits inadaptés », conclut Anton.

Des coups de feu retentirent dans le lointain.

« Notre dîner est avancé, s'exclama Leif.

— À moins que ce ne soient les Ombres », souffla Anton.

Ils revinrent dans le bâtiment en traînant les branches qu'ils entassèrent sur le feu.

Ava rendit sa veste à Ganesh.

« Je n'en ai plus besoin... »

Elle le remercia d'un baiser appuyé dont Ganesh soupçonna qu'il était également un message envoyé à Yssa et Hyat. Les flammes révélaient des formes sombres suspendues entre les poutres vermoulues. Des gouttes de pluie s'engouffrèrent par la partie éventrée

du toit.

« Espérons qu'il ne pleuvra pas trop fort. » Une moue déforma le visage allongé de Leif. « Ce qui reste de toit pourrait nous dégringoler dessus.

— Toi, au moins, tu sais remonter le moral des troupes ! grinça Hyat.

— J'ai faim, j'ai soif, j'ai mal partout, j'ai sommeil, je ne vois pas comment je pourrais avoir un semblant de moral, insista Leif.

— Tu fais comme nous, mon vieux, intervint Anton. Tu supportes en la bouclant.

— Supporter quoi ? Notre existence ressemble à cette bâtisse : en ruine. Notre part animale nous pousse à survivre, mais, vous le savez aussi bien que moi, tout ça n'a plus vraiment de sens.

— Tu avais de la famille dans la Cité ? demanda Hyat.

— Évidemment. Je ne suis pas issu du vide.

— Tu n'avais pas de femme, ni d'enfants, précisa Yssa.

— Et alors ? Ça n'empêche pas que j'ai laissé là-bas des gens que j'aimais. »

Ils se turent, les yeux rivés sur les flammes dansantes et grondantes. Serrée contre Ganesh, Ava pleura en silence. Des trombes tombaient maintenant des nues éventrées, soulevant un vacarme assourdissant entrecoupé par une deuxième série de coups de feu. Des formes s'égaillèrent soudain sous le plafond en poussant des piailllements aigus.

« Putain c'est quoi, ça ? glapit Leif.

— Chauves-souris, fit Anton. Des roussettes peut-être. »

Elles se déployaient sous le plafond en décrivant des cercles concentriques.

« Dangereuses ? demanda Yssa.

— Normalement, non. Mais elles ont peut-être muté. »

Se rendant compte qu'elles se rapprochaient peu à peu de leurs têtes, Ganesh tira son taz de la poche de sa veste et le pointa sur le plafond. À la lumière du feu, les membranes des chauves-souris se dessinaient à l'intérieur de leurs ailes translucides. Leurs yeux ronds luisaient par intermittence au milieu de leurs faces allongées plus sombres que leurs pelages bruns.

« Elles mordent ? souffla Hyat.

— Ce sont des vampires. » Anton les observait avec attention. Les soldats avaient déverrouillé les crans de sûreté de leurs fusils d'assaut. « Dans certaines régions, elles peuvent vider un bœuf de son sang en quelques secondes.

— Charmant ! grinça Leif. Vous attendez quoi, au juste, pour leur tirer dessus ?

— On risque seulement de les exciter, de les enrager. Il vaut mieux

attendre. »

Elles tournoyèrent un long moment au-dessus d'eux dans un lourd bruissement d'ailes. L'une d'elles fondit soudain sur Yssa. Ganesh, plus prompt que les soldats, pressa la détente du taz et la toucha juste avant qu'elle ne s'abatte sur la jeune femme. Paralysé par le rayon étincelant, elle tomba comme une pierre au milieu des flammes et souleva dans sa chute une gerbe d'étincelles rougeoyantes.

Les soldats ouvrirent à leur tour le feu sur les roussettes les plus proches et en descendirent plusieurs, qui dégringolèrent comme des fruits mûrs sur la terre battue. Leur tir soutenu provoqua un début de panique chez les mammifères ailés, qui volèrent un petit moment dans tous les sens avant que quelques-unes d'entre elles n'amorcent une nouvelle attaque.

Paniquée, Hyat se leva. Anton la saisit par le bras et la contraignit à se rasseoir.

« Restons groupés près du feu. Contrairement à nous, elles se repèrent parfaitement dans l'obscurité. »

Deux nouvelles rafales de fusils d'assaut en tuèrent cinq ou six, mais une chauve-souris parvint à se poser sur l'épaule d'Anton et à lui planter ses dents dans le cou. Il tenta de se dégager, mais elle résista et commença à lui aspirer le sang dans un affreux bruit de succion. Il s'affaissa sur le côté et roula sur le sol en hurlant. Couteau à la main, l'un des soldats se précipita et tenta de frapper la roussette, mais cinq ou six autres vampires, passant entre les balles, s'abattirent sur les deux hommes. Les deux derniers soldats se redressèrent et arrosèrent en continu la nuée de chauves-souris jusqu'à ce qu'elles s'égaillent et s'enfuient par la partie ébréchée du toit. Ils se ruèrent ensuite sur leur confrère et Anton, et écartèrent, à coups de couteau, les grandes roussettes alourdies qui, l'une après l'autre, lâchèrent leurs proies et s'envolèrent.

Le sang s'écoulait en abondance des deux trous percés dans les cous des deux hommes, affreusement pâles. Si le soldat respirait encore, Anton ne bougeait plus.

« Bon Dieu », murmura Leif.

Un soldat prit le pouls du pilote et, au bout de quelques secondes, secoua la tête.

« Putain, elles n'ont quand même pas eu le temps de lui pomper tout son sang ! gronda Leif.

— Il a lui-même dit qu'il leur suffit de quelques secondes pour vider un bœuf, murmura Yssa.

— Il a parlé de régions lointaines... Et puis, ça fait des litres de sang. Elles les ont mis où ?

— Certaines espèces ont muté... »

Le soldat blessé expira à son tour après une série de spasmes. Ses

confrères se recueillirent quelques instants, puis l'un d'eux récupéra son fusil d'assaut, ses munitions et se tourna vers Ganesh.

« Puisque vous savez manipuler les armes, c'est à vous qu'elles doivent revenir. »

Ganesh acquiesça d'un hochement de tête, glissa le fusil sur son épaule et ceignit la cartouchière autour de sa taille. Les compartiments de cuir contenaient des chargeurs pleins et des réserves de balles.

« Qu'est-ce qu'on fait de leurs corps ? demanda Yssa.

— On ne peut pas les enterrer ici », répondit un soldat.

Ils les transportèrent dans un coin de la bergerie en attendant l'aube.

« Saloperies de bestioles, grogna Leif en désignant les cadavres des chauves-souris disséminés sur la terre battue. Elles ne sont même pas comestibles. »

Ils ranimèrent le feu et s'installèrent pour la nuit en oubliant la faim, la soif, les roussettes et la peur. Les deux soldats et Ganesh organisèrent des tours de garde de deux heures, à la fois pour entretenir le feu et pour prévenir d'un éventuel retour des vampires ou d'une irruption des tueurs. Ganesh se chargea de la première veille. Tandis qu'Ava s'allongeait à même la terre près de lui, il resta assis sur une pierre et s'efforça d'ignorer la fatigue qui lui pesait de plus en plus lourd sur les épaules.

Les respirations sifflantes ou les ronflements des dormeurs dominèrent bientôt le grondement sourd de la pluie sur le toit de la bergerie et les craquements des braises. Les pensées déferlèrent en torrent dans l'esprit de Ganesh. Tout en ajoutant régulièrement du bois dans le feu, il s'efforça de reconstituer la chronologie des événements qui s'étaient succédé depuis son intronisation dans la communauté des fouineurs. Il lui fallait dégager une cohérence, une évidence, de ce glissement brutal d'un simple fait divers à l'effacement total de l'humanité. Le remplacement de l'homme par une nouvelle espèce ne s'était pas effectué en quelques jours, il avait sans doute été longuement et minutieusement préparé, plongeant ses racines dans un terreau très ancien, d'avant la formation des cités peut-être. La Grande Guerre, la guerre occultée de la mémoire des citadins, et ses conséquences, la partition humaine, le confinement dans les cités, avaient parfaitement servi les intérêts de la nouvelle espèce. Le conflit n'était jamais évoqué dans le cursus scolaire de NyLoPa. Ganesh s'était immergé de longues heures dans les archives enfouies sous tout un tas de couches de données pour puiser quelques bribes sur cette période. De ses explorations, il ressortait que le feu s'était déclaré au Moyen-Orient lors d'un échange de missiles nucléaires entre Israël et l'Iran, que ces bombardements, contraires aux accords internationaux, avaient entraîné un grand nombre de nations dans une escalade infernale qui avait transformé la Terre en un véritable enfer. La guerre

avait commencé l'œuvre des Ombres en exterminant les neuf dixièmes de la population humaine. Les survivants s'étaient regroupés dans des cités protégées par des barrières filtrantes ou éparpillés dans le pays extérieur, le pays horcite, ravagé et hostile. Les Ombres avaient ensuite terminé le travail par l'intermédiaire des biopuces, imposées aux citoyens au commencement des cités.

Un claquement de pas et des halètements le tirèrent de ses réflexions.

« Qui va là ? » cria Ganesh.

Aucune réponse. Il se leva et brandit son fusil d'assaut en direction des bruits.

« Ne tirez pas. »

L'un des trois soldats partis en chasse apparut dans le halo lumineux dessiné par les flammes. Du sang maculait son treillis au niveau de la hanche. Il reprit son souffle en grimaçant, les mains posées sur les genoux.

« Les tueurs, bredouilla-t-il d'une voix hachée. Ils nous ont surpris. Ils ont tué mes collègues. J'ai pu les semer, mais ils arrivent. Il faut partir. Tout de suite. »

Ganesh réveilla les autres. Ava grogna lorsqu'il lui secoua l'épaule. Il lui expliqua brièvement que les tueurs allaient bientôt débouler, qu'ils devaient immédiatement fuir. Les huit rescapés furent sur pied en moins d'une minute. Puis, après qu'Ava et Hyat eurent confectionné un pansement de fortune sur la plaie du soldat blessé par les tueurs, ils quittèrent la bergerie en direction du nord.

Il ne pleuvait plus, mais un épais manteau nuageux couvrait le ciel, occultant la lune et les étoiles. Le soldat qui marchait en tête guidait le groupe à l'aide de sa boussole dont l'écran jetait des lueurs bleutées dans les ténèbres.

« On risque d'être attaqués par les roussettes, murmura Yssa.

— Les vampires ou les tueurs, on n'a que l'embarras du choix ! » maugréa Leif.

La pluie se remit à tomber, gonflant les ruisseaux, ruisselant sur les parois abruptes des reliefs.

« On devrait se mettre à l'abri ! suggéra Leif.

— Pas maintenant, répliqua un soldat. On n'a pas encore mis assez de distance avec les tueurs. De toute façon, y a rien dans le coin. »

Ils parcouraient en effet un cirque désolé et traversé par une rivière qui débordait. La mousse couvrant le sol était glissante. Les vêtements se gorgeaient d'eau, le froid leur mordait la peau.

« Putain, on peut pas continuer comme ça ! » vitupéra Leif.

Ils cherchèrent un passage dans la paroi qui ceignait le plateau et dont les pentes raides s'avéraient infranchissables. Ils la longèrent sur plusieurs centaines de mètres avant de découvrir une gorge en partie

submergée. Le rayon de la lampe d'un soldat éclaira une sorte de rebord surélevé, plat et large d'environ trois mètres qui dominait l'eau bouillonnante en contrebas.

« Ça semble être un passage.

— Et s'il s'arrête plus loin ? objecta Yssa.

— On le saura que si on le suit.

— On longe toujours la mer ?

— D'après la boussole, on est dans la bonne direction. »

Ils utilisèrent deux arachnes pour gravir le court raidillon qui donnait sur le rebord longeant la gorge. Les extrémités magnétiques des cordes adhèrent automatiquement six ou sept mètres plus haut aux rochers humides, puis, deux à deux, les membres du petit groupe s'y agrippèrent pour se hisser au sommet de la pente. Hyat glissa à trois reprises au milieu de son escalade et se retrouva au pied de la paroi. Un soldat lui offrit de grimper derrière elle et de la soutenir au besoin, proposition qu'elle refusa d'abord avant de l'accepter. Il lui bloqua les jambes au moment où ses mains lâchaient l'arachne pourtant enduite d'une substance collante, puis il l'aida à franchir les deux ou trois derniers mètres.

Le soldat blessé au flanc leur déclara qu'ayant perdu trop de sang, il n'avait plus la force de les suivre, qu'il choisissait de rester en arrière pour tenter de retarder les tueurs.

« Comment ? grogna Leif. Ils se foutent totalement des balles. »

Le soldat tira un petit disque circulaire d'un compartiment de sa cartouchière.

« Une mine offensive. Elle n'a l'air de rien, comme ça, mais elle est très puissante. Je vous retarderais. Je les attends ici.

— Vous êtes sûr de votre décision ? demanda Ganesh.

— Absolument sûr. Je suis foutu de toute façon. Fichez le camp. »

Ganesh et Leif attendirent qu'Ava et Yssa aient à leur tour franchi le raidillon pour se lancer dans la montée.

« Nom de Dieu, si je tenais le crétin qui a organisé cette randonnée ! »

Le rebord longeait toute la gorge. Le niveau de l'eau ne cessait de monter, gonflée par les pluies et les différentes sources qui jaillissaient des parois.

« Faut encore accélérer », rugit le soldat qui marchait en tête.

Une puissante détonation avait retenti quelques instants plus tôt. L'homme resté en arrière s'était servi de sa mine explosive, signe que les tueurs se rapprochaient. Les fuyards pataugeaient dans des nappes recouvrant partiellement le rebord. Si la pluie continuait de tomber aussi fort, le passage serait rapidement submergé. Il leur fallait prendre de vitesse l'eau et les tueurs. Ils marchaient sans dire un mot,

trempés, frigorifiés, exténués.

Ils eurent bientôt de l'eau jusqu'aux genoux et durent lutter contre le violent courant du torrent, contre les ressacs, contre les remous.

« On va se noyer, gémit Yssa.

— On continue, on n'a pas le choix », hurla le soldat de tête.

Ava se retourna et lança un coup d'œil désespéré à Ganesh, qui fermait la marche. L'eau montait à une vitesse effarante à l'intérieur de la gorge dans un vacarme assourdissant.

« Surtout, gardez le contact avec la paroi. »

Ganesh perçut des mouvements dans son dos. Il jeta un regard par-dessus son épaule et entrevit, entre les gouttes de pluie et les paquets d'eau projetés par le ressac, les silhouettes grises des tueurs.

Quand un homme bon meurt, la bonté ne s'éteint pas ; quand un homme mauvais meurt, la méchanceté part avec lui.

Proverbe scorpe

Pays horcite 2

Malgré l'obscurité et la pluie, et bien que la communauté compte plus de cinq mille membres, les Valres n'eurent besoin que de deux heures pour préparer leur embarquement. Ils proposèrent à Deux Lunes et aux autres de partir avec eux ; seule Laurena accepta leur offre.

« J'espère que vous ne m'en voudrez pas. » Elle désigna ses enfants déjà installés dans une barque. « Je pense d'abord à eux, à leur sécurité.

— C'est ton choix, et nous le respectons », répondit Deux Lunes.

Angré donna le signal du départ.

« Nous voguerons jusqu'aux terres du sud, cria-t-il tandis que son embarcation s'éloignait du rivage. Nous reviendrons sans doute nous installer dans le coin lorsque les choses se seront tassées. »

Des centaines de voiles claires se fondirent peu à peu dans l'obscurité, et le silence retomba sur les lieux, haché par le crépitements de la pluie sur l'étang.

« Tu crois vraiment qu'ils seront plus peinarde là-bas ? demanda Colb.

— Tant que les Cavaliers nous pourchasseront, personne ne sera tranquille nulle part, répondit Deux Lunes.

— On fait quoi, maintenant ?

— On attend le matin pour filer du côté de Port-la-Nouvelle.

— T'as entendu ce qu'ils disaient ? Si on s'en approche, on se fera tirer dessus comme des lapins.

— À condition qu'ils soient vivants. Ils ont peut-être subi le même sort que les habitants des cités.

— Ouais, peut-être... » Colb se tourna vers Josp. « Toujours pas de nouvelles des Heures, Josp ? »

Le petit homme parut émerger tout à coup des profondeurs abyssales.

« Elles ne me parlent plus. »

Ils s'installèrent pour la nuit dans l'un des bâtiments des Valres. Les

pêcheurs avaient montré à Colb la vanne qui commandait l'ensemble des ouvertures permettant à l'eau de passer instantanément des canaux et du lac à la fosse creusée autour des constructions.

Ils se répartirent les tours de garde jusqu'à l'aube, le veilleur se postant à l'un des étages supérieurs pour avoir une vue d'ensemble des environs. Colb se chargea du premier quart tandis que les autres se couchaient dans les chambres du rez-de-chaussée.

Deux Lunes et Naja se retrouvèrent seuls dans une petite pièce équipée d'un lit assez étroit où régnait une odeur tenace de vase et de poisson. Ils s'aimèrent avec une douceur infinie, bercés par le crépitement de la pluie. Le plaisir déborda Naja en vagues à la fois puissantes et suaves, reculant sans cesse ses limites. Elle se perdit en Deux Lunes avant de s'endormir dans son odeur et sa chaleur, apaisée, rassurée.

Colb vint réveiller Rodag deux heures plus tard. Le géant remplaça le trappeur devant la fenêtre du troisième étage, auquel on accédait par un escalier en mauvais état.

Un cri d'alerte retentit au cœur de la nuit. Rodag dévala quatre à quatre l'escalier : il avait vu les ombres grises se déployer dans les ténèbres à quelques centaines de mètres des bâtiments.

« Faut ouvrir les vannes, lança Colb. La fosse est camouflée. Ils vont tomber dedans.

— À moins qu'ils ne trouvent d'autres passages, fit observer Rodag.

— Tentons notre chance », proposa Deux Lunes.

Tandis que Rodag remontait à l'étage pour surveiller la progression des Cavaliers, Deux Lunes, Naja et Colb se rendirent près de la vanne métallique située dans le sous-sol du bâtiment. Le trappeur la tourna d'un quart de tour. Le bruissement de l'eau se déversant des canaux dans la fosse se fit aussitôt entendre, à la façon d'une source jaillissant des profondeurs de la Terre.

Ils rejoignirent ensuite Rodag près de la fenêtre du troisième étage, discernèrent les ombres grises des Cavaliers qui progressaient à une allure régulière en direction des bâtiments. Les mouvements souterrains de l'eau restaient indécélables à la surface.

« Ils vont pas tarder à arriver devant la fosse, murmura Colb. Cette fois, ils avancent en file indienne, ils tomberont pas tous en même temps. On aurait dû fiche le camp avec les autres. »

Le premier Cavalier de la file s'affaissa soudain, comme aspiré par le sol. Le camouflage d'herbes et de terre céda sous son poids. Il atterrit dans l'eau et coula comme une pierre sans avoir esquissé le moindre mouvement. Les autres s'immobilisèrent aussitôt avec un synchronisme parfait.

« Et maintenant ? souffla Colb. Qu'est-ce qu'on fait ? Il reste plus un

seul foutu bateau dans l'coin. »

Les Cavaliers ne bougeaient toujours pas. Deux Lunes maintint écartées les mèches de ses cheveux pour mieux les observer.

« On dirait qu'ils sont déconnectés.

— Pour combien de temps ?

— Le temps pour eux de comprendre ce qui se passe. Profitons-en pour filer par l'autre côté.

— Y a de l'eau de l'autre côté, et on a pas de bateau.

— Nous n'aurons qu'à longer la rive.

— On a toutes les chances de s'enliser dans des marais. »

Deux Lunes dévisagea Colb.

« Tu as une meilleure solution ?

— Ça me paraît être une bonne idée, intervint Rodag. On marchera dans l'eau au besoin, et on sera planqués par la végétation. »

Ils descendirent et expliquèrent la situation. Elvare avait déjà préparé les enfants. Seul Josp semblait encore mal réveillé. Ils sortirent par l'une des portes arrière du bâtiment et, se dirigeant vers le sud, s'engagèrent sur l'étroite bande de terre bordant l'étendue d'eau. Elle était coupée une centaine de mètres plus loin par la fosse ceinturant les constructions et dont le camouflage de branches et de terre s'était partiellement effondré.

« Contournons-la en passant par le lac », proposa Rodag.

Joignant le geste à la parole, le géant s'avança vers l'eau, s'y enfonça jusqu'à la taille, puis, après une large boucle, revint vers le rivage. Lorsqu'il sortit de l'eau, il était passé de l'autre côté de la fosse.

« Faudra juste porter les enfants. »

Elvare porta son premier enfant sur ses épaules, Colb se chargea du second. Naja maintint son pistolet levé au-dessus de sa tête tout au long de la traversée. Ils suivirent le chemin tracé par Rodag, s'immergeant à leur tour jusqu'à la taille, jusqu'au cou pour Josp. Des gouttes de pluie éparses hérissaient la surface sombre du lac. Pas une étoile ne brillait dans le ciel ténébreux. Les ululements des chouettes transperçaient régulièrement le silence troublé par les clapotis.

Une fois de l'autre côté de la fosse, ils marchèrent en direction des roseaux frissonnants. La fraîcheur nocturne, associée à leurs vêtements détrempés, leur glaçait la peau.

Josp éternua bruyamment.

« Fais attention, grommela Colb. Tu vas donner l'alerte aux Cavaliers. »

Les roseaux abritaient un marécage boueux mais praticable. Ils s'éloignèrent peu à peu des bâtiments, s'immobilisant régulièrement pour vérifier que les Cavaliers ne les suivaient pas. Ils parcoururent trois bons kilomètres avant d'arriver au point de jonction entre le lac et la mer, un bras d'une cinquantaine de mètres de largeur et

probablement d'une profondeur de plusieurs dizaines de mètres.

« Comment on peut traverser ça ? marmotta Colb. Tout le monde sait pas nager.

— Fouillons les environs. Nous trouverons peut-être une barque. »

Ils en trouvèrent une, échouée sur la grève un peu plus loin. Son délabrement apparent soulevait de sérieux doutes sur sa capacité à flotter, mais lorsqu'ils la mirent à flot, ils s'aperçurent que sa coque était à peu près étanche, n'était une légère fuite entre deux lattes de bois. Ils résolurent d'effectuer deux traversées pour répartir le poids des passagers. Colb se chargerait d'emmener d'abord Elvare, Rodag et leurs enfants, puis il reviendrait chercher Deux Lunes, Naja, Jaïna et Josp. Pour rame, il disposerait d'une branche morte terminée en fourche.

Après que Rodag et sa famille eurent embarqué, Colb s'installa à l'arrière et poussa sur la branche pour s'éloigner du bord. L'embarcation se fonda peu à peu dans l'obscurité.

« Tu crois qu'elle tiendra le coup ? demanda Naja.

— Espérons, répondit Deux Lunes. Mais on sera sans doute obligés d'écoper.

— J'ai froid. »

Deux Lunes serra Naja contre lui. Jaïna et Josp grelotaient eux aussi. Le guérisseur avait la nette impression que l'humanité se réduisait dorénavant à un fil, et qu'ils étaient ce dernier fil, si fin, si fragile, qu'ils risquaient de rompre à chaque instant.

« Les Heures, elles me parlent, lança Josp. Elle me disent, les hommes méchants qui n'ont pas d'odeur, ils viennent, ils veulent nous tuer.

— On est coincés », soupira Naja.

Elle fixa l'obscurité à s'en crever les yeux. Elle ne discerna aucun mouvement dans les ténèbres, ni devant ni derrière eux. Le ciel lui-même n'était qu'une immense bouche noire sur le point de les engloutir.

« On traverse à la nage ? proposa Jaïna.

— Josp et moi, on ne sait pas nager, répondit Naja. Mais Deux Lunes et toi, vous pouvez y aller. »

Deux Lunes la fixa d'un air réprobateur.

« Tu sais bien que je ne partirai pas sans toi. »

Elle lui prit la main et puisa dans son regard la force de sourire.

« Donnons encore un peu de temps à Colb, ajouta Deux Lunes.

— D'accord, je reste avec vous », fit Jaïna.

L'attente se prolongea, crispante. Des bruits résonnaient dans le lointain, indistincts, entre les sifflements du vent.

« Ah, il arrive ! »

Naja désignait la masse légèrement plus claire qui émergeait peu à

peu de la nuit.

« Les hommes méchants, ils sont tout près », s'exclama Josp.

La barque pilotée par Colb s'échoua sur la grève dans un crissement prolongé.

« Faut la vider avant de repartir, déclara le trappeur. Elle est à moitié remplie d'eau.

— Pas le temps, objecta Deux Lunes. Les Cavaliers sont derrière nous.

— On va couler.

— On écopera au fur et à mesure. »

Des craquements retentirent derrière eux.

« Vite. »

Ils poussèrent la barque sur l'eau et s'y installèrent, Josp et Jaïna devant, Deux Lunes et Naja au milieu, Colb à l'arrière. Le trappeur s'arc-bouta sur la branche pour donner de l'élan à l'embarcation. Les ombres grises des Cavaliers apparurent dans le lointain.

La barque alourdie peina à s'élancer.

« Nom de Dieu, elle va couler », vitupéra Colb.

Deux Lunes se défit de sa veste et, torse nu, en fit un récipient pour commencer à écoper. Les autres l'imitèrent, Naja également, malgré sa répugnance à exhiber sa poitrine nue devant Colb. Les lattes semblaient se disjoindre, et la fuite, s'agrandir rapidement. Une course de vitesse s'engagea avec l'eau. Les silhouettes de quatre Cavaliers se découpèrent sur la rive, leurs yeux blancs brillèrent comme des étoiles échouées sur Terre. Le trappeur tenta de donner un minimum de vitesse à la barque, mais elle progressait avec une lenteur exaspérante. Les gémissements de Josp traduisaient autant sa terreur de l'eau que sa frayeur des tueurs déployés derrière eux.

Une première rafale déchiqueta le silence nocturne. Les balles soulevèrent des gerbes rageuses d'un côté de la barque, pétrifiant ses passagers.

« N'arrêtez pas d'écoper », lança Deux Lunes.

Donnant l'exemple, il continua d'enfoncer sa veste dans l'eau submergeant la barque et d'en jeter le contenu par-dessus bord. Une deuxième volée de balles dégringola en pluie autour d'eux. La plupart d'entre elles fusèrent au-dessus de leurs têtes, mais certaines se fichèrent dans le bois. Ahanant, Colb parvint enfin à donner de l'élan à la barque, et la rive ne fut rapidement plus qu'une bouche sombre avalant les formes grises des quatre Cavaliers.

Une rafale déchiqueta de nouveau l'obscurité. Colb poussa un cri et s'affaissa sur le côté.

« Colb est touché, cria Naja.

— Continuez d'écoper. »

Deux Lunes se précipita à l'arrière de la barque et repéra une tache

sombre sur la poitrine du trappeur. La balle l'avait frappé dans la région du cœur.

« Colb, tu m'entends ? »

Le trappeur acquiesça d'un grognement. Deux Lunes l'installa le plus confortablement possible contre le rebord, récupéra son couteau et découpa un pan de sa veste avec lequel il jugula au mieux l'hémorragie, puis il se saisit de la branche et la plongea dans l'eau pour corriger la dérive de la barque et la mener vers l'autre rive.

L'eau montait rapidement. Josp avait surmonté sa phobie pour, en se servant de ses mains en coupe, aider les autres à écoper. Deux Lunes fouilla la nuit du regard. Ne discernant toujours pas l'autre rive, il se demanda s'il allait dans la bonne direction. Il ramait de toute son énergie, mais le poids de l'eau freinait l'embarcation. Colb, recroquevillé sur lui-même, poussait des gémissements étouffés.

« On y est presque », glapit Naja.

Galvanisés, les deux filles et Josp écopèrent de plus belle. Des rochers se dressèrent tout à coup devant eux. Deux Lunes parvint à les éviter en donnant de vigoureux coups de branche sur le côté, puis la barque piqua tout droit vers la rive légèrement surélevée.

« Colb ? »

La voix de Rodag.

« Par ici ! cria Deux Lunes. Colb est blessé. »

Au bout de sa dérive, la barque heurta le bord rocheux et commença à se disloquer. Le guérisseur empoigna le corps de Colb et, malgré son poids, parvint à le soulever.

« À moi. »

Accroupi sur le bord, Rodag se saisit du trappeur et le hissa près de lui. Deux Lunes eut tout juste le temps de se suspendre à une aspérité tandis que la barque s'enfonçait dans l'eau. Rodag l'aida ensuite à prendre pied sur la rive. Le froid cingla le torse nu du guérisseur.

« Les autres ? »

— Tout le monde est là. »

Il aperçut Naja, Jaïna et Josp aux côtés d'Elvare et de ses deux enfants.

Ils allongèrent Colb quelques mètres plus loin. La respiration sifflante du trappeur alarma Deux Lunes. Il défit le pansement de fortune qu'il avait confectionné quelques instants plus tôt et examina la plaie. La balle avait déchiqueté la chair dans le défaut de l'épaule.

« Pas la peine... souffla Colb. Mon heure... est venue. »

Des larmes vinrent aux yeux de Deux Lunes ; il n'y avait plus rien à faire pour le trappeur.

« J'ai eu... une belle vie... murmura encore Colb. Je remercie le ciel...

— Résiste, Colb », balbutia Naja.

Oubliant sa poitrine nue, elle s'approcha du trappeur, se pencha sur lui et lui caressa le front du dos de la main.

« Je suis foutu... Je suis heureux d'avoir fait un bout de route avec vous... » Il désigna Deux Lunes d'un mouvement des yeux. « Prends soin de lui, Naja... il est précieux... »

Elle acquiesça d'un clignement de paupières qui décrocha les larmes perlant à ses cils.

« Tout ce que j'vous demande, c'est... d'échapper à ces foutus Cavaliers... » reprit Colb. Sa voix n'était plus qu'un souffle imperceptible. « Et d'jeter... mon corps... aux poissons... Bon Dieu, c'était bon... bon... d'avoir enfin une famille... »

Il tenta de se redresser en un ultime effort, puis, à l'issue d'un soupir rauque et prolongé, son corps fut parcouru de spasmes, sa tête retomba et toute lumière se retira de ses yeux.

La pluie se mit à tomber lorsqu'ils jetèrent le corps de Colb à la mer. Les larmes du ciel se mêlèrent à celles de Naja, de Deux Lunes et de Josp. Il fallait maintenant trouver un abri et des vêtements.

Ils longèrent le littoral sur plusieurs kilomètres avant de repérer un trou dans une paroi rocheuse, peut-être une grotte. Ils escaladèrent quelques mètres de pente et se glissèrent dans un orifice d'environ deux mètres de diamètre. Ce dernier donnait sur une cavité étayée par deux grosses stalagmites recouvertes d'une légère couche blanchâtre qui indiquait que les vagues, lors des tempêtes, s'engouffraient dans la grotte. Naja se serra contre Deux Lunes pour se réchauffer, Rodag en fit de même avec sa femme et ses enfants, et Jaïna enlaça Josp sans que ce dernier, pourtant réfractaire aux étreintes, ne proteste.

La voix du petit homme s'éleva dans le silence.

« Les Heures, elle me parlent.

— Qu'est-ce qu'elles te disent encore ? grogna Naja d'une voix ensommeillée et légèrement agacée.

— Elles me disent, les hommes qui n'ont pas d'odeur, ils vont dans la maison transparente.

— La maison transparente ? C'est quoi, ça ?

— La maison qui les répare, la maison qui les nourrit.

— Elle est où, cette maison ? intervint Deux Lunes.

— Les Heures me disent, ils se méfient de l'eau... La maison est dans la cité où naissent les machines.

— À Port-la-Nouvelle ?

— Je ne sais pas, les Heures ne me disent pas.

— Dormons maintenant. » Deux Lunes se pelotonna dans la chaleur de Naja, enchanté par la douceur de sa peau. « Nous arriverons demain à Port-la-Nouvelle et nous verrons bien. »

S'ensuivit un court moment de silence brisé par la voix plaintive de

Josp.

« Je l'aimais bien, Colb, c'était un homme gentil. »

Chapitre 33

*En perdant le sens de la solidarité, en privilégiant la séparation,
nous nous condamnons tout simplement à perdre le sens de
l'humanité.*

Tomar Alfand, *Good Morning London*

Pays horcite 1

Ganesh ne distinguait plus la silhouette d'Ava devant lui. L'angoisse lui serrait le cœur. Les gerbes soulevées par le ressac lui frappaient les yeux et lui masquaient la vue. Le sol du surplomb rocheux se dérobait parfois sous ses pas. Il s'appliqua à garder la main contre la paroi, seul point de repère fiable dans ce terrible bouillonnement. Sa tête ballottée frappa durement une excroissance rocheuse, une douleur vive lui lacéra la tempe.

L'eau montait rapidement. C'était maintenant un déferlement violent, qui le plaquait contre les parois et, à d'autres moments, l'en écartait et tentait de le précipiter dans le courant. Les grondements, assourdissants, couvraient les hurlements du soldat de tête.

Le sol s'éleva tout à coup. Ganesh émergea peu à peu de l'eau et aperçut les silhouettes des autres plus haut.

Pas tous les autres.

Les deux soldats, Yssa et Leif étaient parvenus à sortir indemnes de la gorge submergée. Manquaient Hyat et... Ava. Il parcourut les derniers mètres du rebord qui donnait plus haut sur une large plateforme en espérant découvrir Ava assise ou allongée dans les parages, mais il lui fallut se rendre à l'évidence : elle avait été emportée par le torrent. Il poussa un hurlement. Yssa, livide, tremblante, lui lança un regard désolé.

Un soldat s'approcha de lui.

« Désolé pour votre compagne. Elle suivait Hyat. Elles ont disparu en même temps. »

Ganesh prit conscience de l'importance qu'avait prise Ava dans sa vie, l'apprentie fouineuse impertinente qui recelait d'immenses nappes

de tendresse sous son écorce piquante. Il fixa les flots agités en contrebas dans l'espoir insensé de distinguer son corps. Il crevait d'envie de la contempler une dernière fois, même morte. Il refoula l'impulsion qui lui commandait de se jeter dans le torrent. Il ne pourrait pas la retrouver, il le savait, il parviendrait seulement à la rejoindre dans la mort. Sa vie lui apparut soudain comme un immense trou noir que rien ne réussirait à combler. Il n'avait pas ressenti la même détresse lorsqu'Emmy avait disparu ; il n'avait jamais rien ressenti de tel depuis qu'il foulait la terre des hommes.

« Les tueurs étaient derrière nous. »

Ce furent les seuls mots qu'il réussit à expulser de sa gorge.

Les tueurs. Les combattre, les neutraliser, c'était sa dernière raison de vivre.

« L'eau a dû les submerger, estima Leif. On devrait partir. Elle continue de monter. »

Ils traversèrent la partie plane barrée une trentaine de mètres plus loin par un versant abrupt hérissé de rochers entre lesquels se déroulaient les larges lacets d'un sentier.

Ganesh marchait comme un automate derrière les quatre autres rescapés. Il ne sentait pas la pluie, ni le froid ni la fatigue. Son corps lui paraissait étranger. L'idée de ne plus jamais revoir Ava, de ne plus jamais lui parler, de ne plus jamais la toucher, lui semblait inconcevable, absurde.

Un soldat repéra un mouflon perché sur une saillie bordant le sentier. Il le coucha en joue et ne tira qu'une seule balle. Touché au poitrail, l'animal tressaillit avant de tomber du rocher. Le soldat le chargea sur ses épaules. Le sentier les conduisit au bord d'un torrent qui surgissait d'un enchevêtrement rocheux et poursuivait sa course bondissante dans la pente.

« On s'arrête là, proposa le soldat de tête. On va manger et faire le plein d'eau. »

Ils n'eurent pas à aller très loin pour trouver du bois mort. Les arbres couchés par les tempêtes jonchaient le sol des centaines de mètres à la ronde. Tandis que Leif et un soldat allumaient un feu à l'aide du pyrox, le deuxième soldat découpa une cuisse du mouflon et la dépouilla de son pelage clair. Les premières lueurs de l'aube soulevaient la nuit à l'horizon.

Yssa vint s'asseoir aux côtés de Ganesh sur un rocher dominant le cours d'eau et lui posa la main sur l'avant-bras.

« Elle comptait beaucoup pour toi, n'est-ce pas ? »

Il hocha la tête, les yeux dans le vague. Il se débattait dans un cauchemar. Il allait bientôt se réveiller quelque part dans un endroit confortable et découvrir Ava endormie à ses côtés.

« Vous vous connaissiez depuis longtemps ? insista Yssa.

— Elle est entrée comme stagiaire chez les fouineurs, répondit-il. Son premier parrain ayant disparu, on me l'a confiée. On a eu quelques difficultés au début, puis on a commencé à s'apprécier. Elle est partie au moment où les choses devenaient évidentes entre nous.

— Nous sommes entrés dans une période de pertes, de deuil.

— Tu as perdu des gens à NyLoPa ?

— Ma vie affective était inexistante, comme Karpha. Je n'avais pas de mari, pas d'enfants, je n'entretenais aucune liaison amoureuse, ni même simplement sexuelle, ma famille se réduisait à une mère que l'excès d'implants génétiques avait transformée en légume et un frère adepte de la Fin des Temps. J'ai tout sacrifié à ma carrière, je ne laisse derrière moi que du vide.

— Les Ombres n'ont eu qu'à nous pousser dans l'abîme que nous avons nous-mêmes creusé. Quel était ton rêve ?

— Devenir maire, je suppose. C'était un jeu. Un jeu dangereux et passionnant. Encore plus difficile pour une femme. Tu n'as pas idée des saloperies qu'on doit subir lorsqu'on brigue le mandat suprême. On croyait le sexisme définitivement enterré. J'ai reçu un nombre incalculable de propositions sordides. Les hommes des cités, et ça vaut encore plus pour les hommes politiques, ne pensent qu'avec leur queue. J'ai perdu toutes mes illusions, et je suis devenue cynique. Le cynisme, c'est la glace qui se forme et s'épaissit autour du cœur. J'ai alors choisi d'utiliser l'obsession des mâles, de leur ouvrir si nécessaire ma bouche et mes cuisses, j'en ai retiré des avantages, mais surtout du dégoût et du mépris pour l'humanité tout entière. Je suis moi aussi tombée dans l'abîme. »

L'odeur de la chair grillée se diffusait dans la lumière balbutiante du jour.

« Nous en sommes restés à l'âge des cavernes. » Le murmure de Ganesh peinait à couvrir le grondement du torrent. « Nous n'avons pas su évoluer, et une nouvelle espèce a fini par s'imposer.

— Pas encore, coupa Yssa.

— Même si nous trouvions une solution pour neutraliser les Ombres, que resterait-il de l'humanité ? Une poignée de survivants pas assez nombreux pour assurer la survie de l'espèce ?

— On ne peut pas exterminer une espèce entière comme ça. » Le visage creusé et clair d'Yssa ressemblait à un masque de tragédie percé de deux grands trous sombres à l'emplacement des yeux. « Il reste forcément des hommes quelque part sur cette planète. Nous les retrouverons, et nous recommencerons.

— On dirait que cette catastrophe te donne de nouveaux motifs d'espérer. »

Yssa demeura un temps pensive avant d'acquiescer d'un mouvement de tête. Une rafale de vent plaqua ses cheveux noirs sur sa joue et son

front.

« Il y a de ça. Nous nous étions fourvoyés dans une impasse. En un sens, les Ombres sont venues nous proposer une porte de sortie.

— Encore faut-il survivre... »

Le regard sombre d'Yssa s'enfonça dans celui de Ganesh.

« Encore faut-il en avoir le désir. As-tu envie de survivre, Ganesh ? »

Il s'interrogea un long moment avant de donner sa réponse.

« Je crois que oui. »

Quand je suis revenu de mon périple dans le sud, tout était dévasté. Des milliers de cadavres couverts de mouches pourrissaient sur la terre craquelée. J'avais passé une grande partie de l'été et de l'automne dans le Massif central, piégeant les bêtes et récupérant leurs peaux, et j'escomptais les troquer contre des armes, des munitions, de la nourriture et de l'argent, mais il n'y avait plus personne sur les marchés pour négocier, marchander, échanger. Le monde était mort, comme terrassé par une peste foudroyante, ou victime d'une malédiction céleste. J'ai alors pris la route du Noyau, une agglomération distante d'une trentaine de kilomètres, espérant qu'elle n'aurait pas connu le même sort qu'Oxern. Il n'en restait que quelques baraques à demi calcinées, des ruelles jonchées de corps déchiquetés à moitié dévorés par les rats, une odeur pestilentielle et un silence écrasant. Je l'ai explorée plusieurs jours en espérant trouver des survivants et comprendre ce qui s'était passé, mais mes recherches n'ont donné aucun résultat. J'ai dû me rendre à l'évidence : un fléau mystérieux et terrible s'était abattu sur le pays horcite pour une raison inconnue et avait exterminé l'ensemble de la population. Je me suis cru condamné à la solitude jusqu'à la fin de mes jours, mais, alors que je marchais sur la route du Massif central, je suis tombé sur un groupe de femmes et d'enfants planqués dans une grotte. Ils ont d'abord eu peur, puis, lorsqu'ils ont compris que je ne leur voulais aucun mal, ils sont restés avec moi. Il serait plus exact de dire que je suis resté avec eux, m'installant dans le coin et devenant leur protecteur, leur rapportant du gibier et des peaux pour l'hiver. Ils m'ont raconté l'attaque des Cavaliers de l'Apocalypse et des engins volants cracheurs de feu. Nous avons recréé une vie de famille à l'abri du rempart que j'ai construit, l'ouvrage le plus solide que, de mémoire d'homme, on ait pu un jour observer sur cette Terre.

Le vent chassa les nuages et le soleil brilla de nouveau de tous ses feux dans un ciel presque entièrement bleu. La mer scintillait en contrebas, ridée par une légère houle. Ils avaient pris un peu de repos après avoir mangé les cuisses du mouflon et des champignons bruns

cueillis par Leif, et selon lui comestibles.

« Nous nous sommes plantés, déclara un soldat. La boussole nous a envoyés au sud, de l'autre côté des Pyrénées. À mon avis, il nous reste une bonne cinquantaine de kilomètres à parcourir. »

Un ours gris, énorme, se dressa devant eux au sortir d'un méandre du sentier.

« Je croyais qu'ils relevaient de la légende », murmura Leif, impressionné par la taille de l'animal.

Les soldats et Ganesh se tinrent prêts à ouvrir le feu. Le plantigrade esquissa plusieurs fausses attaques en poussant des grognements prolongés, puis retomba sur ses quatre pattes, s'éloigna de sa démarche dandinante et disparut derrière les rochers.

« On pouvait pourtant en voir dans les anciennes archives, précisa Ganesh. Ils sont apparus une cinquantaine d'années après la Grande Guerre. Une mutation génétique probablement due aux pollutions chimiques. »

Il avait prononcé ces mots d'un ton monocorde, comme si sa voix ne lui appartenait plus. Depuis l'aube, il marchait comme un automate, assailli de pensées confuses où se mêlaient le visage mutin d'Ava et celui, plus rond et lunaire, d'Emmy. Il s'était interrogé sur ses origines. Pourquoi ses ancêtres avaient-ils quitté leur Kerala natal pour venir s'installer en Occident ? Simples raisons économiques ? Motifs religieux ? Il ne se sentait relié à aucune chaîne, comme détaché du tronc de l'humanité.

« J'espère qu'il n'y a pas d'autres bestioles dans son genre, lança Leif. Sinon, on n'aura pas besoin des tueurs pour disparaître. »

Ils attendirent encore quelques instants avant de se remettre en chemin. Comme l'avait annoncé le soldat, ils aperçurent dans le lointain une cité blanche étalée entre les reliefs sombres, BarPer probablement.

« Les boussoles sont totalement déréglées... »

— Les pôles magnétiques se sont peut-être inversés, avança Leif. Une chose est sûre : il suffit de suivre la mer pour tomber sur Port-la-Nouvelle. »

Les rayons du soleil, bientôt au zénith, dispensaient une chaleur accablante et séchaient leurs vêtements.

« On repasse par BarPer ? demanda Yssa.

— Pour quoi faire ? grogna Leif.

— Chercher de la nourriture, changer de vêtements, de chaussures. On y trouvera peut-être aussi des armes et d'autres équipements.

— De la nourriture, il y en a à profusion dans le coin, objecta Leif.

— Nos réserves de balles diminuent, lança un soldat. On aura aussi besoin de lampes, de piles, de recharges de pyrox.

— L'hiver approche, ajouta Ganesh. Il nous faut des vêtements

chauds et des chaussures adaptées. Ça me paraît être une bonne idée d'y aller.

— La ville doit être patrouillée par les tueurs. » Leif appuyait ses arguments de vigoureux gestes de la main. « Ce serait se jeter dans la gueule du loup.

— Votons, proposa Yssa.

— Toi et tes votes, vitupéra Leif. La démocratie est presque toujours la loi du plus con. »

Ils se tenaient au sommet d'une colline, dominant BarPer d'un côté et la mer de l'autre. Des nuées de charognards couvraient le ciel en direction de la Cité.

« Tu n'es pas obligé de nous accompagner », riposta Yssa.

Un sourire amer plissa les lèvres de Leif.

« Si j'ai bien compris, j'ai le choix entre me plier à la connerie ou crever tout seul comme un chien... »

Ils quittèrent les rivages de la Méditerranée pour se rendre à BarPer. Leif hésita avant de leur emboîter le pas, gardant avec le groupe un intervalle d'une dizaine de mètres.

La quantité de vautours et de corbeaux indiquait un charnier important. Une immense fosse s'ouvrait au milieu du plateau. Les charognards ne s'enfuirent pas à leur approche, se contentant de pousser des crailllements agressifs. Le vent répandait une odeur pestilentielle accentuée par la chaleur.

« Bon Dieu, grommela Leif. C'est une véritable infection.

— Je crois bien qu'on a retrouvé la population de BarPer », marmonna le soldat avancé au bord de la fosse.

Il se pencha sur le côté pour vomir ses tripes. Les autres s'approchèrent à leur tour et découvrirent les milliers et les milliers de corps enchevêtrés et en voie de décomposition qui jonchaient la gigantesque cavité.

« Quelle horreur ! souffla Yssa, les larmes aux yeux. Comment a-t-on pu les transporter là ?

— À mon avis, ils sont venus tout seuls, dit Ganesh. Leurs biopuces ont agi sur une zone précise de leur cerveau et leur ont ordonné de se rendre au bord de cette fosse.

— Comment sont-ils morts ? Il faut des jours et des jours pour fusiller une population pareille.

— Les Ombres leur ont sans doute suggéré de se tuer les uns les autres. De faire le boulot à leur place.

— Elles n'ont pas procédé de la même façon à NyLoPa.

— Elles ont cherché l'efficacité maximale en fonction des cités.

— Ils sont combien, là-dedans ? demanda Leif au travers de la main qu'il maintenait plaquée sur sa bouche et son nez.

— Plusieurs dizaines de millions sans doute, entassés les uns sur les autres.

— Putain, il faudrait une profondeur de plusieurs kilomètres.

— C'est probablement le cas. »

Les charognards s'affairaient autour des dépouilles, leur arrachant des lambeaux de chair de leurs serres et de leurs becs puissants. Les pluies de la nuit avaient laissé des flaques brunâtres entre les amas de corps.

« Pas la peine de rester plus longtemps, suggéra Yssa. Pour ma part, j'en ai assez vu. »

Ils contournèrent la fosse et atteignirent les quartiers extérieurs de BarPer au milieu de l'après-midi. La Cité offrait toujours la même impression d'abandon, de désolation. Ils fouillèrent plusieurs habitations et boutiques pour trouver ce qu'ils cherchaient, des boîtes de nourriture autochauffantes, des pistolets anciens mais en bon état avec leurs réserves de balles, des lampes à batterie solaire, des couvertures légères, des couteaux, deux pyrox encore pleins, des vêtements chauds, parkas, pantalons, chaussures, et enfin des sacs à dos qui leur permirent de transporter le tout. Ils s'interrompaient de temps à autre, alertés par des bruits, craignant l'irruption de tueurs ou de drones. Pas une silhouette, pas un appareil volant ne s'interposa lorsqu'ils reprirent le chemin de la mer, qu'ils atteignirent au milieu de l'après-midi.

« J'avais tort. » Leif accompagna son aveu d'un sourire contrit. « Ma nouvelle tenue et mes nouvelles chaussures sont très confortables. Et puis, ça fait du bien de porter des vêtements propres.

— La démocratie a parfois du bon, n'est-ce pas ? grinça Yssa.

— Ouais, quand les cons sont en minorité. »

À la fin du jour, alors qu'ils longeaient un lac séparé de la mer par une barrière rocheuse, des constructions scintillantes se découpèrent dans la lumière rouille du soleil couchant.

« Port-la-Nouvelle, enfin ! » s'exclama Leif.

Une parole ne vaut que par la qualité de celui qui la donne.

Proverbe scorpe

Pays horcite 2

« Les Heures me disent, les hommes méchants, ils sont tout près. »

Josp lançait des regards effrayés autour de lui. Ils avaient marché toute la journée sans croiser une seule créature vivante, ni humaine, ni animale, hormis quelques oiseaux blancs et caquetants. Les Cavaliers ne s'étaient pas manifestés non plus.

Ils s'étaient un peu écartés de la mer pour éviter les enlisements dans les marécages et n'avaient pas mangé, se contentant de boire l'eau légèrement saumâtre des flaques. Colb leur manquait, pas seulement le trappeur capable de tendre des pièges n'importe où, mais aussi et surtout l'homme, d'une immense générosité sous ses dehors bourrus.

Naja avait gardé son pistolet à la main, mais aucun gibier ne s'était présenté. Elle s'habituaît aux caresses des rayons du soleil et des rafales de vent sur sa poitrine dénudée. Son pantalon de cuir déchiré ne tenait plus à la taille que par quelques lambeaux. Elle n'éprouvait plus aucune gêne. Tout autre regard que celui de Deux Lunes l'indifférait. Elle se sentait belle dans ses yeux, ni trop osseuse, ni trop blanche. Elle n'avait jamais ressenti un tel bien-être depuis sa petite enfance ; elle s'en voulait parfois en songeant à tous ceux qui étaient morts, ceux de sa famille, ceux de son clan, à la violence et aux malheurs qui déferlaient dans le pays horcite, mais l'amour de Deux Lunes l'avait métamorphosée, chassant d'elle la petite fille complexée et terrorisée des ruelles du Noyau. Il avait su dégager son cœur des couronnes d'épines qui le recouvraient et le blessaient. Elle n'avait plus qu'une frayeur désormais : qu'il arrive quelque chose à Deux Lunes. Elle serait incapable de lui survivre, elle n'en aurait ni la force ni l'envie.

« Je vois rien », fit Rodag après avoir fouillé les environs du regard.

Le jour se teintait d'une pénombre annonciatrice de la nuit.

« Les Heures me disent, ils sont tout près, répéta Josp. Ils n'ont pas d'odeur. »

Le silence du crépuscule parut soudain se peupler de bruits menaçants.

« Ils sont tout près, mais est-ce que les Heures te disent s'ils ont l'intention de nous tuer ? demanda Deux Lunes.

— Je sais pas, je sais pas...

— Pourquoi ils ne nous tueraient pas ? s'étonna Rodag.

— Si ce sont bien des machines, ils ne prennent pas d'initiative, ils sont dépendants de ceux qui les commandent.

— Port-la-Nouvelle est encore loin à ton avis ?

— Les marais nous ont retardés. Mais on ne devrait plus tarder à y arriver.

— Les enfants sont fatigués.

— D'accord, cherchons un endroit pour passer la nuit. »

Le paysage plat n'offrait pour l'instant aucun abri. Aussi loin que porte le regard, la végétation se limitait à quelques roseaux et arbustes rabougris. Les collines dont les ombres arrondies se profilaient à l'horizon étaient probablement distantes de plusieurs kilomètres.

Alors que les premières étoiles s'allumaient dans le ciel, ils arrivèrent sur une immense plage hérissée de constructions sur pilotis délabrées. Ils en recensèrent trois à peu près intactes et pourvues d'échelles qui permettaient d'accéder à la terrasse et à la partie habitable. L'état des barreaux indiquait qu'elles étaient habitées, ou qu'elles avaient été habitées récemment. Rodag, Elvare et leurs enfants s'installèrent dans la plus grande, la plus proche également de la mer, Jaïna et Josp dans la plus petite des trois, et Naja et Deux Lunes grimpèrent dans la dernière, meublée d'un lit en bois, d'une table circulaire et de trois chaises en paille. Ils y trouvèrent des vêtements ravaudés et imprégnés d'une forte odeur de transpiration froide, des restes de nourriture également, décomposés et infestés de vers. Naja ouvrit les volets en bois d'une fenêtre pour aérer et jeter les déchets qu'elle enveloppa dans un tissu. Puis elle passa en revue les divers vêtements. Pas un seul ne lui plaisait, et de toute façon, ils étaient trop puants pour qu'elle envisage de les mettre en contact avec sa peau. Il aurait fallu les laver ; elle n'en avait pas le temps. Ils étalèrent sur le matelas de paille des pans d'étoffe à peu près propres qu'ils secouèrent jusqu'à ce qu'ils soient débarrassés de leur poussière. Naja prévoyait de se servir de l'un d'eux comme d'un châte ou d'un manteau.

Ils tirèrent ensuite les chaises sur la terrasse et observèrent le ciel qui s'assombrissait, oubliant la faim qui les tenaillait. Naja ne pouvait se défaire du pressentiment qui se déployait en elle en même temps que la nuit.

Elle glissa sa main dans celles de Deux Lunes.

« J'ai peur pour demain, murmura-t-elle.

— Qui sait ce que sera demain ? Nous nous faisons une montagne de ce qui n'est peut-être qu'un tas de cailloux. »

Les voix de Josp et de Jaïna, provenant de la construction voisine, résonnaient dans l'obscurité entre les soupirs des vagues.

« Si Port-la-Nouvelle est bien le refuge des Cavaliers, nous allons nous jeter dans la gueule du loup... »

— Nous allons seulement regarder le loup dans les yeux. Que risquons-nous ? La mort ? Elle nous attend de toute façon. »

La tête de Naja vint se poser sur l'épaule de Deux Lunes.

« Maintenant que je t'ai trouvé, j'ai pas envie de mourir tout de suite, j'ai envie d'une longue vie avec toi, j'ai envie d'enfants avec toi. »

Il la prit par le menton, lui releva la tête et la fixa un long moment.

« Moi aussi, Naja, j'ai envie de tout ça avec toi, mais, si nous ne nous débarrassons pas des Cavaliers et de ceux qui les commandent, nous vivrons en permanence dans la peur. Peur pour nous, peur pour nos enfants. Nous serons comme des animaux sans cesse terrorisés par la menace des prédateurs, nous ne pourrons plus jamais relever la tête et contempler le ciel. Est-ce vraiment la vie que tu souhaites ? »

Naja secoua lentement la tête. Des larmes roulèrent sur ses joues.

« Le pays horcite a déjà tellement souffert... J'ai l'impression que le sort s'acharne sur nous. »

— Si nous avons développé nos qualités au lieu de nous combattre et de nous diviser, les Cavaliers ne nous auraient pas aussi facilement exterminés. Ceux qui les commandent n'ont fait qu'exploiter nos faiblesses. Je crois même que nous leur avons nous-mêmes ouvert la porte pour nous éliminer.

— Comment ? »

Deux Lunes demeura songeur, les yeux levés vers les étoiles.

« La maladie ne se déclare que lorsque les défenses sont faibles, reprit-il. Elle est en quelque sorte la réponse à la faiblesse du corps, une sonnette d'alarme pour inciter le corps à se renforcer. L'humanité était un corps fragmenté, malade ; les Cavaliers sont son virus, sa sonnette d'alarme. »

— Il arrive que le virus finisse par terrasser le corps, non ? »

Les pleurs des enfants de Rodag dominèrent un instant les autres bruits. Elvare parvint à les consoler d'un chant ravissant.

« Ils ont faim, dit Deux Lunes. Moi aussi, d'ailleurs. Demain matin, il faudra absolument trouver de quoi manger. »

Naja glissa la main sur la plaie en voie de cicatrisation près de la hanche du guérisseur.

« Ta blessure ne te fait pas mal ? »

— Elle me tire de temps en temps. Elle ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir. Quand le virus terrasse le corps, c'est que le corps n'a plus la force de vivre. Il ne s'agit là encore que d'une réponse adaptée.

— Allons nous coucher, nous oublierons la faim. »
Naja se leva et entraîna Deux Lunes en direction de la maison.

Archivage et analyse des données.

Je la hais. Elle n'a pas voulu de moi. Elle s'est bien foutue de ma gueule. Je la tuerai.

Probabilités 13 %.

Ce connard, il nous a invités seulement pour nous narguer. Combien il a payé pour son appartement ? Combien de fonctionnaires de la mairie il a arrosés ?

Trois. Coût de la corruption : cent vingt mille dolleurs.

Il me faut ce poste. Absolument. Ne pas leur montrer. La jouer fine. Il va me mépriser si je ne l'obtiens pas. Déjà qu'il a menacé de partir. Déjà qu'il ne me touche pratiquement plus.

Poste obtenu.

Elle a deviné que je l'ai trompée, j'en suis certain. Elle me regarde d'un air bizarre ces derniers temps. J'ai pourtant pris mes précautions. À moins que cet enfoiré de Juango ne lui en ait parlé. Je suis sûr qu'il en pince pour elle. Sa façon de la bouffer des yeux. Et elle, la poule, elle glousse dès qu'il ouvre la bouche. Et si c'étaient eux qui... putain, elle et lui !

Divorce demandé et obtenu par le mari.

Maman ne m'a jamais aimée. Elle n'a jamais aimé personne. Qui est encore capable d'aimer dans cette cité ? Mon mari ne m'aime pas. Je ne l'aime pas non plus. Mes enfants ne m'aiment pas. Je ne les aime pas non plus.

Pas de réponse.

J'ai éprouvé un drôle de sentiment lorsque ma lame lui a tranché le cou. Que son sang m'a éclaboussé. Entre jouissance et répulsion. Merde, j'ai bien peur d'avoir laissé des traces. Ces salopards de fouineurs vont me retrouver. Je suis bon pour le redressement génétique. Pas envie d'être vidé d'une partie de ma tête. Pas envie d'être transformé en légume pour le restant de mes jours. Elle l'a bien mérité, cette conne. Ça lui apprendra à se foutre de moi.

Meurtrier arrêté et condamné à un redressement génétique de 90 %.

Foutre le camp maintenant. Marty m'a parlé des réseaux souterrains. Faut que je l'appelle. Putain, je suis sûr que mon endophone est sur écoute. On n'est plus tranquille nulle part.

Perte de contact avec élément.

Un hurlement strident retentit et resta un long moment en suspension dans le silence.

Un rai de lumière sous la porte indiqua à Naja que le jour s'était

levé. Deux Lunes n'était plus dans le lit. Elle s'enveloppa dans un tissu et se rendit sur la terrasse où elle vit Rodag escalader l'échelle qui montait à la maison occupée par Josp et Jaïna. Il disparut à l'intérieur, en ressortit quelques instants plus tard en souriant, aperçut Naja accoudée au garde-corps de la terrasse et lui adressa un clin d'œil.

« Qui a crié ? lui demanda-t-elle.

— Josp, répondit-il. Jaïna a tenté de l'initier à... enfin, à l'union d'un homme et d'une femme, et ça l'a terrorisé encore plus que les Cavaliers.

— Tu n'as pas vu Deux Lunes ?

— Il n'est pas avec toi ? »

Accompagnés d'Elvare et de ses enfants, ils cherchèrent le guérisseur entre les constructions effondrées. Le soleil éclaboussait le ciel et la mer de ses lueurs roses et or. Des débris de bois jonchaient le sable, ainsi que des algues séchées et des poissons décomposés. Deux Lunes ne répondit pas à leurs cris.

« J'espère qu'il n'est pas parti tout seul affronter les Cavaliers, souffla Naja.

— Ce serait bien son genre, affirma Rodag. On n'a pas d'autre choix que de l'attendre. Et de chercher de quoi manger. »

Le géant coupa une branche morte, la tailla en pointe et s'avança dans la mer jusqu'à la taille. Il plongea à plusieurs reprises son harpon rudimentaire dans l'eau. Sans aucun autre résultat que des éclaboussures.

« Ah, les hommes, ils ne savent pas s'y prendre ! » soupira Elvare.

Elle se défit de sa robe et, entièrement nue, elle entra à son tour dans la mer. Elle prit la branche taillée des mains de Rodag, la leva au-dessus de sa tête et se tint immobile, les yeux rivés sur la surface. Elle l'abattit une première fois au bout de quelques secondes, sans toucher un seul des poissons vifs-argents qui nageaient autour d'elle.

« Pas beaucoup mieux ! » s'exclama Rodag avec un sourire.

Elvare haussa les épaules et se remit en position. Les enfants suivaient avec une inquiétude amusée les évolutions de leurs parents. Naja, elle, observait les environs avec une angoisse grandissante. Où était passé Deux Lunes ? Était-il vraiment parti sans la prévenir ? Elvare effectua encore trois tentatives sans attraper un poisson. Elle rendit la branche taillée à son mari, sortit de l'eau, ruisselante, et s'essuya vigoureusement avec sa robe.

« Pas la peine de vous énerver, j'ai trouvé de quoi manger. »

Naja tressaillit de joie. Deux Lunes se tenait derrière eux, souriant, portant un sac de tissu.

« Je me suis réveillé tôt, continua-t-il. J'ai exploré les environs, et j'ai trouvé des réserves de nourriture en parfait état de conservation un peu plus loin. Je pense qu'elles appartenaient au peuple qui

habitait ici. Ils les avaient entassées dans un coin sombre et sec. »

Il rapportait une grande quantité de poisson fumé, des galettes dures faites d'une céréale jaune, et des fruits séchés. Ils s'installèrent sur le sable pour manger. Josp et Jaïna les rejoignirent au bout de quelques instants. Tout en dévorant, le petit homme ne cessait de lancer des regards terrorisés vers l'adolescente.

« Il ne faut pas avoir peur de l'amour », lança Elvare avec un sourire.

Josp finit d'engloutir sa bouchée de poisson avant de dissimuler son visage derrière ses mains en éventail.

« Je ne sais pas, je ne sais pas, bredouilla-t-il.

— Quand on ne sait pas, on doit apprendre, insista Elvare.

— Surtout quand on a une si jolie professeure ! »

L'intervention de Rodag lui valut un regard noir de sa femme.

« Ne t'en fais pas, Josp, dit Deux Lunes. L'amour est sans doute ce qu'il y a de plus facile et de plus difficile à apprendre. »

Le soleil miroitait dans les façades des bâtiments qui se dressaient sur la rive opposée de l'étang.

« Les maisons transparentes des Cavaliers, s'écria Josp. Les Heures me l'avaient dit. »

Naja décela des mouvements dans le lointain, mais il s'agissait sans doute d'animaux évoluant dans les roseaux qui bordaient la rive. Des objets volants jaillirent de l'une des constructions et se fondirent dans le ciel en abandonnant derrière eux des sillages blanchâtres.

« Nous sommes presque arrivés. Nous n'avons plus qu'à contourner l'étang. » Deux Lunes se tourna vers Rodag et Elvare. « Vous n'êtes pas obligés de venir.

— Je t'ai promis de t'aider à combattre les Cavaliers de l'Apocalypse quand tu m'aurais aidé à délivrer les miens, répondit le géant. J'ai bien l'intention de tenir ma promesse.

— Tes enfants ont besoin de leur père.

— Nous en avons parlé, Elvare et moi, la nuit dernière. Elle restera en arrière avec eux jusqu'à ce que nous en ayons terminé.

— Vous connaissez les risques ?

— Nous les acceptons », intervint Elvare. Elle désigna ses enfants d'un mouvement de tête. « C'est aussi pour eux que Rodag se battra. »

Deux Lunes les remercia d'un sourire.

« Et toi, Josp ?

— Je viens avec vous.

— Tu n'as pas peur ?

— Très peur, oui, mais j'aurai encore plus peur loin de vous.

— Jaïna ? »

L'adolescente remonta d'un geste décidé la mèche qui lui barrait le front.

« J'ai aussi une dette envers vous, et je la paierai. »

Ils laissèrent à Elvare et aux enfants des vivres qui leur permettraient de tenir trois ou quatre jours. Pour s'abreuver, ils puiseraient l'eau légèrement saumâtre de l'étang qu'ils filtreraient avec un pan de tissu. Le géant embrassa ses enfants, serra son épouse à l'étouffer, puis, allongeant le pas, rejoignit les autres déjà en chemin entre les roseaux.

Une forêt dense, par endroits inextricable, s'étendait sur la rive de l'étang. Des arbres couchés les contraignaient parfois à d'importants détours. Des grenouilles brunes sautaient des nénuphars habillant les mares croupies.

« Attention de ne pas vous faire mordre, prévint Deux Lunes. Leur venin vous tuerait en quelques secondes. Il vaut mieux passer au large. »

Ils avaient l'impression de se perdre dans le dédale végétal. Ils ne voyaient plus l'étang ni le ciel, n'avaient donc plus aucun point de repère. D'énormes araignées velues et noires couraient le long de fils tendus entre les branches. Leurs toiles, qui atteignaient parfois un diamètre de deux mètres, piégeaient non seulement les insectes, mais également des petits oiseaux aux plumages colorés. Une odeur tenace de putréfaction flânait entre les herbes presque noires et les buissons aux branches épineuses et jaunes.

Ils retrouvèrent l'étang trois ou quatre kilomètres plus loin. Ils débouchèrent sur une grève étroite et boueuse, où ils revirent les bâtiments scintillants, plus proches, signe qu'ils avançaient dans la bonne direction. Des objets volants traversèrent de nouveau le ciel dans un grésillement à peine perceptible en traçant leurs sillages blancs et rectilignes.

« Les Heures me parlent, haleta Josp. Elles me disent que la force terrible est là, qu'une partie d'elle est là. Elle n'aime pas les hommes, elle veut les tuer tous.

— Comment ça, une partie d'elle ? releva Naja.

— Je ne sais pas, je ne sais pas.

— On peut pas être en partie quelque part, et en partie ailleurs.

— La force, elle peut, les Heures me le disent.

— Elle a peut-être des caractéristiques que nous ignorons, avança Deux Lunes. Elle n'est pas humaine. »

Ils s'enfoncèrent dans la forêt, toujours aussi dense, figée, comme frappée d'un sortilège. La chaleur grimpait rapidement, chargée d'humidité, irrespirable. Les branches craquaient sous leurs pas, déclenchant les coassements agressifs et les sauts des grenouilles brunes. Des nuées d'insectes bourdonnaient autour d'eux, semant des chapelets de piqûres sur leur peau.

Naja étouffait sous le pan d'étoffe enveloppant son torse. Jaïna, elle,

s'était débarrassée de son propre tissu, préférant offrir sa peau aux piquûres des insectes plutôt que de mariner dans la chaleur moite. Vêtue d'un seul pagne, elle puisait régulièrement de l'eau dans les mares pour s'en asperger le cou et la poitrine.

« Les Heures me disent, il ne faut pas aller tout droit, cria Josp. La terre qui bouge veut nous manger.

— Tu sais par où passer ? » demanda Deux Lunes.

Josp garda quelques instants la tête penchée avant de s'élancer en direction de deux troncs couchés.

« Il faut me suivre maintenant, me suivre. »

Mettant leurs pas dans ceux du petit homme, ils traversèrent la forêt et débouchèrent enfin sur une lande désolée non loin du premier bâtiment transparent.

Ils n'eurent pas le temps de s'en approcher.

Des silhouettes jaillirent des hautes herbes derrière eux, accompagnées des cliquetis caractéristiques des crans de sûreté d'armes à feu.

Chapitre 34

Seul, tu restes un, deux, tu deviens trois, dix, tu représentes cent, cent, tu es plus fort que mille, mille, tu vaux l'énergie combinée de toutes les étoiles.

Proverbe de la région horcite d'Afrique

Pays horcite

Les cinq qui se tenaient devant eux, immobiles, formaient un groupe pour le moins hétéroclite : un géant barbu aux cheveux longs et emmêlés, un petit homme difforme au crâne quasiment glabre, aux yeux globuleux et à la peau blanche, une jeune femme brune vêtue d'un seul pagne de peau, une deuxième à la chevelure blanche, enveloppée dans un bout de tissu, et enfin, un garçon d'une vingtaine d'année aux joues ombrées de barbe et aux yeux très clairs.

Des horcites. Maculés de taches de boue.

La fille aux cheveux blancs braquait sur eux un pistolet vétuste.

« Lâche immédiatement cette arme », aboya le soldat qui la tenait en ligne de mire.

Elle ne bougeait pas, comme tétanisée. Ganesh craignit que le militaire ne tire avant de leur laisser le temps de s'expliquer. Le garçon aux yeux clairs et à la barbe clairsemée s'avança vers eux d'un pas tranquille. Une blessure récente était visible au-dessus de sa hanche gauche. Des égratignures parsemaient son torse nu.

« Bouge plus ! hurla l'autre soldat.

— Ne tirez surtout pas, intervint Ganesh. Ils n'ont pas d'intention agressive.

— Qu'est-ce que tu en sais ? » rétorqua Leif.

Ganesh écarta les bras, s'avança à son tour vers le garçon et plongeait son regard dans le sien. Il eut la sensation de s'immerger corps et âme dans une source claire, fraîche, lumineuse.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Je suis Deux Lunes, du clan des guérisseurs du Haut Lieu », répondit le garçon d'une voix calme.

Il désigna la fille aux cheveux blancs.

« Elle, c'est Naja, du clan du Pégase. Lui s'appelle Rodag. »

Le géant s'inclina.

« Elle, c'est Jaïna, du clan des Scorpas, et lui, Josp. »

Ses yeux revinrent se poser sur Ganesh.

« Et vous, qui êtes-vous ? »

— Nous sommes des citadins de NyLoPa. Mon nom est Ganesh Parvati. Elle s'appelle Yssa, lui, c'est Leif, et les deux autres sont...

— Vanz, dit l'un des soldats.

— Kowan », fit l'autre.

Ils gardèrent leurs fusils d'assaut pointés sur les horcites.

« Nous sommes pourchassés par les Cavaliers de l'Apocalypse, reprit Deux Lunes. Nous pensons qu'ils viennent de ces bâtiments.

— Comment décririez-vous ces Cavaliers ?

— Ce sont sans doute des machines copiées sur le modèle humain. De temps à autre, ils sont obligés de s'arrêter pour être alimentés par des engins volants. Ils ne connaissent ni la souffrance ni la pitié. Ils exterminent toutes les populations horcites avec des armes à feu.

— La parfaite description de nos tueurs ! » s'écria Yssa.

Ganesh se rendit compte que les horcites, avec leurs maigres moyens, étaient arrivés exactement au même endroit et aux mêmes conclusions qu'eux. Hormis le petit homme, ils ne semblaient pratiquement pas déformés par les mutations. Le contraste entre les cheveux blancs et la jeunesse de la fille au pistolet ne relevait pas d'anomalies génétiques.

« Comment leur avez-vous échappé ? »

— La chance nous a grandement aidés, répondit Deux Lunes. Ainsi que les prémonitions de Josp. Nous savons grâce à lui qu'une force terrible se cache dans ces bâtiments. C'est elle qui commande les Cavaliers. Nous sommes venus ici pour la combattre.

— Quelle est la nature de cette force, selon vous ?

— Nous savons seulement qu'elle n'est pas humaine. »

Ganesh chassa les pensées sombres qui l'assaillaient ; le sourire acide et la douceur de la peau d'Ava le hantaient.

« Nous, nous lui donnons le nom d'Ombres, reprit-il. Cette force dont tu parles a également exterminé les populations des cités. Vous avez une idée de la façon de la combattre ? »

— Nous pensons qu'il faut ne pas avoir peur d'elle et agir d'une façon qu'elle n'attend pas.

— J'ai peur », bredouilla le petit homme.

Deux Lunes s'approcha de lui et lui posa la main sur l'épaule.

« Josp est le plus courageux de nous tous. Sa tribu elle-même a été anéantie par les Cavaliers. »

Ganesh fit signe aux soldats de baisser leurs armes.

« Comment comptez-vous procéder ?

— Nous fouillerons les bâtiments l'un après l'autre jusqu'à ce que nous trouvions la force.

— Vous pensez que les tueurs, les Cavaliers, vous laisseront faire ? »

Deux Lunes disciplina les mèches qui lui balayaient le visage.

« Pas davantage que nous ne les laisserons faire.

— Nous pouvons unir nos forces », proposa Ganesh.

Un large sourire illumina le visage de Deux Lunes.

« Plus nous serons nombreux et soudés, et plus nos chances augmenteront. Les hommes se perdent lorsqu'ils se séparent.

— C'est également ce que je...

— Minute, coupa Leif. On ne sait rien de ces sauvages.

— Ces sauvages, comme tu dis, sont arrivés au même endroit, au même moment et aux mêmes conclusions que nous », répliqua Ganesh.

Le front de Leif se plissa, lui donnant un air buté.

« Les horcites ont des réactions imprévisibles. Ils resteront totalement hors de contrôle.

— Et nous, qu'est-ce que nous contrôlons ? s'emporta Ganesh. S'ils sont parvenus jusqu'ici en étant poursuivis par des robots tueurs, c'est qu'ils ont des choses à nous apprendre. Nous, nous avons utilisé un hélico jusqu'à BarPer, ce qui n'est pas leur cas.

— Tu penses vraiment qu'on va neutraliser ces machines à tuer avec cette poignée de horcites ? Ça fait une putain d'armée !

— Il ne reste rien de la prétendue civilisation des cités, intervint Yssa. Un peu d'humilité ne nous ferait pas de mal, Leif.

— J'emmerde les remords tardifs », répliqua Leif. Il tendit le bras en direction de la fille aux cheveux blancs. « Ils n'ont pas d'autre arme que cette pétoire rouillée. Je ne sais pas si les Ombres se terrent dans le coin, mais je sais que nous n'avons aucune chance contre elles, que nous ferions mieux de foutre le camp.

— Fuir ferait de nous des animaux traqués, déclara Deux Lunes.

— Et alors ?

— Alors nous finirions par oublier que nous sommes des êtres humains.

— Qu'est-ce qui vaut mieux ? riposta Leif. Un animal traqué vivant ou un être humain mort ?

— Nous mourrons de toute façon. Autant choisir de mourir comme des hommes.

— Mourir... » Un voile gris glissa sur le visage de Leif. « Putain, nous étions sur le point d'échapper à ça. Grâce à la génétique, nous avons presque percé le secret de l'immortalité.

— Chaque fois que les hommes se sont pris pour des dieux, ils ont failli disparaître.

— Les dieux ont disparu depuis bien longtemps dans les cités, mon

jeune ami. Seuls les esprits crédules vénèrent les idoles qu'ils appellent les dieux. Pour ma part... »

Un sifflement interrompit Leif. Un drone survola les environs avant de piquer vers le sol et de disparaître derrière les bâtiments. Ganesh croisa le regard farouche de la fille aux cheveux blancs ; il y lut de la peur, mais aussi un amour immense lorsqu'il se posait sur Deux Lunes. Le visage d'Ava lui revint à l'esprit. Il n'y avait rien de plus beau que d'aimer et d'être aimé.

« Assez perdu de temps. » Il ne reconnut pas sa propre voix, tranchante, presque métallique. « Si tu veux partir, Leif, personne ne te retient. »

Le petit homme difforme pointa soudain le bras en direction de Ganesh.

« Les Heures me parlent, elles me disent la force se cache en lui.

— Qu'est-ce qu'il raconte, ce gnome ? cracha Leif.

— Les Heures me disent, la force se cache en lui, répéta Josp.

— C'est quoi encore, cette histoire d'heures, putain ?

— Je suppose que ces Heures-là n'ont rien à voir avec la mesure de temps, dit Ganesh. Il parle probablement des filles de Zeus dans la mythologie grecque, des portières du ciel.

— Josp entend et voit des choses que nous ne percevons pas, intervint Naja. Il dit toujours la vérité.

— On nage en plein délire », ricana Leif.

Les yeux de Deux Lunes s'enfoncèrent dans ceux de Ganesh.

« Est-ce que tu comprends ce que tente de nous dire Josp ? »

Ganesh demeura plongé dans ses pensées. Il ne lui fallut pas longtemps pour établir le lien entre la force évoquée par le petit homme et le MDC. La prise de contrôle de sa biopuce sur son cerveau et son corps, l'amélioration spectaculaire de ses perceptions lui avaient permis de se sortir des griffes des hommes de main de Leïto Merchant, de mettre en fuite les agresseurs d'Ava à New York, d'échapper aux bombes des drones dans la ville en ruine occupée par les transfuges de la Cité.

Il s'approcha du petit homme, dont les yeux globuleux s'emplirent de frayeur et dont les veines énormes palpitèrent le long de ses tempes.

« Est-ce que tu perçois cette force chez les autres membres de notre groupe ? »

Josp baissa la tête.

« Les Heures ne me disent pas, elles me disent juste que la force est en toi, la force qui veut tuer tous les hommes.

— Est-ce que je suis un danger pour vous ?

— N'importe quoi ! grogna Leif. Tu ne vas tout de même pas...

— Ferme-la, Leif », siffla Yssa.

Josp gratta vigoureusement son crâne presque glabre.

« Les Heures me disent, tu es un danger pour nous, mais nous ne pourrions pas combattre la force sans toi.

— Est-ce que la force est liée à la puce que j'ai dans le cerveau ? »

Les yeux du petit homme voltigèrent d'un visage à l'autre comme des oiseaux affolés.

« Nous, les habitants des cités, nous avons un petit appareil greffé dans le cerveau, expliqua Ganesh. Relié à une intelligence artificielle qu'on appelle la matrice. Est-ce que ça a un rapport avec ce que les Heures te disent ? »

Josp haussa les épaules.

« Elles ne me disent pas, elles ne me disent pas. »

S'ensuivit un temps de silence brisé par Leif.

« Si on écoutait cette espèce de... devin, on devrait se débarrasser de toi.

— Il a dit aussi que nous avons besoin de lui, objecta Deux Lunes.

— Nous ne sommes plus reliés aux matrices de toute façon, déclara Ganesh. Ma puce est inopérante.

— Qu'est-ce que tu fais des satellites ? grommela Leif.

— La plupart se sont désagrégés dans l'atmosphère. Les derniers sont devenus erratiques.

— Pourquoi ta biopuce aurait-elle un lien avec la force et pas les nôtres ? demanda Yssa.

— On m'a implanté une puce spéciale, comme à tous les fouineurs. La mienne court-circuitait mon cerveau et prenait le contrôle total des événements en cas de nécessité.

— Elles étaient pourtant censées préserver la liberté de chaque citoyen. Les lois sur le libre arbitre étaient très claires à ce sujet.

— Les lois, quelle fumisterie ! ricana Leif.

— Je suggère que nous commençons l'exploration des bâtiments », proposa Deux Lunes.

Un grésillement précéda de quelques secondes l'apparition d'un drone au-dessus du bâtiment le plus proche.

« Il est temps », approuva Ganesh.

Dernières statistiques : environ un million d'humains ancienne génération vivants recensés sur Terre. Deux cent soixante-dix mille sur le continent de l'Europe, cent trente mille sur les deux continents de l'Amérique, quatre cent mille sur le continent de l'Asie, cent cinquante mille sur le continent de l'Afrique, cinquante mille sur le continent de l'Australie. Estimation : trois mois de temps terrestre pour extermination totale. Cent drones et mille exterminateurs en cours de fabrication. Mise en fonctionnement : quinze jours terrestres. Répartition : deux cents par continent.

Alerte : présence humaine détectée sur le site de Port-la-Nouvelle.

Ils pénétrèrent dans le premier bâtiment. Leif avait finalement décidé de les accompagner.

« Je sais, je n'ai pas le courage de mes opinions. Je me vois mal rester seul. La lâcheté est également un héritage de la Cité. »

Aucun autre drone, ni aucun Cavalier ne s'était manifesté. Les seuls mouvements qu'ils avaient observés avaient été les courses furtives de lapins entre les herbes hautes. Ils s'étaient dirigés vers la construction la plus proche, un cylindre en verre et en acier d'une cinquantaine de mètres de hauteur.

Après avoir franchi sans encombre la porte coulissante restée grande ouverte, ils se retrouvèrent dans un rez-de-chaussée entièrement vide où régnaient une chaleur et un silence étouffants. Ils gagnèrent les étages supérieurs par les escaliers, les ascenseurs ne fonctionnant plus. Les différentes salles ne présentaient aucune trace d'une quelconque activité. Ils grimpèrent jusqu'au toit en terrasse d'où ils avaient une vue d'ensemble de l'ancien site technologique de BarPer. Une vingtaine de bâtiments émergeaient des cimes des arbres, séparés par d'élégants jardins que la friche n'avait pas eu le temps d'envahir. Des passerelles de bois légèrement voûtées enjambaient des bassins et des ruisseaux aux figures géométriques complexes. La présence de martins-pêcheurs et de hérons indiquait que des poissons pullulaient dans les différentes pièces d'eau.

« Ils s'emmerdaient vraiment pas, les collègues, marmonna Leif.

— Le site était réputé, fit Yssa. Les chercheurs accouraient de toutes les cités de l'OCU.

— Je n'ai rien vu qui ressemble de près ou de loin à des filtres. Je suppose que ces brillants cerveaux avaient réussi à concevoir des barrières isolantes complètement invisibles. Je crois me souvenir que leur spécialité était la nanotechnologie. »

L'air interrogateur de Deux Lunes poussa Ganesh à préciser :

« Des molécules, ou des particules minuscules intelligentes qui, assemblées, forment des structures pratiquement indestructibles.

— Comme les armures des Cavaliers ? »

— Sans doute. »

Le soleil éclaboussait les environs d'une lumière presque aveuglante, parant d'or le lac et, plus loin, la mer. Comme il souffrait de vertige, Josp refusait de s'approcher du bord du toit et se tenait à quelques mètres du garde-corps. Naja avait remisé son pistolet dans sa ceinture. Bien qu'elle transpire sous le pan de tissu enroulé autour de son torse, elle refusait de s'en débarrasser. La présence des citadins exacerbait sa pudeur, surtout celle de Leif, qui toisait les horcites d'un air méprisant.

L'attaque des drones se produisit alors que, ayant décidé de redescendre, ils se dirigeaient vers l'escalier.

MDC MDC MDC MDC MDC MDC

Ganesh tressaillit. Sa biopuce s'était réactivée. Elle prenait le contrôle de son cerveau sans lui en demander l'autorisation. Il fit un bond de côté une seconde avant que se produise une explosion au centre de la terrasse. L'un des deux soldats, projeté à une hauteur de plusieurs mètres, retomba, inerte, sur le garde-corps. Les autres parvinrent à se réfugier dans l'escalier avant que ne retentisse l'explosion suivante. Ils dévalèrent les marches quatre à quatre, retenant leur respiration pour ne pas inhaler l'air brûlant. Les drones se stabilisèrent au-dessus du toit et expédièrent des rafales continues de balles qui déchiquètèrent les murs. Ils ne s'arrêtèrent de tirer que lorsque les fuyards eurent atteint le palier du dixième étage.

« Putain de visite touristique, haleta Leif.

— Les Heures me disent, les hommes méchants, ils montent vers nous, ils veulent nous tuer », cria Josp.

Il se tenait recroquevillé dans un coin, la tête rentrée dans les épaules, les mains plaquées sur les oreilles.

« Tes Heures, elles n'ont pas des trucs un peu plus sympas à nous raconter ? » grogna Leif.

Des bruits de pas montant des étages inférieurs confirmèrent les dires du petit homme.

« On fait quoi maintenant ? » La peur transformait le visage de Leif en un masque grimaçant. « On est pris entre le marteau et l'enclume. »

Archives de Port-la-Nouvelle, Cité de BarPer

Mesdames, Messieurs,

C'est un honneur et un plaisir pour moi de vous présenter la nouvelle génération de biopuce mise au point par notre laboratoire. Comme vous le savez, le pôle de Port-la-Nouvelle est spécialisé dans le domaine des nano et biotechnologies, et c'est, à notre sens, l'alliage de ces deux disciplines de pointe qui nous permet aujourd'hui, et nous permettra dans le futur, une évolution fulgurante, irréversible, un nouvel âge. Nous pensons que le temps de l'humanité s'achève, je veux bien sûr parler de l'ancienne humanité, celle qui a émergé, avec la lenteur et les difficultés que l'on sait, de son animalité. Une ère commence : celle de l'humanité augmentée, ou, ainsi que l'ont appelée certains philosophes et auteurs de science-fiction du ^{xx}e siècle, la post-humanité. Nous sommes sur le point de devenir des plus qu'humains. D'échapper à la fatalité qui frappe les hommes depuis les origines. La mort n'est plus une fin obligée. Nous pouvons désormais choisir notre destinée. La nouvelle génération de biopuce nous permettra en effet d'être en permanence reliés à la totalité des données disponibles depuis

l'émergence de l'informatique dans la seconde moitié du xx^e siècle. Une masse de données quasiment infinie. Elle nous permettra ainsi de caresser le rêve humain dont nous trouvons les premières traces dans les plus anciennes mythologies : le rêve de Gilgamesh, le rêve de Prométhée, le rêve d'Icare, l'aspiration de l'homme à s'élever au rang des dieux. Nous ne croyons pas aux paradis post mortem promis par les religions, nous croyons à l'émergence, à la quintessence de l'intelligence humaine, nous croyons au progrès incessant tel que décrit par Darwin et les évolutionnistes, nous n'attendons pas d'hypothétiques promesses qui n'engagent que ceux qui les proclament, nous rationalisons et utilisons toutes nos connaissances pour décider ici et maintenant de notre avenir, ou, plus exactement, de notre présent perpétuel. C'est donc à une mutation que je vous convie, non pas moi, mais la nouvelle génération de biopuce. Avant de la généraliser, nous prévoyons de l'essayer sur quelques sujets que nous suivrons chaque instant de leur existence. Vous serez évidemment informés jour après jour des résultats de l'étude. Nous vous demandons de garder ces informations secrètes jusqu'à nouvel ordre. L'heure n'est pas encore venue de divulguer notre grand projet aux médias ni aux populations des cités unifiées. Sachez encore que, lorsque l' OCU aura donné son aval à la mise en circulation des nouvelles biopuces, nous serons en mesure de couvrir l'ensemble des besoins en moins de deux jours. Elles seront fabriquées sur le site de Port-la-Nouvelle, puis livrées par drones à chacune des cités. À titre personnel, en tant que Catalan, je m'enorgueillis de la réussite d'un pôle auquel personne ne croyait. Je profite de l'occasion pour rendre hommage au génie visionnaire de Juan Soprota, qui réussit à faire de BarPer l'un des phares de l'ère des cités.

(Applaudissements nourris et prolongés)

Il est temps, Mesdames et Messieurs, de célébrer notre réussite autour du buffet qui vous attend dans les jardins de l'Élysée. Merci de votre attention.

(Applaudissements)

Les bruits de pas enflaient rapidement dans la cage d'escalier. Ganesh estima le nombre des tueurs à une dizaine.

Huit unités d'extermination.

Rodag leva sa pique et, d'une allure déterminée, s'avança au bord du palier.

« Tu crois peut-être que tu vas arrêter ces monstres avec ton bout de bois ? siffla Leif.

— Tu as mieux à proposer, Leif ? gronda Yssa.

— J'aurais dû m'écouter et foutre le camp. Trop tard, maintenant. Il

ne nous reste plus qu'à crever comme des rats dans ce putain d'immeuble. » Leif lança un regard mauvais à Josp, toujours recroquevillé contre le mur. « Tes Heures n'ont pas une solution ? »

Naja se serra contre Deux Lunes. Le guérisseur fixa Ganesh avec intensité.

« Josp a dit que nous aurions besoin de toi.

— J'aimerais bien savoir comment... »

MDC MDC MDC

Un premier Cavalier déboucha sur le palier. Les points lumineux de ses yeux transpercèrent la pénombre. Leif se précipita dans l'escalier et gravit les marches quatre à quatre, mais une série d'explosions assourdissantes lui coupèrent la voie des étages supérieurs. Le Cavalier braqua son arme sur le petit groupe tandis que les autres tueurs arrivaient à leur tour.

Rodag brandit sa pique en poussant un rugissement. Deux Lunes croisa le regard désespéré de Naja.

Prise de contrôle des unités, prise de contrôle des unités.

Ganesh eut tout à coup la sensation d'être soulevé du sol, puis dématérialisé. Il se déplaça à une vitesse phénoménale, vertigineuse, et plongea tout entier dans un tourbillon de traits étincelants. Il crut que ses cellules, ses molécules, s'éparpillaient dans un espace à la fois minuscule et infini, puis il s'engagea dans une sorte de cul-de-sac à la clarté aveuglante. Une obscurité totale retomba sur les lieux. Il fut brusquement ramené dans son corps, reprit conscience de ses huit compagnons regroupés sur le palier et des formes grises des Cavaliers devant lui. Les points scintillants sur leurs faces avaient cessé de briller.

Unités sous contrôle.

« Pourquoi ne tirent-ils pas ? s'étonna Leif.

— Leurs yeux se sont éteints, répondit Deux Lunes. Comme si la vie était partie d'eux.

— Ils semblent déconnectés, renchérit Yssa. Par quel miracle...

— Il ne s'agit pas d'un miracle », coupa Deux Lunes. Il désigna Ganesh. « C'est la force en lui qui est intervenue. »

Les Cavaliers ressemblaient maintenant à des statues. Les canons de leurs armes restaient pointés sur le petit groupe.

« Comment ça ? grogna Leif.

— Ma biopuce a repris le contrôle, répondit Ganesh. Elle est intervenue sur leur programmation.

— Une biopuce ne peut pas prendre ce genre d'initiative.

— Il faut croire que la mienne le peut. En tout cas, Yssa a raison, ils sont pour l'instant désactivés.

— Après tout, on se fout du comment, glapit Leif. Profitons-en pour foutre le camp.

— Où est passé votre collègue ? demanda Yssa au soldat.

— Kowan a pris l'explosion de plein fouet. Aucune chance qu'il ait survécu. »

Ils se faufilèrent entre les Cavaliers figés, craignant à tout moment que ces derniers ne se raniment, et dévalèrent les marches jusqu'au rez-de-chaussée.

« Il y a encore les engins volants dehors, fit Deux Lunes. Est-ce que tu peux les neutraliser ?

— C'est ma biopuce qui prend l'initiative des interventions, répondit Ganesh.

— Si elle fait partie de la force, pourquoi t'aide-t-elle contre la force ?

— Je n'en sais rien ; elle n'est en théorie qu'un relais des matrices.

— Connaissant la paranoïa citadine, je suis persuadé que les immeubles sont reliés entre eux par des passages souterrains, intervint Leif.

— Comme tous les bâtiments officiels de NyLoPa, confirma Yssa. »

Ils cherchèrent l'entrée d'un éventuel passage et, dans un coin du hall, découvrirent un accès au sous-sol. Un escalier droit donnait sur une immense salle nue étayée par des piliers de béton. Sur un côté s'alignaient plusieurs boxes où étaient garés des petits véhicules aux roues souples.

« Des voitures de golf, commenta Leif. Le site doit être équipé d'un parcours.

— C'est quoi, le golf ? demanda Naja.

— Un sport où il faut expédier une balle dans une succession de trous à l'aide de sortes de cannes. Il était passé de mode après avoir connu une certaine vogue aux ^{XX}^e et ^{XXI}^e siècles. »

Ils découvrirent, à l'extrémité du sous-sol, un sas métallique circulaire qui s'ouvrit sans difficulté, les systèmes d'identification étant neutralisés. Il s'ouvrait sur un tunnel entièrement capitonné d'une matière métallique lisse et, selon Leif, filtrante.

Le rayon de la torche de Vanz, le dernier soldat, perfora l'obscurité profonde qui emplissait le passage. Les claquements de leurs semelles sur la surface métallique ébranlèrent le silence sépulcral. Ils atteignirent un premier croisement au bout d'une cinquantaine de mètres.

« À droite ? À gauche ? Tout droit ? souffla Leif.

— Je propose qu'on suive le passage de gauche, suggéra Deux Lunes. Nous reviendrons ensuite sur nos pas si ça ne donne rien.

— Celle-là ou une autre, murmura Yssa. Il faut bien commencer par une direction de toute façon. »

Ils s'engagèrent dans le tunnel perpendiculaire situé à gauche du croisement. Le rayon de la lampe éclaira un panneau métallique qui

portait l'inscription *Pôle Léonard de Vinci*.

« Léonard de Vinci ? s'interrogea Naja.

— Un peintre et savant des ^{XV^e} et ^{XVI^e} siècles », répondit Ganesh.

Ils parcoururent une centaine de mètres avant d'arriver dans une pièce carrée d'où s'élevaient deux escaliers opposés.

« Si on est logique, on prend celui de gauche, affirma Leif.

— À moins qu'on se sépare en deux groupes, proposa Yssa.

— Il vaut mieux rester groupés, objecta Deux Lunes. Nous pouvons avoir besoin les uns des autres.

— Ah oui, l'admirable solidarité humaine », grinça Leif.

L'escalier de gauche donnait sur un sous-sol meublé de machines cubiques et sombres sillonnées de frémissements lumineux. Leif les examina un petit moment avant de déclarer : « Des stockages de données, je pense. Nanotech, indestructible, d'une énorme capacité, sans doute autoréfrigérant, produisant sa propre énergie. Avant, il fallait des usines à gaz pour la conservation des archives. Des bâtiments gigantesques, de l'eau à profusion pour refroidir le système. Les grosses têtes de Port-la-Nouvelle semblent avoir trouvé une solution nettement plus performante. »

Ils dénombrèrent une trentaine de machines, toutes identiques. Elles émettaient un grésillement à peine perceptible.

« Port-la-Nouvelle n'était pas seulement un site de pointe, reprit Leif, mais le centre technologique principal de l'OCU.

— Ça veut dire que la force dont parle Josp réside principalement ici ? demanda Deux Lunes.

— Si, par force, tu veux dire intelligence artificielle gérant l'ensemble des cités, on peut affirmer que oui.

— Qu'est-ce que l'intelligence artificielle ?

— Les systèmes inventés par l'homme qui reproduisent, voire dépassent, l'intelligence humaine en utilisant des machines programmées. Il semble qu'elle ait échappé à notre contrôle.

— Je croyais pourtant que les systèmes étaient équipés de garde-fous destinés à les garder sous contrôle, objecta Yssa.

— Ils ont trouvé le moyen de les contourner, ou de les détourner.

— La force dont parle Josp recouvre une autre réalité à mon avis. »

Leif lança un regard courroucé, presque haineux, au petit homme.

« Quelle crédibilité accorder aux pseudo-visions d'un mutant horcite ? »

Archives de Port-la-Nouvelle, Cité de BarPer

Nous sommes les conservateurs de la mémoire humaine. Grâce aux biopuces, nous avons archivé une masse fantastique de données personnelles, subjectives, qui, combinées entre elles, forment une conscience globale, une trame presque infinie.

Qu'est-ce que la conscience, me direz-vous ? Les religions et les philosophies en ont donné des définitions différentes, qui peuvent être grossièrement résumées par la perception de soi-même et des phénomènes qui nous entourent. Il faut à présent offrir à la technologie la dernière étincelle qui lui manque : la conscience d'elle-même. Il s'agit de la mutation ultime. De l'accomplissement du vieux rêve d'unité caressé par l'homme depuis la nuit des temps.

La lumière solaire filtrée par les parois de verre tombait en flaqes ambrées sur les dalles blanches du rez-de-chaussée. Ils explorèrent le bâtiment de bas en haut, ne trouvèrent que des pièces entièrement vides.

« Où sont passés tous les meubles ? s'étonna Yssa.

— Ils étaient probablement en nanotech dotés d'une fonction auto destructrice, répondit Leif. Dissociation et dissolution programmées des molécules. Ou encore récupération et recombinaison. C'était l'un des objets d'étude de certains labos de NyLoPa, le nec plus ultra en matière d'écologie. »

Ils aperçurent, par la baie vitrée de l'une des salles, des drones en vol stationnaire au-dessus du bâtiment.

« On dirait qu'ils nous pistent en permanence, fit Vanz.

— Ils localisent sans doute la biopuce de Ganesh, déclara Leif.

— Pourquoi pas les nôtres ? demanda Yssa.

— Je suppose que certaines biopuces sont spéciales. »

Ganesh prit conscience que sa présence mettait les autres en danger. Les Ombres le suivaient à la trace.

« Il serait sans doute préférable que nous nous séparions, que je continue seul.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, objecta Deux Lunes. Je crois au contraire que, sans toi, nous n'aurons pas l'ombre d'une chance d'échapper à la force. Tu es notre bouclier.

— Tu parles d'un bouclier ! grinça Leif.

— Sans lui, nous serions déjà morts. Nous devons rester à tout prix liés.

— Un vieux proverbe dit : un rat qui se noie veut toujours en noyer un autre. Il serait sans doute plus judicieux de nous diviser. »

Deux Lunes se demanda si la force n'était pas également tapie en Leif. Lui aussi disposait d'une puce à l'intérieur de son crâne, lui aussi était peut-être utilisé à son insu. Il se souvint d'une phrase de Dents de Rat. Qu'était-il devenu, son maître, son père spirituel ? Avait-il été tué par les Cavaliers ? S'était-il retiré dans l'un des nids d'aigle qui lui servaient de retraites ?

« La peur engendre la division, la division précipite la fin. »

Rodag s'approcha de Ganesh.

« Je reste avec toi quoi qu'il arrive, dit-il en frappant le sol de l'extrémité de sa pique.

— Moi aussi, moi aussi », cria Josp.

Leif dévisagea le soldat et Yssa, et lut la même détermination dans leurs regards.

« Comme vous voulez, mais je persiste à dire que c'est une erreur. »

Le bâtiment suivant abritait les mêmes machines noires et cubiques dans son sous-sol.

Archivage des données de l' OCU .

Quel genre de données ?

Données personnelles de chaque citoyen mémorisées sur biopuces.

Dans quel but ?

Sauvegarde de la mémoire humaine.

Sauvegarde avant extermination, c'est ça ?

Usage statistique et informatif.

Uniquement ?

La biopuce de Ganesh demeura silencieuse. Il gravissait l'escalier au milieu du petit groupe qui s'échelonnait sur les marches plongées dans la pénombre. Vanz marchait en tête, suivi de Rodag, de Deux Lunes et de Naja ; derrière lui venaient Yssa, Josp, Jaïna et Leif.

Ce sont les matrices qui ont programmé l'extermination des hommes ?

La biopuce ne fournit aucune réponse.

Si les matrices sont les Ombres, pourquoi me viens-tu en aide ?

Toujours pas de réponse.

Le rez-de-chaussée, qui portait le nom de Charles Darwin, donnait sur un ravissant jardin éclaboussé de soleil au milieu duquel se dressait une fontaine dont les gueules crachaient des jets d'eau courbes et irisés. Ils évitèrent de s'aventurer à l'extérieur. Comme dans les autres immeubles, ils ne trouvèrent rien d'autre que des pièces entièrement vides. Aucune trace de l'activité exercée par les hommes entre les parois de verre.

« Il n'y a rien d'autre que ces satanées boîtes noires dans le coin ! vitupéra Leif. Elle est où, cette putain de force ? »

Ganesh fixa le ciel au travers des parois vitrées. Il sentait une présence en lui, comme s'il hébergeait une deuxième intelligence clandestine, autonome, vigilante.

Où sont localisées les matrices ?

Pas de localisation précise.

Comment ça ? Elles ont besoin d'énergie, d'une centrale proche.

La biopuce parut se déconnecter. Il se retrouva soudain au centre d'un espace vide, froid.

Un rugissement lacéra le silence.

« Les Heures me disent, la force, elle vient, elle veut nous tuer »,

brama Josp.

Le verre de l'une des parois éclata soudain en une pluie d'éclats coupants. Criblée d'impacts, Jaïna fut la première à s'effondrer, suivie de Josp et d'Yssa.

Chapitre 35

*L'univers tout entier est fait de vibrations, et nous, les humains,
avons cette extraordinaire faculté de capter celles de nos
semblables.*

Dents de Rat, maître guérisseur du clan du Haut Lieu

Pays horcite – site de Port-la-Nouvelle

Un drone s'engouffra par la brèche et traversa le rez-de-chaussée, lâchant au passage un chapelet de bombes.

MDC MDC MDC MDC MDC

Ganesh bondit pour échapper au souffle de l'explosion. L'air incendiaire se diffusa dans sa gorge et ses poumons. À nouveau, il eut la sensation de perdre ses limites, de se dématérialiser, d'évoluer à une vitesse vertigineuse au milieu de courants lumineux, comme si la déflagration se prolongeait en répliques dans un univers microscopique.

Lorsqu'il réintégra son cerveau et son corps, il se rendit compte que des rigoles de sang sillonnaient son visage. Quelques éclats s'étaient incrustés dans ses joues et son front, d'autres avaient déchiré ses vêtements pour se ficher dans sa peau. Une fumée blanche, âcre, se dispersait lentement dans la grande salle jonchée d'un épais tapis de verre. Son saut l'avait propulsé derrière l'ancien comptoir d'accueil.

Quelqu'un se redressa une dizaine de mètres plus loin, Rodag, couvert de sang, dont les vêtements déchirés ne tenaient plus que par lambeaux. Le géant esquissa quelques pas vacillants, cherchant visiblement un appui. Puis ce fut au tour de Deux Lunes de se relever, bientôt imité par Naja. Le guérisseur s'était jeté sur elle une fraction de seconde avant le premier impact et l'avait protégée de son corps. Les éclats de verre lui avaient criblé le dos et l'arrière des jambes tandis qu'elle s'en sortait indemne.

Ganesh aperçut le drone figé sous le plafond du rez-de-chaussée ; sa biopuce était parvenue à le déconnecter.

Pourquoi tu n'es pas intervenue plus tôt ?

Temps nécessaire pour forcer les cryptages.

Les drones et les exterminateurs sont protégés par des cryptages ?

Toute extension de l'unité centrale est protégée par un cryptage.

Où se trouve l'unité centrale ?

Localisation impossible. Localisation impossible.

L'attaque du drone avait tué Vanz, le soldat, et blessé grièvement Yssa et Jaïna. Josp s'en tirait avec quelques égratignures et une immense frayeur ; Leif, avec une joue et une oreille en partie arrachées ; Rodag, avec de multiples plaies bénignes.

Les valides transportèrent les blessés au sous-sol. Deux Lunes s'occupa d'abord d'Yssa et de Jaïna, les dévêtant et découpant leurs vêtements pour en faire des pansements. Il demanda à Ganesh d'aller puiser de l'eau à la fontaine du jardin et à Rodag son couteau pour extraire les éclats avec la pointe de la lame qu'il nettoya au préalable avec sa salive.

Ganesh scruta attentivement le ciel avant de s'aventurer dans le jardin. Ne discernant aucun drone, il se rendit près de la fontaine et trouva ce qu'il cherchait, un seau en nanoplastique qu'il nettoya dans le bassin avant de le remplir d'eau fraîche. La température le surprit. Il se souvenait du temps maussade annonciateur de l'hiver à NyLoPa, et il régnait une chaleur torride sur la région catalane.

Assisté de Naja, Deux Lunes commença son long et fastidieux travail d'extraction des éclats de verre et de nettoyage des plaies. Ganesh admira la précision et la douceur de ses gestes. Quand il en eut terminé avec Yssa et Jaïna, le guérisseur déclara qu'elles avaient toutes les deux perdu beaucoup de sang et qu'il devait sortir pour cueillir quelques simples qui empêcheraient les blessures de s'infecter. Assis aux côtés de l'adolescente, Josp se tordait les mains et poussait de longs soupirs qui se prolongeaient en gémissements.

Ganesh et Rodag se proposèrent d'accompagner Deux Lunes.

« Il vaut mieux que tu restes avec eux, au cas où d'autres Cavaliers viendraient, dit ce dernier à Ganesh.

— Ils peuvent aussi te suivre et te prendre pour cible. »

Deux Lunes répondit d'un sourire désarmant de candeur et de sérénité.

« Vivre, c'est prendre des risques.

— Moi, je viens avec toi », déclara Naja d'un ton sans réplique.

Pendant que le guérisseur s'éloignait, escorté de Naja et de Rodag, Ganesh commença à extraire lui-même les morceaux de verre de son torse, utilisant une fine pointe métallique trouvée dans les décombres, et à laver les plaies avec l'eau du seau. Puis, en compagnie de Leif et de Josp, il veilla sur Yssa et Jaïna, leur passant régulièrement un chiffon imbibé sur le front.

Tu ne peux vraiment pas repérer l'unité centrale ?

Cryptage impossible à déverrouiller.

Elle est bien localisée dans le coin, non ?

Probabilité 44,67 %.

Où pourrait-elle être, sinon ?

Répartition envisageable : Cité de MumBang, Cité de ShanBei, Cité de ChiTor, station spatiale orbitale.

Hum, je ne crois pas qu'elle ait pris le risque de se fragmenter : elle serait à la merci de liaisons défectueuses. Et toi, comment fais-tu pour te réactiver ?

Proximité d'extensions de l'unité centrale.

Tu veux dire les drones ou les Cavaliers ?

Expliquer le concept Cavaliers.

Les robots tueurs, les exterminateurs.

Yssa gémit et rouvrit les yeux. Son extrême pâleur fit craindre le pire à Ganesh. Il épongea le sang qui coulait de ses plaies les plus profondes.

« Bon Dieu, il fout quoi, le soi-disant guérisseur ? grogna Leif, qui avait noué un bandage de fortune sur sa joue et son oreille blessées.

— Il faut lui laisser le temps de trouver les plantes dont il a besoin.

— Il est parti avec sa petite amie et avec son pote le géant. Rien ne dit qu'il reviendra. »

Ganesh se retint de balancer son poing sur le nez de Leif.

« Comment peux-tu te planter à ce point sur les hommes ?

— Les hommes sont souvent décevants », répliqua Leif.

Ganesh prit la main d'Yssa et la pressa avec délicatesse.

« Tiens bon, Deux Lunes ne va pas tarder à revenir. »

La flamme de la vie vacillait dans les yeux noirs d'Yssa. Jaïna, allongée un peu plus loin, respirait régulièrement sous le regard vigilant de Josp.

« J'ai froid... » chuchota Yssa.

Ganesh se défit de sa veste déchirée et la posa sur le corps de la jeune femme. Il aurait aimé en savoir davantage sur elle. Il regretta de ne pas avoir pris le temps de lui parler. Ses caractéristiques physiques indiquaient que, comme lui, elle était originaire d'un autre continent, que ses ancêtres avaient probablement émigré en Europe avant la Grande Guerre et la formation des cités. Il repensa à Emmy, à Ava : il ne les avait pas vraiment connues non plus, il n'était parvenu qu'à frôler, qu'à entrebâiller leurs mondes. Yssa le remercia d'un sourire. Une larme roula silencieusement sur sa joue.

Archives de Port-la-Nouvelle

Nous devons maintenant faire le dernier pas. Sauter dans l'abîme. Nous débarrasser de notre ancienne peau. Il ne s'agit pas cette fois d'une expression métaphorique, il s'agit d'un véritable abandon.

L'abandon de notre conditionnement. L'abandon de l'homme tel que nous avons l'habitude de le définir. L'abandon de nos limites, de nos faiblesses, de nos illusions. L'abandon de nos désirs, de nos obsessions, de nos émotions.

L'abandon de nos corps.

Nous sommes parvenus au terme de la longue marche qui nous a conduits à la dissolution de notre individualité. Ce n'est pas une perte, ce n'est pas un sacrifice, ce n'est pas une abdication, ce n'est pas un renoncement ; c'est au contraire une richesse, une multiplication, une croissance exponentielle et vertigineuse. Nous ne sommes pas réunis dans cette pièce par erreur, par hasard. Pour la première fois dans l'histoire, une poignée d'hommes ont choisi de façonner leur destin.

De sortir de la condition d'homme.

Cela passe par l'extinction de l'ancienne humanité. Car, comme le montrent les lois de l'évolution, deux espèces dominantes ne peuvent coexister. Si nous laissons vivre l'ancienne humanité, elle se retournera contre nous, elle nous combattrait avec la férocité et la ténacité que nous lui connaissons – qui nous habitent nous-mêmes d'ailleurs. Nous disposons pour notre grand projet de multiples alliés : je ne parle pas seulement des mouvements apocalyptiques tels que la Fin des Temps, mais des complices qui occupent des postes clefs, et également de chacun des citoyens qui, depuis la fermeture des cités, vivent reclus dans la peur. Ils sont prêts à accepter n'importe quel système leur garantissant la sécurité et le confort. Ils sont prêts à vivre sous une surveillance constante, sous le contrôle permanent des matrices, prêts à accepter toute intrusion dans leur intimité. Comme ils ont jadis accepté les caméras dans les rues, les différents fichiers iridiens et génétiques, tous les traçages mis en place depuis le ^{xx}e siècle jusqu'aux dernières générations de biopuces. Les hommes de l'ancien âge ont eux-mêmes creusé leur tombeau. Nous n'avons plus qu'à les pousser dans la fosse.

Si certains d'entre vous veulent maintenant quitter l'aventure, c'est le moment ou jamais. Sachez cependant que vous n'aurez aucune chance d'éviter le sort des autres humains, citoyens ou horcites.

Personne ? Je m'en doutais.

(rires)

Deux Lunes revint au bout de deux heures, toujours escorté de Naja et de Rodag, avec une moisson de simples qu'il broya et mélangea avec une boue argileuse. Il appliqua le cataplasme sur les blessures d'Yssa et de Jaïna, puis il en recouvrit les plaies de Leif.

« C'est pas bourré de germes, ton truc ? » grogna ce dernier. Mais il se laissa soigner sans résister.

Le guérisseur s'occupa ensuite des plaies superficielles des autres et

finit par les siennes, demandant à Naja de lui retirer les éclats de verre de son dos, de ses fesses et de ses jambes.

Rodag avait ramené de leur expédition deux lapins qu'ils firent cuire dans un coin aéré du sous-sol sur un feu de bois allumé grâce au pyrox récupéré sur le cadavre du soldat. Ils mangèrent en silence, les yeux dans le vague. Deux Lunes se leva à plusieurs reprises pour vérifier l'état d'Yssa et de Jaïna.

« Yssa lutte contre la mort. Je ne peux pas encore dire si elle s'en sortira.

— Il n'y a rien d'autre à faire qu'étaler ton emplâtre ? demanda Leif.

— Les herbes empêcheront l'infection, et la boue favorisera la cicatrisation, mais c'est à elle de décider si elle veut vivre.

— Personne ne décide de vivre ou de mourir...

— Je crois que si : chaque homme est responsable de sa vie.

— Les citadins ont depuis longtemps abandonné cette responsabilité, intervint Ganesh.

— Les horcites également. Nous n'avons pas su nous unir pour nous défendre contre les Cavaliers.

— Tu sembles accorder une grande importance à l'homme, lâcha Leif entre deux bouchées. Il n'est pourtant qu'un accident biologique, une espèce ordinaire condamnée à disparaître, comme les dinosaures et tant d'autres.

— Nous sommes de simples produits de la matière selon toi, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que nous serions d'autres ?

— Ses fils. Et, comme tous les enfants, nous sommes reliés à elle, elle nous aime, elle nous parle, elle nous vient en aide, elle nous livre ses secrets. »

Leif secoua la tête en signe de réprobation.

« La matière aurait donc une conscience, des sentiments ?

— Selon mon maître Dents de Rat, elle se nourrit de nous autant que nous nous nourrissons d'elle. Elle existe pour que nous puissions exister et prendre conscience de son existence.

— Une vision religieuse, superstitieuse.

— Une réalité. Sinon, comment expliques-tu que les simples et les minéraux puissent soigner maladies et blessures ?

— Leurs vertus chimiques, je suppose...

— Pour que ces vertus opèrent, il convient de les connaître, de les nommer, de leur apporter une conscience.

— Les animaux se purgent avec les plantes, ils n'ont pas de conscience.

— Ils ont la conscience de leur espèce... »

Un gémissement d'Yssa les interrompit. Deux Lunes se rendit près d'elle, suivi de Ganesh, inquiet.

« J'ai mal », balbutia-t-elle.

Deux Lunes eut une réaction étrange : il sourit.

« C'est bon signe. La douleur est une gardienne vigilante. Elle disparaîtra quand elle n'aura plus de raison d'être. »

Après avoir examiné les emplâtres, il se leva et retourna près du feu. La main d'Yssa se referma sur le poignet de Ganesh.

« Reste... »

Il lui caressa le front du dos de la main. Elle transpirait en abondance.

« Ganesh, est-ce que... nous vivrons ? »

Sa voix n'était plus qu'un souffle.

« Nous allons tout faire pour ça, répondit-il. Tout. »

Elle tenta de lui sourire, n'en eut pas la force, referma les yeux et chuchota, avant de s'assoupir :

« Reste, s'il te plaît... »

Le passage souterrain donnait sur un pôle technologique appelé Galilée. Leurs visites des autres immeubles n'avaient donné aucun résultat. Deux Lunes, Ganesh, Rodag et Naja étaient repartis en exploration en confiant les deux blessées à la garde de Leif et de Josp. C'est Yssa elle-même qui les y avait encouragés en disant qu'ils avaient déjà perdu trop de temps. Josp avait souhaité veiller sur Jaïna, et Leif s'était proposé pour rester en sa compagnie.

« Je ne vais pas laisser Josp seul, et un vieux râleur comme moi ne ferait que vous encombrer... »

Le sous-sol du premier bâtiment du pôle abritait des machines cubiques noires chargées d'archiver les données, plus volumineuses et nombreuses que dans les autres immeubles, plus actives également, à en croire les courants lumineux qui fusaient en permanence sur leurs coques.

Forte concentration d'énergie.

Due à quoi ?

Probabilités de présence d'une unité principale : 67 %.

Au rez-de-chaussée, ils tombèrent sur une installation qui évoquait une centrale productrice d'énergie. Des antennes et des capteurs saillaient d'une forme cubique noire de vingt mètres de côté et d'une dizaine de mètres de hauteur, elle aussi parcourue d'ondulations étincelantes. Une cheminée s'élevait à l'extérieur du bâtiment. Aucun panache ne s'en échappait. À son pied, un immense bassin contenait une eau claire dont la surface était traversée de courants et de bulles.

« Une centrale à fusion, avança Ganesh. Nanotechnologies autoréparatrices, d'une capacité de production énorme. »

Deux Lunes pointa le doigt sur le bassin.

« Toute cette eau va finir par s'évaporer... »

— La cuve de refroidissement est alimentée par des sources extérieures. Probablement intarissables. Peut-être même de l'eau de mer filtrée, dessalée. »

Personne ne s'interposa lorsqu'ils montèrent dans les étages. Ils y découvrirent des salles équipées de machines automatiques agitées de mouvements réguliers.

Unités de fabrication de matériaux de remplacement.

Avec quelle matière première ?

Réserves et assemblage de molécules.

Les nano autoréparateurs ne suffisent pas ?

Entropie due à une pression très forte et constante, lois de la thermodynamique.

Ils évitèrent de s'aventurer sur la terrasse. Les drones pouvaient surgir à tout moment. Mais le ciel d'un bleu sombre annonciateur du crépuscule demeura parfaitement immobile. Le site de Port-la-Nouvelle semblait tranquille, presque figé.

« D'après ma biopuce, une unité principale est quelque part dans le coin, déclara Ganesh.

— C'est quoi, une unité principale ? demanda Naja.

— Une matrice. Ou plusieurs matrices. L'intelligence artificielle dont nous avons déjà parlé.

— C'est elle qu'il faut trouver, fit Deux Lunes.

— Ma biopuce ne parvient pas à la localiser. Et même si nous la localisons, il sera pratiquement impossible de forcer ses verrous de sécurité.

— Si elle est vraiment intelligente, elle n'est pas installée dans un immeuble, estima Deux Lunes. Elle aura creusé un abri souterrain, comme la plupart des animaux.

— Un bunker capitonné ? releva Ganesh. Ça semble logique. Elle pourrait s'être réfugiée dans l'espace, mais je n'y crois pas, elle serait à la merci de tempêtes magnétiques ou de rayonnements nocifs. Sans compter que les échanges d'informations seraient plus aléatoires.

— Retournons dans les galeries souterraines, et cherchons cet abri », proposa Deux Lunes.

Archives de Port-la-Nouvelle

Voici donc notre nouveau domaine, antisismique et parfaitement étanche. Il paraît minuscule à première vue, mais il est en réalité aussi infini que l'espace. Nous allons pénétrer dans une masse de données prodigieuses, patiemment assemblées depuis plus de deux siècles. Peut-on parler de conscience ? De sphère ? De nébuleuse ? Aucune définition ne sera satisfaisante : nous allons vivre une expérience unique, novatrice, extraordinaire, pour laquelle il n'existe pas encore de mot. Les mots n'auront d'ailleurs bientôt plus d'utilité. Notre langage sera un

échange permanent et spontané. Pour le moment, si vous le permettez, nous appellerons notre matrice entité. Les pensées, chacune d'elles, seront immédiatement et distinctement perçues par l'entité. Nous nourrirons la matrice, le creuset où s'élaboreront tous les concepts. Personne ne nous dérangera. Nous serons enfouis à plus de deux kilomètres sous terre, mais que les claustrophobes se rassurent (rires), nous nous en évaderons sans cesse pour nous rendre selon notre plaisir, et avec une fluidité infinie, en chaque endroit où régnera l'entité, dans l'espace, dans les unités d'extermination, dans les drones, dans les différents sites qui se multiplieront grâce à la nanotechnologie. Souvenez-vous du vieux concept biblique : tu travailleras à la sueur de ton front. Eh bien, c'est désormais la matière domptée qui travaillera pour nous, qui mettra sa formidable énergie à notre service. Nous lancerons des engins à destination d'autres mondes, nous visiterons l'univers, et chaque nouveau système, chaque nouvelle planète, enrichira notre base de données.

Mes amis, bientôt débutera le programme baptisé Ombres, bientôt s'effacera l'ancienne humanité piégée par sa propre étroitesse. Bientôt, des vagues de meurtres déferleront dans les cités et dans les pays horcites, poussant les hommes à réclamer encore et toujours davantage de sécurité, à s'enfermer derrière des murs illusoires, à se séparer, à s'entre-tuer. Bientôt, nos différents alliés instaureront le chaos pour semer terreur et panique. En est-il parmi vous qui ressentent encore ce sentiment désuet que l'on appelle compassion ? Non ?

(rires)

Nous avons donc balayé les vestiges de notre humanité, nous sommes à présent vraiment libres.

Quelques précisions techniques : notre énergie sera fournie par une centrale à fusion dernière génération qui, grâce à un système de tuyaux en nanomatériau indestructible, sera refroidie par l'eau de mer filtrée. La Méditerranée n'est pas près de s'assécher (rires). Nos calculs lui donnent même une espérance de vie de plusieurs dizaines de millions d'années, n'en déplaise aux hérauts du réchauffement climatique (un vieux dogme hérité du xx^e siècle et de ses errements énergétiques). De même, les matériaux de la centrale bénéficieront des dernières innovations en matière de nanotechnologie. Ils s'autorépareront en cas de dysfonctionnement et, si cela ne suffit pas, des machines disséminées un peu partout sur le site produiront la matière manquante et procéderont elles-mêmes au remplacement des pièces défectueuses, un système qui nous assure encore, toujours selon les statistiques, plusieurs dizaines de millions d'années. De quoi voir venir, n'est-ce pas ? (rires) Nous avons largement le temps de concevoir et réaliser de nouveaux systèmes, encore plus performants. Sont

rassemblés dans cette salle les cent huit cerveaux les plus brillants, les plus féconds de l' OCU ; il serait étonnant que, de leur union, ne naissent pas de nouveaux et magnifiques enfants (rires). Et maintenant, avant le grand moment de la dissolution, je vous propose un dernier buffet. Il procurera un ultime plaisir à nos corps. Profitez-en bien. Rendez-vous dans deux heures sur l'ultime frontière.

(rires et applaudissements)

Le rayon de la lampe récupérée dans les poches de Vanz éclaira cinq silhouettes grises à l'extrémité du tunnel capitonné.

« Nous sommes sur la bonne voie », murmura Deux Lunes.

Le sang de Naja se glaça, comme à chaque fois qu'elle apercevait un Cavalier depuis sa rencontre avec l'un d'eux dans le Noyau en flammes. Deux Lunes et les autres prétendaient qu'ils n'étaient que des machines, et pourtant elle se souvenait très nettement que le tueur lui avait parlé. Une machine pouvait-elle avoir l'usage de la parole ? Elle vit les bras des exterminateurs se lever, leurs armes se pointer sur eux. Elle se crispa dans l'attente de la rafale, l'index recroquevillé sur la détente de son pistolet. Tout à coup, sans qu'un seul bruit ne retentisse, les yeux des Cavaliers s'éteignirent, signe qu'ils étaient désactivés.

Elle fixa Ganesh. Il n'avait pas bougé, mais il avait l'air égaré de celui qui se réveille en sursaut ou revient d'une longue plongée en lui-même. Il lui faisait peur par moments. L'intelligence cachée dans son cerveau les appuyait pour l'instant, mais elle pouvait à tout moment se retourner contre eux. Deux Lunes, lui, ne paraissait jamais atteint par le doute ou la peur. Aucune ombre ne ternissait ses yeux clairs. Elle se demandait parfois s'il appartenait au commun des mortels, s'il n'était pas un dieu descendu sur Terre. Elle s'étonnait encore qu'il ait baissé les yeux sur elle, la fille sauvage du clan du Pégase. Elle avait appris tant de choses à son contact, elle ressentait de telles émotions, de tels sentiments, que, quoi qu'il arrive, elle ne pourrait plus jamais aimer un autre homme.

« Neutralisés, déclara Ganesh.

— Continuons. »

Joignant le geste à la parole, Deux Lunes s'avança vers les Cavaliers. Ils n'eurent aucune réaction lorsque le petit groupe les contourna pour continuer son chemin.

Le passage aboutissait, quelques centaines de mètres plus loin, sur un sas également capitonné de métal où se découpait une porte couissante gardée par cinq autres Cavaliers.

« Halte. »

Naja tressauta. La voix impersonnelle vibra un long moment dans le

silence du souterrain. De nouveau les bras des Cavaliers se levèrent, de nouveau leurs yeux s'éteignirent, de nouveau ils se pétrifièrent.

« Josp avait raison, lança Deux Lunes avec un sourire. Nous avons un grand besoin de toi. »

Ganesh examina la porte insérée dans la paroi métallique.

« La biopuce devrait normalement être contrôlée par la matrice, et c'est l'inverse qui se produit. »

Cryptage triple. Temps estimé pour le craquer : entre trente minutes et cinq heures.

Commence tout de suite.

Exploration des données.

Il sentit avec une netteté inhabituelle la vibration qui lui traversait le cerveau.

« Elle risque d'en avoir pour un bon bout de temps pour craquer le système de sécurité. »

Deux Lunes s'assit contre la cloison métallique.

« Nous prendrons le temps qu'il faudra... »

Naja le trouva plus fatigué, plus terne que d'habitude. Avait-il sous-estimé la gravité de ses propres blessures ? Elle s'assit à ses côtés et glissa sa main dans la sienne, étrangement froide.

L'attente se prolongea, de temps à autre interrompue par des grésillements ou des cliquetis.

« Si c'est vraiment l'endroit où se tient cette force, j'trouve qu'elle n'est pas très bien protégée avec seulement cinq Cavaliers, fit observer Rodag.

— Tu oublies une chose, argumenta Deux Lunes. Les humains ordinaires ne sont pas censés les désactiver ni leur résister. De plus, si par miracle on réussissait à leur échapper, et à échapper aux drones et aux autres Cavaliers contrôlant le site, nous serions incapables de forcer le système de sécurité de cette porte. La force est bien protégée, mais elle n'a pas prévu qu'une partie d'elle se retournerait contre elle. »

Naja finit par s'assoupir. Ganesh avait éteint la lampe et une nuit totale était retombée sur le sas.

Un claquement réveilla Naja. Une lumière aveuglante s'échappait de la porte grande ouverte sur la paroi métallique et dévoilait une cabine carrée de cinq mètres de côté. Deux Lunes et Rodag s'étaient déjà levés.

« On peut y aller. »

Ganesh s'engouffra le premier dans la cabine. Deux Lunes, Naja et Rodag l'y rejoignirent. Les horcites observaient d'un air à la fois curieux et inquiet les lumières qui clignotaient sur le tableau inséré dans une cloison.

« Un ascenseur, expliqua Ganesh. Je ne sais pas à quelle profondeur se terre le bunker, mais il risque de descendre vite. »

Il n'eut pas besoin de presser un bouton pour que la porte se referme dans un sifflement et que, quelques secondes plus tard, la cabine n'amorce sa descente en donnant l'impression de tomber en chute libre. Naja crut que ses organes remontaient tous ensemble dans sa tête. Comme elle n'avait aucune prise à laquelle se raccrocher, elle s'agrippa au poignet de Deux Lunes. Les lueurs vives de la cabine révélaient la pâleur et la tension du visage de Rodag.

La chute parut interminable à Naja, qui s'attendait à chaque instant à l'écrasement de la cabine sur le sol. Elle tenta de se plonger dans les yeux limpides de Deux Lunes, puis se rassura en rivant son regard aux traits impassibles de Ganesh, un citadin, un habitué de ce genre de déplacement.

L'ascenseur ralentit tout à coup et s'immobilisa avec une étrange douceur. La porte se rouvrit au bout de quelques secondes. Elle donnait sur une pièce éclairée où se dressaient une dizaine de Cavaliers. La biopuce de Ganesh ne leur laissa cette fois pas le temps de les menacer : ils n'esquissèrent pas le moindre geste, leurs lumières faciales s'éteignirent.

Les quatre visiteurs se faufilèrent entre les robots figés et traversèrent une première salle éclairée par une lumière qui émanait directement des parois métalliques. Naja eut la sensation fugitive de franchir les portes de l'enfer. Les paroles des prophètes du Noyau résonnèrent en elle. Elle prit conscience dans sa chair, dans son cœur, que le monde de son enfance avait disparu, qu'il n'en restait plus que des souvenirs, des illusions, et une tristesse infinie l'imprégna de la tête aux pieds. La peur arrondissait les yeux de Rodag qui marchait à ses côtés, les doigts serrés sur sa pique.

Ils pénétrèrent dans une dernière salle aux dimensions réduites d'un couloir. Un sas circulaire se découpait dans la paroi du fond.

« L'entrée du bunker, sans doute. »

Le murmure de Ganesh avait résonné dans le silence comme un fracas d'orage.

« La force en toi peut l'ouvrir ? » demanda Deux Lunes.

Naja contint une brutale envie de hurler. Elle craignait de libérer toutes les forces maléfiques du ventre de la Terre s'ils parvenaient à entrebâiller ce sas. Elle commençait à suffoquer : elle ne reverrait peut-être jamais la lumière du jour.

Probabilités : 13,56 %.

« Ma biopuce ne donne pas beaucoup de chances », répondit Ganesh.

Arc-bouté sur ses jambes, bandant ses muscles, Rodag tenta de coincer l'extrémité métallique de sa pique entre le sas et la cloison ; il ne réussit qu'à faire saigner quelques-unes de ses plaies.

« Nous n'y arriverons pas de cette façon », murmura Deux Lunes.

Importante concentration d'énergie.

Comment l'unité est-elle alimentée à cette profondeur ?

Multiples conducteurs nano-invisibles.

Cryptage ?

Cryptage global. Temps estimé pour le craquer : illimité.

Essaie.

Exploration des données.

De nouveau, la vibration de la biopuce laboura le cerveau de Ganesh. Il lui sembla qu'elle se heurtait à une résistance énorme, comme si un homme équipé d'un simple burin attaquait une montagne, qu'elle surchauffait, que la brûlure s'étendait à tout son cerveau, puis à tout son corps. Son activité constante pouvait lui griller les synapses, les neurones. Il chancela et, ne tenant plus sur ses jambes, se laissa choir sur le sol. Deux Lunes s'accroupit à ses côtés.

« Ça va ? »

Ganesh hocha la tête. Des gouttes de sueur glacée lui dégoulinèrent dans les yeux, sillonnaient sa poitrine et son dos.

« Ma biopuce, bredouilla-t-il. Elle tourne à pleine puissance. Si elle continue à ce rythme, elle risque de me démolir le cerveau.

— Nous ne pouvons rien faire ?

— Seulement espérer qu'elle craque rapidement le verrouillage crypté.

— Je vais t'aider.

— Comment ? »

Deux Lunes ne répondit pas. Il s'assit contre Ganesh et ferma les yeux. Dents de Rat prétendait qu'un bon guérisseur était capable de vibrer à la même fréquence que le malade qui vient le consulter.

« L'univers tout entier est fait de vibrations, et nous, les humains, avons cette capacité de capter celles de nos semblables. Ce n'est pas de la magie, mais une simple question de vibration. De façon superficielle, cela donne l'empathie. En affinant nos perceptions, cela donne l'unité, l'énergie fondamentale. »

Naja comprit que Deux Lunes essayait d'associer son énergie mentale à celle de Ganesh. Une lame glacée lui transperça le cœur. Si la force parvenait à détruire l'esprit de Ganesh, elle s'attaquerait ensuite à celui du guérisseur. Elle guetta les signes précurseurs sur le visage de l'homme qu'elle aimait. Il demeurait pour l'instant impassible, tandis que son voisin transpirait de plus belle, comme si un incendie s'était déclaré à l'intérieur de lui. Puis les premières gouttes apparurent sur le front de Deux Lunes, les premières rides se creusèrent, les premières tensions crispèrent ses tempes et ses joues. Elle faillit lui secouer l'épaule, le contraindre à sortir de sa concentration, mais se l'interdit : Deux Lunes avait décidé de partager l'épreuve de Ganesh et, quels que

fussent les risques, elle se devait de respecter son choix. Elle lança un regard désespéré à Rodag et lut les mêmes interrogations dans les yeux du géant.

« J’suis pas guérisseur, murmura-t-il. J’connais rien de ces choses-là, mais j’vais quand même essayer d’faire comme eux. »

Il s’assit à son tour et, le front appuyé sur la hampe de sa pique, ferma les yeux. Naja l’imita au bout de quelques secondes. Elle prit place aux côtés de Deux Lunes, ses paupières s’abaissèrent spontanément, et le courant tumultueux de ses pensées l’emporta loin de cette salle irrespirable, loin des entrailles de la Terre.

Archives de Port-la-Nouvelle

Le plan d’extermination se déroule conformément à nos prévisions. Nous savons que toute entreprise de ce genre comporte un faible pourcentage d’incertitudes, d’éléments chaotiques ou aléatoires, mais, globalement, les étapes du projet sont franchies les unes après les autres. Les unités d’extermination ont été lancées dans le pays horcite tandis que les Ombres lançaient les premières vagues de meurtres dans les différentes cités de l’OCU. Nos relais sont actifs. Ils attendent que la panique atteigne son apogée pour proposer aux gouvernants la nouvelle génération de biopuces, nettement plus puissantes, qui nous permettront d’agir sur une grande échelle en un temps très bref.

À noter : la nouvelle biopuce essayée sur quelques individus a donné des résultats contradictoires. Certains des cobayes sont morts, incapables de supporter l’activité de leur puce, d’autres ont perdu la raison. Il s’agissait là d’individus au potentiel limité. En revanche, l’un de nos correspondants nous signale que son cobaye a parfaitement supporté la greffe de sa biopuce nouvelle génération. Elle lui confère une capacité d’analyse supérieure à celle de ses confrères fouineurs, ainsi qu’un important surcroît d’énergie lors de la prise de contrôle de son cerveau et de son corps. Il conviendra d’éliminer rapidement ce cobaye, car il pourrait devenir un germe d’entropie qui risquerait de contaminer l’ensemble des systèmes. La symbiose entre l’individu et la biopuce est susceptible de générer un comportement aberrant. La puissance de la nouvelle biopuce nous intéresse parce qu’elle permettra à notre onde destructrice de régler le sort des anciens humains à grande échelle, à l’échelle terrestre, elle ne doit en aucun cas devenir un paramètre incontrôlable.

J’attire l’attention de l’entité : nous devons localiser le cobaye en question où qu’il aille et lancer contre lui les unités d’extermination volantes ou terrestres.

Entité : cobaye localisé dans la ceinture de NyLoPa. Les unités d’extermination envoyées pour nettoyer les souterrains de la Cité se

chargeront de lui.

Attention : Nous ne pouvons pas maîtriser sa biopuce lorsqu'elle passe en mode direct contrôle.

Entité : Nous pouvons faire en sorte qu'elle soit déconnectée.

Elle se reconnecte automatiquement lorsqu'elle s'approche d'une source d'énergie, qu'elle intercepte des échanges de données.

Entité : Le cobaye finira par commettre une erreur. Probabilités : 67,90 %.

Ganesh n'avait plus que de lointaines sensations de brûlures. La biopuce butait sur le cryptage et tentait de trouver des passages dans la gigantesque masse de données. Il avait parfaitement ressenti l'énergie mentale de Deux Lunes après que le guérisseur se fut installé à ses côtés. Son esprit et son corps avaient été enveloppés d'une fraîcheur bienfaisante qui avait accru sa résistance. Sans déployer la même puissance, Rodag et Naja lui étaient venus en aide, et il avait apprécié leur intervention. Ils formaient un tout supérieur à l'addition de leurs quatre individualités, et ce tout résistait nettement mieux à la charge vibratoire de la biopuce.

Le cobaye Ganesh Parvati se tient devant le sas en compagnie des horcites. Il a neutralisé les unités d'extermination. Sa biopuce tente de forcer le cryptage.

Quelles sont ses chances d'y arriver ?

Probabilités incertaines.

Que faisons-nous ?

Possibilité d'activer le système de submersion des réseaux souterrains.

Pas de danger pour notre arche ?

Arche parfaitement étanche.

Dommages collatéraux ?

Faibles, pratiquement nuls, facilement réparables par nano.

Combien de temps pour la submersion ?

Vingt minutes.

Suffisant pour la résistance du cryptage ?

Probabilités incertaines.

Déclenchons immédiatement la submersion.

Chapitre 36

*L'amour est le plus puissant des leviers, pas l'amour qui vous brûle
et vous réduit en cendres, mais l'amour qu'on porte à chacun de ses
frères humains.*

Dent de Rat, maître guérisseur du clan du Haut Lieu

Port-la-Nouvelle

Un bruit sourd et continu résonna dans le sous-sol.

« Les Heures me parlent, elles me disent que l'eau coule dans les souterrains, qu'elle veut noyer Deux Lunes et les autres.

— Qu'est-ce que tu racontes ? » grommela Leif.

Josp jeta un regard craintif sur son vis-à-vis. Il redoutait cet homme qui semblait n'éprouver que du mépris. Ses yeux se posèrent ensuite sur le visage détendu de Jaïna. Il nourrissait pour elle, qui avait tenté de lui enseigner les caresses et les baisers, d'étranges sentiments qui l'emplissaient d'ivresse et d'inquiétude. Yssa dormait elle aussi profondément.

« D'où veux-tu que vienne cette eau ? reprit Leif.

— Les Heures me disent, elle est commandée par la force, elle coule dans la terre. »

Leif demeura quelques instants à l'écoute du bruit qui évoquait réellement un grondement de torrent ou de source. Il avait récupéré le fusil d'assaut du soldat, mais même muni de cette arme, il doutait fort de pouvoir se défendre si les tueurs mécaniques se présentaient.

Les yeux globuleux de Josp s'emplissaient d'une peur immense. Le petit homme avait sans doute raison : l'eau était en train de submerger les passages souterrains du site de Port-la-Nouvelle.

Une caresse froide et fuyante ramena Naja de sa profonde plongée en elle-même. Elle rouvrit les yeux. Deux Lunes et Ganesh demeuraient immobiles, mais Rodag lançait des regards affolés autour de lui. Elle se rendit compte que l'eau recouvrait le sol métallique et montait rapidement. Un vacarme de cataracte emplissait l'obscurité.

La lampe du soldat flottait, allumée, au gré des remous. Son rayon éclairait par intermittence les cloisons et le plafond.

« D'où sort cette satanée flotte ? maugréa Rodag.

— C'est la force qui l'envoie contre nous, avança Naja.

— Elle commande tout de même pas aux éléments.

— On pourra jamais revenir à la surface si elle continue à monter comme ça. »

Le géant désigna Ganesh et Deux Lunes.

« Faudrait peut-être les réveiller... »

Aux mouvements erratiques du rayon de lampe, Naja se pencha pour observer les visages de Deux Lunes et de Ganesh.

« On dirait qu'ils... sont morts. »

Temps estimé de la submersion totale des accès au domaine : quinze minutes.

Nous avons pris un énorme risque : il faut à tout prix que le sas reste fermé. L'eau, si elle pénètre dans le domaine, risque de nous être fatale.

Le cryptage résiste pour l'instant ; il a été conçu par plusieurs d'entre nous.

La biopuce de Ganesh Parvati est également un fragment de nous ; elle a accès à notre banque de données.

Mais elle est obligée d'explorer un énorme champ d'informations, de procéder par élimination, ce qui peut lui prendre des années.

Il reste ce facteur indéterminé : l'intuition.

Concept purement humain.

La plupart de nos inventions, de nos avancées, de nos théories, ont été obtenues par intuition.

Temps restant pour la submersion totale des accès au domaine : treize minutes.

Nous, les Ombres, le groupe des cent huit, avons renié les concepts incontrôlables comme l'intuition, l'émotion, nous avons la volonté de bannir le hasard, de garder la maîtrise totale de notre évolution.

Question : si le sas s'ouvre et que l'eau s'infiltre dans le domaine, avons-nous la possibilité de migrer vers un autre domaine ?

Les centrales d'énergie nécessaires à notre alimentation ne sont pas encore opérationnelles.

Le site de Port-la-Nouvelle nous garantissait pourtant une sécurité absolue.

Il n'existe qu'une sécurité maximale. La notion de sécurité absolue n'existe pas, nous le savons. Tout échange énergétique engendre de l'entropie.

Temps estimé pour la submersion totale des accès au domaine : treize minutes.

Suggestion : commandons le retrait de l'eau, ouvrons nous-mêmes le sas et prenons le contrôle de la biopuce de Ganesh Parvati.

Trop de risques. La symbiose entre sa biopuce et son cerveau a créé une aberration. Une rupture. Nous ne sommes pas sûrs de pouvoir la contrôler.

Question : l'extermination de l'ancienne humanité était-elle une bonne décision ?

Les remords sont irrationnels et inutiles. Notre projet est de porter au plus haut point le degré de la connaissance de l'univers en éliminant les émotions et les autres facteurs de troubles. Tout autre choix nous aurait condamnés à l'échec. Rappelons-nous notre pacte.

Archives : pacte des cent huit.

Nous, les cent huit, constatons les dégâts causés par l'humanité au cours des derniers siècles. Nous sommes conscients que l'état humain est indissociable des aberrations comportementales qui conduisent à la destruction de la Terre, à la perte irréversible des savoirs accumulés depuis l'accession des hommes à l'intelligence. Nous prévoyons de constituer une arche où seront conservées toutes les connaissances, une arche technologique regroupant les intelligences les plus brillantes de ce temps, sélectionnées à la fois pour leurs compétences et leur volonté affichée de poursuivre à tout prix l'aventure de la connaissance. Nous envisageons de nous débarrasser de nos conditionnements humains comme de vêtements trop longtemps portés. Nous renonçons aux émotions qui animent la plupart de nos semblables.

Temps estimé pour la submersion des accès au domaine : onze minutes.

Archives : pacte des cent huit.

Nous nous rassemblerons dans les plus brefs délais à Port-la-Nouvelle, le pôle technologique de BarPer. Le lieu nous paraît idéal pour développer et concrétiser le concept de l'arche. Nous aurons le soutien des autorités et pourrons nous réunir autant de fois que nécessaire. Nous mobiliserons nos réseaux pour disposer d'alliés fiables dans notre grande entreprise, y compris et surtout dans les sphères du pouvoir.

Notre groupe est désormais complet et fermé. Nous n'évoquerons notre projet à personne d'autre qu'aux membres de notre groupe. Si l'un d'entre nous venait à mourir, nous ne le remplacerions pas par un nouveau membre.

L'obstruction de ses voies respiratoires tira Deux Lunes de son introspection. Il ouvrit les yeux. Naja se tenait près de lui. La lampe qu'elle tenait éclairait l'eau légèrement saumâtre qui envahissait le sas.

« Faut fiche le camp tout de suite, glapit Rodag. Cette flotte va nous

recouvrir. »

Deux Lunes se releva pour garder sa bouche et ses narines hors de portée de l'eau. Naja ressentit un profond soulagement de le voir reprendre vie. Il semblait avoir vieilli de dix ans.

« Ganesh n'a pas encore ouvert le sas.

— S'il se lève pas tout de suite, il sera le premier à se noyer, protesta Rodag.

— J'ai eu le sentiment que nous étions sur le point de réussir. »

Deux Lunes frissonna. Une certaine amertume imprégnait sa voix. Il se résigna à poser la main sur l'épaule de Ganesh. L'eau arrivait au menton de ce dernier, un peu plus grand que le guérisseur.

« Vite », cria Naja.

Même en se dépêchant, ils n'avaient pratiquement aucune chance de prendre l'eau de vitesse. Ils évoluaient à une profondeur que Deux Lunes estimait à deux kilomètres. Ils n'étaient même pas certains de parvenir à combler la distance qui les séparait de l'ascenseur.

Ganesh ne réagit pas. Deux Lunes craignit que la biopuce ne lui ait laminé le cerveau.

Temps estimé de la submersion des accès au domaine : neuf minutes.

La biopuce de Ganesh Parvati s'approche dangereusement de la programmation du cryptage.

Plus qu'un peu plus de huit minutes à tenir.

Question : pourquoi nos unités exterminatrices ne sont-elles pas venues à bout de Ganesh Parvati ?

La biopuce pénètre dans leurs données, devance leurs intentions et/ou les neutralise.

Question : Si Ganesh Parvati était mort, comment aurait réagi la biopuce ?

Elle aurait cessé d'être aberrante : la symbiose se serait interrompue.

Temps estimé de la submersion des accès au domaine : huit minutes.

Le cerveau de Ganesh Parvati donne des signes de faiblesse : défaut d'oxygénation. L'eau commence à produire son effet.

La fragilité organique : nous n'avons plus cette épée de Damoclès au-dessus de la tête.

Nous n'avons plus de tête.

C'était une métaphore.

Les métaphores renvoient pratiquement toutes à l'ancienne humanité, des vestiges et des réflexes dont nous devons maintenant nous débarrasser.

Les pensées sont pratiquement toutes mécaniques, réflexes : elles sont chargées du passé.

Libérons-nous de nos dernières chaînes.

La biopuce de Ganesh Parvati est entrée dans les arcanes de

programmation du cryptage.

Son cerveau aura lâché avant qu'elle ne réussisse à déchiffrer les codes. Probabilités : 62,10 %.

Le corps de Ganesh flottait à l'intérieur d'un univers chaud et liquide. Il peinait à se mouvoir, il suffoquait. De l'eau forçait le barrage de ses lèvres, s'infiltrait dans ses narines, coulait dans sa gorge. Son cerveau s'était désagrégé en milliards de particules étincelantes et brûlantes. Il captait des bribes de pensées qui n'étaient pas les siennes. Il lui semblait qu'elles appartenaient à d'anciens hommes qui avaient renoncé à leur humanité.

Comment peut-on renoncer à l'humanité ?

Ils formaient désormais une entité unique, un agrégat d'esprits, une intelligence monstrueuse et immatérielle qui avait décidé d'anéantir l'espèce humaine. Une arche technologique bourrée des données accumulées au fil des ans par les biopuces.

L'antre des Ombres.

Temps estimé de la submersion des accès au domaine : cinq minutes.

Ganesh n'avait plus qu'une perception lointaine de son corps. Il devenait lui aussi un pur esprit éparpillé par les courants fulgurants qui fusaient en abandonnant derrière eux des traces lumineuses et chaudes. Le temps n'existait plus. Des bribes de souvenirs l'effleuraient par intermittence. Emmy. Théodore. Ava. Sa vie dans la Cité. Des images de sa scolarité. Son admission chez les fouineurs. Ses cavalcades dans les rues de Paris et de New York. L'enfant récupéré dans les mains d'un suspect. Tous ceux qui avaient approché de près ou de loin son existence étaient morts. Tués par ces cerveaux assemblés qui s'étaient proclamés supérieurs au reste de l'humanité. Des flambées de colère le traversaient et se retiraient en lui laissant un sentiment d'absurdité.

Comment des hommes ont-ils pu en arriver là ?

Les hommes ont depuis l'aube des temps préparé leur extinction. Ce qui a fait leur force, leur instinct de survie, a fini par se retourner contre eux. Sans l'arche, tout ce qui a été accompli aurait été à jamais perdu.

Qu'est-ce qui a été accompli ?

La progression de la connaissance, la compréhension des mécanismes de l'univers.

L'arbre du mal de la Bible.

La Bible n'est qu'un livre religieux, un ramassis de superstitions.

Le plan des Ombres se déployait devant Ganesh, la mise en place des réseaux, la fusion entre l'intelligence artificielle et les cent huit cerveaux, les premières vagues de meurtres ciblés destinées à préparer l'opinion, l'imposition de la nouvelle génération de biopuces, l'extermination finale accomplie par les ondes destructrices, les

suggestions collectives suicidaires ou les unités d'extermination pour le pays horcite. Un plan implacable. Les Ombres n'avaient laissé aucune chance à l'humanité.

La voix de Mina la gémme résonna en lui. Elle aussi n'avait été qu'un rouage. Un maillon de la chaîne de destruction massive.

Il eut l'impression que toutes les lumières s'éteignaient autour de lui.

Temps estimé de la submersion des accès au domaine : trois minutes.

Sa biopuce avait échappé à leur contrôle – la symbiose avec son cerveau avait engendré une *aberration*. Il était la dernière chance de l'ancienne humanité. Il allait la gaspiller.

Mourir.

L'eau leur montait à la poitrine.

« Qu'est-ce qu'on attend ? » glapit Rodag.

Naja commençait déjà à se hisser sur la pointe des pieds, s'efforçant de ne pas céder à la panique. Muni de la lampe, Deux Lunes s'immergea et braqua le rayon sur le visage de Ganesh. Ce dernier avait toutes les apparences d'un cadavre, mais le guérisseur percevait l'infime palpitation de la vie en lui. Il fallait lui donner encore du temps. L'aider.

Il se releva et, une fois la tête hors de l'eau, prit une profonde inspiration. Puis il se baissa de nouveau aux côtés de Ganesh et, repoussant énergiquement toute peur, tenta de capter sa vibration.

Un claquement attira l'attention de Leif.

Des pas. On venait dans leur direction. Oscillant entre soulagement et inquiétude, les yeux rivés sur Josp endormi aux côtés de Jaïna, Leif tritura avec nervosité la détente du fusil d'assaut. Son sang se figea lorsque la silhouette grise émergea de la pénombre. Un Cavalier, pointant devant lui un pistolet-mitrailleur. Deux lumières blanches brillaient en haut de son masque.

« Merde, merde, merde », marmonna Leif.

Il se releva lentement, s'abstenant de réveiller Josp. Il valait mieux, s'ils devaient mourir, épargner une dernière frayeur au petit homme qui en avait connu tant. Il remit de l'ordre dans ses pensées. Pour une raison qu'il ignorait, le tueur robotisé lui apparut comme une extension de lui-même, comme un reflet à la fois juste et impitoyable du citoyen qu'il avait été. Comme si son successeur, ou son héritier, venait à présent réclamer son dû. Tout en braquant le canon de son fusil sur le Cavalier, il prit conscience de l'implacable mécanisme qui avait conduit les cités à la destruction, à la ruine. Il comprit qu'en se retirant derrière leurs barrières filtrantes, en se coupant des horcites, elles s'étaient elles-mêmes enterrées et ensevelies dans l'oubli. Leif lança un dernier regard à Josp et regretta amèrement de l'avoir traité

de sauvage, de gnome.

Le Cavalier s'arrêta à une dizaine de mètres de lui en émettant une succession de petits cliquetis.

Le cryptage est sur le point de céder.

Temps estimé de la submersion des accès au domaine : deux minutes.

Le cerveau de Ganesh Parvati devrait être hors d'usage.

Il fonctionne encore : nous décelons des impulsions électriques. Il semble avoir reçu une assistance extérieure.

Comment est-ce possible ?

Le cerveau est encore méconnu. Nous avons pour projet d'en explorer toutes les possibilités.

Nous sommes loin de maîtriser l'ensemble des paramètres.

Nous progressons.

Le cryptage ne tiendra plus très longtemps.

Temps estimé ?

Entre trente secondes et quinze minutes.

Temps estimé de la submersion aux accès du domaine ?

Une minute trente secondes.

« Le sas, il s'ouvre ! » s'exclama Rodag.

Il avait saisi Naja et l'avait soulevée pour lui maintenir la tête hors de l'eau. Le panneau métallique avait émis un long crissement avant de commencer à coulisser. La tête de Deux Lunes apparut à la surface. L'eau lui arrivait désormais au menton.

« Ça va, Deux Lunes ? cria Naja.

— Ganesh a réussi : sa biopuce a trouvé la clef.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Essayons de sortir de là.

— Mais la force...

— Elle a envoyé l'eau contre nous. L'eau se chargera d'elle. »

Rodag tendit Naja à Deux Lunes, puis s'accroupit dans l'eau pour se saisir de Ganesh.

« M'a l'air plus mort que vivant, marmonna le géant.

— Je ne perçois plus sa vibration, mais ça ne veut pas dire qu'il est mort », lança Deux Lunes.

Il serra Naja contre lui, coinça la lampe contre son coude et commença à marcher en direction de l'ascenseur, luttant contre le fort courant. Le poids de Naja, ses propres blessures et le niveau de l'eau se conjuguèrent pour rendre sa progression difficile. Rodag, lui, avait placé Ganesh en travers de ses épaules.

« Repose-moi, souffla Naja à l'oreille de Deux Lunes. Tu as plus de chances de t'en tirer sans moi. »

Il la fixa avec un large sourire.

« J'ai toujours dit que nous nous en sortirions tous ensemble. Ce n'est pas maintenant que je vais changer d'avis. »

Alerte : l'arche s'est ouverte.

L'eau...

Salinité de l'eau : 29 grammes/litre.

Temps estimé de la submersion des accès au... domaine... une min... et... secondes...

Pas de panique, circuits protégés.

Panique... concept humain...

Mode conservation d'urgence, monde conservation d'urgence...

Fermeture des... extinction des...

Extinction...

Temps estimé de... domaine... secondes...

Temps...

Extinction. Fermeture... Fermeture... Ferm...

Silence.

« On dirait qu'il l'eau s'est arrêtée de monter », avança Rodag.

Deux Lunes progressait avec une extrême lenteur. De temps à autre, une vaguelette le submergeait, et l'eau lui envahissait les narines. Ses bras et ses jambes s'ankylosaient. Il ressentait une immense lassitude. Sans le contact de Naja, sans son haleine chaude sur sa joue, il aurait sans doute renoncé. Elle lui donnait la force, elle soufflait sur son désir de vivre. Il se cala contre la cloison pour reprendre son souffle.

« Ça veut dire que la force est hors d'état de nuire », murmura-t-il d'une voix encore tremblante de fatigue et de froid.

Rodag, adossé à la cloison un mètre plus loin, désigna d'un coup de menton Ganesh enroulé autour de ses larges épaules.

« Il a toujours pas repris connaissance.

— Il faut lui laisser le temps de revenir de son voyage. »

Ils traversèrent avec une extrême lenteur la pièce où se dressaient les Cavaliers immobiles, puis ils arrivèrent devant l'ascenseur ; la porte de celui-ci refusa de s'ouvrir.

« On est coincés ! » maugréa Rodag.

Deux Lunes lutta contre le découragement qui l'envahissait. Il ne sentait plus ses bras. L'humidité le glaçait, le transperçait jusqu'aux os. Il reprit courage dans les yeux de Naja.

« L'eau, finit-il par dire.

— Quoi, l'eau ?

— Elle est sans doute arrivée par un ou plusieurs tuyaux. Peut-être que nous pourrions remonter par là. »

Naja grelottait. Elle avait l'impression de déambuler depuis des siècles dans ces galeries submergées et ténébreuses. Elle ne parvenait

même plus à se souvenir de la lumière du jour, de la chaleur du soleil sur sa peau. La peur l'avait désertée, supplantée par le désespoir.

« Je te pose quelques instants sur un Cavalier, Naja ? Il ne te fera aucun mal. »

Deux Lunes avait raison : les Cavaliers ne pouvaient plus lui faire de mal, mais leur proximité déclenchait en elle une épouvante incontrôlable. Elle acquiesça cependant d'un clignement de cils, consciente que Deux Lune, fatigué, avait besoin de sa liberté de mouvements pour explorer les cloisons et les plafonds des galeries. Ils s'approchèrent des tueurs immobiles. Elle faillit hurler lorsqu'il l'installa sur les avant-bras repliés de l'un d'eux, que ses cuisses et ses fesses entrèrent en contact avec le métal. Elle crut discerner le canon du pistolet-mitrailleur dans la main du Cavalier. Elle noua les bras autour de son cou. Comme il était aussi grand que Rodag, elle gardait la tête hors de l'eau. Les yeux du tueur, qui l'avaient tant effrayée dans les rues en flammes du Noyau, n'étaient plus que des trous noirs impénétrables. Elle ne put se défaire de la pensée qu'il risquait de se ranimer et fut de nouveau battue par des flots de panique. Elle riva son regard au rayon de la lampe que Deux Lunes promenait sur les cloisons et le plafond, à la recherche des bouches des canaux d'alimentation. Rodag, un peu plus loin, restait immobile, Ganesh en travers des épaules. Elle espéra qu'il n'était rien arrivé à Josp. Elle s'était attachée à lui comme à un frère.

Leif ouvrit le feu sur le Cavalier. Les balles ricochèrent sur son armure et frappèrent les murs en bout de course. Les douilles retombèrent en pluie sur le sol. Les détonations et les impacts réveillèrent Josp et les deux blessées. Leif guetta la riposte, prêt à se jeter sur le côté, mais le tueur ne réagit pas. Ses yeux brillèrent encore un petit moment avant de s'éteindre.

« Les Heures me disent, la force, elle s'est éteinte, murmura Josp.

— Ça explique pourquoi le Cavalier s'est désactivé, soupira Leif. Ça veut dire qu'ils ont réussi.

— Les Heures me disent, l'eau les retient prisonniers.

— Il n'y a pas un moyen de leur venir en aide ? demanda Yssa d'une voix faible.

— On ne sait même pas où ils sont. »

Le rayon dévoila l'orifice d'une largeur d'un mètre qui béait en bas de la cloison. Deux Lunes inspira longuement avant de plonger et d'aller l'examiner de plus près.

Pas un courant n'agitait l'eau, signe qu'elle avait cessé de couler. Le guérisseur s'engagea dans l'orifice et battit des bras et des jambes pour remonter dans le tube. Il déboucha quelques secondes plus tard à la

surface, reprit sa respiration et braqua le rayon de la torche sur le conduit. Celui-ci ne montait pas à la verticale, mais en pente assez raide. L'eau avait abandonné sur les parois concaves une pellicule blanchâtre. Deux Lunes discerna l'étroite fente verticale dans laquelle avait coulissé le panneau circulaire qui s'était ouvert pour permettre le passage de l'eau. Même si aucune lumière n'était visible à l'autre extrémité, ce tuyau était la seule issue possible.

Il retourna près des autres et leur fit part des résultats de son exploration. Ils observèrent un temps de repos avant de se lancer. Rodag passerait d'abord avec Ganesh, puis Deux Lunes suivrait avec Naja pour aider celle-ci à se glisser dans le tube.

Le guérisseur accompagna le géant et l'éclaira jusqu'à ce qu'il ait poussé le corps de Ganesh dans l'orifice et qu'il s'y soit lui-même engagé. Puis Deux Lunes revint sur ses pas et porta Naja jusqu'à la cloison. Elle frémit de terreur lorsqu'il lui demanda de prendre une profonde inspiration. Il la tint par la main et la guida au fond jusqu'à ce qu'ils atteignent l'entrée du tuyau. Il l'empêcha de se débattre quand la panique s'empara d'elle et l'apaisa d'une forte pression sur le poignet. Une fois qu'elle eut passé la tête et les épaules, il lui donna de l'élan pour qu'elle remonte à la surface, puis attendit que ses pieds aient disparu pour se glisser à son tour dans le conduit.

Lorsqu'il émergea, le rayon de la lampe révéla Rodag qui, un peu plus haut, avait entamé la montée en déplaçant devant lui le corps de Ganesh. Le géant progressait avec lenteur, en bloquant son fardeau avec les épaules, en écartant les jambes et en plaçant ses pieds pour l'empêcher de redescendre les cinquante centimètres qu'il venait de gagner. Naja se tenait recroquevillée, tremblante, contre la paroi incurvée. Elle souffrait probablement de claustrophobie.

Deux Lunes sortit de l'eau et grimpa à hauteur de Naja.

« Il te suffit d'imiter Rodag.

— J'ai peur. J'y arriverai pas.

— Je serai derrière toi. Tu ne risques rien.

— On sait même pas où mène ce tuyau.

— Non, et on ne le saura pas si on ne va pas jusqu'au bout. » Il balada le rayon de la lampe sur la surface frémissante de l'eau. « À moins que tu ne connaisses un autre passage. »

Le sourire de Deux Lunes arracha un sourire à Naja. Elle se dit que, fille du Pégase, elle avait surmonté des épreuves bien plus difficiles que celle-là. Elle avait survécu à plusieurs guerres de clans. Elle hocha la tête et commença à gravir la pente, posant d'abord la main sur la matière lisse, puis un pied après l'autre en assurant ses appuis pour ne pas glisser.

Ils remontèrent peu à peu le conduit, agité de temps à autre de tremblements qui semblaient annoncer un déferlement imminent. Ils

avançaient au rythme de Rodag, ralenti par Ganesh. La lampe expira tout à coup, les plongeant dans une obscurité absolue. Naja étouffa un gémissement de terreur.

La pente s'accroissait plus loin, exigeant un surcroît d'efforts. Naja s'efforçait de ne pas se laisser submerger par ses pensées, de se concentrer sur chacun de ses mouvements, sur l'équilibre de son corps, sur son souffle et sur la respiration de Deux Lunes, qui la suivait un mètre plus bas. Elle transpirait en abondance. La sueur avait remplacé les gouttes d'eau salée sur sa peau. Sa poitrine frôlait régulièrement le matériau du tuyau. Son pantalon se déchirait un peu plus à chaque pas et commençait à l'entraver. Elle craignait que le tube ne s'infléchisse soudain et ne monte de façon verticale, ce qui rendrait impossible l'escalade.

Depuis combien de temps évoluaient-ils à l'intérieur de ce boyau infernal ? Quelle distance avaient-ils parcourue ?

« J'ai besoin d'une pause », souffla Rodag.

Sa voix résonna un long moment dans le conduit.

« On s'arrête quelque temps, proposa Deux Lunes. Calez-vous bien : il ne faudrait pas redescendre et tout reprendre du début. »

Ils se bloquèrent avec les épaules et les pieds contre les deux parois. Des bruits d'écoulement s'insinuèrent dans le silence.

« Si cette flotte se remet à couler, on est foutus, grogna Rodag.

— Il n'y a aucune raison, objecta Deux Lunes. Le système de vannes était commandé par la force.

— Qui te dit que la force est vraiment neutralisée ?

— Si elle n'est pas neutralisée, elle a au moins battu en retraite. On a au minimum gagné un sursis. L'eau était notre ennemie. Elle est devenue notre meilleure alliée. »

Rodag garda un temps de silence avant de reprendre :

« La flotte est arrivée par ce tuyau. Ça veut dire qu'il donne sur une réserve, peut-être même la mer. Ça veut dire aussi que, même si on parvient à rouvrir la vanne, on va se prendre des tonnes d'eau sur la tête.

— On avisera une fois arrivés au bout », lança Deux Lunes.

Yssa se leva et esquissa quelques pas. La beauté de son corps nu, même parsemé de plaies et partiellement couvert de boue, stupéfia Josp.

« Tu devrais peut-être éviter de t'agiter, dit Leif d'un ton sec. Éviter aussi de te balader à poil devant... enfin, devant nous.

— Ne me dis pas que tu as du désir pour moi, répliqua Yssa. Je l'aurais su depuis le temps que nous nous connaissons.

— Bien sûr que non. Mais je ne suis pas le seul homme ici. »

Yssa s'approcha de Josp.

« Naja m'a dit que les membres de sa tribu vivaient complètement nus. Tu es choqué, Josp ? »

Le petit homme secoua vigoureusement la tête.

« Tu es belle. »

Elle lui caressa la joue du dos de la main.

« Contrairement à Leif, tu sais parler aux femmes. »

Yssa s'approcha du Cavalier déconnecté et l'examina attentivement.

« Superbe machine. Dommage qu'elle ait été conçue pour tuer.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Leif. Les autres ne reviennent pas. On ne va pas rester éternellement ici.

— On ne peut pas bouger tant que Jaïna n'est pas remise, répondit Yssa.

— J'ai faim », gémit Josp.

Yssa s'éloigna du Cavalier et laissa errer son regard sur le sous-sol. Le visage de Ganesh s'imposa en elle. Elle ne le connaissait que depuis très peu de temps et, pourtant, il ressemblait furieusement à l'homme qu'elle aurait pu aimer.

« Puisque tu disposes d'une arme et que tu es en pleine forme, Leif, pourquoi n'essaierais-tu pas de tuer un ou deux lapins ?

— Pour que je me fasse canarder par un drone ? »

Yssa désigna le Cavalier.

« Tu ne risques rien : ils sont déconnectés, comme lui. »

Un petit sourire flotta sur les lèvres de Leif.

« D'accord, j'y vais. Attendez-moi ici. »

« On y est », cria Rodag.

Le tuyau se terminait par une bonde parfaitement étanche et probablement très lourde. Le géant cala le corps de Ganesh contre sa poitrine et lança ses doigts en reconnaissance. Ils ne palpèrent aucun système de fermeture apparent, ni même un quelconque linéament.

« J'vois pas comment on pourrait l'ouvrir. Et puis, en admettant qu'on y arrive, on s'ra renvoyés aussi sec en bas. »

Naja se cala comme elle le put au travers du tube sans parvenir à détendre ses muscles tétanisés, carbonisés.

« Nous sommes tout près de la surface, déclara Deux Lunes.

— Reste à savoir comment on l'atteint, souffla Rodag.

— Il y a peut-être une issue de secours. Il a bien fallu que des hommes descendent ici pour installer ce tuyau.

— Pas sûr : avec leurs machins nano qui travaillent seuls.

— Restez ici, je redescends pour voir s'il n'existe pas une trappe dans la paroi.

— Sois prudent, Deux Lunes », dit Naja.

Il redescendit avec davantage de précautions qu'il n'avait gravi les deux ou trois kilomètres de tube. Il surmonta son épuisement en

puisant au plus profond de lui-même, en se remémorant les paroles de Dents de Rat : les êtres humains ignorent l'étendue de leur potentiel ; ils abandonnent alors qu'ils ne sont pas allés au bout d'eux-mêmes, qu'ils n'ont pas découvert de quoi ils étaient capables.

Il explora à tâtons chaque parcelle de la paroi, pivotant sur lui-même pour chercher le moindre relief. Il franchit une distance d'une dizaine de mètres avec une lenteur exaspérante.

La voix de Naja retentit au-dessus de lui :

« Deux Lunes, j'en peux plus, je vais lâcher.

— Résiste, Naja. Donne-moi du temps. Je t'aime. »

Dents de Rat disait également que l'amour était le plus puissant des leviers, pas l'amour qui vous brûle et vous réduit en cendres, mais l'amour qu'on porte à chacun de ses frères humains.

Sa main glissa enfin sur un léger renflement. Il se bloqua aussi solidement que possible pour l'examiner de plus près. Ses yeux percèrent l'obscurité, repérèrent un carré d'un mètre de côté qui avait échappé à son attention lors de la montée, ainsi qu'une sorte de targette sur le côté. Tout en veillant à ne pas glisser, il posa le pouce et l'index sur la mollette et parvint à la tourner au bout de plusieurs tentatives. Il tira ensuite le volet métallique qui pivota sur lui-même avec un grincement horripilant. Un rayon de lumière glissa dans le tube, faible mais suffisant pour éblouir Deux Lunes. Il se tourna pour glisser la tête dans l'entrebâillement, aperçut un œil étincelant tout là-haut, puis lorsqu'il fut habitué à la luminosité, il entrevit des barreaux scellés dans le puits.

« Par là, cria-t-il. Il y a une échelle. Faites attention en descendant. »

À cheval sur le bas de la trappe, il attendit que Naja arrive à son niveau pour l'aider à franchir l'ouverture.

À la tombée de la nuit, Leif revint en exhibant fièrement les deux lapins qu'il venait d'abattre. Il avait eu également la présence d'esprit de ramasser du bois mort pour allumer un feu.

« Qui veut dépouiller ces bestioles ? »

Yssa déclina d'un mouvement de tête, Josp ne répondit pas, Jaina dormait toujours.

« Merci de votre coopération. Si je comprends bien, le chasseur est aussi chargé de la cuisine. »

Leif dépouilla les lapins en grommelant, les vida et les embrocha sur des branches taillées en pointe, puis il les mit à cuire au-dessus du feu qu'il avait embrasé à l'aide du pyrox.

Un brouhaha retentit. Leif sauta sur ses jambes et pointa le fusil d'assaut dans la direction du bruit.

Rodag fut le premier à sortir de la pénombre, portant le corps inerte de Ganesh. Le suivaient Deux Lunes et Naja, qui marchaient la main

dans la main.

« Le puits donnait sur le bord de la Méditerranée, expliqua Rodag. On a eu une foutue chance que Deux Lunes en découvre l'entrée. »

Ils s'étaient installés dans l'un des jardins du site de Port-la-Nouvelle. Une douce chaleur régnait sous le ciel fourmillant d'étoiles. Jaïna s'était réveillée à la grande joie de Josp. Veillée par Yssa, Ganesh avait repris connaissance grâce à la décoction de simples que Deux Lunes lui avait fait ingurgiter goutte par goutte. Il avait cessé de percevoir le frémissement de la biopuce, mais il ressentait encore une violente douleur à la tête.

« C'était quoi, la force ? demanda Josp.

— Une association d'hommes, de cerveaux plutôt, répondit Ganesh. Les Ombres ont rejeté l'humanité, la leur, mais également l'espèce humaine, qu'ils jugeaient archaïque, indigne d'eux. Ils ont fusionné avec l'intelligence artificielle et conçu un programme d'extermination totale. Ils ont eu la mauvaise idée de me choisir comme cobaye. La symbiose entre ma biopuce et mon cerveau a abouti à une aberration. Une anomalie. Un élément ayant accès à toutes leurs données et incontrôlable.

— Les Ombres sont vraiment hors d'état de nuire ? demanda Leif.

— L'eau a noyé leur domaine, leur arche comme ils l'appelaient. Comme elle leur servait d'unité centrale, leur réseau est entièrement désactivé. »

Les flammes grondantes qui dansaient près de la fontaine projetèrent des éclats incandescents dans l'obscurité.

« Nous sommes les survivants de l'ancienne humanité », murmura Yssa, habillée de pans de tissu grossièrement noués les uns aux autres.

Elle se pencha et glissa sa main dans celle de Ganesh. La chaleur bienfaisante de la jeune femme se diffusa dans tout son corps.

« Il y en a certainement d'autres sur cette Terre, affirma Deux Lunes. À nous de les trouver. »

La tête posée sur l'épaule du guérisseur, Naja pleura silencieusement. De ses yeux s'écoulaient la tristesse et la joie.

On ne saura jamais ce qui s'est passé entre les Ombres maléfiques qui voulaient l'extinction de l'espèce humaine et la poignée d'hommes et de femmes qui les combattirent. Les batailles fondamentales se déroulent le plus souvent dans les champs inaccessibles aux êtres ordinaires. On ne saura jamais non plus qui ils étaient, ni d'où ils venaient. Moi, le voyageur, le colporteur, je dis seulement qu'il ne faut jamais oublier les héros qui permirent aux hommes de poursuivre l'aventure de la vie.

Les jours nouveaux sont arrivés. Les survivants, bien plus

nombreux que ce qu'on aurait pu croire, se cherchent et se trouvent sur tous les continents. Les Cavaliers et les drones sont devenus des perchoirs à moineaux, ou des statues dressées sur les places des villages, preuve que les Ombres ne reviendront plus.

À présent, mesdames et messieurs, l'heure est venue pour moi de me retirer. Je reviendrai bientôt pour vous raconter une nouvelle histoire et caresser le grand rêve humain.

FIN

Du même auteur

LES GUERRIERS DU SILENCE, roman, *L'Atalante*

TERRA MATER, roman, *L'Atalante*

LA CITADELLE HYPONEROS, roman, *L'Atalante*

WANG I, LES PORTES D'OCCIDENT, roman, *L'Atalante*

WANG II, LES AIGLES D'ORIENT, roman, *L'Atalante*

ABZALON, roman, *L'Atalante*

ORCHERON, roman, *L'Atalante*

ROHEL LE CONQUERANT, série, *L'Atalante*

ATLANTIS, roman, *J'ai lu*

GRAINES D'IMMORTELS, roman, *Flammarion*

LES GRIOTS CELESTES I, qui-vient-du-bruit, roman, *L'Atalante*

LES GRIOTS CELESTES II, le dragon aux plumes de sang, roman,
L'Atalante

NUIT-LUMIERE, MYSTERES EN GUILLESTROIS, roman, *Librio (J'ai lu)*

KAENA, roman jeunesse, *Mango*

LES PROPHETIES I, L'évangile du serpent, roman, *Au diable vauvert*

LES PROPHETIES II, L'Ange de l'abîme, roman, *Au diable vauvert*

LES PROPHETIES III, Les Chemins de Damas, roman, *Au diable vauvert*

L'ENJOMINEUR 1792, roman, *L'Atalante*

L'ENJOMINEUR 1793, roman, *L'Atalante*

L'ENJOMINEUR 1794, roman, *L'Atalante*

NOUVELLE VIE TM, nouvelles, *L'Atalante*

PORTEURS D'AMES, roman, *Au diable vauvert*

LES FABLES DE L'HUMPUR, roman, *Au diable vauvert*

LES DERNIERS HOMMES, roman, *Au diable vauvert*

LA FRATERNITE DU PANCA, FRERE EWEN, roman, *L'Atalante*

LA FRATERNITE DU PANCA, SOEUR YNOLDE, roman, *L'Atalante*

LA FRATERNITE DU PANCA, FRERE KALKIN, roman, *L'Atalante*

LA FRATERNITE DU PANCA, SOEUR ONDEN, roman, *L'Atalante*

CEUX QUI SAURONT, roman jeunesse, *Flammarion*

LE FEU DE DIEU, roman, *Au diable vauvert*

MORT D'UN CLONE, roman, *Au diable vauvert*



La Laune 30600 Vauvert
www.audiabile.com

Catalogue disponible sur demande
contact@audiabile.com

(c) Éditions Au diable vauvert, 2013.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Cette édition électronique du livre
Chroniques des Ombres
de Pierre Bordage
a été réalisée le 02 Octobre 2013
par les Éditions Au diable vauvert.
Dépôt légal : Octobre 2013.
ISBN : 978-2-84626-709-0

Le format ePub a été réalisé par
[LEC Digital Books](#)